

MONTAIGNE

LES ESSAIS

Livre III

Traduction en français moderne
du texte de l'édition de 1595
par Guy de Pernon

2014

*Merci à celles et ceux qui m'ont fait part de leurs
encouragements et de leurs suggestions,
qui ont pris la peine
de me signaler des coquilles dans ce travail,
et tout particulièrement à*

Mireille Jacquesson

et

Patrice Bailhache

*pour leur regard aigu et leur persévérance
durant toutes ces années.*

Sur cette édition

Les éditions des « Essais » de Montaigne ne manquent pas. Mais qu'elles soient « savantes » ou qu'elles se prétendent « grand public », elles n'offrent pourtant que le texte original, plus ou moins « toiletté », et force est de constater que les « Essais », tant commentés, sont pourtant *rarement lus...* C'est que la langue dans laquelle ils ont été écrits est maintenant si éloignée de la nôtre qu'elle ne peut plus vraiment être comprise que par les spécialistes.

Dans un article consacré à la dernière édition « de référence »¹, Marc Fumaroli faisait remarquer qu'un tel travail de spécialistes ne peut donner « *l'éventuel bonheur, pour le lecteur neuf, de découvrir de plain-pied Montaigne autoportraitiste "à sauts et gambades"* ». Et il ajoutait : « *Les éditeurs, une fois leur devoir scientifique rempli, se proposent, comme Rico pour Quichotte, de donner une édition en français moderne pour le vaste public. Qu'ils se hâtent !* »

Voici justement une *traduction en français moderne*, fruit d'un travail de quatre années sur le texte de 1595 (le même que celui de la « Pléiade »), qui voudrait répondre à cette attente.

Destinée précisément au « vaste public », et cherchant avant tout à rendre accessible la savoureuse pensée de Montaigne, elle propose quelques dispositifs destinés à faciliter la lecture :

– Dans chaque chapitre, le texte a été découpé en *blocs* ayant une certaine unité, et numérotés selon une méthode utilisée depuis fort longtemps pour les textes de l'antiquité, constituant des repères indépendants de la mise en page.

– La traduction des citations s'accompagne *dans la marge* des références à la bibliographie figurant à la fin de chaque volume. Ceci évite de surcharger le texte et de disperser l'attention.

– Des *titres en marge* indiquent les thèmes importants, et constituent des sortes de « signets » qui permettent de retrouver plus commodément les passages concernés.

1. Celle de Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien-Simonin, Gallimard, Coll. « Pléiade », 2007 (texte de 1595). L'article cité est celui du « Mondes des Livres » du 15 juin 2007, intitulé « Montaigne, retour aux sources ».

– Lorsque cela s’est avéré vraiment indispensable à la compréhension, j’ai mis *entre crochets* [] les mots que je me suis permis d’ajouter au texte (par exemple à la page 298, § 57).

– L’index ne concerne volontairement que les *notions essentielles*, plutôt que les multiples occurrences des noms de personnages ou de lieux, comme il est courant de le faire. Ainsi le lecteur curieux ou pressé pourra-t-il plus facilement retrouver les passages dont le thème l’intéresse.

– les *notes de bas de page* éclairent les choix opérés pour la traduction dans les cas épineux, mais fournissent aussi quelques précisions sur les personnages anciens dont il est fréquemment question dans le texte de Montaigne, et qui ne sont pas forcément connus du lecteur d’aujourd’hui.

On ne trouvera pas ici une nouvelle biographie de Montaigne, ni de considérations sur la place des « Essais » dans la littérature : l’édition mentionnée plus haut, pour ne citer qu’elle, offre tout cela, et même bien davantage !

Disons donc seulement pour terminer qu’à notre avis, et contrairement à l’adage célèbre, *traduire* Montaigne n’est pas forcément le *trahir*. Au contraire. Car s’il avait choisi d’écrire *en français*, il était bien conscient des évolutions de la langue, et s’interrogeait sur la pérennité de son ouvrage :

III-9.114

« *J’écris ce livre pour peu de gens, et pour peu d’années. S’il s’était agi de quelque chose destiné à durer, il eût fallu y employer un langage plus ferme : puisque le nôtre a subi jusqu’ici des variations continuelles, qui peut espérer que sous sa forme présente il soit encore en usage dans cinquante ans d’ici ?* »

Puisse cette traduction apporter une réponse convenable à son inquiétude...

Pernon, août 2008

Chapitre 1

Sur ce qui est utile et ce qui est honnête

1. Personne n'est exempt de dire des bêtises. Ce qui est grave, c'est de les dire sérieusement.

*Voilà quelqu'un qui va faire de grands efforts
Pour me dire de grandes sottises.*

Térence [94],
Heautontim.,
III, 5.

Cela ne me concerne pas : je laisse échapper les miennes pour ce qu'elles valent. Grand bien leur fasse. Je pourrais les abandonner tout de suite sans grande perte, et je ne les achète et ne les vends que pour ce qu'elles pèsent. Je parle au papier comme je parle au premier venu. Et que cela soit vrai, vous en avez la preuve sous les yeux.

2. La perfidie ne doit-elle pas être bien détestable, pour que Tibère l'ait refusée au prix d'un tel sacrifice ? On lui fit savoir d'Allemagne que s'il lui plaisait, on le débarrasserait d'Arminius en l'empoisonnant : c'était le plus puissant ennemi des Romains et quand ils étaient sous le commandement de Varus, il les avait très ignominieusement traités ; lui seul faisait obstacle à l'expansion de la domination romaine en ces contrées. Tibère répondit que le peuple romain avait l'habitude de se venger ouvertement de ses ennemis, les armes à la main, et non en fraude et en cachette : il laissa l'utile pour l'honnête.

3. C'était, me direz-vous, un imposteur. Je le crois. Ce n'est pas très étonnant chez les gens de sa profession. Mais la reconnaissance de la vertu n'a pas moins de portée dans la bouche de celui qui la hait : la vérité la lui arrache de force, et s'il ne veut

l'accepter de lui-même, au moins s'en couvre-t-il comme d'une parure.

Rien n'est inutile

4. Notre organisation, publique et privée, est pleine d'imperfections ; mais il n'y a dans la Nature rien d'inutile, et même pas l'inutilité elle-même ! Rien ne s'est installé en cet univers qui n'y occupe une place opportune. L'assemblage de notre être est cimenté par des dispositions malades : l'ambition, la jalousie, l'envie, la vengeance, la superstition, le désespoir sont installés en nous si naturellement qu'on en trouve la réplique même chez les animaux. La cruauté elle, n'est pas naturelle ; mais au milieu de la compassion, nous ressentons au-dedans de nous je ne sais quelle piqûre aigre-douce de plaisir malsain à voir souffrir autrui. Même les enfants ressentent cela.

Lucrèce [43],
II, 1.

*Pendant la tempête, quand les vents labourent les flots,
Qu'il est doux d'assister du rivage aux rudes épreuves d'autrui.*

5. Si on ôtait en l'homme les germes de ces comportements, on détruirait du même coup les conditions fondamentales de notre vie. De même en est-il dans toute société : il y a des fonctions nécessaires qui sont non seulement abjectes, mais même vicieuses ; les vices y trouvent leur place et jouent un rôle pour jointoyer l'ensemble, comme les poisons sont employés pour préserver notre santé. S'ils deviennent excusables parce que nous en avons besoin et que l'intérêt général atténue leur véritable nature, il faut en laisser la responsabilité aux citoyens les plus solides et les moins craintifs, qui leur sacrifient leur honneur et leur conscience, comme d'autres, dans les temps anciens, sacrifèrent leur vie pour le salut de leur pays. Nous autres, qui sommes plus faibles, prenons des rôles plus faciles et moins dangereux ; le bien public attend qu'on trahisse, qu'on mente, qu'on massacre : laissons donc cette tâche à des gens plus obéissants et plus souples.

6. Certes, j'ai souvent été irrité de voir des juges utiliser la ruse et les fausses espérances de faveur ou de pardon pour amener le criminel à avouer son acte, et employer à cela la tromperie et le cynisme. Il serait bien à la Justice, et même à Platon qui approuve cette attitude, de me fournir d'autres moyens, plus en accord avec ce que je suis. C'est une justice mauvaise, et j'estime qu'elle n'est pas moins blessée par elle-même que par autrui.

J'ai répondu, il n'y a pas longtemps, que j'aurais bien du mal à trahir le Prince au profit d'un particulier, moi qui serais très affligé de trahir un particulier pour le Prince ; et je ne déteste pas seulement tromper quelqu'un, je déteste aussi qu'on se trompe sur mon compte : je ne veux surtout pas en fournir la matière ni l'occasion.

7. Dans le peu que j'ai eu à négocier entre nos princes, dans ces divisions et subdivisions qui nous déchirent aujourd'hui, j'ai soigneusement évité qu'ils ne puissent se méprendre sur mon compte et être abusés par mon apparence. Les gens du métier se tiennent le plus à couvert possible, et affectent d'être les plus modérés et les plus compréhensifs qu'il leur est possible. Moi au contraire, je me montre par mes opinions les plus tranchées et ma façon d'être la plus personnelle. Négociateur encore tendre et novice, j'aime mieux manquer à ma mission que me manquer à moi-même. Et j'ai connu pourtant jusqu'à présent un tel succès en ces matières – même si la chance y a eu certes la plus grande part – que bien peu sont passés d'un parti à l'autre avec moins de soupçon, et plus de faveur et de familiarité.

8. J'ai une attitude ouverte qui me permet de m'insinuer facilement dans un groupe de personnes et d'inspirer confiance dès le premier abord. La sincérité et l'authenticité, en quelque siècle que ce soit, demeurent bienvenues et trouvent aisément leur place. Et la liberté de ceux qui œuvrent de façon vraiment désintéressée est peu suspecte et plutôt bien acceptée ; ceux-là peuvent bien reprendre à leur compte la réponse d'Hypéride aux Athéniens qui se plaignaient de la dureté de son langage : « Messieurs, ne vous demandez pas si je suis libre, mais si je le suis sans rien attendre et sans rien tirer de cela pour mes propres affaires. » Ma liberté m'a également délivré du soupçon d'hypocrisie, de par sa vigueur – je n'ai jamais rien caché aux autres, si désagréable et pénible que ce soit, et en leur absence, je n'aurais pas dit pire que cela – mais aussi parce qu'elle montre un certain naturel et un certain détachement. En agissant, je ne prétends à rien d'autre que d'agir, et je n'attache pas à cela des projets lointains ; chaque action joue son rôle propre : qu'elle aboutisse si elle peut.

9. Au demeurant, je n'éprouve aucune passion ni haineuse, ni affectueuse, envers les grands de ce monde ; et ma volonté n'est

pas entravée par des offenses qu'ils m'auraient faites, pas plus que je n'ai envers eux d'obligations particulières. Je considère nos rois avec une affection simplement loyale et respectueuse, ni suscitée ni retenue par l'intérêt personnel, ce dont je me félicite. Je ne m'intéresse à une cause générale et juste que modérément, et sans fièvre. Je ne suis pas sujet aux engagements profonds, qui hypothèquent jusqu'à notre être intime. La colère et la haine sont au-delà du devoir de la justice, ce sont des passions qui sont utiles seulement à ceux que la simple raison ne suffit pas à attacher à leur devoir. « *Qu'il use de l'agitation de l'âme, celui qui ne peut user de la raison*¹. » Toutes les intentions légitimes sont d'elles-mêmes modérées, sinon elles s'altèrent et deviennent séditeuses et illégitimes. C'est ce qui me fait marcher partout la tête haute, le visage et le cœur ouverts.

Cicéron [20],
IV, 25.

10. En vérité, je ne crains pas de l'avouer, je porterais volontiers, s'il le fallait, une chandelle à saint Michel et l'autre à son serpent, suivant en cela l'astuce de la vieille². Je suivrai le bon parti jusqu'au feu, mais exclusivement, si je puis³. Que la maison Montaigne⁴ sombre, entraînée dans la ruine publique, s'il le faut ; mais si ce n'est pas nécessaire, je saurai gré au hasard qu'elle en réchappe. Et pour autant que mon devoir me laisse quelque liberté, je l'emploierai à sa conservation. Atticus⁵, ayant choisi le parti juste, mais qui était aussi le perdant, ne se sauva-t-il pas par sa modération dans ce naufrage universel, au milieu de tant de bouleversements et de divisions ? Cela est plus facile aux hommes qui agissent à titre personnel, comme

1. Cette citation ne figure que dans l'édition de 1595.

2. Allusion à un conte populaire dans lequel une vieille femme offre un cierge à saint Michel et un autre au dragon qu'il terrasse, ce qui est une façon imagée de signifier que l'on ne veut prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre...

3. Faut-il rappeler qu'à l'époque de Montaigne « jusqu'au feu » n'était pas une simple figure de style ? Giordano Bruno – pour ne citer que lui – fut brûlé vif à Rome en 1600.

4. Montaigne écrit seulement « Que Montaigne... » ; on peut hésiter sur le point de savoir s'il s'agit de « sa maison » ou de sa personne... J'ai opté pour la première interprétation.

5. Titus Pomponius, chevalier romain (109 à 32 av. J.-C.) pénétré de culture grecque, d'où son surnom. Extrêmement riche, il vécut pourtant en disciple d'Épicure. Cornelius Nepos avait écrit une *Vie d'Atticus*, et on doit à P. Grimal des *Mémoires de T. Pomponius Atticus* (1976).

c'était son cas; et je trouve que s'agissant d'affaires privées, on peut légitimement ne pas vouloir s'en mêler, ne pas s'y inviter soi-même. Mais se tenir hésitant et tirillé entre les opinions de deux partis, se tenir indifférent et sans pencher d'aucun côté au beau milieu des troubles qui déchirent son pays, je ne trouve cela ni beau, ni honorable. « *Ce n'est pas choisir la voie moyenne, c'est n'en prendre aucune; c'est attendre l'événement pour tomber du bon côté.* »

Tite-Live
[93], XXXII,
21.

11. Cela peut être permis dans les affaires entre voisins; Gélon, tyran de Syracuse, laissa ainsi en suspens ses penchants dans la guerre des Barbares contre les Grecs: il maintenait une ambassade à Delphes, avec des présents, afin qu'elle servît de sentinelle pour voir de quel côté pencherait la balance, et saisir le bon moment pour passer un accord avec les vainqueurs. Mais ce serait une sorte de trahison que de procéder ainsi dans nos propres affaires intérieures, dans lesquelles il faut nécessairement prendre parti. Ne pas s'engager, pour un homme qui n'a ni charge ni commandement précis qui l'y contraigne, je trouve cela plus excusable que pendant les guerres menées contre l'étranger (bien que je n'utilise pas cette excuse pour moi-même), alors que, selon nos lois, n'y prend part que celui qui le veut¹. Mais cependant, même ceux qui s'y engagent tout à fait peuvent le faire de façon si réglée et si modérée que l'orage pourra passer au dessus de leur tête sans qu'ils aient à en souffrir. N'avions-nous pas raison d'espérer cela dans le cas de feu l'évêque d'Orléans, Monsieur de Morvilliers²? Et parmi ceux qui, en ce moment, sont vivement engagés dans l'action, j'en connais qui ont des comportements si mesurés et si doux qu'ils ont toutes les chances de demeurer debout, quelque grave bouleversement et effondrement que le Ciel nous prépare. Je considère que c'est aux rois qu'il appartient de se dresser contre les rois, et je me moque de ces esprits qui, de gaieté de cœur, se lancent dans des querelles disproportionnées. On ne cherche pas querelle à un prince au point de marcher contre lui ouvertement et courageusement, pour une question

*L'engagement
personnel*

1. Le service militaire n'est pas obligatoire en effet à l'époque pour les guerres menées contre des pays étrangers.

2. Garde des sceaux en 1568, puis ambassadeur à Venise. Selon P. Villey [50] III, p.050, il se serait montré très modéré envers les protestants.

d'honneur et pour faire son devoir ; si le prince n'aime pas tel ou tel personnage, il fait mieux : il l'estime. Et notamment, la cause des lois et la défense de l'ancien état de choses ont toujours cela pour elles que ceux-là mêmes qui s'y attaquent pour leurs objectifs particuliers trouvent des excuses à ses défenseurs – si même ils ne les honorent pas.

12. Mais il ne faut pas appeler « devoir », comme nous le faisons à chaque instant, une animosité et une rudesse intérieures nées de l'intérêt privé et de la passion personnelle ; pas plus qu'il ne faut appeler « courage » une conduite traîtresse et méchante. Ce qu'ils nomment « zèle » n'est que leur propension à la trahison et à la violence : ce n'est pas la cause qui les excite, c'est leur intérêt. Ils attisent la guerre, non parce qu'elle est juste, mais parce que c'est une guerre.

13. Rien n'interdit que des hommes qui sont ennemis puissent se comporter normalement et loyalement : faites preuve d'une affection, sinon constante (car elle peut accepter des degrés), mais au moins modérée, et qui ne vous engage pas au point que l'autre puisse tout attendre de vous ; contentez-vous aussi d'une appréciation moyenne de sa bonne grâce : plongez dans une eau trouble, mais sans vouloir y pêcher.

14. L'autre façon de se consacrer de toutes ses forces aux uns et aux autres, relève encore moins de la prudence que de la conscience. Quand vous trahissez quelqu'un avec qui vous êtes en bons rapports, au profit d'un autre, cet autre ne sait-il pas que vous allez en faire autant avec lui ensuite ? Il vous tient pour un méchant homme ; mais cependant il vous écoute, tire parti de vous, et fait son profit de votre déloyauté. C'est que les hommes « doubles » sont utiles par ce qu'ils fournissent ; mais il faut faire en sorte qu'ils en emportent le moins possible.

15. Je ne dis rien à l'un que je ne puisse dire à l'autre, le moment venu, en changeant seulement un peu l'accent ; et je ne leur rapporte que les choses qui sont indifférentes ou déjà connues, ou qui sont utiles aux deux. Mais il n'y a pas de chose utile pour laquelle je me permette de leur mentir. Ce qui a été confié à mon silence, je le cache scrupuleusement ; mais je me charge de secrets aussi peu que possible. Garder les secrets des princes est une charge dérangeante pour qui n'en a que faire. Je propose volontiers ce marché : qu'ils me confient peu de chose, mais qu'ils

Le mensonge

aient confiance en ce que je leur révèle : j'en ai toujours su plus que je n'ai voulu.

16. Parler de façon ouverte et franche incite l'autre à parler de même, fait couler ses paroles, comme font le vin et l'amour.

17. Au roi Lysimaque¹ qui lui demandait : « Que veux-tu que je te donne de mes biens ? », Philippide² répondit, sagement à mon avis : « Ce que tu voudras, pourvu que cela ne fasse pas partie de tes secrets. » Je constate que chacun se rebelle si on lui cache le fond des affaires pour lesquelles on l'emploie, si on lui en dissimule les arrière-pensées. En ce qui me concerne, je suis bien heureux qu'on ne m'en dise pas plus que ce que l'on veut me voir mettre en œuvre, et je ne désire pas que ce que je sais aille au-delà de ce que je peux dire. Si je dois servir d'instrument de tromperie, que ce soit au moins sans en avoir conscience. Je ne veux pas être tenu pour un serviteur si affectionné et si loyal que l'on me trouve bon à trahir qui que ce soit. Qui est infidèle à lui-même est bien excusable de l'être envers son maître.

18. Mais il est des princes qui n'acceptent pas les hommes à moitié, et méprisent les services limités assortis de conditions. Il n'y a pas d'autre solution : je leur déclare franchement quelles sont les limites que je me fixe. Car je ne puis me faire l'esclave que de la raison, et encore ne puis-je guère y parvenir vraiment. D'ailleurs ils ont tort d'exiger d'un homme libre la même sujétion et obligation envers eux que de celui qui est leur créature ou qu'ils ont acheté, ou dont le sort est entièrement dépendant du leur. Les lois m'ont ôté un grand souci : elles m'ont choisi un parti, et donné un maître. Toute autre supériorité, toute autre obligation est en fonction de celle-là, et doit s'en trouver restreinte. Aussi n'est-il pas certain, si je me sentais porté vers un autre parti, que je lui offrirais aussitôt mon bras. La volonté et les désirs se font à eux-mêmes la loi ; mais les actes doivent la recevoir de l'autorité publique.

*Loi et
Liberté*

19. Ces façons de procéder qui sont les miennes sont un peu discordantes avec nos habitudes. Elles ne sont pas destinées à produire de grands effets ni à durer bien longtemps : l'innocence elle-même ne saurait aujourd'hui ni négocier sans dissimulation,

1. Roi de Thrace, lieutenant d'Alexandre et l'un de ses successeurs.

2. Probablement un acteur de comédie. Cf. Plutarque [73], *De la curiosité*, c, 4, C.

ni marchander sans mensonge. C'est pourquoi les fonctions publiques ne constituent pas mon objectif. Ce que ma situation sociale en requiert, je l'assume, de la façon la plus personnelle qui soit. Quand j'étais jeune, on m'y plongeait jusqu'aux oreilles, et cela réussissait ; mais je m'en suis détaché de bonne heure¹. Et depuis, j'ai souvent esquivé, rarement accepté, et jamais demandé, tournant le dos à l'ambition. Je n'ai pas fait comme les rameurs, qui avancent ainsi à reculons ; mais si je ne me suis pas laissé embarquer dans les affaires, je le dois moins pourtant à ma résolution qu'à ma bonne fortune. Car il y a des voies moins opposées à mon goût, et plus conformes à mes possibilités, par lesquelles, si l'ambition m'eût autrefois appelé au service public en améliorant ma réputation dans le monde, je sais qu'alors je fusse volontiers passé par dessus mes beaux raisonnements pour la suivre.

20. Ceux qui s'élèvent contre les opinions que je défends en disant que ce que j'appelle franchise, simplicité, naturel c'est plutôt chez moi de l'artifice et de la finesse, plutôt de la prudence que de la bonté, du savoir-faire que du naturel, du bon sens que du succès, ceux-là me font plus d'honneur que de tort. Mais ils font encore ma finesse trop fine ! Celui qui m'aura suivi et observé de près ne peut gagner la partie contre moi que s'il refuse de reconnaître deux choses : d'abord que dans leur école, aucune règle ne saurait reproduire ce mouvement naturel qui est le mien et maintenir une apparence de liberté et de licence aussi constante et aussi inflexible sur des chemins aussi tortueux et divers. Et ensuite : que toute leur attention et leur intelligence ne pourraient pas les y amener.

*La vérité est
une...*

21. La voie de la vérité est une et simple, celle du profit particulier et de la réussite des affaires dont on a la charge, double, chaotique et hasardeuse. J'ai souvent vu employées ces libertés affectées et artificielles, mais le plus souvent sans succès. Elles font un peu penser à l'« âne d'Ésope »², qui, parce qu'il voulait égaler le chien, vint se jeter gaiement, les pattes en avant, sur les épaules de son maître ; mais autant le chien en retour

1. En 1571, quand il se retira en son château, après avoir vendu sa charge de Conseiller au Parlement de Bordeaux.

2. Fable d'Ésope que La Fontaine reprit dans « L'âne et le petit chien », *Fables*, IV, 5.

recevait de caresses pour cette façon de lui faire fête, autant le pauvre âne reçut de coups de bâton, et même deux fois plus. « *Ce qui nous sied le mieux c'est ce qui nous est le plus naturel.* » Je ne veux pas ôter à la tromperie la place qui lui revient : je sais qu'elle a souvent été utilisée avec profit, et qu'elle entretient et alimente la plupart des activités humaines. Il y a des vices légitimes, comme il y a beaucoup d'actions bonnes, ou excusables, qui sont illégitimes.

Cicéron [17],
I, 31.

22. La Justice « en soi », naturelle et universelle, est réglée autrement, et plus noblement, que ne l'est cette autre justice, particulière et nationale, soumise aux nécessités de nos états. « *Nous n'avons pas de modèle solide et précis d'un véritable droit et d'une justice authentique ; nous nous servons d'images et d'une ombre.* » C'est pour cela que le sage Dandamys¹ à qui l'on racontait les vies de Socrate, Pythagore et Diogène, jugea que s'ils étaient de grands personnages en toute autre chose, ils n'en étaient pas moins trop asservis à l'observation des lois. Car pour donner de l'autorité à ces dernières et les soutenir, la véritable vertu doit abandonner beaucoup de sa force originelle ; et bien des actions vicieuses sont faites, non seulement avec leur permission, mais même à leur instigation. « *On commet des crimes en vertu de senatusconsultes et de plébiscites* ». Je suis le langage courant qui fait une différence entre les choses utiles et celles qui sont honnêtes, et qui appelle malhonnêtes et malpropres certaines actions naturelles, non seulement utiles, mais nécessaires.

Cicéron [17],
III, 17.

Sénèque [84],
XCV.

23. Mais poursuivons avec nos exemples de trahison. Deux prétendants au royaume de Thrace en étaient arrivés à se disputer à propos de leurs droits² et l'Empereur les empêcha de recourir aux armes ; mais l'un d'entre eux, sous prétexte de négocier un accord à l'amiable lors d'une entrevue, ayant invité son adversaire à venir festoyer chez lui, le fit emprisonner et assassiner. La justice exigeait que les Romains obtiennent réparation de ce forfait ; mais la difficulté de l'entreprise empêchait d'utiliser les voies ordinaires. Ce qu'ils ne purent faire légalement sans guerre et sans risques, ils entreprirent de le faire par trahison : ce qu'ils ne purent faire honnêtement, ils le firent utilement. Un

La trahison

1. Sage indien.

2. Selon Tacite, c'est Tibère qui empêcha ces prétendants (Rhescuporis et Cotys) de s'armer l'un contre l'autre.

certain Pomponius Flaccus se trouva faire l'affaire : avec des paroles feintes et des assurances trompeuses, il attira le coupable du meurtre dans ses rets. Et au lieu de l'honneur et des faveurs qu'il lui promettait, il l'envoya à Rome pieds et poings liés. Un traître en avait ainsi trahi un autre, contre l'usage courant : car ces gens-là sont très méfiants, et il est bien difficile de les prendre à leurs propres pièges, comme en témoigne la cuisante expérience que nous venons d'en faire¹.

24. Sera « Pomponius Flaccus » qui voudra : il y en a bien assez qui le voudront. En ce qui me concerne, ma parole et ma loyauté font, comme le reste, partie de ce corps commun : l'État², et la meilleure façon d'agir, c'est d'être aux affaires publiques – je tiens cela pour acquis. Si l'on me demandait de prendre la charge du Palais et des procès, je répondrais : « je n'y connais rien » ; s'il s'agissait de commander à des éclaireurs, je dirais : « je peux prétendre à un plus noble rôle ». De même, si l'on voulait m'employer à mentir, à trahir, à me parjurer pour rendre quelque notable service, même s'il ne s'agissait pas d'assassiner ni d'empoisonner, je dirais : « si j'ai volé ou dérobé quelque chose à quelqu'un, envoyez-moi plutôt aux galères ».

25. Car un homme d'honneur peut parler comme le firent les Lacédémoniens vaincus par Antipater³, à propos de leur reddition : « Vous pouvez nous imposer des conditions lourdes et ruineuses autant qu'il vous plaira ; mais honteuses et malhonnêtes, non, vous perdrez votre temps. » Chacun doit s'être juré à lui-même ce que les rois d'Égypte faisaient solennellement jurer à leurs juges : qu'ils ne se détourneraient pas de leur devoir quel que

1. On ne sait pas précisément à quel événement fait ici allusion Montaigne. On a évoqué l'assassinat du Duc de Guise (1588) ou l'exécution de Marie Stuart (1587), mais P. Villey[49], t. IV, p. 362, a rejeté ces hypothèses.

2. Le mot « État » ne figure pas dans le texte. Mais traduire, c'est aussi parfois expliciter (comme souvent, D. M. Frame se contente, lui, de transcrire : « parts of this common body »). Je rejoins d'ailleurs en cela l'opinion de P. Villey ([50] t. III, p. 796, note 9). Par contre, un peu plus loin, Montaigne écrit « service public ». Il m'a semblé que l'expression avait de nos jours un sens trop marqué socialement et politiquement ; j'ai donc préféré « affaires ».

3. Antipater : chef macédonien, qui eut la charge de la Macédoine quand Alexandre entreprit son expédition. Battu par les Grecs exaltés par Démosthène, il les battit à son tour en leur imposant des conditions très sévères.

soit l'ordre qu'eux-mêmes leur donneraient. Des missions comme celle dont j'ai parlé plus haut sont marquées par l'ignominie et la réprobation ; et celui qui vous la donne vous en fait reproche ; il vous la donne, si vous le comprenez bien, comme charge et comme peine. Autant les affaires publiques en sont améliorées, autant empirent les vôtres : mieux vous faites, et pire c'est ! Et ce ne sera pas nouveau – et peut-être même avec quelque apparence de justice – si celui-là même qui vous a mis l'affaire entre les mains vous en punit. Si la trahison peut être excusable dans certains cas, ce n'est que lorsqu'elle s'emploie à châtier et trahir la trahison.

26. Il est bien des perfidies qui sont, non seulement refusées, mais punies, par ceux en faveur de qui elles avaient été entreprises. Qui ne connaît la dénonciation par Fabritius du médecin de Pyrrhus¹ ? Mais on trouve aussi des récits dans lesquels celui qui a ordonné une trahison la venge ensuite, avec la dernière rigueur, sur celui qu'il y avait pourtant employé, refusant un avantage et un pouvoir aussi effréné, et désavouant une servitude et une obéissance si complètes et si lâches.

27. Jaropelc, duc de Russie, suborna un gentilhomme hongrois pour trahir le roi de Pologne Boleslas en le faisant assassiner ou en donnant aux Russes la possibilité de lui causer quelque grave dommage². Mais ce gentilhomme se comporta en homme rusé, se consacra plus encore au service du roi, obtint de devenir membre de son conseil, et un de ses plus intimes confidents. Profitant de cette position, et choisissant l'opportunité que lui offrait l'absence de son maître, il livra aux Russes la grande et riche cité de Vislicie, qu'ils saccagèrent et brûlèrent entièrement, faisant périr non seulement la population de la ville quels que soient leur âge et leur sexe, mais une grande partie de la noblesse des alentours, qui avait été attirée là dans ce but. Ayant ainsi assouvi sa vengeance et sa colère (qui d'ailleurs n'étaient pas sans raison, car Boleslas l'avait gravement offensé et s'était

1. Le consul Fabricius était à la tête d'une armée envoyée contre Pyrrhus. Le médecin de ce dernier proposa à Fabricius d'empoisonner son roi contre rétribution, mais Fabricius, au contraire révéla à Pyrrhus ce que le médecin lui proposait. On peut donc considérer qu'il s'agit là d'une dénonciation.

2. D'après P. Villey [49], t. IV, p. 363, cette histoire est tirée d'un ouvrage de Herbut Fulstin : *Histoire des roys de Pologne* (1573).

conduit à son égard de la même façon), Jaropelc était comme ivre du résultat de cette trahison. Mais venant par la suite à en considérer l'horreur nue et sans fard, à la regarder froidement, et non plus d'un oeil troublé par la passion, il fut pris d'un tel remords, il en eut le cœur tellement retourné, qu'il fit crever les yeux, couper la langue et les parties honteuses à celui qui en avait été l'exécuteur.

28. Antigonos persuada les soldats Argyraspides de trahir leur général Eumène, son adversaire. Mais à peine l'avait-il fait exécuter quand ils le lui eurent livré, qu'il voulut se faire lui-même l'auxiliaire de la justice divine, pour châtier un forfait aussi détestable : il les remit entre les mains du gouverneur de la province, en lui donnant l'ordre catégorique de les faire périr de quelque façon que ce soit, pourvu que leur mort fût affreuse. Et sur le grand nombre qu'ils étaient, aucun ne revit jamais depuis lors l'air de la Macédoine. Il les jugea d'autant plus mauvais et punissables qu'ils l'avaient mieux servi.

29. L'esclave qui révéla la cachette de P. Sulpicius, son maître, fut affranchi, selon la promesse indiquée dans la proscription¹ édictée par Sylla. Mais suivant les règles de la justice publique, il fut, une fois libre, précipité² du haut de la Roche Tarpéienne³. De même, notre roi Clovis, au lieu des armes d'or qu'il leur avait promis, fit pendre les trois serviteurs de Cannacre après qu'ils eurent trahi leur maître pour lui, et à son instigation⁴. Les Romains faisaient pendre les traîtres avec au cou la bourse contenant le paiement de leur trahison. Après avoir satisfait à l'engagement spécial pris envers eux, ils satisfaisaient ainsi à l'engagement plus général et primordial envers la Justice.

30. Mahomet II, qui voulait se débarrasser de son frère, poussé par le goût du pouvoir personnel courant dans leur race,

1. Les « listes de proscription » étaient en fait des listes de gens condamnés à mort.

2. Le fait d'être affranchi ne l'empêchait pas de payer pour une trahison commise étant esclave...

3. La « Roche Tarpéienne » était le lieu des exécutions capitales pour trahison. Son nom lui venait de Tarpeia, jeune vestale qui avait trahi Rome au profit des Sabins.

4. L'édition de 1595 place ici cette phrase, alors que dans l'« exemplaire de Bordeaux », elle vient après l'exemple de Mahomet II.

y employa l'un de ses officiers qui l'étouffa en lui faisant avaler de force une très grosse quantité d'eau. Cela fait, il livra le meurtrier à la mère du trépassé, pour lui faire expier son meurtre (car ils n'étaient que demi-frères par leur père) ; et celle-ci, en sa présence, ouvrit la poitrine du coupable, et fouillant de ses mains le corps encore chaud, en arracha le cœur qu'elle jeta à manger aux chiens.

31. Même à ceux qui n'ont guère de valeur, il est si agréable, après avoir tiré profit d'une mauvaise action, de pouvoir ensuite y rattacher en toute tranquillité quelque trait d'honnêteté et de justice, comme par une sorte de compensation et de remords de conscience. Ajoutons à cela qu'ils considèrent ceux qui ont exécuté pour eux des crimes aussi horribles comme des gens pleins de menaces à leur égard, et ils cherchent à les faire mourir pour effacer toute connaissance et tout témoignage possible de leurs agissements.

32. Or si par chance on vous sait gré d'avoir agi ainsi, pour ne pas priver la puissance publique de ce remède extrême et désespéré, celui qui le déclare ne manque pas de vous tenir pour un homme maudit et exécration – s'il ne l'est lui-même. Et il vous considérera comme un traître bien pire que celui contre qui vous avez agi par trahison, car il est à même d'apprécier la perversité de votre cœur directement, sans que vous puissiez le nier, sans désaveu possible. Mais il vous y emploie comme on le fait pour les hommes perdus, dans les exécutions capitales : vous êtes pour lui un poids aussi nécessaire que malhonnête. Car outre le côté vil que comportent de telles commissions, il s'agit aussi d'une véritable prostitution de conscience. La fille de Sejanus ne pouvant être punie de mort en fonction de certaines formes de jugement, à Rome, parce qu'elle était vierge, fut donc, pour que force reste à la loi, violée d'abord par le bourreau, avant d'être étranglée par lui. Ainsi non seulement la main de cet homme, mais son âme elle-même, était-elle soumise à l'intérêt public.

33. Mourad 1er, pour renforcer la punition à l'égard de ceux de ses sujets qui avaient apporté leur concours à la rébellion parricide de son fils contre lui, avait ordonné que leurs plus proches parents prêteraient la main à leur exécution. Je trouve très honorable l'attitude de certains d'entre eux, qui ont préféré être tenus injustement pour coupables du parricide voulu par un

autre, plutôt que de servir la justice de celui qui se faisait leur propre « parricide » en faisant périr leurs plus proches parents.

34. Quand j'ai vu un jour des coquins laisser pendre leurs amis et complices pour avoir la vie sauve, dans une affaire de maisons dévalisées, je les ai tenus pour plus vils que les pendus.

35. On dit que Vitold, prince de Lituanie, introduisit dans ce pays l'usage selon lequel un criminel condamné à mort devait exécuter lui-même la sentence de sa propre main, parce qu'il trouvait étrange qu'un tiers, innocent de la faute, fût employé à perpétrer un homicide.

36. Quand une circonstance pressante, quelque événement inopiné et soudain concernant le soin de son état l'oblige à manquer à sa parole et à sa loyauté, ou bien le fait dévier de son devoir ordinaire, le Prince doit attribuer cette nécessité à un coup de bâton divin qui lui est infligé. Ce n'est pas un péché, car il a soumis sa raison à une raison bien plus puissante et universelle ; mais c'est bien sûr un malheur. C'est pourquoi, à quelqu'un qui me demandait : « Quel remède y a-t-il à cela ? », je répondis : « Aucun, si le Prince a véritablement été pris entre ces deux extrêmes (*“mais qu'il se garde bien de chercher un prétexte à son parjure”*). Dans ce cas, il lui fallait agir ainsi. Mais s'il l'a fait sans regret, s'il ne lui en coûta de le faire, alors c'est le signe que sa conscience est bien mal en point. »

Cicéron, [17],
III, 29.

37. Mais s'il s'en trouvait un dont la conscience soit si délicate que nulle guérison ne lui semble digne d'un remède aussi dur, je ne l'en estimerais pas moins. Il ne pourrait causer sa propre perte de façon plus excusable et plus décente. Nous ne pouvons pas tout. En fin de compte, il nous faut bien souvent remettre entièrement notre vaisseau à la conduite du ciel, comme étant la dernière ancre dont nous disposions. Pour quelle plus juste nécessité le Prince se réserve-t-il ? Y a-t-il quelque chose qui lui soit moins loisible de faire que ce qu'il se voit contraint de faire aux dépens de sa parole et de son honneur - choses qui sont peut-être pour lui plus chères encore que son propre salut, et que celui de son peuple ? Quand ayant croisé les bras, il appellera Dieu à son aide, ne pourra-t-il pas espérer que la divine bonté ne puisse refuser une faveur de sa main extraordinaire à une main pure et juste ?

38. Les exemples précédents de manquement à la parole donnée sont des exceptions dangereuses, rares et comme malades par rapport à nos règles naturelles. Il faut y céder, mais avec la plus grande modération et circonspection. Aucun objectif privé ne mérite que nous fassions ainsi violence à notre conscience; l'utilité publique, soit! – lorsqu'elle est évidente et très importante.

39. C'est bien à propos que Timoléon¹ se protégea contre l'énormité de son acte en versant des larmes parce qu'il se souvenait que c'était d'une main fraternelle qu'il avait frappé le tyran. Et ce qui heurtait fort justement sa conscience, c'est qu'il eût été nécessaire de payer la nécessité publique d'un tel acte à un prix aussi élevé que celui de l'honnêteté de sa conduite. Le Sénat lui-même, délivré de la servitude par son acte, n'osa pas trancher si vite à propos d'un haut fait comme celui-là, qui se présentait sous deux aspects si importants et si opposés. Mais les Syracusains ayant justement, et à point nommé, demandé aux Corinthiens leur protection avec un chef capable de rétablir leur ville dans sa dignité initiale et de nettoyer la Sicile de plusieurs tyranneaux qui l'opprimaient, le Sénat y commit Timoléon, avec de nouvelles explications et déclarations: selon qu'il se comporterait bien ou mal, leur décision serait prise soit en faveur du libérateur de son pays ou au détriment du meurtrier de son frère. Cette surprenante décision se justifie quelque peu par le danger que pouvait représenter un tel exemple et la gravité d'un acte aussi ambigu. Ils firent bien de se dispenser de rendre un jugement, ou du moins de le faire reposer sur des considérations annexes. Or le comportement de Timoléon durant ce voyage rendit bientôt sa cause plus évidente, tant il fit preuve de dignité et de vertu en toutes circonstances. Et la réussite qui lui sourit dans les difficultés qu'il eut à vaincre en accomplissant cette noble tâche, sembla lui avoir été envoyée par les Dieux conspirant en faveur de sa justification.

40. La fin que poursuivait Timoléon serait justifiable si quelque fin que ce soit pouvait l'être. Mais l'avantage constitué par l'augmentation des revenus de l'État, que le sénat romain prit pour prétexte de la décision inique que je vais raconter, ne

1. Passionnément dévoué à la liberté, il n'avait pas hésité à faire périr son frère pour l'empêcher de devenir Tyran de Corinthe (en -364). La source de cette anecdote est dans Plutarque [74], *Vie de Timoléon*.

saurait suffire à excuser une injustice comme celle-là. Certaines cités s'étaient affranchies à prix d'argent, et avaient obtenu leur liberté des mains de Sylla, sur ordonnance du sénat et avec sa permission. Mais la chose étant venue de nouveau en jugement, le sénat les condamna à redevenir « taillables¹ » comme avant, l'argent qu'elles avaient versé pour leur affranchissement demeurant perdu pour elles. Les guerres civiles fournissent souvent de vilains exemples de ce genre : nous punissons les gens parce qu'ils nous ont crus quand nous étions d'un autre côté, et le même magistrat fait supporter les conséquences de son retournement² à celui qui n'y peut rien. Le maître fouette son disciple pour sa docilité, et le guide, son aveugle : belle image de la justice !

41. Il y a en philosophie des règles qui sont fausses ou bien faibles. L'exemple qu'on nous propose, pour faire prévaloir l'intérêt personnel sur la parole donnée, n'a guère de poids du fait des circonstances qui s'y trouvent impliquées³. Des voleurs vous ont pris, ils vous ont remis en liberté après vous avoir extorqué la promesse du paiement d'une certaine somme. On a tort de dire qu'un honnête homme sera quitte de sa parole sans rien payer, une fois sorti d'entre leurs mains. Il n'en est rien. Ce que la crainte m'a fait vouloir, je suis tenu de le vouloir encore sans la crainte. Et quand elle n'aurait forcé que ma langue, et non ma volonté, encore suis-je tenu d'honorer ma parole. En ce qui me concerne, quand parfois ma langue a inconsidérément devancé ma pensée, j'ai tout de même eu scrupule à la désavouer. C'est que sinon, de degré en degré, nous en arriverions à abolir tous les droits qu'un tiers fonde sur nos promesses⁴ : « *Comme si l'on pouvait forcer un homme courageux.* » La seule occasion dans laquelle l'intérêt personnel peut nous fournir une excuse à ne pas tenir notre promesse, c'est lorsque nous avons promis quelque chose de mauvais et d'inique en soi – car le droit de la vertu doit prévaloir sur le droit qui régleme nos obligations.

Cicéron [17],
III, 30.

1. Imposables. La taille était un des nombreux impôts encore en usage au moyen âge.

2. Le texte de 1595 porte « changement », qui est conforme à l'« exemplaire de Bordeaux », alors que les éditions courantes ont ici « jugement » (d'après l'édition P. Villey [50]). D. M. Frame [27] le signale (p. 608), mais ne mentionne pas le texte de 1595.

3. Cette phrase a été omise par A. Lanly [53] dans sa traduction.

4. Ici, l'« exemplaire de Bordeaux » ajoutait : « et de nos sermens ».

42. J'ai mis autrefois Épaminondas au premier rang des hommes éminents, et je ne m'en dédis pas. Ne plaçait-il pas au plus haut niveau le souci de son devoir personnel, lui qui jamais ne tua un homme qu'il avait vaincu, et qui, même pour un acte de valeur inestimable comme celui qui consiste à rendre la liberté à son pays, se faisait un scrupule de tuer un tyran ou ses complices, sans que les formes de la justice fussent respectées? Et ne jugeait-il pas mauvais, quelque bon citoyen qu'il fût, celui qui, au milieu des ennemis et de la bataille, n'épargnait pas son ami et son hôte? Voilà une âme richement dotée : il alliait aux plus rudes et plus violentes actions humaines la bonté et l'humanité que l'on peut tirer de la philosophie, dans leur forme la plus raffinée. Ce cœur si grand, si plein, et d'une telle obstination contre la douleur, la mort, la pauvreté, était-ce la Nature ou l'éducation¹ qui l'avait attendri jusqu'à lui donner un caractère d'une telle douceur, d'une telle bonté? Enivré par le fer et le sang, il s'acharne à combattre un peuple invincible contre tout autre que lui, et voilà qu'au beau milieu de la mêlée, il se détourne pour aller saluer son hôte et son ami ! Voilà vraiment quelqu'un qui savait conduire une guerre et parvenait à lui faire accepter le mors de la bienveillance, quand elle était la plus enflammée, et qu'elle écumait de fureur et de folie meurtrière. C'est déjà un miracle de pouvoir mêler à de telles actions quelque apparence de justice ; mais il n'appartient qu'à la fermeté d'Épaminondas de pouvoir y mêler la douceur et la facilité du caractère le plus agréable, l'humanité la plus pure.

43. Et quand l'un dit aux Mammertins² qu'il n'y a pas de règle qui vaille face à des hommes armés, qu'un autre³ répond au tribun de la plèbe que le temps de la justice est une chose et celui de la guerre une autre, et un troisième⁴ que le bruit des armes l'empêche d'entendre la voix de la loi, lui, Épaminondas, ne manquait pas d'entendre les voix de la civilité et de la simple courtoisie. N'avait-il pas emprunté à ses ennemis eux-mêmes cet

1. Montaigne écrit « la nature ou l'art ». Nous y verrions aujourd'hui l'opposition « nature/culture », mais « culture » est un mot trop récent à mon avis pour l'employer ici.

2. Pompée, qui répondit cela aux habitants de Messine (appelés « Mammertins ») qui protestaient de leurs anciens droits.

3. César, selon Plutarque [74], *Vie de César*, XI.

4. Marius, selon Plutarque [74] encore, *Vie de Marius*, X.

usage de sacrifier aux Muses quand ils allaient à la guerre, pour atténuer par leur douceur et leur gaieté cette dureté et cette fureur martiales?

*Le devoir et
la Loi*

44. Ne craignons pas, après un si grand précepteur, de considérer qu'il y a quelque chose d'illicite dans le fait même d'avoir des ennemis : l'intérêt commun ne doit pas tout demander à tous contre l'intérêt privé : « *le droit privé doit demeurer dans les esprits au beau milieu des dissensions publiques.* »

Tite-Live
[93], XXV,
18.

Ovide [58], I,
7.

*Et nulle puissance ne peut
Autoriser la violation des droits de l'amitié.*

Cicéron [17],
III, 23.

Tout n'est pas permis à un honnête homme pour le service de son roi, ni pour celui de l'intérêt général et des lois. « *Car le devoir envers la patrie ne surpasse pas tous les autres, et il lui est utile d'avoir des citoyens dévoués à leurs parents.* »

45. C'est là une leçon qui convient à notre temps : nous n'avons que faire de durcir nos cœurs avec ces lames de fer – il suffit que nos épaules soient solides ; il suffit de tremper nos plumes dans l'encre sans les tremper dans le sang. Si c'est de la noblesse de cœur, et l'effet d'une vertu rare et singulière que de mépriser l'amitié, les obligations privées, sa parole et ses parents, pour le bien commun et l'obéissance au magistrat, alors il suffit, pour nous excuser de ne pas agir ainsi, de considérer que c'est une grandeur qui ne pouvait avoir sa place dans le cœur d'Épaminondas.

46. J'ai en horreur les exhortations enragées de cet autre caractère excessif¹

Lucain [41],
VII, 130-132.

*Tant que les flèches luiront, que nul spectacle pieux
Ne vous émeuve, pas même celui de vos pères.
Défigurez par vos glaives les vénérables visages² devant vous !*

Ôtons leur prétexte raisonnable aux naturels méchants, sanguinaires et traîtres ; laissons de côté cette justice excessive et contre nature : tenons-nous en à une version plus humaine. Quelle influence ont le temps et l'exemple ! Dans un combat durant la guerre civile contre Cinna, un soldat de Pompée ayant tué, sans

1. César, selon Lucain [41], qui lui prête les propos qui suivent.

2. Ceux des soldats de Pompée, qui appartenaient à la noblesse romaine.

le reconnaître, son frère qui était du parti adverse, se tua lui-même aussitôt, de honte et de regret. Mais quelques années plus tard, dans une autre guerre civile menée par le même peuple, ce fut une récompense qu'un soldat réclama à ses chefs, pour avoir tué son frère.

47. Ce n'est pas démontrer l'honneur et la beauté d'une action que de mettre en avant son utilité. Et l'on tire une mauvaise conclusion en estimant que chacun est contraint d'agir en fonction de cela, et que toute action est honnête si elle nous est utile.

Toutes choses ne conviennent pas également à tous.

Properce
[75], III, 9, v.
7.

Prenons la chose la plus nécessaire et la plus utile qui soit pour la société humaine : le mariage. L'assemblée des saints a pourtant estimé que le célibat était plus honorable, et interdit le mariage à la plus vénérable des professions¹, de même que nous confinons dans les haras les bêtes les moins prisées².

1. Les prêtres catholiques.

2. Les haras n'étaient pas encore à cette époque destinés à l'amélioration des races animales.

Chapitre 2

Sur le repentir

1. Les autres écrivains forment l'homme ; moi je le raconte, et j'en montre un en particulier, bien mal formé. Si j'avais à le façonner de nouveau, je le ferais vraiment différent de ce qu'il est : mais voilà, il est ainsi fait. Les traits que je lui prête ne sont pas faux, bien qu'ils changent et se diversifient. Le monde n'est qu'une perpétuelle balance ; toutes choses s'y balancent sans cesse : la terre, les rochers du Caucase, les pyramides d'Égypte – par un mouvement général, et par leur mouvement propre. La constance elle-même n'est en fait qu'un mouvement plus languissant. Je ne puis être sûr de mon objet d'étude : il avance en vacillant, en chancelant, comme sous l'effet d'une ivresse naturelle. Je le prends comme il est, au moment où je m'intéresse à lui. Je ne peins pas l'être, je peins la trace de son passage ; non le passage d'un âge à l'autre, ou comme dit le peuple, de sept ans en sept ans¹, mais de jour en jour, de minute en minute. Et je dois toujours mettre mon histoire à jour ! Il se peut que je change bientôt, non seulement à cause d'un coup du sort, mais intentionnellement : mon livre est le registre des événements divers et changeants, d'idées en suspens, et même à l'occasion, contraires, soit que je sois moi-même un autre, soit que je traite mes sujets dans d'autres circonstances ou sous un angle différent. Si bien

*Se montrer
tel que l'on
est*

1. Selon la croyance populaire, un changement s'opérait en l'homme tous les sept ans (le chiffre 7 a toujours été considéré comme ayant une valeur magique).

qu'il m'arrive de me contredire, mais comme le disait Démade¹, la vérité, elle, je ne la contredis pas. Si mon esprit pouvait se fixer, je ne me remettrais pas sans cesse en cause, je prendrais des décisions ; mais il est toujours en apprentissage et à faire ses preuves.

2. Je présente ici une vie humble et sans lustre ; c'est sans importance, car on peut rattacher aussi bien toute la philosophie morale à une vie simple et discrète qu'à une vie faite d'une plus riche étoffe : chacun porte en lui-même la forme entière de la condition humaine.

3. Les auteurs se font connaître au public par quelque trait particulier et original. Je suis le premier à le faire par l'universalité de mon être, en tant que Michel de Montaigne, et non comme grammairien ou poète, ou juriste. Si les gens se plaignent de ce que je parle trop de moi, moi je me plains de ce qu'ils ne pensent même pas à eux.

4. Mais est-il légitime que moi, si attaché à ma vie privée, je prétende me faire connaître des autres ? Est-il légitime également de présenter dans le monde où la forme et l'art ont tant d'importance et d'autorité, des productions spontanées, crues et simples, dues à une nature encore bien faible ? N'est-ce pas vouloir bâtir une muraille sans pierres, ou quelque chose du même genre, que de faire des livres sans être savant ? Les inventions musicales obéissent aux règles de l'art, les miennes au hasard. Je respecte les principes au moins en cela que jamais personne ne traita un sujet qu'il comprît et connût mieux que moi celui auquel je me consacre, et que je suis là-dessus l'homme le plus savant qui soit en vie. Et par ailleurs, jamais personne ne pénétra plus avant en sa matière, ni n'en examina plus précisément les éléments et les conséquences, et ne parvint plus exactement et plus complètement au but qu'il avait fixé à son entreprise. Pour la parfaire, je n'ai besoin que d'y mettre de la fidélité au modèle, et elle y est, la plus sincère et la plus pure possible. Je dis vrai, non pas autant que je le voudrais, mais autant que j'ose le dire, et je l'ose un peu plus en vieillissant, car il semble que les usages

1. Orateur athénien contemporain de Démosthène, son adversaire, qu'il fit même condamner à mort !

conçèdent à cet âge-là un peu plus de liberté pour bavasser¹ et pour parler de soi. Il ne risque pas de se produire ici ce que je vois souvent, à savoir que l'artisan et sa besogne ne se ressemblent pas : un homme dont la fréquentation est si agréable a-t-il écrit des choses aussi sottes ? Ou bien des écrits si savants émanent-ils de quelqu'un dont la fréquentation est si décevante ? Quelqu'un dont la conversation est fort ordinaire et les écrits de grande valeur est quelqu'un qui tire sa qualité de quelque chose d'extérieur à lui-même. Un savant n'est pas savant en tout ; mais celui qui a du talent en a en tout, même dans ce qu'il ignore.

5. Ici, nous allons d'une même allure, et nous sommes conformes l'un à l'autre, mon livre et moi. Ailleurs, on peut recommander ou critiquer l'ouvrage indépendamment de son auteur. Ici, au contraire, qui touche à l'un touche à l'autre. Celui qui en jugera sans le connaître se fera plus de tort qu'il ne m'en fera, et celui qui en aura pris connaissance m'aura entièrement satisfait. Outre mon mérite, je serai heureux si j'obtiens seulement cette part de l'approbation publique, en faisant sentir aux gens intelligents que j'aurais pu faire mon profit de la science si j'en avais eu, et que je méritais un meilleur secours de la part de ma mémoire.

*Montaigne
et son livre*

6. Présentons ici des excuses pour ce que je dis souvent, à savoir que je me repens rarement, et que ma conscience est contente d'elle, non comme le serait celle d'un ange ou d'un cheval, mais en tant que conscience d'homme. Et j'ajoute toujours ce refrain, non comme un refrain de pure convention, mais d'essentielle et naturelle soumission : je parle en questionnant, et comme un ignorant, m'en rapportant pour finir, purement et simplement, aux opinions communes et légitimes. Je n'enseigne point, je raconte.

7. Il n'est pas de vice véritable qui ne soit choquant, et qu'un jugement intègre n'accuse ; sa laideur et ses inconvénients sont tellement visibles que ceux qui voient en lui le pur produit de la bêtise et de l'ignorance ont peut-être raison, tant il est difficile d'imaginer qu'on puisse le connaître sans le haïr. La méchanceté absorbe la plus grande part de son propre venin, et s'en empoisonne. Le vice laisse comme un ulcère dans la chair,

1. Je conserve le mot de Montaigne, qui s'emploie encore dans certaines régions de France.

et un remords¹ dans l'âme, et celle-ci toujours s'égratigne et s'ensanglante elle-même. C'est que si la raison efface les autres tristesses et douleurs, elle engendre celles du repentir, qui sont d'autant plus graves qu'elles viennent de l'intérieur, comme le froid et le chaud que l'on ressent dans la fièvre sont pires que ceux qui nous viennent de l'extérieur. Je considère comme des vices (mais chacun selon son importance), non seulement ceux que condamnent la raison et la Nature, mais également ceux qui relèvent de l'opinion des hommes, même fausse ou erronée, dans la mesure où les lois et les usages lui ont conféré autorité.

8. De la même manière, il n'est pas de conduite louable qui ne réjouisse une personne bien née. Il y a assurément je ne sais quelle satisfaction que l'on éprouve à bien agir, qui nous réjouit en nous-mêmes, et une noble fierté qui accompagne la bonne conscience. Une âme vicieuse mais courageuse peut probablement s'armer pour sa sécurité, mais ce contentement de soi, elle ne peut certainement pas l'obtenir. Ce n'est pas un mince plaisir que de se sentir préservé de la contagion d'une époque aussi corrompue, et de se dire : « Si l'on voyait jusqu'au fond de mon âme, on ne me trouverait même pas coupable, ni de l'affliction ou de la ruine de personne, ni de vengeance ou d'envie, ni d'atteinte publique aux lois, ni de subversion² ou de troubles de l'ordre, ni de manquement à ma parole. Et bien que la licence de ce temps le permette et l'enseigne à chacun de nous, je n'ai pourtant mis la main ni sur les biens, ni dans la bourse de personne en France, et je n'ai vécu que sur la mienne, en temps de guerre comme en temps de paix. Je n'ai jamais non plus utilisé le travail de personne sans le payer. » Ces témoignages de la conscience font plaisir, et cette réjouissance naturelle est pour nous un grand bienfait ; c'est aussi le seul paiement qui ne nous fasse jamais défaut.

9. Attendre la récompense de ses actions vertueuses de l'approbation des autres, c'est la fonder sur quelque chose de trop incertain et trop trouble ; et notamment à une époque aussi corrompue et ignorante que la nôtre, l'estime que vous porte le

1. Le mot employé par Montaigne est « repentance » ; mais il est aujourd'hui trop « marqué » dans le langage politique, m'a-t-il semblé.

2. Montaigne écrit « nouvelleté » : il s'agit de la « nouveauté » apportée par les protestants en matière de religion.

peuple est plutôt une injure. A qui se fier pour savoir ce qui est louable? Que Dieu me garde d'être un homme de bien selon la description élogieuse que je vois chacun faire chaque jour pour lui-même! « *Les vices d'autrefois sont devenus les mœurs d'aujourd'hui.* » Certains de mes amis ont parfois entrepris de me critiquer et me reprendre à cœur ouvert, soit de leur propre mouvement, soit que je le leur aie demandé; ils pensaient ainsi accomplir un devoir qui, pour une âme bien faite, l'emporte sur tous les autres services rendus par amitié, non seulement par son utilité, mais même par sa gentillesse. Je l'ai toujours accueilli les bras ouverts, avec courtoisie et reconnaissance. Mais si j'en parle aujourd'hui en conscience, je puis dire que j'ai souvent trouvé leurs louanges et leurs reproches si peu adéquats, que je n'aurais guère fait plus mal, en faisant mal à ma façon, plutôt que de bien faire selon eux. Et nous autres, justement, qui avons une vie intérieure que nous sommes les seuls à connaître, nous devons nous bâtir un modèle intérieur qui soit la pierre de touche¹ de nos actes, et en fonction de lui, tantôt nous féliciter, tantôt nous réprimander. J'ai mes propres lois et mon tribunal pour juger de moi, et je m'y réfère plus qu'à d'autres. Si je limite mes actes en fonction des autres, je ne les élargis qu'en fonction de moi. Il n'y a que vous qui sachiez si vous êtes lâche et cruel, ou loyal et plein de dévotion: les autres ne vous voient pas, ils vous devinent, et en fonction de conjectures incertaines, car ils voient moins votre vraie nature que ce que vous en montrez. C'est pourquoi vous ne devez pas vous fier à leur jugement, mais au vôtre. « C'est de votre jugement que vous devez vous servir. La conscience de la vertu et du vice pèse d'un grand poids; si vous la supprimez, c'est tout qui est par terre. »

Sénèque [84],
39.

Cicéron, [16],
III, xxxv.

10. On dit que le repentir suit de près le péché; mais cela ne semble pas concerner le péché quand il est à son plus haut point, celui qui loge en nous-mêmes comme chez lui. On peut désavouer et renier les vices qui nous prennent par surprise et vers lesquels nous emportent les passions; mais ceux qui sont enracinés en nous par une longue habitude, et ancrés dans une volonté forte et vigoureuse, ceux-là ne se laissent pas aisément combattre. Le repentir n'est, pour notre volonté, qu'une façon de

1. « fragment de jaspe utilisé pour tester l'or et l'argent » (Dict. *Petit Robert*).

se dédire, une opposition qui se manifeste dans nos pensées, et qui nous fait aller dans tous les sens. En voici un, par exemple, qui s'interroge sur sa vertu passée et sa continence :

« *Pourquoi mes pensées d'aujourd'hui ne sont-elles pas celles de ma jeunesse ? Et pourquoi maintenant que je pense ainsi, mes joues ne redeviennent-elles pas comme autrefois ?* »

Horace [32],
IV, 10.

11. C'est une vie d'une rare qualité que celle qui est bien ordonnée jusque dans l'intimité. Chacun peut jouer son rôle et se présenter comme un honnête homme sur l'estrade ; mais être bien réglé au-dedans de lui, au fond de son cœur, où tout nous est permis et tout est caché, c'est là l'important. Le degré suivant, c'est de l'être chez soi, dans ses actions ordinaires, pour lesquelles nous n'avons de comptes à rendre à personne : là où rien n'est affecté, où il n'y a rien d'artificiel. C'est pourquoi Bias¹ décrivait ainsi la bonne tenue d'une maison : « celle où le maître est en lui-même tel qu'il est au dehors, par crainte de la loi et de ce que peuvent dire les gens. » Et Julius Drusus² à qui des ouvriers proposaient pour trois mille écus de modifier sa maison de telle façon que les voisins n'aient plus sur elle la vue qu'ils avaient jusqu'alors, eut cette belle formule : « Je vous en donnerai six mille, pour que vous fassiez en sorte que tout le monde ait vue sur elle de tous les côtés. » On peut aussi noter l'habitude d'Agésilas, qui consistait à loger dans les Églises quand il était en voyage, afin que le peuple et les dieux eux-mêmes puissent l'observer jusque dans ses comportements privés. Tel homme a été extraordinaire pour le public et chez lequel sa femme et son valet n'ont rien vu du tout de remarquable. Peu d'hommes ont été admirés par les gens de leur maison.

*Nul n'est
prophète en
son pays*

12. Nul n'est prophète, non seulement chez lui, mais en son pays ; voilà ce que nous apprend l'histoire. Il en est de même pour les choses sans importance, et mon humble exemple est à l'image de ce qu'il en est pour les grands. Dans mon pays de Gascogne, on trouve amusant que je sois imprimé ; plus on est loin de chez moi quand on me découvre, plus ma réputation est grande. En Guyenne, je paie les imprimeurs ; ailleurs, ce sont eux

1. Bias de Priène, l'un des « Sept Sages » de la Grèce.

2. Selon A. Lanly [53], 2, p. 25, note 36 « Ce ne peut être que Marcus Livius Drusus qui fut tribun du peuple en 91 av. J.-C. et qui était fier de ses mœurs austères. »

qui me paient. C'est sur ce phénomène que se fondent ceux qui se cachent quand ils sont vivants et bien là, pour qu'on les admire comme s'ils étaient morts et disparus. J'aime mieux être moins prisé, et je ne m'offre au public que pour l'estime que cela me vaut. Quand je quitterai le monde, il sera quitte envers moi.

13. Celui que le peuple reconduit avec admiration jusqu'à sa porte après une cérémonie publique abandonne son rôle avec sa robe : il retombe d'autant plus bas qu'il s'était élevé plus haut. Chez lui, à l'intérieur, tout est en désordre et médiocre. Si une règle les régissait, il faudrait avoir un jugement bien vif et bien aigu pour la discerner dans des actes aussi humbles et privés. À cela s'ajoute que l'ordre est une vertu morne et sombre : forcer une brèche, conduire une ambassade, diriger un peuple, voilà des actions éclatantes ; réprimander, rire, vendre, payer, aimer, haïr, s'entretenir avec ses proches et avec soi-même, tranquillement et avec justesse, ne pas se laisser aller, ne pas se contredire, voilà qui est plus difficile et moins remarquable.

14. Dans une vie « retirée », on doit faire face, quoi qu'on en dise, à des devoirs aussi difficiles et aussi étendus – et même plus – que dans les autres. Aristote dit que les personnes privées servent mieux la vertu et au prix de plus grands efforts que ne le font ceux qui occupent des postes importants. Nous nous préparons aux événements importants plus par amour de la gloire que par devoir. Et la plus courte voie pour parvenir à la gloire, ce serait de faire par devoir ce que nous faisons pour la gloire. Ainsi la vertu d'Alexandre, si théâtrale, me semble présenter moins de vigueur que celle de Socrate qui s'y emploie de façon plus humble et plus obscure. J'imagine aisément Socrate à la place d'Alexandre – et je ne peux mettre Alexandre à la place de Socrate. Si l'on demande au premier ce qu'il sait faire, il répondra : « Subjuguer le monde. » Et l'autre : « mener une vie humaine selon sa condition naturelle », ce qui demande une science bien plus générale, plus difficile, et mieux fondée.

15. La valeur de l'âme ne consiste pas à aller très haut, mais de façon bien réglée. Sa grandeur ne se montre pas dans la grandeur, mais dans les choses courantes. Ceux qui nous jugent et nous évaluent en profondeur ne font pas grand cas de l'éclat de nos actions publiques : ils ne voient en elles que les filets d'eau et des vaguelettes jaillies d'un fond au demeurant boueux

et lourd. De même, ceux qui nous jugent par cette belle apparence extérieure en tirent eux aussi des conclusions quant à notre constitution interne, et ne peuvent associer des facultés ordinaires, semblables aux leurs, à celles qui les étonnent tant chez nous, parce qu'elles sont hors de leur portée. C'est pourquoi nous donnons aux démons des formes étranges¹. Qui ne donne à Tamerlan des sourcils très marqués, des narines grandes ouvertes, un visage affreux et une taille démesurée, comme est démesurée l'image qu'il s'est forgée de lui par sa renommée ? Si l'on m'avait présenté Érasme autrefois, j'aurais eu beaucoup de mal à ne pas prendre pour des adages et des maximes tout ce qu'il aurait dit à son valet et à son hôtesse. Nous imaginons bien plus facilement un artisan sur sa chaise percée ou sur sa femme qu'un grand Président, vénérable dans son maintien et sa compétence. Il nous semble que ceux qui occupent des trônes si élevés ne s'abaissent pas jusqu'à vivre tout simplement.

16. De même que les âmes vicieuses sont souvent incitées à bien faire par quelque impulsion extérieure, de même les vertueuses le sont à mal faire. Il faut donc les juger sur leur état normal, quand elles sont « chez elles », s'il leur arrive d'y être, ou du moins quand elles sont dans l'état le plus voisin du repos, et dans leur état natif. Les inclinations naturelles sont favorisées et renforcées par l'éducation, mais on ne peut guère les changer, ni les surmonter. J'en ai connu mille, de mon temps, qui ont glissé vers la vertu ou vers le vice, malgré des leçons contraires. Ainsi les fauves ayant oublié les forêts,

Lucaïn [41],
v. 237 sq.

*Se sont adoucis en captivité et perdu leur regard menaçant ;
Ils ont appris à supporter l'homme. Mais si un peu de
sang
Vient à toucher leur gueule, alors leur rage
Et leur férocité se réveillent,
Leur gosier enfle au goût du sang et ils épargnent à peine
Dans leur colère le maître épouvanté.*

*Le latin et
le français*

17. On n'extirpe pas ces façons d'être originelles, on les

1. Montaigne écrit « des formes sauvages ». A. Lanly [53] conserve « sauvages », tout comme D.M. Frame [27] (« wild »). Mais l'idée de Montaigne est bien celle d'une adéquation (non nécessaire d'ailleurs selon lui) entre forme et fond, et « sauvage » m'a semblé trop faible aujourd'hui pour rendre compte de cela.

recouvre, on les cache. Le latin m'est comme naturel, je le comprends mieux que le français, mais cela fait quarante ans que je ne m'en suis pas servi pour parler, et guère¹ pour écrire. Pourtant, sous le coup d'émotions extrêmes et soudaines où je suis tombé deux ou trois fois dans ma vie, par exemple quand je vis mon père en bonne santé tomber soudain sur moi à la renverse, évanoui, les premiers mots qui me vinrent du fond des entrailles étaient latins, la Nature jaillissant et s'exprimant de force, malgré une si longue pratique contraire. Et on rencontre cela chez bien d'autres.

18. Ceux qui ont essayé, à notre époque, de réformer les mœurs des gens selon de nouvelles façons de penser, ont réformé les vices apparents ; mais ceux de la nature profonde, ils les ont laissés tels quels, si même ils ne les ont augmentés. Et l'augmentation est en effet à craindre, car on se dispense volontiers de tout autre effort pour bien faire au nom de ces changements superficiels², qui coûtent moins et auxquels on accorde un plus grand mérite. C'est ainsi que l'on satisfait à bon marché les autres vices qui nous sont naturels, consubstantiels et internes. Regardez un peu comment cela affecte notre expérience. Pour peu que l'on s'écoute, il n'est personne qui ne se découvre une forme propre, une forme dominante, qui lutte contre l'éducation et contre la tempête des impressions qui lui sont contraires. En ce qui me concerne, je ne me sens guère agité de secousses : je me tiens presque toujours à ma place, comme font les corps lourds et pesants. Si je ne suis pas toujours dans mon état normal, j'en suis toujours tout près : mes écarts de conduite ne m'entraînent guère loin ; je n'y trouve rien de bien étrange ni d'extrême, mais je me ravise toujours de façon saine et vigoureuse.

19. La véritable condamnation, qui concerne la façon de vivre ordinaire de nos contemporains, c'est que même lorsqu'ils se retirent du monde, leur vie est encore pleine de corruption et de saletés ; ils n'ont de leur amendement qu'une idée confuse, leur pénitence est déficiente et blâmable, presque autant que leur péché. Certains, à force d'être attachés au vice par un lien na-

1. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », « guere » a été barré. L'édition de 1595 (celle que je suis ici) l'a conservé.

2. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », le mot « arbitrerer » [arbitraires] a été ajouté à la main. L'édition de 1595 ne l'a pas reproduit.

turel, ou par une longue accoutumance, n'en voient même plus la laideur. Il en est d'autres (dont je fais partie) à qui le vice pèse, mais qui le compensent par le plaisir ou autre chose, et le supportent et même s'y prêtent sous certaines conditions : mais lâchement et vicieusement malgré tout. On pourrait peut-être imaginer une situation si extrême que le plaisir excuserait le péché en toute justice, comme nous l'admettons pour l'utilité. Non seulement si ce péché était occasionnel¹, et sans intention de le commettre (comme dans le cas d'un larcin), mais même lorsqu'il est présent dans l'acte lui-même, comme dans le cas des relations charnelles avec les femmes, où l'incitation est violente, et même parfois invincible, dit-on.

*Histoire du
« larron »*

20. Sur les terres d'un de mes parents, un jour que j'étais en Armagnac, j'ai rencontré un paysan que tout le monde appelle « le larron² ». Il racontait ainsi ce qu'avait été sa vie : né mendiant, et constatant qu'à gagner son pain en travaillant de ses mains il ne parviendrait jamais à échapper vraiment à l'indigence, il avait décidé de se mettre à voler. Il avait passé toute sa jeunesse à faire ce métier, en toute sécurité, grâce à sa force physique, car s'il moissonnait et vendangeait les terres d'autrui, il le faisait au loin, et en si grande quantité qu'on ne pouvait imaginer qu'un seul homme pût emporter tout cela en une nuit sur ses épaules ; et il prenait en outre le soin de répartir équitablement et sur un grand territoire les dommages qu'il causait, si bien qu'ils en étaient plus supportables pour chacun en particulier. Il se considère aujourd'hui comme riche pour un homme de sa condition, grâce à ce trafic qu'il reconnaît ouvertement. Et pour se mettre d'accord avec Dieu pour tout ce qu'il a ainsi acquis, il dit qu'il se consacre maintenant tous les jours à satisfaire par ses bienfaits les successeurs de ceux qu'il a volés, et que s'il n'y parvient pas complètement lui-même (car il ne peut pas tous les satisfaire à la fois), il en chargera ses héritiers, selon l'estimation, de lui seule connue, du tort qu'il a causé à chacun. Selon la description qu'il en fait, vraie ou fausse, on voit que cet homme

1. Villey [50] donne ici en note : « Accessoire ». Frame [27] et Lanly [53] suivent cette interprétation. L'assimilation au « larcin » me fait au contraire pencher pour l'idée d' « occasion », sans « intention de commettre un péché ». Ce passage demeure néanmoins assez obscur.

2. Voleur, maraudeur.

considère le vol comme une action malhonnête, et le déteste, mais moins que l'indigence ; il s'en repent spontanément, mais d'un autre côté, dans la mesure où sa faute est ainsi contrebalancée et compensée, il ne s'en repent pas. Cette attitude-là n'est pas la même que celle qui est causée par l'habitude du vice, et qui nous amène à le considérer comme normal ; ce n'est pas non plus ce souffle impétueux qui aveugle notre âme par ses secousses et nous fait basculer en un instant, avec notre jugement et tout le reste, sous la domination du vice.

21. Je fais d'ordinaire à fond tout ce que je fais, et je suis tout d'une pièce. Je ne fais guère de choses qui soient cachées et se dérobent à ma raison, qui ne soient à peu près conduites par le consentement de moi-même tout entier, sans divisions ou querelles intestines ; à mon jugement incombe complètement la faute ou la louange. Et la faute qu'il a ressentie une fois, il la ressent toujours : il est le même presque depuis ma naissance, il a les mêmes inclinations, il suit la même route, avec la même force. En fait d'idées générales, celles que j'ai adoptées dès l'enfance sont celles que j'ai toujours conservées par la suite.

22. Laissons de côté les péchés impétueux, prompts et soudains. Mais en ce qui concerne les autres, tant de fois répétés, examinés, décidés, les péchés que l'on peut dire « de tempérament », liés à la profession ou aux occupations, je ne parviens pas à concevoir qu'ils se soient incrustés aussi longtemps dans le même cœur, sans que la raison et la conscience de celui chez qui ils sont le veillent constamment et l'acceptent ainsi ; et le repentir que cet individu se vante de connaître à certains moments déterminés, j'ai un peu de mal à le concevoir et à l'imaginer.

23. Je ne suis pas l'école de Pythagore quand elle prétend que les hommes prennent une âme nouvelle en s'approchant des statues des dieux pour recueillir leurs oracles ; sauf si cela signifie qu'il faut bien que cette âme soit différente, nouvelle, et comme provisoire, car la nôtre¹ ne présente guère les marques de purification et de pureté qui conviennent à cette cérémonie.

24. Ceux qui se vantent de connaître le repentir² sont tout à fait à l'opposé des préceptes stoïques, puisque ceux-ci nous or-

1. Dans l'« exemplaire de Bordeaux » : « la leur ». Texte de 1595 : « la notre ».

2. Montaigne écrit seulement « Ils ». Si l'on observe que sur l'« exemplaire

donnent bien de corriger les imperfections et les vices que nous reconnaissons en nous, mais nous défendent d'en altérer le repos de notre âme¹. Ces gens-là nous font croire qu'ils éprouvent un grand regret et un grand remords au dedans d'eux-mêmes, mais s'ils s'amendent, se corrigent, ou s'interrompent, ils ne nous en montrent rien. Or il n'est pas de guérison possible si l'on ne se délivre pas de son mal. Si le repentir était mis sur l'un des plateaux de la balance, il l'emporterait sur le péché. Je ne trouve aucune attitude aussi aisée à contrefaire que la dévotion, si l'on n'y conforme pas sa conduite et sa vie : son essence profonde est incompréhensible et cachée, et les apparences faciles et trompeuses.

25. En ce qui me concerne, je peux fort bien désirer être différent de ce que je suis : je peux trouver détestable ma façon d'être ordinaire et supplier Dieu de m'accorder une réformation complète, et d'excuser ma faiblesse naturelle ; mais je ne dois pas appeler cela « repentir », il me semble, pas plus que la déception de n'être ni un ange ni Caton². Mes actions sont conformes à ce que je suis et à ma condition : elles sont réglées sur elle. Je ne peux mieux faire, et le repentir n'a rien à voir avec les choses qui ne sont pas en notre pouvoir – mais plutôt le regret. J'imagine quantité de natures plus élevées et mieux réglées que la mienne, mais je n'améliore pas pour autant mes propres facultés, de même que ni mon bras ni mon esprit ne deviennent plus vigoureux parce que j'en ai imaginé d'autres qui l'étaient. Si le fait d'imaginer et de désirer une façon d'agir plus noble nous amenait à nous repentir de la nôtre, nous aurions alors à nous repentir de nos actions les plus innocentes, car nous voyons bien qu'avec une meilleure nature elles auraient été conduites avec plus de perfection et de dignité – et alors nous souhaiterions qu'il en soit ainsi. Lorsque je réfléchis sur mes comportements de jeunesse et que je les compare à ceux de ma vieillesse, je trouve qu'ils ont en général été conduits de la façon qui est la mienne, et que c'est tout ce dont

*Je suis ce
que je suis*

de Bordeaux », le § 23 est un ajout manuscrit intercalé, on peut penser que ce « ils » se réfère à ceux (ou celui) dont il est question à la fin du § 22.

1. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », on lit ici : « d'en estre marris et desplaisants. »

2. Caton « le Jeune », ou Caton d'Utique, dont Montaigne est le grand admirateur.

je suis capable. Je ne me flatte pas : dans de semblables circonstances, je serais encore le même. Je ne peux présenter de taches, puisque c'est de leur teinte que je suis recouvert tout entier. Je ne connais pas de repentir superficiel, de repentir moyen et de repentir de cérémonie. Il faut qu'il m'atteigne de partout pour que je le nomme ainsi ; qu'il me prenne aux entrailles, et qu'il les affecte aussi profondément et aussi totalement que Dieu me voit.

26. Quant aux affaires, j'ai laissé échapper plusieurs belles occasions, faute d'avoir su m'y prendre. Mes choix étaient pourtant corrects, en fonction de ce qui se présentait. Leur principe est de prendre toujours le parti le plus facile et le plus sûr. Je trouve que dans mes décisions passées, j'ai sagement procédé selon ma règle, en tenant compte de l'état de ce qui m'était proposé ; et je referais la même chose pendant mille ans en de semblables conditions. Je ne parle pas ici de ce qu'est devenue cette affaire maintenant, mais de ce qu'elle était alors, quand je l'examinais.

27. La valeur de tout projet réside dans le temps : les occasions et les conditions roulent et changent sans cesse. J'ai supporté les conséquences importantes de quelques graves erreurs dans ma vie, non par faute d'avoir bien jugé, mais par manque de chance. Il y a dans les affaires que l'on traite des éléments secrets et imprévisibles, notamment en ce qui concerne la nature des hommes, des conditions non exprimées, invisibles, et parfois inconnues du sujet lui-même, qui apparaissent et se manifestent sous l'effet d'événements qui surviennent. Si ma sagesse n'a pu les déceler et les prévoir, je ne le lui reproche pas : elle est restée dans les limites de son rôle. Si l'événement me contredit, et favorise le choix que j'ai refusé de faire, cela est sans remède ; je ne m'en prends pas à moi-même, j'accuse ma mauvaise fortune, et non ce que j'ai fait : cela ne s'appelle pas du repentir.

28. Phocion avait donné aux Athéniens un avis qui ne fut pas suivi ; comme l'affaire se déroulait pourtant avec succès, contrairement à ce qu'il avait pensé, quelqu'un lui dit : « Eh bien Phocion, es-tu content que cela se passe aussi bien ? » « Oui je suis content, répondit-il, que ceci soit arrivé, mais je ne me repends pas d'avoir conseillé cela. » Quand mes amis s'adressent à moi pour avoir un avis, je le fais librement et ouvertement, sans

prendre la peine de dire, comme presque tout le monde le fait, que la chose étant hasardeuse, elle peut se dérouler à l'inverse de ce que j'ai prévu, et que l'on pourrait me reprocher ce que j'ai préconisé. Je ne m'en soucie guère, et ils auraient tort : je ne devais pas leur refuser ce service.

*Je n'écoute
que
moi-même*

29. Je ne peux guère m'en prendre à un autre qu'à moi de mes fautes ou de mes infortunes. C'est qu'en effet, je suis rarement les avis des autres, sauf par pure politesse, ou lorsque j'ai besoin d'un renseignement précis, de détails concernant les faits. Mais dans les affaires où je n'ai besoin que de mon propre jugement, les raisons des autres, si elles peuvent me servir à étayer mon point de vue, servent rarement à m'en détourner. Je les écoute toutes poliment et favorablement, mais pour autant qu'il m'en souviennne, je n'ai fait confiance jusqu'à maintenant qu'aux miennes. A mon point de vue, ce ne sont que des mouches, des atomes qui viennent distraire ma volonté. Je n'attache pas grand prix à mes opinions, mais je prise aussi peu celles des autres. La chance me traite plutôt bien, et si je ne reçois pas de conseils je n'en donne guère non plus. On m'en demande peu, mais on croit encore moins ceux que je donne, et je ne vois aucune affaire publique ou privée que mon avis ait permis de redresser et de remettre d'aplomb. Ceux-là même que le hasard avait pu amener à m'écouter se sont plus volontiers laissé influencer par tout autre esprit que le mien. Mais je préfère cela, car je suis quelqu'un d'aussi jaloux des droits de son repos que de ceux de son influence. En me laissant de côté, on suit en fait ce que je souhaite, qui est de me fixer et de m'établir entièrement en moi-même : c'est pour moi un plaisir de ne plus être mêlé aux affaires des autres et de ne plus avoir à les défendre.

30. Toutes les affaires, une fois terminées, me laissent peu de regrets. Car l'idée qu'elles devaient de toute façon passer m'ôte toute peine : les voilà maintenant dans le grand cours de l'univers et dans l'enchaînement des causes stoïciennes. Votre pensée ne peut, ni par sa volonté, ni par son imagination, en modifier un élément sans que l'ordre des choses tout entier n'en soit bouleversé, et le passé et l'avenir.

31. Au demeurant, je déteste ce repentir qui ne survient qu'avec l'âge. Celui qui, dans l'Antiquité, disait qu'il se sentait redevable aux années de l'avoir détaché de la volupté, pensait

très différemment de moi : je ne saurai jamais gré à l'impuissance du bien qu'elle aura pu m'apporter. « *Et la Providence ne sera jamais si ennemie de son œuvre que la faiblesse puisse être mise au rang des meilleures choses.* » Nos désirs se font rares dans la vieillesse : une profonde satiété nous remplit après l'amour. En cela, je ne vois rien qui relève de la conscience ; le chagrin et la faiblesse nous imposent une vertu lâche et catarrheuse. Il ne faut pas nous laisser emporter si complètement par les altérations naturelles que notre jugement en soit finalement altéré. La jeunesse et le plaisir ne m'ont pas autrefois empêché de reconnaître le visage du vice au milieu de la volupté, et le dégoût que les ans m'apportent ne m'empêche pas plus aujourd'hui de reconnaître celui de la volupté dans le vice. Maintenant que je n'y suis plus, je juge cela comme si j'étais encore à cet âge. Moi qui la secoue si vivement et attentivement, je trouve que ma raison est encore la même que celle que j'avais à l'âge le plus libertin. Sauf que peut-être elle s'est un peu affaiblie et a décliné avec les années. Et je trouve qu'en refusant aujourd'hui de me lancer sur ces plaisirs par souci de ma santé corporelle, elle agit comme elle le faisait autrefois pour ma santé spirituelle. Je ne l'estime pas plus valeureuse parce que je la vois hors de combat. Mes tentations sont tellement brisées et mortifiées qu'elles ne méritent pas qu'elle s'y oppose, et je les conjure simplement en tendant les mains devant elles. Si l'on remettait en face d'elle mon ancienne concupiscence, elle aurait peut-être moins de force qu'autrefois pour la contenir, je le crains. Je ne lui vois rien juger d'elle-même qu'elle n'eût jugé déjà ainsi autrefois, je ne lui trouve aucune nouvelle clarté. C'est pourquoi, si l'on peut parler à son propos de bonne santé, c'est tout de même une santé quelque peu menacée.

Quintilien
[78] V, 2.

*Ma raison
est toujours
la même*

32. Voilà un bien pitoyable remède que de devoir la santé à la maladie ! Ce n'est pas à nos misères de remplir cet office, mais à la qualité de notre jugement. Le seul effet sur moi des malheurs et des afflictions, c'est de les maudire : ils ne concernent que les gens qu'il faut réveiller à coups de fouet ! Ma raison court bien plus librement dans la prospérité ; elle est bien plus détournée et accaparée à gérer les malheurs que les plaisirs : j'y vois bien plus clair quand le temps est serein. La santé m'est un avertissement plus joyeux et plus utile que la maladie. Je suis allé le plus loin

*Si j'avais à
revivre,
je revivrais
comme j'ai
vécu*

que j'ai pu dans la voie de l'amendement et d'une vie réglée quand j'étais en mesure d'en jouir. Je serais honteux et insatisfait si je devais préférer l'infortune et la misère de la vieillesse aux bonnes années durant lesquelles j'étais sain, allègre, et vigoureux, et que l'on doive me juger, non pas selon ce que je suis, mais selon ce que j'ai cessé d'être. À mon avis, et contrairement à Antisthène, c'est la vie heureuse et non la mort heureuse, qui constitue la félicité humaine¹. Je n'ai pas cherché à ficeler à tout prix la queue d'un philosophe à la tête et au corps d'un homme sur sa fin² ; et je n'ai pas voulu non plus que cet appendice eût à désavouer et démentir la plus belle, la plus entière et la plus longue partie de ma vie. Je tiens à me montrer et me présenter de tous côtés sous le même jour. Si j'avais à revivre, je revivrais comme j'ai vécu. Je ne crains pas plus le passé que l'avenir, et si je ne m'abuse, il en a été en somme pour moi du dedans comme du dehors. C'est une des choses dont je sais gré à mon sort : pour l'état de mon corps, chaque étape est venue en son temps. J'en ai vu l'herbe, les fleurs, et le fruit ; j'en vois maintenant la sécheresse, et c'est heureux, puisque c'est naturel. Je supporte bien plus facilement les maux que j'ai quand ils surviennent en leur temps, et qu'ils me font ainsi me souvenir plus agréablement de la longue félicité de ma vie passée.

33. C'est aussi le cas de ma sagesse : elle peut bien avoir la même taille dans l'une et l'autre des époques de ma vie : elle n'en était pas moins plus capable autrefois de plus belles actions, plus gracieuse, plus vigoureuse, plus gaie, plus naturelle qu'elle n'est à présent, brisée³, ronchonreuse, pénible. Je renonce donc aux amendements occasionnels et douloureux.

34. Il faut que Dieu touche notre cœur. Il faut que notre conscience s'amende d'elle-même, par le renforcement de notre raison, et non par l'affaiblissement de nos désirs. Le plaisir en soi n'est ni pâle ni décoloré parce qu'on le voit avec des yeux chasteux et troubles. La tempérance doit être aimée pour elle-même,

1. On pourra remarquer l'évolution de la pensée de Montaigne là-dessus... On est assez loin du « philosopher, c'est apprendre à mourir » (I, 19).

2. D.M. Frame [27] traduit ici « perdu » par « dissipated ». Je pense pour ma part que l'idée est plutôt d'opposer la fin de vie (comme on dit de quelqu'un qui va mourir : « il est perdu ») à ce que cette vie eut d'essentiel.

3. Le terme de l'« exemplaire de Bordeaux » est « croupie », celui de 1595 : « cassée ».

comme la chasteté, par respect pour Dieu qui nous l'a ordonnée ; celles que nous devons aux petites misères de la vieillesse, et que je dois aux bienfaits de mes *coliques*¹, ce n'est ni de la chasteté, ni de la tempérance. On ne peut se vanter de mépriser la volupté et de la combattre si on ne la voit pas, si on l'ignore, ainsi que ses grâces, ses forces, et sa beauté la plus attrayante. Je peux parler de la jeunesse et de la vieillesse : je connais l'une et l'autre ; mais il me semble que dans la vieillesse nos âmes sont sujettes à des maladies et des imperfections plus gênantes que dans la jeunesse. Je le disais déjà quand j'étais jeune, et alors on se moquait de moi parce que je n'avais pas de poil au menton ; je le dis encore maintenant que mon poil gris m'y autorise : nous appelons « sagesse » le fait que nos caractères soient difficiles, le dégoût envers les choses présentes. Mais en vérité, nous abandonnons moins nos vices que nous ne les changeons, et selon moi, en pire. Outre une sotte et stérile fierté, un bavardage ennuyeux, ces caractères acariâtres et peu sociables, la superstition et un goût ridicule pour les richesses alors qu'on en a perdu l'usage, je trouve dans la vieillesse plus d'envie, d'injustice et de méchanceté. Elle nous met plus de rides à l'esprit que sur le visage ; et l'on ne voit pas d'âmes – ou fort rares – qui en vieillissant ne sentent l'aigre et le moisi. C'est l'homme tout entier qui se développe et puis se rabougrit.

35. Connaissant la sagesse de Socrate et plusieurs circonstances de sa condamnation, je me demande s'il ne s'y est pas prêté lui-même, à dessein, et par connivence, car il approchait des soixante-dix ans, et devait commencer à sentir l'engourdissement s'emparer des riches ressources de son esprit, et l'éblouissement supplanter sa clarté habituelle.

36. Quelles métamorphoses vois-je s'opérer chez nombre de mes connaissances, du fait de la vieillesse ! C'est une redoutable maladie, qui se répand en nous naturellement et imperceptiblement. Il faut prendre de grandes précautions et faire de constants efforts pour se prémunir contre les imperfections dont elle nous accable, ou au moins en atténuer le progrès. Je sens bien que malgré tous les retranchements que je lui oppose, elle gagne peu à peu sur moi. Je résiste tant que je le puis, mais je ne sais où

1. Coliques « néphrétiques », rappelons-le.

elle me conduira finalement. Du moins serai-je heureux que l'on sache d'où je serai tombé.

Chapitre 3

Sur trois types de relations

1. Il ne faut pas trop dépendre de ses propres goûts et de son tempérament. Notre qualité principale, c'est de savoir nous adapter à diverses situations. Être lié et soumis par nécessité à une seule façon d'être, c'est exister, mais ce n'est pas vivre. Les plus belles âmes sont celles qui offrent le plus de variété et de souplesse. On en voit un bel exemple chez Caton l'Ancien : « *Il avait l'esprit assez délié pour se plier de la même façon à toutes sortes d'activités, et quelle que soit celle qu'il entreprenait, on eût dit qu'il était né uniquement pour elle.* »

Tite-Live
[93], XIX, 40.

2. Si je pouvais me former à ma guise, il n'est aucune méthode, si bonne soit-elle, à laquelle je voudrais m'assujettir au point de ne pouvoir m'en détacher. La vie est un mouvement inégal, irrégulier, et multiforme. Ce n'est pas être ami, et encore moins maître de soi, mais en être esclave, que de suivre constamment ce que l'on est, être prisonnier de ses propres inclinations, au point de ne pouvoir s'en écarter, de ne pouvoir les changer. Et si je dis cela, c'est qu'en ce moment même je ne puis pas facilement me défaire du désagrément que me cause mon esprit, parce qu'il ne s'occupe d'ordinaire que des sujets qui l'accaparent entièrement, et qu'il ne sait pas s'employer autrement que tendu et entier. Si léger que soit le sujet qu'on lui fournit, il le grossit volontiers et le développe jusqu'au point où il a besoin de toutes ses forces pour le traiter. C'est pour cela que son oisiveté est pour moi une pénible occupation, nuisible à ma santé. La plupart des esprits ont besoin d'une matière extérieure pour se dégourdir et

*La vie est
un
mouvement*

Sénèque, [84],
LVI.

s'exercer : dans le cas du mien, c'est plutôt pour se reposer et se calmer, « *les défauts de l'oisiveté doivent être corrigés par le travail* ». C'est que son étude principale, celle à laquelle il se consacre le plus, c'est l'étude de lui-même, et les livres font partie pour lui des occupations qui l'en détournent. Aux premières pensées qui lui viennent, il s'agite et éprouve sa vigueur dans tous les sens ; il l'emploie tantôt avec force, tantôt avec ordre et grâce, il se calme, se modère et se fortifie. Il est capable d'éveiller par lui-même ses facultés : la Nature lui a donné, comme à tous les autres, assez de matière pour s'occuper, et suffisamment de sujets sur lesquels penser et s'interroger¹.

Cicéron [20],
Tusculanes,
V, 38.

Aristote [3],
X, 8.

3. Méditer est une étude importante et riche, pour qui sait s'examiner et se consacrer vigoureusement à cette tâche : je préfère forger moi-même mon esprit² que le remplir. Il n'est pas d'occupation plus facile ni plus forte que celle qui consiste à s'entretenir avec ses pensées, en fonction de l'esprit dont on dispose : les plus grands en font leur occupation constante car pour eux, *vivre c'est penser*. D'ailleurs, la Nature favorise cette disposition en lui accordant ce privilège : il n'est rien que nous puissions faire si longtemps, nulle action à laquelle nous puissions nous adonner plus couramment et plus facilement. « C'est l'occupation des Dieux que la méditation, dit Aristote, et d'elle ils tirent leur béatitude comme nous la nôtre. » La lecture, elle, me sert plus spécialement à éveiller ma réflexion en lui présentant divers sujets ; elle fait travailler mon jugement, et non pas ma mémoire.

4. Il est donc peu d'entretiens qui retiennent mon intérêt s'ils sont dénués de vigueur et de force. Il est vrai que l'agrément et la beauté me remplissent et m'occupent autant ou plus que le sérieux et la profondeur. Et du fait que dans toute autre conversation, je somnole, et ne lui prête que l'écorce de mon attention, il m'arrive souvent, au milieu de propos plats et inconsistants,

1. L'édition de 1588 comporte ici une phrase qui a été biffée sur l'« exemplaire de Bordeaux », et que je traduis ainsi : « Parce que son objet et sa préoccupation sont celles-là, il fait peu de cas de l'étude qui consiste à charger et remplir la mémoire avec les connaissances des autres. » Cette phrase a été remplacée par un ajout manuscrit qui constitue le paragraphe suivant.

2. Comme plus haut déjà, Montaigne emploie ici « mon âme », mais le contexte ne permet guère d'hésitation : c'est bien de ce que nous appelons *l'esprit* qu'il s'agit ici.

de propos de pure convention, de dire et de répondre des choses bêtes et creuses, indignes même d'un enfant, et ridicules, ou bien de me tenir dans un silence obstiné, plus obtus et plus incivil encore. J'ai une disposition à la rêverie qui me porte à rentrer en moi, et d'autre part une ignorance profonde et puérile de bien des choses communes ; ces deux particularités ont fait que l'on peut vraiment raconter sur moi cinq ou six histoires dans lesquelles j'apparais aussi niais que n'importe quel autre.

5. Mais pour revenir à mon propos, je dirai que cette nature exigeante me rend difficile dans mes rapports avec les hommes, car je dois les trier sur le volet, et qu'elle me rend maladroit dans la vie courante. Nous avons des relations avec les gens du peuple, nous vivons avec eux. Si leur fréquentation nous importune, si nous répugnons à nous mettre au niveau des esprits simples et ordinaires – et pourtant ces esprits-là sont souvent aussi bien réglés que les plus subtils, et tout savoir est de peu de valeur s'il ne s'accommode de la sottise commune – alors nous ne pouvons plus nous occuper, ni de nos propres affaires, ni de celles des autres, car dans les affaires publiques comme dans les privées, c'est à ces gens-là que l'on a affaire. Les postures les moins tendues et les plus naturelles de notre âme sont les plus belles, et les occupations les meilleures sont celles qui sont les moins forcées. Mon Dieu ! Que la sagesse rend donc un fier service à ceux pour qui elle subordonne leurs désirs à leurs capacités ! Il n'est pas de savoir plus utile. « Fais ce que pourras¹ », tel était le mot favori de Socrate. Et ce mot est de grande valeur : il faut en effet savoir orienter nos désirs et les faire se tenir aux choses les plus aisées et les plus faciles à atteindre. N'est-ce pas, de ma part, une sottise attitude que de ne pouvoir m'entendre avec les centaines de personnes que je suis amené à rencontrer, et dont je ne puis me passer, pour m'attacher à une ou deux, qui sont hors de ma portée, et constituent plutôt un désir chimérique irréalisable ? Mon caractère facile, ennemi de toute aigreur et rudesse, peut bien m'avoir préservé des haines et des inimitiés, et jamais personne ne fut plus apte que moi à n'être point haï, sinon à être aimé. Mais la froideur de mon attitude en société

*La sottise
commune*

1. Je pastiche ici volontairement le « Fais ce que voudras » de Rabelais ; ce mot n'est-il pas déjà un pastiche de l'expression socratique ?

m'a légitimement privé de la bienveillance de beaucoup de gens : ils sont bien excusables de l'avoir interprétée autrement, et dans le pire des sens.

6. Je suis tout à fait capable de me faire et de conserver des amitiés de grande qualité, tant je m'accroche avec appétit aux rencontres qui conviennent à mon goût ; je m'y avance, je m'y jette si avidement que je ne manque guère de m'y attacher, et de faire impression là où je passe : j'en ai fait souvent l'heureuse expérience. Mais dans les amitiés ordinaires, je suis quelque peu stérile et froid, car mon allure naturelle c'est d'aller toutes voiles dehors. Et de plus, dans ma jeunesse, ma destinée a fait que j'ai été amené à connaître et mis en mesure d'apprécier une amitié unique et parfaite : cela m'a véritablement dégoûté quelque peu des autres, et trop imprimé en mon esprit l'idée que l'amitié est une bête de compagnie et non de troupeau, comme le disait un Ancien¹. Et de plus, je dois dire que j'ai bien de la peine à ne parler qu'à demi-mot et sans me livrer tout entier, bien de la peine à m'exprimer avec cette prudence servile et soupçonneuse que l'on nous prescrit dans ces relations aussi nombreuses qu'imparfaites, et notamment par les temps qui courent, où l'on ne peut parler des gens que dangereusement ou fausement.

“un esprit à
plusieurs
étages”

7. Et pourtant je vois bien que celui dont l'objectif essentiel est, comme moi, les agréments de la vie (et je parle ici des agréments bien réels), doit fuir comme la peste ces contorsions et subtilités de comportement. Je louerais volontiers un esprit à plusieurs étages, capable de se tendre et se détendre ; qui se trouverait bien partout où son sort le conduit ; qui puisse parler avec son voisin de ses projets², de sa partie de chasse et de ses procès en cours, qui puisse converser avec plaisir avec un charpentier et un jardinier. J'envie ceux qui savent lier connaissance avec le moindre de leurs serviteurs, et faire la conversation avec les gens de leur maison.

1. Plutarque [73], *De la pluralité d'amis*, t. II (c'est la traduction d'Amyot que lisait Montaigne).

2. Montaigne : « de ses bastiments ». La traduction du mot est délicate, comme le note A. Lanly [53] : « peut-être plutôt ce que l'on est en train de bâtir que les bâtiments qui existent. » (t. III, p. 37, note 20). Je reprends ce point de vue, en l'élargissant un peu. D. M. Frame [27], comme souvent, se contente de traduire par « building » – ce qui laisse la question pendante...

8. Je n'aime pas ce que dit Platon¹, quand il conseille de parler toujours de façon autoritaire à ses serviteurs, sans plaisanter, sans familiarité, envers les hommes comme envers les femmes. Outre la raison donnée plus haut, il est inhumain et injuste de donner tant d'importance aux privilèges dus au hasard² : les sociétés dans lesquelles on tolère le moins d'inégalité entre les valets et les maîtres me semblent les plus justes.

9. Les autres s'efforcent de mettre en avant leur esprit et de le hausser fermement ; moi, je m'efforce de le contenir et le laisser reposer : il n'est mauvais que quand il s'étale.

*Tu me contes la descendance d'Escus,
Et les combats livrés sous les murs sacrés d'Ilion...
Mais quel prix paierons-nous pour le vin de Chio ?
Quel esclave réchauffera mon bain ?
Chez quel hôte et à quelle heure,
Me mettrai-je à l'abri d'un froid digne des Pélignes ?³
De tout cela, tu ne dis rien !*

Horace [32],
III, XIX, 3.

10. La vaillance lacédémonienne avait besoin d'être modérée par le son doux et gracieux des flûtes, pendant les combats, de peur qu'elle n'aille se livrer à la témérité et à la furie, alors que d'ordinaire les autres peuples emploient dans ces circonstances des sons violents et des voix aiguës, pour susciter et exciter à outrance le courage de leurs soldats. De la même façon, il me semble que, contrairement aux habitudes, dans l'usage que nous faisons de notre esprit, nous avons plutôt besoin de plomb que d'ailes, de froideur et de calme que d'ardeur et d'agitation. Et surtout, à mon avis, c'est bien faire le sot que de faire celui qui sait parmi ceux qui ne savent pas, de parler toujours de façon péremptoire, *parler sur la pointe d'une fourchette*⁴. Il faut vous

1. Dans les *Lois*. Chez Platon, il s'agit d'esclaves, bien entendu ; d'où les termes de « mâles » et « femelles » employés ici par Montaigne, qui suit la traduction de Marsile Ficin.

2. Le mot de Montaigne est ici « fortune », ambigu pour nous aujourd'hui (sort, richesse), et de ce fait même lourd de sens : nous serions tentés de traduire mot à mot : « les prérogatives de la fortune »... J'ai préféré demeurer plus neutre.

3. Pélignes : peuple des montagnes.

4. Montaigne emploie ici sans la traduire l'expression italienne « *favellar in punta di forchetta* », qui devait être courante à l'époque. Je ne vois guère d'équivalents dans la langue d'aujourd'hui.

mettre au niveau de ceux avec qui vous êtes, et parfois affecter l'ignorance. Laissez de côté la force et la subtilité : dans l'usage courant, il suffit d'employer les moyens ordinaires. Et mettez-vous à plat-ventre, s'ils le demandent.

*Les
"Femmes
Savantes" ?*

11. Les savants achoppent souvent là-dessus : ils font toujours parade de leur magistère, et répandent partout ce qu'ils ont pris dans leurs livres. À notre époque, ils en ont tellement empli les salons et les oreilles des dames, que si elles n'en ont retenu la substance, elles en ont au moins conservé l'apparence ; et sur toutes sortes de sujets, si peu relevés et communs qu'ils soient, elles emploient une façon de parler nouvelle et savante¹.

Juvénal [35],
VI, vv. 189
sq.

*C'est dans ce langage qu'elles expriment leurs craintes,
Leur colère, leurs joies, leurs soucis, tous les secrets de leur âme.
Que dire de plus ? Même au lit elles parlent doctement...*

Elles citent Platon et saint Thomas à propos de choses pour lesquelles le premier venu pourrait aussi bien donner son avis. La science qui n'a pu leur arriver jusqu'à l'esprit leur est restée sur langue.

Sénèque [84],
CXV.

12. Si celles qui sont bien douées naturellement veulent me croire, elles se contenteront de faire valoir leurs richesses personnelles et naturelles. Elles cachent et dissimulent leurs beautés sous des beautés étrangères, et c'est une grande sottise d'étouffer sa propre clarté pour briller avec celle qu'on emprunte ! Elles sont comme enterrées, ensevelies sous l'artifice. « *Comme sorties tout droit de leur poudrier.* ». C'est qu'elles ne se connaissent pas suffisamment : le monde n'a rien de plus beau, et c'est à elles, au contraire, d'embellir les arts, et d'embellir ce qui est beau². Que leur faut-il de plus que de vivre aimées et honorées ? Elles n'ont que trop et ne savent que trop pour cela. Il n'est besoin que de réchauffer un peu et réveiller les facultés qui sont en elles. Quand je les vois si attachées à la rhétorique, au droit, à la logique et autres drogues semblables, aussi vaines qu'inutiles, et dont elles

1. Montaigne se montre ici le précurseur de Molière... Mais Juvénal ne l'a pas attendu, comme le montre la citation.

2. Montaigne écrit « farder le fard ». Je reprends ici la formule de P. Villey ([50], III, p. 822, note 15), qui me semble plus compréhensible aujourd'hui que le mot à mot. C'est ce que fait aussi A. Lanly [53]. De son côté, D. M. Frame [27] écrit : « to decorate decoration ».

n'ont nullement besoin, je crains fort que les hommes qui les conseillent en cela ne le fassent que pour avoir la possibilité de les régenter sous ce prétexte. Car quelle autre excuse leur trouver ? Elles peuvent bien, sans nous, soumettre la grâce de leurs yeux à la gaieté, comme à la sévérité ou à la douceur, assaisonner un « non » par la rudesse, le doute, ou la faveur : elles n'ont pas à interpréter savamment les discours qu'on leur tient par galanterie. Avec la science qu'elles ont, elles commandent à la baguette et régendent l'École et ses maîtres eux-mêmes. Et si toutefois elles sont contrariées de nous le céder en quoi que ce soit, et veulent par curiosité avoir accès aux livres, alors la poésie est ce qui leur convient fort bien : c'est un art léger, subtil et déguisé, tout en paroles et en plaisir, tout en apparence – comme elles. Elles tireront aussi divers avantages à l'étude de l'histoire. En philosophie, dans le domaine qui concerne la vie, elles prendront les raisonnements qui leur apprendront à juger de nos comportements et de nos caractères, à se défendre contre nos trahisons, à contenir l'audace de leurs propres désirs, à contrôler leur liberté, à prolonger les plaisirs de la vie et à supporter dignement l'inconstance d'un amant, la rudesse d'un mari, la contrariété des rides et des ans, et toutes les choses de ce genre. Voilà en somme tout ce que je leur assignerais en matière de science.

13. Il y a des gens repliés sur eux-mêmes, peu portés vers les autres. Mon attitude profonde est au contraire favorable à la communication, à la démonstration extérieure : je me montre au dehors, je me mets en évidence, je recherche naturellement la compagnie et l'amitié. La solitude que j'aime et que je prêche consiste essentiellement à ramener vers moi mes sentiments et mes pensées, à restreindre et resserrer, non mes pas, mais mes désirs et mes préoccupations, refusant tout souci venant de l'extérieur, et fuyant à tout prix la servitude et l'obligation, non pas tant la foule des hommes que celle des affaires. La solitude de ma demeure, au vrai, me prolonge plutôt, elle me pousse vers le dehors, je me plonge plus volontiers dans les affaires d'État et dans le vaste monde, quand je suis seul. Au Louvre, dans la multitude, je me replie et me restreins dans ma propre peau : la foule me fait rentrer en moi, et je ne me dis jamais à moi-même des choses aussi folles, aussi licencieuses et privées, que dans les lieux où le respect et la retenue sont de mise. Ce ne sont pas nos folies qui

*Éloge de la
solitude*

me font rire, mais nos sages. Ma nature ne me rend pas ennemi de l'agitation des cours : j'y ai passé une partie de ma vie ; et je suis ainsi fait que je me porte allègrement vers les grands rassemblements, pourvu que ce soit par intervalles et quand j'en ai envie. Mais cette délicatesse de jugement dont j'ai parlé plus haut me contraint forcément à la solitude, même chez moi, au milieu d'une nombreuse famille, et dans une maison très fréquentée, où je vois souvent des gens, mais rarement ceux avec qui j'ai plaisir à parler. Je m'y réserve, pour moi et pour les autres, une liberté inhabituelle : on y délaisse les cérémonies, l'obligation de tenir compagnie, de raccompagner les gens, et autres règles pénibles de notre courtoisie (ô les serviles et ennuyeuses conventions !), et chacun s'y comporte à sa façon, et se plonge s'il veut dans ses pensées. Je m'y tiens muet, rêveur et renfermé, sans offenser mes hôtes.

14. Les hommes dont je recherche la société et la familiarité sont ceux qu'on appelle des « personnes de qualité »¹. L'idée que je me fais d'eux me détourne des autres. Et à bien y regarder, c'est la plus rare de nos façons d'être, et c'est essentiellement une question de nature. Le but de ce genre de relations, c'est simplement la familiarité, la fréquentation, la conversation : l'usage de l'esprit sans autre fruit. Dans nos propos, tous les sujets sont égaux pour moi : peu m'importe s'ils sont légers ou superficiels, du moment que la grâce et la justesse y soient toujours présentes ; tout y est empreint d'un jugement mûri et constant, mêlé de bonté, de franchise, de gaieté et d'amitié. Ce n'est pas seulement en débattant des « prérogatives juridiques de la lignée » que notre esprit peut montrer sa beauté et sa force, ou dans les affaires qui concernent les rois : il les montre tout autant dans les discussions privées. Je reconnais « mes » gens par leur silence lui-même, leur façon de sourire, et je les découvre peut-être bien mieux à table que dans un « conseil ». Hyppomachos² disait, et fort bien, qu'il reconnaissait les bons lutteurs simplement en les

1. Montaigne écrit certes « honnestes et habiles hommes » ; mais le concept de « l'honnête homme » appartient au siècle suivant, et comme très souvent, il lui faut deux qualificatifs juxtaposés pour exprimer une idée. Je me suis donc permis ici de « réduire » un peu.

2. Hyppomachos était un « maître de lutte et d'escrime » ; l'anecdote est dans Plutarque [74], *Vie de Dion*, I.

voyant marcher dans la rue. Si la science vient se mêler à nos propos, on ne la refusera pas ; mais elle ne doit être ni magistrale, ni impérieuse et importune, comme elle l'est bien souvent ; elle doit au contraire se montrer docile et serviable. Dans nos conversations, nous ne cherchons qu'à passer le temps : quand vient le moment d'être instruits et endoctrinés, nous savons aller chercher la science là où elle trône. Mais pour cette fois, qu'elle veuille bien nous laisser tranquille, car toute utile et souhaitable qu'elle soit, du moins je le suppose, nous pourrions bien nous en passer tout à fait, et parvenir à nos fins sans elle. Un esprit bien fait et rompu à la pratique des hommes se rend pleinement agréable de lui-même. L'art consiste simplement à examiner et à réunir ce qu'ont produit de tels esprits.

15. Il m'est agréable aussi d'avoir des relations avec des femmes belles et honorables : c'est que nous aussi nous avons des yeux de connaisseur. Si l'esprit ne trouve pas autant son compte dans ce type de relations que dans le précédent, les sens corporels y prennent par contre une plus grande part et l'amènent en fait à un niveau voisin, bien que, selon moi, il ne parvienne jamais à l'égaliser. Mais c'est un genre de relations où il faut se tenir sur ses gardes, et cela est vrai notamment pour ceux chez qui, comme moi, le corps joue un rôle très important. J'en ai été échaudé dans ma jeunesse, et j'en ai subi toutes les ardeurs qui, si l'on en croit les poètes, adviennent à ceux qui s'y laissent aller sans règles et sans jugement. Mais il est vrai que ce coup de fouet m'a servi de leçon.

Cicéron [19],
V, 2.

*Quiconque, dans la flotte d'Argos a échappé à Capharée¹
Fait toujours voile pour sortir de l'Eubée.*

Ovide [57], I,
1, vv. 83-84.

16. C'est une folie d'attacher à de telles relations toutes ses pensées, et s'y engager sans discernement avec une passion furieuse. Mais d'un autre côté, y prendre part sans amour, sans que sa volonté y soit soumise, comme un simple comédien, pour jouer ce rôle classique et même courant à notre époque, en n'y mettant de soi que les paroles que l'on prononce, c'est évidemment garantir sa sécurité, mais bien lâchement, comme celui qui abandonnerait son honneur, son avantage ou son plaisir à cause du

1. Capharée est un promontoire de l'Eubée, où selon la légende, la flotte des grecs se brisa au retour de Troie.

danger. Car il est certain que ceux qui se comportent ainsi avec les femmes ne peuvent espérer en tirer aucun fruit qui puisse toucher ou satisfaire un bel esprit. Il faut avoir vraiment désiré ce dont on veut vraiment tirer du plaisir. Et je dis qu'il en est ainsi, même quand la bonne fortune favoriserait cette sorte de jeu, ce qui arrive souvent, car il n'y a guère de femme, si disgraciée soit-elle, qui ne pense être digne d'être aimée, qui ne se fasse remarquer par son âge, ou par sa chevelure¹, ou par sa démarche, car des femmes absolument laides, il n'y en a pas plus que d'absolument belles. Les filles brahmanes² se rendent sur la place publique devant le peuple rassemblé à cet effet et, à défaut d'autre chose à faire valoir, elles y exhibent leurs parties intimes pour voir si par là, au moins, elles méritent de trouver un mari.

17. Il n'en est donc pas une seule qui ne se laisse facilement persuader par le premier serment qu'on lui fait d'être son serviteur. Or cette trahison courante et commune des hommes d'aujourd'hui conduit à ce que l'on peut déjà observer : les femmes se replient sur elles-mêmes ou s'allient entre elles pour nous fuir, ou encore mettent à profit de leur côté l'exemple que nous leur donnons, et jouent leur partie dans la farce, se prêtant à ces relations sans passion, sans s'y intéresser vraiment, sans amour. « *Elles sont insensibles à toute passion, venant d'elles comme venant d'autrui.* » C'est qu'elles estiment, suivant le conseil de Lysias, selon Platon³, qu'elles peuvent d'autant plus utilement et facilement s'abandonner à nous que moins nous les aimons. Il en sera comme des comédies : le public y aura autant ou même plus de plaisir que les comédiens !

18. Pour moi, il n'est pas plus de Vénus sans Cupidon qu'une maternité sans progéniture : ce sont des choses qui se prêtent et se doivent mutuellement leur essence. C'est pourquoi la tromperie rejaillit sur celui qui la commet : elle ne lui coûte guère, mais il n'en tire non plus rien qui vaille. Ceux qui ont

Tacite [87],
XIII, 45.

*Vénus et
Cupidon*

1. Le texte de 1588 comportait seulement : « pour malotruve qu'elle soit, qui ne pense être bien aimable. » Les « arguments » donnés ensuite figurent dans un ajout manuscrit de l'« exemplaire de Bordeaux », où l'on peut lire « *par son aage ou par son ris ou par son mouvement* », tandis que l'expression « par son poil » ne figure que dans l'édition de 1595, base de cette traduction.

2. Pour « des Indes », probablement ?

3. Dans le début de *Phèdre*.

fait de Vénus une déesse considérait que sa beauté essentielle était d'ordre incorporel et spirituel. Mais celle que recherchent les gens dont je parle n'est pas seulement humaine, ni même bestiale : les bêtes ne la veulent pas si grossière et si terre à terre ! Car on voit bien que l'imagination et le désir les échauffent et les excitent souvent, avant même le corps ; on voit bien, chez l'un et l'autre sexe, qu'elles font un choix et un tri dans la foule pour accorder leur affection, et qu'elles entretiennent entre elles des relations bienveillantes et de longue durée. Et celles-là mêmes à qui la vieillesse refuse la force corporelle, frémissent, hennissent et tressaillent encore d'amour. On les voit, avant l'acte lui-même, pleines d'espérance et d'ardeur, et quand le corps a joué sa partie, se réjouir encore de la douceur de ce souvenir ; on en voit même qui s'enflent de fierté à cause de cela, et qui en tirent des chants de fête et de triomphe : elles sont lasses et rassasiées. Celui qui n'éprouve que le besoin de décharger son corps d'une nécessité naturelle n'a que faire d'y entraîner autrui avec de si délicats préparatifs : ce n'est pas un aliment qui convient à une si grosse faim !

19. Comme je suis quelqu'un qui ne cherche pas à se faire passer pour meilleur qu'il n'est, je raconterai ceci, en ce qui concerne les erreurs de ma jeunesse. Non seulement à cause du danger que cela présente pour la santé (je n'ai pas été assez habile pour savoir éviter deux atteintes qui furent toutefois légères et limitées), mais encore par mépris, je ne me suis guère laissé aller aux relations avec les femmes vénales et publiques. J'ai voulu aiguïser le plaisir amoureux par la difficulté, par le désir et par quelque gloire ; j'aimais la façon dont l'empereur Tibère s'attachait à ses amours autant à cause de leur modestie et de leur noblesse morale, que pour toute autre qualité. Et j'aimais aussi l'attitude de la courtisane Flora, qui ne s'offrait qu'à ceux qui étaient au moins Dictateur, Consul ou Censeur, et tirait son plaisir de la qualité de ses amants¹. Certes, les perles et le brocart donnent quelque chose de plus à l'amoureux, de même que les titres, et les domestiques dont il dispose. Au demeurant, j'accordais moi-même grande importance à l'esprit, mais pourvu que le

1. Selon P. Villey ([49], IV, p. 370), cette histoire aurait été plus ou moins inventée par Antoine de Guevara, historien espagnol, et reprise notamment par Brantôme.

corps ne fût pas en reste : car pour être honnête, si l'une ou l'autre des deux beautés avait obligatoirement dû faire défaut, j'eusse plutôt choisi de renoncer à celle de l'esprit... Elle trouve ailleurs un meilleur usage ; et au chapitre de l'amour, qui concerne principalement la vue et le toucher, on peut se dispenser des grâces de l'esprit, mais pas de celles du corps. C'est le véritable avantage des dames que la beauté. Elle leur appartient si bien que la nôtre, qui requiert des traits un peu différents, ne peut jamais, même en sa perfection, être confondue avec la leur, sauf chez l'enfant et l'adolescent. On dit que chez le Grand Turc, ceux qui le servent au titre de leur beauté, et qui sont en nombre infini, sont congédiés au plus tard à vingt-deux ans.

20. C'est surtout chez les hommes que l'on trouve les raisonnements, la sagesse et les devoirs de l'amitié : c'est pourquoi ce sont eux qui gouvernent les affaires du monde.

21. Les deux sortes de fréquentation dont j'ai parlé – celle des hommes estimables et celle des femmes belles et honorables – relèvent du hasard et dépendent d'autrui. La première a l'inconvénient d'être rare, et l'autre se fane avec l'âge ; c'est pourquoi elles n'eussent pas suffi à remplir ma vie. Mais celle des livres, la troisième, est bien plus sûre et nous est plus personnelle. Elle n'offre pas les avantages des deux premières, mais elle a pour sa part la constance et la facilité d'emploi : elle accompagne tout le cours de ma vie et me vient en aide partout ; elle me console dans la vieillesse et dans la solitude, elle m'ôte le poids d'une oisiveté fastidieuse, et me permet d'échapper à tout moment aux gens qui m'ennuient. Elle atténue les attaques de la douleur, si celle-ci n'est pas à son paroxysme et ne s'est pas entièrement emparée de moi. Pour trouver un dérivatif à une idée importune, il suffit de recourir aux livres : ils m'accaparent facilement, et m'en détournent. Et de plus, ils ne se rebellent pas de voir que je ne les recherche qu'à défaut des autres agréments, plus réels, plus vifs et plus naturels : ils me font toujours bonne figure.

22. On a beau jeu d'aller à pied, dit-on, quand on mène son cheval par la bride. Et notre Jacques, roi de Naples¹ et de Sicile, beau, jeune et sain, qui se faisait porter sur une civière lors de ses voyages, couché sur un méchant oreiller de plume, vêtu d'une robe de drap gris, avec un bonnet du même genre,

1. Jacques de Bourbon, mort en 1438. Ce trait a été évoqué par Olivier de la Marche, dans ses *Mémoires*[45], p. 78.

mais était suivi en même temps d'un cortège royal, avec litières et toutes sortes de chevaux menés à la main, de gentilshommes et d'officiers de sa maison, donnait en vérité une image encore bien faible et chancelante de l'austérité ! Il n'est pas à plaindre, le malade qui a sa guérison à portée de la main ! Dans l'expérience et la pratique de cette maxime, pleine de vérité, réside tout le fruit que je tire des livres. Car je ne m'en sers, en fait, guère plus que ceux qui ne les connaissent pas. J'en jouis, comme les avars de leurs trésors, de savoir que j'en jouirai quand il me plaira : mon esprit se contente et se rassasie de ce droit que confère la possession. Je ne voyage jamais sans livres, ni en temps de paix, ni en temps de guerre. Mais il pourra se passer plusieurs jours et même des mois sans que je m'en serve. Je me dis : « bientôt, ou demain, ou quand il me plaira ». Et le temps s'écoule, pendant cela, sans m'inquiéter. Car on ne saurait dire à quel point je me repose et m'attarde sur cette idée qu'ils sont près de moi pour me donner du plaisir à mon heure, et à quel point ils me sont d'un grand secours dans ma vie : c'est la meilleure des provisions que j'aie trouvée pour cet humain voyage, et je plains beaucoup les hommes intelligents qui n'en sont pas munis. J'accepte d'autant plus volontiers toute autre sorte de distraction, pour légère qu'elle soit, dans la mesure où celle-ci ne peut me faire défaut.

23. Quand je suis chez moi, je me réfugie bien souvent dans ma « librairie¹ », d'où je peux diriger toute ma maison : je suis au-dessus de l'entrée, et je peux voir en dessous mon jardin, mes écuries, ma cour, et la plus grande partie de ma maison. Là, je feuillette tantôt un livre, tantôt un autre, sans ordre et sans but précis, de façon décousue. Tantôt je rêve, tantôt je prends des notes, et je dicte en me promenant les rêveries que vous avez sous les yeux.

24. Ma « librairie » est au troisième étage d'une tour. Le premier, c'est ma chapelle, le second une chambre et ses dépendances, et c'est là que je dors souvent, pour être seul. Au-dessus, il y a une grande pièce qui, autrefois, était l'endroit le plus inutile de la maison : c'est maintenant ma « librairie », et c'est là que je passe la plupart de mes jours, et la plupart des heures du jour. Je n'y suis jamais la nuit. Elle débouche sur un cabinet assez plaisant, où l'on peut faire du feu l'hiver, et convenablement

*La
"Librairie"
de
Montaigne*

1. « Bibliothèque », bien entendu ; mais je conserve le mot de Montaigne, car je crois qu'il est suffisamment familier à ceux qui liront cette traduction.

éclairé par une fenêtre. Et si je ne craignais pas plus le souci que la dépense, le souci qui m'empêche d'entreprendre des travaux, je pourrais facilement y adjoindre de chaque côté une galerie de cent pas de long et de douze de large, au même niveau, car j'ai découvert qu'il y avait là des murs tout prêts, prévus pour un autre usage, et à la bonne hauteur. Tout endroit retiré demande un « promenoir ». Mes pensées s'endorment si je les laisse assises. Mon esprit n'est pas agile si mes jambes ne l'agitent. Ceux qui étudient sans livres en sont tous là...

25. Ma « librairie » est ronde, le seul côté plat est juste grand de ce qu'il faut pour ma table et mon siège¹ : elle m'offre ainsi, d'un seul coup d'œil, tous mes livres, rangés sur des rayonnages à cinq niveaux tout autour. Elle a un diamètre de seize pas, et trois fenêtres qui offrent une belle vue dégagée. En hiver, j'y suis moins souvent, car ma demeure est juchée sur un tertre, comme le dit son nom, et elle n'a pas de pièce plus soumise au vent que celle-ci, mais elle me plaît parce qu'elle est un peu à l'écart, et plus difficile d'accès ; et non seulement pour l'exercice que cela me procure, mais parce que sa situation retient la foule loin de moi. C'est là que je me tiens d'ordinaire. Je m'efforce d'en être le maître absolu, et de soustraire ce petit coin à la communauté conjugale, filiale, et sociale. Partout ailleurs, je n'ai qu'une autorité de principe, et en fait incertaine. Qu'il est malheureux, à mon avis, celui qui n'a, chez lui, d'endroit où il puisse être à lui, où il puisse se parler à lui-même, où il puisse se cacher ! Le prix de l'ambition, pour ceux qui en sont les serviteurs, c'est d'être toujours en représentation, comme une statue sur une place de marché. « *C'est une grande servitude qu'une grande célébrité*² ». Ils ne peuvent même pas se cacher dans leur lieu d'aisance ! Je n'ai jamais rien trouvé de si pénible dans la vie austère menée par nos religieux, que ce que je vois dans certains de leurs ordres : la règle qui leur impose une perpétuelle communauté de lieu et la présence en permanence d'un grand nombre de leurs compagnons, dans quelque circonstance que ce soit. Et

1. Devant la cheminée, fort large. On peut encore voir cette « librairie » mais malheureusement, il n'y a plus un seul livre !

2. Sénèque *Consolation à Polybe*[85], VI, 4. Montaigne emploie le mot « fortune », à la suite du latin « fortuna ». Mais de toute évidence, le conserver aujourd'hui est inadéquat : c'est bien de célébrité qu'il s'agit.

je trouve en somme bien plus supportable d'être toujours seul que de ne jamais pouvoir l'être.

26. Si quelqu'un me dit que c'est avilir les muses que de s'en servir seulement comme d'un jouet ou comme passe-temps, c'est qu'il ne sait pas, comme moi, quelle est la valeur du plaisir, du jeu, et du passe-temps. Il s'en faut de peu pour que je ne dise que tout autre but dans la vie est ridicule. Je vis au jour le jour, et sauf votre respect, je ne vis que pour moi : mes desseins s'arrêtent là. Étant jeune, j'ai étudié pour l'ostentation ; ensuite pour devenir sage ; et maintenant pour le plaisir, jamais pour en tirer profit. Le goût vain et dépensier que j'avais pour les livres considérés comme des sortes de meubles, non seulement pour répondre à mes besoins, mais au-delà, pour en tapisser et garnir mes murs, je l'ai depuis longtemps abandonné.

27. Les livres ont beaucoup de qualités, agréables pour ceux qui savent les choisir. Mais on n'obtient rien sans peine : c'est un plaisir qui n'est ni plus pur ni plus facile à atteindre que les autres : il a ses inconvénients, qui sont bien lourds ; l'esprit s'y exerce, mais le corps, dont je n'ai pas pour autant oublié le soin, demeure avec eux sans activité, s'affaisse, et s'affaiblit. Je ne connais pas d'excès plus dommageable pour moi, et qui soit plus à éviter, à l'âge du déclin qui est le mien.

28. Voilà donc mes trois occupations favorites et personnelles. Je ne parle pas de celles qui concernent les gens auxquels je me dois par obligation de civilité.

Chapitre 4

Sur la diversion

1. J'ai été autrefois employé à consoler une dame vraiment affligée (la plupart du temps, les chagrins des dames sont artificiels et conventionnels).

*Une femme a toujours des larmes prêtes en quantité,
Et qui n'attendent qu'un signe d'elle
Pour se mettre à couler.*

Juvénal [35],
VI, vv.
272-274.

2. On s'y prend mal quand on s'oppose à ces souffrances, car cela ne fait que les aiguillonner et les pousser encore plus avant dans le chagrin : on exaspère le mal par l'excitation de sa contestation. Que l'on vienne à contester, dans la conversation ordinaire, des choses que j'aurais dites sans y prêter attention, j'en fais alors toute une affaire, je les soutiens passionnément et bien au-delà de mon véritable intérêt¹. En procédant ainsi, vous présentez d'emblée votre intervention de façon brutale, là où la façon d'aborder son patient, pour un médecin, doit être aimable, gaie, agréable. Jamais un médecin laid et déplaisant ne fit rien de bon ! Au contraire, donc, il faut dès le début se montrer secourable, prêter l'oreille à leur plainte, et montrer en quelque façon qu'on la comprend et l'approuve. Par cet accord passé avec elles, vous obtenez le droit d'aller plus avant, et par

1. Mon interprétation diffère ici de celle de A. Lanly [53] qui écrit : « Je le ferais plus encore pour ce qui aurait de l'intérêt pour moi ». Je comprends pour ma part : « beaucoup plus [que] ce à quoi j'aurais intérêt ».

un mouvement insensible et facile, vous parvenez aux réflexions plus fermes et propres à hâter leur guérison.

3. Comme je désirais surtout faire illusion à l'assistance qui avait les yeux sur moi, je m'avisai de mettre un plâtre sur la plaie. Il se trouva aussi, comme l'expérience le prouva, que je n'eus pas la main heureuse, et que je faillis dans ma persuasion. Ou bien je présentais des raisons trop pointues et trop arides, ou je le faisais trop brusquement, ou trop nonchalamment. Après m'être un temps occupé de ses tourments, je renonçai à la guérir par de forts et vifs raisonnements, soit parce que je n'en avais pas, soit que je pensais mieux parvenir à mes fins autrement. Je ne pris pas non plus les différentes manières prescrites par la philosophie pour consoler : « ce que l'on déplore n'est pas un mal », comme dit Cléanthe ; « c'est un mal sans importance », selon les Péripatéticiens ; « se plaindre est un acte qui n'est ni juste ni louable », comme le dit Chrysippe ; ni même la façon de voir les choses selon Épicure, pourtant plus proche de mon style, et qui consiste à transférer la pensée des choses pénibles vers d'autres plus plaisantes. Ni de faire contrepoids au mal avec tout cet amas de préceptes, en les utilisant selon l'occasion, comme le préconise Cicéron. Mais en détournant tout doucement nos propos, en les faisant dévier peu à peu vers des sujets voisins d'abord, puis bientôt un peu plus éloignés quand elle s'en remettait un peu plus à moi, je lui ôtai imperceptiblement cette pensée douloureuse, et l'amenai à faire bonne contenance et à se montrer apaisée, pour autant que je fusse auprès d'elle. J'avais usé de diversion. Ceux qui me succédèrent en cette tâche ne trouvèrent pas chez elle d'amélioration : c'est que je n'avais pas porté la cognée à la racine du mal...

4. J'ai peut-être évoqué ailleurs quelques cas de diversions publiques¹. Et l'on trouve fréquemment décrits, dans les livres des historiens, les procédés de diversion militaire, comme celui dont usa Périclès pendant la guerre du Péloponnèse, ou bien d'autres encore ailleurs, pour débarrasser leur pays de forces dangereuses.

1. Par exemple dans II, 22,3 : « Il s'agissait d'emmener avec lui [Jean Le Bon] cette grande quantité de jeunes gens remuants qui constituaient ses troupes. »

5. Ce fut par un ingénieux détour que le sire d'Himbercourt se sauva avec d'autres de la ville de Liège. Le Duc de Bourgogne, qui l'assiégeait, l'y avait fait entrer en exécution des termes de l'accord passé pour leur reddition¹. La population, assemblée pour cela durant la nuit, commence à se révolter contre l'accord en question, et beaucoup décidèrent de s'emparer des négociateurs, qui se trouvaient en leur pouvoir. Le sire d'Himbercourt, sentant le vent de la première vague de ces gens qui venaient se ruer jusque chez lui, leur présenta soudain deux des habitants de la ville (car il en avait plusieurs avec lui), chargés de faire des offres plus douces pour leur assemblée, et qu'il venait sur-le-champ d'imaginer par nécessité. Ces deux-là calmèrent la première tempête, faisant rentrer cette populace en fureur dans l'Hôtel de Ville pour entendre leurs propositions et y délibérer. La délibération fut courte : un nouvel orage éclate, aussi vif que le premier ; d'Himbercourt leur jette à la tête quatre nouveaux intercesseurs du même acabit, qui déclarent avoir à leur faire cette fois des propositions plus avantageuses, propres à leur donner satisfaction. Et voilà le peuple derechef entraîné en conclave... Tant et si bien que, en leur fournissant ainsi des leurres, en détournant leur colère, et en la dissipant en vaines consultations, il finit par l'endormir jusqu'au lever du jour, ce qui était sa grande préoccupation.

6. Voici encore une histoire du même genre. Atalante, jeune fille d'une beauté extrême et d'une étonnante agilité, fit savoir à la foule des soupirants qui la demandaient en mariage qu'elle accepterait celui qui l'égalerait à la course, mais à la condition que ceux qui n'y parviendraient pas en perdraient la vie, et plus d'un estimèrent que le prix valait la peine de courir le risque de ce cruel marché. Hippomène ayant à faire son essai à son tour, s'adressa à la déesse patronne de cette amoureuse ardeur, l'appelant à son secours ; celle-ci, exauçant sa prière, le munit de trois pommes d'or, et lui enseigna comment s'en servir. Le départ de la course une fois donné, quand Hippomène sentit sa maîtresse sur ses talons, il laissa échapper, comme par inadvertance, une des pommes, et elle, captivée par la beauté de l'objet, ne manqua

1. On trouve cet épisode dans Philippe De Commynes, *Mémoires*, II, 3.

pas de se détourner pour la ramasser :

Ovide [56],
X, vv.
666-667.

*La fille est saisie d'étonnement, et conquise par le fruit brillant,
Se détourne de sa course, et ramasse cet or qui roule.*

7. Il en fit autant, au bon moment, avec la deuxième et la troisième, jusqu'au moment où, grâce à cette ruse et cette diversion, l'avantage de la course lui fut acquis.

Cicéron [20],
IV, xxxv.

8. Quand les médecins ne peuvent venir à bout du catarrhe¹, ils font diversion, et le détournent vers une autre partie du corps moins critique. Je m'aperçois que c'est aussi la recette la plus commode pour les maladies de l'âme. « *Il faut parfois détourner l'esprit vers d'autres objets, d'autres préoccupations, d'autres soins, d'autres travaux; c'est souvent grâce au changement de lieu, tout comme pour les malades qui ne guérissent pas, qu'il faut le soigner.* » On ne lui présente pas les maux de front; on ne lui en fait pas supporter ni parer les attaques, on les lui fait esquiver et s'en détourner.

*La mort en
face ?*

9. Voici au contraire une méthode qui est trop élevée et trop difficile: il ne convient qu'aux hommes de premier ordre de s'arrêter carrément sur la chose, l'examiner, la juger. Il n'appartient qu'à Socrate d'affronter la mort avec un visage habituel, l'apprivoiser, et s'en moquer. Lui ne cherche pas de consolation au-dehors: mourir lui semble un accident naturel et indifférent. Il la fixe des yeux, et s'y résout, sans regarder ailleurs. Les disciples d'Hégésias² se laissaient mourir de faim sous l'influence de ses leçons, et en si grand nombre, que le roi Ptolémée lui défendit de tenir désormais dans son école ces raisonnements homicides. Ces gens-là ne considèrent pas la mort en elle-même, ils ne la jugent pas; ce n'est pas à cela que s'arrête leur pensée: ils fuient en avant, ils courent vers une existence nouvelle. Ces pauvres gens que l'on voit sur l'échafaud, remplis d'une ardente dévotion, y occupant tous leurs sens autant qu'ils le peuvent, prêtant l'oreille aux instructions qu'on leur donne, les yeux et les mains tendus vers le ciel, disant des prières à haute voix, avec une agitation vive et continuelle, font assurément une chose louable, et qui convient à une telle situation. On doit les louer pour leur religion, mais

1. « Inflammation des muqueuses donnant lieu à une hypersécrétion » (Dict. *Petit Robert*).

2. Philosophe cyrénaïque, vers 300 av. J.-C.

pas vraiment pour leur courage : ils esquivent la lutte, ils évitent d'envisager la mort, de la même façon que l'on distrait les enfants quand on s'apprête à leur donner un coup de lancette. J'ai vu parfois de ces hommes, quand leurs yeux tombaient sur les horribles préparatifs de la mort qui les entouraient, en être glacés d'effroi et rejeter violemment ailleurs leurs pensées. À ceux qui passent au-dessus d'un abîme effroyable, on ordonne de fermer les yeux ou de les détourner.

10. Subrius Flavius avait été condamné par Néron à être mis à mort par Niger, chef de guerre comme lui. Quand on le conduisit à l'endroit où devait se faire l'exécution, voyant le trou que Niger avait fait creuser pour l'y jeter et le trouvant mal fait, il déclara : « Même cela n'a pas été fait selon la règle militaire », dit-il à l'adresse des soldats qui se trouvaient là. Et à Niger, qui l'exhortait à tenir la tête ferme : « Puisses-tu frapper aussi fermement toi même ! » Et il avait bien deviné : car le bras de Niger tremblait, et il dut s'y reprendre à plusieurs fois. En voilà un qui semble bien avoir eu sa pensée directement et fermement dirigée vers son objet. Tacite [87], XV, 67.

11. Celui qui meurt dans la mêlée, les armes à la main, ne fait pas attention à la mort, il ne la sent pas, ne la considère pas : il est porté par l'ardeur du combat. Un homme estimable de ma connaissance, tombé à terre en combattant en champ clos, et se sentant frappé par la dague de son ennemi à neuf ou dix reprises, alors que chacun des assistants lui criait de penser à son examen de conscience, me raconta pourtant par la suite que même si ces voix parvenaient à ses oreilles, elles ne l'avaient jamais vraiment touché, et qu'il ne pensait vraiment qu'à une seule chose : repousser son adversaire et se venger. Et d'ailleurs, il tua son homme dans ce combat.

12. Il rendit un grand service à L. Silanus, celui qui lui signifia sa condamnation : l'ayant entendu répondre qu'il était bien préparé à mourir, mais pas par des mains criminelles, il se rua sur lui avec ses soldats pour le maltraiter ; et comme Silanus, sans armes, se défendait avec acharnement à coups de poing et à coups de pied, il le fit mourir dans ce combat, dissipant dans une colère subite et violente les affres d'une mort lente et préparée à laquelle il était destiné. Tacite [87], XVI, 7 et 9.

13. Nous pensons toujours à autre chose : l'espérance d'une autre vie, meilleure, nous retient et nous renforce ; ou encore, l'espoir en la valeur de nos enfants, la gloire future de notre nom, la fuite loin des misères de cette vie, la vengeance qui s'abattra sur ceux qui provoquent notre mort...

Virgile [97],
IV, 382-387.

*J'espère quant à moi que si les dieux justes ont quelque pouvoir,
Tu subiras tous les supplices au milieu des écueils
En répétant le nom de Didon...
Je l'entendrai jusque dans le profond séjour des Mânes.*

14. Xénophon faisait un sacrifice, la tête couronnée, quand on vint lui annoncer la mort de son fils Gryllos, à la bataille de Mantinée. À l'annonce de la nouvelle, il commença par jeter sa couronne à terre ; mais entendant dire ensuite que sa mort avait été très valeureuse, il la ramassa, et la remit sur sa tête.

Diogène
Laërce [38],
II, 54.

15. Épicure lui-même, au moment de mourir, se console avec l'utilité et l'éternité de ses écrits. « *Tous les tracassés liés à la gloire et à la célébrité deviennent aisés à supporter.* » La même blessure, la même souffrance ne sont pas aussi difficiles à supporter pour un général d'armée que pour un soldat. Épaminondas supporta plus allègrement sa mort quand on l'eut informé que la victoire était demeurée de son côté. « *Voilà des soulagements, voilà des reconforts dans les plus grandes douleurs.* » Il est bien d'autres circonstances qui nous amusent, nous divertissent et nous détournent de la considération des choses en elles-mêmes.

Cicéron [20],
II, xxvi, 62.

Cicéron [20],
II, xxiv, 59.

16. Les arguments de la philosophie eux-mêmes sont sans cesse à côté du sujet, et l'esquivent, en effleurant à peine la croûte. Voici ce que disait le grand Zénon, le premier homme de la première école philosophique, celle qui domine toutes les autres, à propos de la mort : « *Aucun mal n'est honorable ; la mort est honorable ; elle n'est donc pas un mal.* » Contre l'ivrognerie : « *Nul ne confie son secret à un ivrogne ; chacun le confie au sage ; le sage ne peut donc être ivrogne.* » Atteint-on par là le centre de la cible ? J'ai plaisir à voir ces âmes élevées ne pas pouvoir se déprendre de notre commune destinée. Si parfaits qu'ils soient, ce sont pourtant toujours et bien lourdement, des hommes.

17. C'est une douce passion que la vengeance : elle fait sur nous une impression profonde et naturelle ; je le vois bien,

même si je n'en ai aucune expérience. Pour en détourner un jeune prince, récemment, je ne lui ai pas dit qu'il fallait tendre l'autre joue à celui qui vous a frappé, comme le voudrait le devoir de charité ; je ne lui ai pas non plus présenté les tragiques événements que la poésie attribue à cette passion. Je l'ai laissée de côté, et je me suis plu à lui faire goûter la beauté d'une image contraire : l'honneur, la faveur, la bienveillance qu'il obtiendrait par la clémence et la bonté. Je l'ai détourné en utilisant l'ambition : voilà comment on fait.

18. Si votre souffrance d'amour est trop forte, dispersez-la, dit-on. Et c'est vrai, car j'en ai souvent usé, et avec succès : brisez-la en divers désirs parmi lesquels il y en aura un qui sera le chef et le maître, si vous voulez, mais de peur qu'il ne vous gourmande et ne vous tyrannise, affaiblissez-le, retenez-le en le divisant et en le détournant.

Quand votre sexe est pris d'un violent désir

Perse [63],
VI, v. 73.

*Jetez tout ce qui est amassé en vous
Dans le premier corps venu.*

Lucrèce [43],
IV, v. 1065.

Et pourvoyez-y de bonne heure, de peur que vous n'en soyez en peine, une fois qu'il vous aura saisi,

*Si vous ne traitez pas vos premières plaies par de nouvelles,
Et si vous ne les confiez à quelque Vénus de carrefour*

Lucrèce [43],
IV, v.
1070-1071.

19. Je fus autrefois atteint par une profonde contrariété, eu égard à ma nature, un chagrin plus légitime encore que puisant. Peut-être y aurais-je succombé, si je n'avais compté que sur mes propres forces. Ayant besoin d'une puissante diversion pour m'en arracher, je m'appliquai consciencieusement à devenir amoureux : l'âge m'y aidait. L'amour me soulagea en m'arrachant au mal causé par l'amitié. Partout ailleurs, il en est de même. Une pensée agaçante m'obsède ; au lieu de la combattre, je trouve plus simple de la changer : si je ne puis en trouver une qui lui soit contraire, je la remplace au moins par une autre, différente. La variation apporte toujours un soulagement, dissout et dissipe ; si je ne puis la combattre, au moins je lui échappe, et en la fuyant,

*La diversion
amoureuse*

je biaise, je ruse : en changeant de lieu, d'occupation, de compagnie, je me sauve dans la foule d'autres distractions et d'autres pensées, où elle perd ma trace, et me perd pour de bon.

20. C'est ainsi que procède la Nature, par le bienfait de l'inconstance ; car le temps qu'elle nous a donné comme souverain médecin de nos tourments tire principalement son effet de ce que, fournissant d'autres choses et d'autres sujets à notre imagination, il défait et détruit notre première idée, pour forte qu'elle soit. Un sage ne voit guère moins son ami mourant, au bout de vingt cinq ans, qu'il ne le voyait la première année ; et si l'on en croit Épicure, nullement moins, car il pensait que ni le fait de les prévoir, ni leur ancienneté, n'apporte d'adoucissement aux différends qui ont pu s'élever entre eux. Mais tant d'autres pensées viennent traverser la première qu'elle finit pourtant par s'alanguir et se lasser.

21. Pour détourner de lui la rumeur publique, Alcibiade coupa les oreilles et la queue à son plus beau chien, et le chassa de chez lui : ainsi le peuple, ayant ce beau sujet de bavardage, le laisserait tranquille dans ses autres actions. J'ai aussi observé des femmes qui, dans le but de détourner d'elles l'opinion et les conjectures des gens à leur égard, mettaient les beaux parleurs sur de fausses pistes, en dissimulant leurs amours véritables par des amours feintes. Mais j'en ai vu une qui s'est laissée prendre pour de bon à sa propre feinte, et a abandonné sa véritable passion initiale pour celle qu'elle simulait, et j'ai appris par elle que ceux qui sont bien lotis en amour sont des sots de se laisser aller à porter un masque. Les entrevues et les entretiens publics étant réservés à ce soupirant prétendu, vous pensez bien qu'il ne serait pas très habile s'il ne finissait par se mettre à votre place et vous faire prendre la sienne : c'est en vérité tailler et coudre un soulier pour en chausser un autre !

22. Il suffit de peu de chose pour nous divertir et nous distraire, car ce qui nous occupe est peu de chose. Nous n'examinons guère les choses dans leur ensemble, et une par une : ce sont des circonstances particulières ou des aspects minimes et superficiels qui nous frappent. Et ce qui en sort, ce ne sont que de vaines écorces.

Plutarque
[74], Vie
d'Alcibiade,
XIV.

Lucrèce [43],
v. 803.

*Comme les rondes enveloppes dont les cigales
Se dépouillent en été.*

23. Plutarque lui-même regrette sa fille pour les pitreries qu'elle faisait dans son enfance¹. Le souvenir d'un adieu, d'une action, d'une gentillesse particulière, d'une dernière recommandation, voilà ce qui nous afflige. La toge de César sema le trouble dans Rome, ce que n'avait pas fait sa mort. Le son même de ces mots qui résonnent à nos oreilles : « Mon pauvre maître ! », « Mon grand ami ! » « Hélas, mon cher père » – ou « Ma bonne fille ». Quand le souvenir de ces mots me revient, et que j'y regarde de près, je trouve que ces plaintes ne reposent que sur les mots et le ton : ce sont eux qui m'atteignent. Il en est de même pour les exclamations des prêcheurs, qui émeuvent souvent leur auditoire plus que ne le font leurs raisonnements. Ou comme nous frappe la plainte pitoyable d'une bête qu'on tue pour nos besoins : je ne puis pénétrer ni soupeser entièrement la véritable essence de ce qui est en jeu.

La douleur s'excite elle-même par ses propres aiguillons.

Lucain [41],
II, v. 42.

Ce sont là les fondements de notre douleur.

24. La façon dont mes *pierres*² sont incrustées, et spécialement dans la verge, m'a parfois plongé dans de longues périodes de rétention d'urine, pendant trois ou quatre jours, et amené si près de la mort que c'eût été folie d'espérer l'éviter, ou même désirer, dans les cruelles attaques que cet état me cause. Ô que ce bon empereur, qui faisait lier la verge à ses criminels pour les faire mourir en les empêchant ainsi de pisser était passé maître dans la science des bourreaux ! Me trouvant dans cet état, je considérais comment l'imagination usait de choses légères et futiles pour nourrir en moi le regret de la vie : sur quels atomes reposaient en mon âme la gravité et la difficulté de ce départ, et comment, dans un moment si important, nous donnons leur place à des pensées bien frivoles. Un chien, un cheval, un livre, un verre, – à quoi ne pensons-nous pas ? – tout cela avait de l'importance dans ce que j'allais perdre. Pour d'autres, peut-être, ce sont leurs ambitions, leur bourse, leur science : non moins sottement, me semble-t-il.

Suétone, [83],
Tibère.

1. Plutarque, *Consolation envoyée à sa femme pour la mort de sa fille*, in [73], XXXVII, f° 255 v° G.

2. Les « calculs » rénaux, dont Montaigne souffrit une grande partie de sa vie, et dont il parle souvent.

J'envisage calmement la mort quand je la considère dans son universalité, comme la fin de la vie. En bloc, je la domine, par le menu, elle me tenaille. Les larmes d'un laquais, la distribution de mes effets, le contact d'une main connue, un banal mot de consolation, tout cela m'attendrit et m'émeut.

25. C'est pour cela aussi que les plaintes des œuvres littéraires nous touchent l'âme : les regrets de Didon ou d'Ariane dans Virgile et dans Catulle émeuvent même ceux qui n'y croient pas, et c'est la marque d'une nature insensible et dure que de n'en ressentir aucune émotion ; on dit que celle de Polémon l'était extraordinairement, puisqu'il ne pâlit même pas sous la morsure du chien enragé qui lui emporta le gras de la jambe. Aucune sagesse n'est capable de concevoir la raison d'un chagrin, si vif et si entier soit-il, par le simple jugement, sans être affectée par sa réalité, à laquelle les yeux et les oreilles prennent leur part – et ces organes ne sont pourtant excités que par des événements anodins en eux-mêmes.

*Apparence
et sincérité*

26. Est-il raisonnable que les arts eux-mêmes se servent et fassent leur profit de notre sottise naturelle ? L'Orateur, dit la rhétorique, dans cette comédie qu'est son plaidoyer, se laissera lui-même émouvoir par le son de sa voix, et par ses agitations feintes ; il se laissera tromper lui-même par la passion qu'il simule : par la représentation qu'il en donne, il ressentira une douleur véritable et profonde qu'il communiquera aux juges, qui en sont pourtant bien plus éloignés encore. C'est aussi ce que font ces personnes dont on achète les services dans les funérailles, pour renforcer la cérémonie du deuil, et qui vendent leurs larmes et leur tristesse à la demande. Car même si leur attitude est affectée, à force d'adopter une certaine contenance elles se laissent finalement emporter tout à fait par elle, et ressentent au fond d'elles-mêmes une véritable mélancolie.

27. Je fus, avec plusieurs autres de ses amis, de ceux qui conduisirent à Soissons le corps de monsieur de Grammont, depuis le siège de la Fère où il avait été tué. Et je m'aperçus que partout où nous passions, nous remplissions de lamentations et de pleurs les gens que nous rencontrions, par le simple spectacle de notre convoi solennel – puisque le nom du trépassé ne leur était même pas connu !

28. Quintilien dit qu'il a vu des comédiens tellement investis dans un rôle de deuil qu'ils en pleuraient encore une fois rentrés chez eux. Et à propos de lui-même, il raconte qu'ayant fait naître chez quelqu'un une certaine souffrance, il l'avait reprise à son compte au point de se surprendre, non seulement en train de pleurer, mais avec la pâleur du visage et l'attitude d'un homme véritablement accablé de douleur.

29. Dans une région proche de nos montagnes¹, les femmes font le « prêtre-Martin² » : si elles amplifient leur regret du mari perdu par le souvenir de ses côtés bons et agréables, elles rassemblent aussi du même coup et font connaître ses imperfections, comme pour trouver là quelque compensation³ et détourner leur pitié vers le dédain. Elles agissent ainsi avec bien plus de naturel que nous qui nous empressons de tresser des couronnes artificielles à la première personne connue de nous qui disparaît, et à faire d'elle, après l'avoir perdue de vue, quelqu'un de complètement différent de ce qu'elle nous semblait être quand nous pouvions la voir. Comme si le regret avait une valeur instructive, ou que les larmes, en lavant notre intelligence, la rendaient plus claire. Je renonce dès à présent aux témoignages favorables que l'on voudra porter sur moi, non parce que j'en serais digne, mais parce que je serai mort.

30. Si l'on demande à cet homme que voilà : « Quel intérêt avez-vous à tenir ce siège ? – L'intérêt de donner l'exemple, dirait-il, et d'obéir simplement au Prince : je n'en attends aucun profit ; et quant à la gloire, je sais combien petite est la part qu'un homme ordinaire comme moi peut en tirer. Je n'ai en la matière ni passion, ni querelle. » Et voyez pourtant, le lendemain, comme il est changé, bouillant et rouge de colère, quand il est à sa place prêt à donner l'assaut : c'est l'éclat de tant d'acier, le feu et le tintamarre de nos canons et de nos tambours qui lui ont instillé dans les veines cette dureté nouvelle et cette haine. Cause bien futile ! direz-vous. Comment cela, « cause » ? Il n'en est pas be-

1. Les Pyrénées, et la région pourrait être la Chalosse, que Montaigne connaît bien.

2. Expression populaire signifiant quelque chose comme « faire les demandes et les réponses », comme le faisait dans un conte le prêtre nommé Martin, parce qu'il n'avait pas de clerc.

3. A. Lanly [53] écrit : « pour se mettre elles-mêmes sur l'autre plateau de la balance » ; pour moi le sens est « pour se consoler », tout simplement.

soin pour agiter notre âme : une idée sans corps et sans objet la commande et la met en mouvement. Que je me mette à bâtir des châteaux en Espagne, et mon imagination m'y invente des agréments et des plaisirs dont mon âme est véritablement chatouillée et réjouie ; combien de fois remplissons-nous notre esprit de tristesse ou de colère par de telles illusions, et nous installons-nous dans des souffrances imaginaires, qui altèrent et notre âme et notre corps ! Quelles grimaces bizarres, rieuses, confuses, la rêverie ne suscite-t-elle pas sur nos visages ? Quels éclats de voix, quelle agitation des membres ? Ne semble-t-il pas que cet homme, qui est pourtant seul, ait l'illusion d'avoir devant lui une foule de gens avec qui il négocie ? Ou bien quelque démon intime qui le persécute ? Demandez-vous à vous-même : quel est l'objet de ce changement ? Est-il rien d'autre que nous, dans la Nature, que le néant nourrisse, et sur quoi il ait pouvoir ?

31. Cambyse fit mourir son frère¹ parce qu'il avait rêvé que celui-ci devait devenir roi de Perse ; un frère qu'il aimait et en qui il avait toujours eu confiance ! Aristodème, roi des Messéniens, se tua, parce qu'il avait trouvé je ne sais quel hurlement de ses chiens de mauvaise augure. Et le roi Midas en fit autant, parce qu'il avait été troublé et contrarié par quelque mauvais songe qu'il avait fait. C'est estimer sa vie pour ce qu'elle vaut que de l'abandonner pour un songe.

32. Entendez pourtant comment notre âme triomphe de la misère du corps, de sa faiblesse, de la façon dont il est en butte à toutes les attaques et altérations : vraiment, c'est bien à elle d'en parler ! Toi, la première argile, si malheureusement façonnée par Prométhée !

Plutarque
[73], XXI,
*De la
superstition*,
f° 119 v°.

Properce,
[75], III, 5,
vv. 7-10.

*À cet ouvrage il apporta trop peu de sagesse,
Dans son œuvre il ne vit que le corps, et négligea l'esprit,
Et pourtant, pour bien faire, c'est par lui qu'il eût dû commencer !*

1. Hérodote [33], III, 30 et Plutarque [74], XII : *De l'amitié fraternelle*, f° 81 v°.

Chapitre 5

Sur des vers de Virgile

1. A mesure que les pensées utiles se font plus pleines et plus fermes, elles se font aussi plus encombrantes et plus pénibles. Le vice, la mort, la pauvreté, les maladies sont des sujets graves et qui nous pèsent. Notre âme doit être instruite des moyens de combattre les maux et de s'y opposer, instruite des règles du bien vivre et du bien croire ; il faut souvent l'éveiller à cette belle étude et l'y exercer. Mais pour une âme ordinaire, il faut que ce soit avec modération et en faisant des pauses, car elle se fatigue si elle est continuellement sollicitée.

2. Dans ma jeunesse, j'avais besoin de me chapitrer et de faire des efforts pour me tenir dans le droit chemin : l'allégresse et la bonne santé ne s'accordent guère, dit-on, avec des pensées sérieuses et sages. Mais je suis à présent dans un état différent : les conditions de la vieillesse ne me chapitrent que trop, me rendent plus sage, me font la leçon. De l'excès de gaieté, je suis tombé dans l'excès de sévérité – plus fâcheux. C'est pourquoi je me laisse maintenant volontairement un peu aller à la légèreté ; mon âme est quelquefois occupée par des pensées de jeunesse, folâtres, et s'y complait. Je ne suis désormais que trop serein, trop lourd, trop mûr. Les années m'apprennent chaque jour la froideur et la modération. Mon corps fuit les dérèglements, il les craint ; c'est maintenant son tour de guider mon esprit vers l'amendement ; c'est lui qui, à son tour, commande, et plus rudement, plus impérieusement : il ne me laisse pas une heure, que je dorme ou veille, sans m'instruire sur la mort, la patience, la

pénitence. Je me défends donc contre la tempérance comme je le fis autrefois contre la volupté : elle me tire trop en arrière, jusqu'à l'engourdissement. Et maintenant je veux être maître de moi, en toutes choses. La sagesse a ses excès, et n'a pas moins besoin de modération que la folie. C'est pourquoi, de peur que je ne sèche, tarisse, et ne m'appesantisse de sagesse, dans les intervalles de répit que me laissent mes maux,

Ovide [57],
IV, 1, v. 4.

De crainte que mon âme ne soit toujours occupée de ses maux.

je me détourne tout doucement, je dérobe à ma vue ce ciel chargé et orageux que j'ai devant moi. Et si, Dieu merci, je le considère sans effroi, ce n'est pas sans effort et sans application – alors je me distrais en me souvenant de ma jeunesse passée :

Pétrone [76],
128.

*Mon âme désire ce qu'elle a perdu,
Et se réfugie toute entière dans le passé.*

3. Que l'enfance regarde devant elle, et la vieillesse en arrière : n'est-ce pas là ce que signifiait le double visage de Janus ? Que les années m'entraînent si elles veulent, mais à reculons : tant que mes yeux peuvent apercevoir cette belle saison passée, je les dirige vers elle par intervalles. Si elle s'échappe de mon sang et de mes veines, je veux du moins ne pas en déraciner l'image dans ma mémoire.

Martial [46],
X, 23.

C'est deux fois vivre que de jouir de sa vie antérieure.

4. Platon prescrit aux vieillards d'assister aux exercices, danses, et jeux de la jeunesse, pour profiter, grâce aux autres, de la souplesse et de la beauté du corps qu'ils n'ont plus, et rappeler à leur souvenir la grâce et les avantages de cet âge vert. Il veut aussi que dans ces fêtes on attribue la victoire au jeune homme qui aura le plus distrait et réjoui le plus grand nombre d'entre eux.

5. Je marquais autrefois les jours pénibles et sombres comme des jours extraordinaires : ce sont aujourd'hui pour moi des jours ordinaires, et ce sont les beaux et sereins qui sont extraordinaires. Me voilà sur le point de sauter de joie, comme s'il s'agissait d'une faveur, quand rien de mauvais ne m'arrive. Si je me chatouille, je ne puis même plus arracher un pauvre rire à ce méchant corps. Je

ne me réjouis plus qu'en imagination et en rêves, pour détourner de moi, par la ruse, le chagrin de la vieillesse : mais il faudrait certes un autre remède que celui de la rêverie. C'est une faible lutte, celle que l'artifice peut opposer à la Nature. C'est une grande sottise que d'anticiper et ainsi allonger, comme tout le monde le fait, les petites misères humaines : j'aime mieux être vieux moins longtemps que d'être vieux avant l'âge. J'empoigne jusqu'aux moindres occasions de plaisir que je peux rencontrer ; j'ai bien ouï dire de plusieurs sortes de plaisirs prudents, forts et honorables, mais ce que j'en sais n'a pas assez d'effet sur moi pour m'en donner l'appétit. Je ne les veux pas tant grandioses, magnifiques et fastueux que suaves, faciles et disponibles. « *Nous nous écartons de la Nature en suivant le peuple, qui n'est en rien un bon guide.* »

Sénèque [84],
XCIX.

6. Ma philosophie réside dans l'action, dans la pratique naturelle et immédiate, peu dans la spéculation. Ah ! Si je pouvais prendre du plaisir à jouer aux billes et à la toupie !

*Il ne plaçait pas la rumeur publique avant son salut*¹.

Cicéron [17]
XVI (d'après
Ennius).

7. Le plaisir est une qualité de peu d'ambition : il s'estime assez riche par lui-même sans avoir besoin d'y ajouter le prix de la réputation, et préfère rester dans l'ombre. Il faudrait donner le fouet à un jeune homme qui s'amuserait à distinguer les goûts des vins et des sauces ; il n'est rien que j'aie jamais moins su, et moins aimé faire – mais à l'heure qu'il est, je l'apprends. J'en éprouve bien de la honte, mais qu'y faire ? J'ai encore plus de honte et de dépit envers les causes qui m'y poussent : c'est à nous de rêvasser et de baguenauder, et à la jeunesse de veiller à sa réputation et de se pousser. Elle va vers le monde, vers la reconnaissance : nous en venons. « *Pour eux les armes, les chevaux, les lances et les massues, à eux la balle, la nage et la course à pied ; qu'on nous laisse, à nous les vieillards, les dés et les osselets !* » Les lois elles-mêmes nous renvoient à la maison. Je ne puis faire moins pour cette misérable condition vers laquelle l'âge nous pousse, que de lui fournir les jouets et les amusettes de l'enfance : et c'est en enfance que nous retombons. Sagesse et

Cicéron [18],
XVI.

1. A. Lanly ([53], t. III, p. 59, note 10) fait remarquer fort justement que chez Cicéron, il s'agit de l'État, alors que Montaigne s'applique la citation à lui-même.

folie auront fort à faire pour me soutenir et me secourir chacune leur tour en cette calamité du grand âge :

Horace [32],
IV, 12.

À tes pensées sérieuses, mêle une courte folie.

Cicéron [18],
XVIII.

8. J'essaie même d'éviter les plus légères piqûres, et celles qui autrefois ne m'auraient même pas égratigné, maintenant, me transpercent. Me voilà maintenant toujours exposé au mal : « *La moindre atteinte est odieuse à un corps frêle.* »

Ovide [58], I,
v, 18.

Et une âme malade ne peut rien supporter de pénible.

J'ai toujours été très sensible à la douleur, j'y suis plus encore à l'heure qu'il est, et exposé à elle de tous côtés.

Ovide [57],
III, 11.

La moindre force peut briser ce qui était déjà fêlé.

9. Si mon jugement m'empêche de m'insurger et de grogner contre les inconvenients que la Nature me contraint de supporter, il ne m'empêche pas de les ressentir. Moi qui n'ai d'autre but que vivre et me réjouir, je courrais d'un bout à l'autre du monde à la recherche d'une bonne année de tranquillité plaisante et enjouée. Je ne manque pas de tranquillité sombre et inerte, mais elle m'ennuie et m'endort : je ne peux m'en contenter. S'il y a quelqu'un, des gens de bonne compagnie, aux champs, à la ville, en France ou ailleurs, qu'ils soient casaniers ou d'humeur voyageuse, à qui convienne mon caractère, et dont le caractère me convienne, ils n'ont qu'à siffler dans leurs doigts, et je leur fournirai des *Essais* en chair et en os.

*L'esprit et
le corps*

10. Puisque c'est le privilège de l'esprit que de se sortir de la vieillesse, je lui conseille, autant que je le puis, de le faire : qu'il verdisse et fleurisse pendant ce temps, s'il le peut, comme fait le gui sur un arbre mort. Je crains que ce ne soit un traître, car il est si étroitement arrimé au corps qu'il m'abandonne sans cesse pour le suivre dans ses misères. Je le flatte à part, je le persuade en vain ; j'ai beau essayer de le détourner de cette connivence, lui présenter Sénèque et Catulle, les dames et les danses royales : si son compagnon a une crise de *coliques*, il semble qu'il l'ait aussi. Et les capacités qui lui sont propres ne peuvent pas, alors, se manifester : elles sont à l'évidence catarrheuses, elles aussi. Il n'y a pas d'allégresse dans les productions de l'esprit s'il n'y en a pas en même temps dans le corps.

11. Nos maîtres ont tort : cherchant les causes des élans extraordinaires de notre esprit, outre ce qu'ils attribuent au ravissement divin, à l'amour, à la fureur guerrière, à la poésie, au vin... ils n'ont pas donné sa place à la santé. Une santé débordante, vigoureuse, pleine, mais sereine, comme autrefois la verdure des ans et la sécurité me la fournissaient par moments. Ce feu de gaieté suscite en l'esprit des éclairs vifs et brillants, au-delà de nos clartés¹ naturelles, qui sont parmi nos enthousiasmes les plus gaillards, sinon les plus éperdus. Ce n'est pas étonnant si l'état contraire fait s'effondrer mon esprit, le cloue sur place, et produit sur lui un effet désastreux.

Il ne se lève pour aucune besogne, et languit avec le corps².

12. Et cet esprit veut pourtant que je lui sois reconnaissant parce qu'il m'accorde, à ce qu'il dit, moins d'importance à cette entente avec le corps que ne le veut l'usage ordinaire chez les hommes. Mais au moins, pendant les trêves, chassons les maux et les difficultés de nos rapports avec les autres,

Tant qu'elle le peut encore, que la vieillesse déride son front³ ; Horace, [31], XIII, 7.

Il vaut mieux égayer la tristesse par des plaisanteries⁴.

J'aime que la sagesse soit gaie et sociable, et je fuis la dureté et l'austérité des mœurs : je tiens pour suspecte toute mine rébarbative.

Et la triste arrogance d'un visage renfrogné⁵.

Et cette foule d'aspect sévère a, elle aussi, ses débauchés.

Martial, [46], VI, 57.

1. Le texte de l'« exemplaire de Bordeaux » a ici : « outre nostre portée naturelle ». La leçon « nostre clairté naturelle » (que je conserve) est propre au texte de 1595. On pourrait y voir un lapsus annonçant l'expression du siècle suivant : « avoir des clartés de tout », qui caractérisait « l'honnête homme ».

2. Pseudo-Gallus, I, 125. NB : Il s'agirait de Maximianus, poète latin, originaire d'Etrurie, qui vivait vers 550 ap. J.-C., auteur de six élégies amoureuses. Elles furent publiées en 1501 par Pomponius Gauricus, lequel les attribua à Cornelius Gallus. Voir les *Poetae Latini Minores*, éd. de Baehrens sur <http://www.thelatinlibrary.com/maximianus.html> (information aimablement communiquée par Ph. Capelle).

3. Traduction de P. Villey [50], t. III, p. 844, note 13.

4. Sidoine Apollinaire, *Épîtres*, I, 19.

5. Buchanan, *Joannes Baptista*, v. 31 (Prologue).

13. Je crois volontiers Platon, quand il dit que les caractères faciles ou difficiles ont une grande influence sur la qualité de l'âme. Socrate montra toujours le même visage, serein et souriant, à l'opposé du vieux Crassus, toujours grincheux, et qu'on ne vit jamais rire.

14. La vertu est une façon d'être agréable et gaie.

15. Je sais bien que parmi les gens qui feront la grimace devant la licence de mes écrits, il en est bien peu qui n'auraient à faire eux-mêmes la grimace, devant la licence de leur pensée. Je suis en accord avec ce qu'ils sont, mais j'offense leurs yeux.

16. Il est de bon ton de tailler dans les écrits de Platon et de glisser sur ses prétendues relations avec Phédon, Dion, Stella, Archeanassa... « *N'ayons pas honte de dire ce que nous n'avons pas honte de penser*¹. »

17. Je déteste les esprits hargneux et tristes, qui glissent par-dessus les plaisirs de la vie, se complaisent dans le malheur et s'en repaissent. Comme les mouches, qui ne peuvent tenir sur un objet bien poli et bien lisse, mais s'attachent et se collent aux endroits rugueux et raboteux, et comme les ventouses, qui n'attirent et n'aspirent que le mauvais sang.

Tout dire ?

18. Du reste, je me suis imposé d'oser dire tout ce que j'ose faire ; et il me déplait que certaines de mes pensées soient impubliables². La pire de mes actions me semble moins laide et lâche que le fait de ne pas oser l'avouer. Chacun de nous est discret dans la confession : il faudrait l'être dans l'action : la hardiesse nécessaire pour commettre une faute est en quelque sorte compensée et limitée par la hardiesse nécessaire pour la confesser. Celui qui s'obligerait à tout dire s'obligerait à ne rien faire de ce qu'il est contraint de taire. Dieu veuille que cet excès qui consiste chez moi à tout dire conduise mes contemporains jusqu'à la liberté, au-delà de ces vertus peureuses et de façade qui sont dues

1. A. Lanly ([53] t. III, p. 61, note 41) écrit « Personne n'indique un nom d'auteur. La phrase est peut-être tout simplement de Montaigne lui-même. » En fait, il s'agit de Cicéron [15], XXIV, 77, mais Montaigne modifie un peu l'ordre des mots.

2. Cette phrase pose un problème de traduction. Montaigne écrit : « et me desplaist des pensées mesmes impubliables ». On peut comprendre : *certaines de mes pensées non traduites en actes sont impubliables (puisque je me suis fixé de dire ce que je fais) et je le regrette.*

à nos imperfections, et qu'au prix de mon immodération je les amène à la raison ! Il faut accepter de voir ses vices, et les étudier, pour en parler. Ceux qui les cachent aux autres se les cachent en général à eux-mêmes, et ne les considèrent pas comme assez cachés s'ils les aperçoivent : ils les ôtent et les dérobent à la vue de leur propre conscience. « *Pourquoi aucun homme n'avoue-t-il ses vices ? C'est qu'il en est encore esclave. Il faut être éveillé pour raconter ses rêves.* » Les maux du corps deviennent plus évidents en s'accroissant : ce que nous appelions « rhume » ou « foulure », nous découvrons que c'est la « goutte ». Les maux de l'âme deviennent plus obscurs en devenant plus forts : c'est celui qui en est le plus atteint qui les ressent le moins. C'est pourquoi il faut souvent les ramener au jour, d'une main impitoyable, les ouvrir et les arracher du fond de notre poitrine. Comme il en est pour les bienfaits, pour les mauvaises actions, la simple confession suffit parfois à faire réparation. Y a-t-il dans la faute commise quelque laideur qui puisse nous dispenser de la confesser ?

Sénèque [84],
LIII.

19. J'ai bien de la peine à faire semblant, c'est pourquoi j'évite de recevoir en garde les secrets d'autrui, car je n'ai guère le goût de dissimuler ce que je sais. Je puis le taire, mais je ne peux le nier sans effort et sans contrariété. Pour être vraiment secret, il faut l'être par nature, et non par obligation. Et dans le service des Princes, c'est peu d'être secret si l'on n'est pas menteur aussi. Celui qui demandait à Thalès de Milet s'il devait nier solennellement s'être livré à la débauche, si c'était à moi qu'il s'était adressé, je lui aurais répondu qu'il ne devait pas le faire, car mentir me semble encore pire que la débauche. Thalès, de son côté, lui conseilla de jurer pour cacher un grand vice sous un moindre ; et pourtant, ce conseil ne consistait pas tant à choisir entre deux vices qu'à les multiplier !

20. On peut donc faire cette remarque, en passant, qu'on propose un marché convenable à un homme de conscience, quand on lui propose quelque difficulté comme contrepoids au vice. Mais quand on l'enferme entre deux vices, on le met à rude épreuve, comme ce fut le cas pour Origène¹ : ou se faire idolâtre ou subir charnellement un grand et vilain éthiopien qu'on lui présentait.

1. Origène : Théologien né en Égypte en 185 et mort à Tyr en 253. Directeur de l'école cathéchétique d'Alexandrie, il se brouilla avec son évêque,

Il accepta la première condition, à tort, dit-on. Mais à ce compte-là, celles qui prétendent aujourd'hui, en vertu de leur foi erronée, qu'elles aimeraient mieux avoir dix hommes sur la conscience plutôt qu'une messe, n'auraient pas tort.

21. S'il est indiscret de faire ainsi connaître ses erreurs¹, on ne court pas grand risque de les voir servir d'exemple et passer dans l'usage. C'est Ariston² qui disait que les vents que les hommes craignent le plus, ce sont ceux qui les déshabillent le plus. Il faut retrouver ce haillon imbécile qui dissimule nos mœurs. On envoie sa conscience au bordel, mais on conserve une apparence convenable. Cela est vrai même des traîtres et des assassins : ils acceptent les lois et les cérémonies, et se font un devoir de les respecter. Ce n'est pourtant ni à l'injustice de se plaindre de l'incivilité, ni à la méchanceté de l'indiscrétion. C'est bien dommage qu'un méchant homme ne soit pas également un sot, et que la décence de son comportement vienne atténuer son vice. Ces ornements ne sont faits que pour un mur sain, qui mérite d'être conservé et blanchi.

22. Je suis du même avis que les Huguenots, qui nous reprochent notre confession secrète et privée, et je me confesse en public, scrupuleusement et complètement. Saint Augustin, Origène et Hippocrate ont fait connaître publiquement les erreurs de leurs opinions : quant à moi je le fais aussi pour ma conduite. J'ai un grand désir de me faire connaître, et de combien de gens, peu m'importe – pourvu que ce soit véritablement. Ou pour mieux dire : je ne désire rien, mais je crains mortellement d'être pris pour ce que je ne suis pas, par les gens à qui il arrive de connaître mon nom.

23. Celui qui n'agit que pour l'honneur et pour la gloire, que pense-t-il gagner à se montrer au monde sous un masque, dérobant son être véritable à la connaissance des gens ? Si vous louez un bossu pour sa belle stature, il recevra cela comme une injure. Si vous êtes peureux, et qu'on vous honore comme un

qui le fit excommunier. Il fut arrêté et mourut des suites des tortures qu'on lui fit subir.

1. Sous-entendu : « comme je le fais, moi, Montaigne ».

2. Ariston : Ariston de Chio, ou de Chios, (III^e s. av. J.-C.), philosophe stoïcien. Cf. Diogène Laërce ([38], *Ariston*) : « Ariston le chauve, de Chios, surnommé Siren, dit que le souverain bien consiste à vivre en se tenant à égale distance du vice et de la vertu, sans incliner plutôt vers l'un que vers l'autre, mais en gardant toujours à leur sujet la même indifférence ».

vaillant homme, est-ce bien de vous que l'on parle ? On vous prend pour un autre. Autant avoir de l'estime pour celui qui se félicite des courbettes qu'on lui fait, parce qu'on le croit maître de la troupe, alors qu'il n'est que l'un des moindres de la valetaille ! Comme Archésilas, roi de Macédoine, passait dans la rue, quelqu'un versa de l'eau sur lui, et ceux qui étaient avec lui disaient qu'il fallait punir le coupable. « Oui, dit-il, mais il n'a pas versé de l'eau sur moi, seulement sur celui qu'il pensait que je fusse¹. » À celui qui l'avertissait qu'on disait du mal de lui, Socrate répondit : « Pas du tout ; il n'y a rien de moi dans ce qu'ils disent². » En ce qui me concerne, je n'aurais pas de grands remerciements à faire à celui qui me louerait d'être un bon dirigeant, d'être bien modeste ou bien chaste ; mais de même, je ne m'estimerais nullement offensé par celui qui me traiterait de voleur, de traître, ou d'ivrogne. Ceux qui ne se connaissent pas bien peuvent se repaître de faux éloges, mais pas moi, qui me vois et qui m'explore jusqu'au tréfonds, et qui sais bien ce qui m'appartient. Je suis satisfait de recevoir moins de louanges, pourvu que je sois mieux connu. On pourrait me considérer comme un sage, mais en me prêtant une sagesse que je tiens pour de la sottise.

24. Je regrette que mes *Essais* soient pour les dames une sorte d'élément décoratif seulement, pour leur salon. Ce chapitre me fera passer dans leur cabinet privé : j'aime avoir avec elles des relations un peu intimes : celles qui ont lieu en public sont sans faveur et sans saveur. Au moment des adieux, nous portons à un degré plus élevé l'affection que nous portons aux choses que nous abandonnons. J'adresse un dernier adieu aux jeux mondains : voici nos dernières accolades. Mais venons-en à mon sujet.

les "Essais"

25. Qu'a donc fait aux hommes l'acte génital, si nécessaire et si légitime, pour qu'on n'ose en parler sans honte, et pour l'exclure des propos sérieux et convenables ? Nous disons sans crainte : tuer, dérober, trahir ; et de cet acte-là, nous n'oserions parler qu'à demi-mot ? Est-ce à dire que moins nous en parlons, plus nous avons le droit de le grossir en pensée ? Car il est amusant de voir que les mots qu'on utilise le moins, qu'on écrit le moins, qui sont les mieux tus, sont ceux que l'on sait le mieux, qui sont les plus largement connus. Aucun âge, aucun type de

1. On trouve cela dans Plutarque [73], *Les dictes notables des anciens roys...*, XXXIII, p. 188.

2. Diogène Laërce [38], *Vie de Socrate*, II, 36.

caractère n'ignorent la chose, pas plus que le pain. Les mots qui le disent se gravent en chacun de nous, sans être exprimés, sans voix, et sans forme. Et le sexe qui le pratique le plus est aussi celui qui en parle le moins¹. C'est un acte que nous avons placé sous la garde du silence, et c'est un crime de l'en arracher, même pas pour l'accuser ni le juger : nous n'osons le châtier que par des périphrases, et en image... C'est une grande chance pour un criminel, d'être si exécrationnel, que la justice estime qu'on ne peut ni le toucher ni le voir : le voilà libre, sauvé grâce à la sévérité de sa condamnation ! N'en est-il pas comme pour les livres, qui se vendent d'autant mieux et ont d'autant plus de succès qu'ils sont interdits ? Je vais quant à moi prendre au mot le point de vue d'Aristote, qui dit qu'avoir honte de cela est une coquetterie dans la jeunesse, mais un motif de reproche dans la vieillesse.

26. Les vers qui suivent étaient à l'honneur dans l'Antiquité, période à laquelle je suis beaucoup plus attaché qu'à celle de maintenant, parce que ses vertus me semblent plus grandes et ses vices, moindres.

*Ceux qui font trop d'efforts pour échapper à Vénus,
Se trompent autant que ceux qui la serrent de trop près².*

Lucrèce [43],
I, 21-23.

*Puisque tu suffis, Vénus, à diriger la Nature,
Et que sans toi rien ne s'élève aux divins rivages du jour,
Que sans toi rien ne se fait de joyeux ni d'aimable...*

27. Je ne sais qui a pu faire s'opposer Pallas et les Muses avec Vénus, et les faire se méfier d'Amour³. Mais je ne vois pas de divinités qui aillent mieux ensemble, ou qui se doivent plus les unes aux autres. Si on enlève aux Muses leurs imaginations⁴ amoureuses, on leur dérobe leur plus beau sujet, et la plus noble matière de leur ouvrage. Et si on prive l'amour du service que lui

1. Cette phrase ne figure que dans l'édition de 1595.

2. Montaigne cite ici des vers d'Euripide reproduits par Plutarque, à travers la traduction d'Amyot : *Qu'il faut qu'un philosophe converse avec les princes*, [73], XXIII, f° 134 C : « Ceux qui par trop Venus estrivent,/Faiilent autant que ceux qui trop la suivent. »

3. L'édition Villey [50] met un « A » majuscule à « Amour ». Ce n'est vrai ni dans le texte de l'« exemplaire de Bordeaux », ni dans celui de 1595. Je considère néanmoins qu'il s'agit du « dieu Amour ».

4. Je conserve volontairement le mot. Traduire par « idées » me semble faible.

rend la poésie, et de l'accointance qu'elle a avec lui, on l'affaiblit en lui ôtant ses meilleures armes. En agissant ainsi, on taxerait d'ingratitude et d'oubli le Dieu bienveillant qui réunit les êtres, et les déesses protectrices de l'humanité et de la justice.

28. Je ne suis pas depuis si longtemps rayé des listes des serviteurs de ce dieu : je conserve encore la mémoire de sa force et de sa valeur.

Je reconnais les traces de mon ancienne ardeur.

Virgile [97],
IV, 23.

Et il subsiste encore quelque chaleur et émotion après la fièvre.

*Et que cette chaleur ne m'abandonne pas dans mes années
hivernales !*

Jean Second
[26] I, III, 29.

29. Tout asséché que je sois, et comme appesanti, je ressens encore quelques tièdes restes de cette ardeur passée :

*Ainsi la mer Égée lorsque cessent l'Aquilon et le Notus
De la secouer et de la bouleverser, ne s'apaise pas aus-
sitôt ;
Elle reste encore en mouvement,
Et ses vagues demeurent grosses et agitées.*

Le Tasse [90]
XII, 63.

Mais à mon avis, la force et la valeur de ce dieu apparaissent plus vives et plus animées dans leurs évocations poétiques qu'elles ne le sont par elles-mêmes.

Et le vers a des doigts pour chatouiller...

Juvénal [35],
VI, 196.

La poésie nous présente je ne sais quel air, plus amoureux que l'amour lui-même. Vénus n'est pas aussi belle toute nue, vive, et haletante, qu'elle ne l'est ici dans Virgile :

*Elle se tait, il hésite ; alors de ses bras d'une blancheur de neige,
Elle l'enlace et le réchauffe de sa douce étreinte ; il se sent envahi
Par cette flamme bien connue, ce feu qui le pénètre
Et se répand jusqu'à la moelle de ses os...
Ainsi parfois dans l'éclat du tonnerre,
Le sillon enflammé de l'éclair
Ouvre le ciel et se répand dans les nuages illuminés.
... Ayant dit, il cède à ses embrassements,
Et sur le sein de son épouse, voilà que le sommeil
À son tour l'étreint, se répand dans ses membres.*

Virgile [97],
VIII, vv. 387
sq.

Le mariage

30. Ce que je trouve ici à méditer, c'est qu'il nous peint Vénus bien émoustillée pour une épouse. Dans ce marché raisonnable qu'est le mariage, les appétits sensuels ne sont pas si folâtres, mais ternes, et comme émoussés. L'amour déteste que l'on soit attaché par d'autres liens que les siens, et participe de mauvaise grâce aux arrangements qui sont établis et entretenus sous d'autres auspices, comme le mariage. Les alliances et la fortune y ont leur part, avec raison, autant ou plus que les grâces et la beauté. On ne se marie pas pour soi, quoi qu'on en dise : on se marie tout autant ou même plus pour sa postérité, pour sa famille. La coutume du mariage et sa raison d'être concerne la lignée, et va bien au delà de nous. Et c'est la raison pour laquelle je préfère qu'il soit arrangé par des tiers plutôt que par ceux qui sont concernés, par le jugement des autres plutôt que le leur. Ce que je dis là est bien contraire aux conventions amoureuses ! Mais c'est une sorte d'inceste que d'employer, pour cette parenté vénérable et sacrée, les efforts et les débordements de l'amour, comme je crois déjà l'avoir dit ailleurs¹. Aristote dit qu'il faut toucher sa femme avec précaution et retenue², de peur que si on la caresse trop lascivement, le plaisir ne la fasse sortir des gonds de la raison. Ce qu'il dit à propos de la conscience, les médecins le disent pour la santé : un plaisir excessivement ardent, voluptueux et répété, altère la semence et empêche la conception. Et ils ajoutent que pour remplir d'une légitime et fertile chaleur une union charnelle nonchalante par nature, il ne faut s'offrir à elle que rarement, et à de notables intervalles.

Virgile [99],
III, 137.

*Pour que l'épouse avide des dons de Vénus s'en pénètre
profondément.*

31. Je ne vois pas de mariages plus fragiles et qui échouent plus vite que ceux qui ont été suscités par la beauté et le désir amoureux. Il leur faut des fondements plus solides et plus sûrs, et il faut s'y avancer avec précaution : une bouillante allégresse n'y convient pas.

1. Livre I, chapitre 29, *Sur la modération*.

2. Montaigne écrit : « prudemment et severement ». A. Lanly [53] traduit « sagement et pudiquement ». Certes la « Prudence » personnalisait la « Sagesse ». Mais je ne crois pas que ce soit ici le sens. Quant à « severement », D. M. Frame [27] le traduit de son côté par « soberly », ce qui n'est guère satisfaisant non plus.

32. Ceux qui pensent faire honneur au mariage en y joignant l'amour font, me semble-t-il, la même erreur que ceux qui, pour honorer la vertu, prétendent que la noblesse n'est rien d'autre qu'une vertu. Ce sont bien des choses qui entretiennent quelque cousinage, mais elles ont aussi bien des différences : il est inutile de mélanger leurs noms et leurs titres, et l'on fait du tort à l'une ou à l'autre en les confondant. La noblesse est une belle qualité, elle a été introduite à juste titre ; mais comme c'est une qualité qui dépend des autres, et qui peut tomber sur quelqu'un de vicieux et « bon à rien », on peut estimer qu'elle se situe bien en dessous de la vertu. Si c'est une vertu, c'en est une qui est artificielle et visible ; elle dépend du temps et du hasard, elle est différente selon les pays, elle est vivante et mortelle ; elle n'a pas de source, pas plus que le Nil ; elle se transmet de génération en génération, elle est commune à bien des gens ; elle est fondée sur la succession et la ressemblance, c'est une simple conséquence, et la raison en est bien faible. La science, la force, la bonté, la beauté, la richesse, toutes les autres qualités communiquent entre elles et peuvent s'associer ; celle-là se suffit à elle-même, elle n'est d'aucun secours pour personne d'autre. Comme on proposait à l'un de nos rois, pour une même charge, de choisir entre deux postulants dont l'un était gentilhomme et l'autre non, il ordonna que l'on prenne celui qui aurait le plus de mérite sans tenir compte de cette « qualité », mais que dans le cas où la valeur des deux serait égale, on tienne compte de la noblesse – ce qui était lui donner exactement son rang. Antigonos¹ répondit à un jeune homme inconnu de lui, qui lui demandait la charge tenue par son père, homme de valeur, qui venait de mourir : « Mon ami, pour ce genre de faveurs, je considère moins la noblesse de mes soldats que leur vaillance. »

La noblesse

33. En vérité, il ne faut pas qu'il en soit comme autrefois pour les gens au service du roi de Sparte, trompettes, ménétriers, cuisiniers, dont la charge se transmettait à leurs enfants, pour ignorants qu'ils fussent, passant ainsi avant les plus expérimentés dans ces emplois. Les gens de Callicut² considèrent les nobles

1. Un lieutenant d'Alexandre, qui fut roi de Macédoine avant d'en être chassé par Pyrrhus.

2. Village devenu la ville de « Calcutta » ; par extension, « Callicut » désigne souvent, à l'époque de Montaigne, la partie connue de l'Inde.

comme une espèce supérieure à l'espèce humaine. Le mariage leur est interdit, de même que toute activité autre que la guerre. Ils peuvent avoir autant de concubines qu'ils le veulent, et les femmes autant d'amants¹ sans qu'il y ait aucune jalousie entre eux. Mais c'est pour eux un crime mortel et irrémissible que de s'accoupler à une personne qui ne soit pas de leur caste, et ils se considèrent comme souillés s'ils ont simplement touché en passant une personne de ce genre : leur noblesse risquant ainsi d'en être irrémédiablement altérée, ils tuent ceux qui se sont seulement approchés un peu trop près d'eux. C'est pourquoi ceux qui ne sont pas nobles sont tenus de crier en marchant, au coin des rues, pour ne pas risquer de heurter quelqu'un, comme font les gondoliers de Venise. Les uns évitent ainsi une ignominie qu'ils considèrent comme perpétuelle, et les autres, une mort certaine. Ni la durée, ni la faveur d'un prince, ni l'emploi, ni la vertu, ni la richesse, ne peut faire qu'un roturier devienne noble. Et ceci est renforcé par le fait que les mariages sont interdits entre les corporations. Une femme issue d'une famille de cordonniers ne peut épouser un charpentier : les parents sont donc contraints de former leurs enfants à exercer exactement le métier de leur père, et nul autre, entretenant ainsi la différence et la persistance de leur sort.

Le bon mariage

34. Un bon mariage, s'il en est, refuse la présence de l'amour et les conditions qu'il impose : il s'efforce de présenter celles de l'amitié. C'est un agréable cadre de vie, fait de constance et de confiance, et d'un nombre infini d'actes utiles et solides, et d'obligations mutuelles : aucune femme qui en goûte la saveur

Catulle [10]
LXIV, 79.

Celle que le flambeau du mariage a unie à celui qu'elle désirait

ne voudrait tenir lieu de maîtresse à son mari. Si elle a une place dans son affection en tant qu'épouse, elle y est bien plus honorablement logée, et en toute sécurité. Et quand il fera ailleurs le joli cœur et l'empressé, qu'on lui demande qui il préférerait voir couverte de honte, sa maîtresse ou sa femme, de qui la mauvaise fortune l'affligerait le plus, à qui il souhaite le plus de grandeur : les réponses ne font aucun doute dans un bon ménage. Le fait

1. Montaigne écrit : « ruffians ». Des amants peu recommandables, donc...

qu'il s'en trouve si peu de bons témoigne de sa valeur¹. Si on le façonne bien, si on le prend bien, il n'y a pas de plus belle institution dans notre société. Nous ne pouvons nous en passer, et nous l'avilissons pourtant peu à peu. Il en est comme des cages pour les oiseaux : ceux qui sont à l'extérieur désespèrent de pouvoir y entrer, et ceux qui sont dedans ne rêvent que d'en sortir ! Comme on demandait à Socrate ce qui était le mieux, prendre ou ne pas prendre femme, il répondit : « quoi qu'on fasse, on le regrettera². » Le mariage est une convention à laquelle on peut tout à fait appliquer la formule « *L'homme est pour l'homme ou un dieu ou un loup*³ ». Le bâtir demande la réunion de beaucoup de qualités. Il convient mieux, de nos jours, aux âmes simples, aux gens du peuple, parce que chez eux, les plaisirs, la curiosité et l'oisiveté ne le troublent guère. Un caractère un peu spécial, comme le mien, qui répugne à toute liaison ou obligation, y est moins bien adapté.

Pseudo-
Gallus, [47]
1, 61.

Il m'est plus agréable de vivre sans chaîne au cou.

35. Tel que je suis, j'aurais évité d'épouser la sagesse elle-même, si elle avait voulu de moi. Mais nous avons beau dire : la tradition et les usages de la vie en société nous entraînent. La plupart de mes actions m'ont été dictées par des exemples et non par des choix. Mais je n'ai pas personnellement choisi le mariage : on m'y a conduit, j'y fus amené par des causes extérieures. Car il n'y a pas que les choses ennuyeuses qui puissent devenir acceptables dans certaines conditions et par le fait du hasard : il en est de même pour celles qui sont les plus mauvaises et les plus détestables, tellement l'attitude humaine est peu assurée. Et quand je fus amené au mariage, j'y étais certes plus mal préparé à ce moment-là, et plus réticent que je ne le suis maintenant que je l'ai pratiqué. Et si libre de mœurs que je puisse paraître, j'ai en vérité suivi plus rigoureusement les lois du mariage que je

1. Montaigne, comme à son habitude, emploie ici deux mots différents pour la même idée : « son prix et sa valeur ». Je ne pense pas qu'il soit toujours utile dans une véritable traduction, de reproduire les deux.

2. Propos rapporté par Diogène Laërce dans sa Vie de Socrate. On sait quel parti Rabelais a su tirer de ce « fameux » problème... !

3. Cette sentence existe sous deux formes, qui ont été toutes deux commentées par Érasme *Adages*[25], n° 69 et 70.

ne l'avais promis ni même espéré. Il n'est plus temps de regimber quand on s'est laissé entraver... Il faut sagement préserver sa liberté ; mais puisqu'on s'est soumis à cet engagement, il faut se plier aux lois du devoir commun, ou du moins s'y efforcer. Ceux qui passent ce marché dans un esprit de haine et de mépris agissent mal et injustement. Et cette belle règle que je vois les épouses se passer de main en main, comme un saint oracle,

*Sers ton mari comme ton maître,
Et garde toi de lui comme d'un traître*¹.

ce qui revient à dire : « comporte toi envers lui avec une déférence contrainte, hostile, et défiante », comme une sorte de cri de guerre et de défi — est aussi une attitude injuste et dommageable. Je suis trop doux pour nourrir des desseins aussi épineux. À vrai dire, je ne suis pas encore parvenu à ce point de perfection dans l'habileté et la galanterie spirituelle pour confondre la raison avec l'injustice, et tourner en dérision tout ordre et règle qui ne s'accorde avec mes tendances ; ce n'est pas parce que je hais la superstition que je me jette aussitôt dans l'irrégion. Si l'on ne peut faire toujours son devoir, au moins faut-il toujours savoir le reconnaître et le chérir : c'est une trahison de se marier sans s'épouser. Mais poursuivons...

36. Notre poète, Virgile, nous montre un mariage plein d'harmonie et bien assorti, dans lequel il n'entre pourtant pas beaucoup de loyauté. A-t-il voulu dire qu'il ne serait pas impossible de se livrer à l'amour tout en conservant néanmoins quelque respect envers le mariage, et qu'on peut y faire un accroc sans le déchirer tout à fait ? Tel valet qui « fait son beurre »² aux dépens de son maître ne déteste pas pour autant ce dernier. La beauté, l'occasion propice, le destin (car le destin y met aussi la main)...

Juvénal, [35]
IX, 33-34.

*Il y a une fatalité attachée à ces parties intimes :
Si les astres ne te sont pas favorables,
La taille surprenante de ton membre n'y pourra rien.*

1. Maxime anonyme, en français.

2. Cette expression populaire m'a semblé correspondre à celle qu'emploie Montaigne : « ferrer la mule », et qui n'a plus cours aujourd'hui.

... toutes ces choses-là ont attaché l'épouse à un inconnu. Mais peut-être pas au point qu'il ne puisse lui rester quelque lien qui la retienne encore à son mari. Ce sont là deux aventures qui ont des routes distinctes, séparées. Une femme peut se donner à quelqu'un qu'elle ne voudrait nullement avoir épousé ; et pas à cause de sa position sociale, mais pour ce qu'il est en lui-même. Peu de gens ont épousé leur maîtresse, qui ne s'en soient repentis ! Et même dans le monde céleste : Jupiter ne fait-il pas bien mauvais ménage avec sa femme, qu'il avait connue auparavant et dont il avait joui lors de ses amourettes ? C'est bien là, comme on dit : *« chier dans le panier et se le mettre sur la tête »*.

37. J'ai vu de mon temps, dans quelque bonne famille, guérir de façon honteuse et malhonnête l'amour par le mariage : ces deux choses-là sont bien trop différentes. Nous pouvons aimer cependant, et sans que cela nous gêne en rien, deux choses différentes, et même contraires. Isocrate disait que la ville d'Athènes plaisait à la façon des dames que l'on sert par amour : chacun aime à s'y promener et y passer son temps – mais nul ne l'épouse, c'est-à-dire ne l'aime au point d'en devenir familier, et d'y habiter. J'ai vu avec dégoût des maris haïr leur femme pour la seule raison qu'ils leur sont infidèles ! Il ne faut pas les aimer moins parce que nous commettons des fautes à leur égard : elles devraient au contraire nous être plus chères encore, par repentir et compassion.

*Amour et
mariage*

38. L'amour et le mariage ont des fins différentes, mais elles sont pourtant compatibles d'une certaine façon, dit notre poète¹. Le mariage a pour lui l'utilité, la justice, l'honneur et la stabilité ; c'est un plaisir fade, mais très général. L'amour repose sur le seul plaisir, et c'est vrai que ce plaisir est chez lui plus sensible, plus vif, et plus aigu ; c'est un plaisir aiguisé par la difficulté, à qui il faut des piqûres et des brûlures : ce n'est plus de l'amour s'il est sans flèches et sans feu. Les bontés des dames sont trop abondantes dans le mariage, et cela émousse la pointe de l'affection et du désir. Pour remédier à cet inconvénient, voyez la peine que se sont donnés Lycurgue et Platon dans leurs lois !

39. Les femmes n'ont pas tout à fait tort quand elles re-

1. Montaigne écrit seulement « dit-il ». Les éditeurs divergent quant à l'identité du personnage auquel il fait référence... Pour D. M. Frame [27] il s'agit d'Isocrate. Pour A. Lanly [53] et M. Guilbaud [52] il s'agit de Virgile.

fusent les règles qui sont en usage dans le monde, puisque ce sont les hommes qui les ont établies sans elles. Il y a naturellement de la discorde et de la concurrence entre elles et nous : l'accord le plus étroit que nous puissions avoir avec elles est encore tumultueux et orageux.

40. Selon Virgile, nous les traitons de façon inconséquente, et voici pourquoi¹... Nous avons reconnu qu'elles sont, sans comparaison possible, plus ardentes et plus sensibles que nous aux effets de l'amour, comme ce prêtre de l'antiquité, qui avait été tantôt homme, tantôt femme a pu en témoigner,

Ovide [56],
III, v. 323.

Vénus, il la connaissait sous ses deux aspects ;

Nous avons appris aussi de leur propre bouche qu'autrefois, à plusieurs époques, un Empereur et une Impératrice² que l'on peut dire orfèvres en la matière, et qui furent fameux pour cela, en donnèrent la preuve : lui, en dépucelant en une nuit au moins dix vierges Sarmates captives, et elle en supportant réellement vingt-cinq assauts en une seule nuit, changeant de partenaire selon son besoin et son goût,

Juvénal, [35],
VI, v. 128.

*La vulve encore ardente, elle se retira,
Épuisée par les hommes, mais non assouvie.*

*L'autorité
maritale*

41. Dans un différend survenu en Catalogne, une femme se plaignait de ce que les assauts de son mari étaient trop assidus. (A mon avis, ce n'était peut-être pas tant qu'elle en était incommodée – car je ne crois qu'aux miracles de la religion – que pour réfréner et même brider, sous ce prétexte, l'autorité des maris sur leur femme, ce qui est pourtant justement l'aspect fondamental du mariage... C'était peut-être aussi pour montrer que leur hargne et leur malignité se moque de la couche nuptiale, et foule aux pieds les grâces et les douceurs mêmes de Vénus). Son mari, homme véritablement dénaturé et bestial, avait répondu

1. Tout ce passage est d'une rédaction assez confuse, Montaigne, ajoutant les anecdotes les unes derrière les autres sans guère se préoccuper de la cohérence syntaxique de l'ensemble... J'ai dû prendre pas mal de libertés avec la construction des phrases et leur découpage pour rendre le texte compréhensible.

2. Proculus et Messaline.

que même les jours de jeûne il lui fallait faire la chose au moins dix fois. Alors la reine d'Aragon, après mûre délibération du conseil, pour fixer une règle et donner un exemple valable en tout temps de la modération et de la mesure qui conviennent dans un mariage, rendit un arrêt mémorable qui fixait à six par jour les bornes légitimes et nécessaires pour cette activité. En cela elle abandonnait une grande part du besoin et du désir de son sexe et l'atténuait, pour établir, disait-elle, un usage aisé et par conséquent permanent et immuable. Et docteurs de s'écrier : « Quels doivent être le désir et la concupiscence des femmes, pour que leur raison, leur sens moral et leur vertu les aient amenées à ce chiffre ! » C'est qu'ils considéraient à quel point l'évaluation de nos appétits sexuels sont sujets à variation, puisque Solon, chef de file de l'école juridique, fixe à trois fois par mois seulement l'accomplissement de l'acte pour qu'on ne risque pas d'y être pris en défaut, ce qui est une hantise conjugale¹. Et après avoir cru et rapporté tous ces exemples... c'est quand même aux femmes que nous avons imposé tout spécialement la continence, sous peine de châtiments suprêmes et extrêmes !

42. Il n'est pas de passion plus exigeante que celle-là, et nous voulons qu'elles seules y résistent, non seulement comme à un vice quelconque, mais comme à quelque chose d'abominable et d'exécration, pire que l'irréligion ou le parricide. Et pendant ce temps, nous autres, nous nous y livrons sans ressentir de faute et sans nous faire de reproches. Ceux-là mêmes qui, parmi nous, ont essayé d'en venir à bout, ont suffisamment reconnu combien c'était difficile, voire impossible, même en usant de remèdes matériels, de mater, affaiblir et refroidir le corps. Et elles, au contraire, nous les voulons saines, vigoureuses, en bonne santé, bien nourries et chastes tout ensemble, c'est-à-dire chaudes et froides en même temps ! Car le mariage, dont nous disons qu'il doit avoir pour fonction de les empêcher de brûler leur apporte en fait peu de rafraîchissement, de la façon dont

1. Montaigne écrit : «... ne taxe qu'a trois fois par mois, pour ne faillir point, cette hantise conjugale. » L'interprétation de « faillir » est délicate ici. A. Lanly [53] comprend « pour qu'il n'y ait pas faute », mais escamote en fait la dernière partie de la phrase « cette hantise conjugale », en parlant seulement de « commerce conjugal ». Je me range ici du côté de D. M. Frame [27] qui traduit par : « in order to keep from failing ».

nous nous conduisons. Si elles en choisissent un dont l'âge offre encore une bouillante vigueur, il se fera gloire d'aller l'épandre ailleurs :

Martial [46],
XII, 99, vv.
10, 7 et 11.

*Allons, de la pudeur, ou allons devant la justice :
J'ai payé très cher pour ton membre, Bassus,
Il n'est plus à toi : tu l'as vendu !*

43. Le philosophe Polémon fut à juste titre traduit en justice par sa femme, parce qu'il allait semant en un champ stérile le fruit qui était dû au champ génital¹. Quand elles prennent des vieux maris cassés par les ans, les voilà, en plein mariage, dans une situation pire que celle des vierges ou des veuves. Nous les considérons comme bien pourvues parce qu'elles ont un homme à leur côté, tout comme les Romains ont tenu pour violée la vestale Clodia Laeta que Caligula² avait approchée, bien qu'il fût avéré qu'il l'avait seulement approchée. Mais d'un autre côté, on renforce par là leur besoin, parce que le contact et la compagnie de quelque mâle que ce soit éveille leur ardeur, qui demeurerait plus calme dans la solitude. Et c'est pourquoi, vraisemblablement, dans le but de rendre leur chasteté plus méritante, Boleslav et Kinge, sa femme, souverains de Pologne, la consacrèrent d'un commun accord par un vœu le jour même de leurs noces, alors qu'ils étaient couchés ensemble, et s'y maintinrent, faisant fi des commodités maritales.

44. Nous formons les femmes, dès l'enfance, aux stratagèmes de l'amour : leur grâce, leur parure, leur savoir, toute leur instruction n'est faite que dans ce but. Leurs gouvernantes ne leur mettent en tête rien d'autre que le visage de l'amour, ne fût-ce qu'en le leur représentant constamment pour les en déguster ! Ma propre fille (je n'ai qu'elle comme enfant³) est à l'âge où les lois autorisent les plus ardentes à se marier ; mais elle n'est pas très avancée pour son âge, mince et douce, elle a été élevée par sa mère selon ce tempérament, en privé, et à l'écart des autres, si bien qu'elle ne fait que commencer à se défaire de la naïveté

1. Diogène Laërce ([38] *Vie de Polémon*, IV, 17) dit que ce philosophe fréquentait les adolescents...

2. Il s'agit en réalité de Caracalla.

3. En fait, Montaigne avait eu d'autres enfants, mais en 1586, date probable de composition de ce texte, c'était la seule qui eût survécu, et elle devait avoir alors quinze ans.

de l'enfance. Elle lisait devant moi un livre en français ; le mot de « fouteau » s'y trouva, c'est le nom d'un arbre connu. Sa gouvernante l'arrêta net, un peu brutalement, et lui fit sauter ce mauvais passage... Je l'ai laissée faire, pour ne pas venir troubler leurs conventions, car je ne m'occupe pas du tout de cette éducation : la société des femmes a des aspects mystérieux, qu'il faut leur laisser. Mais si je ne me trompe, la fréquentation de vingt laquais pendant six mois n'aurait pu imprimer dans son imagination, l'idée, l'usage et toutes les conséquences du son de ces syllabes scélérates, aussi bien que le fit cette bonne vieille, par sa réprimande et son interdiction.

*La vierge précoce se plaît aux danses ioniennes,
Elle se torture les membres,
Depuis sa tendre enfance elle rêve
À des amours impudiques¹.*

Horace [32],
III, 6, vv.
21-24.

45. Que les femmes se dispensent un peu des règles de la bienséance, qu'elles se mettent à parler librement, et nous ne sommes plus que des enfants auprès d'elles dans cette science-là. Écoutez-les décrire nos façons de faire la cour et nos conversations : elles vous montrent fort bien que nous ne leur apportons rien qu'elle n'aient déjà su et assimilé sans nous. Serait-ce donc, comme le prétend Platon, qu'elles ont été autrefois des garçons débauchés ? J'eus l'occasion un jour de me trouver dans un endroit où je pouvais saisir tout ce qui se disait entre elles sans éveiller de soupçons : que ne puis-je les rapporter ! « Par Notre-dame, me suis-je dit, allons de ce pas étudier les phrases d'Amadis, et les livres de Boccace et de l'Arétin pour faire les malins : nous perdons notre temps ! » Il n'est pas de mot, ni d'exemple, ni de façon de se comporter qu'elles ne connaissent mieux que nos livres... C'est une science qui naît dans leurs veines,

Inspirée par Vénus elle-même,

... une science que leur instillent continuellement dans l'âme ces bons maîtres d'école que sont la Nature, la jeunesse, la santé ; elles n'ont que faire de l'apprendre : elles l'engendrent.

Virgile [99],
III, v. 267.

Jamais la blanche colombe ou quelqu'autre oiseau,

Catulle [10],
LXVIII, 125.

1. Cette citation comporte une erreur dans l'édition de 1595 : « Natura virgo » au lieu de « Matura virgo » ; je l'ai corrigée.

*Plus lascif encore qu'on pourrait nommer,
N'a de son bec plus ardemment cherché les baisers
Que la femme qui s'abandonne à la passion.*

46. Si l'on n'avait tenu un peu en bride, par la crainte et le sentiment de l'honneur qu'on leur a inculqués, la violence naturelle de leur désir, nous étions perdus ! Tout le mouvement du monde conduit à cet accouplement et s'y résume ; c'est quelque chose qui est diffus en tout, un centre vers quoi tout converge. On peut voir encore des ordonnances édictées pour le service de l'amour par la vieille et sage Rome, et les préceptes de Socrate pour l'instruction des courtisanes.

*Les petits livres stoïciens ne détestent pas
Traîner sur leurs coussins de soie.*¹

47. Dans ses lois, Zénon réglait aussi les écartements et les secousses du dépucelage. Quel était le sens du livre de Straton *De la conjonction charnelle* ?² Et de quoi donc traitait Théophraste, dans ceux qu'il intitula, l'un *L'amoureux*, l'autre *De l'Amour* ? Et Aristippe dans le sien : *Des délices antiques* ? Que cherchent à faire les descriptions si étendues et si vivantes, chez Platon, des amours de son temps ? Et le livre intitulé *De l'amoureux*, de Démétrios de Phalère ? Et *Clinias*, ou *L'Amoureux forcé*, d'Héraclide du Pont ? Celui d'Antisthène *De la façon de faire des enfants*, ou *Des Noces*, ou cet autre intitulé *Du Maître*, ou *De l'amant* ? Ariston a traité des *Exercices amoureux* ; Cléanthe a écrit *De l'Amour* et *De l'Art d'aimer*. Et que dire des Dialogues amoureux de Sphéros ? Quant au conte sur Jupiter et Junon, de Chrysippe, il est éhonté au-delà du supportable, sans parler de ses cinquante *Épîtres*, tellement lascives ? Et je laisse de côté les écrits des philosophes de l'école épicurienne, si favorables à la volupté. Cinquante divinités étaient autrefois affectées spécialement au service de l'amour ; et il s'est trouvé un peuple chez qui, pour endormir la concupiscence de ceux qui venaient faire leurs dévotions, on tenait à leur disposition dans les temples des filles et des garçons pour qu'ils en tirent du plaisir, et le fait

1. Horace [30], VIII, v. 15. La citation est partiellement inexacte.

2. La plupart des ouvrages cités ici par Montaigne le sont dans Diogène Laërce [38]. Je n'ai pas cru nécessaire de le rappeler pour chacun, et par ailleurs, la plupart de ces « auteurs » ont déjà été cités.

de s'en servir avant de venir à l'office faisait partie du cérémonial. « *Il ne faut pas s'en étonner, car l'incontinence est nécessaire à la continence; et on éteint l'incendie par le feu* »¹.

48. Presque partout dans le monde, cette partie de notre corps était déifiée. Dans une même région, les uns s'écorchaient le membre viril pour en consacrer un morceau aux dieux, les autres consacraient leur semence et en faisaient offrande. Dans une autre, les jeunes hommes se le transperçaient publiquement, et l'incisaient en divers endroits entre peau et chair pour y enfoncer des baguettes de bois, les plus longues et les plus grosses qu'ils pouvaient supporter. Ils faisaient ensuite du feu avec ces baguettes, pour en faire offrande à leurs dieux, et celui qui ne pouvait supporter la violence de cette douleur était considéré comme peu vigoureux et peu chaste. Ailleurs, on reconnaissait celui qui serait le magistrat le plus sacré en examinant ces parties-là, et on en portait l'effigie en grande pompe dans plusieurs cérémonies célébrées en l'honneur de diverses divinités.

*Rites
phalliques*

49. Les dames égyptiennes, lors de la fête des «Bacchanales», en portaient un au cou, en bois, très joliment sculpté, grand et lourd, adapté à la force de chacune. Et la statue de leur dieu en présentait un dont la taille dépassait le reste de son corps.

50. Pas loin d'ici², les femmes mariées en donnent la forme à leur chapeau, qu'elles placent sur leur front, pour se glorifier du plaisir qu'elles en ont; et quand elles deviennent veuves, elles le rejettent en arrière, caché sous leurs cheveux.

51. À Rome, les matrones les plus sages considéraient comme un honneur d'offrir des fleurs et des couronnes à la statue du dieu Priape, et l'on faisait asseoir les vierges, le soir de leurs noces, sur ses parties honteuses. Et de nos jours encore j'ai vu, me semble-t-il, quelque chose qui ressemblait à cette dévotion³.

1. D. M. Frame indique « Tertullien » (*De la pudeur* I, 16), mais la nouvelle édition « Pléiade » des *Essais* [54] précise : CCXXI, 16. Voir [91] et aussi dans : http://www.tertullian.org/latin/de_pudicitia.htm (référence communiquée par P. Bailhache).

2. Au Pays basque : Montaigne a déjà évoqué cette coiffe en I,22 §42.

3. L'usage de se frotter le ventre contre certains arbres ou menhirs pour avoir un enfant a persisté, semble-t-il, jusqu'au début du XXe siècle dans les campagnes.

Que signifiait d'autre cette pièce ridicule¹ sur les chausses de nos ancêtres, que l'on voit encore chez les Suisses ? Et à quoi sert l'ostentation actuelle de nos parties intimes, sous nos culottes, et bien souvent, ce qui est pire, avec une exagération de leurs dimensions naturelles, par stratagème et imposture ?

52. Je suis tenté de penser que cette sorte de vêtement fut inventée dans les siècles les meilleurs et les plus sérieux, afin de ne pas tromper les gens : chacun peut ainsi rendre compte publiquement² de ce dont il dispose effectivement. Les peuples les plus simples l'ont encore, et il y a quelque rapport avec la réalité. On donnait pour cela des informations à l'ouvrier, comme on le fait pour le bras ou le pied.

53. Un noble personnage³, dans ma jeunesse, fit émasculer quantité de belles statues antiques dans sa grande ville, pour ne pas choquer le regard des gens ; il suivait en cela l'avis d'un autre personnage de l'antiquité :

C'est une cause de trouble que de montrer en public la nudité.

Mais il aurait dû se douter, à l'exemple des mystères de la « Bonne Déesse »⁴ où toute apparence masculine était interdite, que cela ne suffisait pas, et qu'il lui fallait encore castrer les chevaux, les ânes, et finalement la Nature toute entière !

Cicéron [20],
IV, xxxiii,
citation
d'Ennius.

Virgile [99],
III, vv.
242-244.

*Car tous les êtres qui vivent sur la terre, hommes et bêtes,
Habitants des eaux, troupeaux, oiseaux multicolores
Courent poussés par les feux de l'amour.*

54. Les dieux, dit Platon, nous ont pourvus d'un membre indocile et tyrannique qui, comme un animal furieux, entreprend de tout soumettre à sa domination à cause de la violence de son désir. Il en est de même pour les femmes, qui ont là une sorte d'animal glouton et vorace, qui devient forcené d'impatience si on ne lui donne pas son aliment en temps voulu ; soufflant sa rage

1. La braguette, qui se portait en effet de façon très ostentatoire, jusqu'à la fin du Moyen-Âge.

2. Cette phrase est un ajout manuscrit de l'« exemplaire de Bordeaux » et elle comporte les mots « *et galamment* » qui n'ont pas été repris dans l'édition de 1595.

3. Ce pourrait être le pape Paul III ou Paul IV, ou encore Calvin.

4. Fauna, épouse du dieu Faunus ; elle serait la déesse romaine antique de la chasteté.

dans leurs corps, il obstrue les conduits et gêne la respiration, causant toutes sortes de troubles, jusqu'à ce que, ayant goûté au fruit vers lequel tend la soif commune, il en ait largement arrosé et ensemencé le fond de la matrice.

55. Le législateur dont je parlais tout à l'heure devrait aussi s'aviser du fait qu'il est peut-être plus chaste et plus utile de leur faire connaître de bonne heure la réalité, plutôt que de la leur laisser deviner selon la liberté et la vivacité de leur imagination. Aux parties véritables, le désir et l'espoir leur en font substituer d'autres, extravagantes et trois fois plus grandes. Et je connais quelqu'un qui a perdu toutes ses chances pour avoir dévoilé les siennes à un endroit où il n'était pas encore en mesure de les employer à leur usage véritable.

56. Quel dommage ne causent-ils pas, ces énormes dessins dont les jeunes gens parsèment les passages et les escaliers des maisons royales ! Ils suscitent chez les femmes un cruel mépris envers nos capacités naturelles. Peut-être bien que Platon a pensé à cela en ordonnant, après d'autres États bien organisés, que les hommes, les femmes, les jeunes et les vieux se présentent nus dans les gymnases à la vue de tous ? Les femmes des Indes, habituées à voir les hommes nus, ont au moins le sens de la vue refroidi. Celles du grand royaume de Pegu¹ ne portent pour tout vêtement qu'un morceau d'étoffe fendu par devant en-dessous de la ceinture, et si étroit que malgré la décence cérémonieuse qu'elles y mettent, on les voit tout entières à chaque pas. Elles disent que c'est une invention faite pour attirer les hommes vers elles, et les détacher des mâles, s'opposant ainsi à l'habitude invétérée de ce peuple. Mais on pourrait dire aussi qu'elles y perdent ainsi plus qu'elles n'y gagnent, car une faim complète est plus ardente que celle qu'on a rassasiée au moins par les yeux.

57. Livie² disait que pour une honnête femme, un homme nu n'est rien d'autre qu'une image. Les Lacédémoniennes, plus vierges quand elles étaient femmes que ne le sont nos filles, voyaient tous les jours les jeunes hommes de leur ville dépouillés de leurs vêtements pour se livrer à leurs exercices, et elles n'étaient pas elles-mêmes très soucieuses de cacher leurs cuisses en mar-

1. Ville de Birmanie ; aujourd'hui, c'est Rangoon qui est devenue la plus importante.

2. Femme de l'empereur Auguste.

chant : comme le dit Platon, elles s'estimaient assez couvertes par leur vertu sans avoir besoin de *vertugade*¹. Mais ceux dont parle saint Augustin ont attribué un tel pouvoir de tentation à la nudité qu'ils en sont arrivés à se demander si, le jour du Jugement Dernier, les femmes ressusciteront en gardant leur sexe, ou si elles ne prendront pas plutôt le nôtre, pour ne pas nous tenter encore dans cette sainte situation.

58. En somme, on leurre les femmes, et on les excite par toutes sortes de moyens. Nous échauffons et excitons sans cesse leur imagination, et puis nous nous plaignons ! Disons la vérité : beaucoup d'entre nous craignent plus la honte qui leur vient des vices de leur femme que des leurs, se soucient plus (charité admirable !) de la conscience de leur bonne épouse que de la leur propre, et aimeraient mieux être voleurs et sacrilèges ou que leur femme soit meurtrière et hérétique plutôt que de savoir qu'elle n'est pas plus chaste que son mari.

59. C'est une inique façon de concevoir le vice². Nous sommes, elles et nous, capables de mille corruptions contre nature et plus graves que la lascivité. Mais nous concevons et évaluons les vices non pas selon ce qu'ils sont vraiment, mais selon notre intérêt : ils n'ont donc pas tous la même importance pour nous. La sévérité de nos jugements conduit les femmes à s'adonner à la lascivité plus âprement et plus vicieusement que la simple nature ne le voudrait, et cela entraîne des conséquences pires que ne sont leurs causes.

60. Elles incitent volontiers leur mari à gagner de l'argent au Palais de Justice, et de la réputation à la guerre, plutôt que de monter une garde difficile au milieu de l'oisiveté et des plaisirs. Ne voient-elles pas qu'il n'est aucun marchand, ni procureur, ni soldat qui ne quitte aussitôt sa besogne pour courir à cette autre, et même le crocheteur ou le savetier, tout affamés qu'ils soient, et harassés de travail ?

Horace [32],
II, 12, vv.
21-28.

*Voudrais-tu, pour les biens d'Achéménès le riche,
Les trésors de Mygdon, roi de la fertile Phrygie,*

1. La *vertugade* était une robe maintenue très large par un cercle de bois. Je conserve le mot de Montaigne pour l'assonance avec *vertu*.

2. Dans le texte de l'« exemplaire de Bordeaux », ce paragraphe figurait plus loin après les vers, à l'endroit ici numéroté 61.

*Ou les riches demeures des Arabes – changer de Licymnia
 Un seul cheveu quand elle se détourne,
 Offrant sa nuque aux brûlants baisers?
 Ou quand complaisante et rétive à la fois
 Elle refuse de laisser prendre ces baisers que tu réclames
 Qu'elle désire encore plus et que bientôt elle te prendra?*

61. Je ne sais si les exploits de César et d'Alexandre surpassent en difficulté la résolution dont doit faire preuve une belle jeune femme élevée à notre façon, à la lumière et au contact du monde, exposée à tant de mauvais exemples, pour se garder intacte, au milieu de mille poursuites amoureuses, continuelles et insistantes. Il n'y a pas d'action plus épineuse, ni de plus active, que cette inaction. Je trouve plus aisé de porter une cuirasse toute sa vie qu'un pucelage. Et le vœu de virginité est le plus noble de tous, parce qu'il est le plus difficile, « *La force du Diable est dans les reins* », dit saint Jérôme.

Saint-Jérôme
 [36], t. II, p.
 72.

62. Certes, le plus difficile des devoirs humains, celui qui nécessite le plus de force, nous l'avons laissé aux dames, et nous leur en abandonnons la gloire. Cela doit leur fournir une bonne raison de s'y entêter, car c'est une belle occasion de nous braver, de fouler aux pieds cette sottise prééminence en matière de valeur et de vertu que nous prétendons avoir sur elles. Elles découvriront, si elles y prêtent attention, qu'elles seront de ce fait non seulement fort estimées, mais aussi mieux aimées : un galant homme n'abandonne pas sa quête parce qu'on l'a repoussé, pourvu que ce refus soit motivé par la chasteté, et non le choix d'un autre. Nous avons beau jurer et menacer, nous avons beau nous plaindre : nous mentons, car nous les en aimons encore plus. Il n'est pas de meilleur appât que celui de la sagesse, sans rudesse, et sans aigreur. C'est de la stupidité et de la faiblesse que de s'entêter contre la haine et le mépris ; mais contre une vertueuse et constante résolution, associée à de bonnes dispositions, c'est là que se montre une âme noble et généreuse. Les femmes peuvent nous savoir gré de nos services jusqu'à un certain point, et nous faire sentir en toute honnêteté qu'elles ne nous méprisent pas.

*Difficile
 chasteté*

63. Car elle est bien cruelle, ne serait-ce qu'à cause de la difficulté à la suivre, cette loi qui leur commande de nous abhorrer parce que nous les adorons, et de nous haïr parce que nous les

aimons ! Pourquoi n'écouterai-elles pas nos offres et nos demandes, pour autant qu'elles se maintiennent dans les limites du devoir et de la réserve ? Pourquoi supposer qu'elles contiennent en elles-mêmes un sens plus libre ? Une reine de notre époque a dit finement que refuser ces avances, c'est témoigner de sa faiblesse, et souligner du même coup sa propre facilité : une dame qui n'a pas été tentée ne peut se vanter de sa chasteté !

64. Les limites de l'honneur ne sont pas tracées si étroites : il peut se relâcher, il peut s'accorder quelques dispenses sans se renier pour autant. À sa frontière, il y a une certaine étendue libre, indifférente et neutre. Il est bien stupide, celui qui a réussi à le presser et l'acculer de force dans son coin et son réduit fortifié et n'est pas satisfait de son sort ! Le prix de la victoire est fonction de sa difficulté. Voulez-vous savoir quelle impression a faite sur son cœur votre service et vos mérites ? Vous pouvez mesurer cela à sa conduite. Telle peut donner plus qui ne donne pas tant. La reconnaissance due pour un bienfait dépend entièrement de l'intention de celui qui en est l'auteur : les autres circonstances sont sans importance, mortes et fortuites. Il lui en coûte plus de donner un peu qu'à sa compagne de donner tout, et s'il est quelque chose dont la rareté peut servir à estimer le prix, c'est bien en cela : ne regardez pas si c'est peu, mais combien il en est peu qui l'obtiennent. La valeur de la monnaie change, selon la frappe et la marque de son origine.

65. Quoi que le dépit et le manque de retenue de certains puissent les amener à dire, dans l'excès de leur mécontentement, la vertu et la vérité reprennent toujours l'avantage. J'ai vu des femmes dont la réputation avait longtemps été ternie injustement, retrouver l'estime de tous les hommes par leur seule constance, sans l'avoir recherchée ni cultivée, chacun se repentant et démentant ce qu'il avait cru ; et de filles un peu suspectes, les voilà qui tiennent maintenant le premier rang parmi les femmes honorables. Quelqu'un disait à Platon : « tout le monde médit de vous ! — Laissez-les dire, répondit-il. Je vivrai de telle manière que je les ferai changer de langage. »¹

1. Selon P. Villey [50], l'anecdote serait tirée du « sermon 54 » des moines Antonius et Maximus, dont les ouvrages sont des recueils de « sentences » (pensées).

66. Outre la crainte de Dieu et le prix attaché à une gloire si rare, qui doit inciter les dames à se conserver intactes, la corruption qui règne à notre époque les y contraint : si j'étais à leur place, il n'y a rien que je ne ferais plutôt que de confier ma réputation à des mains aussi dangereuses. De mon temps, le plaisir de raconter ses amours (plaisir qui n'est guère moins doux que celui de l'action elle-même) n'était permis qu'à ceux qui avaient un ami fidèle et unique ; mais à présent, ce que l'on trouve dans les conversations ordinaires et les propos de table, ce sont les vantardises à propos des faveurs obtenues et des libéralités secrètes des dames. C'est vraiment trop d'abjection et de bassesse que de laisser ainsi cruellement persécuter, malmener et fouiller ces douces beautés par des gens ingrats, bavards et tellement volages.

67. Cette exaspération exagérée que nous avons envers le vice des femmes nous vient de la plus vaine et la plus tempétueuse maladie qui puisse affliger l'âme humaine : la jalousie.

*Qui interdit de prendre de la lumière au flambeau voisin ?
Elles peuvent bien donner sans cesse, le fonds demeure.*¹

68. La jalousie, et sa sœur l'envie, me semblent parmi les plus ineptes de la troupe. De cette dernière je ne puis guère parler : cette passion que l'on dit si forte, si puissante, m'a fait la grâce de n'avoir aucune prise sur moi. Quant à l'autre, je la connais au moins de vue : les bêtes elles-mêmes l'éprouvent. Le berger Crastis étant tombé amoureux d'une chèvre, son bouc vint par jalousie lui heurter violemment la tête avec la sienne au point de l'écraser, pendant qu'il dormait. Nous avons accru les débordements de cette fièvre à l'exemple de certaines nations barbares. Les mieux éduquées en ont été atteintes, ce qui est normal, mais n'ont pas été emportées :

La jalousie

*Aucun adultère, percé par l'épée d'un mari,
n'a rougi de son sang les eaux du Styx.*

Second, [26],
I, 7, vv.
71-72.

69. Lucullus, César, Pompée, Antoine, Caton et d'autres grands hommes ont été cocus, et l'apprennent sans que cela fasse

1. Ovide : le premier vers vient de *l'Art d'aimer* [60], III, 93 – et le second des *Priapea* [2] f° 3 v°.

grand bruit. Il n'y eut en ce temps-là que ce sot de Lépide qui en mourut d'angoisse.

Catulle [10],
XV, 17.

*Ah ! Malheureux, victime d'un funeste destin,
C'est tiré par les pieds que tu passeras la porte
Et tu iras nourrir les poissons ou les raves.*

Et le dieu de Virgile¹, quand il surprit sa femme avec l'un de ses compagnons², se contenta de leur faire honte,

Ovide [56],
IV, vv.
187-88.

*Et l'un des dieux, et non des plus austères,
aimerait encourir un pareil déshonneur*

sans que cela l'empêche d'être excité par les douces caresses que lui prodigue son épouse, se plaignant seulement qu'elle se défie un peu depuis cela de son affection.

Virgile [97],
VIII, vv.
395-6.

*Pourquoi chercher aussi loin des raisons ?
Ai-je perdu ta confiance, déesse ?*

Elle lui adresse même une requête en faveur de son fils bâtard,

Virgile [97],
VIII, vv. 393.

moi la mère, je te demande des armes pour mon fils,

requête qui lui est libéralement accordée, et Vulcain parle d'Énée avec fierté³,

Virgile [97],
VIII, v. 441.

Il faut des armes à un ardent guerrier.

Tout cela est d'une humanité à la vérité plus qu'humaine ; et cet excès de bonté, j'admets qu'on l'abandonne aux dieux.

Catulle [10],
LXVIII, v.
141.

Il n'est pas juste de comparer les hommes aux dieux.

70. Quant à la mise en commun des enfants, outre que les plus sérieux législateurs l'ordonnent et la souhaitent dans leurs États, elle ne touche pas les femmes, chez qui la jalousie, je ne sais pourquoi, est encore mieux enracinée que chez les hommes :

Catulle [10],
LXVIII, v.
139.

*Souvent même, Junon, souveraine des dieux,
A brûlé de jalousie du fait des frasques de son époux.*

1. Vulcain, dont il a été question dans les vers du début de cet « Essai ».

2. Le dieu Mars.

3. Chez Virgile, Énée est le fils d'Anchise, prince de Troie, et de Vénus.

71. Quand la jalousie s’empare de ces pauvres âmes, faibles et sans résistance, c’est pitié que de voir comment elle les tiraille et tyrannise cruellement. Elle s’insinue en elles sous prétexte d’amitié. Mais dès qu’elle les a en son pouvoir, les mêmes causes qui servaient de fondement à la bienveillance servent alors de fondement à une haine mortelle. De toutes les maladies de l’esprit, c’est celle à qui le plus de choses servent d’aliment, et le moins de choses de remède. La vertu, la santé, le mérite, la réputation du mari sont alors les boutefeux de leur malfaisance et de leur rage.

Les haines de l’amour sont les seules qui soient implacables.

Properce
[75], II, 8, v.
3.

72. Cette fièvre enlaidit et abîme tout ce qu’elles ont de bon par ailleurs, et venant d’une femme jalouse, aussi chaste et bonne maîtresse de maison qu’elle soit, il n’est aucun acte qui ne sente l’aigre et l’agacement. C’est une agitation effrénée qui les pousse à des comportements extrêmes, tout à fait en contradiction avec ce qui les a causés. Ce fut le cas¹ d’un certain Octave, à Rome : ayant couché avec Pontia Posthumia, son affection pour elle s’accrût du plaisir qu’il y prit, et il la pressa vivement de l’épouser. Ne pouvant parvenir à la convaincre, son amour extrême le précipita alors dans l’acte de la plus cruelle et mortelle inimitié : il la tua. Les autres signes de cette maladie amoureuse, ce sont les haines dissimulées, les complots, les conjurations,

Et l’on sait de quoi la fureur d’une femme est capable,

Virgile [97],
V, v. 6.

et une rage qui se ronge d’autant plus qu’elle est contrainte de se justifier sous le prétexte des bons sentiments.

73. Le devoir de chasteté s’étend fort loin. Est-ce leur volonté instinctive que nous voulons leur voir brider ? Elle est à la fois bien souple et bien active, et elle est bien prompte pour être arrêtée. Comment faire, puisque les rêves les entraînent parfois si loin qu’elles ne peuvent plus s’en détacher ? Il n’est pas en leur pouvoir, ni peut-être en celui de la chasteté elle-même – puisque

1. Montaigne écrit « il fut bon d’un Octavius... » P. Villey [50] donne en note pour ce mot : « Plaisant ». A. Lanly [53] reprend cette traduction. Je pense que le contexte ne l’autorise guère, et je me place plutôt du côté de D. M. Frame qui comprend : « A good example was... » ou de Cotton [22] : « This held good with one Octavius... ».

c'est quelque chose de féminin – de se défendre contre les tentations et contre le désir. Si donc c'est de leur seule volonté instinctive qu'il s'agit, qu'y pouvons-nous ? Imaginez la bousculade autour de celui qui aurait le privilège d'être porté, vif comme l'oiseau, mais sans yeux pour le voir et sans langue pour le dire, sur le poing de chacune de celles qui voudraient de lui¹ ! Les femmes Scythes crevaient les yeux à tous leurs esclaves et prisonniers de guerre, pour s'en servir plus librement et en secret.

74. Quel énorme avantage que de savoir saisir le moment opportun ! Si l'on me demandait quelle est la première des choses en amour, je répondrais que c'est de savoir prendre son temps. Et la deuxième ? La même chose. La troisième ? Encore la même. C'est une condition essentielle. J'ai souvent manqué de chance, mais parfois aussi d'audace. Que Dieu préserve du mal celui qui peut encore aujourd'hui se moquer de cela ! En ce siècle, il faut plus de témérité en amour. Nos jeunes gens l'excusent sous prétexte d'ardeur. Mais si les dames y regardaient de près, elles s'apercevraient qu'il s'agit plutôt de mépris... Je craignais d'offenser, et m'en faisais scrupule : je respecte ordinairement ce que j'aime : qui oublie le respect, en cette matière, en efface le lustre. J'aime qu'on y fasse un peu l'enfant, le craintif, le serviteur. Si ce n'est pas tout à fait le cas en amour, j'ai ailleurs quelque apparence de la sottise honte dont parle Plutarque, et le cours de ma vie en a été atteint et marqué de diverses façons : c'est un aspect de moi bien mal assorti à mon caractère en général. Mais sommes-nous autre chose que rébellion et discordance ? Je me sens désarmé quand je dois essayer un refus, aussi bien que quand je dois refuser quelque chose. Et il m'en coûte tant de faire de la peine aux autres que dans les occasions où le devoir m'oblige à heurter les intentions de quelqu'un, dans une affaire douteuse où il est impliqué, je le fais de mauvais gré et à contrecœur. Mais s'il s'agit de moi personnellement (et bien qu'Homère dise que

1. Cette phrase a suscité diverses interprétations. Je retiens ici celle de M. Guilbaud [52] qui considère que « poinct » est une faute pour « poing », et que la métaphore filée a trait à la fauconnerie. Le sens me paraît donc être : « il aurait fort à faire celui qui... », parce que le fait de ne rien voir et de ne rien dire garantirait l'impunité à celles qui lui accordaient leurs « faveurs » – et que donc elles seraient nombreuses sur les rangs. Mais si cette interprétation est la bonne, alors il est étonnant que Montaigne n'ait pas corrigé la faute sur l'« exemplaire de Bordeaux » ?

la honte est une bien sotte vertu pour celui qui est dans le besoin), j'en charge généralement quelqu'un d'autre, pour qu'il en rougisse à ma place. J'ai la même difficulté pour éconduire ceux qui me sollicitent, au point que parfois, il m'est arrivé de vouloir refuser quelque chose et de ne pas en avoir la force.

75. C'est donc une folie que de vouloir brider chez les femmes un désir qui est chez elles si brûlant et si naturel. Et quand je les entends se vanter de leur disposition naturelle si froide et si virginale, je me moque d'elles : c'est vraiment trop nier leurs véritables dispositions. Quand il s'agit d'une vieille édentée et décrépète, ou d'une jeune phthisique et desséchée, si on ne peut les en croire tout à fait, au moins en ont-elles l'apparence. Mais celles qui sont alertes et respirent bien ne font qu'aggraver leur cas, parce que les excuses qu'on en peut recevoir servent plutôt à les accuser. C'est comme pour un gentilhomme de mes voisins, qu'on soupçonnait d'être impuissant :

*Son membre, plus mollassé que la tige d'une bette,
Ne s'est jamais dressé jusqu'au milieu de sa tunique.*

Catulle [10],
LXVII, vv.
21-22.

Trois ou quatre jours après ses noces, il eut, pour se justifier, la hardiesse de jurer «l'avoir fait vingt fois» la nuit précédente, ce qu'on utilisa pour prouver qu'il ignorait tout de la chose, et faire annuler son mariage. En fin de compte, prétendre «être froide et virginale» n'est rien dire qui vaille, car il n'y a ni continence ni vertu si nulle tentation ne vient tirer en sens contraire.

76. «Cette tentation existe», faut-il dire au contraire, «mais je ne suis pas prête à me rendre.» Même les saints parlent ainsi. Je parle de celles qui se vantent à bon escient de leur froideur et de leur insensibilité, et qui veulent être crues sur le sérieux de leur visage. Car quand il s'agit d'un visage de convention, où les yeux démentent les paroles, et avec le jargon de leur état, qui dit tout le contraire de ce qu'il veut dire, je trouve cela plaisant. Je suis fort attaché à la sincérité et à la franchise ; mais on n'y peut rien : si la vertu n'est pas complètement sotte ou infantile, elle est inepte, et convient fort peu aux dames dans leurs relations amoureuses ; elle dévie aussitôt vers l'impudence. Leurs artifices et leurs grimaces ne trompent que les sots : le mensonge y est à la place d'honneur : c'est un détour qui conduit à la vérité, mais

par une fausse porte.

77. Si nous ne pouvons contenir leur imagination, qu'attendons-nous d'elles? Des actes? Il en est beaucoup qui échappent à toute communication extérieure, et par lesquels la chasteté peut être mise à mal.

Martial [46],
VII, 61, v. 6.

Elle fait souvent ce qu'elle fait sans témoins.

Et les actes que nous craignons le moins sont peut-être les plus à craindre: leurs muets péchés sont les pires.

Martial, [46]
VI, 7, v. 6.

Je trouve moins choquante une courtisane qui agit sans détours.

78. Il est des actes qui, sans impudeur, peuvent perdre leur caractère pudique, et qui plus est, à l'insu des femmes elles-mêmes. « *Il est arrivé qu'une sage-femme, en vérifiant à la main la virginité d'une jeune fille, soit par maladresse, soit par méchanceté, soit par malheur, l'ait déflorée.* » Telle a supprimé sa virginité pour l'avoir cherchée; telle autre en s'en amusant, l'a mise à mal.

Saint
Augustin [5],
I, XVIII.

79. Nous ne saurions fixer des limites précises aux actions que nous leur défendons. Il nous faut formuler nos lois en des termes généraux et vagues. L'idée même que nous nous faisons de leur chasteté est ridicule, car parmi les exemples extrêmes que j'ai pu connaître, je peux citer Fatua, femme de Faunus¹, qui ne se montra jamais à un mâle, quel qu'il fût, après ses noces, et la femme de Hiéron² qui ne s'apercevait pas que son mari sentait mauvais, parce qu'elle pensait qu'il s'agissait là d'un trait commun à tous les hommes. Il faudrait donc en somme qu'elles deviennent insensibles et invisibles pour nous satisfaire!

80. Or il faut bien admettre que le point crucial du jugement que l'on peut porter sur ce devoir réside essentiellement dans la volonté. On connaît des maris qui ont supporté cet accident conjugal, non seulement sans adresser reproches ni offenses à leurs femmes, mais avec une étonnante estime et reconnaissance de leur vertu. Ce fut le cas pour cette femme qui préférerait

1. Cf. supra, p. 98, note 4.

2. Anecdote tirée de Plutarque [73] *Comment on pourra recevoir utilité de ses ennemis.*

son honneur à sa vie, et qui l'a sacrifié au désir enragé d'un ennemi mortel, pour sauver la vie de son mari, faisant ainsi pour lui ce qu'elle n'eût certainement jamais fait pour elle-même. Ce n'est pas ici le lieu de multiplier ces exemples : ils sont élevés et trop riches pour être présentés dans ce chapitre ; gardons-les pour un endroit qui leur conviendra mieux.

81. Mais pour prendre des exemples d'un éclat plus ordinaire, n'y a-t-il pas tous les jours des femmes qui se prêtent à d'autres, simplement pour être utiles à leurs maris, et sur l'ordre exprès, et par l'entremise de ceux-ci ? Dans l'Antiquité, on connaît Phaulios l'Argien, qui offrit sa femme au roi Philippe par ambition ; et de même, par politesse, Galba, qui avait donné à souper à Mécène, voyant que sa femme et l'autre commençaient à s'envoyer des signes et des oeilades, se laissa glisser sur son coussin, faisant semblant d'être abruti de sommeil, pour favoriser leurs amours. Il l'avoua d'ailleurs d'assez bonne grâce, car à un moment donné, un valet ayant osé porter la main sur les vases qui étaient sur la table, il lui cria carrément : « Ne vois-tu pas coquin, que je ne dors que pour Mécène ? »

82. Telle femme a des mœurs légères, avec une volonté plus rigoureuse que cette autre dont la conduite semble mieux réglée. Nous en voyons qui se plaignent d'avoir été vouées à la chasteté avant d'avoir l'âge de raison ; mais j'en ai vu aussi se plaindre d'avoir été vouées à la débauche avant cet âge. Le vice des parents peut en être la cause, ou bien la nécessité, qui est une rude conseillère. Dans les Indes Orientales, où la chasteté est pourtant très recommandée, l'usage admettait qu'une femme mariée puisse se livrer à celui qui lui offrait un éléphant, et tirait de cela quelque gloire, pour avoir été estimée à un tel prix.

83. Phédon¹ le philosophe, de noble famille, choisit pour pouvoir vivre de prostituer sa jeunesse aussi longtemps qu'elle dura contre de l'argent, à qui en voulait, après la conquête de son pays d'Elide. Solon fut, dit-on, le premier qui, en Grèce, promulgua des lois donnant aux femmes la liberté d'assurer leur

1. On connaît Phédon surtout à travers le dialogue éponyme de Platon, où celui-ci assiste Socrate dans ses derniers moments. La source de cette « anecdote » est bien entendu Diogène Laërce, [38] *Vie de Phédon*, II, 105. Aulu-Gelle y fait aussi allusion dans ses *Nuits Attiques* [6], II, 18. Mais on sait que Montaigne en prend à son aise avec ses sources.

subsistance aux dépens de leur pudicité, coutume dont Hérodote dit qu'elle avait été admise auparavant déjà dans plusieurs autres Etats.

84. Et puis enfin, quel profit peut-on espérer de cette pénible inquiétude provoquée par la jalousie? Car même s'il y a quelque chose de justifié dans cette passion, encore faudrait-il qu'elle nous emporte utilement. Or y a-t-il quelqu'un qui pense pouvoir être assez habile pour mettre les femmes sous clé?

Juvénal [35],
VI, vv.
347-348.

*Pose un verrou, fais-la garder – mais qui gardera les gardiens?
Ta femme est rusée : c'est par eux qu'elle commencera...*

Comment ne trouveraient-elles pas une bonne occasion, dans un siècle aussi savant que le nôtre?

L'infidélité

85. La curiosité est partout un vice, mais elle est pernicieuse ici. C'est folie que de vouloir connaître un mal pour lequel il n'est point de remède qui ne le fasse empirer ou le renforce, dont la honte est rendue publique et aggravée par la jalousie, et dont la vengeance atteint plus nos enfants qu'elle ne nous guérit. Vous vous desséchez et périssez en recherchant une preuve aussi difficile à établir. Combien pitoyables ont été ceux qui de mon temps y sont parvenus! Si l'informateur ne propose pas en même temps son aide et un remède à l'affaire, ce n'est plus qu'une nouvelle injurieuse et qui mérite plus un coup de poignard qu'un simple démenti. On ne se moque pas moins de celui qui est incapable de régler l'affaire que de celui qui en ignore tout. La marque du cocuage est indélébile : une fois apposée sur quelqu'un, elle y demeure toujours. Le châtement la fait encore plus ressortir que la faute elle-même. Joli travail que d'arracher nos malheurs intimes à l'ombre et au doute pour les trompeter sur les tréteaux de la tragédie! Ce sont des malheurs qui ne font souffrir que par le récit qu'on en fait. Car on ne dit pas « bonne épouse » et « bon mariage » quand cela est vrai, mais quand on veut éviter d'en parler. Il faut être assez malin pour savoir éviter cette pénible et inutile connaissance. Les Romains avaient coutume, quand ils revenaient de voyage, d'envoyer un messenger avant eux, dans leur maison, pour avertir leurs femmes de leur arrivée et ne pas les surprendre à l'improviste. Et c'est aussi la raison pour laquelle, dans un certain pays on a institué la coutume de faire ouvrir

le « passage » à l'épousée par un prêtre, le jour des noces, pour éviter au marié d'avoir des doutes et de chercher à savoir, lors du premier essai, si elle vient à lui vierge ou blessée par l'amour d'un autre¹.

86. On jase à votre propos? Je connais cent honnêtes hommes trompés, honorablement, et sans déshonneur. On en plaint un galant homme, on ne l'estime pas moins pour cela. Faites en sorte que votre vertu étouffe votre infortune ; que les gens de bien en maudissent la cause, que celui qui vous offense tremble rien que d'y penser. Et puis enfin : de qui ne dit-on cela, du plus petit jusqu'au plus grand?

*Jusqu'au général qui commanda tant de légions,
Et qui valait bien mieux que toi à tant d'égards, coquin!*

D'après
Lucrèce [43]
III, vv. 1039
et 1041.

87. Puisque tu vois qu'on dénigre ainsi tant d'hommes en ta présence, pense bien qu'on ne t'épargne pas non plus ailleurs. Mais les dames elles-mêmes s'en moqueront? Et de quoi se moquent-elles de nos jours plus volontiers, si ce n'est d'un mariage paisible et bien assorti? Chacun de vous a fait cocu quelqu'autre ; or la Nature est toute entière faite de choses du même genre, de compensations et de vicissitudes. La fréquence de cet accident doit forcément en avoir atténué l'aigreur : le voilà bientôt devenu une coutume!

88. Douleureuse épreuve que celle qui est, de plus, incommunicable :

*Car le sort nous refuse même des oreilles pour écouter
nos plaintes.*

Catulle [10],
LXIV, v. 170.

À quel ami en effet oserez-vous confier vos doléances? S'il ne s'en amuse pas, il pourra les prendre comme instructions et indications lui permettant de prendre part à la curée!

89. Les gens sages tiennent secrètes les amertumes du mariage tout comme ses douceurs. Et parmi toutes les propriétés importunes de cette condition, celle-ci est la plus importante pour qui est bavard comme je le suis : c'est que la coutume rend indécent et nuisible le fait de communiquer à quiconque tout ce que l'on sait et que l'on ressent.

1. Source : F. Gomara *Histoire Générale des Indes*, [23] III, xxix, f° 252.

90. Ce serait du temps perdu que de leur donner même un simple conseil pour les détourner de la jalousie : leur nature profonde est tellement imprégnée de soupçon, de vanité et de curiosité, qu'il ne faut pas espérer les guérir par la voie normale. Elles se rattrapent souvent de ce défaut gênant par une forme de santé bien plus redoutable que n'est la maladie elle-même. Car de la même façon qu'il y a des enchantements qui ne retirent le mal de l'un que pour le reporter sur un autre, elles rejettent ainsi volontiers leur fièvre sur leurs maris quand elles s'en défont. Mais à dire vrai toutefois, je ne sais si l'on peut supporter de leur part quelque chose de pire que la jalousie : c'est la plus dangereuse de leurs façons d'être, comme est la tête par rapport aux membres. Pittacos disait que chacun avait sa faiblesse, et que la sienne était la mauvaise tête de sa femme ; sans cela, il s'estimerait en tous points heureux. Il faut que ce soit un bien grave malheur, pour qu'un personnage si juste, si sage et si vaillant en ait la vie complètement gâchée. Que pouvons-nous donc faire, nous autres pauvres petits hommes ?

91. Le Sénat de Marseille eut raison de faire droit à la requête de celui qui demandait la permission de se suicider pour échapper aux furies de sa femme¹, car c'est là un mal dont on ne guérit jamais qu'en supprimant la partie atteinte, et qui n'a d'autre solution possible que la fuite ou la souffrance, bien que toutes deux soient très difficiles.

92. Il s'y connaissait, ce me semble, celui qui a dit qu'un bon mariage ne pouvait se faire qu'entre une aveugle et un sourd.

93. Prenons garde aussi que la grande violence que nous leur imposons ne produise deux effets contraires à ce que nous recherchons, à savoir : qu'elle n'aiguise l'ardeur des amoureux et ne rende les femmes plus faciles à se rendre. Car pour le premier point, en faisant monter le prix de la place, nous faisons également monter le prix et le désir de sa conquête. Ne serait-ce pas Vénus elle-même, qui aurait ainsi habilement relevé la valeur de sa marchandise, en tournant les lois à son avantage, sachant bien que l'amour ne serait qu'une sottise distraction si l'imagination et la rareté ne le faisaient valoir ? C'est la sauce qui donne sa

1. Cette histoire est tirée du *Courtisan* de Castiglione [9] III, xxiv.

saveur à la chair du porc, et en fait des mets différents, comme le disait l'hôte de Flaminius¹. Cupidon est un dieu cruel : il s'amuse à lutter contre la dévotion et la justice ; il se fait une gloire d'avoir une puissance qui heurte toute autre puissance, et que toutes les autres règles cèdent devant les siennes.

Il recherche sans cesse l'occasion de commettre un péché.

Ovide [57],
IV, I, v. 34.

94. Quant au second point, ne serions-nous pas moins coocus si nous avions moins de crainte de l'être ? C'est que la complexion des femmes est ainsi faite que leur défendre quelque chose les y incite et les y pousse.

*Si vous voulez, elles refusent ; refusez-vous, elles vous veulent.
Suivre la voie normale est une honte pour elles.*

Térence [94],
L'eunuque,
IV, 8, v. 43.

95. Quelle meilleure interprétation trouver à l'histoire de Messaline ? Au début, elle trompa son mari en cachette, comme cela se fait d'ordinaire ; mais il était si stupide qu'elle menait ses frasques trop facilement, et elle abandonna soudain cette façon de faire : la voilà qui se met à faire l'amour à découvert, s'afficher avec ses amants, les entretenir et leur accorder ses faveurs à la vue de tous. Elle voulait qu'il en fût atteint. Mais comme cet animal n'en était pas éveillé pour autant, et que cette trop grande facilité rendait ses plaisirs mous et fades, parce qu'il semblait qu'il les autorisait et même les légitimait, que fit-elle ? Elle, femme d'un empereur en bonne santé et bien vivant, la voilà qui se marie un jour que celui-ci était hors de la ville, à Rome, sur le théâtre du monde, en plein midi, par une fête et cérémonie publiques, avec Silius, son amant de longue date. On eût pu croire qu'elle allait se calmer, à cause de la nonchalance de son mari. Ou bien qu'elle cherchait un autre mari qui aiguisait ses sens par sa jalousie, et qui, en lui résistant, l'incitait à la trahir ? La première difficulté qu'elle rencontra fut aussi la dernière. La bête s'éveilla en sursaut. On a souvent de mauvaises surprises avec ces lourdauds endormis : j'ai vu, par expérience, qu'une tolérance extrême, quand elle vient à se dénouer, produit des vengeances

Messaline

1. Plutarque [73], *Les dictes notables des anciens Roys*. Le consul Flaminius s'était émerveillé de voir tant de sortes de venaison sur la table, et son hôte lui apprit que tout n'était que viande de porc assaisonnée de diverses façons.

plus féroces, car, en s'enflammant d'un coup, la colère et la fureur ne font plus qu'une seule et même charge qui explose d'un seul coup.

Virgile [97],
XII, v. 499.

... et lâchent complètement la bride à leur fureur.

Il la fit mourir, avec un grand nombre de ceux qui étaient de connivence avec elle, jusqu'à celui qui n'y était pour rien, mais qu'elle avait amené à son lit à coups de fouet !

96. Ce que Virgile dit de Vénus et de Vulcain, Lucrèce l'avait dit plus à-propos¹ d'une partie de plaisir secrète entre elle et Mars.

Lucrèce [43],
vv. 32 sq.

... souvent, Mars, Dieu puissant des armes,
Vient se réfugier dans tes bras,
Et là, vaincu par la blessure d'un éternel amour,
Il te contemple, la tête renversée sur ton sein
Et son âme demeure suspendue à tes lèvres.
Alors, ô déesse, quand penchée sur lui,
Tu l'enveloppes de tes caresses, Laisse tomber à son oreille
Quelques douces paroles.

97. Quand je rumine ces « *rejecit, pascit, inhians, molli, fovet, medullas, labefacta, pendet, percurrit* »², et cette noble « *circunfusa* », mère du gracieux « *infusus* », j'éprouve du dédain pour ces menues pointes et jeux verbaux que l'on a fait par la suite. Pour ces gens-là, point n'était besoin de subtiles rencontres de mots : leur langage était dense, et plein d'une vigueur naturelle et constante, tout y était épigramme, non seulement la chute – la queue, mais aussi la tête, la poitrine et les pieds. Rien qui trahisse l'effort, rien de traînant : tout y progresse d'un pas égal. « *L'en-semble y est viril, ils ne sont pas occupés à conter fleurette.* » Il ne s'agit pas d'une molle éloquence, sans rien qui choque, elle est nerveuse et ferme, elle ne plaît pas seulement : elle comble et ravit, et particulièrement les meilleurs esprits. Quand je vois ces

Sénèque [84]
XXXIII.

1. Montaigne indique en effet au début de ce chapitre que les vers de Virgile qu'il cite conviendraient mieux à des amants qu'à des époux (§ 30 : «... nous peint Vénus bien émoustillée pour une épouse »).

2. Sauf à donner une plate traduction littérale des vers cités, il n'est guère possible de donner ici l'équivalent exact de ces mots (certains proviennent d'ailleurs de la citation de Virgile du § 29). Ce que Montaigne souligne ici, c'est leur force – du moins à son avis.

belles formes d'expression, si vives, si profondes, je ne dis pas que c'est bien dire, mais que c'est bien penser. C'est la vigueur de la pensée qui élève et amplifie les paroles. « *C'est du cœur que vient l'éloquence.* » Nos contemporains appellent « jugement » ce qui n'est que langage, et « bons mots » les richesses d'esprit.

Quintilien
[78] X, VII,
15.

98. Ce que montrent les bons auteurs n'est pas tant le fruit de la dextérité de la main que de la vive empreinte qu'ils en ont dans l'esprit. Gallus¹ parle simplement parce qu'il conçoit simplement. Horace ne se contente pas d'une expression superficielle qui le trahirait ; il voit plus clair et plus loin à l'intérieur des choses, son esprit furette et fouille d'un bout à l'autre du magasin des mots et des figures de style pour exprimer ce qu'il veut : il lui en faut d'autres que celles qu'on emploie d'ordinaire, parce que ce qu'il conçoit est hors de l'ordinaire. Plutarque dit qu'il apprit la langue latine par les choses elles-mêmes. Et il en est ici de même : le sens éclaire et produit les mots, qui ne sont plus de vent, mais de chair et d'os, et qui signifient plus qu'ils ne disent. Les écrivains médiocres sentent bien cela. Ainsi, moi, en Italie, je disais ce que je voulais dans les conversations courantes ; mais dans les entretiens sérieux, je n'eusse pas osé me fier à un idiome que je ne maniais ni ne dominais suffisamment, au-delà de son usage ordinaire. Dans ces cas-là, je veux pouvoir y mettre vraiment du mien.

*La langue et
son usage*

99. Le maniement de la langue, l'emploi qu'en font les beaux esprits, lui donnent de la valeur. Non pas tant en innovant qu'en lui demandant des services plus vigoureux et plus variés, en la développant et l'assouplissant. Ils ne lui fournissent pas de mots, mais ils en enrichissent les leurs, affirment et renforcent leur signification et leur usage ; ils lui enseignent des mouvements inhabituels, mais avec prudence et ingéniosité. Et nombreux sont les écrivains français d'aujourd'hui qui montrent à quel point cela n'est pas donné à tout le monde ! Ils sont assez hardis et méprisants pour ne pas suivre la voie commune, mais leur manque d'invention et de discernement les perd. On ne trouve en eux qu'une misérable affectation d'étrangeté, des travestissements froids et absurdes qui, au lieu de l'élever, abaissent

1. Poète élégiaque et homme de guerre, qui fut l'ami d'Auguste.

leur propos. Ils se complaisent dans la nouveauté, et peu leur importe l'effet produit : pour employer un mot nouveau, ils abandonnent le mot ordinaire, qui était pourtant plus fort et plus vif.

100. Notre langue ne manque pas d'étoffe, mais un peu de façon. Certes, il n'est rien que l'on ne puisse faire avec le jargon de nos chasses et de nos guerres, qui est un terreau généreux, à qui l'on peut emprunter beaucoup ; et les expressions, comme les plantes, se trouvent fortifiées et améliorées quand on les transplante. Je trouve donc la matière de notre langue abondante, mais pas assez souple ni vigoureuse : elle s'affaisse généralement sous une pensée puissante. Si vous allez d'une allure soutenue, vous sentez fréquemment qu'elle s'affaiblit sous vous, qu'elle fléchit, et qu'à défaut d'elle, le latin se présente pour vous secourir, ou le grec pour d'autres. Nous percevons difficilement la force des mots que nous utilisons, parce que leur grâce en a été en quelque sorte avilie et rendue banale par un usage fréquent. De même que dans le langage populaire, on trouve des tournures et des métaphores excellentes dont la couleur a été ternie par un usage trop courant. Mais cela n'ôte rien à leur parfum, pour ceux dont le nez est bon, et n'enlève rien à la gloire des auteurs anciens qui, comme on peut le penser, ont été les premiers à mettre ces mots en valeur.

101. Les sciences traitent les choses trop finement, d'une façon artificielle et différente de celle qui nous est commune et naturelle. Mon page fait l'amour et comprend ces choses-là. Mais lisez-lui Léon l'Hébreu¹ et Marsile Ficin² : on y parle de lui, de ce qu'il pense, de ce qu'il fait – et il n'y entend rien. Je ne reconnais pas chez Aristote la plupart de mes actions ordinaires. Elles ont été recouvertes et revêtues d'une autre robe – à l'usage de l'École. Que Dieu veuille qu'ils aient bien fait ! Mais si j'étais du métier, je rendrais l'art aussi naturel qu'ils rendent la Nature artificielle.

1. Rabbin portugais qui a composé des dialogues d'amour dans le style platonicien. Selon P. Villey, Montaigne aurait possédé un exemplaire de son livre.

2. Marsilio Ficino, dit Marsile Ficin. Humaniste italien mort en 1499. Il fit notamment des traductions de Platon et de Plotin. Il fut pour beaucoup dans une sorte de version christianisante du platonisme. Montaigne s'en est abondamment servi.

Et laissons là Bembo et Equicola¹.

102. Quand j'écris, je préfère me passer de la compagnie et du souvenir des livres, de peur qu'ils n'interrompent le fil de ma pensée. Et d'autant que, à la vérité, les bons auteurs me découragent et me font honte. Je fais volontiers comme ce peintre qui, ayant médiocrement représenté des coqs, défendait à ses valets de ne laisser entrer en sa boutique aucun coq véritable. J'aurais plutôt besoin, pour me donner un peu de lustre, de faire comme le musicien Antinonydès : quand il avait à se produire, il s'arrangeait pour qu'il y eût avant ou après lui quelques autres chanteurs très mauvais.

103. Mais il m'est plus difficile de me défaire de Plutarque : il est si universel et si complet qu'en toute occasion, quelque sujet extravagant que vous ayez choisi, il s'insère dans votre travail, et vous tend une main secourable et inépuisable par les richesses et les embellissements qu'elle vous offre. Cela me contrarie d'être, à mon tour, aussi exposé au pillage de ceux qui le fréquentent². Je ne peux le mettre à mon menu, si peu que ce soit, sans en retirer quelque chose, aile ou cuisse !

104. Pour ce que je veux faire, il me va aussi bien d'écrire chez moi, dans un pays sauvage où personne ne peut m'aider ni me corriger, où je ne fréquente personne qui comprenne le latin qu'il récite dans ses prières, et encore moins le français. J'aurais fait mieux ailleurs, mais l'ouvrage eût été moins le mien, et sa finalité principale, sa réussite, c'est d'être exactement le mien. Je pourrais corriger une erreur accidentelle, comme j'en fais souvent parce que je cours sans faire attention ; mais les imperfections qui sont courantes et constantes chez moi, ce serait une trahison que de les enlever ! Quand on me dit – ou quand je me dis à moi-même : « Tu abuses des images. Voilà un mot qui sent la Gascogne. Voilà une expression risquée (et je n'en

*Rester
soi-même*

1. Pierre Bembo eut d'abord une vie très profane avant d'être nommé cardinal en 1539. Montaigne pense certainement ici à ses dialogues d'amour (*Gli asolani*), traduits en français en 1545 et qui eurent beaucoup de succès, puisqu'ils furent réimprimés. Quant à Equicola, il avait écrit un traité intitulé *Della natura d'amore*, traduit en 1584.

2. Sous-entendu : « j'ai tant pris chez Plutarque que ceux qui le citent peuvent sembler avoir pris leurs citations chez moi. »

rejette aucune de celles qui s'entendent dans les rues de France, car ceux qui croient combattre l'usage par la grammaire sont des plaisantins!) Ou encore : voilà un discours qui n'a pas de sens. Voilà un raisonnement paradoxal. Un autre qui ne tient pas debout. Tu t'amuses souvent, on peut croire que tu dis pour de bon ce que tu dis pour rire. » Je réponds : « oui, mais je corrige les fautes d'inadvertance, pas celles qui me sont habituelles. N'est-ce pas ainsi que je parle en tout lieu? Est-ce que je ne me représente pas sur le vif? Cela suffit! J'ai fait ce que j'ai voulu faire. Tout le monde me reconnaît dans mon livre, et mon livre se reconnaît en moi.»

105. J'ai une propension naturelle à imiter, à «singer» : quand je me mêlais de faire des vers (et je n'en fis jamais qu'en latin), ils trahissaient de toute évidence le poète que j'avais lu dernièrement. Et dans mes premiers *Essais*, certains sentent un peu trop l'emprunt. À Paris, j'emploie un autre langage qu'à Montaigne. Celui que je regarde avec attention m'influence facilement. Ce que j'observe de près, je m'en empare, que ce soit une attitude idiote, une méchante grimace, une façon de parler ridicule... Et les défauts encore plus, car ils piquent ma curiosité, ils s'accrochent à moi, et je dois me secouer pour leur faire lâcher prise. On m'a vu plus souvent jurer par imitation que par naturel.

Les singes

106. Une imitation peut être meurtrière, comme celle à laquelle se livrèrent les singes horribles par leur taille et leur force que rencontra le roi Alexandre dans certaines contrées des Indes. Il eût été difficile d'en venir à bout autrement ; mais ils en fournirent l'occasion par leur inclination à refaire tout ce qu'ils voyaient. Car les chasseurs eurent l'idée de tirer parti de cette disposition en mettant leurs chaussures devant avec force nœuds à leurs lacets, en se mettant sur la tête et autour du cou des nœuds coulants, et en faisant semblant de se mettre de la glu sur les yeux. C'est ainsi que ces pauvres bêtes périrent du fait de leur propension naturelle à l'imitation : ils s'engluaient les yeux, s'enchêvêtraient les membres, et se garrottaient eux-mêmes. L'autre faculté, celle de représenter astucieusement et volontairement les gestes et les paroles d'un autre, si elle apporte souvent du plaisir et de l'admiration, on ne la trouve pas chez moi, pas plus que

dans une souche. Quand je jure à ma façon, c'est seulement par Dieu, qui est le plus direct de tous les serments. On raconte que Socrate jurait par le chien, Zénon par l'interjection qui sert aujourd'hui aux italiens : « Cappari¹ », et Pythagore par l'eau et l'air.

107. Je suis si enclin à recevoir sans y penser ces impressions superficielles, que si j'ai à la bouche trois jours de suite *Sire*, ou *Altesse*, huit jours après, les voilà qui m'échappent, à la place de *Excellence* ou *Seigneurie*. Et ce que j'aurai dit un jour en plaisantant et me moquant, je le dirai le lendemain sérieusement. C'est ce qui fait que, dans ce que j'écris, j'adopte plus difficilement les arguments des sujets rebattus, de peur de les traiter aux dépens d'autrui. Tous les sujets sont bons pour moi : une mouche me suffit. Et Dieu veuille que celui que j'ai maintenant en mains n'ait pas été choisi du fait d'une volonté aussi frivole ! Et si je commence par celui qui me plaît, c'est qu'ils sont tous enchaînés les uns aux autres.

108. Mon esprit me déplaît en ceci qu'il tombe généralement à l'improviste et quand je le désire le moins, dans les rêveries les plus folles et les plus agréables, qui s'évanouissent soudain car je n'ai rien sur le moment pour les noter : quand je suis à cheval, à table, au lit, mais surtout à cheval, où ce genre d'entretiens avec moi-même sont les plus conséquents. Quand je tiens un discours à des gens, je suis assez sensible au silence et à l'attention que l'on me prête : celui qui m'interrompt m'arrête net. Quand on est en voyage, les difficultés du chemin coupent la conversation ; mais il faut ajouter à cela que je voyage la plupart du temps sans compagnie capable de suivre ces entretiens de façon suivie, et j'en profite donc pour m'entretenir avec moi-même. Il en est alors comme quand je rêve et que je confie ces rêves à ma mémoire (car souvent je sais en rêve que je rêve) : le lendemain, si je me

*Méditer à
cheval*

1. Interjection exprimant l'étonnement, et forme atténuée du mot désignant le sexe masculin. Dans l' « exemplaire de Bordeaux », on ne peut lire qu'une partie de ce qui a été ajouté à la main en bas de la page : «...interjection qui fut donnée aux... » du fait de la rognure malencontreuse faite par le relieur. Les éditions donnent toutes ici la version de 1595 «...interjection, qui sert à cette heure aux italiens, Cappari ». D. M. Frame quant à lui indique en note ([27] p. 667) « Montaigne [...]first wrote "les capres" then changed it to "cappari". » Je me demande où il a pu trouver cela ?

représente bien leur coloration, gaie ou triste, ou surprenante, ce qu'ils étaient exactement, par contre, plus je m'efforce de le retrouver, et plus je l'enfoncé dans l'oubli. De la même façon, dis-je, il ne me reste en mémoire qu'une vaine image des réflexions qui me viennent fortuitement à l'esprit, et juste ce qu'il faut pour que je me ronge et m'agace à les rechercher, inutilement.

*L'amour
charnel*

109. Mais laissons maintenant les livres de côté, et parlons plus matériellement et plus simplement : je trouve en fin de compte que l'amour n'est rien d'autre que la soif de la jouissance que l'on peut tirer de l'objet désiré ; et que Vénus n'est rien d'autre que le plaisir que l'on a de décharger ces parties-là, comme celui que la Nature nous procure en en soulageant d'autres, plaisir qui devient vicieux par son excès ou manque de retenue. Pour Socrate, l'amour est un désir de génération par l'entremise de la beauté. Je considère souvent la ridicule titillation due à ce plaisir, les mouvements absurdes, écervelés et irréfléchis qu'il provoque chez Zénon et Cratippe, cette rage incontrôlée, ce visage enflammé de fureur et de cruauté, au moment le plus doux de l'acte d'amour, et puis cette attitude grave, sévère et extatique qui accompagne un acte aussi fou... Je vois aussi comment nos délices et nos ordures sont logées pêle-mêle ensemble, comment la suprême volupté s'accompagne de quelque chose de trouble et de plaintif, une sorte de douleur : alors je me dis que Platon a raison de déclarer que l'homme a été fait par les Dieux pour leur servir de jouet,

Claudian,
[21], I, 24.

Quelle cruelle manière de jouer !

et que c'est pour se moquer de nous que la Nature nous a laissé la plus trouble de nos actions, la plus commune aussi ; pour nous rendre égaux, et assimiler par là les fous et les sages, les bêtes et nous. L'homme le plus réfléchi et le plus sage, quand je l'imagine dans cette posture, je le tiens pour un farceur de faire le sage et le réfléchi : quand le paon voit ses pieds, son orgueil s'évanouit :

Horace [29],
I, 1, v. 24.

Rien n'interdit de dire la vérité en riant.

Quelqu'un a dit : ceux qui, au milieu des distractions, ne tolèrent pas les opinions sérieuses, font comme celui qui craint d'adorer la statue d'un saint si elle n'a pas de vêtements.

110. Nous mangeons et buvons comme les animaux, et ce ne sont pourtant pas des actions qui empêchent notre esprit de remplir son office ; nous y conservons l'avantage que nous avons sur eux. Mais celle-là asservit toute pensée sous son joug ; elle abrutit et abêtit par son impérieuse autorité toute la théologie et la philosophie que l'on trouve chez Platon, qui ne s'en plaint même pas. Dans toute autre circonstance, vous pouvez conserver quelque décence ; toutes les autres activités tiennent compte des règles de bienséance ; celle-là ne peut s'imaginer autrement que vicieuse ou ridicule. Essayez donc de lui trouver une façon de procéder sage et mesurée ! Alexandre disait qu'il se rendait compte qu'il était mortel à cause de cela et du sommeil : dormir étouffe et bloque les facultés de l'esprit, l'acte d'amour les absorbe et les dissipe aussi. Il est certain que ce n'est pas seulement le signe de notre corruption originelle, mais aussi de notre inanité et de notre difformité.

111. D'un côté la Nature nous y pousse, ayant attaché à ce désir la plus noble, la plus utile et la plus plaisante de toutes ses fonctions ; mais d'autre part elle nous laisse l'accuser et la fuir, comme quelque chose d'indécent et de contraire à l'honnêteté, elle nous en fait rougir et recommander l'abstinence ! Ne sommes-nous pas bien bêtes, de nommer bestiale l'opération qui nous crée ?

112. Dans leurs religions, les peuples ont adopté bien des institutions semblables, comme les sacrifices humains, les lumineuses, les encens, les jeûnes, les offrandes, et notamment : la condamnation de l'acte en question. Toutes les opinions convergent là, sans parler de la circoncision¹, qui est d'un usage si répandu. Nous avons peut-être raison de nous reprocher de créer quelque chose d'aussi sot que l'homme, d'appeler « honteux » cet acte, et « honteuses » les parties qui servent à cela (et à l'heure qu'il est, les miennes sont carrément honteuses [et même piteuses] !²). Les Esséniens dont parle Pline se sont maintenus

1. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », les mots « des circoncisions » sont barrés et remplacés par « du tronçonnement du prepuce qui en est une punition ». L'édition de 1595, qui ignore cette correction, dériverait donc d'une copie quelque peu antérieure ?

2. Le texte de 1595 escamote les mots « *et peneuses* », qui font partie de l'ajout manuscrit de l'« exemplaire de Bordeaux ».

sans nourrices et sans emmailloter les bébés, pendant plusieurs siècles, grâce à l'afflux des étrangers qui, attirés par leur bonne humeur, venaient sans cesse se joindre à eux. Ainsi un peuple tout entier a pris le risque de disparaître, plutôt que s'exposer aux embrassements féminins¹, de mettre fin à la lignée des hommes plutôt que d'en fabriquer un.

On dit que Zénon ne connut de femme qu'une seule fois dans sa vie, et que ce fut par politesse, pour ne pas avoir l'air de dédaigner trop obstinément le sexe.

Naître et mourir

113. On évite de voir naître l'homme, et on accourt pour le voir mourir. Pour le détruire, on cherche un champ vaste et en pleine lumière; pour le construire, on se cache dans un coin obscur, et le plus resserré possible. C'est un devoir de se cacher² pour le faire; c'est une gloire et une source de vertus que de savoir le défaire. Dans un cas, c'est un méfait, et dans l'autre un bienfait. Aristote dit en effet que, selon une expression de son pays, rendre quelqu'un meilleur c'est le tuer.

114. Les Athéniens, pour déconsidérer ensemble ces deux sortes d'acte, ayant à purifier l'île de Délos, et à se justifier envers Apollon, défendirent à la fois les enterrements et les mariages dans l'enceinte de cette île.

*Nous sommes honteux de nous-mêmes.*³

115. Il y a des peuples chez qui l'on se cache pour manger. Je connais une dame, et parmi les plus grandes, qui pense également qu'il est déplaisant de se montrer en train de mâcher, que cela nuit grandement à la grâce et à la beauté des femmes, et qui n'aime guère se présenter en public quand elle a faim. Je connais aussi un homme qui ne peut supporter de voir les

1. La secte des Esséniens était formée de communautés vivant aux environs de la mer Morte, et la plupart s'abstenaient du mariage, d'après Hérodote.

2. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », les mots « et rougir » ont été ajoutés à la main. Ils ne figurent pas dans le texte de 1595.

3. Térence, *Phormion*, I, 3, v. 20. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », ce vers était suivi de « Nous accusons en mille choses, les conditions de nostre estre. » Cette phrase a été barrée et remplacée à la main par : « *Nous estimons vice nostre estre.* » L'édition de 1595 n'a pas repris cette correction.

autres manger, ni qu'on le voie lui-même ; et il fuit la présence des autres plus encore quand il se remplit que... quand il se vide.

116. Dans l'empire du Grand Turc, il y a un grand nombre d'hommes qui pour se montrer supérieurs aux autres ne se laissent jamais observer quand ils prennent leurs repas ; qui n'en font qu'un par semaine ; qui se déchiquettent et se font des balafres sur la face et les membres ; qui ne parlent jamais à personne. Ce sont des fanatiques, qui pensent honorer leur nature en se dénaturant : qui croient s'estimer mieux en se méprisant et s'améliorer en se détruisant.

117. Quel monstrueux animal que l'homme, qui se fait horreur à lui-même, qui renie ses plaisirs, et se considère comme malheureux ! Il est des hommes qui dissimulent leur vie,

Et pour l'exil abandonnent leur maison et leur doux intérieur

Virgile [99],
II, v. 511.

et la dérobent à la vue des autres ; qui fuient la santé et l'allégresse comme si c'étaient des façons d'être hostiles et dommageables. Non seulement bien des sectes, mais plusieurs peuples aussi maudissent leur naissance et bénissent leur mort. Il en est chez qui le soleil est détesté, et les ténèbres sont adorées¹.

118. Nous ne sommes ingénieux que pour nous dénigrer² ! C'est là le véritable gibier que poursuit, de toutes ses forces, notre esprit, cet outil dangereux quand il est déréglé !

Qu'ils sont malheureux, ceux qui se font un crime de leurs joies !

Pseudo-Gallus[47], I,
v. 108.

Oui, pauvre homme, tu as assez de misères inévitables sans les augmenter encore par celles de ton invention !³ Tu es assez malheureux par ta condition naturelle sans l'être par tes artifices. Tu as bien assez de tes laideurs réelles et naturelles sans

1. Montaigne a peut-être puisé ces « usages » dans Hérodote [33] IV, 184, sauf la dernière dont on ne sait d'où il la tire. À moins qu'il ne l'ait inventée ?

2. Montaigne écrit « nous mal mener ». J'interprète cela comme « malmenner » à la suite de D. M. Frame [27] qui écrit : « in maltreating ourselves ». Traduire « pour mal nous diriger » comme A. Lanly [53] me semble trop faible.

3. Ce que Montaigne critique ici pourrait fort bien s'appliquer... à ce qu'il dit lui-même dans « l'Apologie » (II,12), où l'homme est constamment rabaisé, dénigré.

t'en forger d'imaginaires. Trouves-tu donc que tu sois trop heureux, si seulement la moitié de ton bonheur ne te contrarie pas ?¹ Penses-tu que tu en aies fini avec toutes les tâches que la Nature te propose, et qu'elle soit oisive si tu ne te trouves de nouvelles obligations ? Tu ne crains pas d'offenser ses lois universelles et indiscutables, et tu te cramponnes aux tiennes, partiales, et imaginaires ; plus elles sont particulières, incertaines, et discutables, plus tu leur consacres tes efforts. Les règles de ta paroisse t'attachent ; celles du monde ne te touchent pas.² Regarde un peu les exemples qui illustrent cela : la vie en est pleine.

*Cacher pour
montrer ?*

119. Les vers des deux poètes dont j'ai déjà parlé : Virgile et Lucrèce, en traitant de la lascivité aussi discrètement et de façon si réservée qu'ils le font, me semblent au contraire la révéler et la montrer de plus près. Les dames couvrent leurs seins d'une résille, les prêtres cachent beaucoup de choses sacrées, les peintres mettent des ombres dans leurs tableaux pour leur donner plus d'éclat, et l'on dit que les effets du soleil et du vent sont plus pénibles à supporter quand ils sont indirects. L'Égyptien fit une sage réponse à celui qui lui demandait : « Que portes-tu là, caché sous ton manteau ? – Si je le cache sous mon manteau, c'est pour que tu ne saches pas ce que c'est. » Mais il y a certaines choses que l'on ne cache que pour mieux les montrer. Et voyez ce qu'en dit celui-là, plus clairement :

Et nue je l'ai serrée contre mon corps.

Ovide [59],
V, v. 24.

Il me semble alors qu'il me châtre. Quand Martial troussé Vénus à sa façon, il ne parvient pas à nous la montrer aussi complètement. Celui qui dit tout nous saoule et nous dégoûte. Celui qui hésite à s'exprimer nous donne plus à penser qu'il n'y en a en réalité. Il y a de la tromperie dans cette sorte de modestie, et notamment en nous entrouvrant, comme le font Virgile et

1. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », on lisait ici : « si ton aise ne te vient a desplaisir » (Si ton bonheur n'est pour toi un malheur). La rédaction de 1595 est moins claire.

2. La rédaction de 1595 (que je suis ici) diffère notablement ici de celle de la correction manuscrite que l'on peut lire dans l'« exemplaire de Bordeaux » : « *Les regles positives de ton invention t'ocupent et t'attachent et les regles de ta parroisse : celles de Dieu et du monde ne te touchent point* ». Ce changement de rédaction modifie considérablement le sens de la phrase – d'autant plus que cela conditionne également le sens de la phrase qui suit.

Lucrèce, une aussi belle voie à notre imagination. L'acte d'amour et sa peinture doivent tous deux être comme dérobés.

120. Chez les Espagnols et les Italiens, l'amour est plus respectueux et plus craintif, plus minaudant et plus déguisé : cela me plaît. Je ne sais plus qui a dit, autrefois, qu'il aurait voulu avoir le gosier allongé comme le cou d'une grue, pour savourer plus longtemps ce qu'il avalait. Voilà qui convient encore mieux pour la volupté hâtive et trop rapide, et notamment pour les natures comme la mienne, qui ont le défaut de la précipitation. Pour arrêter sa fuite et en prolonger le préambule, entre les amants, tout est bon : une oellade, une inclination, une parole, un signe. Ne ferait-il pas une belle économie, celui qui pourrait se contenter à dîner du fumet du rôti ? L'amour est une passion qui mêle à bien peu de réalité solide beaucoup de rêveries vaines et fiévreuses : il faut la payer et la servir de même. Apprenons aux dames à se faire valoir, à être sûres d'elles-mêmes, à nous amuser, à nous tromper. Nous mettons toujours nos assauts en premier : c'est bien là toujours l'impétuosité française ! Si elles distillent leurs faveurs et les dévoilent en détail, chacun de nous y trouvera quelque bout de lisière, jusqu'en sa vieillesse misérable, selon sa valeur et son mérite.

121. Qui ne connaît la jouissance que dans la jouissance, qui ne gagne que s'il emporte tout, qui n'aime, à la chasse, que la prise – celui-là ne mérite pas de faire partie de notre école. Plus il y a de marches et de degrés à escalader, plus il y a de noblesse et d'honneur à parvenir au dernier siège. Nous devrions prendre plaisir à être ainsi conduits, comme dans un magnifique palais, par divers portiques et passages, par de longues et plaisantes galeries, en faisant mille détours. Cette façon de faire ajouterait à notre plaisir, car nous pourrions nous y arrêter, nous pourrions aimer plus longtemps. Sans l'espérance et sans le désir, le chemin à faire n'a plus d'intérêt. Elles ont tout à craindre de notre maîtrise sur elles et de notre entière possession : quand elles se sont rendues à la merci de notre fidélité et de notre constance, les voilà bien en danger, car ce sont là des vertus rares et difficiles. Et dès qu'elles sont à nous, nous cessons d'être à elles.

*Leurs violents désirs assouvis, ni les serments
Ni les promesses ne comptent plus.*

Catulle [10],
LXIV, 147.

122. Thrasonidès, jeune homme grec, fut, au contraire, tellement amoureux de son amour que, ayant gagné le cœur d'une maîtresse, il refusa d'en jouir pour ne pas amortir, rassasier, ni alanguir cette ardeur inquiète dont il se glorifiait et se nourrissait¹.

123. La cherté donne du goût à la nourriture. Voyez combien le cérémonial des salutations, si propre à notre société, abâtardit, par sa facilité, la grâce des baisers dont Socrate dit qu'ils sont si puissants et si dangereux pour voler nos cœurs. C'est une habitude déplaisante, et vexante pour les dames, d'avoir ainsi à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets dans sa suite, si déplaisant soit-il.

Martial [46],
VII, xcvi, 10.

*A celui dont la barbe est raide, avec son nez de chien
D'où pendent des glaçons livides,
J'aimerais certes mieux cent fois baiser le c...*

124. Nous-mêmes ne gagnons guère en cette affaire. Car le monde est ainsi fait que pour trois belles, il nous faut embrasser cinquante laides. Et pour un estomac sensible, comme en ont ceux de mon âge, un mauvais baiser est trop cher payer pour un bon.

125. En Italie, les hommes font la cour même aux femmes vénales, et jouent les amoureux transis auprès d'elles. Pour leur défense, ils prétendent qu'il y a des degrés dans le plaisir et que par leurs services amoureux, ils veulent obtenir les faveurs de celle qui a le caractère le plus difficile. Ces femmes ne vendent que leur corps, et la volonté, elle, ne peut être mise en vente : elle est trop libre et n'appartient qu'à elle-même. Ces hommes-là disent donc que c'est à la volonté qu'ils s'en prennent, et ils ont raison. C'est la volonté qu'il faut courtiser et amadouer. Imaginer qu'un corps puisse être mien sans affection est quelque chose qui me fait horreur. Et il me semble que cette fureur est un peu comme celle du garçon qui alla saillir² par amour la belle statue de

1. Montaigne arrange un peu un exemple tiré de la *Vie de Zénon*, de Diogène Laërce [38].

2. Le texte de l'« exemplaire de Bordeaux » comportait ici apparemment « sallir », le premier « l » ayant été barré par un trait de plume. (Cf. <http://artfl.uchicago.edu/images/montaigne/0395.jpg>). Le texte de 1595 donne, lui : « saillir ». On ne peut accuser ici Marie de Gournay d'avoir corrigé le texte par prudence : « saillir » est de toute évidence plus « cru » !

Vénus que Praxitèle avait faite ; ou celle de ce forcené d'égyptien, tout enflammé par le cadavre d'une morte qu'il était en train d'embaumer, et d'envelopper d'un suaire : il fut à l'origine de la loi, établie par la suite en Égypte et ordonnant que les corps des belles jeunes femmes et celles de bonne maison seraient gardés trois jours avant qu'on les remît entre les mains de ceux qui avaient la charge de leur enterrement. Periander fit encore bien pire : il étendit son affection conjugale, plus raisonnable et plus légitime, au contentement de Melissa, son épouse trépassée...

126. Ne pouvant autrement jouir d'Endymion, son mignon, la Lune l'endormit pour plusieurs mois, et trouva ainsi son compte avec un garçon qui ne se remuait qu'en rêve... Est-ce que cela ne relève pas d'une humeur lunatique de la Lune elle-même?

127. Je dis donc qu'on aime un corps sans âme quand on aime un corps sans son consentement et sans qu'il le désire. Toutes les jouissances ne sont pas les mêmes : il y a des jouissances éthiques et languissantes ; et mille autres causes que la bienveillance peuvent nous obtenir cette faveur de la part des dames. Ce n'est pas un témoignage d'affection : il peut contenir de la trahison, comme ailleurs : elles n'y vont parfois que d'une fesse.

*Aussi impassibles que si elles préparaient l'encens et le vin...
Elles semblent absentes ou comme de marbre.*

Martial[46],
XI, 103, v. 12
XI, 59, v. 8.

128. J'en connais qui aiment mieux prêter cela que leur voiture, et qu'on ne peut connaître que par là. Il faut voir si votre compagnie leur plaît pour autre chose encore, ou pour cela seulement, comme avec un gros garçon de ferme, savoir à quel rang et à quel prix vous êtes estimé par elle,

*Si elle se donne à vous seul,
Si elle marque ce jour d'une pierre plus blanche.*

Catulle [10],
LXVIII, v.
147.

129. Et quoi encore? Mange-t-elle votre pain trempé dans la sauce d'une pensée plus agréable?

*C'est toi qu'elle tient dans ses bras,
Mais elle soupire après un autre.*

Tibulle [92],
I, 6, v. 35.

Et quoi? N'avons-nous pas vu, de nos jours, quelqu'un assouvir par cet acte une horrible vengeance, empoisonnant et tuant ainsi une honnête femme?

L'amour à l'italienne

130. Ceux qui connaissent l'Italie ne seront pas étonnés si je ne cherche pas ailleurs des exemples sur ce sujet, car cette nation peut se dire la première du monde en la matière. On voit chez eux de belles femmes plus couramment que chez nous, et moins souvent de laides. Mais pour ce qui est des beautés rares et extraordinaires, j'estime que nous faisons jeu égal. Et j'ai le même point de vue concernant les esprits : ils ont beaucoup plus d'esprits de qualité moyenne, de toute évidence. La bêtise extrême y est plus rare, sans comparaison possible ; mais en fait d'âmes singulières et du plus haut niveau, nous ne leur cétons en rien. Si je voulais prolonger ce parallèle, je pourrais dire qu'en ce qui concerne la vaillance, au contraire, elle est chez nous très répandue et comme naturelle en comparaison de ce que l'on observe chez eux. Mais on la voit parfois, entre leurs mains, si totale, si extrême, qu'elle surpasse les exemples les plus grands que nous en ayons.

131. Il y a quelque chose qui cloche dans les mariages de ce pays-là. C'est que leur coutume fait ordinairement aux femmes un sort si rude, comme celui d'une esclave, que la relation la plus lointaine avec un homme qui n'est pas de la famille est considérée comme aussi grave que la plus intime. Ce qui fait que tous les rapprochements ne sont jamais superficiels : puisque tout est pour elles compté au même prix, elles ont le choix ! Et quand elles ont renversé les barrières, croyez-moi, elles sont de feu... « *La luxure, comme une bête sauvage, irritée par ses fers, et qu'on lâche ensuite.* » Il faut donc leur lâcher un peu les rênes.

Tite-Live
[93], XXIV,
4.

Ovide [59],
III, 4, vv.
13-14.

*J'ai vu un cheval se rebeller contre son frein,
le combattre de la bouche et s'élançer comme l'éclair.*

On atténue le besoin de compagnie en lui laissant quelque liberté¹.

L'éducation des filles

132. C'est un bel usage, chez nous, que dans les bonnes

1. Sur l'« exemplaire de Bordeaux », Montaigne a biffé trois lignes sans les remplacer par quoi que ce soit. Elles ne figurent pas non plus dans notre texte : « Ayant tant de pieces a mettre en communication, on les achemine

maisons, les enfants soient reçus pour y être élevés et éduqués comme des pages : c'est une école de noblesse. Et il est, paraît-il, discourtois et même injurieux de refuser d'y accueillir un gentilhomme. J'ai remarqué (car autant de maisons, autant de façons et de styles) que les dames qui ont voulu donner aux filles de leur suite les règles les plus austères n'ont pas mieux réussi que les autres. Il faut en cela de la modération : il faut laisser à ces filles une bonne partie de leur conduite à leur propre discrétion ; car de toute façon il n'y a pas de discipline capable de les brider de toutes parts. Mais il est bien vrai que celle qui s'est sortie sans dommage d'une éducation libre inspire plus de confiance que celle qui sort indemne d'une école sévère où elle a été comme dans une prison.

133. Nos ancêtres élevaient leurs filles dans la honte et la crainte (les sentiments et les désirs étaient déjà les mêmes), et nous, nous leur donnons de l'assurance : mais nous n'y entendons rien. C'est plutôt les filles des Sarmates qu'on devrait prendre pour modèles : elles n'ont pas le droit de coucher avec un homme avant d'en avoir tué un autre à la guerre. Pour moi, je n'ai là-dessus aucune autre autorité que ce que j'en entends, et il me suffit bien qu'elles me demandent mon avis, au privilège de l'âge. Je leur conseille donc, et à nous aussi, l'abstinence ; mais si notre époque y est trop opposée, au moins la modération et la mesure. Car comme le dit Aristippe, parlant à des jeunes gens qui rougissaient de le voir entrer chez une courtisane : « le vice n'est pas d'entrer chez elle, mais de n'en pas sortir. » Si quelqu'un ne veut pas exempter sa conscience, qu'elle exempte de faute au moins son nom : si le fonds n'est pas bon, qu'au moins l'apparence demeure !

134. Je loue la progression et la lenteur dans la façon qu'ont les femmes de nous dispenser leurs faveurs. Platon nous montre que la facilité et la promptitude sont à proscrire dans toutes les formes de l'amour. C'est un signe de gourmandise que de se livrer aussi complètement et témérairement, avec frénésie : les femmes doivent recouvrir cela avec toute leur adresse. En at-

à y employer toujours les dernières, puisque c'est tout d'un pris. » On voit que ce n'était au fond qu'une redite. Mais par contre, les lignes qui suivent : « Nous courons à peu près mesme fortune. Ils sont trop extremes en contrainte, nous en licence. » manquent dans le texte de 1595.

*La “nature
des
femmes”*

tribuant leurs faveurs de façon mesurée, ordonnée, elles piquent bien mieux notre désir, tout en cachant le leur. Qu’elles fuient toujours devant nous – et même celles qui comptent bien se laisser attraper. Elles viennent mieux à bout de nous en s’enfuyant, comme le faisaient les Scythes. Et d’ailleurs, en vertu des lois que la Nature leur impose, ce n’est pas à elles de désirer : leur rôle est de supporter, obéir, consentir. C’est pourquoi la Nature leur a donné une disponibilité permanente pour l’amour, alors que la nôtre est rare et incertaine. Pour elles, c’est toujours le moment, pour être toujours prêtes quand c’est le moment pour nous : « prêtes à subir ». Et si la Nature a voulu que nos désirs soient visibles et saillants, elle a fait en sorte que pour elles ils soient occultes et internes : elle les a dotées d’organes impropres à l’ostentation et seulement faits pour la défensive.

135. Les exemples comme celui qui suit doivent être imputés aux mœurs très libres des Amazones. Comme Alexandre était de passage dans l’Hircanie¹, la reine des Amazones, Thalestris, vint le voir avec trois cents soldats de son sexe, bien montées et bien armées (elle avait laissé le reste de la grande armée qui l’accompagnait au-delà des montagnes voisines). Elle lui déclara tout haut, en public, que le bruit de ses victoires et de sa valeur lui avait donné l’envie de le voir, de mettre ses moyens et sa puissance au service de ses entreprises, et que, le trouvant si beau, si jeune et si vigoureux, elle lui conseillait, elle qui avait toutes les qualités, de coucher ensemble, afin qu’il naquît, du plus vaillant homme vivant et de la plus vaillante femme du monde, quelque chose de grand et de rare pour l’avenir. Alexandre la remercia pour ses autres offres, mais pour laisser un peu de temps à l’accomplissement de sa dernière demande, il s’arrêta treize jours en ce lieu, pendant lesquels il festoya le mieux qu’il put, en l’honneur d’une princesse aussi hardie.

136. Nous sommes presque toujours de très mauvais juges des actions des femmes, comme elles le sont des nôtres. J’avoue la vérité quand elle me nuit de même que lorsqu’elle me sert. C’est un dérèglement détestable qui les pousse si souvent au changement, et les empêche de fixer leur affection sur quelque objet que ce soit, comme on le voit bien pour cette déesse à qui

1. Au sud-est de la Mer Caspienne.

l'on attribue tant de changements et d'amis¹. Mais il est bien vrai que si l'amour n'est pas violent, c'est contre sa nature, et s'il est constant, c'est contre la nature de la violence. Ceux qui s'en étonnent et se récrient, qui cherchent les causes de cette maladie qu'elles ont en elles, la considérant comme dénaturée et incroyable, ne voient-ils pas combien ils en sont eux-mêmes frappés, sans en être épouvantés et sans crier au miracle? Il serait peut-être plus étonnant de les trouver constantes, car il ne s'agit pas seulement d'une passion corporelle : si la cupidité n'a pas de fin, ni l'ambition, il n'y en a pas non plus pour la paillardise. Elle demeure encore après la satiété, et il est impossible de lui prescrire une satisfaction durable non plus qu'un terme : elle va toujours au-delà de ce qu'elle possède. Dans ces conditions, l'inconstance leur est peut-être bien plus pardonnable qu'à nous autres.

137. Elles peuvent alléguer, comme nous, l'attrait qui nous est commun envers la variété et la nouveauté. Mais de plus, à la différence de nous, elles peuvent se prévaloir du fait qu'elles « achètent les yeux fermés » : sans avoir vu l'objet². Jeanne, Reine de Naples, fit étrangler Andréos, son premier mari, aux grilles de sa fenêtre, avec un lacet d'or et de soie tissé par elle-même, parce que dans l'accomplissement du devoir conjugal, elle ne lui trouvait ni les instruments, ni la vigueur capables de répondre aux espérances qu'elle avait formées en voyant sa taille, sa beauté, sa jeunesse et ses bonnes dispositions : elle estimait avoir été séduite et abusée³. Les femmes peuvent encore alléguer pour leur défense que l'action demande plus d'effort que la passivité, et que de leur part, au moins, elles fournissent toujours le nécessaire, tandis que de notre côté, il peut en aller autrement. C'est la raison pour laquelle Platon établit avec sagesse, dans ses Lois, que pour décider de l'opportunité d'un mariage, des juges puissent voir auparavant les jeunes gens qui y prétendent tout nus, et les filles jusqu'à la ceinture seulement.

1. Vénus, bien entendu.

2. Montaigne emploie l'expression « acheter un chat en sac » qui signifie acheter sans voir ce qu'on achète. L'exemple qui suit est assez explicite.

3. Anecdote probablement tirée de Lavardin [37] f° 383. Le mari en question aurait été étranglé en 1345. C'est cette Jeanne qui vendit Avignon au Pape, épousa encore deux ou trois autres princes, et fut finalement détronée et étouffée par son cousin en 1382... !

138. Quand elles nous mettent à l'épreuve, il se peut qu'elles ne nous trouvent pas dignes de leur choix.

Martial [46],
VII, 57, vv.
3-5.

*Après avoir éprouvé ses reins et d'une main infatigable
Tenté d'affermir la chose qui ressemble à du cuir mouillé,
Elle abandonne un terrain peu propice au combat amoureux.*

Il ne suffit pas que la volonté y soit. La faiblesse et l'impuissance rompent légitimement un mariage :

Catulle [10],
LXVII, vv.
27-28.

*Il fallait prendre ailleurs un époux plus viril
Capable de dénouer la ceinture virginale.*

Pourquoi pas, en effet ? S'il ne peut faire preuve, comme elle s'y attend, d'un comportement amoureux plus licencieux et plus actif,

Virgile [99],
III, v. 27.

S'il ne peut venir à bout de ce doux labeur.

Mais n'y a-t-il pas une grande impudence à apporter nos imperfections et nos faiblesses dans un lieu où nous désirons plaire, et laisser de nous une bonne réputation et de l'estime ? Pour le peu dont j'ai besoin à l'heure actuelle,

Horace [31],
XII, v. 15.

*Ayant à peine assez de forces
Pour faire ça une fois,*

je ne voudrais pas risquer d'importuner quelqu'un que je révère et je crains :

Horace [32],
II, 4, vv.
22-24.

*Ne crains rien d'un homme
Dont le temps dans sa course
A clos le dixième lustre.*

139. La Nature aurait dû se contenter de rendre cet âge malheureux, sans le rendre ridicule. Je déteste le voir pour le peu de chétive vigueur qui lui reste, et qui l'échauffe trois fois par semaine, s'empresse et se démener avec la même vigueur que s'il avait amassé en son bas-ventre une charge légitime et importante¹ : un simple feu de paille. Et je m'étonne de voir une

1. Je m'écarte ici des interprétations courantes. Montaigne écrit « s'il avoit au ventre une grande et legitime journee ». A. Lanly [53] traduit par « quelque grande et légitime journée de travail ». De même D. M. Frame [27] : « some great and proper day's work ». Mais « journée » est à mon avis à prendre ici dans le sens métonymique de « résultat » ou de « mesure » (ce qu'on amasse ou récolte en une journée). Autrement dit : « tout ce qu'on a accumulé en une journée » – et l'on voit bien de quoi il s'agit.

flamme si vive et pétillante aussitôt refroidie et éteinte : un tel appétit ne devrait être le fait que de la fleur d'une belle jeunesse. Fiez-vous y, pour voir, et essayez donc de soutenir cette ardeur infatigable, complète et constante que vous ressentez : il vous laissera tomber en pleine action ! Tournez-vous plutôt carrément vers quelque tendre jeunesse, étonnée et ignorante, qui tremble encore sous la fêrule, et pour qu'elle en rougisse...¹

*Comme un ivoire indien teint de pourpre sanglante,
Ou comme des lis blancs mêlés à des roses en reflètent
La chaude couleur.*

Virgile [97],
XII, vv
67-69.

Qui peut, sans mourir de honte, attendre le lendemain le dédain de ces beaux yeux, témoins de sa faiblesse et de son impuissance,

Silencieux, ses regards étaient pleins de reproches

Ovide [59], I,
17, v. 21.

celui-là ne peut connaître la satisfaction et la fierté de les voir battus² et ternis par le vigoureux exercice d'une nuit agitée passée à ce service. Quand j'en ai vu une s'ennuyer de moi, je n'en ai pas aussitôt incriminé sa légèreté : je me suis plutôt demandé si je ne devais pas m'en prendre plutôt à la Nature. Certes elle m'a accusé de façon déplaisante et illégitime,

Si mon outil n'est pas assez long, ou pas bien gros...

Priapea [2],
LXXX, 1.

*Les matrones le savent bien, elles,
Qui voient d'un mauvais oeil les petits outils.*

Priapea [2],
VIII, 4.

... et m'a causé un dommage énorme.

140. Chacun de mes éléments est moi tout autant que les autres, mais nul autre ne fait de moi un homme plus évidemment

“donner
mon portrait
complet”

1. Là encore je m'écarte de interprétations habituelles ; je considère que « il » dans « il vous lairra » représente bien « le désir » (« l'appétit ») et non « l'âge ».

2. Montaigne écrit : « de les leur avoir battus ». A. Lanly écrit en note ([53], t. III, p. 102, note 375) : « Leur renvoie, dans une syntaxe très libre, aux femmes. » Je ne suis pas de cet avis : leur renvoie aux beaux yeux, qui sont « battus », comme on le dit couramment des yeux de quelqu'un qui a passé une mauvaise nuit, ou une nuit « agitée ». C'est également ainsi que comprend D. M. Frame [27] : « having[...] put circles around them ».

que celui-ci. Je me dois de donner au public mon portrait complet. La valeur de mes propos vient de leur vérité, de leur liberté, de leur réalité ; ils laissent de côté ces petites règles fabriquées, usuelles, particulières : ils sont naturels, constants et universels. Et la civilité et la cérémonie n'en sont que les filles abâtardies. Nous viendrons bien à bout des vices apparents quand nous serons venus à bout des vices réels. Quand nous en aurons fini avec les uns, nous nous attaquerons aux autres si nous jugeons qu'il faille y courir. Car le danger est de s'inventer des devoirs nouveaux pour nous excuser de négliger ceux qui sont naturels, et de semer ainsi la confusion entre eux. On voit bien qu'il en est ainsi quand on constate que dans les lieux où les fautes sont des crimes, les crimes ne sont eux-mêmes que des fautes. Que dans les nations où les règles du savoir-vivre sont moins nombreuses et plus souples, les règles élémentaires et communes sont mieux observées. La multitude des devoirs à observer étouffe le soin que nous y apportons, l'affaiblit jusqu'à l'anéantir. L'attention accordée aux choses légères nous éloigne de celles qui sont importantes. Et comme les gens superficiels suivent une route facile et bien vue de tous, au regard de la nôtre ! Les usages sont des ombres dont nous nous recouvrons et nous nous gratifions mutuellement ; mais ce n'est pas avec cela que nous allons régler, au contraire, la dette que nous avons envers ce grand juge qui retrousse nos vêtements et nos haillons autour de nos parties honteuses, et n'a aucune peine à nous voir partout, y compris en nos plus secrètes et plus intimes ordures. Elle serait bien utile en sa décence, notre virginale pudeur, si elle pouvait lui interdire de découvrir cela !

141. Et enfin, celui qui libérerait l'homme d'une superstition verbale aussi tatillonne ne causerait pas grand tort au monde. Notre existence est faite en partie de folie, en partie de sagesse. Celui qui dans ses écrits, se montre respectueux et soucieux des règles établies en laisse donc de côté plus de la moitié. Je ne me cherche pas d'excuses ; si je le faisais, ce serait plutôt de mes excuses que je m'excuserais, que d'une faute qui me serait propre¹. Mais je veux me justifier auprès de certains qui pensent autrement, et qui sont en plus grand nombre, me semble-t-il, que

1. Dans l'« *exemplaire de Bordeaux* » on lit ici : « que de nulle autre partie ».

ceux qui pensent comme moi ; et comme je ne veux mécontenter personne (et il est bien difficile pour « un homme, qui est un, de se conformer à une aussi grande diversité de mœurs, de discours et de sentiments... »), tenant compte de leur opinion, je dirai donc que ceux-là ont bien tort de s'en prendre à moi pour ce que je fais dire aux autorités admises et approuvées depuis des siècles, et qu'il n'est pas juste, parce que je n'écris pas en vers, qu'ils me refusent la liberté dont jouissent à notre époque même des hommes d'église. En voici deux, par exemple, et des plus renommés :

*Que je meure si ta fente n'est pas une ligne étroite.¹
Un vit d'ami la contente et bien traite.²*

142. Et que dire de tant d'autres ? Je prône la modestie, et ce n'est pas de façon délibérée que j'ai choisi cette façon de parler choquante : c'est Nature qui l'a choisie pour moi. Je n'en fais pas non plus l'éloge, pas plus que de toutes les formes contraires aux usages ; mais je l'excuse et en atténue la condamnation en vertu des circonstances, tant générales que particulières.

143. Mais reprenons...³ On peut se demander aussi d'où vient cette autorité souveraine – et usurpée – que vous prenez sur les femmes qui vous favorisent à leurs dépens ?

*Si dans l'obscurité, furtive, elle vous accorde quelques
petites faveurs*

Catulle [10],
LXVIII, 145.

cela suffit-il pour que vous vous sentiez aussitôt les droits, la froideur et l'autorité d'un mari ? L'amour est une convention passée librement : pourquoi ne pas vous y attacher comme vous voudriez y assujettir les femmes ? Il ne saurait y avoir de règles prescrites à propos de choses volontaires.

144. C'est contraire à l'usage, mais il est vrai pourtant que

*Montaigne
et les
femmes*

1. La citation est tirée des *Juvenilia* (édition de 1578) de Théodore de Bèze, qui fut d'abord catholique, et devint pasteur à Genève à la suite de Calvin.

2. Mellin de Saint-Gelais [24] t. 1, 17, pp. 276-277. Aumônier du dauphin, il fut le poète officiel de la Cour de François 1er. L'édition intégrale de ses œuvres ne parut qu'après sa mort, en 1574. On y trouve des pièces plutôt

j'ai, en mon temps conclu ce marché autant qu'il est possible, aussi consciencieusement qu'un autre, et avec quelque apparence de justice : je n'ai témoigné aux femmes en matière d'affection que ce que je ressentais véritablement pour elles, et je leur en ai montré sincèrement la décadence, la vigueur et la naissance, les accès et les accalmies. Car on n'y va pas toujours à la même allure. J'ai été si avare de promesses que je pense avoir plus tenu que promis ou dû. Elles ont trouvé là une sorte de fidélité, allant jusqu'au service de leur inconstance, je veux dire : de leur inconstance avouée et parfois multipliée. Je n'ai jamais rompu avec elles tant que je tenais à elles, ne fût-ce que par un fil, et dans les quelques occasions qu'elles m'en ont fournies, je n'ai jamais rompu au point d'éprouver pour elles du mépris et de la haine, car ayant acquis, même par le moyen des plus honteuses conventions, de telles privautés, cela m'a contraint encore à quelque bienveillance à leur égard. Je leur ai parfois montré un peu de colère et d'impatience exagérée, du fait de leurs ruses et de leurs faux-fuyants, lors de nos disputes, car je suis par nature sujet à des émotions brusques qui nuisent souvent à mes entreprises, bien qu'elles soient légères et de peu de durée.

145. Si elles ont voulu mettre à l'épreuve ma liberté de jugement, je n'ai pas hésité à leur donner des avis autoritaires et mordants, à mettre le doigt sur la plaie. Si je leur ai laissé quelque motif de se plaindre de moi, c'est plutôt d'avoir, au regard de l'usage d'aujourd'hui, éprouvé pour elles un amour bêtement consciencieux. J'ai respecté ma parole, dans les affaires pour lesquelles on m'en eût facilement dispensé. Elles se soumettaient alors parfois à mes raisons, en conservant leur réputation, observant des conventions qu'elles eussent volontiers vues enfreintes par le vainqueur. J'ai fait céder plus d'une fois le plaisir à son paroxysme, devant l'intérêt de leur honneur ; et lorsque la raison m'y contraignait, je les ai armées contre moi, de telle façon qu'elles se conduisaient alors plus sûrement et plus sévèrement en suivant mes principes qu'elles ne l'eussent fait en suivant les leurs.

licencieuses, comme le rondeau où Montaigne a été prendre ce vers...

3. Montaigne reprend le fil de ce qu'il disait plus haut (à la suite des citations des *Priapea*, fin du § 139), après un « ajouté » de plus d'une page.

146. Autant que je l'ai pu, j'ai pris sur moi seul le risque de nos rendez-vous, pour les en décharger, et j'ai toujours organisé nos rencontres par les voies les plus directes et les plus inattendues, pour moins éveiller les soupçons, et les rendre de ce fait, à mon avis, plus commodes : on est généralement découvert par là où l'on se croit le mieux caché, et les choses que l'on craint le moins sont les moins défendues et les moins observées. On ose plus facilement faire ce que personne ne pense que vous oserez, et qui devient facile par sa difficulté même.

147. Personne n'eut jamais plus que moi une façon ouvertement charnelle dans ses travaux d'approche. Cette façon d'envisager l'amour est plus conforme aux règles naturelles. Mais qui sait mieux que moi combien elle est ridicule et peu efficace pour les gens d'aujourd'hui ! Et pourtant, je n'ai point à m'en repentir ; je n'ai plus rien à perdre en ce domaine :

*Ce tableau votif sur le mur du temple
Montre assez que j'ai consacré
Au Dieu de la mer
Mes vêtements encore humides.*

Horace [30],
Odes, I, 5.

148. Il est temps désormais d'en parler ouvertement. Mais à un autre, je dirais peut-être : « Mon ami, tu rêves ! L'amour de ce temps a peu à voir avec la loyauté et l'honnêteté ! »

*Si tu prétends lui fixer
Des règles claires, c'est peine perdue,
C'est raisonner déraisonnablement.*

Térence [94],
L'eunuque, I,
1, vv. 16-18.

Alors si, au contraire, c'était à moi de recommencer, je recommencerais de la même façon, avec la même méthode, aussi infructueuse qu'elle puisse être pour moi. L'inefficacité et la sottise sont louables dans une action qui ne l'est pas. Et m'éloignant de ce qui se fait, je me rapproche de ce que je suis.

149. Au demeurant, dans ces affaires-là, je ne me laissais pas complètement aller : je m'y complaisais, mais je ne m'y oubliais pas. Je conservais ce peu de discernement et de jugement que la Nature m'a donné, que ce soit pour le service des dames ou pour le mien : un peu d'émotion, mais pas de folie. Ma

conscience s'y trouvait engagée elle aussi, jusqu'à la débauche et au dérèglement, mais non jusqu'à l'ingratitude, la trahison, la méchanceté ou la cruauté. Je n'achetais pas les plaisirs de ce vice à tout prix : je me contentais simplement de ce qu'il coûte.

Sénèque [84], XLV. « *Aucun vice n'est renfermé sur lui-même.* » Je déteste à peu près autant l'oisiveté croupie et assoupie qu'une activité délicate et pénible. Celle-ci me pince, l'autre m'assouplit. J'aime autant les blessures que les meurtrissures, et les coups tranchants que les éraflures. J'ai trouvé dans ces dispositions, quand j'y étais le plus à l'aise, une juste balance entre les deux extrémités. L'amour est une agitation éveillée, vive et gaie. Je n'en étais ni troublé ni affligé, mais j'en étais excité et encore plus changé. Il faut s'en tenir là : elle n'est nuisible qu'aux fous.

150. Un jeune homme demandait au philosophe Panétios s'il était bien convenable pour un sage d'être amoureux. « *Laissons-là le sage, répondit-il, mais toi et moi, qui ne le sommes pas, nous ne devons pas nous engager dans quelque chose d'aussi troublé et violent, qui nous rend dépendant d'autrui, et méprisables pour nous-mêmes.* » Il disait vrai : il ne faut pas confier une chose si impétueuse par elle-même à une âme qui n'est pas en mesure d'en soutenir les assauts, et incapable de réfuter en actes les paroles d'Agésilas, selon lesquelles la sagesse et l'amour ne peuvent aller ensemble. Car c'est une vaine occupation que l'amour, c'est vrai, malséante, honteuse et illégitime. Mais si on la conduit de façon modérée, je l'estime salubre et propre à dégourdir un esprit et un corps appesantis ; et si j'étais médecin, je l'ordonnerais volontiers à quelqu'un comme moi, de mon tempérament et de ma condition, aussi volontiers que n'importe quel autre remède, pour l'éveiller et le tenir en forme jusqu'à un âge avancé, et pour retarder sur lui les effets de la vieillesse.

151. Pendant que nous n'en sommes encore qu'aux faubourgs, que le pouls bat encore,

*Mes cheveux à peine blancs, ma vieillesse à son début,
Je me tiens encore droit et Lachésis¹ a encore de quoi filer ;
Mes jambes me portent encore et ma main n'a nul besoin de bâton.*

Juvénal [35],
26.

1. L'une des trois Parques, qui tiennent entre leurs mains le destin des hommes.

...nous avons besoin d'être sollicités et chatouillés par quelque agitation qui nous dévore comme celle de l'amour . Voyez comme elle a redonné de la jeunesse, de la vigueur et de la gaieté au sage Anacréon. Et Socrate, plus vieux que je ne le suis, parlant d'un objet amoureux, disait : « *Ayant appuyé mon épaule contre la sienne, et approché mon visage du sien, alors que nous regardions ensemble dans un livre, je sentis soudain, sans mentir, une piqûre dans l'épaule, comme si une bête m'avait mordu ; et pendant plus de cinq jours ensuite, je ressentis là des fourmillements, et dans le cœur, une démangeaison continue.*¹ » Ainsi un attouchement d'épaule, fortuit, était capable de réchauffer et troubler une âme refroidie et affaiblie par l'âge, et la première de toutes par la sagesse ! Mais pourquoi pas ? Socrate était un homme, et ne voulait être ni paraître autre chose.

152. La philosophie ne s'oppose pas aux plaisirs naturels, pourvu qu'ils soient mesurés : elle prêche leur modération, non leur abandon. Ses efforts se portent contre ceux qui sont étrangers à la Nature et les bâtards. Elle dit que les désirs qui émanent du corps ne doivent pas être renforcés par l'esprit, et elle nous conseille intelligemment de ne pas chercher à éveiller notre faim par la satiété, de ne pas se gaver au lieu de simplement se remplir le ventre, d'éviter toute jouissance qui nous ferait ressentir son manque, et toute nourriture et tout breuvage qui pourraient nous affamer et nous altérer. De même, en ce qui concerne l'amour, elle nous ordonne de prendre un objet qui satisfasse simplement le besoin du corps, et qui ne trouble point l'âme : celle-ci ne doit pas en tenir compte, elle doit suivre simplement le corps et l'assister. Mais n'ai-je pas raison de penser que ces préceptes, qui d'ailleurs ont à mon avis une certaine rigueur, concernent un corps capable d'accomplir son office ? Et qu'un corps affaibli, comme un estomac délabré, il est excusable de le réchauffer et de le soutenir par des artifices, et lui redonner par le biais de l'imagination, l'appétit et l'allégresse qu'il a perdus ?

153. Ne peut-on dire que pendant que nous sommes dans cette prison terrestre, il n'y a rien en nous de purement corporel ni de purement spirituel, et que c'est déchirer un homme tout

1. Tiré de Xénophon [100], IV, 27.

vif que de séparer les deux ? N'y a-t-il pas aussi quelque raison de porter la même attention au plaisir qu'à la douleur ? Pour prendre un exemple : la douleur était violente au dernier degré dans l'âme des saints qui faisaient pénitence. Mais le corps y prenait part naturellement, du fait de leur alliance, même s'il était peu en cause. Les saints ne se sont pas contentés de le voir suivre et assister leur âme maltraitée, ils l'ont maltraité lui-même en lui infligeant des souffrances particulières et atroces, afin que l'un et l'autre, âme et corps, fassent plonger l'homme dans la douleur, d'autant plus salutaire qu'elle était plus rude.

154. De la même façon, dans le cas des plaisirs corporels, n'est-il pas injuste de prévenir l'âme contre eux, et de ne l'y entraîner que comme vers une obligation, une nécessité, à laquelle elle devrait se contraindre et se soumettre ? C'est plutôt à elle au contraire de les réchauffer et de les susciter, de s'y offrir et de s'y inviter, puisque c'est à elle que revient la charge de les diriger. Tout comme, à mon avis, concernant les plaisirs qui lui sont propres, c'est aussi à elle de les insuffler dans le corps, de le faire se pénétrer de tout ce qui lui en est accessible de par sa condition, de faire en sorte qu'ils lui soient doux et salutaires. Car s'il est bon, comme on dit, que le corps ne suive pas ses appétits au préjudice de l'esprit, pourquoi ne serait-il pas bon aussi que l'esprit ne suive pas les siens au préjudice du corps ?

155. Je n'ai pas d'autre passion qui me tienne en haleine. Ce que la cupidité, l'ambition, les querelles, les procès, sont pour les autres, pour quelqu'un comme moi, qui n'a pas d'occupation déterminée, l'amour le remplacerait plus agréablement. Il me redonnerait la vigilance envers moi-même, la sobriété, l'amabilité, le soin de ma personne. Il raffermirait mon aspect, et les grimaces de la vieillesse, ces grimaces difformes et pitoyables, ne parviendraient plus à le détériorer. Il me ramènerait aux études saines et sages par lesquelles je pourrais me rendre plus estimé et mieux aimé, en ôtant de mon esprit le désespoir et le mépris envers son propre usage, il le rendrait à lui-même. Il me divertirait de mille pensées ennuyeuses, de mille chagrins mélancoliques, dont l'oïveté nous accable à cet âge, avec le délabrement de notre santé ; il réchaufferait, au moins en imagination, ce sang que la Nature abandonne, il soutiendrait le menton et allongerait un peu les muscles, la vigueur et l'allégresse à vivre de ce pauvre homme

qui s'en va à toute vitesse vers sa ruine.

156. Mais je vois bien que c'est un avantage très difficile à recouvrer : par faiblesse, et par une longue expérience, notre goût est devenu plus délicat et plus difficile : nous demandons plus, alors que nous apportons moins ! Nous voulons avoir le choix alors que nous méritons moins d'être acceptés. Sachant ce que nous sommes, nous sommes moins audacieux et plus méfiants : rien ne peut nous garantir d'être aimés, étant donnée notre condition – et la leur. J'ai honte de me retrouver au milieu de cette bouillante jeunesse :

*Dont le membre est plus solidement planté
Que ne l'est sur les collines un jeune arbre.*

Horace [31],
XII, vv
19-20.

Pourquoi donc irions-nous montrer notre misère au milieu de cette allégresse ?

*Pour que ces jeunes gens ardents puissent voir
Et non sans beaucoup rire
Notre flambeau s'en aller en cendres !*

Horace [32],
IV, 13, vv.
26-28.

Ils ont pour eux la force et la raison ; laissons-leur la place : nous n'avons plus le moyen de leur tenir tête.

157. Et de toutes façons ce germe de beauté naissante ne se laisse pas manier par des mains si engourdies, et ne se donne pas volontiers pour des raisons purement matérielles. Comme le dit ce philosophe ancien à celui qui se moquait de lui parce qu'il n'avait pas su gagner les bonnes grâces d'un tendron qu'il poursuivait de ses assiduités : « Mon ami, l'hameçon ne s'accroche pas dans du fromage aussi frais. »

158. Or il s'agit là d'un type de relations qui demande de la réciprocité : les autres plaisirs que nous recevons peuvent être récompensés par des présents de diverses sortes ; mais celui-ci ne peut être payé que dans la même monnaie. En vérité, dans ce genre de plaisirs, celui que je donne chatouille plus agréablement mon imagination que celui qu'on me procure. Et qui peut recevoir du plaisir sans en donner n'est pas généreux : c'est une âme vile, qui veut être redevable en tout, et qui se plaît dans les relations avec les gens pour qui il est à charge. Il n'est nulle beauté, nulle grâce, nulle privauté exquise qu'un galant homme puisse

désirer pour ce prix-là. Si les dames ne peuvent nous faire du bien que par pitié, je préfère ne pas vivre que de vivre d'aumône. Je voudrais bien avoir le droit de leur demander, à la façon dont je l'ai vu faire en Italie: « Faites-moi du bien pour vous-même », ou à la façon dont Cyrus exhortait ses soldats: « Qui m'aime me suive¹ ! »

159. Reportez-vous, me dira-t-on, à celles de votre condition, qu'un même destin vous rendra plus faciles. Ô la sottise et insipide combinaison !

Martial [46],
X, 90, v. 10.

Je ne veux pas tirer la barbe d'un lion mort.

Xénophon fait des reproches à Ménon, et l'accuse d'avoir eu des amours qui n'étaient plus dans la fleur de l'âge. Je trouve plus de plaisir à voir seulement le juste et doux mélange de deux jeunes beautés, ou à l'imaginer seulement en esprit, plutôt que de faire moi-même le second d'un couple triste et informe. Je laisse ce désir curieux à l'Empereur Galba, qui ne s'intéressait qu'aux chairs dures et vieilles, et à ce pauvre malheureux :

Ovide [58], I,
4, vv. 49-51.

*Fassent les dieux que je puisse te voir ainsi,
Que je puisse baiser tes cheveux blanchis,
Et serrer contre moi ton corps amaigri !*

160. Et parmi les pires laideurs, je place les beautés artificielles et forcées. Émonès, jeune garçon de Chio, pensant acquérir par de beaux atours la beauté que lui refusait la Nature, se présenta au philosophe Archésilas et lui demanda si un sage pouvait être amoureux. « Oui, répondit l'autre, à condition que ce ne soit pas d'une beauté parée et sophistiquée comme la tienne. » La laideur d'une vieillesse avouée est moins laide et moins vieille, à mon avis, que celle qui est repeinte et bien lissée. Le dirai-je, pourvu qu'on ne me saute pas à la gorge ? L'amour ne me semble vraiment et naturellement dans sa bonne saison que dans un âge proche de l'enfance² :

Horace [32],
II, 5, vv.
21-24

Si l'on plaçait au milieu d'un chœur de jeunes filles,

1. Cette citation a été ajoutée à la main sur l'« exemplaire de Bordeaux » : « Qui s'aimera si me suive ». Le texte de 1595, que je traduis, est ici différent : « Qui m'aymera, si me suive. » La valeur de la sentence ainsi

*Un jeune homme aux cheveux flottants,
Et aux traits encore flous, on tromperait
Mille sagaces observateurs.*

... de même que la beauté d'ailleurs.

161. Car si Homère étend ce moment jusqu'à ce que le menton commence à s'ombrager, Platon a remarqué que cette beauté est rare. Et l'on sait bien pourquoi le sophiste Dion appelait les poils follets de l'adolescence « Harmodiens » et « Aristogitons »¹. Je trouve que l'amour n'est déjà plus à sa place dans la virilité ; ne parlons pas de la vieillesse !

Il survole les chênes dénudés sans s'y arrêter.

Horace [32],
IV, 13, vv.
9-10.

Et Marguerite, reine de Navarre, en femme qu'elle est, prolonge fort loin l'avantage des femmes, en décidant qu'à trente ans, il est temps qu'elles abandonnent le titre de « belles femmes » pour celui de « bonnes femmes ».

162. Plus la possession de ce sentiment sur notre vie est courte, mieux nous en valons. Voyez l'aspect de celui-ci : son menton est celui d'un enfant ; qui ne sait que dans son école, on procède à rebours de tout ordre normal ? L'étude, les exercices, la pratique conduisent ici à l'incapacité : les novices y sont les maîtres. « *L'Amour ne connaît pas de règles* ». Certes, sa conduite a plus d'élégance quand elle est accompagnée d'inadvertance et de trouble. Les fautes, les échecs lui donnent du piquant et de la grâce : pourvu qu'elle soit violente et pressée, peu importe qu'elle soit sage ! Voyez comme il marche en chancelant, en clopinant, en folâtrant : on lui passe des chaînes, quand on le guide avec habileté et sagesse, et on brime sa divine liberté quand on le remet entre les mains calleuses de ces hommes barbus.

Saint-Jérôme,
[36]

écrite est évidemment moindre.

2. Montaigne écrit « enfance ». Mais le mot désignait autrefois un champ plus large que de nos jours où l'on multiplie les découpages (« petite enfance », « enfance », « pré-adolescence » etc...). Au Moyen-Age et au XVIe siècle, un « enfant » pouvait avoir quinze ans, et englobait la période de formation de nos « jeunes adultes »...

1. Comme le lecteur d'aujourd'hui ne le sait certainement plus : une tradition ancienne fait des jeunes gens Harmodios et Aristogiton des martyrs et des libérateurs. D'où l'association des « poils follets au menton » avec leurs noms.

163. Au demeurant, j'entends souvent les femmes parler de cette communion toute spirituelle, et dédaigner de prendre en considération l'intérêt qu'y trouvent les sens. Tout y participe ; mais je puis dire que si j'ai souvent vu qu'on excusait la faiblesse de leur esprit par la beauté de leur corps, je n'ai encore jamais vu qu'elles voulussent arguer de la beauté de leur esprit, si mûr et si distingué soit-il, en faveur de leur corps tant soit peu tombé en décadence. Comment se fait-il qu'aucune d'elles n'ait envie de faire cet échange socratique entre le corps et l'esprit, en achetant, pour prix de ses cuisses, une intelligence et une fécondité philosophique et spirituelle, qui seraient le plus haut prix qu'on puisse leur attribuer ? Platon stipule dans ses Lois que celui qui aura réalisé quelque exploit utile et remarquable en temps de guerre ne doit pas se voir refuser, pendant la durée des hostilités, et sans qu'il soit tenu compte de sa laideur ou de son âge, quelque baiser ou faveur amoureuse de quiconque il aura désiré l'obtenir. Ce qu'il trouve si juste comme rétribution de la valeur militaire, ne peut-il l'être comme rétribution d'autre chose ? Et comment se fait-il qu'il ne prenne envie à quelqu'une de se prévaloir auprès de ses compagnes de la gloire d'un amour chaste, je dis bien chaste

Virgile [99],
III, 98.

*Car parfois on vient à un combat
Qui est comme un grand feu, mais de paille,
Et qui manque de forces.*

Les vices qui demeurent dans la pensée ne sont pas les pires.

164. Et pour en finir avec ce commentaire débordant qui s'est échappé de moi dans un flot de bavardages, flot impétueux et parfois nuisible :

Catulle [10],
LXV, 19.

*Une pomme, furtivement donnée par son amant
Tombe du chaste sein d'une jeune fille ;
La pauvre a oublié qu'elle l'a cachée sous ses vêtements,
Et quand arrive sa mère et qu'elle se lève,
La pomme choit et roule à ses pieds ; alors la rougeur
Sur son visage dit assez sa faute.*

Je dis donc que les mâles et les femelles sont sortis d'un même moule : ne seraient l'éducation et les usages, la différence ne serait pas grande. Dans sa République, Platon appelle indifféremment les uns et les autres à participer à toutes les sortes d'études,

*L'égalité des
sexes*

exercices, charges et professions en temps de guerre comme en temps de paix. Et le philosophe Antisthène niait toute distinction entre leur courage et le nôtre.

165. Il est bien plus aisé d'accuser un sexe que d'excuser l'autre. Comme on dit : le tisonnier dit que la poêle est noire.

Chapitre 6

Sur les voitures

1. Il est facile de vérifier que les grands auteurs, quand ils écrivent sur les causes premières, ne se servent pas seulement de celles qu'ils estiment être vraies, mais aussi de celles auxquelles ils ne croient pas, pourvu qu'elles aient quelque chose de nouveau et de beau. S'ils parlent habilement, ils disent tout de même des choses plutôt vraies et utiles. Comme nous ne pouvons pas être sûrs de détenir la cause ultime, nous en entassons plusieurs pour voir si, par chance, elle se trouverait dans ce nombre.

*Il ne suffit pas d'indiquer une seule cause,
Il faut en donner plusieurs, dont une seule sera la bonne.*

Lucrèce [43],
VI, 704.

Me demandez-vous, par exemple, d'où vient cette coutume de bénir ceux qui éternuent ? Nous produisons trois sortes de vents : celui qui sort par le bas est trop sale ; celui qui sort par la bouche traîne avec lui le reproche de gourmandise ; le troisième est l'éternuement. Et parce qu'il vient de la tête, et qu'il n'a rien de blâmable, nous l'accueillons avec les honneurs. Ne vous moquez pas de cette subtilité : elle est (dit-on) d'Aristote.

2. Il me semble avoir lu dans Plutarque (qui est, de tous les auteurs que je connaisse, celui qui a le mieux su allier l'art à la Nature, et le jugement à la science), quand il traite de la cause pour laquelle l'estomac se soulève chez les gens qui voyagent en mer, que cela leur vient de la crainte qu'ils éprouvent. C'est qu'il a trouvé quelque raisonnement par lequel il prouve que la crainte peut produire un tel effet. Moi qui suis fort sujet à ce malaise,

*Le mal de
mer*

je sais bien que cette cause ne joue pas sur moi, et je le sais, non par un argument, mais par une expérience indiscutable.

Sénèque [84],
LIII, 3.

3. Je ne crois guère à ce que l'on dit : que la même chose se produit chez les animaux, et spécialement chez le porc, donc hors de toute conscience du danger ; et je ne crois pas plus à ce qu'une personne de ma connaissance m'a raconté sur lui-même, qui y est fort sujet, à savoir que l'envie de vomir lui était passée, à deux ou trois reprises, parce qu'il se trouvait sous le coup d'une grande frayeur ; et pas non plus à cet ancien, qui écrit : « *J'étais trop malade pour penser au péril.* » Je n'ai jamais eu peur sur l'eau, pas plus que dans d'autres circonstances d'ailleurs ; je n'ai jamais été troublé ni ébloui par la peur – et j'ai pourtant connu des situations qui eussent pu la susciter, si la mort en est une. La peur naît parfois d'un manque de jugement, ou d'un manque de courage. Tous les dangers que j'ai connus, je les ai affrontés les yeux ouverts, avec une vue claire, nette et entière. Il faut aussi du courage pour avoir peur ! Et ce courage m'a bien servi autrefois, comme à d'autres, pour diriger convenablement ma fuite, pour qu'elle soit, sinon sans crainte, du moins sans effroi, et sans grave paralysie ; elle se fit avec émotion, mais sans affolement, ni désarroi.

Platon [64],
221 a-c.

4. Les grandes âmes font beaucoup mieux, et opèrent des reculs non seulement calmes, et ordonnés, mais fiers. Rappelons ce qu'Alcibiade raconte sur Socrate, son compagnon d'armes : « Je le trouvai, dit-il, après la déroute de notre armée, avec Lachès, parmi les derniers à fuir. Je l'ai examiné à mon aise, et en toute sécurité, car j'étais sur un bon cheval, et lui était à pied : c'est ainsi que nous avons combattu. Je remarquai d'abord combien il montrait de présence d'esprit et de résolution en comparaison de Lachès, puis la belle assurance avec laquelle il marchait, comme à son habitude, son regard ferme et tranquille en regardant et jugeant ce qui se passait autour de lui, observant tantôt les uns, tantôt les autres, amis et ennemis, d'une façon qui encourageait les uns et signifiait aux autres qu'il était bien décidé à vendre cher son sang et sa vie à ceux qui essaieraient de les lui prendre. Et c'est ainsi qu'ils s'échappèrent tous les deux, car on n'attaque pas volontiers des gens comme eux : on court après ceux qui sont effrayés. » Voilà le témoignage de ce grand capitaine, qui nous apprend ce que nous constatons tous les jours :

il n'est rien qui nous jette autant dans les dangers que le besoin irraisonné de nous en échapper. « *En général, moins on a peur, moins on court de risques.* » On a tort de dire couramment que quelqu'un « craint la mort » pour dire qu'il y songe ou qu'il la prévoit. La prévoyance concerne ce qui peut nous arriver, que ce soit en bien ou en mal. Examiner et apprécier le danger est plutôt le contraire de s'en effrayer.

Tite-Live
[93], XXII, 5.

5. Je ne me sens pas assez fort pour soutenir le choc et la violence de cette émotion qu'est la peur, pas plus que d'une autre impression violente. S'il m'arrivait d'être vaincu et abattu par elle, je ne m'en relèverais jamais complètement. Ce qui aurait pu faire perdre pied à mon âme ne pourrait pas plus la remettre en place ensuite. Elle se met à l'épreuve et s'examine trop vivement et trop profondément pour laisser se refermer et se réparer la blessure qui l'aurait transpercée. Heureusement pour moi, je n'ai été atteint d'aucune maladie qui ait pu l'abattre. À chaque épreuve que je rencontre, je me présente et m'oppose tout armé. La première qui m'emporterait me laisserait sans ressource. Je ne puis faire face à deux à la fois : quel que soit l'endroit où s'ouvrirait une brèche dans ma digue, je serais exposé au flot, et noyé sans espoir. Épicure dit que celui qui est sage ne peut jamais passer à un état contraire ; mais j'ai idée que c'est plutôt l'inverse : qui aura été vraiment fou une fois ne sera jamais plus vraiment sage.

6. Dieu souffle le froid selon le vêtement que l'on porte, et les souffrances selon ce qu'on est capable de supporter. La Nature m'ayant découvert d'un côté, m'a couvert de l'autre : m'ayant désarmé de force, elle m'a armé d'insensibilité, et d'une appréhension du danger maîtrisée, voire émuée. Mais je ne puis supporter longtemps (et c'était pire encore dans ma jeunesse) ni voiture, ni litière, ni bateau, et je déteste toute façon de me déplacer autre qu'à cheval, que ce soit en ville, ou aux champs. Je supporte encore moins la litière que la voiture, et pour les mêmes raisons, je supporte encore mieux une eau très agitée, qui pourtant peut faire peur, que le mouvement que l'on ressent par temps calme. Car cette légère secousse que donnent les avirons, et qui font se dérober le vaisseau sous nos pieds, fait que je ressens, sans savoir pourquoi, ma tête et mon estomac se brouiller, de la même façon que je ne puis supporter d'être assis sur un

siège mouvant. Quand la voile ou le courant nous emporte de façon régulière, ou qu'on nous hâle, cette agitation uniforme ne me cause nulle peine. C'est un mouvement saccadé qui me fait mal, et surtout s'il est faible. Je ne saurais le décrire autrement. Comme remède à cet effet fâcheux, les médecins m'ont ordonné de me sangler le bas-ventre avec une serviette bien serrée ; mais je n'ai pas essayé de le faire, parce que j'ai l'habitude de lutter contre mes imperfections, et de les dompter par moi-même.

7. Si j'étais assez au fait de ces choses-là, je n'hésiterais pas à raconter ici l'infinie variété d'usage que l'on a fait des voitures au service de la guerre, selon les pays et selon les siècles, comme on le voit dans les livres des historiens : elles furent de grande nécessité et très efficaces, c'est pourquoi il est étonnant que nous n'en ayons plus le souvenir aujourd'hui. J'en dirai seulement ceci : il n'y a pas si longtemps, du temps de nos pères, les Hongrois se mirent très efficacement à lutter contre les Turcs ; dans chacune de leurs voitures, il y avait un soldat armé d'un bouclier, et un autre avec un mousquet, ainsi qu'un grand nombre d'arquebuses chargées et prêtes à tirer, le tout protégé par une sorte de pavois fait de boucliers, comme sur les petites galères¹. Ils mettaient trois mille de ces voitures en ordre de bataille sur le front, et quand les canons avaient tiré, il les lançaient et les faisaient dévaler sur les premières lignes en tirant leurs salves, avant de s'attaquer au reste de la troupe, ce qui constituait un énorme avantage ; ou bien ils les lançaient sur les escadrons ennemis pour les démanteler et s'y ouvrir un passage. Ces voitures constituaient aussi un secours que l'on pouvait disposer dans les endroits critiques, sur le flanc des troupes marchant dans la campagne, ou encore pour protéger à la hâte un campement et le fortifier. De mon temps, sur l'une de nos frontières, un gentilhomme impotent et qui ne trouvait pas de cheval capable de supporter son poids, alors qu'il était menacé dans une querelle, parcourait le pays dans une voiture de ce genre, et s'en trouvait très bien. Mais laissons-là ces voitures à usage guerrier. Les derniers rois de notre première dynastie se faisaient traîner dans un chariot tiré par quatre bœufs quand ils se déplaçaient à travers le pays : comme si on pouvait encore ignorer leur fainéantise !

1. Ou les vaisseaux des Vikings.

8. Marc-Antoine fut le premier à faire traîner son char dans Rome par des lions, accompagné d'une musicienne. Héliogabale en fit autant par la suite, se prenant pour Cybèle, la mère de tous les dieux et se fit traîner par des tigres, imitant ainsi le dieu Bacchus. Il attela aussi par deux fois des cerfs à son char, une autre fois quatre chiens, et enfin quatre filles nues par qui il se faisait traîner, tout nu, lui aussi¹. L'empereur Firmus fit traîner son char par des autruches d'une taille extraordinaire, en sorte qu'il semblait plutôt voler que rouler.

9. L'étrangeté de ces inventions me donne à penser que c'est la marque d'une certaine petitesse d'esprit de la part des monarques, un témoignage du fait qu'ils ne se suffisent pas de ce qu'ils sont, mais cherchent à se montrer et se faire valoir par des dépenses excessives. Ce serait une chose excusable en pays étranger ; mais parmi ses sujets, où son pouvoir est absolu, sa dignité elle-même le place au plus haut point des honneurs auxquels il puisse parvenir. De même, pour un gentilhomme, il me semble qu'il lui est inutile de se vêtir de façon particulièrement recherchée : sa maison, ses domestiques, sa cuisine, tout cela témoigne suffisamment pour lui.

10. Le conseil qu'Isocrate donna à son roi ne me semble pas dépourvu de raison : « qu'il soit splendide par ses meubles et utensiles, parce que ce sont des dépenses faites pour des choses durables ; mais qu'il évite toutes les magnificences qui disparaissent aussitôt de l'usage et du souvenir. »

11. J'aimais les beaux vêtements quand j'étais jeune, faute d'autre parure, et cela m'allait bien. Il en est sur qui les beaux costumes font tache. On connaît des histoires étonnantes sur la frugalité de nos rois, pour eux-mêmes aussi bien que pour leurs dons : c'étaient de grands rois par leur prestige, leur valeur, et leur destinée. Démosthène combattit à outrance les lois de sa patrie, qui dépensait les deniers publics pour donner des jeux et des fêtes : il voulait que la grandeur des Athéniens se montre par le nombre de leurs vaisseaux bien équipés, et de leurs armées bien pourvues.

1. La source est dans Lamprius, historien latin du IV^e siècle : *Historiae augustae scriptores*, Héliogabale, XXVIII-XXIX. Mais on pourra lire aussi la flamboyante évocation qu'en donna Antonin Artaud dans « *Héliogabale, l'anarchiste couronné* », éd. Gallimard, collection « l'Imaginaire ».

*Les finances
royales*

12. On a bien raison de blâmer Théophraste, qui soutient une position contraire dans son livre *Des richesses*, en disant que ce genre de dépenses manifeste une véritable opulence. Ce sont des plaisirs, dit Aristote, qui ne concernent que la populace et dont on ne se souvient plus dès qu'on en est rassasié : aucun homme sérieux et raisonnable ne peut les tenir en estime. Il me semble que cet argent serait bien plus royalement employé, parce qu'il le serait plus durablement et plus utilement, pour aménager des ports, construire des havres, des fortifications et des murs, pour édifier des bâtiments somptueux, des églises, des hôpitaux et des collèges, pour remettre en état les rues et les chemins. C'est pour cela qu'on se souviendra longtemps du pape Grégoire XIII¹, et c'est en quoi notre reine Catherine montrerait pour de nombreuses années sa libéralité naturelle et sa munificence, si elle disposait des moyens nécessaires à satisfaire ses goûts. Le destin m'a bien déçu en interrompant la belle construction du « Pont Neuf » dans notre grande ville de Paris², et en m'ôtant l'espoir de le voir en service avant ma mort.

13. Et en plus de cela, il semble qu'on présente leurs propres richesses aux spectateurs de ces triomphes, et qu'on les régale à leurs dépens. Car les peuples s'imaginent volontiers, comme nous le faisons pour nos valets, que les rois doivent avoir pour soin de nous fournir en abondance tout ce qu'il nous faut, mais qu'ils ne doivent nullement y prendre leur part. Ainsi l'empereur Galba, qui avait pris plaisir à entendre un musicien pendant son souper, se fit apporter sa cassette, y prit une poignée d'écus qu'il lui mit dans la main, disant : « Ce n'est pas de l'argent public, mais le mien ». Mais il arrive bien souvent que le peuple a raison, et qu'on lui donne souvent à contempler ce qui aurait dû servir à lui remplir le ventre. La libéralité elle-même n'est pas bien à sa place dans les mains d'un souverain : c'est plutôt l'affaire des personnes privées ; car si on y regarde de près, un roi n'a rien qui lui appartienne en propre : il se doit lui-même aux autres.

1. Curieusement, le texte de 1595 diffère ici de l'« exemplaire de Bordeaux » sur lequel on lit, dans la partie manuscrite du bas à gauche de la page 395 r° : « en quoi le pape gregoire trezieme a laisse sa memoire recommandable de mon temps ».

2. Il n'a été achevé en effet qu'en 1608, sous Henri IV.

14. L'autorité de la justice n'est pas faite pour celui qui dit le droit, mais pour celui qui en relève. On ne donne jamais de rang supérieur à quelqu'un pour qu'il y trouve son profit, mais pour le profit de l'inférieur ; un médecin doit profiter au malade, et non à lui-même. Toute magistrature, comme tout art, trouve sa fin en dehors d'elle-même : « *Nul art ne s'enferme en lui-même.* »

Cicéron [15],
V, 6.

15. C'est pourquoi les précepteurs des jeunes princes, qui mettent un point d'honneur à leur inculquer cette vertu de largesse, et leur apprennent à ne rien savoir refuser, à n'estimer rien de si bien employé que ce qu'ils vont donner – éducation fort en vogue de mon temps – ou bien se soucient plus de leur propre profit que de celui de leur maître, ou bien n'ont pas une idée claire de celui à qui ils s'adressent. Il est bien trop facile d'inculquer la libéralité à celui qui a de quoi y pourvoir aux dépens des autres, et sa valeur dépendant non de la valeur du présent qui est fait, mais en fonction des moyens de celui qui le fait, elle en vient à devenir nulle en des mains aussi puissantes. Les voilà prodigues avant d'être généreux ! La libéralité, de ce fait, est peu digne d'être recommandée, en comparaison d'autres vertus royales. Selon le tyran Denys¹, c'est même la seule qui s'accorde bien avec la tyrannie elle-même. J'apprendrais donc plutôt au jeune prince ce vers du laboureur antique : « *Si l'on veut faire une bonne récolte, il faut semer à la main, et non verser le grain du sac*². » Et je lui dirais aussi qu'ayant à donner, ou pour mieux dire, à payer tant de gens pour les services qu'ils ont rendus, il doit se comporter en distributeur loyal et avisé. Si la libéralité d'un prince est sans discernement et sans mesure, je préfère qu'il soit avare.

16. Il semble que ce soit la justice qui soit la principale vertu royale ; et de tous les aspects de la justice, celui qui accompagne la libéralité est celui par lequel les rois se distinguent principalement : alors qu'ils remettent volontiers à des tiers l'exercice des autres, ils ont fait de celui-là leur affaire personnelle. Les largesses immodérées sont un médiocre moyen de s'acquérir de la bienveillance, car elles rebutent plus de gens qu'elles n'en satis-

1. Denys l'Ancien, in Plutarque [73], *Les dictes notables des anciens Roys*.

2. Montaigne traduit aussitôt lui-même ce vers de la poétesse grecque Corinne (VI^e siècle av. J.-C.). Selon P. Villey [50], il l'aurait pris dans le *De amphiteatro*, de Juste Lipse, 1584.

Cicéron [17],
II, 15.

font. « *Plus on s'en sert et moins on peut s'en servir ; est-il rien de plus sot que faire en sorte de ne pouvoir faire plus longtemps ce qu'on aime faire ?* » Et si ces largesses sont dispensées sans tenir compte du mérite, elles font honte à qui les reçoit, et sont reçues sans reconnaissance. Des tyrans ont été livrés à la haine du peuple par les mains de ceux-là mêmes qu'ils avaient indûment favorisés ; cette sorte d'hommes a en effet pensé pouvoir assurer la possession des biens qu'ils avaient injustement reçus en montrant de la haine et du mépris envers celui de qui ils les tenaient, et en se ralliant au jugement et à l'opinion commune.

17. Les sujets d'un prince excessif dans ses dons se rendent excessifs dans leurs demandes : ils se règlent, non sur la raison, mais sur les exemples qu'on leur donne. Et certes, il y a souvent de quoi rougir de notre impudence, car en toute justice, nous sommes trop payés quand la récompense équivaut à notre service : n'en devons-nous pas une part à nos princes en vertu de nos obligations naturelles envers eux ? S'il prend à son compte nos dépenses, il en fait trop : il suffit qu'il y contribue. Le surplus s'appelle un bienfait, et c'est quelque chose qu'on ne peut exiger, car le mot même de « libéralité » sonne comme « liberté ». À notre façon, ce n'est jamais achevé : ce que l'on reçoit n'est pas pris en compte, on n'aime la libéralité qu'au futur. C'est pourquoi, plus un prince s'épuise à donner, plus il s'appauvrit en amis. Comment assouvirait-il des envies qui s'accroissent au fur et à mesure qu'elles sont satisfaites ? Qui ne pense qu'à prendre ne pense plus à ce qu'il a pris. L'ingratitude est le propre de la convoitise.

18. L'exemple de Cyrus vient à point ici pour servir de pierre de touche aux rois de ce temps, et leur permettre de savoir si leurs dons sont bien ou mal employés, et leur montrer combien cet empereur les attribuait avec plus de bonheur qu'ils ne le font eux-mêmes. Car ils en sont réduits à emprunter à des gens qui leur sont inconnus, et plus souvent à ceux à qui ils ont fait du mal qu'à ceux à qui ils ont fait du bien ; et l'aide qu'ils en reçoivent n'a de gratuite que le nom. Crésus reprochait à Cyrus ses largesses, et calculait à combien se monterait son trésor s'il avait eu les mains

moins « trouées »¹. Pour se justifier de ses libéralités, il envoya des messages dans toutes les directions, vers ceux des grands personnages de son empire qu'il avait particulièrement favorisés, les priant de le secourir dans la nécessité où il se trouvait, par la plus grosse somme d'argent possible, et de la lui faire connaître en retour. Quand tous ces engagements lui furent apportés, chacun de ses amis ayant trouvé qu'il ne suffisait pas de lui offrir autant que ce qu'ils avait reçu de sa munificence, mais y ajoutant de l'argent pris sur sa propre cassette, il se trouva que le montant total était bien plus élevé que celui de l'épargne calculée par Crésus. Sur quoi Cyrus dit à celui-ci : « Je ne suis pas moins amoureux des richesses que les autres princes, et j'en suis même plutôt économe. Vous voyez comment, à peu de frais, j'ai acquis le trésor inestimable de tant d'amis, et combien ils me sont de plus fidèles trésoriers que ne seraient des mercenaires, sans obligation ni affection envers moi : mon bien est beaucoup mieux placé ainsi que dans des coffres, qui attireraient sur moi la haine, l'envie et le mépris des autres princes. »

19. Les empereurs se justifiaient du caractère superflu des jeux et démonstrations publiques qu'ils organisaient en disant que leur autorité dépendait en quelque manière (au moins en apparence) de la volonté du peuple romain, lequel avait toujours été habitué à être flatté par ces sortes de spectacles et d'excès. Mais ceux qui avaient créé la coutume consistant à faire plaisir à leurs concitoyens et compagnons par une telle profusion et magnificence étaient des particuliers, et ils le faisaient essentiellement en prenant sur leur propre bourse. Cette coutume prit un tout autre sens quand ce furent les maîtres qui se mirent à l'imiter.

20. « Prendre sur l'argent de légitimes propriétaires pour l'attribuer à des étrangers ne doit pas être considéré comme une libéralité. » Cicéron [17], I, 14. Comme son fils s'efforçait de gagner les bonnes grâces des Macédoniens en leur faisant des cadeaux, Philippe lui fit la leçon dans une lettre ainsi conçue : « Quoi ! Veux-tu que tes sujets te considèrent comme leur banquier et non comme leur roi ? Tu veux gagner leur cœur ? Gagne-le par les bienfaits de ta valeur

1. Montaigne écrit : « Les mains plus restreintes ». Je risque ici cette expression populaire, imagée.

et non par ceux de ton coffre. »

21. C'était pourtant une belle chose que de faire apporter et planter dans les arènes une grande quantité de gros arbres, bien touffus et bien verts, pour simuler une grande forêt ombreuse, arrangée avec une belle régularité, et le premier jour, jeter là-dedans mille autruches, mille cerfs, mille sangliers, mille daims, pour les abandonner aux mains du peuple; et le lendemain, faire massacrer en sa présence cent lions énormes, cent léopards, et trois cents ours; et le troisième jour, faire combattre à mort cent paires de gladiateurs... C'est ce que fit l'empereur Probus. C'était aussi une belle chose à voir que ces grands amphitéâtres revêtus à l'extérieur de marbre ciselé et décorés de statues, avec à l'intérieur de précieux et brillants enrichissements,

*La
munificence
impériale*

*Voici leur pourtour de pierres précieuses, et le portique
revêtu d'or¹.*

Tout le pourtour de ce grand espace était occupé, depuis le bas jusque tout en haut, par soixante ou quatre-vingts rangs de gradins, eux aussi recouverts de marbre et de coussins :

Juvénal [35],
III, vv.
159-161.

*Qu'il parte ! dit-il. Un peu de pudeur !
Qu'il quitte les coussins réservés aux chevaliers
Lui qui ne paie pas le cens équestre prévu par la loi.*

On aurait pu y ranger cent mille hommes, assis à leur aise. Quant à l'esplanade du fond où se déroulaient les jeux, on pouvait d'abord, par des artifices, la faire s'entrouvrir et se fendre en crevasses qui découvraient des grottes vomissant les bêtes destinées au spectacle; on l'inondait ensuite, la recouvrant d'une mer profonde qui charriait force monstres marins, et portait des vaisseaux tout armés prêts à livrer une bataille navale; puis on l'asséchaît et l'aplanissait de nouveau, pour le combat des gladiateurs; et enfin on y répandait, en guise de sable, du vermillon et de la résine de storax qui embaumait pour y organiser un festin magnifique, pour tout ce nombre infini de gens – dernier acte d'un seul jour !

Calpurnius
[8], VII, vv.
64 sq.

Que de fois avons-nous vu

1. Calpurnius, obscur poète imitateur de Virgile sous Néron, [8], VII, 47.

*S'ouvrir et s'abaisser l'arène,
 Et surgir des bêtes féroces du gouffre entrouvert,
 Ou s'élever une forêt dorée aux écorces safranées?
 Non seulement nous avons pu y voir les monstres des forêts,
 Mais des phoques au milieu des combats d'ours,
 Et des chevaux marins
 Le troupeau hideux !*

22. Quelquefois aussi, on y a fait s'élever une haute montagne pleine d'arbres fruitiers et verdoyants, avec un ruisseau s'écoulant de son sommet, comme de la bouche d'une source vive. Quelquefois on y a promené un grand navire, qui s'ouvrait en deux de lui-même, et qui, après avoir fait sortir de son ventre quatre ou cinq cents bêtes de combat, se refermait et disparaissait, sans intervention humaine. Une autre fois encore, on fit s'élaner des jets d'eau depuis le bas, jaillissant vers le ciel, et qui, d'une hauteur incroyable, allaient arroser et parfumer la multitude. Pour se protéger des changements du temps, on faisait tendre sur cet immense espace des voiles brodées à l'aiguille, tantôt de pourpre, tantôt de soie, de diverses couleurs, et on les faisait avancer ou reculer en un instant, à volonté,

*Même si un soleil ardent règne sur l'amphithéâtre,
 On retire les voiles sitôt que paraît Hermogène¹.*

Martial [46],
 VII, 29, vv.
 53-54.

Les filets que l'on mettait devant le peuple pour le protéger de la violence des bêtes sauvages qui s'élançaient sur lui étaient tissés de fils d'or,

Les rets eux-mêmes brillent de l'or dont ils sont tissés.

Calpurnius
 [8], VII, v 53.

S'il y a quelque chose d'excusable en de tels excès, c'est bien quand l'imagination et la nouveauté forcent l'admiration, et non leur coût.

23. Ces vanités elles-mêmes nous font découvrir combien ces siècles étaient fertiles en esprits différents des nôtres. Et il en est de cette sorte de fertilité comme de toutes les autres productions de la Nature : il ne faut pas croire qu'elle y ait mis tout ce dont elle est capable. Pour nous, nous n'allons pas de l'avant,

1. Architecte de la Grèce antique (fin III^e - début II^e siècle av. J.-C.)

nous rôdons et tournons en rond ici et là : nous ne marchons que sur nos propres pas. Je crains que notre savoir ne soit un peu faible à tous égards : nous ne voyons pas bien loin, ni en avant, ni en arrière ; il n’embrasse que peu d’espace, et vit peu ; il couvre une faible étendue de temps comme de matière.

Horace [32],
IV, 9, vv.
25-27.

*Il y eut bien des héros avant Agamemnon,
Mais nous ne les pleurons pas :
Une longue nuit
Les dissimule.*

*Avant la Guerre de Troie et la mort de cette cité
Bien d'autres poètes ont chanté bien d'autres hauts faits¹.*

*La connais-
sance du
passé*

Et ce que raconte Solon de ce qu’il avait appris des prêtres d’Égypte concernant la longue vie de leur état et leur façon d’apprendre et de conserver des histoires provenant de pays étrangers, ne me semble pas un témoignage allant à l’encontre de ce point de vue. « *S’il nous était possible de contempler dans toutes leurs parties l’immensité des pays et des temps où l’esprit, se plongeant et s’étendant de toutes parts, se promène en tous sens sans jamais rencontrer de limite qui l’arrête, nous découvririons dans cet espace infini un nombre incommensurable de formes².* »

24. Quand tout ce qui nous est parvenu du passé serait vrai, et serait connu de quelqu’un, ce ne serait rien par rapport à ce que nous ignorons. Et comme elle est étroite et rétrécie, la connaissance qu’en ont les plus curieux, de ce monde qui s’écoule pendant que nous y vivons ! Non seulement quand il s’agit des événements particuliers, que le hasard rend souvent exemplaires et importants, mais encore de l’état des grandes sociétés et nations : il nous en échappe cent fois plus qu’il n’en parvient à notre connaissance. Nous crions au miracle devant l’invention de l’artillerie et de l’imprimerie ; mais d’autres hommes, à l’autre bout du monde, en Chine, en disposaient déjà, mille ans auparavant ! Si nous pouvions voir une aussi grande partie du monde que celle que nous ne voyons pas, nous apercevriions, c’est probable, une

1. Lucrèce [43], V, vv 326-327. Mais la citation est inexacte : le texte de Lucrèce comporte *bellum Thebanum et funera Troiæ* et non *bellum Trojanum et funera Troiæ*.

2. D’après Cicéron [16], I, xx. Mais Montaigne modifie tellement le texte de Cicéron qu’il en est méconnaissable !

perpétuelle multiplication et un perpétuel changement de formes. Il n'est rien d'unique et de rare dans la Nature, cela n'existe que dans notre connaissance, qui est la base indigente de nos règles et qui ne nous donne généralement qu'une image extrêmement fautive des choses. C'est ainsi que nous concluons aujourd'hui, sans aucune certitude, au déclin et à la décrépitude du monde, en vertu des arguments que nous tirons de notre propre faiblesse et décadence :

Tant il est vrai que notre âge a perdu ses forces et sa fertilité ;

Lucrèce [43],
II, v. 1136.

Et c'est de façon aussi vaine que cet autre poète concluait à sa naissance et à sa jeunesse en fonction de la vigueur qu'il trouvait aux esprits de son temps, fertiles en nouveautés et inventions dans divers domaines :

*À mon avis tout est nouveau et récent dans ce monde.
C'est depuis peu qu'il est né, et c'est pourquoi, aujourd'hui,
Certains arts s'améliorent et progressent encore.
Tout comme de nos jours, bien des choses ont été ajoutées
Aux navires.*

Lucrèce [43],
V, vv. 330 sq.

25. Notre monde vient d'en découvrir un autre. Et qui peut nous garantir que c'est le dernier de ses frères, puisque les Démons, les Sybilles et nous-mêmes avons ignoré celui-là jusqu'à maintenant ? Il n'est pas moins grand, ni moins plein, ni moins bien doté de membres ; mais il est si jeune et si enfant qu'on lui apprend encore son a, b, c. Il n'y a pas cinquante ans, il ne connaissait encore ni les lettres, ni les poids, ni les mesures, ni les vêtements, ni le blé, ni la vigne ; il était encore tout nu dans le giron de sa mère et ne vivait que grâce à elle. Si nous jugeons bien de notre fin prochaine, comme Lucrèce le faisait pour la jeunesse de son temps, cet autre monde ne fera que venir au jour quand le nôtre en sortira. L'univers tombera en paralysie : l'un de ses membres sera perclus et l'autre en pleine vigueur.

**Le Nouveau
Monde**

26. J'ai bien peur que nous n'ayons grandement hâté son déclin et sa ruine par notre contagion, et que nous lui ayons fait payer bien cher nos idées et nos techniques. C'était un monde encore dans l'enfance, et pourtant nous ne l'avons pas dressé¹

1. La traduction de « fouété/foité » fait problème : le mot n'a pas la même résonance aujourd'hui ; plus que d'un véritable châtement corporel,

ni plié à nos règles par la seule vertu de notre valeur et de nos forces naturelles. Nous ne l'avons pas conquis par notre justice et notre bonté, ni subjugué par notre magnanimité. La plupart des réponses que les gens de ce monde-là nous ont faites et les négociations que nous avons menées avec eux ont montré qu'ils ne nous devaient rien en matière de clarté d'esprit naturelle et de pertinence. L'extraordinaire magnificence des villes de Cuzco et de Mexico¹, et parmi bien d'autres merveilles, les jardins de ce roi où tous les arbres, les fruits et les herbes, dans le même ordre et avec la même taille que dans un jardin ordinaire, étaient en or, de même que dans son cabinet de curiosités, toutes les sortes d'animaux qui naissent en son pays et dans ses mers, la beauté de leurs ouvrages en joaillerie, en plumes, en coton, ou dans la peinture – tout cela montre bien qu'ils n'étaient pas non plus moins habiles que nous. Mais quant à la dévotion, à l'observance des lois, la bonté, la libéralité, la franchise, il nous a été bien utile d'en avoir moins qu'eux : cet avantage les a perdus, ils se sont vendus et trahis eux-mêmes.

*Un combat
inégal*

27. Quant à la hardiesse et au courage, à la fermeté, à la constance, à la résolution face à la douleur, à la faim et à la mort, je ne crains pas d'opposer les exemples que je trouve parmi eux aux plus fameux exemples des Anciens restés dans nos mémoires, dans ce monde-ci. En effet, si l'on tient compte du compréhensible étonnement de ces peuples-là de voir ainsi arriver inopinément des gens barbus, ayant un autre langage, une autre religion, différents dans leur aspect et leurs habitudes, venant d'un monde si éloigné et où ils n'avaient jamais su qu'il y eût de quelconques habitations, montés sur de grands monstres inconnus, alors qu'ils n'avaient eux-mêmes, non seulement jamais vu de cheval, mais même de bête quelconque dressée à porter un homme ou d'autres charges ; si l'on tient compte du fait qu'ils ont été mis en présence de gens ayant une « peau » luisante et dure et une arme tranchante et resplendissante, eux qui pour le miracle

le contexte indique qu'il s'agit de « faire plier » voire « stimuler » (Cf. Lanly, III, p. 121). « Dresser » m'a semblé comporter à la fois l'idée de coercition et de « mise aux normes » ; il est encore employé dans ce sens dans le langage populaire.

1. La source de Montaigne est ici comme en plusieurs endroits des « Essais » : *Histoire Générale des Indes*, de Lopez de Gomara [23], qui fut le secrétaire de Cortès.

de la lueur d'un miroir ou d'un couteau étaient prêts à échanger de grandes richesses en or ou en perles, et qui n'avaient aucun moyen, ni même le savoir nécessaire pour percer notre acier. Si l'on ajoute à cela la foudre et le tonnerre de nos pièces d'artillerie et de nos arquebuses, qui eussent été capables de troubler César lui-même, autant surpris et inexpérimenté qu'eux devant de telles armes. Si l'on considère que tout cela s'est fait contre des peuples nus, sauf dans les contrées où on avait inventé quelque tissu de coton, et qui étaient sans autres armes que des arcs, des pierres, des bâtons et des boucliers de bois, des peuples surpris sous prétexte d'amitié et de bonne foi, par la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues... Si l'on tient compte enfin des ruses et des stratagèmes par lesquels ceux qui les ont soumis sont parvenus à les tromper, et que l'on mette ainsi de côté tout ce qui a donné aux conquérants un énorme avantage, on leur ôte du même coup ce qui leur a permis de remporter tant de victoires.

28. Quand je considère l'ardeur indomptable avec laquelle tant de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants se sont exposés tant de fois à des dangers inévitables pour la défense de leurs dieux et de leur liberté, et cette noble obstination à supporter les pires extrémités et difficultés, et même la mort, plutôt que de se soumettre à la domination de ceux par qui ils ont été si honteusement trompés ; quand je vois que certains ont préféré se laisser mourir de faim étant faits prisonniers, plutôt que d'accepter de la nourriture des mains de leurs ennemis, si lâchement victorieux, je peux dire à l'avance que si on les avait attaqués d'égal à égal, en armes, en expérience et en nombre, le danger aurait été aussi grand, et même plus, qu'en toute autre parmi les guerres que nous connaissons.

29. Quel dommage qu'une si noble conquête ne soit pas tombée sous l'autorité d'Alexandre ou de ces anciens Grecs et Romains, et qu'une si grande mutation et transformation de tant d'empires et de peuples ne soit pas tombée dans des mains qui eussent doucement poli et amendé ce qu'il y avait là de sauvage, en confortant et en développant les bonnes semences que la Nature y avait produites, en mêlant non seulement à la culture des terres et à l'ornement des villes les techniques de ce monde-ci, dans la mesure où cela eût été nécessaire, mais aussi en mêlant les vertus grecques et romaines aux vertus originelles de ce pays !

Comme cela eût été mieux, et quelle amélioration pour la terre entière, si les premiers exemples que nous avons donnés et nos premiers comportements là-bas avaient suscité chez ces peuples l'admiration et l'imitation de la vertu, s'ils avaient tissé entre eux et nous des relations d'alliance fraternelle ! Comme il eût été facile alors de tirer profit d'âmes si neuves et si affamées d'apprendre, ayant pour la plupart de si belles dispositions naturelles !

*Les méfaits
de la
conquête*

30. Au contraire, nous avons exploité leur ignorance et leur inexpérience pour les amener plus facilement à la trahison, à la luxure, à la cupidité, et à toutes sortes d'inhumanités et de cruautés, à l'exemple et sur le modèle de nos propres mœurs ! A-t-on jamais mis à ce prix l'intérêt du commerce et du profit ? Tant de villes rasées, tant de peuples exterminés, passés au fil de l'épée, et la plus riche et la plus belle partie du monde bouleversée dans l'intérêt du négoce des perles et du poivre... Beau résultat ! Jamais l'ambition, jamais les inimitiés ouvertes n'ont poussé les hommes les uns contre les autres à de si horribles hostilités et à des désastres aussi affreux.

31. En longeant la côte à la recherche de leurs mines, des Espagnols abordèrent une contrée fertile, plaisante, et fort peuplée. Ils firent à ce peuple les déclarations habituelles : « Nous sommes des gens paisibles, arrivés là après un long voyage, venant de la part du roi de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le Pape, représentant de Dieu sur la terre, a donné autorité sur toutes les Indes. Si vous acceptez d'être tributaires de ce roi, vous serez très bien traités. Nous vous demandons des vivres pour notre nourriture et l'or nécessaire pour nos médicaments. Vous devez aussi accepter la croyance en un seul Dieu et la vérité de notre religion, que nous vous conseillons d'adopter. » Et ils ajoutaient à cela quelques menaces.

32. Leur réponse fut celle-ci : « Quant à être des gens paisibles, vous n'en avez pas l'allure, si toutefois vous l'êtes. Quant à votre roi, s'il a des choses à demander, c'est qu'il doit être indigent et nécessiteux ; et celui qui a fait cette répartition des terres doit être un homme aimant les dissensions, pour aller donner à quelqu'un quelque chose qui ne lui appartient pas, et le mettre ainsi en conflit avec les anciens possesseurs. Quant aux vivres, nous vous en fournirons, mais de l'or, nous en avons peu,

car c'est une chose à laquelle nous n'attachons aucune importance, puisqu'elle est inutile à notre vie, et que notre seul souci consiste à la passer heureusement et agréablement. Quant à l'idée d'un seul Dieu, elle nous a intéressés mais nous ne voulons pas abandonner une religion qui nous a été utile si longtemps, et notre habitude est de ne prendre conseil que de nos amis et des gens que nous connaissons. Quant aux menaces, c'est le signe d'une faute de jugement que de menacer des gens dont la nature et les ressources vous sont inconnus. En conséquence, dépêchez-vous de quitter notre territoire, car nous n'avons pas l'habitude d'être bienveillants envers des étrangers armés. Et dans le cas contraire, on fera avec vous comme avec les autres... » Et ils leur montraient les têtes d'hommes suppliciés qui entouraient leur ville. Voilà un exemple des balbutiements de ces prétendus « enfants » ! Mais quoi qu'il en soit, en cet endroit comme en beaucoup d'autres où les Espagnols ne trouvèrent pas les marchandises qu'ils cherchaient, ils ne s'arrêtèrent pas et ne firent pas d'incursion guerrière, quels que soient les autres avantages qu'ils eussent pu en tirer : les « cannibales » dont j'ai parlé¹ pourraient en témoigner.

33. Des deux plus puissants monarques de ce monde-là – et peut-être même de celui-ci, étant rois de tant de rois – les derniers que les Espagnols chassèrent, l'un était le roi du Pérou. Il fut pris au cours d'une bataille et soumis à une rançon tellement excessive qu'elle dépasse l'entendement : elle fut pourtant fidèlement payée ; il avait donné par son comportement les signes d'un cœur franc, libre et ferme, et d'un esprit clair et bien fait, et les vainqueurs en avaient déjà tiré un million trois cent vingt-cinq mille cinq cents onces d'or, sans compter l'argent et un tas d'autres choses, dont la valeur n'était pas moindre – au point que leurs chevaux ne portaient plus que des fers d'or massif. Il leur prit cependant l'envie de voir, au prix de quelque trahison que ce fût, ce que pouvait contenir encore le reste des trésors de ce roi, et de profiter pleinement de ce qu'il avait conservé. On l'accusa donc avec de fausses preuves, de vouloir soulever ses provinces pour recouvrer sa liberté ; et par un beau jugement, rendu par ceux-là mêmes qui étaient les auteurs de cette machination, on

*Comment
on traita
leurs rois*

1. Cf. livre I, chap. 30.

le condamna à être pendu et étranglé publiquement, non sans lui avoir évité d'être brûlé vif en lui administrant le baptême pour se racheter lors de son supplice : traitement horrible et inouï, qu'il supporta cependant sans s'effondrer, avec une contenance et des paroles d'une tournure et d'une gravité vraiment royales. Et pour endormir les peuples stupéfaits et abasourdis par un traitement aussi exceptionnel, on simula un grand deuil, et on ordonna que lui soient faites de somptueuses funérailles.

34. L'autre roi, celui de Mexico : il avait longtemps défendu sa ville assiégée, et montré pendant ce siège tout ce que peuvent l'endurance et la persévérance, telles que jamais un prince et un peuple n'en montrèrent. Mais il était tombé vivant, pour son malheur, entre les mains de ses ennemis, ayant capitulé sous condition d'être traité comme un roi (et d'ailleurs il ne leur fit rien dans sa prison qui fût indigne de ce titre). Comme les Espagnols ne trouvaient pas après cette victoire tout l'or qu'ils s'étaient promis, et après avoir tout remué et tout fouillé, ils essayèrent d'en obtenir des nouvelles en appliquant les plus terribles tortures aux prisonniers qu'ils détenaient. Mais ne parvenant à rien, en face de gens plus forts que les pires de leurs traitements, ils furent pris d'une telle rage que contrairement à la parole donnée, et en dépit du droit humain le plus élémentaire, ils condamnèrent le roi lui-même et l'un des principaux personnages de sa cour à la torture, l'un en présence de l'autre. Ce grand personnage, succombant à la douleur, et entouré de brasiers ardents, tourna sur la fin un regard pitoyable vers son maître, comme pour lui demander pardon de ce qu'il n'en pouvait plus ; alors le roi, plantant fièrement et carrément son regard dans le sien, pour lui reprocher sa lâcheté et sa pusillanimité, lui dit seulement ces mots, d'une voix rude et ferme : « Et moi ? Crois-tu donc que je sois dans mon bain ? Suis-je vraiment plus à l'aise que toi ? » L'autre succomba sur le coup à ses douleurs, et mourut sur place. Le roi, à demi brûlé, fut enlevé de là. Ce ne fut pourtant pas par pitié, car quelle pitié toucha jamais des âmes aussi barbares ? Pour obtenir un éventuel renseignement sur quelque vase d'or à piller, ces gens étaient capables de faire périr par le feu un homme, même un roi, si grand soit-il par son destin et sa valeur ! Mais c'est que sa constance rendait en vérité de plus en plus honteuse leur cruauté. Ils le pendirent par la suite, quand il tenta courageusement de se délivrer

par les armes d'une aussi longue captivité et de sa sujétion : il se donna ainsi une fin digne d'un prince d'une si grande qualité.

35. Une autre fois, ils firent brûler vifs ensemble, dans un même brasier, quatre cent soixante personnes, quatre cents hommes du peuple et soixante autres pris parmi les principaux seigneurs d'une province, qui étaient simplement prisonniers de guerre. C'est d'eux-mêmes que nous tenons ces récits ; car il ne se contentent pas de les avouer, ils s'en vantent, et les publient ¹ ! Serait-ce donc pour témoigner de leur souci de justice, ou de leur zèle envers la religion ? Certes non. Ce sont des procédés trop contraires, trop opposés à une si sainte fin. S'ils avaient eu pour but de propager notre foi, ils auraient compris que cela ne se fait pas par la possession des territoires, mais des hommes ; et ils se seraient bien contentés des meurtres que causent les nécessités de la guerre sans y ajouter une telle boucherie comme s'il s'agissait de bêtes sauvages, et si générale, autant qu'ils ont pu y parvenir par le fer et le feu, n'en ayant volontairement conservé que le nombre nécessaire pour en faire de misérables esclaves, à travailler et servir dans leurs mines. Au point que plusieurs de leurs chefs, d'ailleurs souvent déconsidérés et détestés, ont été punis de mort sur les lieux de leurs conquêtes, par ordre des rois de Castille, offensés à juste titre par l'horreur de leur comportement. Dieu a fort justement permis que ces grands pillages soient engloutis par la mer pendant leur transport, ou à la suite de guerres intestines pendant lesquelles ils se sont entre-tués, et la plupart de ces gens ont été enterrés en ces lieux sans qu'ils aient pu retirer aucun fruit de leur victoire.

*Une
barbarie
inutile*

36. Le butin ainsi amassé, même placé entre les mains d'un prince économe et sage², répond fort peu à l'espérance qu'on en donna à ses prédécesseurs, et à la première abondance de richesses qu'on découvrit d'abord : même si on en tira beaucoup, ce n'était rien en effet par rapport à ce que l'on pouvait en attendre. C'est que l'usage de la monnaie était entièrement inconnu là-bas, et que par conséquent tout l'or qu'ils possédaient fut trouvé entassé, ne servant qu'à la parade et aux démonstrations, comme un meuble conservé de père en fils par des rois puissants, qui ex-

1. Gomara, en effet, était espagnol.

2. Philippe II d'Espagne, mort en 1598.

exploitaient toujours complètement leurs mines pour accumuler un grand monceau de vases et de statues destinés à l'ornement de leurs palais et de leurs temples. Chez nous, au contraire, l'or est employé pour la monnaie et le commerce : nous en faisons de menus morceaux, nous lui donnons mille formes, nous le répandons et le dispersons. Pouvons-nous imaginer un instant que nos rois aient ainsi amoncelé tout l'or qu'ils auraient trouvé au cours des siècles, pour le garder à ne rien faire ?

37. Les habitants du royaume de Mexico étaient plus civilisés et plus avancés dans leurs techniques que ne l'étaient ceux des autres nations de là-bas. C'est pourquoi ils pensaient, comme nous, que l'univers était proche de sa fin ; et ils en prirent pour signe la désolation que nous y avons apportée. Ils croyaient que l'être du monde se divise en cinq âges marqués par cinq soleils successifs, dont les quatre premiers avaient déjà fait leur temps, et que celui qui les éclairait était le cinquième. Le premier périt avec toutes les autres créatures dans une inondation universelle. Le second, par la chute du ciel sur la terre, qui étouffa tous les êtres vivants : ils situent à cet âge l'existence des géants, dont ils firent voir des ossements aux Espagnols, et d'après lesquels la taille de ces hommes devait faire environ vingt paumes¹. Le troisième périt par le feu, qui embrasa et consuma tout. Le quatrième, sous l'effet d'une agitation de l'air et du vent, qui abattit même plusieurs montagnes ; les hommes n'en moururent point, mais furent changés en singes (jusqu'où peut aller la crédulité humaine !²) Après la mort de ce quatrième soleil, le monde fut vingt-cinq ans dans de perpétuelles ténèbres ; à la quinzième année de cette période, l'homme fut créé, ainsi qu'une femme, et ils refirent la race humaine. Dix ans plus tard, un certain jour, le soleil nouvellement créé leur apparut, et le compte de leurs années commence depuis ce jour-là. Le troisième jour depuis son

1. On discute toujours pour savoir si la « paume » en question est celle qui fait 10 cm, ou s'il s'agit de l'empan qui en fait au moins 20, ou enfin la palme italienne qui valait de 22 à 30 cm... Mais si une taille de 2 m ne semble pas vraiment « gigantesque » pour nous aujourd'hui, n'oublions pas que Montaigne, comme beaucoup de ses contemporains d'ailleurs, était petit. Il le déplore lui-même.

2. Cette remarque ne manque pas de sel, venant de Montaigne qui raconte par ailleurs sans s'émouvoir les histoires les plus abracadabrantes – du moment qu'elles ont été rapportées par Plutarque ou Pline !

apparition, les dieux anciens moururent, et les nouveaux sont nés depuis lors, petit à petit. L'auteur où j'ai pris cela ne m'a rien appris sur la façon dont ils pensent que ce dernier soleil périra à son tour. Mais le nombre de leurs années comptées depuis le quatrième changement rejoint la grande conjonction des astres qui se produisit il y a huit cents ans, d'après les estimations des astrologues, et provoqua plusieurs grands changements et nouveautés dans le monde.

38. À propos de la pompe et de la magnificence, qui m'ont amené à parler de tout cela, ni la Grèce, ni Rome, ni l'Égypte ne peuvent, tant du point de vue de l'utilité que de la difficulté, comparer aucun de ses ouvrages d'art au chemin que l'on peut voir au Pérou, construit par les rois de ce pays, depuis la ville de Quito jusqu'à celle de Cuzco, long de trois cent lieues¹, droit, uni, large de vingt-cinq pas, pavé et revêtu de chaque côté de belles et hautes murailles, le long desquelles, à l'intérieur, coulent constamment deux beaux ruisseaux bordés de beaux arbres nommés « mollis ». Quand ils ont rencontré des montagnes et des rochers, ils les ont taillés et aplanis, et ils ont comblé les fondrières avec de la pierre et de la chaux. À chaque étape il y a de beaux palais garnis de vivres, de vêtements, d'armes, tant pour les voyageurs que pour les armées qui ont à y passer. Dans l'appréciation que j'ai faite de l'ouvrage, j'ai tenu compte de la difficulté, qui est particulièrement importante en ces contrées. Ils bâtissaient avec des pierres carrées qui ne faisaient pas moins de dix pieds de côté, et ils n'avaient d'autre moyen de les charrier qu'à la force de leurs bras, en les traînant. Ils ne connaissaient pas l'art des échafaudages, et ne disposaient pas de moyens plus élaborés que celui qui consiste à faire une levée de terre contre leur bâtiment, au fur et à mesure de sa construction, et l'enlever ensuite.

39. Et pour en revenir à nos voitures... À leur place, et à la place de tout autre moyen de transport, ils se faisaient porter par des hommes, sur leurs épaules. Le dernier roi du Pérou, le jour où il fut fait prisonnier, était ainsi porté sur des brancards en or, assis sur une chaise en or, au milieu de son armée en bataille.

1. Il y a 1600 km à vol d'oiseau entre ces deux villes sur nos cartes d'aujourd'hui.

Et à chaque porteur que l'on tuait pour le faire tomber (car on voulait le prendre vivant), un autre prenait la place du mort, si bien qu'on ne put jamais le jeter à bas, quelque massacre que l'on fit de ces gens-là, jusqu'au moment où un cavalier alla le saisir à bras-le-corps et le jeta à terre¹.

1. Rappelons que ces détails, comme tous ceux qui précèdent, ont été pris par Montaigne dans le livre de Francisco Lopez de Gomara [23].

Chapitre 7

Sur les inconvénients de la grandeur

1. Puisque nous ne pouvons l'atteindre, vengeons-nous en disant du mal de la « grandeur ». Et après tout, ce n'est pas tout à fait médire de quelque chose que d'y trouver des défauts : il y en a en toutes choses, si belles et désirables qu'elles soient. En général, la grandeur a cet avantage évident de se rabaisser quand cela lui plaît, et d'avoir à peu près le choix entre l'une ou l'autre des apparences. Car on ne tombe pas de n'importe quelle hauteur ! Il en est dont on peut descendre sans tomber, et ce sont les plus nombreuses... Cette grandeur, il me semble bien que nous la faisons trop valoir, et trop valoir aussi la résolution de ceux que nous avons vu prétendre ou dont nous avons entendu dire qu'ils l'avaient méprisée, ou qu'ils s'en étaient défaits de leur propre chef. Après tout, elle n'offre pas d'avantages si importants que la refuser soit une chose extraordinaire. Si je trouve bien difficile de supporter nos maux, se contenter d'une destinée médiocre et renoncer à la grandeur ne me semblent pas demander de gros efforts. C'est une vertu à laquelle, moi qui ne suis qu'un homme quelconque, je pourrais parvenir sans beaucoup de difficulté, il me semble. Mais que dire de ceux qui veulent tirer parti de la gloire qui accompagne un tel refus ? Elle peut receler plus d'ambition encore que le désir même de la grandeur et de ses plaisirs... D'autant plus que l'ambition ne se dirige jamais mieux, selon moi, que par une voie détournée et peu fréquentée.

2. J'aiguise mon courage par la patience, et je l'affaiblis par le désir. J'ai autant de souhaits qu'un autre, et je leur laisse

autant de liberté et de démesure ; mais pourtant, il ne m'est jamais arrivé de souhaiter un empire ou la royauté, pas plus que la grandeur de ces hautes destinées vouées à diriger. Je ne vise pas de ce côté-là : je m'aime trop. Quand je songe à m'élever, c'est petitement, d'une croissance restreinte et frileuse, pour moi personnellement, en fermeté, en sagesse, en santé, en beauté et aussi en richesse. Mais ce crédit, cette autorité si puissante, écrase mon imagination. Et à l'inverse de César, j'aimerais peut-être mieux être deuxième ou troisième à Périgueux que premier à Paris. Et du moins, sans mentir, plutôt troisième que premier dans les plus hautes fonctions à Paris. Je ne veux pas plus avoir à discuter avec un huissier comme un misérable inconnu que voir s'écarter la foule sur mon passage en signe d'adoration. Je suis habitué à un rang moyen, par le fait du hasard mais aussi par goût, et j'ai montré dans la conduite de ma vie et de mes entreprises que j'ai plutôt évité de sauter par-dessus la condition dans laquelle Dieu m'a fait naître. Tout ce qui vient naturellement est à la fois juste et simple.

3. J'ai l'âme tellement timorée que je ne mesure pas un sort favorable selon son importance, mais selon sa facilité. Mais si je n'ai pas le cœur assez gros, je l'ai en revanche plutôt ouvert, et il m'enjoint de proclamer hardiment sa faiblesse.

4. Si je devais comparer deux vies, celle de L. Thorius Balbus, galant homme, beau, savant, en bonne santé, fin connaisseur en toutes sortes d'agrément et de plaisirs, menant une vie tranquille et bien à lui, l'âme bien préparée devant la mort, la superstition, les douleurs, et autres inconvénients de la condition humaine, et qui est mort à la guerre, les armes à la main pour la défense de son pays, d'une part ; et d'autre part celle de M. Régulus, aussi noble et altière que chacun la connaît, avec sa fin admirable ; l'une sans nom, sans éclat, l'autre exemplaire et admirablement glorieuse, j'en dirais certainement ce qu'en a dit Cicéron¹, si je savais le dire aussi bien que lui. Mais s'il me fallait les appliquer à la mienne, je dirais alors que la première est autant à ma portée et selon mes aspirations (que je calque sur mes possibilités) que la seconde en est éloignée. Qu'à celle-ci je ne puis atteindre que par admiration, mais que je parviendrais

1. Dans *De finibus* [15] II, 20 Cicéron prenait parti pour Régulus.

facilement à l'autre par la pratique. Mais revenons à la grandeur temporelle, d'où nous étions partis.

5. J'ai une grande aversion pour l'autorité, autant pour l'exercer que pour la subir. Otanès, l'un des sept qui avaient le droit de prétendre au royaume de Perse, prit un parti que j'aurais pris moi-même volontiers : il abandonna en faveur de ses compagnons son droit à pouvoir y parvenir par élection, ou par le tirage au sort, pourvu que lui et les siens puissent vivre dans cet empire sans avoir à subir aucune autorité ni sujétion, sauf celles des lois antiques, et qu'ils y disposeraient de toutes les libertés qui ne seraient pas contradictoires avec ces dernières. Il ne supportait ni de commander, ni d'être commandé.

Hérodote
[33], III,
83-84.

6. Le plus ardu, le plus difficile métier du monde, à mon avis, c'est d'exercer dignement celui de roi. J'ai plus de mansuétude envers leurs fautes qu'on n'en a couramment, en considération du poids écrasant de leur charge, qui me frappe. Il est difficile de garder la mesure quand on dispose d'une puissance aussi démesurée. Toujours est-il que pour ceux qui ne sont pas spontanément les meilleurs, c'est une formidable incitation à la vertu que d'occuper une telle place, où il n'est rien de ce que vous pouvez faire qui ne soit consigné et pris en compte, où le moindre bienfait s'applique à tant de gens, et où votre habileté, comme celle des prêcheurs, s'adresse surtout au peuple, juge peu rigoureux, facile à duper, facile à contenter. Il y a peu de choses sur lesquelles nous pouvons porter un jugement sincère, parce qu'il y en a peu dans lesquelles nous n'avons en quelque façon un intérêt personnel. La supériorité et l'infériorité, l'autorité et la sujétion, sont naturellement exposées à la jalousie et à la contestation : il est inévitable qu'elles s'affrontent et se pillent sans cesse. Ce que dit l'une de l'autre, je ne le crois pas du tout : laissons parler la raison à ce propos, elle qui est inflexible et impassible, quand nous pourrions en finir avec cela. Je feuilletais il y a moins d'un mois deux livres écossais qui s'opposent sur ce sujet : le livre populaire¹ attribue au roi une condition pire que celle d'un charretier, et le monarchique le place quelques coudées au-dessus de Dieu en puissance et en souveraineté.

*Le métier de
Roi*

1. Celui de Buchanan, *De jure regni apud Scotos*, paru en 1579. L'autre livre est celui de Blackwood : *Adversus Georgi Buchani dialogum...* (1588).

7. Or voici en quoi consiste l'inconvénient de la grandeur, et je veux le souligner ici, car je viens récemment d'en faire l'expérience. Il n'est peut-être rien de plus plaisant dans les relations entre les hommes que les assauts¹ auxquels nous nous livrons les uns contre les autres, pour faire compétition d'honneur et de valeur, que ce soit dans les exercices du corps ou dans ceux de l'esprit, et dans lesquels la grandeur souveraine ne prend vraiment aucune part. Et en vérité, je trouve que souvent, par respect, on y traite les princes de façon dédaigneuse et injurieuse. Car ce dont je m'offusquais énormément dans ma jeunesse, à savoir, que ceux qui m'affrontaient évitaient de s'y employer tout à fait, parce qu'ils m'en trouvaient indigne, c'est pourtant ce qui leur arrive tous les jours maintenant, chacun se jugeant indigne de se battre contre eux. Si on s'aperçoit qu'ils ont tant soit peu d'intérêt à la victoire, il n'est personne qui ne s'efforce de la leur donner, qui n'aimerait mieux trahir sa réputation plutôt que d'offenser la leur, et on ne met à lutter contre eux qu'autant d'efforts qu'il est nécessaire pour servir leur honneur. Quelle part ont-ils dans une joute où tout le monde est de leur côté? Il me semble voir ces paladins du temps passé, se présentant aux joutes et aux combats avec des pouvoirs magiques et des armes enchantées... Brisson, courant contre Alexandre, fit seulement semblant, et ce dernier le lui reprocha, mais il aurait dû lui faire donner le fouet! Carnéade disait que les enfants des princes n'apprennent rien correctement si ce n'est à manier les chevaux, puisque dans tout autre exercice, chacun s'aplatit devant eux et s'arrange pour qu'ils gagnent; mais un cheval n'est ni flatteur ni courtisan, et jette le fils du roi à terre comme il le ferait pour le fils d'un trimardeur. Homère a été forcé d'admettre que Vénus soit blessée pendant la guerre de Troie, elle si douce, si sainte, et si délicate, pour pouvoir lui donner ainsi du courage et de l'audace, qualités dont ne peuvent se targuer ceux qui sont à l'abri de tout danger. On montre des dieux coléreux, peureux, jaloux, souffrants, fuyants, emportés par la passion, pour leur faire honneur des vertus qui prennent naissance chez nous de ces défauts-là.

1. On peut remarquer que Montaigne emploie ici le mot « *essays* », et que dans l'édition de 1595, le *prote* a trouvé normal de voir une majuscule à ce mot... par confusion probablement avec le titre de l'ouvrage!

8. Qui ne s'expose au danger et aux difficultés ne peut prétendre récolter les honneurs et les satisfactions qui en découlent. C'est pitié d'être si puissant que tout ce qui arrive cède devant vous : votre destin vous rejette loin de toute société et de vos amis, il vous place bien trop à l'écart de tout. Cette aisance, cette facilité bien commode de pouvoir tout faire plier devant soi est en fait l'ennemie de toutes sortes de plaisirs : ce n'est pas marcher, c'est glisser ; c'est dormir et ce n'est pas vivre. Imaginer un homme doué d'omnipotence, c'est le plonger dans un abîme : il devra vous réclamer comme une aumône des empêchements et de la résistance. C'est dans le manque qu'il trouve son existence et sa satisfaction¹.

9. Les qualités des puissants sont comme perdues, mortes, car elles ne s'éprouvent que par comparaison, et on les met en dehors de toute comparaison possible : ils connaissent peu ce qu'est la véritable louange, étant soumis à une continuelle et uniforme approbation. Ont-ils affaire au plus sot de leurs sujets ? Ils n'ont aucun moyen de prendre l'avantage sur lui. Car celui qui dit « c'est parce que c'est mon roi » considère qu'il a tout dit, qu'il a ainsi lui-même contribué à sa défaite. La qualité de roi étouffe et éteint les autres, celles qui sont vraies et essentielles : elles sont enfouies dans la Royauté, et celle-ci ne leur laisse pour se faire valoir que les actes qui la touchent directement et qui lui servent, c'est-à-dire les devoirs de la charge souveraine. Être roi est quelque chose de tellement grand, qu'on n'existe plus qu'en tant que roi. Cette lueur extraordinaire qui l'entourne le cache et le dérober à nous : notre vue s'y brise et s'y disperse, noyée et arrêtée qu'elle est par cette lumière éclatante. Le Sénat attribua à Tibère le prix d'éloquence : il le refusa, estimant qu'il n'aurait pu éprouver du plaisir d'un jugement aussi peu libre, quand bien même il eût été justifié².

10. Comme on leur accorde tous les avantages honorifiques, on justifie du même coup leurs défauts et leurs vices, et on les y conforte : non seulement parce qu'on les admet, mais parce qu'on les imite. Chacun des membres de l'entourage d'Alexandre

1. Sur l'« exemplaire de Bordeaux », Montaigne avait d'abord ajouté en marge (f° 404 v°) « un mal est a son tour un bien pour l'homme et un bien un mal » ; mais ceci a été biffé.

2. Tiré de Tacite [87], II, 83. Mais Montaigne « arrange » un peu...

portait, comme lui, la tête penchée de côté. Et les flatteurs de Denys l'Ancien se bouscuaient et trébuchaient en renversant ce qui se trouvait devant eux pour montrer qu'ils avaient une vue aussi mauvaise que la sienne. Même les infirmités ont parfois servi de moyen pour obtenir des recommandations et des faveurs : j'ai vu la surdité employée à cette fin. Plutarque raconte avoir vu des courtisans répudier leur femme, qu'ils aimaient pourtant, parce que leur maître détestait la sienne. Pire encore : on a vu la paillardise et la vie dissolue être en faveur, tout comme la déloyauté, les blasphèmes et la cruauté, l'hérésie, la superstition, l'irréligion, la mollesse et pire encore – s'il peut y avoir pire. Les flatteurs de Mithridate, parce que leur maître revendiquait l'honneur d'être un bon médecin, lui offraient leurs membres à inciser et cautériser. Mais il y a encore plus grave : ceux qui acceptent de faire cautériser leur ème, partie plus délicate et plus noble !

11. Et pour achever par où j'ai commencé : l'Empereur Adrien débattait avec le philosophe Favorinus de l'interprétation de quelque mot, et Favorinus le laissa bientôt triompher ; comme ses amis le lui reprochaient, il dit : « Vous vous moquez ! Comment voudriez-vous qu'il ne soit pas plus savant que moi, lui qui commande à trente légions ? ». Auguste écrivit des vers contre Asinus Pollion¹ : « Quant à moi, dit Pollion, je me tais ; ce ne serait pas très sage d'écrire contre celui qui peut me proscrire. » Et ils avaient raison. Car Denys, parce qu'il ne parvenait pas à égaler Philoxène comme poète, ni Platon dans ses ouvrages, condamna l'un aux carrières et fit vendre l'autre comme esclave dans l' le d' gine.

1. Orateur, poète, historien et même consul (en 40 av. J.-C.).

Chapitre 8

Sur l'art de la conversation

1. C'est un usage de notre justice que d'en condamner quelques-uns pour servir d'exemple aux autres. Les condamner parce qu'ils ont commis une faute, ce serait une sottise, comme le dit Platon : ce qui est fait ne se peut défaire. Mais c'est afin qu'ils ne commettent plus de semblables fautes, ou pour qu'on évite de faire comme eux.

On ne corrige pas celui que l'on pend, on corrige les autres par lui. Je fais de même : mes erreurs sont bientôt considérées comme naturelles, incorrigibles, irrémédiables. Mais si les honnêtes gens sont utiles au public qui les imite, peut-être que je serai utile, moi, parce qu'on évitera de m'imiter !

*Ne vois-tu pas comment le fils d'Albius vit mal
Et comme Barrus est misérable ? C'est un excellent exemple
Pour nous inciter à ne pas dissiper notre patrimoine.*

Horace [29],
I, 4, vv.
109-111.

2. Si je rends publiques mes imperfections, et si je les condamne, on saura s'en méfier. Il m'est plus glorieux de m'accuser des aspects de moi-même auxquels j'attache le plus d'importance, que de m'en féliciter. Voilà pourquoi j'y reviens, et m'y arrête aussi souvent. Mais tout bien pesé, on ne parle jamais de soi sans dommage : les accusations que l'on porte contre soi-même sont toujours amplifiées, et les louanges mises en doute.

3. Il est peut-être des gens qui sont comme moi : je tire plus de profit de l'opposition que de la similitude, en fuyant qu'en suivant. C'est à cette façon de s'instruire que songeait Caton l'Ancien quand il disait que les sages ont plus à apprendre des fous

Plutarque
[74], IV,
Caton le
Censeur.

Utilité des
contre-
exemples

que les fous des sages ; et Pausanias raconte qu'un joueur de lyre de l'antiquité contraignait ses élèves à aller écouter un mauvais joueur qui logeait en face de chez lui, pour qu'ils apprennent à détester ses fausses notes et ses mesures bancales. L'horreur de la cruauté me rejette bien plus vers la clémence qu'aucun modèle de clémence ne saurait m'y attirer. Un bon écuyer ne corrige pas autant mon assiette de cavalier que ne le fait la vue d'un procureur, ou d'un Vénitien à cheval. Une mauvaise façon de parler corrige mieux la mienne que ne le fait une bonne. Tous les jours, le sot comportement d'un autre me sert d'avertissement et de conseil. Ce qui agace touche et éveille mieux que ce qui plaît. Notre époque est plus propice à l'apprentissage à rebrousse-poil, par répulsion que par adhésion, par différence que par accord. Comme les bons exemples m'instruisent peu, je me sers des mauvais, dont la leçon m'est habituelle. Je me suis efforcé de me rendre agréable autant que ceux que je voyais étaient ennuyeux, aussi ferme que je les voyais mous, aussi doux que je les voyais revêches, aussi bon que j'en voyais de méchants. Mais c'était là me fixer des buts impossibles à atteindre.

4. L'exercice le plus fructueux et le plus naturel pour notre esprit, c'est pour moi la conversation. Je trouve cette activité plus douce que n'importe quelle autre dans notre vie. Et c'est la raison pour laquelle, si j'étais maintenant obligé de choisir, je crois bien que je consentirais plutôt à perdre la vue que l'ouïe ou la parole. Les Athéniens, et les Romains de même, mettaient cet exercice à une place d'honneur dans leurs Académies. À notre époque, les Italiens en ont conservé quelques vestiges, pour leur plus grand profit : on le voit quand on compare leur esprit avec le nôtre. Étudier les livres est une activité tranquille, calme, qui n'excite pas ; la conversation apprend et exerce en même temps. Si je m'entretiens avec un esprit de valeur et redoutable polémiste, il me presse sur les flancs et m'aiguillonne à droite et à gauche : ses idées stimulent les miennes. La jalousie, l'attrait de la gloire, la compétition me poussent et me font me dépasser. Être du même avis, c'est quelque chose de tout à fait ennuyeux dans une conversation.

5. Mais si notre esprit se fortifie par la communication avec des esprits vigoureux et bien faits, on ne saurait dire combien il perd et s'abâtardit par la fréquentation continuelle avec les es-

prits faibles et malades. Il n’est aucune contagion qui se répande autant que celle-là. J’ai suffisamment d’expérience pour savoir combien il en coûte. J’aime contester, discuter, mais avec peu de gens, et pour mon usage personnel : servir de spectacle pour les grands de ce monde, et faire à toute force parade de son esprit et de son caquet, je trouve que c’est là un comportement peu recommandable pour un homme d’honneur.

6. La sottise est certes une mauvaise chose ; mais ne pas pouvoir la supporter, s’en irriter et s’en ronger les sangs, comme je le fais, est une autre sorte de maladie, qui ne le cède guère à la sottise quant aux désagréments qu’elle cause. Et c’est ce que je veux condamner chez moi maintenant.

7. Je lie facilement conversation, et je me lance dans les discussions très librement, du fait que les opinions ne trouvent guère chez moi un terrain où elles puissent pénétrer et s’enraciner profondément. Aucune affirmation ne m’impressionne, aucune croyance ne me blesse, aussi contraire soit-elle à la mienne. Il n’est aucune idée, aussi légère et extravagante qu’elle puisse être, qui ne m’apparaisse bien comme le fruit de l’esprit humain. Nous autres qui nous refusons à prononcer des condamnations, nous sommes peu concernés par la diversité des opinions ; et si nous ne portons pas de jugement, nous prêtons facilement l’oreille. Quand l’un des plateaux de la balance est vide, je laisse osciller l’autre en y mettant les songes creux d’une vieille femme¹. Et je crois bien avoir quelque excuse à préférer les nombres impairs, le jeudi au vendredi, si j’aime mieux être douzième ou quatorzième que le treizième à table, si j’aime mieux voir un lièvre courir le long de mon chemin plutôt que de le voir traverser quand je suis en voyage, et si je donne enfin plutôt mon pied gauche à chausser que le droit. Toutes ces rêvasseries auxquelles on accorde de l’importance autour de nous méritent au moins qu’on les écoute. Pour moi, elles ne pèsent pas lourd – mais elles ont quand même un poids ; elles sont comme les opinions populaires et sans fondement, qui ne sont pas grand-chose, mais qui sont tout de même un peu plus que rien, naturellement. Et celui qui

1. Difficile de donner ici une traduction claire en conservant la métaphore de la balance... Je comprends : « si je n’ai pas d’opinion arrêtée à propos de quelque chose, je suis prêt à prendre en considération même les rêveries ou les sornettes d’une vieille femme. »

ne s'y abandonne pas un peu tombe peut-être dans le travers de l'obstination, croyant éviter celui de la superstition.

Accepter la critique

8. Ainsi les contradictions dans les jugements que l'on porte ne m'étonnent pas, elles ne me gênent pas. Elles éveillent seulement mon attention, et me donnent à penser. Nous n'aimons guère la critique, et il faudrait au contraire la rechercher et s'y soumettre, quand elle se présente sous la forme de discussion et non de discours magistral. Quand on rencontre une opposition, on ne se demande même pas si elle est fondée, mais comment s'en débarrasser, à tort ou à raison. Au lieu de lui tendre la main, nous lui sortons les griffes. Je peux supporter d'être rudoyé par mes amis: « Tu es un sot, tu rêves!... », car j'aime qu'on s'exprime à cœur ouvert entre gens bien élevés, et que les mots rejoignent la pensée. Il faut fortifier notre ouïe et l'endurcir contre la suavité des discours de convention. J'aime la compagnie et la familiarité, quand elles sont fortes et viriles, une amitié qui se plaît dans la rudesse et la force de la relation qu'elle établit, comme l'amour dans les morsures et les sanglantes égratignures qu'il inflige.

9. La conversation n'est ni assez vive ni de bon aloi si elle ne tourne pas à la querelle, si elle est policée et artificielle, si elle craint l'affrontement, si elle est guindée. « *Car il n'est de discussion sans vive contradiction.* » Quand on me contrarie, on éveille mon attention, et non pas ma colère: je vais au-devant de celui qui me contredit, qui m'instruit. Nous devrions avoir en commun tous les deux le souci de la vérité. Mais que va-t-il répondre? Sous l'effet de la colère, son jugement est déjà obscurci, le trouble s'en est emparé avant la raison. Il serait intéressant de parier sur l'issue de nos discussions, et qu'il demeure une trace matérielle de nos pertes, afin d'en tenir le compte et que mon valet puisse me dire: « L'an passé, il vous en coûta cent écus, à vingt reprises, pour avoir été ignorant et entêté. »

Cicéron [15],
I, viii.

10. Je fais fête à la vérité, et je la chéris, en quelque main que je la trouve, et je me rends allègrement à elle, je lui tends mes armes de vaincu, du plus loin que je la vois s'approcher. Et pourvu qu'on n'y procède pas à la façon trop impérieuse d'un maître d'école, je prends plaisir à être repris¹. Et je m'arrange

1. Cette phrase est différente dans « l'exemplaire de Bordeaux »; j'ajout manuscrit débute bien de la même façon, mais ensuite au lieu de « je prens

avec ceux qui m’accusent, plus souvent par politesse que par volonté de m’amender : c’est que j’aime encourager la liberté de ceux qui me critiquent par ma facilité à leur céder¹. Il est toutefois malaisé de convaincre les gens de mon temps de se comporter ainsi : ils n’ont pas le courage de critiquer les autres parce qu’ils ne peuvent supporter de l’être eux-mêmes, et ils parlent toujours de façon détournée en présence les uns des autres.

11. Je prends tellement de plaisir à être jugé et connu qu’il m’est assez indifférent que ce soit l’un ou l’autre. Ma pensée se contredit et se condamne elle-même si souvent que c’est pour moi la même chose quand un autre le fait – d’autant plus que ses critiques n’ont pour moi d’autre importance que celle que je leur accorde. Mais je me brouille avec celui qui se comporte avec arrogance, comme quelqu’un que je connais qui regrette d’avoir donné son avis si on ne le suit pas, et se considère même comme offensé si l’on a tardé à le suivre. On pourrait dire que si Socrate accueillait toujours en riant les objections que l’on opposait à son discours, c’est qu’il y avait une telle force en lui qu’il devait forcément l’emporter, et qu’il les recevait comme les éléments d’un nouveau triomphe. Et à l’inverse, nous voyons bien qu’il n’est rien qui nous rende aussi vulnérables à la contradiction que l’idée que nous avons de notre supériorité vis-à-vis de l’adversaire et le mépris que nous avons pour lui : il nous semble normal que ce soit plutôt au faible d’accepter de bon gré les critiques qui vont le réformer et le corriger. Et à la vérité, je recherche plutôt la société de ceux qui me secouent que de ceux qui me craignent, car c’est un plaisir fade et nuisible que d’avoir affaire à des gens qui nous admirent et nous cèdent la place. Anthistène ordonna à ses enfants de ne jamais savoir gré ni rendre grâce à celui qui leur adressait des louanges. Quand, dans l’ardeur du combat, je me plie aux raisonnements de mon adversaire, je me sens bien plus fier de triompher ainsi de moi-même que lorsque je remporte sur lui la victoire à cause de sa faiblesse.

12. Je dois dire encore que j’accepte et approuve toutes

plaisir a estre reprins », on peut lire : « *je preste l’espaule aux reprehensions que l’on fait en mes écrits ; et les ay souvent changez plus par raison de civilité...* » On voit que l’allusion aux *écrits* est absente de notre texte.

1. Là encore, l’« exemplaire de Bordeaux » est différent : « ... ceder, oui, à mes despans. »

les attaques directes, aussi médiocres soient-elles, mais que je suis très atteint par celles qui me sont portées en dehors des règles de bonne conduite. Peu m'importe de quoi il s'agit, toutes les opinions sont pour moi équivalentes, et la victoire de telle ou telle m'est à peu près indifférente. Je puis débattre un jour entier, paisiblement, si le débat est conduit en bon ordre. Car ce n'est pas tant la force et la subtilité que je demande, mais l'ordre : celui qui se voit tous les jours dans les altercations entre bergers et entre garçons de boutique, et jamais entre nous. S'ils s'écartent du droit chemin, c'est en matière d'incivilité : nous le faisons bien, nous aussi ! Mais leur agitation et leur impatience ne les écartent pas de leur sujet : leur propos suit son cours. S'ils parlent avant leur tour, s'ils se coupent la parole, du moins se comprennent-ils. Pour moi, on répond toujours fort bien si on répond à ce que je dis. Mais quand la discussion est confuse, désordonnée, je me désintéresse de la question, je m'attache à la forme avec irritation et brutalité, je me jette dans une façon de débattre entêtée, malveillante et autoritaire, dont je rougis ensuite.

13. Il est impossible de discuter de bonne foi avec un sot. Ce n'est pas seulement mon jugement qui se corrompt du fait d'un maître si impétueux : ma conscience elle aussi.

14. Il faudrait interdire et punir nos disputes comme d'autres « crimes verbaux ». Quels vices n'éveillent-elles pas, n'entassent-elles pas, du fait qu'elles sont toujours suscitées et conduites par la colère ! Nous nous dressons d'abord contre les idées, puis contre les hommes. Nous n'apprenons à discuter que pour contredire ; chacun contredisant et étant à son tour contredit, tout cela fait que la discussion n'a pour résultat que de ruiner et anéantir la vérité. C'est pour cela que Platon, dans sa « République », interdit cet exercice aux esprits obtus et demeurés.

15. À quoi bon vous mettre en chemin pour rechercher la vérité avec quelqu'un qui n'a ni bon pied ni allure qui vaille ? On ne fait pas de tort au sujet quand on l'abandonne pour s'enquérir du moyen de le traiter. Je ne parle pas ici d'un moyen scolastique et artificiel, mais d'un moyen naturel, celui d'une saine intelligence. Et quel sera le résultat de tout cela ? L'un s'en va à l'est, l'autre à l'ouest : ils en oublient l'essentiel, perdu dans la cohue des idées incidentes. Au bout d'une heure de tempête, ils

ne savent plus ce qu’ils cherchent : l’un est trop bas, l’autre trop haut, le troisième à côté de la cible. L’un s’attache à un mot et à une ressemblance ; l’autre ne s’occupe plus de ce qu’on lui oppose, tant il est lancé dans sa course, et ce qui compte pour lui, c’est de suivre son idée, et non ce que vous dites. Un autre, ne se sentant pas assez solide, s’effraie de tout, refuse tout, emmêle tout dès le début et embrouille le sujet ; à moins que dans le fort du débat, il ne se rebelle et se taise¹ platement, montrant son dépit en affectant un orgueilleux mépris, ou se faisant faussement modeste pour mieux fuir le combat. Pourvu que celui-ci frappe, peu lui importe à quel point il se découvre ; l’autre au contraire, compte ses mots et les soupèse comme des arguments. Celui-là ne tire avantage que de sa voix et de ses poumons ; cet autre se contredit lui-même ; et celui-ci vous assourdit de préambules et digressions inutiles ; cet autre encore n’a que des injures à la bouche, et cherche une « querelle d’Allemand² » pour échapper à la compagnie et à la conversation d’un esprit qui bouscule le sien. Ce dernier ne comprend rien à la question, mais vous retient prisonnier dans la clôture formelle de ses phrases et dans les formules de son savoir-faire.

16. Or, qui ne se méfierait des sciences, et ne se demanderait si elles peuvent lui fournir quelque réel profit pour les besoins de la vie, en considérant l’usage que nous en faisons ? « *Ces études qui ne guérissent rien.* » Qui a jamais amélioré son intelligence par la logique ? Où sont ses belles promesses ? « *Ni à mieux vivre, ni à mieux raisonner.* » Voit-on plus de cafouillage dans le caquet des harengères que dans les disputes publiques des hommes qui font profession d’éloquence ? J’aimerais mieux que mon fils apprit à parler dans les tavernes que dans les écoles de la parlerie... Prenez un Docteur ès Lettres, discutez avec lui : pourquoi ne nous fait-il pas sentir son excellence en la matière, pourquoi ne comble-t-il pas les femmes et les ignorants que nous sommes par la solidité de ses raisonnements et la beauté de son

Sénèque [84],
LIX.
Cicéron, [15],
I, 14.

1. L’édition Villey/Strowski [49] a ici : « se mutine à se faire ». Toutes les autres ont suivi. Sauf D. M. Frame ([27], p. 707), et l’édition Pléiade du texte de 1595 ([54], p. 971) qui lisent (à juste titre) « se taire ». Mais dans l’« exemplaire de Bordeaux » ce passage est un ajout manuscrit où la forme des « t » et celle des « f » sont très proches.

2. Une mauvaise querelle. Je n’ai pas cru devoir modifier la formule.

exposé? Comment se fait-il qu'il ne nous domine pas, ne nous persuade pas à sa guise? Un homme aussi qualifié, sur le fond et sur la conduite d'une discussion, pourquoi mêle-t-il à son es-crime verbale des injures, des débordements et de la hargne? Qu'il abandonne ses insignes¹, sa robe, et son latin, qu'il cesse de nous rebattre les oreilles de son Aristote tout pur et tout cru, et vous le prendrez pour l'un d'entre nous, ou même pire. Il me semble qu'avec ces détours et entrelacs de langage dans lesquels ils nous enserrant, il en va de même que pour les joueurs de passe-passe : leur souplesse vient à bout de nos forces et de nos sens, mais elle n'ébranle pas pour autant nos convictions : hormis ces tours de bateleurs, ils ne font rien qui ne soit banal et ordinaire. Pour être si savants, ils n'en sont pas moins stupides.

17. J'aime et honore le savoir, autant que ceux qui le possèdent. Dans son usage véritable, c'est la conquête la plus puissante et la plus noble des hommes. Mais le savoir de ceux (et ils sont en nombre infini) qui fondent sur lui leur valeur et leur capacité, qui font dépendre leur jugement de leur mémoire, « *qui se cachent à l'ombre des autres* », et ne peuvent rien faire autrement que par des livres, celui-là, je le hais, j'ose le dire, et même un peu plus que la bêtise. Dans mon pays, et de mon temps, le savoir qu'on enseigne remplit bien les bourses, mais nullement les esprits. Quand il en trouve des faibles en face de lui, il les écrase et les étouffe, en fait une masse crue et indigeste. Si ce sont des esprits déliés, il les purifie volontiers, les éclaircit et les rend impalpables au point de les anéantir. C'est quelque chose qui n'a guère de valeur en soi, un accessoire très utile pour les âmes bien nées, mais pernicieux et nocif pour les autres. Je devrais dire plutôt : quelque chose dont l'usage est très précieux, et qu'on n'obtient pas à vil prix : dans une main, c'est un sceptre, dans une autre un hochet. Mais poursuivons...

18. Quelle plus grande victoire pouvez-vous espérer que d'apprendre à votre ennemi qu'il ne peut vous combattre? Quand vous prenez l'avantage avec ce que vous proposez, c'est la vérité qui gagne ; quand vous prenez l'avantage par l'organisation et la

1. Montaigne écrit « son chaperon » : « Ornement fait d'une bande d'étoffe fixée à l'épaule gauche de la robe et garnie de une, deux ou trois bandes d'hermine (selon le grade, pour les professeurs) » (Dictionnaire *Petit Robert*).

conduite de la discussion, c'est vous qui gagnez. Il me semble que chez Platon et Xénophon, Socrate s'occupe plus des interlocuteurs que de la question qui est discutée, et plus de donner à Euthydème et Protagoras¹ une idée de leur sottise, que de la sottise de leur spécialité. Il s'empare de la première question qui se présente, comme quelqu'un qui a mieux à faire que de la tirer au clair, à savoir : éclairer les esprits qu'il s'efforce de manier et d'exercer. Les efforts et la chasse sont en fait notre vrai gibier, nous n'avons aucune excuse de mal la conduire ; ne rien attraper, c'est autre chose. Car si nous sommes nés pour rechercher la vérité, l'atteindre est une autre affaire. Elle n'est pas, comme le disait Démocrite, « cachée au fond des abîmes », mais plutôt installée à une hauteur infinie dans la connaissance divine. Le monde n'est qu'une école pour sa recherche. La question n'est pas de savoir qui atteindra le but, mais celui qui s'y prendra le mieux. Car celui qui dit vrai peut tout autant faire l'idiot que celui qui dit faux : il s'agit là de la manière de faire, et non de ce que l'on dit. De par mon caractère, je considère aussi bien la forme que la substance, autant l'avocat que la cause, comme Alcibiade prescrivait qu'on le fit.

19. Et tous les jours, je m'amuse à lire des auteurs sans m'occuper de ce qu'ils savent ou non : j'y cherche leur façon d'écrire, et non le sujet qu'ils traitent, tout comme je recherche la conversation avec un esprit fameux, non pour qu'il m'enseigne quelque chose, mais pour le connaître², et que le connaissant, s'il en vaut la peine, je l'imité.

20. N'importe qui peut dire des choses vraies ; mais parler de façon méthodique, avec sagesse et compétence, peu de gens en sont capables. C'est pourquoi la fausseté due à l'ignorance ne me choque pas, mais l'ineptie, oui. J'ai mis un terme à plusieurs marchés qui m'étaient utiles à cause des sottises contestations de ceux avec qui je marchandais. Je ne suis même pas ému une fois dans l'année par les fautes commises par ceux sur lesquels j'ai autorité ; mais en ce qui concerne la stupidité et l'obstination de leurs allégations, excuses et défenses, qui ne sont que des âneries et autres bêtises, c'est tous les jours que nous nous prenons à

1. Des « sophistes ».

2. Le reste de cette phrase est propre à l'édition de 1595.

la gorge. Ils ne comprennent ni ce qui se dit, ni pourquoi on le dit, et répondent de même : c'est à désespérer ! Je ne me cogne jamais la tête que contre une autre tête, et je m'accommode plus facilement des défauts de mes gens que de leur audace, de leurs façons importunes, de leur sottise. Qu'ils en fassent moins, pourvu qu'ils soient capables de le faire. Vous vous imaginez que vous allez exciter leur volonté ? Mais d'une souche, on ne peut rien espérer ni obtenir qui vaille.

21. Et si je prenais les choses autrement ? Peut-être. Et c'est une raison de me reprocher mon agacement, car je considère qu'il est aussi mauvais chez celui qui a raison que chez celui qui a tort. Car c'est toujours faire preuve d'une humeur tyrannique de ne pouvoir supporter quelque chose qui est différent de soi. Et il n'est en vérité pas de plus grande fadaise, ni plus courante, que de s'émouvoir et d'être piqué par les fadaises du monde. Pas de plus étrange non plus, car elle nous irrite principalement contre nous-même, et ce philosophe des temps anciens dont j'ai déjà parlé ailleurs n'aurait jamais manqué de causes pour ses pleurs, s'il s'était seulement regardé¹. Mison, l'un des Sept Sages, qui avait un caractère timonien² et démocritien, comme on lui demandait pourquoi il riait tout seul, répondit : « De ce que je ris seul. »

22. Combien de sottises est-ce donc que je prononce tous les jours, ou dans ce que je réponds, selon moi ? Et combien plus nombreuses encore selon les autres ? Si je m'en mords les lèvres, que doivent-ils faire, eux ? Après tout, il faut bien vivre avec les vivants et laisser l'eau couler sous les ponts sans nous en occuper, ou au moins, sans en être troublé plus que ça. Car enfin, comment se fait-il que nous pouvons rencontrer quelqu'un qui a le corps tordu et mal bâti sans nous en émouvoir, et que nous ne pouvons supporter la rencontre avec un esprit mal fait sans que cela nous mette en colère ? Cette sévérité anormale tient plus au juge qu'à la faute. Ayons toujours à la bouche ce mot de Platon : « Si je trouve que quelque chose est malsain, n'est-ce pas parce que je le suis moi-même ? Ne suis-je pas moi-même fautif ? Mon reproche ne peut-il se retourner contre moi ? » Sage et admirable

1. Héraclite. Montaigne en a parlé dans I, 50, §10 en opposant les philosophes Démocrite (« riant ») et Héraclite (« attristé »).

2. Timon « le Misanthrope » vivait à Athènes au V^e s. et affichait une haine profonde envers le genre humain.

rappel qui vient fouetter la plus universelle et la plus commune des erreurs humaines : ce ne sont pas seulement les reproches que nous nous faisons les uns aux autres, mais également nos raisonnements, nos arguments, la matière même de nos controverses, qui peuvent le plus souvent être retournés contre nous : nous nous enfonçons sur nos propres armes. Et l’antiquité m’en a fourni bien des exemples édifiants. Voilà un mot qui fut habilement dit et bien à propos par celui qui l’inventa : « *Chacun aime l’odeur de son fumier*¹. »

Érasme [25]
4, 2.

23. Nos yeux ne voient rien par-derrière. Cent fois par jour, nous nous moquons de nous en nous moquant du voisin, nous détestons chez les autres les défauts qui sont manifestement les nôtres et nous nous en étonnons impudemment. Hier encore, j’ai eu l’occasion de voir quelqu’un d’intelligent qui se moquait aussi justement que plaisamment de la façon stupide dont un autre casse la tête à tout le monde avec ses généalogies et ses alliances, d’ailleurs plus qu’à moitié fausses (car ce sont les gens chez qui ces qualités sont les plus douteuses qui se jettent le plus volontiers dans des propos de ce genre). Mais si celui qui se moquait avait fait un petit retour sur lui-même, il aurait vu qu’il n’était guère moins prolix et moins assommant quand il se répand sur les prérogatives de la famille de sa femme ! Ô l’impertinente présomption dont la femme se voit affublée par les mains de son mari lui-même ! S’il² comprenait le latin, il faudrait lui dire :

Courage ! Si elle n’est pas assez entichée d’elle-même, insiste !

Térence [94],
Andrienne,
IV, 2, v. 9.

24. Je ne demande pas que celui qui critique soit toujours sans tache, car personne ne pourrait critiquer qui que ce soit ; ni même qu’il soit exempt des défauts qu’il stigmatise. Mais je

1. La citation exacte est *Suus cuisque crepitus ben olet* : « Chacun aime l’odeur de son pet. »

2. Dans l’« exemplaire de Bordeaux », cette phrase fait partie d’un ajout manuscrit. « *S’il* » a été semble-t-il corrigé en « *S’ils* » et « *luy* » en « *leur* ». Le texte de 1595, que je suis ici, s’en tient à la version initiale. On peut y voir, soit la trace d’une intention délibérée de Marie de Gournay, soit un indice de l’antériorité de la copie dont elle a disposé par rapport à l’« exemplaire de Bordeaux ».

dis que le jugement que nous portons sur un autre ne doit pas nous dispenser d'un sévère¹ jugement sur nous-même. C'est un devoir de charité, de la part de celui qui ne peut se débarrasser d'un défaut, de chercher néanmoins à l'ôter chez les autres, où peut-être il est moins profondément ancré. Ce n'est pas non plus, à mon avis, une réponse convenable que de dire à celui qui me signale mon défaut qu'il est aussi présent chez lui. Que faire, alors ? Un avertissement est toujours le bienvenu, et utile. Si nous avons un meilleur nez, notre ordure devrait nous sembler plus puante que les autres, parce que c'est la nôtre. Socrate pense que celui qui se trouverait coupable, en même temps que son fils et un étranger, de quelque violence et injustice, devrait se présenter lui-même d'abord à la condamnation de la justice, et implorer la main du bourreau pour se purifier, mais qu'il devrait ensuite y présenter son fils, et en dernier lieu, l'étranger. Si ce précepte semble un peu trop idéal, disons que le coupable en question devrait au moins se présenter en premier au châtimement de sa propre conscience.

*Les
apparences*

25. Les sens sont nos premiers et propres juges, et ils ne perçoivent les choses que du fait des événements extérieurs : il n'est donc pas étonnant que dans tous les rouages de notre société il y ait un universel et perpétuel mélange de cérémonies et d'apparences, si bien que c'est en cela que consiste la part la meilleure et la plus réelle des règles de la société. Et pourtant, c'est toujours de l'homme qu'il s'agit, et sa nature est belle et bien corporelle. Que ceux qui ont voulu mettre en vigueur, ces années-ci, des rites religieux trop contemplatifs et trop immatériels ne s'étonnent pas s'il en est qui pensent que, de ce fait, la religion leur aurait échappé et filé entre les doigts si elle ne se maintenait en tant que marque, titre, et instrument de division de partis plus que par elle-même. Il en est de même dans la conversation : la gravité, le costume et la situation de celui qui parle donnent souvent du crédit à des propos sans intérêt, voire stupides. On ne peut douter qu'un tel personnage, avec une telle cour autour de lui, et si redouté, n'ait en lui quelque capacité différente de celle du commun ; qu'un homme à qui l'on donne

1. Le mot « severe » semble le fait de la seule édition de 1595. Mais comme il s'agit d'un ajout manuscrit dans la marge, et que celle-ci a été rognée par le relieur, il est difficile de dire si ce mot n'y était pas à l'origine.

tant de missions, tant de fonctions officielles, si dédaigneux et si plein de morgue, ne soit plus habile que cet autre qui le salue de loin et que personne n’emploie. Ce ne sont pas seulement les mots, mais aussi les grimaces de ces gens-là qui sont admirés et pris en compte, puisque chacun s’ingénie à leur trouver quelque belle et solide interprétation. S’ils condescendent à prendre part à une conversation ordinaire, et qu’on leur présente autre chose que de l’approbation et du respect, alors ils vous assomment avec l’autorité de leur expérience : ils ont entendu ceci, ils ont vu cela, ils ont fait ça... vous êtes accablé sous les exemples. Je leur dirais volontiers que le fruit de l’expérience d’un chirurgien n’est pas simplement l’histoire de ses interventions : se souvenir qu’il a guéri quatre malades de la peste et trois de la goutte, et ne pas être capable d’en tirer de quoi former son jugement, cela ne nous fait pas sentir qu’il soit devenu plus sage par la pratique de son art. De la même façon que dans un concert instrumental, on n’entend pas le luth, ni l’épinette, ni la flûte, mais une harmonie globale, l’assemblage et le résultat de tout cela ensemble.

26. Si les voyages et les fonctions officielles ont pu améliorer ces personnages importants, cela devrait se voir dans leurs productions intellectuelles. Il ne suffit pas d’accumuler les expériences, il faut les soupeser et les confronter ; il faut les avoir assimilées et distillées pour en tirer les idées et les conclusions qu’elles recèlent. Il n’y eut jamais autant d’historiens qu’aujourd’hui : il est toujours bon et utile de les écouter, car ils nous offrent quantité de conseils avisés et louables tirés du magasin de leur mémoire, et dont une grande partie, certes, vient en aide dans la vie. Mais ce n’est pas ce que nous cherchons en ce moment : nous cherchons si ces conteurs et recueilleurs d’histoires sont louables pour eux-mêmes.

27. Je hais toute espèce de tyrannie, dans les paroles comme dans les faits. Je me dresse volontiers contre les éléments extérieurs futiles qui faussent notre jugement par le biais de nos sens, et observant de près ceux que l’on prétend extraordinaires, je trouve que ce sont, au mieux, des hommes comme les autres :

*Car il est rare, le sens commun,
Dans ces hautes sphères.*

Juvénal [35],
VIII, v. 73.

Peut-être aussi les estime-t-on moins et les voit-on plus petits

qu'ils ne sont, du fait qu'ils entreprennent et se montrent plus, et qu'ils ne correspondent pas au fardeau qu'ils se sont imposé? Il faut plus de vigueur et de force chez le porteur que dans la charge qu'il porte. Celui qui n'a pas encore donné toute sa force vous laisse vous demander s'il lui en reste encore, ou s'il est allé au bout de lui-même. Celui qui succombe à sa charge montre ses limites et la faiblesse de ses épaules. C'est pourquoi on voit tant d'inaptes parmi les gens savants, et plus qu'ailleurs : on en eût fait de bons administrateurs de biens, de bons marchands, de bons artisans : leurs capacités naturelles étaient taillées pour cela. Mais la science est quelque chose de bien lourd, et ils s'affaissent sous elle. Pour étaler et répartir cette matière puissante, pour l'employer et s'en servir, leur intelligence n'a ni assez de vigueur, ni assez d'habileté : elle ne peut habiter qu'en de fortes natures, et elles sont bien rares. Les esprits faibles, dit Socrate, corrompent la dignité de la philosophie en la manipulant, car elle semble inutile et pernicieuse quand elle est mal utilisée. Voilà comment ces esprits-là se corrompent et s'abrutissent.

Claudien
[21], I, vv.
303 sq.

*Comme le singe dont le visage imite celui de l'homme,
Qu'un enfant, pour jouer, affuble d'une étoffe de soie
Laisant le dos et le derrière à découvert,
Pour la plus grande joie des convives.*

28. Il en est de même pour ceux qui nous dirigent et nous commandent, qui tiennent le monde dans leurs mains : ce n'est pas suffisant pour eux d'avoir une intelligence ordinaire, et de pouvoir ce que nous pouvons. Ils sont bien loin en dessous de nous s'ils ne sont pas bien loin au-dessus : comme ils nous promettent plus, ils nous doivent plus aussi. Et c'est pourquoi le silence est pour eux non seulement une façon de se donner l'air grave et d'inspirer le respect, mais souvent aussi profitable et avantageuse. Ainsi Mégabysus¹, étant allé rendre visite au peintre Apelle² dans son atelier, y resta longtemps sans mot dire ; puis il commença à discourir sur ses œuvres. Ce qui lui valut cette dure réprimande : « Tant que tu gardais le silence, tu semblais être

1. « Un des plus grands seigneurs de la cour du roi de Perse » selon Plutarque ([73], *De la tranquillité de l'âme*).

2. Peintre célèbre dans l'antiquité, né en Ionie, et qui vivait au IV^e s. av. J. -C.

quelque chose de grand à cause de tes colliers et de ta mise pompeuse ; mais maintenant que nous t’avons entendu parler, il n’est pas jusqu’aux garçons de mon atelier qui ne te méprisent. » Ces ornements magnifiques, ces hautes fonctions ne lui permettaient pas d’être ignorant comme un homme du peuple, et de parler de la peinture en dépit du bon sens : il aurait dû préserver par son mutisme cette apparence extérieure de compétence présumée. À combien de sots de mon temps une mine sévère et taciturne aura-t-elle servi de titre de sagesse et de capacité ?

29. Les dignités et les charges sont forcément attribuées selon le rang¹ plus que selon le mérite, et l’on a tort, souvent, de s’en prendre aux rois pour cela. À l’inverse, il est étonnant qu’ils fassent des choix aussi heureux, avec si peu de moyens² :

Martial [46],
VIII, xv.

La qualité première d’un prince est de connaître ses sujets.

C’est que la Nature ne leur a pas donné une vue qui puisse s’étendre à tant de gens pour pouvoir y discerner ceux qui sont les meilleurs, et percer nos poitrines pour y trouver la connaissance de notre volonté et de notre valeur ultime. Il faut bien qu’ils nous trient par conjecture, et à tâtons : par la lignée, les richesses, les idées³, la réputation - ce sont là de bien faibles arguments. Celui qui pourrait trouver le moyen de décider en toute justice, et de choisir les hommes selon la raison, établirait une forme parfaite de gouvernement.

1. Montaigne écrit « par fortune ». Mot redoutable à traduire ! Cotton [22] conserve le mot : « by fortune ». D. M. Frame [27] fait de même : « by fortune ». A. Lanly [53] : « en vertu de la condition sociale ». Mais *fortune* a aussi le sens de « destin, chance, hasard... » sans parler de celui de *fortune*, bien que ce soit plus rare.

2. Encore un cas difficile. Le texte est « y ayant si peu d’adresse », et ici les interprétations divergent grandement : Cotton [22] : « where there is so little skill ». Lanly [53] : « si peu de moyens appropriés pour le faire ». Villey [49] (Lexique) : « si peu d’adresse » ; mais dans l’édition « PUF », le même Villey donne en note : « Moyens d’information. » On peut douter que Montaigne ait eu l’audace d’écrire que les rois manquaient « d’adresse »... J’adopte la version « édulcorée » en utilisant volontairement le terme le plus vague, et le plus ambigu : « moyens ».

3. On a généralement compris : « le savoir, la science ». Mais que vient vraiment faire le « savoir » à l’époque, dans la désignation à une haute fonction ? Et même aujourd’hui... Par ailleurs il est vrai que la distinction entre « ce que l’on a appris » et « ce que l’on pense » n’a guère de sens à l’époque de Montaigne... Alors va pour « les idées » : « opinions » prêterait trop à l’anachronisme.

30. On dit : « Oui, mais il a mené à bien ce grand projet. » C'est quelque chose en effet, mais ce n'est pas assez dire. Car on admet à juste titre l'idée qu'il ne faut pas juger des desseins par les résultats. Les Carthaginois punissaient les mauvaises décisions de leurs capitaines, même si elles étaient corrigées par une heureuse issue, et le peuple romain a souvent refusé le « triomphe » à ses généraux à la suite de grandes et très utiles victoires, parce que leur conduite des opérations ne correspondait pas à leurs succès.

*Toute-
puissance
du destin*

31. On constate généralement dans les affaires du monde que la destinée, pour nous montrer combien elle est toute-puissante, et qu'elle prend plaisir à rabattre nos présomptions, rend chanceux les maladroits à l'égal des vertueux, faute d'avoir pu les rendre sages. Elle aime aussi favoriser les actions tramées par elle-même ; c'est pour cela que l'on voit tous les jours les plus simples d'entre nous mener à bien de très grands projets publics et privés. Le Perse Sirannès répondit à ceux qui s'étonnaient que ses affaires aillent si mal, alors que ses projets¹ étaient si bons : « Je suis seul maître de mes projets, mais quant au succès de mes affaires, c'est le destin qui en décide. » Ceux dont je parlais pourrais donc répondre la même chose, si on inverse les conditions. La plupart des choses du monde se font d'elles-mêmes.

Les destinées trouvent leur chemin.

Virgile [97],
III, 395.

32. Le résultat justifie souvent une très mauvaise conduite. Notre intervention n'est guère autre chose que de la routine, et nous tenons compte plus souvent de l'usage et des exemples connus que de la raison. Impressionné par la dimension d'un projet, j'ai eu autrefois l'occasion de connaître par ceux qui l'avaient mené à bonne fin quels étaient leurs motifs et leurs procédés. Je n'y ai trouvé que des idées banales ; mais les idées banales et les plus utilisées sont peut-être aussi les plus sûres et les plus commodes dans la pratique, sinon pour se faire valoir. Et si les idées les plus plates sont les mieux assurées, les plus basses, les plus faibles et les plus rebattues ne sont-elles pas les mieux adaptées aux affaires ? Pour préserver l'autorité du Conseil des rois, il n'est

1. L'édition de 1595 a ici « propres » au lieu de « propos » dans l'« exemplaire de Bordeaux ». La faute matérielle est manifeste, et je corrige.

pas nécessaire que le profane y participe, ni même qu’il y voie plus loin que depuis la première barrière ; il doit être respecté d’autorité et complètement, pour que sa réputation soit entretenue.

33. Avant d’agir, ma réflexion ébauche un peu ce que je vais faire, et l’envisage sous ses aspects les plus superficiels ; le gros de la besogne, ce qui est difficile, j’ai l’habitude de le laisser à la charge du ciel.

Laisse le reste aux dieux.

Horace [32],
I, 9, v. 9.

Le bonheur et le malheur sont à mon avis deux puissances souveraines. Ce n’est pas de la sagesse que de penser que la sagesse humaine puisse jouer le rôle du destin. Et bien vaine est l’entreprise de celui qui s’imagine en maîtriser les causes et les conséquences, et mener par la main le progrès de son affaire : cela est vrai surtout dans les entreprises guerrières. Il n’y eut jamais plus de circonspection et de prudence militaire que parmi nous, comme on peut facilement l’observer. Serait-ce parce que l’on craint de se perdre en chemin, se réservant d’intervenir pour le dénouement de ce jeu ?

34. Je dirai même plus : notre sagesse elle-même, et notre réflexion, suivent pour l’essentiel la direction tracée par le hasard. Ma volonté et mon raisonnement vont tantôt d’un côté, tantôt de l’autre ; et plusieurs de ces mouvements se font sans moi : ma raison a des impulsions et des agitations quotidiennes et accidentelles.

*Les dispositions de l’âme varient, les cœurs ressentent
Tantôt une émotion, tantôt une autre, comme des nuages
Poussés par le vent.*

Virgile [99], I,
vv. 420-422.

35. Que l’on observe ceux qui sont les plus puissants dans les villes et ceux qui accomplissent le mieux leurs tâches : on verra en général que ce sont les moins intelligents. Il est arrivé à des femmes, à des enfants, et à des fous de gouverner de grands états, à l’égal des princes les plus capables, et Thucydide¹ déclare

1. En fait, Montaigne tire cette idée de Juste Lipse, *Politiques*, [34] IV, 9.

que les esprits grossiers y réussissent plus souvent que les subtils. Nous attribuons les effets de leur « bonne fortune » à leur habileté.

Plaute [70]
Pseudolus, II,
3, v. 15.

*Parce que la chance favorise quelqu'un et qu'il s'élève,
Nous le prenons pour un homme de valeur.*

C'est bien pourquoi je dis que de toutes façons, les événements sont de faibles preuves de notre valeur et de nos capacités.

36. Je disais tout à l'heure qu'il nous suffit de voir un homme occuper un rang élevé en dignité pour que, même si nous l'avons connu trois jours avant comme quelqu'un de commun, l'image de grandeur et de capacité s'insinue dans notre opinion, et nous nous imaginons, parce qu'il a acquis du crédit et du prestige, que son mérite a augmenté. Nous ne le jugeons pas selon sa valeur réelle, mais comme nous le faisons pour compter avec les jetons, selon son rang. Que la chance tourne, qu'il retombe au milieu de la foule, et chacun de s'enquérir avec étonnement de ce qui avait pu le faire parvenir aussi haut ! « Est-ce bien lui, dit-on, n'avait-il pas d'autres capacités quand il y était ? Les princes se contentent-ils de si peu ? Vraiment, nous étions en bonnes mains... » C'est là quelque chose que j'ai souvent observé de mon temps. Même le masque de la grandeur tel qu'on nous la présente au théâtre nous touche en quelque façon, et nous trompe. Ce que moi-même j'adore chez les rois, c'est la foule de leurs adorateurs. Si admiration et soumission leur sont dues, ce ne sont pas celles de l'intelligence. Ma raison n'est pas amenée à fléchir : seulement mes genoux !

37. Comme on interrogeait Mélanthios sur ce qu'il pensait de la tragédie de Denys l'Ancien : « Je ne l'ai point vue, dit-il, tant elle est obscurcie par son langage. » La plupart de ceux qui jugent les discours des grands de ce monde devraient dire aussi : « Je n'ai pas entendu ce qu'il disait, tant cela était obscurci par la gravité, la grandeur et la majesté. »

38. Antisthène essayait un jour de persuader les Athéniens d'employer leurs ânes à labourer la terre aussi bien que leurs chevaux. À quoi il lui fut répondu que cet animal n'était pas né pour servir à cela. « Peu importe, répliqua-t-il, cela ne dépend que des ordres que vous donnerez ; les plus ignorants et incapables des hommes que vous employez pour diriger vos guerres

ne deviennent-ils pas aussitôt très dignes parce que vous les y employez ? »

39. De cela on peut rapprocher l’usage de tant de peuples qui canonisent le roi qu’ils ont choisi parmi eux, et ne se contentent pas de l’honorer, mais l’adorent. Les Mexicains, quand les cérémonies de son sacre sont achevées, n’osent plus regarder leur roi en face, comme s’ils l’avaient défié en le faisant roi. Parmi les serments qu’ils lui font faire, de maintenir leur religion, leurs lois, leurs libertés, d’être vaillant, juste et bienveillant, ils le font jurer aussi de faire avancer le soleil avec sa lumière habituelle, de faire tomber la pluie quand il le faut, de maintenir les rivières dans leur lit et de faire produire à la terre tout ce qui est nécessaire à son peuple.

40. Je suis opposé à cette attitude commune, et je me méfie bien plus des compétences quand je les vois accompagnées d’un rang éminent et de l’adulation populaire. Voyez combien il est avantageux de pouvoir parler quand on le veut, de choisir son sujet, de briser là la discussion ou d’en changer, avec une autorité magistrale, de se défendre contre les oppositions d’un simple mouvement de tête, un sourire, ou un silence, devant une assistance qui tremble de révérence et de respect.

*Rester
critique*

41. Un homme qui possédait une fortune prodigieuse, venant à donner son avis sur une question anodine qui était débattue très mollement à sa table, commença exactement ainsi : « Ce ne peut être qu’un menteur, ou un ignorant, celui qui dirait autre chose que... etc. » Suivez cette pointe philosophique - un poignard à la main !

42. Voici une autre observation, dont je fais grand usage : dans les discussions et les conversations, on ne doit pas forcément accueillir tous les mots qui peuvent nous sembler bons. La plupart des gens sont riches de capacités qui ne leur appartiennent pas en propre. Il peut bien arriver à tel ou tel de faire un bon mot, donner une réponse à propos, préférer une maxime, et mettre cela en avant, sans en connaître véritablement la portée : on pourra peut-être vérifier sur mon propre exemple que l’on ne possède pas tout ce qu’on emprunte ! Il ne faut pas toujours céder aux propos que l’on entend, quelle qu’en soit la beauté ou la vérité. Ou bien il faut les combattre délibérément, ou bien il faut se tenir un peu en arrière, comme si on ne les entendait pas, pour exami-

ner de tous côtés comment ils sont installés chez leur auteur. Il peut arriver que nous nous enfermions nous-mêmes sur l'arme de l'adversaire, et renforçons le coup au-delà de sa portée initiale.

43. J'ai autrefois employé, dans les nécessités et l'urgence du combat, des réparties qui ont fait une brèche plus grande que je ne l'espérais et ne le voulais : je les lançais seulement pour leur nombre, on les recevait pour leur poids. De même, quand je débats contre quelqu'un de vigoureux, je me plais à anticiper ses conclusions ; je lui épargne la peine de s'expliquer, j'essaie de prévenir son idée naissante et encore imparfaite : l'organisation et la pertinence de son esprit m'en avertissent et de loin me mettent déjà en garde. Avec les autres, je fais l'inverse : il ne faut rien comprendre d'autre que ce qu'ils disent, il ne faut rien présupposer. S'ils jugent en termes de valeur générale : « Ceci est bon ; cela ne l'est pas », et qu'ils réussissent, demandez-vous si ce n'est pas le hasard qui réussit à leur place.

44. S'ils circonscrivent et restreignent un peu leur jugement : « pourquoi cela est ; comment cela vient », ces idées universelles, que je rencontre si couramment, ne disent rien. On dirait des gens qui saluent tout un peuple, en foule ou en troupe. Ceux qui en ont une véritable connaissance saluent et distinguent les gens par leurs noms, individuellement – mais c'est une entreprise risquée. C'est pourquoi j'ai vu, et si souvent, des esprits peu sûrs qui voulaient faire les malins en soulignant dans la lecture d'un ouvrage un passage d'une particulière beauté, et qui faisaient pour cela un si mauvais choix, qu'au lieu de nous montrer l'excellence de l'auteur, ils ne nous montraient que leur propre ignorance. On ne risque rien en s'écriant : « Voilà qui est beau ! » après avoir entendu une page de Virgile. Et c'est comme cela que les finauds s'en tirent. Mais pour ce qui est de le suivre pas à pas, et de chercher à voir, par des jugements précis et choisis, les endroits où un bon auteur se surpasse, en soupesant ses mots, ses phrases, ses inventions et toutes ses qualités l'une après l'autre, alors là, pas question ! « *Il faut tenir compte de ce que chacun dit, mais aussi de ce qu'il pense et de pourquoi il le pense.* »

Cicéron [17],
I, 41.

45. J'entends chaque jour des sots dire des mots qui ne sont pas sots. Ils disent quelque chose de bien : essayons de savoir jusqu'où ils ont compris cela, et par quelles voies ils l'ont compris. Nous les aidons à employer ce beau mot ou cette fine remarque,

qui ne leur appartient pas vraiment, qu'ils n'ont qu'en dépôt ; ils ont proféré cela par hasard peut-être, en tâtonnant ; et c'est nous qui mettons cela en valeur, lui attachons du prix.

46. Vous leur prêtez main-forte ; pourquoi faire ? Ils ne vous en savent aucun gré, et n'en deviennent que plus stupides. Ne les secondez pas, laissez-les faire : ils manipuleront cette chose-là comme des gens qui ont peur de se brûler, ils n'oseront pas la déplacer, ni en changer la perspective, ni l'approfondir. Secouez-la un tant soit peu, et elle leur échappe : ils vous l'abandonnent, si belle et si forte qu'elle soit. C'est une belle arme, mais elle est mal prise en main. Combien de fois en ai-je fait l'expérience ? Mais si vous venez les éclairer et les aider, ils s'emparent aussitôt de l'avantage que leur offre votre interprétation : « C'est ce que je voulais dire ! C'est justement ce que je pense, et si je ne l'ai pas exprimé ainsi, c'est seulement faute de mots pour le faire. » Pfff... Il faudrait de la méchanceté pour corriger cette bêtise orgueilleuse. La doctrine d'Hégésias, selon laquelle il ne faut ni haïr, ni accuser, mais instruire, est valable ailleurs ; mais ici, c'est faire preuve d'injustice et d'inhumanité que de secourir et relever celui qui n'en a que faire, et qui n'en vaudra pas plus. J'aime laisser ces gens-là s'embourber et s'empêtrer encore plus : en espérant qu'ils iront si loin qu'à la fin ils se verront tels qu'ils sont vraiment.

47. La sottise ou le dérèglement de l'esprit n'est pas quelque chose que l'on puisse guérir par un simple avertissement. Et l'on peut dire à ce sujet ce que Cyrus répondit à celui qui le pressait d'exhorter son armée au moment de livrer bataille : « Les hommes ne deviennent pas belliqueux et courageux sur le champ du fait d'une bonne harangue, pas plus que l'on ne devient subitement musicien pour avoir entendu une belle chanson. » Ce sont des apprentissages qui doivent se faire auparavant, par une longue et constante éducation.

48. Nous devons à notre prochain ce soin et cette assiduité pour sa correction et son instruction. Mais quant à aller prêcher les passants, et vouloir régenter l'ignorance ou la sottise du premier venu, voilà une attitude que je condamne. Je le fais rarement, même dans les propos échangés avec moi, et j'abandonne tout, plutôt que d'avoir à tenir des propos qu'on jugerait déplacés, comme un maître d'école. Mon goût ne me porte pas

*La
suffisance
des sots*

Xénophon
[101], II, 3.

vers les débutants, pas plus pour parler que pour écrire. Mais je ne me jette jamais en travers des choses qui se disent en société, ou devant plusieurs personnes, ni en paroles, ni par des gestes, si absurdes et fausses que je puisse les trouver. Au demeurant, rien ne m'irrite autant dans la sottise que de la voir tirer d'elle-même bien plus de satisfaction que la raison ne peut le faire.

49. C'est bien dommage que la sagesse vous interdise d'être satisfait et d'avoir confiance en vous, vous rende toujours mécontent et craintif, alors que l'obstination et la témérité remplissent leurs hôtes de joie et d'assurance. Ce sont les moins compétents qui regardent les autres avec mépris, revenant toujours du combat pleins de gloire et d'allégresse. Et le plus souvent, cette ostentation dans le discours, cette gaieté sur le visage suffisent à convaincre de leur victoire une assistance généralement peu fine et incapable de bien juger, de discerner les véritables qualités. L'obstination et l'ardeur des opinions sont la preuve la plus sûre de la bêtise. Est-il rien de plus sûr de soi, dédaigneux, contemptif, sérieux et grave que l'âne ?

50. Ne peut-on pas ranger sous le titre de la conversation et de la discussion les réparties abruptes, mais pleines d'esprit, que la familiarité et la gaieté suscitent entre des amis qui s'amuse à se moquant allègrement les uns des autres ? Voilà un exercice auquel ma gaieté naturelle me rend assez apte, et s'il n'est pas aussi sérieux et exigeant que ceux que j'ai évoqués l'instant d'avant, il n'est cependant pas moins subtil et astucieux, ni moins profitable qu'eux, comme le pensait Lycurgue. Pour moi, j'y apporte plus de liberté que d'esprit, et j'y ai plus de chance que d'invention ; mais j'y suis parfait en matière de tolérance, car je supporte sans broncher la réplique, non seulement rude, mais même quand elle est disproportionnée. Et quand on me lance une pique, si je n'ai pas immédiatement la répartie, je ne cherche pas à la contester d'une façon molle et ennuyeuse, qui sent l'obstination : je la laisse passer, je baisse les oreilles gaiement, me réservant de prendre ma revanche à un meilleur moment. Qui veut toujours gagner n'est pas un bon marchand. La plupart des gens changent de visage et de voix quand les forces leur manquent, et sous le coup d'une colère déplacée, au lieu de se venger, montrent à la fois leur faiblesse et leur incapacité à supporter le choc. Dans ces jeux, nous pinçons parfois les cordes

secrètes de nos imperfections, celles que d'ordinaire, quand nous sommes calmes, nous ne pouvons toucher sans blessure : nous nous découvrons donc utilement nos défauts les uns aux autres.

51. Il y a d'autres jeux – des jeux de mains – rudes et incontrôlés, « à la française », que je déteste mortellement. C'est que j'ai la peau tendre et sensible ! Dans le courant de ma vie, j'en ai vu causer la mort de deux princes de sang royal¹. Je trouve laid de se battre pour se divertir.

52. Et du reste, quand je veux juger de quelqu'un, je lui demande s'il est content de lui, et jusqu'à quel point ce qu'il dit et son occupation lui plaisent. Je veux éviter les belles excuses du genre « J'ai fait cela un jour, en m'amusant... »

Ovide [57], I,
7, v. 29.

Cet ouvrage a été enlevé de l'enclume, inachevé.

ou : « Cela ne m'a pas pris longtemps ; et je ne l'ai jamais relu depuis. » J'ajoute donc : « Laissons de côté ces morceaux-là ; donnez-m'en un qui vous représente bien tout entier, par lequel il vous plaît d'être jugé. » Ou encore : « Que trouvez-vous de plus beau dans votre ouvrage ? Cette partie-là ou cette autre ? Est-ce la grâce, les idées, l'imagination, le jugement, le savoir ? » Car il est vrai que d'ordinaire, je m'en aperçois, on se trompe autant en jugeant de ses propres œuvres que de celles des autres. Non seulement parce qu'on a de l'affection pour elles, mais parce qu'on n'est pas à même de les connaître et de les apprécier réellement. L'ouvrage peut, par sa propre force et son heureux destin, seconder l'ouvrier et même le devancer, aller au-delà de ce qu'il imagine et de ce qu'il sait. En ce qui me concerne, je ne juge jamais la valeur d'un travail plus difficilement que quand il s'agit du mien ; et je place les *Essais* tantôt en bas, tantôt en haut, de façon très inconstante et très peu assurée.

53. Il y a bien des livres qui sont utiles de par leur sujet et dont l'auteur ne tire aucune notoriété ; et de bons livres, comme de bons ouvrages, qui font pourtant honte à l'ouvrier. Si je devais décrire le comportement des gens à table et nos façons de nous vêtir, je le ferais de mauvaise grâce ; je pourrais aussi publier les

1. On connaît surtout le cas d'Henri II, mort dans un tournoi en 1559. Mais Montaigne a pu penser aussi à François de Bourbon, mort dans une bataille... de boules de neige, et Henri de Bourbon, mort à quinze ans d'une chute de cheval dans une « cavalcade ».

édits promulgués de mon temps et les lettres des princes tombées dans les mains du public ; ou encore l'abrégé d'un bon livre (et tout abrégé d'un bon livre est un sot abrégé !). Ce livre pourrait se perdre, ou connaître d'autres vicissitudes. La postérité tirerait un profit considérable de tels ouvrages ; mais moi, quel honneur, si ce n'est celui que je devrais à la chance ? Une grande partie des livres célèbres sont des livres de cette sorte.

54. Quand je lus Philippe de Commines, qui est certes un très bon auteur, il y a plusieurs années de cela, j'y remarquai ce mot, qui sort de l'ordinaire : il faut se garder de servir si bien son maître qu'on l'empêche d'en trouver la juste récompense. C'est l'idée que j'aurais dû louer, et non l'auteur, car je l'ai rencontrée chez Tacite il n'y a pas si longtemps : « *Les bienfaits sont plai-sants tant que l'on peut s'en acquitter ; mais s'ils dépassent la mesure, ils ne vous valent que la haine.* » Et Sénèque insiste : « *Car celui qui trouve honteux de ne pas rendre, voudrait bien qu'il n'y ait personne à qui rendre.* » Quintus Cicéron, lui, se montre moins catégorique : « *Celui qui ne se sent pas quitte envers nous ne peut pas être notre ami.* »

55. Selon le sujet traité, on peut trouver qu'un auteur est savant ou qu'il a une bonne mémoire. Mais pour juger de ce qui lui appartient en propre, et qui est le plus estimable, la force et la beauté de son esprit, encore faut-il savoir ce qui est de lui et ce qui ne l'est pas, et dans ce qui n'est pas de lui, ce qui lui revient pour le choix qu'il en a fait, l'organisation qu'il lui a donnée, ses enjolivements, sa langue. Et s'il a emprunté la matière et gâché la forme, comme cela arrive souvent ? Nous autres, qui avons peu l'habitude des livres¹, nous rencontrons cette difficulté : quand nous voyons quelque belle trouvaille chez un poète nouveau, un argument très fort chez un prédicateur, nous n'osons pourtant pas les en louer avant de nous être informé auprès de quelque savant pour savoir si cela leur est propre ou s'ils l'ont emprunté. Et jusqu'à ce moment, je me tiens toujours sur mes gardes.

56. Je viens de lire d'une traite l'*Histoire* de Tacite, ce qui ne m'arrive pas souvent : il y a vingt ans que je ne me suis tenu à un livre une heure de suite. Je l'ai fait sur le conseil d'un gen-

1. Amusant de la part de Montaigne ! Vraie ou fausse modestie ? Mais peut-être pense-t-il à ceux qu'il considère comme de « vrais » érudits, et qu'il cite souvent.

Tacite [87],
IV, 18.

Sénèque [84],
LXXXI.

Quintus
Cicéron [79],
*De petitione
consulatus*,
X.

Tacite

tilhomme¹ pour lequel la France a beaucoup d’estime, tant pour sa valeur personnelle que pour ses capacités et sa bonté, et que l’on trouve aussi chez ses frères (il en a plusieurs). Je ne connais pas d’auteur qui mêle à des considérations d’ordre public, autant d’observations sur les mœurs et les penchants individuels. Et il me semble, à l’inverse de ce qu’il pense lui-même, que se donnant pour tâche de décrire par le menu les vies des empereurs de son temps, si bizarres et si exceptionnelles par bien des aspects et par tant d’actions notables que leur cruauté produisit sur leurs sujets, il avait des choses plus fortes et plus intéressantes à raconter que s’il avait eu à raconter des batailles et les agitations du monde. Et c’est pourquoi souvent je le trouve décevant quand il passe à la va-vite par-dessus ces belles morts, comme s’il craignait de nous ennuyer par leur nombre et les longueurs de son récit.

57. Cette forme d’histoire est de loin la plus utile : les mouvements publics dépendent surtout de la direction que leur imprime le destin, alors que les mouvements privés dépendent surtout de nous-mêmes. C’est donc là un jugement plutôt qu’un récit historique. On y trouve plus de préceptes que de narrations ; ce n’est pas un livre à lire, c’est un livre à étudier et à apprendre. Il est si rempli de sentences qu’il y en a un peu à tort et à raison : c’est une pépinière de discours éthiques et politiques, pour l’édification et l’agrément de ceux qui prennent part au gouvernement du monde. Il expose toujours ses idées avec des arguments solides et vigoureux, de façon piquante et subtile, selon le style un peu affecté en usage à l’époque : on aimait tellement l’emphase que si on ne trouvait pas assez de piquant et de subtilité dans les choses, on demandait cela aux mots qu’on employait pour les raconter.

58. Le style de Tacite est assez proche de celui de Sénèque. Mais il me semble plus « charnu », tandis que Sénèque est plus « piquant ». Son travail convient plus particulièrement à une situation troublée et malade, comme est la nôtre en ce moment : on dirait, bien souvent, que c’est nous qu’il décrit et qu’il critique ! Ceux qui disent douter de sa sincérité se trahissent eux-mêmes :

1. Selon P. Villey [50], le comte de Gurson ; le chapitre I, 26 « Sur l’éducation » est dédié à la Comtesse de Gurson.

en fait, c'est pour d'autres raisons qu'ils lui en veulent. Il a des idées saines et penche du bon côté dans les affaires de Rome. Je regrette un peu, pour ma part, de ce qu'il a jugé Pompée un peu plus sévèrement que ne l'ont fait les gens de bien qui ont vécu et traité avec lui, et de l'avoir mis sur le même pied que Marius et Sylla, sauf à dire qu'il était plus dissimulé. Certes, sa façon de gouverner les affaires n'allait pas sans ambitions, ni sans esprit de vengeance, et ses amis eux-mêmes ont pu craindre que la victoire puisse le conduire au-delà des limites du raisonnable ; mais on ne pouvait craindre de lui une attitude aussi exaltée que chez les deux autres : rien, dans sa vie, ne nous apparaît comme la menace d'une cruauté aussi radicale et tyrannique. C'est qu'il ne faut tout de même pas faire du soupçon une évidence, et c'est pourquoi je ne suis pas Tacite là-dessus. Que ses récits soient sincères et honnêtes, on pourrait peut-être le prouver en ceci qu'ils ne s'accordent pas toujours exactement avec les conclusions de ses jugements : c'est que dans ces derniers il suit la pente qu'il a prise, au-delà de la réalité qu'il nous montre, et qu'il n'a pas daigné infléchir en quoi que ce soit. Il n'a pas besoin d'excuse pour avoir approuvé la religion de son temps, en vertu des lois qui le lui commandaient, et ignoré la véritable. C'est pour lui un malheur, non une faute.

59. Je me suis surtout intéressé à son jugement, et je n'y vois pas encore très clair. Comme à propos de la lettre envoyée au Sénat par Tibère, vieux et malade : « Que vous écrire, Messieurs ? Ou comment vous écrire ? Ou ne pas vous écrire, maintenant ? Que les dieux et les déesses me fassent périr d'une façon pire que je ne me sens périr moi-même chaque jour, si je le sais ! » Je ne vois pas pourquoi il attribue ces mots à un terrible remords qui tourmenterait la conscience de Tibère. Du moins, quand j'ai lu ce passage, je ne l'ai pas vu.

60. Il m'a semblé aussi un peu léger de sa part que, ayant eu à dire qu'il avait exercé une magistrature honorable à Rome, il vienne s'en excuser en disant que ce n'est pas par ostentation qu'il le dit... Cela me semble un peu mesquin pour un homme de sa trempe. Car ne pas oser parler de soi, c'est montrer que l'on manque un peu de courage. Quand on a un jugement ferme et exigeant, qu'on juge sainement et sûrement, on use en toutes circonstances d'exemples pris chez soi comme s'ils venaient de

chez les autres, on témoigne de soi-même comme on témoignerait d’autrui. Il faut passer par-dessus les règles ordinaires de la civilité, en faveur de la vérité et de la liberté.

61. J’ose non seulement parler de moi, mais parler seulement de moi. Je me fourvoie quand j’écris sur autre chose, je faillis à mon sujet. Je ne m’aime pas suffisamment, je ne suis pas attaché et collé à moi-même que je ne puisse me distinguer et me considérer à part : comme si j’étais un voisin, ou un arbre. Ne pas voir jusqu’où va sa valeur, ou en dire plus qu’on ne le voit, c’est commettre la même faute. Nous devons avoir plus d’amour envers Dieu qu’envers nous ; nous le connaissons moins, et pourtant nous en parlons tout notre saoul.

62. Les écrits de Tacite montrent un peu ce qu’il était : un grand personnage, droit et courageux ; pas superstitieux mais au contraire, d’une nature philosophique et généreuse. On pourra le trouver osé dans ses témoignages, comme lorsqu’il prétend qu’un soldat portant un fardeau de bois eut les mains roidies de froid au point qu’elles se collèrent à sa charge et y demeurèrent, mortes, s’étant détachées de ses bras... Mais j’ai l’habitude, en pareil cas, de m’incliner devant l’autorité de témoins de cette importance.

63. Quand il raconte aussi que Vespasien, grâce au dieu Sérapis, guérit à Alexandrie une femme aveugle en lui passant de sa salive sur les yeux, ou je ne sais quel autre miracle, il le fait selon son devoir et en suivant l’exemple de tous les bons historiens, qui tiennent la chronique des événements importants ; et dans ceux-ci, il n’y a pas que les événements publics, il y a aussi les rumeurs et les opinions populaires. Leur rôle consiste à rapporter les croyances communes, et non à les contrôler : ceci concerne les théologiens et les philosophes qui jouent le rôle de directeurs de conscience.

64. C’est pour cela que, très sagement, un de ses compagnons et grand homme comme lui, écrivit : « *En fait, j’en dis plus que ce que j’en crois ; c’est que je ne puis affirmer ce dont je doute, ni écarter ce que les autres m’ont dit.* » Ou cet autre encore : « *Inutile d’affirmer ou de réfuter ces choses-là ; tenons-nous en à la renommée de l’auteur.* » Tacite écrivait à une époque où la croyance aux prodiges commençait à diminuer, et pourtant il déclare ne pas vouloir omettre d’insérer dans ses « *Annales* » des choses provenant de tant de gens honorables, et avec un si

*Parler de
soi*

Quinte-Curce
[77], IX, 1.

Tite-Live
[93], I,
Préface et
VIII, 6.

grand respect envers l'antiquité, quitte à leur donner ainsi du crédit.

65. Cela est très bien dit. Que les historiens, donc, nous écrivent l'histoire plus d'après ce qu'on leur dit que d'après ce qu'ils en jugent. Mais moi qui suis le roi de la matière que je traite, et qui n'ai de compte à en rendre à personne, je ne me fie pourtant pas entièrement à moi-même : je me hasarde souvent à donner des boutades qui me viennent, et dont je me méfie, et certaines finesses verbales qui me font hocher la tête. Mais je les laisse pourtant aller à l'aventure. Je vois qu'on s'honore de choses de ce genre : ce n'est pas à moi seul d'en juger. Je me présente debout et couché, par-devant et par-derrrière, sur la droite et sur la gauche, dans tous les replis de mon naturel. Les esprits, même s'ils sont semblables par la force, ne le sont pas toujours dans leur façon de faire et leurs goûts. Voilà ce que ma mémoire, en gros, et de façon imparfaite, me rappelle de Tacite. Mais tous les jugements « en gros » sont vagues et imparfaits.

Chapitre 9

Sur la vanité

1. Il n'en est probablement pas de plus flagrante que d'écrire aussi vainement à son propos. Ce que la divinité nous en a si divinement exprimé¹ devrait être soigneusement et constamment médité par les gens intelligents.

2. Qui ne voit que j'ai choisi une route sur laquelle sans cesse et sans peine j'avancerai tant qu'il y aura de l'encre et du papier dans le monde? Je ne puis tenir le registre de mon existence en notant mes actes : le destin les place trop bas. Je le fais donc avec mes pensées. Ainsi ai-je vu un gentilhomme qui ne parlait de sa vie que par les mouvements de ses intestins : on voyait exposée chez lui une série de bassins datant des sept ou huit derniers jours ; c'était son étude, le sujet de ses réflexions, et pour lui, tout autre sujet était...*puant*. Ce que je livre ici, ce sont, de manière un peu plus civile, des excréments d'un vieil esprit, tantôt durs, tantôt mous, et toujours indigestes. Et quand serai-je venu à bout de la représentation de mes pensées, en continue agitation et transformation, sur quelque sujet que ce soit, puisque Diomède², lui, a rempli six mille livres sur le seul sujet de la grammaire? Que doit produire le bavardage, puisque le seul bégaiement et le simple fait de dénouer la langue provoquent l'étouffement du monde sous une charge aussi épouvantable de

1. Allusion à l'*Ecclésiaste*, I, 2 « Vanitas vanitatum omnia vanitas. »

2. Le nom de ce grammairien était Didyme ; c'est Jean Bodin qui l'appela Diomède. Sénèque dit dans l'*Épître* 88 qu'il avait écrit quatre mille volumes – et non six mille !

volumes ? Tant de paroles pour des paroles seulement ! Ô Pythagore, si seulement tu avais conjuré cette tempête¹ !

3. Autrefois, on a accusé un certain Galba² de vivre dans l'oisiveté. Il répondit que chacun devait rendre compte de ses actes et pas de ses loisirs. Mais il se trompait : la justice s'intéresse aussi à ceux qui ne font rien, et cherche à les corriger.

Trop de livres ?

4. Il devrait donc y avoir aussi quelque coercition légale envers les écrivains incapables et inutiles, comme il y en a contre les vagabonds et les fainéants : on bannirait ainsi de chez nous, et moi, et cent autres... Ce n'est pas une plaisanterie : les écrivains me semblent être le symptôme d'une époque dérégulée. Avons-nous jamais écrit autant que depuis que nous sommes en proie à des troubles ? Et les Romains, ont-ils jamais écrit autant que pendant leur décadence ? Et de plus, dans une société, l'affinement des esprits ne signifie pas qu'ils deviennent plus sages : cette occupation d'oisif a pour origine le fait que chacun se consacre mollement à sa profession, s'en désintéresse. La corruption de l'époque est la conséquence de ce que fait chacun d'entre nous : les uns y apportent la trahison, les autres l'injustice et l'irrégion, la tyrannie, la cupidité, la cruauté, selon l'importance qu'ils ont. Les plus faibles y apportent la sottise, la vanité, l'oisiveté : je suis de ceux-ci. Il semble que ce soit quand les malheurs nous cernent que nous nous consacrons aux choses futiles, et quand il est si courant d'agir méchamment, faire simplement quelque chose d'inutile en est presque louable. Je me rassure en me disant que je serai parmi les derniers sur lesquels on mettra la main : et pendant qu'on s'occupera des plus urgents, j'aurai le temps de m'amender. Car il semble qu'il serait contraire à la raison de s'en prendre aux menus inconvénients alors que nous sommes infestés par les grands. Ainsi le médecin Philotimos déclara-t-il, à celui qui venait lui présenter son doigt à panser, et chez qui il décelait, par son haleine et son visage, un ulcère aux poumons : « Mon ami, ce n'est pas le moment de perdre ton temps à t'occuper de tes ongles ! »

5. J'ai vu pourtant, il y a quelques années, un personnage dont je garde un vif souvenir qui, au milieu de tous nos malheurs

1. Selon Diogène Laërce, [38], VIII, Pythagore passe pour avoir imposé cinq ans de silence à ses disciples.

2. L'empereur Galba, probablement ; dans Suétone, [83], IX, *Galba*.

pendant lesquels il n'y avait ni loi, ni justice, ni magistrat qui remplît son office – pas plus que maintenant d'ailleurs – se mit en tête de publier je ne sais quels décrets pour réformer les façons de se vêtir, de faire la cuisine et la procédure de justice. Ce sont là des amusettes avec lesquelles on repaît un peuple maltraité, pour montrer qu'on ne l'oublie pas tout à fait. Ne font-ils pas la même chose, ceux qui à chaque instant prétendent régler les façons de parler, de danser, de jouer, d'un peuple adonné par ailleurs à toutes sortes de vices exécrables? Ce n'est plus le moment de se laver et dégraisser quand on est atteint par une bonne fièvre. C'est bon pour les Spartiates de se mettre à se peigner et se coiffer au moment de se précipiter dans quelque danger et y mettre leur vie en péril.

6. Quant à moi, j'ai une habitude encore plus déplorable : si j'ai une chaussure de travers, je laisse aussi de travers ma chemise et mon manteau, car je n'aime pas faire les choses à moitié. Quand je suis en mauvais état, je m'acharne à l'être plus. Je m'abandonne au désespoir, je vais vers le précipice, et je jette, comme on dit, le manche après la cognée. Je m'obstine à faire empirer les choses, et je ne m'estime même plus digne de m'occuper de moi : ou tout bien, ou tout mal.

7. C'est pour moi une chance que le délabrement de notre État ne survienne qu'au moment de mon déclin. Je supporte plus facilement que mes maux en soient renforcés maintenant que si mon bien-être avait été menacé autrefois. Ce que j'exprime face au malheur, c'est du dépit ; je me hérise au lieu de m'aplatir, et à l'inverse des autres, je me sens plus porté à la dévotion dans le bonheur que dans le malheur, suivant le précepte de Xénophon, sinon suivant la raison qu'il en donne¹. Et je fais plus volontiers les yeux doux au ciel pour le remercier que pour le requérir : je me soucie plus d'améliorer ma santé quand elle est florissante que de la rétablir quand je l'ai laissée filer. Les choses favorables me servent de règles et de leçons, comme pour les autres l'adversité et les coups reçus. Comme si la bonne fortune était incompatible avec la bonne conscience, les hommes ne deviennent des gens de bien que lorsque tout va mal. Le bonheur est pour moi un

Xénophon
[101] I, 6, 3

1. La « raison » en question est que si on honore les dieux quand tout va bien, ils seront mieux disposés quand ça ira mal. Ce qui n'est pas, en effet, ce que dit Montaigne !

très bon aiguillon à la modération et à la modestie ; la prière me convainc, la menace me rebute, la faveur me rend souple, la crainte me raidit.

8. Parmi les travers humains celui-ci est assez commun, qui consiste à aimer plus les choses étrangères que les nôtres, et aimer le changement, le déplacement.

Pétrone [76]
Fragm. XLII
5-6.

*Si la lumière du jour luit pour nous agréablement
C'est que l'heure revient avec de nouveaux coursiers.*

J'y prends ma part. Ceux qui suivent une voie opposée, qui se contentent d'eux-mêmes, trouvent que ce qu'ils ont est mieux que tout le reste, et que rien n'est plus beau que ce qu'ils voient – ceux-là ne sont peut-être pas plus avisés que nous, mais sont certainement plus heureux. Je n'envie pas leur sagesse, mais certainement leur sort.

*Les soucis
d'un
domaine*

9. Cette humeur avide de choses nouvelles, inconnues, contribue à nourrir en moi le désir de voyager ; mais bien d'autres circonstances y participent. Je me détourne volontiers de la conduite de ma maison. Il y a quelque agrément à commander, fût-ce dans une grange, et à être obéi des siens. Mais c'est un plaisir trop uniforme et lassant. Et il est par nécessité mêlé à des pensées fâcheuses : tantôt c'est l'indigence des gens de vos terres et le souci qu'ils vous causent, tantôt une querelle avec vos voisins, tantôt leur façon d'empiéter sur votre domaine. Tout cela vous afflige.

Horace [32],
III, 1, 29.

*Ce sont vos vignes que la grêle ravage,
Le sol qui déçoit vos espérances,
Les arbres qui se plaignent tantôt de l'eau céleste,
Des astres qui brûlent les terres,
Ou des hivers trop rigoureux.*

En six mois Dieu vous enverra à peine une période dont votre intendant sera vraiment content, mais avec la crainte que si elle est utile aux vignes, elle ne nuise aux prés.

Lucrèce [43],
V, 216.

*C'est un soleil ardent qui brûle vos moissons,
Ou de soudaines pluies, des gelées, des rafales
De vent violent qui les détruisent.*

10. Ajoutez à cela – comme le soulier neuf et bien fait de cet homme d'autrefois¹ – ce qui vous « blesse le pied » sans qu'on le voie. Un étranger ne peut comprendre combien cela vous coûte, et quels sacrifices vous devez consentir pour maintenir cette apparence d'ordre que l'on voit chez vous – et peut-être bien que vous payez cela trop cher.

11. J'ai commencé tard à m'occuper de ma maison. Ceux que la Nature avait fait naître avant moi m'ont longtemps déchargé de ce soin. J'avais pris un autre pli, qui convenait mieux à mon caractère. Mais toutefois, pour ce que j'en connais, c'est une occupation plus accaparante que difficile : quiconque est capable d'autre chose le sera bien aisément de celle-là. Si je cherchais à m'enrichir, cette voie-là me semblerait trop longue : je servirais plutôt les rois, occupation plus lucrative que toutes les autres. Comme je ne prétends acquérir d'autre réputation que celle de n'avoir rien acquis ni rien gaspillé, et que conformément au reste de ma vie je suis incapable de faire quoi que ce soit, en bien ou en mal, et que je ne me sens que de passage, je puis bien faire cela, Dieu merci, sans trop de peine.

12. Au pire, sachez éviter la pauvreté en retranchant sur vos dépenses. C'est à cela que je m'applique, et à me réformer avant qu'elle ne m'y contraigne. J'ai de toutes façons institué dans mon esprit assez de degrés pour pouvoir me contenter de moins que ce que j'ai – mais sans déplaisir. « *Ce n'est pas en calculant ses revenus, mais d'après sa façon de vivre et ses besoins que l'on peut mesurer la fortune de quelqu'un.* » Mes vrais besoins n'épuisent pas ce dont je dispose ; le sort peut encore me mordre sans m'atteindre à vif.

Cicéron [19],
VI, 3.

13. Ma présence, si ignorant et peu intéressé que je sois, est fort utile à mes affaires domestiques, auxquelles je l'emploie, mais à contrecœur. S'ajoute à cela le fait qu'ici, quand je brûle la chandelle seulement par un bout, à l'autre bout, on ne se prive de rien !

14. Les voyages ne me gênent que par les dépenses qu'ils entraînent, qui sont grandes, et dépassent mes moyens. C'est que j'ai l'habitude de les faire avec un équipage non seulement

1. Allusion à une anecdote rapportée par Plutarque [74], III, *Vie de Paul Émile* : « Je suis seul à savoir où ce beau soulier me blesse. »

nécessaire, mais convenable ; il me faut donc les faire d'autant plus courts et moins fréquents, et je n'y emploie que le surplus, et mes économies, en temporisant et remettant à plus tard selon mes possibilités. Je ne veux pas que le plaisir de me promener vienne gâter celui de mon repos. À l'inverse, je veux qu'ils se nourrissent et se favorisent mutuellement.

15. Mon sort m'a favorisé en ceci : ma principale profession dans cette vie étant de vivre tranquillement, et plutôt calmement qu'affairé, je n'ai pas eu besoin de multiplier mes richesses pour pourvoir la multitude de mes héritiers¹. N'en ayant qu'un seul, tant pis pour lui s'il n'a pas assez de ce que moi j'ai trouvé, pour mon compte, bien suffisant et même largement. S'il est imprévoyant², ce n'est pas une raison pour que je veuille lui en laisser davantage. Et selon l'exemple de Phocion, ce qu'on lègue à ses enfants leur suffit dans la mesure où ils vous ressemblent. Je ne suis pas du tout d'avis de faire comme Cratès, qui laissa son argent chez un banquier avec cette condition : si ses enfants étaient des sots, qu'il leur donne cet argent ; s'ils étaient intelligents, qu'il le distribue aux plus sots du peuple. Comme si les sots, pour être moins capables de s'en passer, étaient plus capables d'user des richesses !

Plutarque
[74], *Phocion*

*Les ennuis
domestiques*

16. Toujours est-il que les inconvénients entraînés par mon absence ne me semblent pas justifier, tant que je serai en mesure de les supporter, que je refuse les occasions qui se présentent de me soustraire à cette présence pénible : il y a toujours quelque chose qui va de travers ! Les affaires, tantôt d'une maison, tantôt d'une autre, vous tiraillent. Vous examinez les choses de trop près, et votre perspicacité vous nuit en cela comme elle le fait ailleurs souvent aussi. J'esquive les occasions de me tourmenter, et me détourne pour ne pas voir ce qui va mal. Mais j'ai beau faire, à tout instant je me heurte chez moi à des choses qui me déplaisent, et les friponneries qu'on me cache le plus sont celles

1. Il ne restait à Montaigne qu'une fille, ses autres enfants étant morts en bas âge.

2. Montaigne écrit « Son imprudence ne méritera pas... » A. Lanly [53] traduit ici par « Sa sottise [en ce cas] ne mérite pas... » Passer d' « imprudence » à « sottise » me semble injustifié. Par ailleurs, D. M. Frame [27] emploie « she » pour désigner l'héritier en question, qui est, c'est vrai, une héritière. Mais Montaigne reste vague, il n'emploie que « heritier... luy... ». Je ne vais donc pas plus loin.

que je connais le mieux. Il en est d'ailleurs qu'il vaut mieux contribuer soi-même à dissimuler pour en souffrir moins : ce sont des soucis, parfois sans importance, mais des soucis quand même. Les ennuis les plus menus et les plus insignifiants sont les plus agaçants, et de même que les petites lettres fatiguent¹ plus les yeux, les petits tracas nous touchent plus ; la foule des menus ennuis nous atteint plus qu'un seul, si grand soit-il. Et plus ces épines domestiques sont fréquentes et aiguës, plus fort elles nous piquent, sans prévenir, nous prenant facilement à l'improviste.

17. Je ne suis pas philosophe. Les ennuis m'accablent selon leur gravité, et celle-ci ne dépend pas seulement de leur forme, ou de leur contenu, mais souvent d'autres aspects encore. Je les reconnais mieux que le commun des mortels, ce qui fait que je les supporte mieux. Mais enfin, s'ils ne me blessent pas, ils me heurtent. La vie est une chose fragile, et facile à troubler. Dès que je suis de mauvaise humeur, « *Quand on a cédé à la première impulsion, impossible de résister* », aussi stupide que soit la cause qui m'y ait amené, je m'y enfonce, et elle s'entretient et se renforce ensuite de son propre mouvement, entassant une chose sur l'autre, dont elle se nourrit.

Sénèque, [84], XIII.

L'eau qui tombe goutte à goutte perce le rocher.

Lucrèce [43] I, v. 314.

18. Ces gouttières-là me dévorent, me rongent². Les ennuis ordinaires ne sont jamais anodins. Ils sont continuels et irréparables quand ils émanent des tracas du ménage, continuels et inévitables.

19. Quand je considère mes affaires de loin et dans leur ensemble, je trouve – peut-être parce que je n'en ai pas un souvenir exact – qu'elles sont allées jusqu'ici en prospérant plus que je ne le voulais et ne l'espérais. Il me semble en tirer plus d'avantages qu'elles n'en offrent : leur réussite me fait illusion. Mais quand je suis plongé dedans, comment en voir tous les éléments ?

Car alors notre âme est partagée entre mille soucis.

Virgile [97], V, v. 720.

Mille choses alors me laissent à désirer et me paraissent à craindre. Les abandonner complètement m'est très facile. M'en occuper

1. Sur l'« exemplaire de Bordeaux » : « offensent et lassent ».

2. « Exemplaire de Bordeaux » : « m'enfoncent & m'ulcerent », mots rayés et remplacés à la main par « *me mangent* ». L'édition de 1595 rétablit « m'ulcerent ».

sans me tracasser, très difficile. C'est bien triste d'être dans un lieu où tout ce que vous voyez vous cause du souci, vous interpelle. Et il me semble que je tire plus de plaisir d'une maison qui n'est pas la mienne, que j'y ai une plus grande liberté de goût et plus de naturel. Diogène répondit comme je l'aurais fait, à celui qui lui demandait quelle sorte de vin lui semblait le meilleur : « l'étranger ».

20. Mon père aimait à améliorer Montaigne, où il était né. Dans le gouvernement des affaires domestiques, j'aime suivre son exemple et ses règles, et je ferai en sorte que mes successeurs en fassent autant. Si je pouvais faire plus encore pour lui, je le ferais. Je suis fier que sa volonté s'exerce encore à travers moi. Puisse Dieu ne jamais permettre que je laisse perdre entre mes mains quelque apparence de vie que je pourrais redonner à un si bon père. Quand je me suis mis en devoir de terminer quelque vieux pan de mur, et d'arranger quelque partie d'un bâtiment mal en point, ce fut, certes, plus par égard pour ses intentions que pour mon plaisir. Et je me reproche ma paresse, pour n'avoir pas achevé ce qu'il avait entrepris, d'autant que je serai probablement le dernier de la famille à posséder cette maison et pouvoir y laisser mon empreinte. Car s'il s'agit de mon goût personnel : ni ce plaisir de bâtir, que l'on dit si attrayant, ni la chasse, ni les jardins, ni les autres plaisirs d'une vie retirée, rien de tout cela ne me plaît beaucoup. C'est l'une des choses que je me reproche, comme toutes les autres idées que j'ai et qui me font du tort. Je ne me soucie pas tant de ce qu'elles soient vigoureuses et savantes mais plutôt faciles et agréables à la vie. Elles sont bien vraies et saines, si elles sont utiles et agréables !

21. Ils me font bien de la peine ceux qui, m'entendant parler de mes insuffisances en matière d'intendance, viennent me souffler à l'oreille que c'est de ma part du dédain, et que je néglige la connaissance des instruments du labourage, de ses saisons, de son déroulement ; que je ne sais pas comment on fait mes vins, comment on greffe ; que j'ignore le nom et la forme des herbes et des fruits, comment on apprête les viandes dont je me nourris, tout comme le prix des étoffes dont je m'habille, et tout cela parce que je n'aurais d'intérêt que pour des connaissances plus nobles ! Alors que ce serait pour moi de la sottise, et plutôt de la bêtise que de la gloire : j'aimerais mieux être bon écuyer

que bon logicien.

*Pourquoi ne pas faire plutôt quelque chose d'utile,
Tresser des paniers avec de l'osier et des joncs ?*

Virgile [96],
II, vv. 71-72.

22. Nous embrouillons nos idées avec les questions générales, les causes premières et la marche de l'univers – qui se porte très bien sans nous. Et nous laissons de côté ce qui nous concerne, et Michel lui-même, qui nous touche encore de bien plus près que l'Homme en général. Et si je séjourne volontiers chez moi habituellement, je voudrais tout de même m'y plaire encore plus qu'ailleurs.

*Que ce soit le séjour de ma vieillesse, et le terme – après
Les fatigues de la mer, des voyages, du service militaire !*

Horace [32],
II, 6, v. 6.

23. Je ne sais si j'y parviendrai. Mais je voudrais qu'au lieu de quelque autre part de son héritage, mon père m'eût légué cet amour passionné qu'il avait dans ses vieux jours pour les affaires de son domaine. Il était très heureux de ramener ses désirs à la mesure de ses moyens et de savoir se contenter de ce qu'il avait. La philosophie politique aura beau critiquer la médiocrité et la stérilité de mon occupation, peu m'importe, si je puis en prendre le goût autant que lui. Je considère que la fonction la plus honorable consiste à servir le public, et être utile à tous. « *Car la meilleure façon de profiter de son intelligence, de sa vertu, et de toute supériorité, c'est de faire partager cela à ceux qui vous entourent.* » En ce qui me concerne, je m'en abstiens. En partie parce que j'ai bien conscience du poids d'une telle fonction, et que je vois le peu de moyens que j'ai pour l'assumer – Platon lui-même, maître ouvrier en toute sorte de gouvernement politique, ne manqua pas de s'en abstenir. Mais en partie aussi par faiblesse. Je me contente de jouir du monde sans m'en préoccuper, de vivre une vie plutôt convenable, et qui au moins ne fasse de tort ni à moi-même, ni à autrui.

Cicéron [13],
XIX.

24. Si j'avais quelqu'un à qui confier le soin et la direction de tout cela, je m'y laisserais aller plus complètement et plus tranquillement que personne ne l'a jamais fait. L'un de mes souhaits pour le moment, ce serait de trouver un gendre qui sache me cajoler et m'endormir dans mes vieux jours, et entre les mains de qui je pourrais déposer en toute souveraineté la conduite et l'usage de mes biens. Qu'il en fasse ce que j'en fais, gagnant à

ma place ce que j'y gagne moi-même, pourvu qu'il y apporte un cœur vraiment reconnaissant et amical. Mais de nos jours, nous vivons dans un monde où la loyauté de nos propres enfants est une chose inconnue.

L'argent

25. Celui qui a la garde de ma bourse quand je suis en voyage en dispose entièrement et sans contrôle : il me tromperait tout aussi bien si je recomptais ; et si ce n'est pas le diable en personne, je l'oblige ainsi à bien faire, en lui faisant une confiance aussi entière. « *Bien des gens ont enseigné la trahison en craignant d'être dupés, et ont, par leurs soupçons, justifié de mauvaises actions.* » Pour être sûr de mes gens, la façon dont je procède le plus souvent consiste à ne rien savoir de leurs fautes. Je ne crois aux vices qu'après les avoir constatés, et je me fie aux plus jeunes, que j'estime moins corrompus par les mauvais exemples. Je préfère entendre dire au bout de deux mois que j'ai dépensé quatre cents écus, plutôt que d'avoir les oreilles rebattues chaque soir de trois, cinq ou sept. Et en faisant ainsi, je n'ai pas été volé plus qu'un autre. Il est vrai que je prête la main à l'ignorance : j'entretiens à dessein une connaissance assez vague et trouble de mon argent, et dans une certaine mesure, je suis content de pouvoir rester dans le doute. Il faut laisser un peu de place à la déloyauté ou à la bêtise de votre serviteur ; s'il nous reste, en gros, de quoi faire ce que nous voulons faire, grâce à un excès de libéralité du sort, laissons-le donc un peu plus courir : c'est la portion du glaneur. Après tout, je n'apprécie pas autant la fidélité de mes gens que je méprise leurs larcins... Oh ! la vilaine et stupide occupation que celle de surveiller son argent, de se plaire à le manier et le recompter ! C'est par là que commence l'avarice.

26. Depuis dix-huit ans que je gère mes biens, je n'ai pas su prendre suffisamment sur moi pour me résoudre à voir ni mes titres ni mes affaires importantes, dont je devrais pourtant avoir connaissance et prendre soin. Ce n'est pas par mépris philosophique des choses éphémères du monde : je n'ai pas le goût si épuré, et je les prends au moins pour ce qu'elles valent. Mais c'est bien par paresse et négligence, inexcusables et puérides. Que ne ferais-je pas plutôt que de lire un contrat, et plutôt que de devenir, secouant ces poussiéreuses paperasses, esclave de mes affaires ? Ou pire encore : de celles des autres, comme font tant

de gens, pour de l'argent. Je ne connais rien de pire que les soucis et les ennuis, et je ne cherche qu'à vivre nonchalamment et comme avachi.

27. J'étais, me semble-t-il, plus disposé à vivre de la fortune des autres, si cela était possible sans obligation et sans servitude. Et à y regarder de près, je me demande si, avec l'humeur que j'ai et le sort qui est le mien, ce que j'ai à souffrir de mes affaires, des serviteurs et des domestiques, n'est pas plus méprisables, désagréable et agaçant, que le fait d'appartenir à la suite d'un homme né dans une situation plus élevée que la mienne, et qui me guiderait un peu, à sa guise. « *L'esclavage est la sujétion d'un esprit faible, qui n'est pas maître de sa volonté.* » Cicéron [19], V, I.
 Cratès fit bien pire, lui qui se jeta dans la liberté de la pauvreté pour se délivrer des médiocrités et des soucis de la maison. Cela, je ne le ferai pas : je hais la pauvreté à l'égal de la douleur. Mais je changerais volontiers cette sorte de vie contre une autre moins noble, mais moins affairée.

28. Quand je ne suis pas là, j'oublie ce genre de soucis, et je ressens bien moins l'effondrement d'une tour que je ne ressens, quand j'y suis, la chute d'une ardoise. Au loin, mon esprit fonctionne tranquillement, mais ici, il souffre comme celui d'un vigneron. Une rêne de travers à mon cheval, un bout d'étrivière qui vient me battre la jambe, et me voilà tout le jour de mauvaise humeur. Je mets mon courage un peu au-dessus des petits inconvénients ; mais les yeux, impossible.

Les sens, ô dieux, les sens !

Auteur
inconnu.

29. Je suis chez moi celui qui répond de tout ce qui va mal. Il est peu de maîtres de maison – je parle de ceux de moyenne condition, comme la mienne – qui peuvent se reposer sur un second, mais s'il y en a, ils sont plus heureux que moi, car il ne leur reste plus qu'une part de la charge. Ces tracasseries modifient quelque peu la façon dont je traite mes visiteurs : si j'ai pu en arrêter quelques-uns, peut-être, c'est plus par ma cuisine que par mon accueil, comme chez les gens ennuyeux. Cela ôte beaucoup également au plaisir que je devrais avoir à être chez moi, à recevoir les visites de mes amis, à les réunir. La plus stupide situation d'un gentilhomme chez lui, c'est quand il est empêtré

dans l'organisation du service, quand on le voit parler à l'oreille d'un valet et en menacer un autre des yeux : tout devrait se passer tranquillement, de façon ordinaire. Je trouve peu distingué qu'on entretienne ses hôtes de la façon dont on les reçoit, autant pour s'en excuser que pour s'en vanter. J'aime l'ordre et la netteté,

Horace [31],
I, vv. 23-24.

Les coupes et les plats
Me renvoient ma propre image.

à l'égal de l'abondance ; je veille chez moi exactement à ce qu'il y ait le nécessaire, mais peu pour la parade. Si un valet se bat chez quelqu'un d'autre, si un plat est renversé, vous pouvez vous contenter d'en rire : vous dormirez pendant que Monsieur remettra tout en ordre avec son maître d'hôtel pour vous recevoir le lendemain.

30. J'en parle à ma guise. Je ne manque pas, en général, d'apprécier combien il est doux pour certaines natures d'avoir une maison paisible, prospère, conduite de façon bien réglée, et je ne veux pas associer à cela mes propres erreurs et déconvenues. Non plus que contredire Platon, qui estime que c'est l'occupation la plus heureuse pour chacun d'entre nous de gérer ses propres affaires sans injustice.

L'argent et
les voyages

31. Quand je suis en voyage, je n'ai à penser qu'à moi, et à la façon d'employer mon argent : cela se règle par un seul précepte. Il est trop compliqué pour moi d'en amasser : je n'y entends rien. Dépenser, je m'y entends un peu, ainsi qu'à faire valoir ma dépense, ce qui est en vérité son usage principal. Mais je mets trop d'application dans tout cela, ce qui fait que j'agis de façon disproportionnée et incohérente, et peu raisonnable dans les deux sens. Si la dépense se voit et si elle est utile, je m'y livre alors sans mesure ; mais je me restreins de façon aussi exagérée si elle n'est pas brillante et ne m'est pas agréable.

32. Que ce soit l'art ou la Nature qui nous impose cette façon de vivre en tenant compte des autres, cela nous fait beaucoup plus de mal que de bien. Nous nous privons de nos avantages pour nous conformer en apparence à l'opinion commune. Ce que nous sommes réellement nous importe moins que ce que nous livrons à la connaissance du public. Même les biens de l'esprit et la

sagesse nous semblent sans fruit si nous sommes seul à en jouir, s'ils ne sont pas offerts à la vue et à l'approbation admirative des autres. Il y en a pour qui l'or sort à gros bouillons de lieux souterrains, sans qu'on s'en aperçoive, d'autres qui l'étalent en plaques et en feuilles. Si bien que chez les uns, les sous sont des écus, et chez les autres, le contraire : car on estime la dépense et la valeur des choses selon ce qu'on en voit. Tout soin trop attentif à ses richesses sent l'avarice – et même leur distribution et des libéralités trop bien réglées, artificielles. Elles ne valent pas qu'on y apporte une sollicitude et une attention pénibles. Qui veut dépenser de l'argent raisonnablement doit le faire dans des limites étroites, restreintes. Garder son argent ou le dépenser est indifférent, et ne prend la couleur du bien ou du mal qu'en fonction de nos intentions.

33. L'autre cause qui m'entraîne dans ces promenades lointaines, c'est le fait que les mœurs actuelles de notre société ne me conviennent pas. Je me consolerais aisément de cette corruption pour ce qui est de l'intérêt public,

*Siècles pires encore que l'âge de fer
Pour lesquels la Nature n'a même pas de nom
N'ayant aucun métal qui leur convienne.*

*Les misères
du temps*

Juvénal [35],
XIII, vv.
28-30.

mais pour mon propre compte, non : j'en souffre trop personnellement. Car dans le voisinage, nous sommes installés à présent dans une forme d'État si déréglée,

Juste et injuste ensemble confondus

Virgile [99],
I, v. 505.

que c'est vraiment un miracle qu'elle puisse encore se maintenir.

*Tout armés ils labourent la terre et ne cessent de faire
Joyeusement de nouveaux butins, vivant de rapines.*

Virgile [97],
VII, vv.
748-749.

34. Je vois bien par notre exemple que la société des hommes résiste et s'accroche à quelque prix que ce soit : qu'on les mette n'importe comment, et ils s'empilent, se rangent, en se déplaçant et s'entassant, comme des objets disparates que l'on fourre dans un sac, et qui trouvent d'eux-mêmes une façon de se rapprocher les uns des autres, de prendre leur place, souvent mieux que si on avait voulu le faire. Le roi Philippe de Macédoine ramassa tous les hommes les plus méchants et les plus incorrigibles qu'il put

Plutarque
[73], IX.

trouver, et les installa tous dans une ville qui portait leur nom : « *Ville des méchants* ». Je pense qu'ils établirent sur leurs vices eux-mêmes, un système de gouvernement et une société normale, qui leur convenait.

35. Je vois, non pas une mauvaise action, ou trois, ou cent, mais des mœurs devenues courantes et admises, si monstrueuses, inhumaines et déloyales – la déloyauté étant pour moi la pire espèce des vices – que je ne peux même pas les concevoir sans horreur. Et elles me fascinent, presque autant que je les déteste ! Se livrer à des actes d'une telle méchanceté est autant la marque de la force d'âme et de la vigueur que de l'erreur et du dérèglement. C'est la nécessité qui associe et rassemble les hommes, et cet assemblage fortuit se transforme ensuite en lois. Il y en eut en effet, qui étaient aussi sauvages que l'esprit humain peut en enfanter, et qui se sont pourtant maintenues en aussi bonne santé et aussi longtemps en vie que celles de Platon et d'Aristote ont pu le faire.

36. Certes, toutes ces descriptions de sociétés inventées, artificielles, se montrent ridicules et impossibles à mettre en pratique. Ces discussions à n'en plus finir sur la meilleure forme de société, et sur les règles les plus propres à nous lier les uns aux autres ne servent qu'à exercer notre esprit, de la même façon que dans les « arts libéraux » des sujets qui sont essentiellement des occasions de débats et de discussions et n'ont aucune existence en dehors de cela. Un projet de société de ce genre conviendrait pour un nouveau monde¹, mais nous sommes dans un monde déjà fait et doté de certaines traditions, non dans un monde créé de toutes pièces comme ceux de Pyrrha² ou de Cadmos³. Quel que soit le moyen dont nous puissions disposer pour le redresser et remettre en ordre à nouveau, nous ne pouvons guère lui ôter le pli qu'il a pris, sans tout démolir. On demandait à Solon⁴

1. Dans l'« exemplaire de Bordeaux » on pouvait lire : « les hommes » au lieu de : « un nouveau monde ».

2. Dans la mythologie grecque, Pyrrha, fille du Titan Épiméthée et de Pandore (la première femme), est l'épouse de Deucalion, avec lequel elle repeupla le monde après le Déluge (d'après le dictionnaire *Petit Robert des noms propres*).

3. Fondateur légendaire de la cité de Thèbes (en Béotie), fils d'Agénor (roi de Tyr en Phénicie) et de Téléphassa.

4. Homme d'état et législateur athénien. Élu archonte, il rédigea une

s'il avait établi les meilleures lois possibles pour les Athéniens.
« Oui, dit-il, du moins de celles qu'ils eussent acceptées. »

37. Varron¹ s'excuse de la même manière: il dit que s'il avait à écrire sur la religion à son apparition, il dirait ce qu'il en pense vraiment; mais que, comme elle fait déjà partie des mœurs, il en parlera plutôt d'après la tradition que d'après sa nature profonde.

38. Ce n'est pas une simple opinion, c'est la vérité: le meilleur, le plus excellent gouvernement pour chaque nation, c'est celui sous lequel elle a vécu et s'est maintenue. Nous nous plaignons volontiers de notre condition présente; mais je considère pourtant que de souhaiter remettre le pouvoir à quelques-uns, dans un état populaire, ou bien vouloir une autre sorte de gouvernement quand on est en monarchie, c'est une faute et une folie.

*Contre le
changement*

*Aime l'état tel que tu le vois être;
S'il est royal, aime la royauté,
S'il est de peu, ou bien communauté,
Aime-l(e) aussi, car Dieu t'y a fait naître.*

Guy du Faur de
Pibrac
(1528-1584).

39. Ainsi en parlait² le bon Monsieur de Pibrac³ que nous venons de perdre: un esprit si noble, des idées si saines, des mœurs si douces! Cette perte, avec celle de Monsieur de Foix⁴ au même moment, sont des pertes importantes pour notre couronne. Je ne sais si la France peut encore trouver un couple à substituer à celui de ces deux Gascons, avec la même sincérité et les mêmes capacités, pour servir de conseils à nos rois. C'étaient des esprits très différents, et à coup sûr, beaux et rares à notre époque,

constitution et édicta notamment une série de lois destinées à sortir l'agriculture du marasme où elle était tombée.

1. Érudit latin (116-27 av. J.-C.) qui fut le lieutenant de Pompée, mais se réconcilia avec César après la bataille de Pharsale.

2. Ces trois mots ne figuraient pas dans l'« exemplaire de Bordeaux ».

3. Guy du Faur appelé aussi Pibrac (Pybrac) joue un rôle de diplomate, de magistrat, de poète et d'humaniste dans une époque troublée par les guerres de religion. Il use du latin comme d'une seconde langue maternelle. Il est reconnu pour ses qualités d'orateur. Des détails sur le site de la commune de Pibrac, près de Toulouse: <http://www.pibrac.com/>

4. Paul de Foix de Carmain (1528-1584), prélat et diplomate, fils de Jean de Foix, comte de Carmain.

chacun dans sa tournure. Mais qui donc avait pu les placer à cette époque, avec laquelle ils étaient si peu en harmonie, si peu en rapport avec notre corruption et nos bouleversements ?

40. Rien n'est plus mauvais pour un état que l'innovation : le changement à lui seul apporte l'injustice et la tyrannie. Quand quelque chose se défait, on peut l'arranger ; on peut s'opposer à ce que l'altération et la corruption, qui se produisent naturellement en tout, ne nous éloignent pas trop des principes de départ. Mais entreprendre de bouleverser un tel ensemble, de changer les fondements d'un si grand bâtiment, c'est l'affaire de ceux qui, pour dégraisser, effacent, et qui veulent réparer les défauts particuliers par une confusion universelle, guérir la maladie par la mort : « *moins désireux de changer la forme du gouvernement que de la détruire* ». Le monde est incapable de se guérir : il a tant de mal à supporter ce qui l'ennuie, qu'il ne cherche qu'à s'en débarrasser, sans regarder à quel prix. Et nous voyons par mille exemples qu'il se guérit en général à ses dépens : se décharger du mal présent n'est pas guérir, si la condition d'ensemble n'est pas améliorée.

Cicéron [17],
II, 1.

41. L'objectif du chirurgien n'est pas de faire mourir la chair malade, ce n'est là qu'un des stades du traitement. Il regarde plus loin : ce qu'il cherche c'est d'y faire renaître la chair naturelle, et redonner à la partie malade son état normal. Quiconque se propose seulement d'ôter ce qui le fait souffrir n'atteint pas son but, car le bien ne succède pas nécessairement au mal : un autre mal peut lui succéder, et même pire. C'est ce qui arriva aux assassins de César, qui amenèrent l'état à un tel point qu'ils eurent à se repentir de s'en être mêlés. Et c'est aussi ce qui est arrivé à plusieurs autres, jusqu'à notre époque. Les Français, mes contemporains, pourraient bien en parler. Toutes les grandes mutations bouleversent l'état, et le mettent en désordre.

42. Qui chercherait à guérir l'État directement, mais réfléchirait avant de tenter quoi que ce soit, verrait se refroidir son intention d'y porter la main. Pacuvius Calavius montra l'erreur de cette façon de faire par un exemple remarquable. Ses concitoyens s'étant soulevés contre leurs magistrats, dans la ville de Capoue dont il était lui-même un magistrat de grande autorité, il trouva un jour le moyen d'enfermer le Sénat dans le Palais ; convoquant le peuple sur la place de la ville, il déclara que le jour

Tite-Live
[93], XXIII,
3.

était venu de se venger des tyrans qui les avaient si longtemps opprimés, et en toute liberté, puisqu'il les tenait à sa merci, seuls et sans armes. Il proposait qu'on les tirât au sort, un par un, et que pour chacun d'eux on rende un jugement qui serait exécuté sur-le-champ, à condition qu'en même temps ils choisissent un homme de bien pour remplacer le condamné, pour que sa place ne demeure pas vide. Ils n'eurent pas plutôt entendu le nom d'un sénateur qu'un cri de mécontentement universel s'éleva à son encontre. « Je vois bien, dit Pacuvius, qu'il faut démettre celui-ci ; c'est un méchant homme, prenons-en un bon en échange. » Ce fut alors un silence soudain, car tout le monde se trouvait bien incapable de donner un nom. Au premier, plus hardi que les autres, qui en proposa un, voilà un concert de protestations encore plus grand, avec cent imperfections et bonnes raisons de le refuser. Les opinions contradictoires s'étant échauffées, ce fut pire encore pour le second sénateur, et pour le troisième. Il y avait autant de discorde dans le choix des nouveaux que d'accord pour la démission des anciens. S'étant inutilement fatigués à ces disputes, les voilà qui commencent, un par-ci, un par-là, à quitter l'assemblée, chacun ramenant dans son esprit cette conclusion que le mal le plus vieux et le mieux connu, est toujours plus supportable que le mal récent et dont on a le moins pu faire l'expérience. Je nous vois bien lamentablement agités par tout ce que nous avons pu faire :

*Hélas, nos cicatrices, nos crimes, nos guerres fratricides,
 Nous couvrent de honte ! Devant quelle horreur
 Avons-nous reculé, nous les enfants d'un siècle barbare ?
 Quel sacrilège n'avons-nous pas commis ? La crainte
 Des Dieux a-t-elle pu retenir les mains
 De nos jeunes gens ? Quels autels ont-ils épargnés ?*

Horace [32],
 XXXV, 33.

Je ne vais pas pour cela conclure

*La déesse Salus en personne le voudrait-elle,
 Elle ne pourrait pas sauver cette famille.*

Térence [94],
Les Adelphes,
 Acte IV, sc.
 7, v. 43-44.

43. Nous ne sommes peut-être pas, pourtant, parvenus à notre terme. La permanence des états est quelque chose qui, probablement, se situe au-delà de notre intelligence. C'est, comme le

dit Platon, quelque chose de fort et difficile à défaire qu'une organisation civile, quelque chose qui souvent résiste à des maladies internes et mortelles : aux dommages causés par d'injustes lois, à la tyrannie, aux débordements et à l'ignorance des magistrats de la cité, au laisser-aller et à la sédition populaires.

44. Dans toutes les situations où nous met le hasard, nous nous comparons toujours à ce qui est au-dessus de nous, nous regardons vers ceux qui sont mieux placés que nous. Comparons-nous à ceux qui sont au-dessous : il n'en est pas de si misérable qui ne trouve mille exemples qui le consolent. C'est un défaut chez nous d'être plus mécontents de voir ce qui est au-dessus de nous que contents de voir ce qui est au-dessous¹. C'est Solon qui disait, pourtant, que si l'on faisait un tas de tous les maux ensemble, il n'est personne qui ne choisirait de repartir avec ses propres maux, plutôt que de partager de façon équitable ce tas avec tous les autres et d'en prendre sa quote-part. Notre État se porte mal. Il y en a eu pourtant qui étaient plus malades, et qui n'en sont pas morts. Les dieux jouent à la balle avec nous, et nous lancent dans tous les sens :

Les dieux se servent de nous comme de balles.

Plaute [71],
Prologue, v.
22.

*Le destin de
Rome*

45. Les astres ont choisi le destin du gouvernement de Rome comme exemple de ce dont ils sont capables. Rome comprenait en elle-même tous les aspects d'un état et toutes les vicissitudes qu'il peut rencontrer : tout ce que l'ordre et le désordre, le bonheur et le malheur peuvent y produire. Qui pourrait désespérer de sa condition, en voyant les secousses et les mouvements dont cet état fut agité, et qu'il supporta ? Je ne partage pas l'idée selon laquelle l'étendue de sa domination témoigne de la santé d'un état, car l'État romain, dans ces conditions, ne fut jamais aussi en bonne santé que quand il était le plus malade ! Et la pire de ses formes fut alors celle qui lui valut la plus grande célébrité. Isocrate a raison de dire à Nicoclès qu'il ne faut pas envier les princes dont les possessions sont vastes, mais ceux qui savent fort bien conserver celles qui leur sont échues. Sous les premiers empereurs, c'est à peine si on pouvait distinguer la présence d'un

1. Le texte de l'« exemplaire de Bordeaux » est ici différent : « nous voyons plus mal volontiers ce qui est devant nous que volontiers ce qui est après. »

État dans la plus épaisse et la plus horrible confusion que l'on puisse concevoir. Et pourtant, Rome supporta cela, et s'y maintint, non pas comme une monarchie enserrée dans ses limites, mais en sachant conserver tant de peuples si divers, si éloignés les uns des autres, se détestant, mal commandés, et injustement asservis.

*Et le destin ne confie à aucune nation le soin
D'assouvir sa haine contre un peuple qui est le maître
De la terre et de la mer.*

Lucaïn [41],
I, vv. 82-83.

46. Tout ce qui est branlant ne s'effondre pas pour autant : la charpente d'un si grand corps a plus d'un clou. Il tient même du fait de son antiquité comme les vieux bâtiments auxquels l'âge a rongé la base, sans crépi et sans ciment, et qui pourtant vivent et se soutiennent par leur propre poids,

*Il ne tient plus par de solides racines,
Mais par son propre poids*

Lucaïn [41],
I, vv.
138-139.

47. De toutes façons, ce n'est pas une bonne méthode d'examiner seulement le flanc et les fossés pour juger de la sûreté d'une place forte : il faut voir aussi par où on peut y pénétrer, et dans quel état se trouve l'assaillant. Peu de navires sombrent sous leur propre poids, sans violence extérieure ! Or, si nous regardons autour de nous, nous voyons que tout s'écroule ; dans tous les grands états que nous connaissons, de la Chrétienté ou d'ailleurs, si on y regarde de près, on trouve une évidente menace de changement et de ruine :

*Ceux-là ont aussi leurs faiblesses,
Une même tempête les menace.*

Virgile [97],
XI, v. 422.

48. Les astrologues ont beau jeu de nous prévenir comme ils le font, des grands changements, des grandes mutations prochaines : leurs divinations sont actuelles et palpables, il n'est pas besoin d'aller chercher cela dans le ciel.

49. Nous ne devons pas seulement chercher à tirer une consolation de cette universalité du mal et de la menace, mais

encore quelque espérance, quant à la durée de notre État, d'autant plus que, naturellement, rien ne se produit comme on l'attendrait : la maladie universelle n'empêche pas la santé particulière¹ ; la conformité est une qualité qui est l'ennemie de la dissolution. En ce qui me concerne, je ne sombre pas dans le désespoir : il me semble apercevoir des routes pour nous sauver :

Horace [31],
XIII, vv. 7-8.

*Peut-être un dieu, par un retour favorable,
Viendra-t-il remettre les choses à leur place ?*

50. Qui sait ? Peut-être Dieu voudra-t-il qu'il en soit comme pour les corps, qui se purgent et se remettent en meilleur état après de longues maladies ? Celles-ci, en effet, laissent après elles le corps avec une santé plus pleine et plus nette que celle qu'elles lui avaient ôtée.

51. Ce qui m'ennuie le plus, c'est que si je tiens le compte des symptômes de notre mal, j'en trouve autant de naturels, et de ceux que le ciel nous envoie, qui sont donc vraiment les siens, que de ceux qui sont la conséquence de nos dérèglements et de notre bêtise. Il semble que même les astres considèrent que nous avons assez duré, et même au-delà des limites ordinaires. Et il m'est pénible aussi de voir que le mal le plus proche de nous, celui qui nous menace directement, ce n'est pas une dégradation dans la masse elle-même, entière et solide, mais sa désagrégation et la rupture violente de ses éléments : voilà ce qui est le plus à craindre.

La mémoire

52. Je dois dire encore ceci : c'est dans ces rêvasseries – les *Essais*, que je crains le plus d'être trahi par ma mémoire : je crains que par inadvertance, elle m'ait amené à écrire deux fois la même chose. Je déteste réviser moi-même ce que j'ai fait, et je ne relis jamais qu'à contrecœur ce que j'ai laissé échapper. Or je n'apporte ici rien que j'aie récemment appris ; ce sont seulement des réflexions courantes, et les ayant peut-être conçues déjà cent fois, je crains de les avoir déjà consignées. Une redite est toujours ennuyeuse, même chez Homère. Mais elle est carrément

1. La phrase de Montaigne est sibylline : « La maladie universelle est la santé particulière. » Les traductions existantes ne font que du mot à mot, sans l'éclairer : A. Lanly [53] : « La maladie générale est la santé particulière » ; D. M. Frame [27] : « Universal sickness is individual health ». J'ai jugé nécessaire d'interpréter quelque peu.

désastreuse pour les choses qui n'ont un intérêt que superficiel et passager. Je déteste qu'on inculque de force quoi que ce soit, même s'il s'agit de choses utiles, comme c'est le cas chez Sénèque. Et je n'aime pas l'usage de son école stoïcienne, qui consiste à répéter pour chaque matière, en long et en large, les principes et les postulats qui ont une valeur générale, et à remettre toujours en avant les arguments et raisons communes et universelles.

53. Ma mémoire se détériore cruellement tous les jours.

*Comme si, la gorge sèche, j'avais avalé
Des coupes contenant le sommeil du Léthé¹.*

Horace [31],
XIV, vv. 3-4.

Dieu merci, jusqu'à présent, cela ne m'a pas encore causé d'ennui ; mais il faudra dorénavant que, tandis que les autres cherchent le moment et l'occasion de penser à ce qu'ils ont à dire, j'évite de mon côté toute préparation, dans la crainte de me créer quelque obligation dont je serais ensuite dépendant. C'est que le fait d'être contraint à quelque chose m'égare, de même que celui de dépendre d'un si faible instrument que ma mémoire.

54. Je ne lis jamais cette histoire sans en être blessé, sincèrement et personnellement : on avait accusé Lyncestès de conjuration contre Alexandre ; le jour où il fut conduit devant l'armée pour y présenter sa défense comme le voulait la coutume, il avait en tête une harangue bien tournée dont il prononça quelques paroles en hésitant et bégayant. Comme il se troublait de plus en plus, luttant avec sa mémoire, et essayant de la rassembler, le voilà assailli et tué à coups de piques par les soldats qui étaient le plus près de lui, parce qu'ils le considéraient comme coupable, son hésitation et ses silences constituant pour eux un aveu. Comme il avait eu en prison bien assez de temps pour se préparer, ce n'était pas, à leur point de vue, que la mémoire lui manquait, mais que la mauvaise conscience lui bridait la langue et lui ôtait la force de parler. Voilà qui était vraiment bien raisonné de leur part ! Le lieu, l'assistance, l'attente, tout cela nous trouble déjà quand il ne s'agit que de bien parler. Que peut-on faire, quand il s'agit d'un discours dont sa vie dépend ?

1. Le Léthé, fleuve que les âmes traversent pour se rendre aux enfers ; pendant cette traversée, elles oublient tout.

55. Pour ma part, le fait même d'être assujéti à ce que j'ai à dire contribue à m'en détourner. Quand je m'en remets entièrement à ma mémoire, quand j'en dépends complètement, je pèse si fort sur elle que je l'accable et qu'elle s'effraye de cette charge. Et si je m'en rapporte à elle, je ne suis plus moi-même, au point de risquer de perdre contenance. Je me suis trouvé quelque jour bien en peine de cacher la servitude dans laquelle je m'étais empêtré. Je souhaite montrer en parlant une profonde nonchalance d'intonation et de visage, avec des mouvements fortuits, imprévus, comme s'ils naissaient des occasions qui se présentent ; j'aime aussi beaucoup mieux ne rien dire d'important plutôt que de montrer que je suis venu après m'être préparé à bien parler, ce qui est mal vu, surtout parmi les gens de ma profession. Mais c'est une chose qui comporte bien trop d'obligations pour qui ne peut en tenir beaucoup : les préparatifs laissent espérer plus qu'ils ne fournissent. On se met souvent en pourpoint, bêtement, sans mieux sauter pour cela qu'avec son manteau. « *Rien n'est plus contraire à qui veut plaire que de laisser attendre beaucoup de soi.* »

Cicéron [12],
II, 4.

56. On a écrit qu'il arrivait souvent à l'orateur Curion¹, quand il exposait le plan de son discours en trois ou quatre parties, ou le nombre de ses arguments et raisonnements, d'en oublier un, ou d'en ajouter un ou deux de plus. J'ai toujours soigneusement évité de tomber dans ce travers, car je déteste ce genre de promesses et prescriptions ; non seulement à cause de la défiance que j'éprouve à l'égard de ma mémoire, mais aussi parce que cette façon de faire tient trop de l'artifice. « *Les soldats veulent plus de simplicité.* » Bref, je me suis promis de ne plus parler désormais en un lieu officiel. Car pour ce qui est de parler en lisant ce que l'on a écrit, outre que c'est là un procédé très sot, il est très désavantageux pour ceux qui, par leur caractère, ont quelque disposition pour l'action oratoire. Quant à me livrer à la merci de mon improvisation – encore moins : elle est chez moi lourde et trouble, elle ne saurait répondre à des nécessités soudaines et importantes.

Quintilien
[78], XI, I.

*Montaigne
et son livre*

57. Laisse, lecteur, courir encore ce coup d'essai et ce troisiè-

1. C'est Cicéron, dans *Brutus*, LX. Curion était un adversaire acharné de César.

me « ajouté » fait des restes de mon portrait. J'ajoute, et ne corrige pas¹ : d'abord parce que celui qui a livré au public son ouvrage n'en a plus le droit, me semble-t-il. Qu'il dise mieux s'il le peut, mais ailleurs, et ne vienne pas corrompre l'ouvrage qu'il a vendu. Sinon, à ces gens-là, il ne faudrait jamais rien acheter qu'après leur mort ! Qu'ils y pensent bien avant de se produire en public. Qui les presse ?

58. Mon livre est toujours le même, sauf qu'au fur et à mesure des rééditions, je m'autorise, pour que l'acheteur ne reparte pas les mains vides, et comme ce n'est qu'une sorte de marqueterie plus ou moins jointe, de lui ajouter quelque ornement supplémentaire². Ce n'est que pour faire « bon poids », et cela ne condamne pas la première forme, mais donne un prix particulier à chacune des suivantes, par de petites subtilités volontaires. De ce fait, il peut se produire quelques transpositions chronologiques : mes récits sont mis là où il est opportun de le faire, et non forcément en fonction de leur date.

59. Je ne corrige pas non plus pour une deuxième raison : à mon point de vue, je craindrais de perdre au change. Mon esprit ne va pas toujours de l'avant, il va aussi à reculons. Je ne me méfie pas moins des idées qui m'arrivent en deuxième ou troisième lieu que de celles qui me viennent en premier. De même, je ne me méfie pas moins des présentes que des anciennes. Nous nous corrigeons aussi sottement, bien souvent, que nous corrigeons les autres. J'ai vieilli de pas mal d'années depuis mes premières publications, en mille cinq cent quatre-vingts³. Mais je doute fort que je me sois assagi d'un pouce. Moi à ce moment-là, et moi

1. Montaigne ne « corrige pas » quand il écrit... Mais les innombrables ratures que l'on peut voir sur l'« exemplaire de Bordeaux » [51], montrent clairement le contraire – après coup !

2. Montaigne en effet, a ajouté de nombreux morceaux, et en a modifié d'autres, entre les éditions de 1580 et 1588. Sur cette dernière, il a également procédé à de nombreux remaniements, comme on peut le voir sur l'« exemplaire de Bordeaux », déjà cité à la note précédente.

3. Cette phrase a subi plusieurs transformations... Texte de 1588 : « Je suis envieilli de huit ans depuis mes premieres publications : mais je fais doute que je sois amandé d'un pouce. » Sur l'« exemplaire de Bordeaux » cette phrase est remplacée par une correction manuscrite : « *Mes premieres publications furent l'an mille cinq cens quatre vingts. Depuis d'un long trait de temps je suis envieilli, mais assagi je ne le suis certes pas d'un pouce.* » On voit que l'édition de 1595 adopte encore une autre rédaction.

maintenant, cela fait deux. Lequel est le meilleur ? Je ne puis le dire. Ce serait bien de devenir vieux, si nous ne marchions que vers l'amélioration. Mais c'est une démarche d'ivrogne, titubant, pris de vertige, erratique ; ou encore des joncs que le vent fait aller à son gré.

60. Antiochus¹ avait écrit vigoureusement en faveur de l'Académie ; sur ses vieux jours, il prit un autre parti. Que je suive l'un ou l'autre, n'est-ce pas toujours suivre Antiochus ? Après avoir introduit le doute, vouloir établir la certitude des opinions humaines, n'était-ce pas établir le doute, plutôt que la certitude ? Et montrer que, si on lui avait donné encore des années à vivre, il eût encore pu modifier son jugement, et pas forcément en mieux.

61. La faveur du public m'a donné un peu plus de hardiesse que je ne l'espérais. Mais ce que je crains le plus, c'est de lasser. J'aimerais mieux agacer qu'ennuyer, comme l'a fait un savant de mon temps². La louange est toujours agréable, peu importe de qui elle vient, et ce qui la provoque. Mais pour s'en réjouir à juste titre, il faut donc s'informer de ses causes : les imperfections elles-mêmes savent se mettre en valeur. L'appréciation courante et populaire est rarement heureuse dans ses choix. Et de nos jours, ou je me trompe fort, ou les pires écrits sont justement ceux qui ont eu la faveur du public. Certes, je rends grâces à des gens distingués qui daignent prendre en bonne part mes faibles efforts.

62. Il n'est pas d'endroit où les malfaçons apparaissent plus que dans une matière qui ne peut se recommander que d'elle-même. Ne t'en prends pas à moi, lecteur, pour celles qui se glissent ici, du fait de la fantaisie ou de l'inattention des autres : chaque main, chaque ouvrier, y apporte les siennes ! Je ne me soucie pas de l'orthographe (je veux seulement qu'on suive l'ancienne), ni de la ponctuation, car je suis peu expert en l'un comme en l'autre. Quand ils brisent vraiment trop le sens, cela ne me cause guère de souci, car au moins, cela me dispense. Mais quand ils le faussent, comme si souvent, et le détournent

1. Antiochos d'Ascalon, qui fut le maître de Varron, de Lucullus et de Cicéron. L'anecdote est tirée de Cicéron [12], II, 22.

2. La phrase est ambiguë. Faute de savoir à qui Montaigne fait référence, il est impossible de l'interpréter.

à leur façon, ils ruinent mon ouvrage. Quand une pensée ne me correspond pas, un homme sensé doit refuser de la considérer comme mienne. Qui sait combien je suis peu laborieux, combien mes façons de faire sont particulières, me croira facilement si je dis que je dicterais de nouveau, et volontiers, encore autant d'*Essais* plutôt que de m'astreindre à relire ceux-ci pour faire quelque puérole correction.

63. Je disais donc tout à l'heure qu'étant installé dans le filon le plus profond du métal de ce nouvel âge¹, non seulement je suis privé de la familiarité avec les gens qui ont d'autres mœurs et d'autres opinions que les miennes, ce nœud qui les enserme, et qui tient tous les autres². Mais je ne suis pas non plus sans courir de risque parmi ceux à qui tout est également possible, qui pour la plupart ne peuvent plus désormais aggraver leur cas au regard de notre justice : c'est de là que vient l'extrême laisser-aller de leurs mœurs. En comptant toutes les circonstances particulières qui me concernent, je ne trouve personne chez les nôtres, à qui la défense des lois coûte plus qu'à moi, en manque à gagner et en pertes subies comme disent les clercs. Et il ne manque pas de gens qui font les braves, avec fureur et acharnement, et qui tout bien pesé, en font pourtant moins que moi.

64. Ma maison a de tout temps été ouverte et facile d'accès, accueillante pour tous : je ne me suis jamais laissé influencer pour en faire une machine de guerre – guerre à laquelle je prends part plus volontiers quand elle se déroule loin de chez moi. Elle a donc mérité une certaine affection dans le voisinage, et il serait bien difficile de me chercher querelle chez moi³. Je considère comme une réussite merveilleuse et exemplaire le fait qu'elle soit encore vierge de sang et de pillage, par un si long orage et tant de

Montaigne
et sa
« maison »

1. Montaigne écrit « ce nouveau métal », faisant probablement référence à la citation de Juvénal du § 33, qui évoquait ces « siècles pour lesquels la Nature n'a même pas de nom, / N'ayant aucun métal qui leur convienne ».

2. Sur l'« exemplaire de Bordeaux » on lit : « qui fuit tout autre », et dans l'édition de 1595 : « qui commande tout autre ». Cette dernière rédaction semble plus significative.

3. La formule employée par Montaigne : « me gourmander sur mon fumier » a donné lieu à des interprétations diverses. P. Villey [50] donne en note : « me braver chez moi », tandis que A. Lanly [53] considère que ce n'est pas là la pensée de Montaigne et traduit « me faire de sévères reproches sur ce terrain-là. » Je reprends à mon compte la traduction de P. Villey.

changements et d'agitation dans le voisinage. Car en fait, il est possible à un homme de mon caractère d'échapper à une menace constante et continue, quelle qu'elle fût¹. Mais les invasions et incursions ennemies, les alternatives et les vicissitudes du destin, autour de moi, ont jusqu'à présent plus exaspéré que calmé l'humeur des gens dans le pays, et cela me cause un supplément de dangers et de difficultés insurmontables. J'y échappe, mais il me déplaît que ce soit plus par chance, voire par ma prudence, que par justice ; et il me déplaît d'être en dehors de la protection des lois, sous une autre sauvegarde que la leur.

65. Étant donné le cours des choses, je dois la vie plus qu'à demi à la faveur d'autrui, ce qui m'est une lourde obligation. Je ne veux devoir ma sécurité ni à la bonté ni à la bénévolence des puissants, qui se félicitent de mon respect des lois et de ma liberté, pas plus qu'à la douceur de caractère de mes prédécesseurs et de moi-même. Car si j'étais différent, qu'en serait-il ? Si mon comportement et la franchise de mes rapports avec les gens font que mes voisins et ma parenté ont des obligations à mon égard, il est cruel qu'ils puissent s'en acquitter en me laissant vivre, et qu'ils puissent dire : « Nous lui accordons la libre continuation du service divin dans la chapelle de sa maison, puisque toutes les églises des environs sont désertées² à cause de nous, nous l'autorisons à disposer de ses biens et de sa vie comme il protège nos femmes et nos bœufs de son côté en cas de besoin. » Il y a longtemps que chez moi nous méritons une part de la louange que l'on décernait à Lycurgue³ l'Athénien, dépositaire et gardien des biens de ses concitoyens.

*Ne dépendre
que de soi*

66. Or je pense qu'il faut vivre selon le droit et l'autorité, et non en vertu des récompenses et des faveurs. Combien d'hommes d'honneur ont mieux aimé perdre la vie qu'en être redevables ? Je fuis la soumission à quelque sorte d'obligation que ce soit, mais surtout à celle qui m'attache par devoir d'honneur. Rien ne

1. Le texte de 1595 : « telle qu'elle fut » semble être une « hypercorrection », de celles dont Montaigne dit se méfier le plus. Je suis donc la leçon de l'« exemplaire de Bordeaux » : « quelle qu'elle fust ».

2. Le texte de l'« exemplaire de Bordeaux » ajoutait « et ruinées ».

3. Orateur et homme politique athénien (-390/-324). Élève de Platon, il géra les finances de la cité avec habileté, et finança de nombreuses constructions.

me coûte plus que ce qui m'est donné, et ce par quoi ma volonté se trouve hypothéquée par le risque d'ingratitude. J'accepte plus volontiers les services quand ils sont à vendre, car il ne s'agit alors que d'argent, tandis que pour les autres, c'est moi-même que je donne. Le nœud qui m'attache du fait de l'honnêteté me semble bien plus serré et plus cruel que celui de la contrainte légale. Je me sens bien moins étranglé par un notaire que par moi-même. N'est-il pas normal que ma conscience soit bien plus engagée pour les choses à propos desquelles on lui a simplement fait confiance ? Pour le reste, ma bonne foi n'est redevable de rien, puisqu'on ne lui a rien prêté : que l'on ne compte alors que sur la confiance et l'assurance prises en dehors de moi. J'aimerais bien mieux briser la prison faite d'une muraille et des lois, que celle où m'enferme ma parole. Je suis pointilleux quant au respect de mes promesses, jusqu'à la superstition, et sur tous les sujets, je les fais volontiers incertaines et assorties de conditions. À celles qui n'ont que peu d'importance, j'attribue l'importance du soin jaloux que je porte à ma règle : elle me tourmente et me charge de ses propres contraintes. Car même dans mes entreprises libres, celles qui ne dépendent que de moi, si j'en dévoile l'objet, je considère que je me le prescris, et que le faire connaître à autrui, c'est se l'imposer à soi-même d'avance : il me semble que je le promets, simplement en le disant. C'est pourquoi je dévoile peu mes projets...

67. Le jugement que je porte sur moi-même est plus vif et sévère que n'est celui des juges, qui ne me considèrent que sous l'angle de l'obligation commune. Ma conscience m'étreint de façon plus étroite et plus sévère : j'observe mollement des devoirs auxquels on m'entraînerait si je n'y allais de moi-même. « *Seul un acte volontaire peut être juste.* » Si l'action n'a pas la splendeur de la liberté, elle est sans grâce et ne mérite pas les honneurs.

Cicéron [17],
I, 9.

Ce à quoi m'oblige la loi, on ne l'obtient guère de ma volonté.

Térence, [94],
Les Adelphe,
III, 5, v. 44.

68. Quand la nécessité m'y contraint, j'aime relâcher ma volonté. « *Car, dans ce qui est imposé d'autorité, on est bien mieux disposé à l'égard de celui qui commande qu'envers celui qui obéit.* » J'en connais qui suivent ce principe jusqu'à l'injustice : ils

Valère Maxime
[95], II, 2, 6.

donnent plutôt qu'ils ne rendent, prêtent plutôt qu'ils ne payent, et font plus parcimonieusement le bien envers ceux à qui ils sont justement tenus de le faire. Je ne vais pas jusque-là, mais je m'en rapproche.

69. J'aime tellement me décharger et me désengager, que j'ai parfois considéré comme un avantage les ingratitude, offenses et méchancetés que j'avais subies de la part de ceux envers qui, naturellement ou par hasard, j'avais quelque devoir d'amitié : je prenais le prétexte de leur faute pour autant d'acquis en décharge de ma dette. Même si je continue cependant à les payer de retour en apparence, parce que la société me l'impose, je trouve un grand soulagement à ne plus faire que par justice ce que je faisais par affection, et me soulager ainsi un peu intérieurement de la tension et de la préoccupation de ma volonté¹. « *Il est prudent de retenir son premier élan de bienveillance, de même que l'on retient sa course.* » Cette volonté, chez moi, quand je m'adonne à quelque chose, est trop exigeante et trop pressée, au moins pour un homme qui ne veut aucunement être bousculé. Et cette façon de ménager ma volonté me fournit quelque consolation pour les désagréments que me causent mes proches. Je suis bien désolé qu'ils en vaillent moins pour moi, mais au moins je m'épargne un peu d'application et d'attachement envers eux. Je comprends celui qui aime moins son enfant parce qu'il est teigneux ou bossu : non seulement quand il est méchant, mais aussi quand il est malheureux ou peu doué (puisque Dieu lui-même en a un peu rabattu dans ce cas sur sa valeur naturelle). Mais alors, même si on fait preuve de froideur, il faut se comporter avec modération et souci de justice. Chez moi, la proximité n'allège pas les défauts, elle les aggraverait plutôt.

70. Après tout, dans la mesure où je m'y entends en science du bienfait et de la reconnaissance, qui est une science subtile et de grand utilité, je ne vois personne qui soit plus libre et moins endetté que moi jusqu'ici. Ce que je dois, je le dois simplement aux obligations ordinaires et naturelles. Il n'est personne qui soit

1. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », la phrase comportait en plus : « et de l'obligation interne de mon affection. », et ceci a été barré. L'édition de 1595, on le voit, tient compte de cette correction.

plus nettement quitte par ailleurs,

Et les présents des grands de moi sont inconnus.

Imitation de
Virgile, [97],
XII, v. 519.

71. Les princes me donnent beaucoup, s'ils ne m'enlèvent rien. Et ils me font assez de bien quand ils ne me font pas de mal : c'est tout ce que je leur demande. Ô que je suis reconnaissant à Dieu qu'il lui ait plu que je reçoive tout de suite de sa grâce tout ce que j'ai, et qu'il ait gardé pour lui tout ce que je lui dois ! Et comme je supplie instamment sa sainte miséricorde de faire que je ne doive jamais une profonde reconnaissance à personne ! Voilà une bienheureuse liberté, et qui m'a conduit fort loin dans ma vie. Qu'elle aille jusqu'au bout !

72. Je m'efforce de n'avoir vraiment besoin de personne. « *En moi toute mon espérance.* » C'est quelque chose que chacun peut faire, mais c'est plus facile pour ceux que Dieu a mis à l'abri des nécessités naturelles et urgentes. Il est pitoyable, et risqué, de dépendre d'un autre. Nous sommes nous-mêmes notre objectif le plus sûr et le plus juste, et nous ne sommes pourtant pas encore assez sûrs de nous. Je ne possède rien que moi-même, et même là, ma possession est incomplète et en partie empruntée. Je cultive mon courage, ce qui est le plus important, mais aussi mes moyens de vivre, pour avoir de quoi me satisfaire si toutes choses par ailleurs m'abandonnaient.

Imitation de
Térence, [94],
Les Adelphes,
III, 5, v. 9.

73. Hippias d'Elis¹ n'avait pas seulement acquis du savoir pour pouvoir se passer agréablement de toute autre compagnie et vivre dans le giron des muses s'il le fallait ; il n'avait pas seulement étudié la philosophie pour enseigner à son âme de se contenter d'elle-même, et se passer courageusement des agréments extérieurs, quand le destin l'impose. Il voulut encore apprendre à faire la cuisine, se tailler la barbe, faire ses vêtements, ses chaussures, ses menus objets², pour ne compter que sur lui-même autant que possible, et se passer du secours des autres.

1. Célèbre sophiste grec du Ve siècle av. J.-C., mis en scène par Platon dans deux de ses dialogues : « Hippias mineur » et « Hippias majeur ». Tout ce passage est un « alongeail » typique fait sur l'« exemplaire de Bordeaux ».

2. Dans l'« exemplaire de Bordeaux » on lit ici : « ses bagues » mais le texte de 1595 a : « ses bragues ». Je corrige ce qui n'est certainement qu'une coquille.

74. On profite bien plus librement et plus agréablement des biens empruntés quand on n’y est pas contraint par la nécessité, et que l’on dispose des moyens de s’en passer¹.

75. Je me connais bien. Mais j’ai de la peine à imaginer que quelqu’un puisse faire preuve à mon égard d’une libéralité ou d’une hospitalité si pure, si franche et désintéressée soit-elle, sans que cela me paraisse pénible, tyrannique et teinté de reproche, si j’y ai été amené par la nécessité. De même que donner est une façon d’attirer et de s’arroger des prérogatives, accepter est une façon de se soumettre. C’est ce dont témoigne le refus injurieux et agressif de Bajazet² envers les présents que Thémir lui avait envoyés. De même, ceux qu’on offrit de la part de Soliman³ à l’empereur de Calicut⁴ lui causèrent un si grand dépit que non seulement il les refusa brutalement – disant que ni lui ni ses prédécesseurs n’avaient jamais eu l’habitude de rien recevoir, et que leur rôle consistait au contraire à donner – mais il fit jeter en un « cul-de-basse-fosse » les ambassadeurs envoyés à cette occasion.

76. Quand Thétis flatte Jupiter, dit Aristote, ou quand les Lacédémoniens flattent les Athéniens, ils ne leur rappellent pas ce qu’ils ont fait de bien pour eux – ce qui leur serait odieux – mais les bienfaits qu’ils ont reçus d’eux. Ceux que je vois couramment requérir les services de n’importe qui et du même coup s’engager envers lui, ne le feraient certainement pas s’ils connaissaient, comme moi, la douceur d’une pleine liberté⁵, et si leur pesait, autant que cela doit peser à un homme de bien, la contrainte d’être l’obligé de quelqu’un. Cette obligation est parfois payée, mais elle n’est jamais effacée. C’est un cruel col-

1. Dans « l’exemplaire de Bordeaux », le passage suivant a été barré : « J’ai très volontiers cherché l’occasion de bien faire & d’attacher les autres à moy : & me semble qu’il n’est point de plus doux usage de nos moyens : ».

2. Bajazet Ier, successeur de son père le sultan Mourad ; il assiégea Constantinople sans pouvoir la prendre, ayant été lui-même attaqué par Tamerlan, ou « Timour Lenk ». Ce dernier est-il le « Thémir » dont il est question ici ?

3. Soliman II « le Magnifique », sultan à partir de 1562 fit la guerre à Charles-Quint, assiégea Vienne et s’empara de Belgrade.

4. Nom d’un village des Indes où s’éleva plus tard la ville de Calcutta.

5. « s’ils connaissaient, comme moi, la douceur d’une pleine liberté » est une addition de l’édition de 1595.

lier pour qui aime avoir les coudées franches dans tous les sens. Ceux qui me connaissent, qu'ils soient au-dessus ou au-dessous de moi, savent qu'ils n'ont jamais vu quelqu'un de moins sollicité, quémendeur, et suppliant que moi, ni plus soucieux de ne pas être à la charge d'autrui. Si je suis ainsi, au-delà de tout exemple à notre époque, ce n'est pas très étonnant, car de nombreux aspects de mon caractère y contribuent : une certaine fierté naturelle, le déplaisir à l'idée d'un refus, la modestie de mes besoins et de mes projets, l'inaptitude à toute sorte d'affaires, sans parler de mes prédispositions favorites à l'oisiveté et à la franchise. À cause de tout cela, j'ai conçu une haine mortelle pour les obligations envers les autres ou celles des autres envers moi. Je m'emploie le plus que je peux à me passer de l'aide des autres, dans quelques circonstances que ce soit, anodines ou importantes.

77. Mes amis m'ennuient énormément quand ils me pressent de faire appel à un tiers, et il ne me semble guère moins gênant de désengager celui qui me doit quelque chose en employant ses services, que de m'engager envers quelqu'un qui ne me doit rien. Cette condition mise à part, et cette autre quand même : qu'on ne veuille obtenir de moi quelque chose qui me cause de la peine et du souci – car je fais une guerre à mort à tout souci – je suis facilement disponible pour les besoins de chacun. Mais j'ai encore plus cherché à ne pas recevoir qu'à ne pas donner, ce qui est bien plus facile si l'on en croit Aristote. Ma destinée ne m'a guère permis de faire du bien à autrui, et ce peu qu'elle a permis, elle l'a dévolu à des gens de peu d'importance. Si elle m'avait fait naître pour tenir un rang entre les hommes, j'aurais caressé l'ambition de me faire aimer, non de me faire craindre ou admirer. Le dirai-je plus crûment ? J'aurais cherché autant à plaire qu'à profiter. Cyrus, très sagement, et par la bouche d'un très bon chef militaire, et meilleur philosophe encore, estime sa bonté et ses bienfaits loin au-delà de sa valeur et de ses conquêtes militaires. Le premier des Scipion¹, lui, partout où il voulait se faire valoir, plaçait son humanité et sa bienveillance au-dessus de sa hardiesse et de ses victoires. Il avait toujours à la bouche ce mot

Aristote [3], IX, 7.

Xénophon [101], VIII, 4.

1. Scipion l'Africain (235-183 av. J.-C.), homme politique et général romain. Proconsul en Espagne, il prit Carthagène et battit Asdrubal, puis reconquit l'Andalousie et parvint à chasser les Carthaginois de l'Espagne.

devenu célèbre, disant qu'il avait « laissé à ses ennemis autant de raisons de l'aimer qu'à ses amis. »

78. Je veux donc dire que s'il faut être redevable de quelque chose, ce doit être de quelque chose de plus légitime que ce dont j'ai parlé jusqu'ici¹, et à quoi m'astreint cette malheureuse guerre, et non pas pour une dette aussi grosse que celle de me conserver en vie : cette dette-là m'accable. Je me suis couché mille fois, chez moi, pensant qu'on allait me trahir et m'assommer cette nuit-là, m'arrangeant d'avance avec mon destin, pour que ce fût sans effroi et vite. Et je me suis écrié après mon patenôtre :

Pour un soldat impie, ces terres soigneusement cultivées ?

79. Quel remède, alors ? C'est le lieu de ma naissance, et de la plupart de mes ancêtres² : ils y ont mis leur affection et leur nom³. Nous nous endurcissons en nous accoutumant, et dans une situation misérable comme la nôtre, cette accoutumance est un véritable présent que nous a fait la Nature, car elle endort notre sensibilité et nous permet de supporter toutes sortes de maux. Les guerres civiles ont cela de pire que les autres guerres, c'est de nous placer en sentinelle chacun dans notre propre maison.

*Comme il est triste d'avoir besoin d'une porte et d'un mur,
Pour protéger sa vie, sans être sûr de la solidité de sa demeure !*

80. C'est un malheur extrême que d'être harcelé jusque dans son ménage et son repos à la maison. Le lieu où je me tiens est toujours le premier, et le dernier, à être soumis à l'assaut lors de nos troubles, et la paix n'y a jamais son vrai visage :

*Même pendant la paix la guerre nous fait trembler.
Quand le destin brise la paix, les guerres arrivent.*

Virgile [98],
I, v. 71.

Ovide [57],
IV, 1, vv.
69-70.

Ovide [57],
III, 10, v. 67.

Lucain [41],
I, vv 256-57
et 251-253.

1. Au § 65 : « je dois la vie plus qu'à demi à la faveur d'autrui ».
2. Montaigne « en rajoute » un peu... Seul son père est né à Montaigne, et cette terre n'a été achetée que par son bisaïeul.

3. C'est plutôt le contraire ! ... puisque ses ancêtres s'appelaient « Eyquem » et que c'est lui, Michel Eyquem, qui a pris le nom de sa terre : Montaigne.

*Tu aurais mieux fait, Destin, de me donner les demeures
Errantes dans les pays de l'Aurore
Ou de l'Ourse glacée !*

81. Je tire parfois de la nonchalance et de la mollesse le moyen de me raffermir contre ces considérations. Elles nous conduisent aussi un peu à la fermeté. Il m'arrive souvent d'imaginer les dangers mortels, et de les attendre avec un certain plaisir. Je plonge tête baissée, stupidement, vers la mort, sans la voir ni la reconnaître, comme dans une profondeur muette et obscure, qui m'engloutit d'un coup, et me plonge en un instant dans un sommeil de plomb, sans la moindre sensation ni souffrance. Et ces « morts » courtes et violentes, par ce qu'elles me font entrevoir, me consolent plus que la réalité ne me trouble. Puisque la vie, pour être longue, n'est pas la meilleure, alors la mort est la meilleure, puisqu'elle est courte – à ce qu'on dit. Je ne tiens pas la mort à une telle distance que je ne me sente proche et en confiance avec le fait de mourir¹. Je m'enveloppe et me cache en cet orage qui viendra un jour me ravir dans sa furie, par une attaque soudaine que je ne sentirai même pas.

82. Si comme le disent certains jardiniers, les roses et les violettes sont plus parfumées près des aulx et des oignons, parce que ceux-ci sucent et tirent à eux les mauvaises odeurs de la terre, peut-être que le voisinage des natures dépravées qui m'entourent pourrait aspirer tout le venin de mon air et du climat d'ici, et de ce fait me rendrait meilleur et plus pur : alors, au moins, je ne perdrai pas tout. Il n'en est rien. Mais il se peut tout de même que j'en tire quelque chose : la bonté est plus belle et plus attirante quand elle est rare ; la contrariété et la diversité renforcent et roidissent la volonté de bien faire, elles l'enflamment par le biais de la jalousie et de l'opposition, ou encore par la gloire que cela procure.

1. Montaigne écrit : « Je ne m'étrange pas tant de l'être mort, comme j'entre en confidence avec le mourir. » Et cette phrase est quelque peu énigmatique... J'ai tenté de l'interpréter. D. M. Frame, [27] p. 742 traduit : « It is not so much that I keep aloof from the thought of being dead as that I enter into familiar terms with dying. » F. Bentolila propose : « Je n'essaie pas d'esquiver l'être mort ; simplement je me familiarise avec le mourir. » Au lecteur de choisir... ou de se faire sa propre interprétation !

83. Les voleurs ne m'en veulent pas particulièrement de leur propre chef : n'en est-il pas de même pour moi à leur égard ? Il me faudrait m'en prendre à trop de monde ! Des esprits semblables peuvent se trouver sous des costumes divers¹ : même cruauté, même déloyauté, même grivèlerie, vices d'autant plus graves qu'ils sont plus lâches, plus sûrs, et plus obscurs sous le couvert des lois. Je déteste moins l'injustice quand elle est affichée que dissimulée ; guerrière que pacifique et juridique². Notre fièvre de guerres civiles est survenue en un corps dont l'état n'a pas beaucoup empiré : le feu y couvait déjà, la flamme y a pris. Le bruit en est plus grand, le mal ne l'est guère.

84. Je réponds d'ordinaire à ceux qui me demandent les raisons de mes voyages : « je sais bien ce que je fuis, mais pas ce que je cherche. » Si on me dit qu'à l'étranger la santé des gens n'est pas meilleure et que leurs mœurs ne valent pas mieux que les nôtres, je réponds d'abord qu'il est malaisé [de faire pire],

Virgile [99],
I, v. 506.

Tant les crimes ont des formes diverses !

et deuxièmement, que c'est toujours quelque chose de gagné que de passer d'un état mauvais à un état incertain, et que les malheurs des autres ne doivent pas nous atteindre autant que les nôtres.

*La beauté de
Paris*

85. Je ne veux pas oublier ceci : j'ai beau me rebeller contre la France, je vois toujours Paris d'un bon œil. Cette ville a conquis mon cœur dès mon enfance, et il s'est passé avec elle ce qui se passe avec les choses les meilleures : plus j'ai eu l'occasion, ensuite, de voir d'autres belles villes, et plus s'est développée mon affection pour la beauté de celle-ci. Je l'aime par elle-même, plus par ce qu'elle est tout simplement que renforcée d'apparats étrangers. Je l'aime tendrement, j'aime jusqu'à ses verrues et ses taches. Je ne suis français que par cette grande cité. Elle est

1. Sur l'« exemplaire de Bordeaux », ce paragraphe est manuscrit ; il comportait ici « sous diverses sortes de robes », mais le mot « robes » a été biffé et remplacé par « fortunes ». C'est la leçon reprise par toutes les éditions modernes. Mais le fait que l'édition de 1595 ait « robes » semble bien indiquer qu'elle n'a pas été faite directement à partir de l'« exemplaire de Bordeaux », mais d'une copie de celui-ci présentant un état un peu antérieur.

2. Là encore, l'édition de 1595 ne tient pas compte du fait que « juridique » a été biffé sur l'« exemplaire de Bordeaux ».

grande par ses habitants, par sa situation exceptionnelle, mais surtout grande et incomparable par la variété et la diversité de ses agréments. C'est la gloire de la France, et l'un des plus nobles ornements du monde. Puisse Dieu chasser loin d'elle nos divisions ! Si elle est entière et unie, elle est à l'abri de toute autre violence. Je le déclare ici : de tous les partis, le pire sera celui qui mettra chez elle la discorde ; je ne crains pour elle qu'elle-même – même si je crains autant pour elle, certes, que pour toutes les autres parties de cet état. Tant que Paris durera, je ne manquerai pas de retraite où rendre mon dernier souffle, et elle suffit à m'ôter le regret de toute autre retraite.

86. Ce n'est pas parce que Socrate l'a dit¹, mais parce que c'est vraiment mon idée, en exagérant peut-être un peu : je considère tous les hommes comme mes compatriotes, et j'embrasse un Polonais tout comme un Français, car je place le lien national après le lien universel, celui qui est commun à tous les hommes. Je ne suis pas vraiment frappé par la douceur de l'air de mon pays natal² : les connaissances nouvelles que j'ai pu faire par moi-même me semblent bien valoir les autres, celles qui sont dues au hasard du voisinage ; les amis qui sont vraiment de notre fait l'emportent généralement sur ceux auxquels la communauté de climat ou de sang nous a liés. La Nature nous a mis au monde libres et sans entraves, et nous nous emprisonnons dans des régions, comme les rois de Perse qui s'obligeaient à ne boire que de l'eau du fleuve Choaspès, renonçaient ainsi bêtement à leur droit d'utiliser toutes les eaux, et asséchaient tout ce qui était pour eux le reste du monde.

87. Je crois que je ne serai jamais cassé par l'âge, ou étroitement lié à mon pays au point de faire comme Socrate qui, vers sa fin, considéra qu'une sentence d'exil était pour lui pire qu'une sentence de mort. Des vies idéales comme celle-là ont bien des aspects qui font que je les estime plus que je ne les affectionne. Elles en ont aussi qui sont tellement élevés et extraordinaires que même avec l'estime que j'ai pour elles, je ne puis les embrasser car je ne parviens pas à les concevoir. Voilà une attitude bien légère chez cet homme, qui considérerait pourtant le monde

*Montaigne,
« citoyen du
monde » ?*

1. Dans I, chap. xxv, § 46 Montaigne a cité Socrate répondant qu'il n'était « pas d'Athènes, mais du monde » (cf. note du § 87).

2. Est-ce là un clin d'œil à Du Bellay et sa « douceur angevine » ?

comme étant sa ville¹ ! Il est vrai qu'il n'aimait pas se déplacer, et n'avait guère mis le pied hors de l'Attique. Mais déplorer que ses amis puissent dépenser de l'argent pour le faire libérer, et refuser de sortir de prison par l'entremise d'autrui pour ne pas désobéir aux lois de son pays à une époque où elles étaient pourtant si corrompues – voilà pour moi des exemples de première importance. Je pourrais en trouver d'autres de moindre importance chez le même personnage. Si beaucoup de ces exemples rares sont au-dessus de mes forces, aucun n'est hors de portée de mon jugement.

Voyager

88. Outre ces raisons-là, voyager me semble un exercice profitable. L'esprit y trouve une excitation continuelle² en remarquant des choses inconnues et nouvelles, et je ne connais pas de meilleure école, comme je l'ai souvent dit, pour façonner sa vie que de lui montrer sans cesse la diversité de tant d'autres vies, opinions et usages, et de lui faire goûter la permanente variété des formes de notre nature. Le corps n'y est ni oisif ni harassé : cette agitation modérée le tient en haleine. Je me tiens à cheval sans descendre, tout « coliqueux » que je sois, huit ou dix heures d'affilée, sans m'ennuyer.

Virgile [97],
vi, v. 114.

Au-delà des forces et de la santé d'un vieillard.

89. Aucune saison ne m'est ennemie, si ce n'est la chaleur brûlante d'un soleil de plomb. Car les ombrelles, dont l'Italie se sert depuis la Rome antique, chargent plus les bras qu'elles ne soulagent la tête. Je voudrais bien savoir comment faisaient les Perses, il y a si longtemps, quand apparut le luxe, pour se faire du vent frais et des ombrages à leur guise, comme le dit Xénophon³. J'aime la pluie et la boue autant que les canards. Le changement d'air et de climat ne me gêne pas. Tous les ciels

1. Cf. *Essais*, Livre I, xxv, 46 : « On demandait à Socrate d'où il était ; il ne répondit pas "d'Athènes", mais "du monde" ». On fonde généralement cette attitude prêtée à Socrate sur ce qu'en dit Cicéron dans les *Tusculanes*, V, 37. Le texte latin est : « *Socrates quidem cum rogaretur, civitatem se esse diceret, "mundanum" inquit; totius enim mundi se incolam et civem arbitrabatur.* »

2. Édition de 1588 : « un continuel embesognement ».

3. Dans la « *Cyropédie* », VIII, 8, Xénophon ne parle que des « ombrages ».

me conviennent. Je ne suis gêné que par les troubles internes dont je suis moi-même la cause¹, et cela m'arrive moins en voyageant.

90. Je suis difficile à mettre en mouvement ; mais une fois mis en route, je vais autant qu'on veut. Je suis aussi hésitant pour les petites entreprises que pour les grandes : à m'équiper pour un voyage d'une journée et rendre visite à un voisin, autant que pour un vrai voyage. J'ai appris à faire mes étapes à la façon espagnole, d'une traite ; de grandes et raisonnables étapes, que dans les très grandes chaleurs, je fais de nuit, du soleil couchant jusqu'au lever du jour. L'autre façon, qui consiste à se restaurer en chemin, pour se mettre à table dans la hâte et la confusion, surtout dans les jours courts, est peu commode. Mes chevaux ne s'en portent que mieux : aucun de ceux qui ont su faire avec moi la première étape ne m'ont ensuite failli. Je les abreuve partout et veille seulement à ce qu'il leur reste encore assez de chemin à faire pour ne pas arriver la panse pleine. La paresse dont je fais preuve à mon lever laisse à ceux qui me suivent le temps de déjeuner à leur aise avant de partir. Quant à moi, je ne mange jamais trop tard : l'appétit me vient seulement en mangeant, et je ne ressens la faim que quand je suis à table.

91. Certains se plaignent de ce que j'ai continué à me déplacer ainsi même marié et âgé. Ils ont tort ! Il vaut mieux abandonner sa maisonnée quand on a fait en sorte qu'elle puisse continuer sans nous, quand on y a laissé des ordres qui ne viendront pas déranger le cours ancien des choses. Il est bien plus risqué de s'éloigner en laissant sa maison à la garde de quelqu'un de moins fidèle, et moins préoccupé de veiller sur vos besoins.

92. La science la plus honorable, l'occupation la plus utile pour une mère de famille, c'est celle de l'administration de la maison. J'en connais quelques-unes qui sont avares, mais tenant bien leur ménage, fort peu. C'est pourtant la qualité maîtresse pour elle, celle qu'on doit rechercher avant toute autre, comme la seule dot capable de sauver ou de ruiner une maison. Inutile de m'en parler : l'expérience me l'a appris, et je demande à une femme mariée, au-dessus de toute autre vertu, la vertu de bien veiller sur la marche de sa maison. Je donne à ma femme l'occa-

1. Ses « coliques néphrétiques », ses calculs rénaux.

sion de montrer ses qualités en ce domaine, lui laissant pendant mon absence toute l'affaire en mains. Je vois avec irritation dans bien des ménages, monsieur revenir maussade et soucieux du tracassé que lui causent ses affaires, vers midi, alors que madame est encore en train de se coiffer et s'habiller dans sa chambre. Cela passe pour les reines – et encore. Il est ridicule et injuste que l'oisiveté de nos femmes soit entretenue par notre travail, à la sueur de notre front. Si cela ne dépend que de moi, personne n'aura un usage plus libre et plus souple, plus calme et plus désintéressé de mes¹ biens que celui que j'en fais moi-même. Si le mari fournit la matière, la Nature veut que les femmes y mettent de l'ordre.

L'« amitié
maritale »

93. Quant aux devoirs de l'amitié maritale, dont on pense qu'ils sont lésés par cette absence, je ne le crois pas. Au contraire, c'est là une intelligence qui se refroidit volontiers par une assistance trop soutenue, et l'assiduité lui est nocive. Toute femme qui n'est pas la nôtre nous semble une honnête femme ; et chacun sent, par expérience, que le fait de se voir constamment ne peut procurer le plaisir que l'on éprouve à se quitter et se retrouver par intervalles. Ces interruptions me remplissent d'un amour renouvelé envers les miens, et me font retrouver la douceur d'être à la maison. L'alternance renforce mon désir envers l'une et l'autre des situations. Je sais que l'amitié a les bras assez longs pour qu'on se tienne et se rejoigne d'un bout du monde à l'autre, et spécialement dans ce cas, où il y a un continuel échange de services, qui en maintient éveillés l'obligation et le souvenir. Les Stoïciens disent fort bien quand ils prétendent qu'il y a une si grande entente entre les Sages que celui qui dîne en France régale son compagnon qui est en Égypte, et que si l'un d'eux étend simplement le doigt, où que ce soit, il fait ressentir son aide à tous les autres qui vivent par la terre habitable. La jouissance et la possession sont surtout le fait de l'imagination. Elle embrasse plus étroitement et plus constamment ce qu'elle recherche que ce que nous avons sous la main. Observez vos occupations jour-

Plutarque
[73], XVIII.

1. L'édition de 1595 a ici : « de ses biens » au lieu de « de mes biens », ce qui modifie grandement le sens de la phrase... Le passage est un ajout manuscrit dans l'« exemplaire de Bordeaux », sans aucune rature sur « mes », je considère donc qu'il s'agit là d'une coquille (ou d'une « correction » abusive) de l'imprimeur de 1595, et je reprends exceptionnellement sur ce point la leçon de l'« exemplaire de Bordeaux ».

nalières : vous verrez que vous pensez moins à votre ami quand il est près de vous. Sa présence relâche votre attention, et donne à votre pensée la liberté de s'échapper à tout moment, en toute occasion.

94. De Rome, loin de chez moi, je tiens et régente ma maison, les biens que j'y ai laissés : je vois s'élever mes murailles, mes arbres et mes rentes, et aussi décroître, à deux doigts près, comme quand j'y suis :

Devant mes yeux flotte ma maison, l'image de ces lieux.

Ovide [57],
II, 4, v. 57.

95. Si nous ne jouissons que de ce que nous touchons du doigt, adieu nos écus, quand ils sont dans nos coffres ! Adieu nos enfants, s'ils sont à la chasse ! Nous les voulons plus près de nous. Au jardin, est-ce loin ? À une demi-journée ? Et dix lieues, est-ce près, ou loin ? Si c'est près, qu'en est-il de onze, douze ou treize ? Et ainsi, pas à pas... Vraiment, si une épouse veut prescrire à son mari à partir de combien de pas finit le « près » et commence le « loin »... Je crois qu'il vaut mieux qu'elle s'arrête entre les deux !

*Mettons par un chiffre un terme à ces débats ! Sinon
Avec votre permission, j'enlèverai un, puis encore un,
Comme si j'arrachais des crins à la queue d'un cheval,
Jusqu'au dernier, et que mon « sorite¹ » vous ait berné !*

Horace, [30],
II, 1, vv. 38
et 45-47.

96. Que les femmes appellent hardiment la philosophie à leur secours. Comment reprocher en effet à une femme de ne pas être sûre de ce qui est le milieu de quelque chose, puisqu'elle ne voit ni l'un ni l'autre bout de ce qui rejoint le trop et le pas assez, le long et le court, le léger et le pesant, le près et le loin, et qu'elle n'en reconnaît ni le début ni la fin ? « *La Nature ne nous a pas donné la connaissance des limites des choses.* » Les femmes ne sont-elles pas aussi les femmes et les amies des trépassés, eux qui ne sont pas au bout de ce monde-ci, mais de l'autre ? Nous sommes attachés à ceux qui ont été et à ceux qui ne sont pas encore, et pas seulement aux absents. Nous n'avons pas en nous mariant passé un marché qui nous contraigne à nous tenir continuellement accolés l'un à l'autre comme le sont cer-

Cicéron, [12],
II, 29.

1. Raisonnement inventé, dit-on, par Chrysippe, du genre : « Si on enlève un grain à un tas, puis un autre et ainsi de suite – à quel moment n'y a-t-il plus de tas ? » (Le nom grec de « tas » est « soros »).

Saxon le
Grammairien
[39], XIV.

tains petits animaux ou comme les *ensorcelés de Karenty*, à la façon des chiens. Et une femme ne doit pas avoir les yeux si avidement fixés sur le devant de son mari qu'elle ne puisse le voir par derrière si besoin est.

97. N'est-ce pas l'occasion d'évoquer ici ce qu'en dit cet excellent peintre de leur caractère, à propos de leurs plaintes ?

Térence [94],
Les Adelphes,
I, sc. 1, vv.
7-9.

*Si tu tardes à rentrer, ton épouse s'imagine
Que tu fais l'amour, ou qu'on te le fait, ou que tu bois,
Cédant à tes caprices, quand elle est à la peine.*

Mais peut-être est-ce l'opposition et la contradiction qui, par elles-mêmes, leur plaisent et les nourrissent, et qu'elles s'accoutument assez bien de ce qui vous incommode ?

98. Dans la véritable amitié – dans laquelle je suis expert – je me donne à mon ami plus que je ne l'attire vers moi. Je n'aime pas seulement mieux lui faire du bien que d'en recevoir de sa part, mais encore qu'il veuille du bien pour lui plutôt qu'à moi : s'il s'en fait, alors c'est là qu'il m'en fait le plus à moi aussi. Si son absence lui est agréable ou utile, alors elle m'est bien plus douce que sa présence ; et ce n'est pas vraiment de l'absence quand il existe un moyen de se donner des nouvelles. J'ai tiré autrefois utilité et avantage de notre éloignement : notre vie était mieux remplie, et nous étendions notre pouvoir sur elle en nous séparant : il vivait, voyait, profitait des choses pour moi, et moi pour lui aussi pleinement que s'il eût été là. Quand nous étions ensemble, une partie de nous deux demeurait oisive, puisque nous étions comme confondus. La séparation des lieux a rendu plus riche la conjonction de nos volontés. Une faim insatiable de présence physique est un peu la preuve d'une faiblesse dans la jouissance spirituelle.

99. Quant à mon âge, que l'on invoque : au contraire, je pense que c'est à la jeunesse de se soumettre aux opinions communes, et à faire des efforts envers les autres. Elle peut le faire à la fois pour les gens et pour elle-même ; nous autres n'avons que trop à faire à nous occuper de nous. À mesure que les agréments naturels nous font défaut, il nous faut avoir recours à des artifices. Il n'est pas juste d'excuser la jeunesse de suivre ses plaisirs et de défendre à la vieillesse d'en rechercher. Jeune, je dissimulais mes passions enjouées sous la sagesse ; vieux, j'éloigne les pensées

Platon [65],
XII, §
950-951.

tristes par les distractions. D'ailleurs, les *Lois* de Platon prohibaient les voyages avant quarante ou cinquante ans, pour qu'ils soient plus utiles et plus instructifs. Mais j'accepterais plus volontiers le second article de ces lois qui interdit de voyager après soixante ans. « Mais à un âge pareil, vous ne reviendrez jamais d'un aussi long voyage ! » — Que m'importe ! Je ne l'entreprends ni pour en revenir, ni pour le faire jusqu'au bout. Je me mets en route simplement parce que j'en ai envie, et je me promène pour me promener. Ceux qui courent après une sinécure ou un lièvre ne courent pas ! Ce sont ceux qui jouent aux barres et ceux qui s'entraînent à la course qui courent vraiment, eux.

Les voyages

100. Mon projet de voyage peut être découpé n'importe comment : il n'est pas fondé sur de grandes espérances, et chaque étape en constitue le bout. Le voyage de ma vie se conduit de la même façon. J'ai vu pourtant bien des lieux éloignés où j'aurais désiré que l'on me retienne. Et pourquoi pas, si Chryssippe, Cléanthe, Diogène, Zénon, Antipater, tant de sages de l'école philosophique la plus refermée sur elle-même¹ ont bien abandonné leur pays sans avoir à s'en plaindre, et simplement pour le plaisir de changer d'air ? Certes, le plus grand déplaisir de mes pérégrinations, c'est de ne pouvoir y prendre la décision d'établir ma demeure où je me plaindrais, et qu'il me faille toujours envisager de revenir, pour me conformer aux sentiments de tous.

Plutarque
[73], LXVII.

101. Si je craignais de mourir ailleurs que dans le lieu de ma naissance, et si je pensais mourir moins à mon aise étant éloigné des miens, c'est à peine si je sortirais de France, et je ne sortirais même pas sans effroi de ma paroisse, car je sens la mort qui me prend continuellement à la gorge, ou aux reins. Mais je suis autrement fait : la mort est la même partout pour moi. Si toutefois j'avais à choisir, je préférerais, je crois, que ce soit à cheval plutôt que dans un lit, hors de chez moi, et loin des miens. C'est plus un crève-cœur qu'une consolation de prendre congé de ses amis. J'oublie volontiers ce devoir de nos usages, car des charges de l'amitié, celle-là est la seule qui soit déplaisante, et de ce fait, j'oublierais volontiers de dire ce grand et éternel adieu. S'il y a quelque avantage à être ainsi entouré dans ces

1. L'école stoïcienne.

moments-là, les inconvénients y sont encore plus nombreux : j'ai vu bien des mourants pitoyablement assiégés par un tel rassemblement, étouffés par ce défilé. On dirait que c'est se comporter contrairement au devoir, témoigner de peu d'affection et de peu de soin que de vous laisser mourir en repos : l'un tourmente vos yeux, l'autre vos oreilles, un troisième votre bouche : il n'y a ni sens, ni membre qu'on ne vous malmène. Vous avez le cœur serré de pitié quand vous entendez les plaintes de vos amis, et peut-être aussi un peu d'irritation à entendre d'autres plaintes, feintes et déguisées. Celui qui a toujours eu le goût délicat, l'a encore plus quand il se trouve affaibli. Il lui faut, dans une si terrible nécessité, une main douce et adaptée à ses sentiments pour le caresser justement là où il a mal. Ou qu'on n'y touche pas du tout. Si nous avons besoin d'une sage-femme pour nous mettre au monde, nous avons bien besoin d'un homme encore plus sage pour nous en faire sortir. Un tel homme, et qui soit notre ami, il faudrait le payer bien cher pour servir dans de telles circonstances.

102. Je ne suis pas parvenu à cette force hautaine qui se fortifie en soi-même, que rien ne vient aider ni troubler¹ : je suis d'un niveau inférieur. Je cherche à me cacher comme un lapin dans son terrier, et à me dérober à ce passage, non par crainte, mais par un dessein volontaire. À mon avis, il ne faut pas faire preuve ou trop montrer de fermeté dans cette situation. Pour qui donc ? À ce moment-là, je cesserai d'avoir quelque droit ou intérêt à ma réputation. Je me contenterai d'une mort repliée sur elle-même, tranquille et solitaire, tout-à-fait comme moi, convenable à ma vie retirée et intime, à l'inverse de la superstition romaine, où on considérait comme malheureux celui qui mourait sans parler et qui n'avait pas près de lui ses proches pour lui fermer les yeux. J'ai bien assez à faire pour me consoler moi-même sans avoir à consoler les autres, assez de pensées en tête sans avoir besoin que mon entourage² m'en fournisse de nouvelles, et assez de sujets de réflexion sans avoir à en emprunter. La société n'a pas de rôle à jouer dans la partie qui se joue au moment de la

1. Celle des stoïciens.

2. Je suis ici l'interprétation d'A. Lanly [53], en prenant « circonstances » dans son sens premier.

mort, c'est un acte où il n'y a qu'un seul personnage. Vivons et rions parmi les nôtres, mourons en faisant la grimace chez des inconnus¹. En payant, on peut trouver quelqu'un qui vous tourne la tête et qui vous frotte les pieds, qui ne vous bouscule pas plus que vous ne le voulez, vous présente un visage indifférent, vous laissant réfléchir et vous plaindre à votre guise.

103. Je me raisonne tous les jours contre cette attitude puéride et indigne de l'homme, qui fait que nous essayons d'émouvoir par nos malheurs la compassion et la pitié de nos amis. Nous exagérons nos ennuis pour leur tirer des larmes, et la fermeté que nous louons en chacun à l'égard de sa mauvaise fortune, nous la blâmons et en faisons reproche à ceux qui nous entourent quand il s'agit de la nôtre. Il ne nous suffit pas qu'ils soient touchés par nos malheurs s'ils n'en sont pas affligés. Il faut étendre la joie, mais restreindre autant qu'on peut la tristesse, et si quelqu'un se fait plaindre sans raison, on ne le plaindra plus quand il aura vraiment une bonne raison pour cela. Se plaindre toujours, c'est se vouer à n'être jamais plaint, car à faire si souvent celui qui mérite la pitié, on n'apitoie plus personne. Qui fait le mort étant vivant risque d'être tenu pour bien vivant quand il sera mourant. J'en ai vu qui prenaient la mouche parce qu'on leur trouvait le visage frais et le pouls régulier, s'empêcher de rire pour ne pas trahir leur guérison, et haïr la santé, parce qu'elle ne suscite pas la compassion. Et en plus, ce n'étaient pas des femmes !

104. Je montre mes maladies, tout au plus pour ce qu'elles sont, et évite les pronostics pessimistes et les exclamations affectées. À défaut d'allégresse, le calme est du moins la contenance qui convient auprès d'un malade intelligent. Ce n'est pas parce qu'il se voit dans un état contraire à la santé qu'il entre en conflit avec elle ; il se plaît à la contempler chez les autres forte et entière, et en jouir au moins en leur compagnie. Bien qu'il se sente glisser vers le bas, il ne rejette pas complètement les pensées de la vie, non plus qu'il ne fuit les entretiens ordinaires. Je veux étudier la maladie quand je suis en bonne santé : quand elle est là, sa réalité suffit sans avoir besoin de mon imagination. Nous nous préparons à l'avance aux voyages que nous

*La peinture
de soi*

1. Cette phrase est citée – à peu près – par Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, Livre XVIII, chap. 3.

allons faire, nous en avons décidé ainsi : l'heure à laquelle il faut monter à cheval, nous la laissons à ceux qui sont autour de nous, et nous la retardons pour leur faire plaisir.

105. Je trouve un avantage inespéré à faire connaître ma façon de vivre : le fait qu'elle me serve en quelque sorte de règle. Il m'arrive de me demander si je dois révéler l'histoire de ma vie. Cette déclaration publique m'oblige à tenir ma route, et à ne pas démentir l'image que je donne de mes comportements, en général moins défigurés et contredits par la malignité et le côté malsain des jugements que l'on porte aujourd'hui. Si l'uniformité et la simplicité de mes mœurs font que l'interprétation de mon portrait est aisée, la méthode qui est assez neuve et peu employée, par contre, donne trop facilement prise à la médisance. C'est donc vrai que je fournis, me semble-t-il, à celui qui veut ouvertement me dénigrer, des indications sur l'endroit où me mordre dans mes imperfections avouées et connues, et de quoi s'y rassasier, sans risquer de brasser du vent. Si, du fait que je m'emploie moi-même à les découvrir et en dresser l'accusation, il lui semble que je lui lime un peu les dents, il est normal qu'il en prenne à son aise en les amplifiant et en les étendant – l'offense a des droits qui vont au-delà de la justice – et qu'il fasse des arbres avec les racines des défauts que je lui indique, qu'il y emploie non seulement ceux qui sont à demeure chez moi, mais aussi ceux qui ne font encore que me menacer. J'ai des défauts honteux, par leur genre et leur nombre : qu'il m'attrape donc par là !

Diogène Laërce
[38], *Vie de
Bion.*

106. Je reprends volontiers à mon compte l'exemple du philosophe Dion¹. Antigonos² voulut le vexer en faisant état de ses origines, mais il l'interrompt tout net : « Je suis, dit-il, fils d'esclave, un boucher, marqué au fer, et d'une putain que mon père avait épousée puisqu'il était de basse condition. Tous deux ont été punis pour quelque méfait. Un orateur m'acheta quand j'étais enfant, me trouvant beau et agréable ; il m'a laissé tous ses biens en mourant. Les ayant transportés en cette ville

1. Il s'agit en fait de *Bion*, philosophe du III^e siècle av. J.-C. Cf. la référence à Diogène Laërce.

2. Plusieurs chefs Macédoniens ont porté ce nom. Il peut s'agir d'Antigonos Gonatas devenu roi de Macédoine en 277.

d'Athènes, je me suis adonné à la philosophie. Que les historiens ne se donnent pas la peine de se renseigner sur moi : je leur dirai moi-même ce qu'il en est. » La confession digne et libre affaiblit le reproche et désarme l'injure.

107. Toujours est-il que tous comptes faits, il me semble qu'on me loue chaque fois que l'on me dénigre plus que de raison. De la même façon que dès l'enfance, il me semble qu'on m'a placé plutôt au-dessus de ce que je méritais qu'au-dessous.

108. J'aimerais mieux vivre dans un pays où ces questions de préséances seraient ou bien réglées, ou méprisées. Entre les hommes, dès que la contestation pour savoir qui marchera ou s'assiéra le premier dépasse trois répliques, c'est une incivilité. Je ne crains pas de céder ou procéder de façon non réglementaire pour fuir une si déplaisante dispute, et jamais personne n'a souhaité me ravir la préséance, que je ne la lui aie laissée.

109. Outre le profit que je tire d'écrire à propos de moi, j'en ai espéré un autre : s'il arrivait, avant ma mort, que mon caractère plaise et s'accorde à celui d'un homme estimable, celui-ci chercherait peut-être à me rencontrer. Je lui aurais fait gagner beaucoup de temps, car il aurait appris en trois jours dans mon livre ce qu'il n'aurait acquis qu'au bout de plusieurs années de connaissance et de familiarité, plus exactement, et plus sûrement encore. Voilà une amusante extravagance : bien des choses que je ne voudrais dire à personne en particulier, je les dis en public ! Et pour connaître mes pensées les plus secrètes, je renvoie mes amis les plus intimes au libraire !

Nous leur livrons les plus secrets sentiments de notre âme.

Perse [63], v, 22.

110. Si, sur de telles preuves, j'avais connu quelqu'un qui m'eût convenu, je serais allé le trouver même fort loin, car la douceur d'une compagnie agréable et assortie à mon caractère ne peut s'acheter assez cher, à mon avis. C'est quelque chose qu'un ami ! Et combien est vraie cette maxime antique selon laquelle en avoir un est plus nécessaire et plus doux que de posséder les éléments que sont l'eau et le feu !

Plutarque [73], vii.

111. Mais j'en reviens à mon sujet : il n'y a donc pas grand inconvénient à mourir loin de chez soi et des siens. D'ailleurs nous estimons devoir nous retirer pour des actions naturelles, moins pénibles et moins affreuses que celle-ci. Et ceux qui en arrivent

Hérodote
[33], III, § 99.

au point de traîner languissants pendant une partie de leur vie ne devraient peut-être pas faire supporter leur état à toute une famille. C'est pour cela que les Indiens d'une certaine contrée estimaient normal de tuer celui qui était tombé dans un tel état ; et dans une autre région, ils l'abandonnaient seul : à lui de s'en sortir comme il pouvait. D'ailleurs, à qui ces mourants ne se rendent-ils pas, à force, ennuyeux et insupportables ? Les devoirs ordinaires ne vont pas jusque-là. Dans cet état vous forcez, à la longue, vos meilleurs amis à devenir cruels, et vous endurez femmes et enfants au point qu'ils ne ressentent plus vos misères et ne vous en plaignent plus. Quand je me plains de ma *gravelle*, personne n'y prête plus attention. Et quand nous tirerions quelque plaisir de la conversation avec ceux qui nous entourent – ce qui n'est pas toujours le cas, du fait de la différence des situations, qui est toujours une source de mépris ou d'envie – n'est ce pas abuser que de l'imposer aussi longtemps ? Plus je les verrais se forcer de bon cœur pour moi, et plus je les plaindrais pour la peine qu'ils prennent. Nous pouvons bien nous appuyer, mais pas nous coucher si lourdement sur eux, et nous soutenir au point de causer leur chute ! Comme celui qui faisait égorger des petits enfants pour que leur sang lui serve à guérir de sa maladie ; ou cet autre encore à qui on fournissait de jeunes tendrons pour réchauffer ses vieux membres la nuit¹, et mêler la douceur de leur haleine à la sienne, aigre et déplaisante.

112. La décrépitude est un état solitaire. Je suis sociable jusqu'à l'excès, c'est pourquoi il me semble raisonnable que je dérobe désormais à la vue du monde l'importunité de mon état, et le couve pour moi seul, que je me resserre et me réfugie dans ma coquille, comme les tortues, que j'apprenne à voir les hommes sans m'y attacher : ce serait abusif dans un passage aussi périlleux. Il est temps de tourner le dos à leur compagnie.

113. On me dit : « Mais dans vos voyages, vous serez contraint de vous arrêter dans des endroits misérables, où vous manquerez de tout ! » La plupart des choses qui me sont nécessaires, je les emporte avec moi. Et puis nous ne saurions éviter les hasards, s'ils se mettent à fondre sur nous. Je n'ai besoin de rien d'extraordinaire quand je suis malade ; ce que la Nature ne peut

1. David, dans la Bible : *Rois*, I.

faire sur moi, je ne veux pas qu'une pilule¹ le fasse. Au début de mes fièvres et des maladies qui me terrassent, quand je suis encore en bon état et proche de la santé, je me réconcilie avec Dieu par les derniers offices chrétiens, et je m'en trouve plus libre, déchargé, comme si je devais venir à bout plus facilement de la maladie. J'ai encore moins besoin de notaire et de conseil juridique, j'en ai encore moins besoin que de médecins. Qu'on ne s'attende pas à ce que je mette en ordre mes affaires quand je suis malade, alors que je n'ai su le faire pendant que j'étais en bonne santé. Ce que j'ai à faire pour me préparer à la mort est toujours fait, et je n'oserais le retarder d'un seul jour. Et si rien n'est fait, c'est que le doute aura retardé ma décision, car parfois il est bon de ne rien décider ; ou bien c'est parce que je n'aurai vraiment rien voulu faire.

114. J'écris ce livre pour peu de gens, et pour peu d'années. S'il s'était agi de quelque chose destiné à durer, il eût fallu y employer un langage plus ferme : puisque le nôtre a subi jusqu'ici des variations continuelles, qui peut espérer que sous sa forme présente il soit encore en usage dans cinquante ans d'ici ? Il nous glisse chaque jour entre les doigts, et depuis que je suis en vie, c'est la moitié qui en a changé. Nous disons qu'il est maintenant parfait. Mais chaque siècle en dit autant du sien. Je n'ai pas la prétention de le considérer ainsi sachant qu'il changera et se déformera comme on le voit déjà faire. Il revient aux bons et utiles écrits de le fixer, et son crédit suivra le destin de notre État.

*La langue
évolue*

115. C'est la raison pour laquelle je ne crains pas d'insérer ici plusieurs questions d'ordre privé, dont l'utilité se limite aux hommes d'aujourd'hui, et qui concernent plus particulièrement les plus savants d'entre eux, qui y trouveront quelque chose de plus que ceux dont l'intelligence est ordinaire. Je ne veux pas, en fin de compte, que l'on aille débattant, comme je le vois faire quand on remue le souvenir des trépassés, en disant : « Il pensait, il vivait ainsi ; il voulait ceci ; s'il avait parlé au moment de mourir il eût dit ceci, il eût donné cela ; je le connaissais mieux que tout autre. » Autant que la bienséance me le permet, je fais ici

1. « bolus » : argile ocre, considérée comme un médicament (on disait aussi « bol d'Arménie »).

sentir mes penchants, et ce qui me touche, mais je le fais plus librement et plus volontiers de bouche à oreille, à qui désire en être informé. Si bien que dans ces mémoires, si on y regarde de près, on trouvera que j'ai tout dit ou tout indiqué : ce que je ne puis exprimer, je le montre du doigt.

Lucrèce [43],
I, vv.
402-403.

*Ces minces traits suffiront à ton esprit pénétrant ;
Par eux tu pourras toi-même trouver le reste.*

116. Je ne laisse rien à désirer ni à deviner de moi. Si on doit en parler, je veux que ce soit de façon exacte et conforme à la vérité. Je reviendrais volontiers de l'autre monde pour démentir celui qui me présenterait autrement que ce que j'étais, fût-ce pour m'honorer. Je vois d'ailleurs qu'on parle des vivants eux-mêmes différemment de ce qu'ils sont. Et si je n'avais maintenu à toutes forces l'image d'un ami que j'ai perdu, on l'eût dispersé en mille visages contraires¹.

117. Pour en terminer avec mes faiblesses : j'avoue qu'en voyageant il est rare que j'arrive à un endroit où loger sans qu'il me passe par la tête l'idée que je pourrais y tomber malade et que je me demande si je pourrais y mourir à mon aise : je tiens à être logé dans un endroit qui me convienne, sans bruit, ni triste², ni enfumé, où l'on respire bien. Je cherche à amadouer la mort par ces détails frivoles ; ou pour mieux dire, à me décharger de tout autre inconvénient, afin que je n'aie qu'elle à attendre, elle qui me sera suffisamment pénible pour ne pas avoir besoin d'autre chose qui me pèse. Je veux qu'elle ait sa part aux aises et agréments de ma vie : elle en est une grande partie, et importante, dont j'espère maintenant qu'elle ne démentira pas le passé.

La mort

118. La mort revêt diverses formes, les unes plus aisées que

1. Ici, l'édition de 1588 comportait un long passage qui a été barré sur l'« exemplaire de Bordeaux », et que je traduis ainsi : « Je sais bien que je ne laisserai après moi personne qui puisse être aussi attentionné et proche de moi comme je l'ai été pour lui. Il n'y a personne en qui je puisse pleinement me fier pour me peindre : lui seul jouissait de ma véritable image, et il l'a emportée avec lui. C'est pourquoi je me décris moi-même, si minutieusement. »

2. Dans l'« exemplaire de Bordeaux » : « maussade », corrigé à la main en « sale ». Ici encore l'édition de 1595 semble faite à partir d'une copie qui ne comportait pas les dernières corrections.

les autres, et elle prend des aspects différents selon l'état d'esprit de chacun. Parmi les morts naturelles, celle qui vient d'un affaiblissement et appesantissement naturels me semble molle et douce. Parmi les violentes, j'ai plus de mal à supporter l'idée de tomber dans un précipice que d'être enseveli sous un effondrement ; par un coup d'épée tranchant que d'une balle d'arcbuse ; et je préférerais boire le breuvage de Socrate plutôt que de me frapper de mon épée comme Caton d'Utique. Et bien que ce soit au fond la même chose, je ressens en imagination autant de différence entre le fait de me jeter dans une fournaise ardente ou dans le cours d'une rivière tranquille, qu'il y en a entre la mort et la vie, tant notre crainte donne plus d'importance au moyen qu'à l'effet ! Cela ne prend qu'un instant, mais il est d'un tel poids que je donnerais volontiers plusieurs jours de ma vie pour le passer à ma façon.

119. Puisque l'imagination de chacun trouve du plus et du moins dans l'amertume de la mort, chacun ayant le choix entre plusieurs façons de mourir, essayons de chercher un peu plus loin pour voir s'il ne s'en trouverait pas une forme exempte de tout déplaisir. Et ne pourrait-on pas aller jusqu'à la rendre voluptueuse, comme ce fut le cas pour Antoine et Cléopâtre, qui se suicidèrent ensemble ? Je laisse de côté les actes suscités par la philosophie et la religion, terribles et exemplaires. Mais parmi les gens simples il s'en est trouvé, comme Petronius et Tigillinus, à Rome, qui, contraints de se donner la mort, l'ont comme endormie par la douceur de leurs préparatifs. Ils l'ont fait couler et glisser au beau milieu de la mollesse de leurs passe-temps ordinaires, parmi les filles et les bons compagnons. Pas de propos de consolation, aucune mention de testament, aucune ambitieuse affectation de fermeté, pas de réflexion sur leur condition future, mais des jeux, des festins, des plaisanteries, des bavardages ordinaires, de la musique, et des poèmes d'amour. Ne pourrions-nous pas imiter cette façon de faire avec une attitude plus honorable ? Puisqu'il y a des morts qui sont bonnes pour les fous, et d'autres bonnes pour les sages, trouvons-en qui soient bonnes à ceux qui sont entre les deux.

120. Mon imagination m'en présente une dans le genre facile, et puisqu'il faut mourir, désirable. Les tyrans romains considéraient qu'ils accordaient la vie au criminel à qui ils ac-

cordaient le choix de sa mort. Mais Théophraste¹, philosophe si fin, si modeste et si sage, n'a-t-il pas été forcé par la raison de dire ce vers mis en latin par Cicéron :

Cicéron [20],
V, 9.

C'est le hasard, non la sagesse, qui régit notre vie.

121. Le destin a favorisé le déroulement de mon existence : au point que maintenant elle n'est plus nécessaire à personne, et qu'elle n'ennuie personne. C'est une situation que j'aurais acceptée à n'importe quelle période de ma vie, mais en ce moment-ci, quand il s'agit de ranger mes petites affaires et de plier bagage, je suis encore plus satisfait de ne leur causer ni plaisir ni déplaisir en mourant. Le destin a fait, par une habile compensation, que ceux qui peuvent prétendre tirer quelque avantage matériel de ma mort, en subiront aussi du même coup une perte matérielle. La mort est souvent pour nous d'autant plus lourde à porter qu'elle pèse plus aux autres, et que nous éprouvons aussi le dommage qu'elle leur cause presque autant que le nôtre – et même parfois plus, et uniquement le leur.

*Voyages et
voyageurs*

122. Ni l'apparat ni l'emphase ne comptent dans les agréments que je recherche pour mon logement quand je voyage – je les déteste plutôt, au contraire – mais une propriété simple, comme on en rencontre souvent dans les lieux où il y a moins de prétention et que la Nature honore de sa grâce.

vers cités par
Nonius [55],
XI, 19.

*Un repas sans luxe mais propre,
Avec plus d'esprit que de luxe.*

123. Et puis, après tout, ce sont ceux que leurs affaires entraînent en plein hiver dans les Grisons² qui courent le risque de se voir surpris en chemin dans leurs dernières extrémités³. Moi qui voyage le plus souvent pour mon plaisir, je ne me guide

1. Auteur des *Caractères*, né vers -372 à Lesbos, mort à Athènes vers -287. Il fut le disciple de Platon, puis d'Aristote. Il dirigea le *Lycée*, en se consacrant à la botanique.

2. Hautes montagnes dans l'est de la Suisse; Montaigne ne s'y est pas aventuré dans son *Voyage en Italie*; il est passé par le col du Brenner, et pas pendant l'hiver!

3. Montaigne écrit « en cette extrémité ». De quelle « extrémité » s'agit-il? D. M. Frame [27] traduit ici par « likely to be surprised by death ». Et je

pas si mal : s'il fait laid à droite, je prends à gauche ; si je ne suis pas en état de monter à cheval, je m'arrête. Et en faisant ainsi, je ne vois en vérité rien qui ne soit aussi plaisant que mon gîte¹. Il est vrai que je trouve toujours la superfluité superflue, et des inconvénients même dans le raffinement et dans l'abondance. Ai-je laissé quelque chose à voir derrière moi ? J'y retourne : c'est toujours mon chemin. Je ne me trace aucune ligne précise, ni droite, ni courbe. Je ne trouve pas là où je vais ce qu'on m'avait dit ? Comme il arrive souvent que les jugements des autres ne correspondent pas aux miens, et que le plus souvent je les ai trouvés faux, je ne plains pas ma peine² : j'ai au moins appris que ce qu'on disait n'y est pas.

124. Ma constitution physique et mon goût se plient facilement à tout, autant que chez n'importe qui. La diversité des façons de vivre d'un peuple à un autre ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison d'être. Que ce soit dans des assiettes d'étain, de bois ou de terre cuite, du bouilli ou du rôti, du beurre ou de l'huile, de noix ou d'olive, chaud ou froid, tout me plaît. Au point que, en vieillissant, je blâme cette généreuse faculté, car il faudrait que la délicatesse et le choix viennent tempérer mon appétit et parfois soulager mon estomac. Quand je suis allé ailleurs qu'en France, et que, pour me faire plaisir, on m'a demandé si je voulais être servi « à la française », je m'en suis moqué, et je me suis toujours précipité vers les tables les plus remplies d'étrangers.

125. J'ai honte de voir comment les gens de chez nous sont dominés par cette sotte manie de regimber devant les usages différents des leurs. Où qu'ils aillent, ils s'en tiennent à leurs habitudes, et détestent celles des étrangers. Retrouvent-ils un compatriote en Hongrie ? Ils fêtent l'événement, et les voilà qui

comprends comme lui, tout en conservant le mot, mais au pluriel. D'ailleurs, si l'on observe l'« exemplaire de Bordeaux » on voit que les § 120 et 121 sont un ajout manuscrit. Montaigne, comme souvent, ne s'est pas trop soucié du « raccord ».

1. Montaigne écrit ici : « ma maison ». Faut-il comprendre son « gîte d'étape » ou vraiment sa « maison » ? D. M. Frame [27] et A. Lanly [53] traduisent respectivement par « my own house » et « ma maison ». Le contexte me semble plaider en faveur de « gîte », au contraire.

2. Je pense que l'expression, même vieillie, est encore compréhensible aujourd'hui. Cf. le dictionnaire *Petit Robert*.

s'allient et se liguent pour condamner toutes les mœurs « barbares » qu'ils voient. Pourquoi ne seraient-elles pas « barbares » puisqu'elles ne sont pas françaises ? Et encore : ce sont les plus malins qui les ont reconnues, pour en médire ; la plupart ne vont au loin que pour en revenir. Ils voyagent cachés et enfermés, avec une prudence taciturne, et peu communicative, en se défendant contre la contagion d'une atmosphère inconnue.

126. Ce que je dis de ces gens-là me rappelle quelque chose de semblable, que j'ai parfois observé chez certains de nos jeunes courtisans. Ils ne s'intéressent qu'à leurs semblables, et nous regardent comme des gens de l'autre monde, avec dédain ou pitié. Ôtez leur les histoires concernant les mystères de la cour : les voilà perdus. Ils sont aussi singuliers et maladroits pour nous que nous le sommes pour eux. On dit bien vrai, quand on dit qu'un « honnête homme » est un homme « ouvert ».

127. Mais à l'inverse des autres, je voyage parce que je suis las de nos façons de vivre, et non pour chercher des Gascons en Sicile. J'en ai suffisamment comme ça chez moi. Je cherche plutôt des Grecs, et des Persans : je les aborde, je les examine, c'est à cela que je me prête et m'emploie. Et qui plus est, il me semble que je n'ai guère rencontré de manières qui ne vailent les nôtres. Mais je m'avance un peu : car pour l'instant, c'est à peine si dans mes voyages j'ai perdu mes girouettes de vue.

128. Au demeurant, la plupart des compagnies que vous rencontrez par hasard en chemin offrent plus d'inconvénients que d'avantages : je ne m'y attache pas, et moins encore maintenant que la vieillesse me met un peu à part et me tient à l'écart des manières courantes d'agir. Ou vous souffrez à cause des autres, ou les autres souffrent à cause de vous. L'un et l'autre de ces inconvénients sont pénibles, mais le deuxième me semble encore plus rude. C'est quelque chose de très rare, mais d'un inestimable soulagement, que de rencontrer un « honnête homme », avec une solide intelligence, et d'un caractère semblable au vôtre, qui veuille bien vous suivre. C'est ce qui m'a énormément manqué pendant mes voyages. Mais un compagnon de ce genre, il faut l'avoir choisi et adopté dès le départ. Aucun plaisir n'a de saveur pour moi si je ne puis en parler. Une seule pensée un peu gaillarde me vient-elle à l'esprit que je suis désolé de l'avoir seul, et n'ayant personne à qui en faire profiter. « *Si on me donnait la sagesse*

en m'enjoignant de la garder pour moi et de ne la communiquer à personne, je refuserais. » Cet autre avait encore monté d'un cran, disant : « *Si la vie d'un sage devait être telle que, disposant de tous les biens matériels, il puisse avoir connaissance de tout ce qui vaut la peine d'être connu, mais dans la solitude complète, sans voir personne, il quitterait la vie.* » Je suis d'accord avec Archytas pour dire que même au ciel, il serait peu plaisant de se promener au milieu de ces grands et divins corps célestes sans avoir avec soi un compagnon.

Cicéron [17],
I, 43.

129. Mais il vaut pourtant mieux encore être seul qu'être en compagnie de gens ennuyeux et stupides. Aristippe aimait à vivre en étranger partout :

*Mais pour moi si le destin me laissait choisir
Ma vie à ma guise,*

Virgile [97],
IV, v. 340.

je choisirais plutôt de la passer le cul sur la selle :

*Curieux de visiter les régions de la terre
Où font rage les feux du soleil, et celles
Des brouillards et de la pluie.*

Horace [32],
III, III, 54.

130. N'avez-vous donc pas de passe-temps plus faciles? De quoi manquez-vous donc chez vous? Votre maison n'est-elle pas belle et saine, suffisamment pourvue de tout le nécessaire, et suffisamment spacieuse? Sa Majesté le Roi ne s'y est-elle pas plus d'une fois arrêtée, avec sa suite¹? Votre famille n'en laisse-t-elle pas plus d'autres au-dessous d'elle qu'elle n'en a au-dessus? Y a-t-il quelque pensée liée à cet endroit qui soit anormale et insupportable, qui vous ulcère,

Qui, fichée dans votre cœur, vous brûle et vous tourmente?

Cicéron [18],
I, (d'après
Ennius).

131. Où croyez-vous qu'il soit possible de n'être ni gêné ni ennuyé? « *Le destin n'accorde jamais ses faveurs sans détours.* » Ne voyez-vous pas que c'est vous qui vous causez du tort à vous-même? Vous vous suivrez partout, et vous vous plaindrez partout. Car il n'y a de satisfaction ici-bas que pour les âmes bestiales, ou divines. Qui ne trouve son contentement quand il en a l'occasion, où le trouverait-il? Des milliers de gens ne verraient-ils pas leurs souhaits comblés par une situation comme la vôtre?

Quinte-Curce
[77], IV, 14.

1. Henri IV a séjourné à Montaigne en 1584, et Montaigne a noté dans ses « éphémérides » qu'il avait « dormi dans son lit ». Il y est revenu en 1587.

Faites donc un effort sur vous-mêmes : en ce domaine, tout vous est possible ; quant au destin, vous n'avez que le droit de le supporter. « *Il n'est de vraie tranquillité que celle de la raison.* »

Sénèque [84],
LVI.

132. Je vois ce que ce conseil a de raisonnable, et je le vois très bien. Mais on aurait mieux fait, et plus pertinemment, de me dire en un mot : « Soyez sage ». Car ce que dit la maxime latine vient *après* la sagesse : c'est son ouvrage, son résultat. Tout comme le médecin qui, au lieu de crier aux oreilles d'un pauvre malade languissant qu'il doit se réjouir, ferait mieux de lui donner un conseil moins stupide et lui dire : « Soyez en bonne santé ». En ce qui me concerne, je ne suis qu'un homme du commun. Voici donc un précepte salutaire, sûr, et facile à comprendre : « Contentez-vous de ce que vous avez. » C'est-à-dire : de la raison. Mais sa mise en pratique, pourtant, n'appartient pas plus aux sages qu'à moi. Et cette maxime populaire, n'a-t-elle pas une portée considérable, n'englobe-t-elle pas tout ? « *Toutes choses toujours changent et se différencient.* »

133. Je sais bien que si on prend les choses à la lettre, ce plaisir de voyager témoigne d'une certaine inquiétude et d'irrésolution. Mais ce sont justement nos qualités premières, et prédominantes ! Oui, je le confesse : je ne vois rien, même en songe, et dans ce que je souhaite, où je puisse me tenir pour de bon. Seule, la variété me convient, et la possession de la diversité, pour peu que quelque chose me contente. Ce qui me plaît justement, en voyageant, c'est que je puis m'arrêter sans inconvénient, et me détourner facilement. J'aime la vie intérieure, parce que c'est mon choix, et non parce que je m'oppose à la vie en société, qui parfois me convient bien aussi. Je sers mon prince avec d'autant plus de joie que cela résulte d'un choix libre et raisonné de ma part, non d'une obligation particulière, et que je n'y suis pas poussé ni contraint parce que je serais mal venu et indésirable dans tout autre parti. Il en est de même pour tout le reste : je hais les choses auxquelles je suis contraint par la nécessité, et tout avantage me prendrait à la gorge si je devais en dépendre entièrement.

Properce
[75], III, 3, v.
23.

Qu'une de mes rames batte les flots, l'autre la rive.

134. Un seul lien ne peut suffire à me retenir. Il y a de la vanité, dites-vous, dans ce passe-temps ? Mais où n'y en a-t-

il pas? Les beaux préceptes sont vanité et vanité toute sagesse. Bible, [1],
« Le Seigneur connaît les pensées des sages et sait qu'elles sont vaines. » Psaumes, 93-11.
 Ces délicates subtilités ne sont bonnes que dans les sermons : ce sont des raisonnements qui veulent nous expédier tout harnachés dans l'autre monde. La vie est un mouvement matériel et corporel, une action imparfaite par elle-même, et dérégulée : je m'emploie à la servir comme elle le demande.

Chacun de nous porte sa peine.

Virgile [97],
 VI, v. 743.

« Il faut agir de façon à ne rien faire contre les lois de la nature ; mais ces lois respectées, il nous faut obéir à notre propre nature. » Cicéron [17], I, 31.

135. À quoi bon ces sommets de la philosophie sur lesquels aucun être humain ne peut s'installer? Et ces règles qui vont au-delà de notre usage et de notre force? J'observe qu'on nous propose souvent des exemples de vie que ni celui qui les propose, ni ceux qui les entendent ne pourront jamais suivre, et n'en ont d'ailleurs même pas envie. Du même papier dont il s'est servi pour écrire un arrêt de condamnation pour adultère, le juge déchire un morceau pour écrire un mot galant à la femme de son collègue. Celle avec qui vous venez d'avoir des rapports illicites prendra violemment à partie sa compagne, et même en votre présence, pour une semblable faute, et plus que ne le ferait Porcie¹ elle-même. Cet autre condamne les gens à la mort pour des crimes qui ne sont même pas des fautes à ses yeux. J'ai vu dans ma jeunesse un homme distingué² présenter d'une main au peuple des vers excellents, par leur beauté et leur ton libertin, et de l'autre, en même temps, la plus pointilleuse des critiques théologiques dont le monde ait pu se régaler depuis longtemps.

136. Ainsi vont les hommes. Ils laissent les lois et les préceptes suivre leur chemin, et ils en prennent un autre. Non pas seulement parce que leurs mœurs sont relâchées, mais souvent par opinion et jugement contraires. Écoutez un traité de philosophie : l'invention, l'éloquence, la pertinence frappent aussitôt votre esprit, et vous donnent à penser. Il n'y a là rien qui vienne

1. Fille de Caton d'Utique, femme de Brutus. Apprenant la mort de son mari, elle se suicida, et devint le symbole de la fidélité conjugale.

2. Les commentateurs ont généralement reconnu ici Théodore de Bèze.

flatter ou même piquer votre conscience : ce n'est pas à elle qu'on s'adresse, n'est-il pas vrai ? C'est ce que disait Ariston : « ni un bain, ni un cours n'apportent rien s'ils ne nettoient et ne décroissent. » On peut s'en tenir à l'écorce des choses ; mais c'est seulement quand on en a extrait la moelle qu'on peut les admirer, comme il faut avoir bu le vin d'une coupe pour en admirer la façon et la gravure.

137. Dans tous les ateliers de la philosophie ancienne, on trouvera qu'un même ouvrier a publié des règles de tempérance en même temps que des écrits d'amour et de débauche. Et Xénophon, dans le giron de Clinias, écrivit contre la sensualité prônée par Aristippe¹. Ce n'est pas qu'un mouvement miraculeux les agite périodiquement, mais on voit que Solon, par exemple, se présente tantôt lui-même, tantôt comme un législateur : tantôt il parle pour la foule, tantôt pour lui-même. Et pour lui-même, il adopte des règles libres et naturelles, se fondant sur sa bonne et robuste santé.

Diogène
Laërce [38],
II, 48, 124.

Que les plus atteints aient recours aux plus grands médecins.

Juvénal [35],
XIII, v. 124.

138. Antisthène permet au sage de faire l'amour et de faire à sa façon ce qu'il trouve bon sans s'occuper des lois, parce que son avis est meilleur qu'elles, et qu'il a une meilleure connaissance de ce qu'est la vertu. Son disciple Diogène disait qu'il fallait opposer : aux perturbations, la raison ; au hasard, la confiance ; aux lois, la Nature.

Diogène
Laërce [38],
VI, 11.

139. Pour les estomacs délicats, il faut des régimes stricts et étudiés. Les bons estomacs se servent simplement des prescriptions de leur appétit naturel. C'est ce que font nos médecins qui mangent du melon et boivent du vin frais, pendant qu'ils mettent leurs patients au sirop et à la soupe au pain.

Guevara [28],
I, 263.

140. « Je ne sais quels livres ils lisent, quel est leur savoir et leur philosophie, disait la courtisane Laïs, mais ces gens-là² frappent aussi souvent à ma porte que les autres. » Comme notre désir nous porte toujours au-delà de ce qui nous est accessible et

1. Philosophe grec, disciple de Socrate, fondateur de l'école dite « cyrénaïque ». Selon Diogène Laërce [38], II, 65, qui a conservé beaucoup de ses paroles fameuses, il prônait l'art de jouir de l'instant, de mépriser les choses superflues et affirmait la liberté de l'individu.

2. Antoine de Guevara [28], indique que ce sont les philosophes athéniens.

permis, on a souvent rétréci les principes et les lois qui régissent notre existence au-delà de ce que voudrait la raison universelle.

*Personne ne pense que ses fautes vont au-delà
De ce qui est permis.*

Juvénal [35],
xiv, v. 233.

141. Il serait souhaitable qu'il y ait une meilleure proportion entre le commandement et l'obéissance : l'objectif que l'on ne parvient pas à atteindre semble injustifié. Il n'est pas un homme de bien qui, s'il mettait à l'épreuve des lois toutes ses actions et pensées, n'eût mérité d'être pendu dix fois au cours de sa vie. Et pourtant, il serait bien dommage et injuste de le punir et de le faire mourir.

*Que peut te faire, Ollus,
L'usage que fait celui-ci ou celle-là de sa peau ?*

Martial [46],
vii, 9, 1.

142. Celui qui se contenterait de respecter les lois ne serait pas vertueux pour autant, et la philosophie pourrait bien avoir des raisons de le faire fouetter, tant le rapport entre lois et vertu est trouble et incertain. Nous ne nous préoccupons guère d'être des gens de bien selon Dieu : nous ne saurions l'être selon nous. La sagesse humaine n'est jamais parvenue à atteindre les buts qu'elle s'était elle-même fixés ; et si elle y était parvenue, elle s'en fixerait d'autres plus lointains, auxquels elle aspirerait et tendrait toujours, tant notre état est ennemi de la stabilité. L'homme s'ordonne à lui-même d'être toujours en faute. Il n'est pas très adroit de se donner des obligations à la mesure de quelqu'un d'autre que soi. A qui donc l'homme croit-il prescrire ce qu'il n'attend pas que personne puisse faire ? Trouve-t-il injuste de ne pas faire ce qu'il lui est impossible de faire ? Les lois qui nous condamnent à ne pas pouvoir nous condamnent du même coup parce que cela nous est impossible.

143. Que ceux qui décrivent les choses disposent de cette liberté de présenter en deux endroits et sous deux formes les actions d'un côté et les paroles de l'autre, c'est au fond un pis-aller que l'on peut accepter. Mais ce ne peut être le cas de ceux qui, comme moi, se décrivent eux-mêmes : il faut que ma plume aille à la même allure que mes pieds. La vie en société doit être en rapport avec la vie des autres. La vertu de Caton était forte, au-delà de ce qui était habituel à son époque, pour un homme qui dirigeait les autres et voué au service public¹. On pourrait

1. Il s'agit de Caton d'Utique (95-46 av. J.-C.), à qui Cicéron reprochait

dire que sa façon de diriger, si elle n'était pas injuste, était du moins vaine et hors de saison. Ma façon de vivre, qui ne diffère que d'un pouce à peine des façons courantes, me rend pourtant déjà farouche et peu sociable pour mes contemporains. Je ne sais pas si je suis dégoûté sans raison du monde dans lequel je me trouve ; mais je sais bien que je n'aurais aucune raison de me plaindre qu'il soit dégoûté de moi – puisque je le suis de lui.

144. La vertu qui convient pour les affaires du monde est une vertu pleine de replis, d'encoignures et de coudes, pour s'adapter et s'appliquer à la faiblesse humaine ; c'est un mélange artificiel, elle n'est ni droite, ni nette, ni constante, ni complètement innocente. Les annales historiques reprochent encore aujourd'hui à l'un de nos rois¹ de s'être trop facilement laissé convaincre par les conseils de son confesseur. Les affaires de l'état ont des règles plus strictes.

*Il vaut mieux qu'il quitte la Cour,
Celui qui veut être juste.*

Lucain [41],
VIII, v.
493-494.

145. J'ai essayé autrefois d'utiliser pour les affaires publiques les idées et les façons de se comporter rudes, nouvelles, peu policées ou peu souillées, qui sont innées chez moi, ou dues à mon éducation, et qui me vont très bien, au moins pour mon usage personnel. Mais ce sont des attitudes enfantines et naïves, et je les ai trouvées inadaptées et dangereuses dans ce cas. Celui qui s'aventure dans la foule doit savoir se détourner, serrer les coudes, reculer ou avancer, voire quitter le chemin qu'il s'était tracé, en fonction de ce qu'il rencontre. Il ne peut vivre à son idée, il lui faut suivre celles des autres ; non selon ce qu'il se propose, mais ce qu'on lui propose ; selon le temps, selon les gens, et selon les affaires.

146. Platon dit qu'échapper les mains nettes² aux affaires du monde relève du miracle. Il dit aussi que quand il met son philosophe à la tête d'un état, il ne songe pas à un état corrompu comme celui de la cité d'Athènes. Que dire alors du nôtre ! La

Platon [68],
VI, 192, 197.

de faire comme s'il vivait dans une société idéale.

1. On considère généralement qu'il s'agit d'une allusion à Charles VIII, qui rendit en effet le Roussillon à l'Espagne sur les conseils de son confesseur.

2. L'expression employée par Montaigne est « les brayes nettes ». Le mot « brayes » (ou « braies ») désigne le pantalon. On voit bien quelles expressions argotiques on pourrait employer aujourd'hui... Mais j'ai préféré viser un peu plus haut.

Sagesse elle-même y perdrait son latin... Une bonne herbe transplantée dans une terre très différente s'adapte à celle-ci, plutôt qu'elle ne l'adapte à elle-même.

147. Je sens bien que si je devais me préparer vraiment à de telles occupations, il me faudrait changer et présenter autrement pas mal de choses en moi. Quand bien même je le pourrais (et pourquoi pas, avec du temps et du soin?), je ne le voudrais pourtant pas. Si peu que je me sois essayé à ce genre d'emploi, j'en ai été dégoûté. Je sens parfois s'élever dans mon âme comme un fumet d'ambition, mais je me raidis et m'obstine pour y résister.

Mais toi, Catulle, persiste dans ton obstination !

Catulle [10],
VIII, 19.

Mais on ne m'y appelle guère, et je m'y convie aussi peu. La liberté et la disponibilité qui me caractérisent sont diamétralement opposées à ce métier-là.

148. Nous ne savons pas voir les capacités des gens. Elles ont des divisions, des limites, sont malaisées et délicates à discerner. Conclure des capacités de quelqu'un dans sa vie privée une aptitude à des fonctions publiques, c'est mal raisonner : ce n'est pas parce que quelqu'un se conduit bien qu'il conduira bien les autres, et parce qu'il fait des *Essais* qu'il est capable de mener à bien des actions. Tel sait conduire un siège qui ne saurait pas conduire une bataille, et parle fort bien en privé, mais n'est pas capable de tenir un discours à un peuple ou à un prince. Il se pourrait même qu'être capable de l'un soit une preuve d'incapacité pour l'autre – et non de capacité pour les deux. Je trouve que les grands esprits ne sont guère moins aptes aux petites choses que les petits esprits aux grandes choses. Comment croire que Socrate ait pu faire rire les Athéniens à ses dépens en montrant qu'il n'était pas capable de compter les suffrages de sa tribu, et d'en faire le rapport au conseil? Certes, la vénération que j'éprouve pour les perfections de ce personnage mérite bien que son sort fournisse un exemple éclatant de mes propres défauts.

149. Nos capacités sont divisées en petits éléments. Les miennes n'ont pas d'étendue, et ses éléments sont peu nombreux. Saturninus dit à ceux qui lui avaient délégué tout commandement : « Compagnons, vous avez perdu un bon capitaine pour en faire un mauvais général. »

150. Ceux qui se vantent, dans une époque troublée comme celle-ci, de mettre au service des autres leur vertu naïve et sincère, ou bien ne se connaissent pas vraiment, ou bien se vantent à tort ; car quoi qu'ils en disent, ils font mille choses dont leur conscience pourrait les accuser. D'ailleurs, les idées se corrompent en même temps que les mœurs ; voyez comment ces gens-là se décrivent eux-mêmes, voyez comment beaucoup d'entre eux se glorifient de leur conduite, et fondent leurs règles : au lieu de montrer de la vertu, ils ne montrent que la pure injustice et le vice, et cette vertu ainsi travestie, ils la proposent, quoique fausse, à l'éducation des princes ! Je crois volontiers Sénèque pour l'expérience qu'il en fit dans de semblables circonstances – s'il voulait bien m'en parler à cœur ouvert !... La marque de bonté la plus honorable, dans ce cas, c'est de reconnaître spontanément sa faute et celle d'autrui, de s'opposer de toutes ses forces au glissement vers le mal, ne suivre cette pente que malgré soi, espérer et désirer mieux que cela.

151. Dans ces démembrements, ces divisions où la France est plongée, je vois chacun se donner du mal pour défendre sa cause ; mais même les meilleurs ne le font pas sans dissimulation et mensonge. Qui écrirait à la va-vite¹ sur ce sujet serait bien téméraire et même vicieux. Le plus juste parti y est encore le membre d'un corps vermoulu et véreux². Dans un tel corps, on appelle « sain » le membre le moins malade, et c'est à bon droit, puisque nos qualités ne se définissent que par comparaison : l'honnêteté en société se mesure en fonction des lieux et des saisons ! J'aimerais bien voir Xénophon nous faire d'Agésilas un éloge comme celui-ci : Agésilas avait été prié par un prince voisin,

1. Cette phrase – comme bien d'autres aux alentours – n'est pas des plus claires. P. Villey [50], t. III, p. 993 note 7 écrit : « Je comprends : qui en écrirait en toute franchise agirait à la légère et à tort, car il serait obligé de dire du mal du meilleur parti, que nous devons appeler sain en le comparant aux autres. » A. Lanly [53] qui cite Villey [53], III, p. 206, note 436, traduit : « Qui écrirait sur le sujet en toute franchise le ferait à la légère et de façon défectueuse. » Pour ma part, on le voit, je donne à « rondement » le sens qu'il a aujourd'hui encore.

2. Les redondances sont fréquentes chez Montaigne. Mais ici, le sens pris aujourd'hui par « véreux » permet de le laisser en compagnie de « vermoulu »...

avec lequel il avait autrefois été en guerre, de le laisser passer par ses terres. Il accepta, le laissa passer à travers le Péloponnèse, et non seulement ne l'emprisonna pas, ne l'empoisonna pas – alors qu'il le tenait à sa merci – mais il le reçut courtoisement et sans l'offenser, comme il l'avait promis. Selon les mœurs de ce temps-là, il n'y aurait rien à dire d'extraordinaire d'un tel comportement. Mais ailleurs, et à une autre époque, on soulignerait la loyauté et la grandeur d'âme que révèle une telle attitude. Nos petits singes de collégiens, eux, s'en seraient moqués, tant la vertu spartiate est éloignée de la française.

152. Nous ne manquons pas d'hommes vertueux ; mais ils le sont à notre idée. Que celui qui a une conduite dont les principes sont au-dessus de ceux de son époque les adapte et les adoucisse, ou encore, ce que je lui conseille plutôt, qu'il se retire à l'écart et ne s'occupe pas des autres. Qu'y gagnerait-il, en effet ?

*Un homme éminent et vertueux,
C'est pour moi comme un monstre, un enfant à deux
têtes,
Des poissons mis à jour par un soc de charrue,
Une mule qui ferait des petits.*

Juvénal [35],
XIII, vv.
64-66.

153. On peut regretter des temps meilleurs, mais on ne peut échapper au temps présent. On peut désirer avoir d'autres chefs, mais il faut néanmoins obéir à ceux que l'on a, et il y a peut-être plus de mérite à obéir aux mauvais qu'aux bons. Tant que brillera quelque peu l'image des lois anciennes et acceptées de cette monarchie, je m'y tiendrai. Si par malheur elles viennent à se contredire et se gêner entre elles, à produire deux partis entre lesquels le choix sera difficile et douteux, mon attitude sera volontiers d'échapper à cette tourmente, de m'y dérober : peut-être que la Nature pourra m'y aider, ou les hasards de la guerre. Entre César et Pompée, j'aurais franchement choisi¹. Mais pour les trois usurpateurs² qui ont suivi, il aurait fallu se cacher ou suivre le vent : ce que je considère comme normal, quand la raison ne joue plus son rôle.

Où vas-tu t'égarer ?

Virgile [97],
V, v. 166.

1. En faveur de Pompée, car Montaigne a toujours reproché à César d'avoir violé les lois de la république.

2. Octave, Antoine et Lépide, les « triumvirs ».

*Éloge de
l'inspiration
poétique.*

154. Ce qui précède est un peu du remplissage, et en dehors de mon sujet. Je m'é gare... mais plutôt par une liberté voulue que par mégarde. Mes idées se suivent, mais parfois de loin ; elles se répondent, mais de façon détournée. J'ai jeté les yeux sur un dialogue de Platon¹, divisé en deux parties fort contrastées : la première consacrée à l'amour, tout le reste à la rhétorique. Les Anciens ne craignaient pas ces variations, et se laissaient porter ainsi au vent – ou faisaient semblant de le faire – avec une élégance surprenante. Les noms de mes chapitres n'en couvrent pas toujours le sujet ; souvent ils n'y font qu'une allusion, par quelque côté, comme ces titres : l'*Andrienne*, l'*Eunuque*², ou ceux de : *Sylla*, *Cicéron*, *Torquato*³. J'aime que l'on écrive de façon poétique, en sautillant, en gambadant. C'est, comme le dit Platon, un art léger, volage, inspiré. Il est des ouvrages de Plutarque où celui-ci oublie son sujet, où l'on ne trouve son développement que par hasard, noyé qu'il est parmi d'autres choses : voyez par exemple comment il fait dans le *Démon de Socrate*... Mon dieu ! Que ces escapades hardies, ces variations, sont belles ! Et plus encore, lorsqu'elles se livrent avec nonchalance, comme fortuites. C'est le lecteur peu attentif qui risque de perdre mon sujet – pas moi. On trouvera toujours, dans quelque recoin, un mot qui doit suffire, même s'il est peu visible. Je fais des variations à tout bout de champ, sans me restreindre. Mon style et mon esprit vagabondent de concert. « *Il faut mettre un grain de folie pour éviter trop de sottises* », voilà ce que disent nos maîtres – et surtout par les exemples qu'ils en donnent.

155. Bien des poètes traînent et languissent de façon prosaïque ; mais la meilleure prose de l'antiquité – et j'en sème dans mes *Essais* aussi bien que des vers – brille de la vigueur et de la hardiesse poétiques, et relève bien de son inspiration. De toute évidence, c'est à elle que revient le premier rôle dans l'art de la

1. Probablement celui qui est intitulé « Phèdre ».

2. Ce sont deux pièces de Térence.

3. Ces derniers noms sont en fait des *urnoms* ; leurs sens est respectivement « rougeaud », « pois chiche », et « porteur de collier ». Ils ont été portés par des personnages historiques connus : Le général Sulla, l'orateur et écrivain Cicéron, et un héros de la guerre contre les Gaulois, Torquatus. Cf. Plutarque [74], Tite-Live [93], et Aulu-Gelle [6].

parole. « Le poète, dit Platon, assis sur le trépied des Muses, profère dans le délire tout ce qui lui passe par la bouche, comme la gargouille d'une fontaine, sans le maîtriser ni le contrôler, et il lui échappe des choses de diverses couleurs, de substance variée, et torrentueuses. » Lui-même est tout à fait poétique, et la vieille théologie est poétique aussi, disent les savants : ce fut la première philosophie. C'est le langage originel des dieux.

Platon, [65],
IV, 719.

156. Je veux que les distinctions soient le fait de la matière elle-même. Elle doit montrer suffisamment où elle change, où elle se fait conclusion, où elle commence, où elle reprend son cours, sans que l'on ait à la farcir de mots de liaison et de rafistolages introduits seulement pour secourir les oreilles faibles ou nonchalantes : je n'ai pas à me commenter moi-même. Qui n'aimerait pas mieux qu'on ne le lise pas, plutôt qu'être lu distraitement ou de biais ? « *Si utile qu'elle soit, aucune chose ne peut vraiment servir, si c'est seulement en passant.* » Si prendre des livres suffisait pour les connaître, et si les voir était les lire, les parcourir, les approfondir, j'aurais tort de me dire aussi ignorant que je le fais !

*Le style des
"Essais"*

Sénèque
[84], I.

157. « Puisque je ne puis capter l'attention du lecteur par l'importance de mon ouvrage, ce n'est pas si mal si j'y parviens par mes *embrouillamini*. — Voire, mais il regrettera ensuite d'y avoir perdu son temps. — Admettons... mais il y aura toujours pris du (bon) temps ! » Et puis il est des caractères comme cela, qui ont un certain dédain envers l'intelligence, et qui ne m'en estimeront que mieux parce qu'ils ne sauront ce que j'ai dit... Ils concluront à la profondeur de mon intelligence du fait de mon obscurité. Et pourtant, pour dire la vérité, c'est ce que je hais, et que j'éviterais si je savais le faire. Aristote, quelque part, se vante de cette affectation. Méprisable affectation !

158. Comme la fréquente coupure des chapitres, que je pratiquais au début, m'a semblé briser l'attention avant qu'elle ne s'établisse, et venir la dissoudre parce qu'on n'avait pas envie de s'installer pour si peu, et s'y attarder, je me suis mis à les faire plus longs : ils réclament maintenant une certaine volonté, et qu'on y consacre du temps. À ce genre de choses, si on ne veut donner qu'une heure, on ne donne rien du tout. Et l'on ne fait rien pour celui qui fait toujours autre chose en même temps. Ajoutons à cela que peut-être j'ai quelque disposition personnelle

à ne dire les choses qu'à-demi, à les dire confusément et avec des contradictions.

159. J'en veux¹ donc à cette raison trouble-fête, et à ces projets extravagants qui empoisonnent la vie, ces idées si intelligentes, même si elles sont justes, je trouve tout cela trop cher payé et trop gênant. À l'inverse, je m'emploie à faire valoir les futilités, voire les âneries, si elles me procurent du plaisir, et je me laisse aller à suivre mes inclinations naturelles sans les contrôler d'aussi près.

Rome

160. J'ai vu ailleurs qu'à Rome des maisons en ruines, des statues, du ciel et de la terre ; c'est toujours d'hommes qu'il s'agit. C'est vrai, mais je ne peux pourtant revoir, si souvent que ce soit, la sépulture de cette ville si grande, si puissante, sans l'admirer et sans la révéler encore. Entretenir le souvenir des morts fait partie de nos obligations. Or j'ai été élevé dès mon enfance avec les gens de cette ville, j'ai connu les affaires de Rome longtemps avant celles de ma maison. Je connaissais le Capitole et ce qui l'entourait avant d'avoir connu le Louvre, et le Tibre avant la Seine. J'ai eu la tête pleine des vies de Lucullus, Métellus et Scipion, et de leurs destins, plus qu'elle n'est remplie d'aucun des grands hommes de chez nous. Ils sont morts. Mon père aussi, et autant qu'eux. Mais il s'est éloigné de moi, en dix-huit ans², autant que ceux-là, qui en ont mis seize cents ; et pourtant je continue de révéler et entretenir sa mémoire, le souvenir de son amour et de sa société, dans une communion parfaite et demeurée très vive.

161. Il est vrai que mon humeur naturelle me rend plus attentif à ceux qui ne sont plus. Ils ne peuvent plus rien pour eux-mêmes, et me semblent de ce fait réclamer d'autant plus de l'aide de ma part : c'est là que réside justement la gratitude, dans tout son éclat. Un bienfait est moins méritoire quand il est payé de retour. Arcésilas rendant visite à Ctésibios malade, et le trouvant en bien piteux état, glissa discrètement sous son oreiller de l'argent dont il lui faisait cadeau. En s'en cachant, il le tenait en outre quitte de lui en savoir gré. Ceux qui ont mérité de ma part

1. Le texte *imprimé* de l'« exemplaire de Bordeaux » avait ici : « J'avais à dire : que je veus [...] ». L'édition de 1595 ignore ce « raccord ».

2. Le père de Montaigne est mort en 1568. Ce passage (et peut-être cet « Essai » lui-même) dateraient donc de 1586.

amitié et reconnaissance ne les ont jamais perdues pour avoir disparu : je les ai encore mieux payés de retour étant absents, et sans qu'ils le sachent. Je parle encore plus affectueusement de mes amis quand ils n'ont plus aucun moyen de le savoir.

162. J'ai cent fois bataillé pour défendre Pompée et la cause de Brutus. Cette sympathie entre nous dure encore. Même les choses présentes nous ne les considérons que par l'imagination. Me trouvant peu utile dans ce siècle, je me rejette sur cet autre, et j'en suis tellement entiché que l'état de cette vieille Rome, libre, juste et florissante (car je n'aime ni ses débuts ni sa vieillesse), m'intéresse et même me passionne. C'est pourquoi je ne saurais revoir, aussi souvent que ce soit, le tracé de ses rues, de ses maisons, et ces ruines plongeant jusqu'aux antipodes, sans aimer y flâner. Est-ce normal, ou est-ce un tour que nous joue l'imagination, si la vue des lieux que nous savons avoir été fréquentés et habités par des gens dont nous honorons la mémoire nous émeut plus que le fait d'entendre le récit de leurs faits et gestes, ou de lire leurs écrits ?

163. « *Tant est grande la force d'évocation des lieux ! Cette ville la possède au suprême degré : où que l'on aille, on met le pied sur de l'histoire.* » J'aime contempler le visage des anciens romains, leurs attitudes, leurs vêtements ; je me répète ces grands noms entre les dents, et je les clame à haute voix. « *Je vénère ces grands hommes et je m'incline devant de tels noms* ». Dans les choses dont certaines parties sont grandes et admirables, j'admire même celles qui sont communes. Je verrais volontiers ces hommes-là converser, se promener, souper. Il serait ingrat de mépriser les restes et les images de tant d'hommes si honorables et valeureux, que j'ai en quelque sorte vus vivre et mourir, et qui nous donnent de si belles leçons par leur exemple, si nous étions capables de les suivre.

Cicéron [15],
v, 1 et 2.

Sénèque [84],
LXIV.

164. Même cette Rome que nous voyons maintenant mérite qu'on l'aime : elle est depuis si longtemps alliée, et par tant de titres, à notre couronne ! C'est la seule ville commune à tous les peuples, la ville universelle. Le pontife qui la gouverne est reconnu comme tel ailleurs : c'est la métropole de toutes les nations chrétiennes. Espagnol ou Français, chacun y est chez soi ; pour être prince de cet état, il suffit d'être prince d'un pays chrétien, où qu'il soit. Il n'est aucun lieu ici-bas que le ciel ait autant

marqué de ses faveurs, de façon aussi continue. Même ses ruines en sont imposantes et glorieuses,

Sidoine Apollinaire [81],
XXIII, v. 62.

Plus précieuse par ses admirables ruines.

Pline l'Anc.
[72], III, 5.

165. Même au tombeau, elle conserve des marques et des symboles de l'Empire. « *Il est bien évident que la Nature, ici, s'est complue à son ouvrage.* » On pourrait se reprocher et s'irriter contre soi-même de se sentir chatouillé par un plaisir si vain : mais pourquoi nos sentiments seraient-ils si vains, après tout, s'ils sont agréables ? Quel que soit le sujet de contentement d'une personne de bon sens, je ne vois pas de raison de la plaindre.

166. Je suis très redevable au hasard de ce qu'il n'a rien fait de très grave contre moi jusqu'à maintenant, rien que je ne puisse supporter. Ne serait-ce pas sa façon de laisser en paix ceux qui ne le contrarient pas ?

Horace [32],
III, XVI, vv.
21-23, 42-43.

*Plus vous vous refuserez à vous-même,
Plus les dieux vous combleront.
Je suis dépourvu de tout, mais je suis de ceux pourtant
Qui ne désirent rien.
A qui demande beaucoup manque toujours trop.*

Et s'il continue comme cela, il me renverra d'ici-bas très content et satisfait,

Horace [32],
II, XVIII, vv.
11-12.

*Je ne demande
Rien de plus aux dieux !*

Mais gare à la casse : il y en a tant qui font naufrage au port !

167. Je me console facilement de qui se passera ici quand je n'y serai plus. Les choses présentes m'occupent bien assez.

Ovide [56],
II, v. 140.

Je laisse le reste au destin.

168. Je n'ai pas, quant à moi, ce lien très fort qui attache les hommes à l'avenir, dit-on, par le biais d'enfants qui portent leur nom et perpétuent leur réputation – et peut-être me faut-il en désirer d'autant moins qu'ils sont désirables. Je ne suis attaché au monde et à cette vie que par moi-même. Il me suffit d'être soumis au destin par ce qui me concerne directement, sans aller

Les enfants.

lui fournir d'autres moyens d'avoir prise sur moi, et je n'ai jamais cru qu'être sans enfants soit un défaut qui puisse rendre la vie moins complète et moins heureuse. N'avoir pas de descendance est une situation qui offre bien des avantages, elle aussi. Les enfants sont au nombre des choses qui n'ont guère de raison d'être désirées, et surtout maintenant, à une époque où il est si difficile de les rendre bons. « *Rien de bon ne peut naître désormais, tant tout est corrompu.* » Et ce sont les choses que l'on a eues, que l'on regrette ensuite, quand on les perd.

Tertullien
[91].

169. Celui qui me laissa sa maison en charge pensait que j'allais la ruiner, connaissant mon humeur si peu casanière. Il se trompa : m'y voilà comme quand j'y suis entré, et même peut-être un peu mieux. Sans avoir obtenu pourtant ni charge publique ni bénéfice ecclésiastique.

170. Au demeurant, si le destin ne m'a causé aucun dommage extraordinaire et irréparable, il ne m'a pas non plus comblé de ses grâces. Tous les dons qu'il a pu faire chez nous y étaient avant moi, il y a plus de cent ans. Je n'ai personnellement aucun bien essentiel et solide que je doive à sa bienveillance. Il m'a fait quelques faveurs éphémères, d'honneurs et de titres, mais sans substance ; il me les a, en vérité, non pas accordées, mais offertes. Dieu le sait, je suis quelqu'un de très matériel, qui ne me paie que de la réalité, et encore, bien massive. Et si j'osais le confesser, je suis quelqu'un qui ne trouverait guère l'avarice moins excusable que l'ambition, la douleur moins évitable que la honte, la santé moins désirable que la science – ou la richesse, que la noblesse.

171. Parmi les petites faveurs du destin, il n'en est pas qui plaise autant à ce goût un peu bête qui est le mien, qu'une bulle authentique de citoyenneté¹ romaine, qui me fut octroyée dernièrement quand je me trouvais dans cette ville, pompeusement ornée de sceaux et de lettres dorées, et octroyée avec une gracieuse libéralité². Et parce qu'elles sont rédigées de diverses façons, plus ou moins élogieuses, et qu'avant d'en avoir vu une

1. Montaigne écrit « la bourgeoisie » ; mais le mot a pris de nos jours un sens trop différent pour être conservé tel quel, et « citoyenneté » peut constituer un équivalent acceptable.

2. Pour la vérité, à laquelle Montaigne dit tenir tellement, il faut préciser qu'en fait il s'est donné énormément de mal pour l'obtenir, si l'on en croit son *Journal de Voyage en Italie*.

j'aurais été bien content qu'on m'en indique au moins les formules, je veux la transcrire ici pour le cas où quelqu'un serait atteint par une curiosité maladive comme le fut la mienne.

172. *Sur le rapport¹ fait au Sénat par Orazio Massimi, Marzo Cecio, Alessandro Muti, conservateurs de la ville de Rome, concernant le droit de cité romaine à accorder au très illustre Michel de Montaigne, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi Très-Christien, le Sénat et le Peuple Romain ont décrété ce qui suit :*

Considérant que par un antique usage, ceux qui, distingués en vertu et en noblesse, avaient honoré et grandement servi notre République ou pourraient le faire un jour ont toujours été adoptés parmi nous avec ardeur et empressement,

Nous, mus par l'exemple et l'autorité de nos ancêtres, estimons devoir conserver cette belle coutume.

Pour ces raisons, vu que le très illustre Michel de Montaigne, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi Très-Christien, très attaché au nom romain, est très digne, par le rang et par l'éclat de sa famille, et par ses qualités personnelles, d'être admis au droit de cité romaine par le suprême jugement et les suffrages du Sénat et du Peuple Romain, il a plu au Sénat et au Peuple Romain d'inscrire sur la liste des citoyens romains le très illustre Michel de Montaigne, orné de toutes sortes de mérites et très cher à cet illustre peuple, en sa personne ainsi que celle de ses descendants, et qu'il soit appelé à jouir de tous les honneurs et avantages réservés à ceux qui sont nés citoyens et patriciens de Rome ou le sont devenus par éminent décret.

En cela le Sénat et le peuple Romain pensent qu'ils accordent moins un droit de cité qu'ils n'acquittent une dette, et que c'est moins un service qu'ils rendent qu'un service qu'ils reçoivent de celui qui, en acceptant ce droit de cité, honore et illustre la cité elle-même.

Les Conservateurs ont fait transcrire ce sénatus-consulte par les secrétaires du Sénat et du Peuple Romain, pour être conservé

1. Ce passage est en latin. Ma traduction est ici largement inspirée de celle qui figure en note dans l'édition P. Villey [50], T. III, p. 1000.

dans les archives du Capitole, et en ont fait dresser cet acte muni du sceau ordinaire de la ville.

L’an de la fondation de Rome 2331, 1581 après la naissance de Jésus-Christ, le 3e jour des Ides de Mars.

*Orazio FOSCO,
Secrétaire du Sacré Sénat et du Peuple Romain.*

*Vincent[e] MARTOLI,
Secrétaire du Sacré Sénat et du Peuple Romain.*

173. N’étant citoyen [d’honneur]¹ d’aucune ville, je suis bien aise de l’être de la plus noble qui fut et qui sera jamais. Si les gens se regardaient attentivement comme je le fais, ils trouveraient, comme moi, qu’ils sont pleins de vanité et de sottise. Je ne puis m’en défaire sans me défaire de moi-même : nous en sommes tous confits, les uns et les autres ; mais ceux qui le sentent en pâtissent un peu moins. Peut-être ?

174. L’attitude et l’habitude communes qui consistent à regarder ailleurs qu’en nous-mêmes nous sont bien profitables. Car nous sommes pour nous-mêmes un objet de grand mécontentement : nous n’y voyons que misère et vanité. Pour ne pas nous décourager, la Nature a rejeté fort à propos l’objet de nos regards au dehors. Nous allons à vau-l’eau, mais rebrousser chemin est un mouvement pénible : le flot de la mer se brouille et se freine quand il reflue ainsi. « Regardez, dit-on, les mouvements du ciel, regardez les gens, la querelle de celui-là, le pouls de cet autre, le testament de celui-ci ; regardez toujours en haut ou en bas, ou à côté, ou devant ou derrière. » Le commandement que nous faisait, dans l’Antiquité, le dieu de Delphes, était paradoxal : « Regardez en vous, connaissez-vous vous-même, tenez-vous en à vous ; votre volonté et votre esprit qui se dépensent ailleurs, ramenez-les en vous ; vous vous épanchez, vous vous répandez², tenez bon, cramponnez-vous : on vous trahit, on vous dissipe, on

1. Montaigne écrit « n’étant bourgeois d’aucune ville » ; mais le titre de « bourgeois » n’étant attribué qu’à certains habitants, l’expression moderne « citoyen d’honneur » peut, semble-t-il, constituer un équivalent acceptable.

2. A. Lanly [53], écrit ici : « vous vous écoutez, vous vous répondez ». Le texte de l’« exemplaire de Bordeaux », tout comme celui de 1595 d’ailleurs, a bien : « vous vous escoulez, vous vous repandez ».

vous dérobe à vous-même. Ne voyez-vous pas que ce monde est replié sur lui-même, que ses yeux ne sont ouverts que pour se contempler lui-même ? Tout est vanité, au dedans comme au dehors : mais elle est moindre quand elle est moins étendue. Sauf toi, homme, disait le dieu, chaque chose s'examine elle-même en premier et selon ses besoins, met des limites à ses travaux et ses désirs. Il n'en est qu'une seule qui soit si vide et si nécessaire, c'est toi, qui prétends embrasser l'univers ; tu es celui qui observe sans savoir, le magistrat sans juridiction, et en fin de compte : le bouffon de la farce. »

Chapitre 10

Sur la façon de régler sa volonté

1. Si je me compare au commun des mortels, peu de choses me touchent, ou pour mieux dire, me captivent. Il est normal qu'elles nous touchent, pourvu qu'elles ne nous possèdent pas. Je prends bien soin de renforcer cet avantage qui est par nature bien ancré chez moi, par l'application et la réflexion. Je ne me passionne donc que pour peu de choses. J'ai une bonne vue, mais je l'attache à peu d'objets ; une sensibilité délicate et tendre ; mais j'ai quelque difficulté et réticence à comprendre les choses et à m'y appliquer. Je m'engage difficilement. Je m'emploie autant que je peux à moi-même, et pourtant, même en ce domaine, je dois retenir et brider mon penchant naturel pour ne pas m'y plonger trop entièrement, puisque c'est un sujet dont je ne dispose que par la faveur des autres, et sur lequel le sort a plus de droits que je n'en ai. En sorte que, même en ce qui concerne la santé, qui m'importe tant, je ferais mieux de ne pas la désirer et de ne pas m'y attacher si furieusement, au point de trouver les maladies insupportables. Il faut trouver le juste milieu entre la haine de la douleur et l'amour du plaisir, et Platon nous conseille de choisir une route de vie qui soit intermédiaire entre les deux.

Platon [65],
VII, par. 793.

2. Mais je m'oppose de toutes mes forces aux passions qui me détournent de moi-même et m'attachent ailleurs. Ce que je pense, c'est qu'il faut se prêter à autrui et ne se donner qu'à soi. Si ma volonté se montrait trop facile à se consacrer et à

s'appliquer à autre chose, je ne pourrais résister : je suis trop doux, et par nature, et par usage,

Ovide [57],
III, 2, v. 9.

Ennemi des affaires et fait pour les loisirs tranquilles.

3. Les débats et contestations opiniâtres, qui finiraient par donner l'avantage à mon adversaire, l'issue qui rendrait honteuse ma poursuite effrénée, tout cela viendrait probablement me ronger cruellement. Et si je mordais moi-même pour de bon, comme font les autres, mon âme n'aurait jamais la force de supporter les alarmes et les émotions que connaissent ceux qui se comportent ainsi : elle se trouverait aussitôt disloquée par cette agitation interne. Si on m'a parfois incité à prendre des responsabilités dans des affaires qui m'étaient étrangères, j'ai promis de les prendre en *mains* – non aux poumons ou au foie ; de m'en charger, mais non de m'en imprégner ; d'y apporter mon soin, oui, mais de me passionner pour elles, nullement. Je les surveille, je ne les couve pas. J'ai assez à faire pour mettre en ordre et ranger la foule des soucis domestiques qui me tiennent aux entrailles et courent dans mes veines sans aller y loger encore ceux qui me sont étrangers, et je suis assez occupé avec mes propres affaires, essentielles et naturelles, sans en convier d'autres, venues d'ailleurs. Ceux qui savent combien ils se doivent à eux-mêmes et par combien d'obligations ils sont liés, trouvent que la Nature leur a donné une responsabilité suffisamment lourde et qui ne les laisse pas dans l'oisiveté. Tu as bien assez à faire chez toi, ne cherche pas plus loin.

4. Les hommes louent leurs services. Leurs talents ne sont pas pour eux, ils sont pour ceux à qui ils s'asservissent ; ce sont ceux qui les louent qui sont chez eux, et non eux-mêmes. Cette attitude générale ne me plaît pas : il faut ménager la liberté de notre âme, et ne l'hypothéquer que dans les cas où cela est justifié, qui sont en très petit nombre, si nous en jugeons sainement. Voyez les gens habitués à se laisser saisir et emporter : ils font ainsi partout, pour les petites choses comme pour les grandes, pour ce qui ne les concerne pas comme pour ce qui les concerne. Ils interviennent indifféremment partout où il y a quelque chose à faire, et sont sans vie quand ils ne sont pas dans une agitation tumultueuse. *Ils ne cherchent le travail que pour s'occuper*¹.

1. Montaigne traduit lui-même la citation de Sénèque [84], xxii.

Ce n'est pas qu'ils veuillent aller quelque part, mais ils ne peuvent pas tenir en place, comme une pierre que sa chute fait rouler et qui ne s'arrête que quand elle ne peut aller plus loin¹. Avoir une occupation est pour certaines personnes un signe d'importance et de dignité. Leur esprit cherche le repos dans le mouvement comme les enfants dans leur berceau. On peut dire qu'ils sont aussi serviables pour leurs amis qu'ils sont importuns envers eux-mêmes. Personne ne distribue son argent aux autres, mais chacun de nous leur consacre son temps et sa vie. Il n'est rien de quoi nous soyons si prodigues que de ces choses-là, qui sont justement les seules pour lesquelles être avare nous serait utile et même louable.

5. J'ai un comportement tout différent. Je me replie sur moi-même. Et en général, je désire mollement ce que je désire, et désire peu de chose. Je m'occupe et m'active de la même façon, rarement, et tranquillement. Tout ce que veulent et dirigent les autres, ils le font en y mettant toute leur volonté et leur véhémence. Mais il y a tant de mauvais pas que l'on peut faire qu'il est plus sûr de se laisser couler superficiellement et légèrement sur les choses de ce monde, se laisser glisser sur elles et non pas s'y enfoncer. Le plaisir lui-même est douloureux dans ses profondeurs :

Tu marches sur des feux que la cendre recouvre, trompeuse.

Horace [32],
II, 1, vv. 7-8.

6. Ces messieurs les « Jurats » de Bordeaux m'ont élu Maire de leur ville alors que je me trouvais loin de la France² et encore plus éloigné d'une telle pensée. J'ai refusé, mais on me dit que j'avais tort, et le commandement du roi s'y ajouta. C'est une charge qui peut sembler d'autant plus belle qu'elle ne comporte ni rémunération, ni autre gain que l'honneur de l'exercer. Elle dure deux ans, mais elle peut être prolongée par une seconde

*Maire de
Bordeaux*

1. Montaigne écrit : « qui ne s'arrête jusqu'à tant qu'elle se couche. » A. Lanly [53], III, p. 216 : « qui ne s'arrête pas jusqu'au moment où elle se couche. » D. M. Frame [27], « that does not stop until it comes to rest. » Cotton [22], « that cannot stop till it can go no further. » Trouvant difficile d'écrire qu'une pierre « se couche », je m'inspire plutôt de Cotton, qui me semble ici le meilleur.

2. Le 1er août 1581, Montaigne se trouvait en effet à Lucques, en Toscane.

élection, ce qui arrive très rarement. C'est pourtant ce qui arriva pour moi, et ne s'était produit que deux fois auparavant : pour Monsieur de Lansac il y a quelques années, et plus récemment pour Monsieur de Biron, Maréchal de France, à qui j'ai succédé. J'ai moi-même laissé la place à Monsieur de Matignon, lui aussi Maréchal de France. Je suis fier d'être en si bonne compagnie.

Virgile [97],
XI, v. 658.

Aussi bons chefs l'un et l'autre durant la guerre que la paix.

7. Le hasard voulut prendre part à ma promotion en y mettant du sien, ce qui ne fut pas inutile du tout. Car si Alexandre dédaigna les ambassadeurs corinthiens qui lui offraient le titre de citoyen¹ de leur ville, quand ils lui montrèrent que Bacchus et Hercule figuraient aussi dans ce registre, il les en remercia vivement².

8. À mon arrivée, je me suis présenté fidèlement et consciencieusement tel que je me sens être : sans mémoire, sans vigilance, sans expérience, et sans vigueur ; mais aussi sans haine, sans ambition, sans cupidité, et sans violence, pour que ces Messieurs de Bordeaux soient informés et mis au courant de ce qu'ils pouvaient attendre de moi. Et parce qu'ils avaient connu feu mon père, et que seul l'honneur dû à sa mémoire les avait incités à me choisir, j'ajoutai bien clairement que je serais très contrarié si quelque chose pesait autant sur ma volonté que leurs affaires et celles de leur ville avaient pesé sur la sienne, quand il avait eu à l'administrer au poste même où ils venaient de m'appeler. Il me souvenait en effet de l'avoir vu dans mon enfance, déjà vieux, l'esprit cruellement agité par les tracas publics ; il en oubliait, non seulement l'agrément de sa maison à laquelle la fatigue des ans l'avait attaché longtemps auparavant, mais encore l'administration de son ménage et le soin de sa santé, et mettant en péril jusqu'à sa vie, qu'il crut bien perdre en faisant pour eux de longs et pénibles voyages. Il était ainsi, et devait ce caractère à sa grande bonté naturelle. Il n'y eut jamais d'âme plus charitable et plus près des gens. Ce comportement, que je loue aujourd'hui,

1. Montaigne écrit « bourgeois », mais le mot a pris aujourd'hui un sens trop éloigné de celui d'origine pour le conserver. Cf. la note 1 p. 269.

2. L'information de Montaigne est suspecte. P. Villey [50], III, *Sources et annotations* p. 065[sic] a fait observer que ni Plutarque [73], LV, *Des trois formes de gouvernement*, ni Sénèque [86], I, XIII, ne parlent de Bacchus.

je n'ai pas le goût de le suivre, et je ne suis pas sans excuse. Mon père avait entendu dire qu'il fallait s'oublier pour son prochain, et que le particulier était sans importance au regard de l'universel.

9. La plupart des règles et des préceptes de la société sont conçus de façon à nous pousser hors de nous, à nous chasser vers la place publique pour nous mettre au service de tous. Tout cela a été pensé comme une belle action, dans le but de nous détourner et de nous éloigner de nous-mêmes, comme si nous n'y tenions que trop et par un lien trop naturel. Et rien n'a été négligé pour cela. Car ce n'est pas une chose nouvelle pour les sages de vanter les choses pour leur utilité et non de les montrer telles qu'elles sont. La vérité a ses inconvénients, ses désavantages, ses incompatibilités avec nous. Il nous faut souvent tromper, pour ne pas nous tromper nous-mêmes, fermer un peu les yeux et endormir notre intelligence, pour les redresser et les améliorer. *« Ce sont des ignorants qui jugent, et il faut souvent les tromper pour les empêcher de tomber dans l'erreur. »* Quand ils nous ordonnent d'aimer, avant nous-mêmes, des choses qui sont trois, quatre ou cinquante fois plus élevées que nous, ils font comme les archers qui, pour tirer au but, visent très largement au-dessus de la cible. Pour redresser un bois courbé, on le recourbe dans l'autre sens.

Quintilien
[78], II, xvii.

10. Je pense que dans le temple de Pallas, comme dans ceux de toutes les autres religions, il y avait des mystères apparents, destinés à être montrés au peuple, et d'autres plus secrets et plus élevés, seulement destinés aux initiés. Il est vraisemblable que c'est dans ces derniers que se trouve le centre de la véritable amitié que chacun se doit : non pas une amitié fausse, qui nous fait rechercher la gloire, la science, la richesse, et les choses de ce genre, et leur vouer une affection totale, immodérée, comme si elles faisaient partie de notre être ; non plus qu'une amitié donnée trop facilement et sans discernement, avec laquelle il se produit la même chose qu'avec le lierre, qui abîme et détruit le mur qu'il étreint – mais une amitié salutaire et bien réglée, à la fois utile et plaisante. Qui en connaît les devoirs et les remplit fait vraiment partie du cercle des Muses : il a atteint le sommet de la sagesse humaine, et de notre bonheur terrestre. Sachant exactement quelles responsabilités il a envers lui-même, cet homme

trouve dans le rôle qu'il doit jouer l'usage de son expérience des autres hommes et du monde, et il apporte sa contribution à la société par les devoirs et obligations qui lui incombent. Qui ne vit pas du tout pour autrui ne vit guère pour lui-même. « *Quand on est ami de soi-même, on est l'ami de tout le monde.* »

Sénèque [84],
VI.

11. La principale charge que nous ayons chacun à remplir, c'est notre conduite, et c'est pourquoi nous sommes ici. Qui oublierait de vivre bien et saintement, et penserait s'acquitter de son devoir simplement en conseillant cette vie-là aux autres et en les y conduisant, serait un sot ; et de même pour celui qui oublie pour lui-même de vivre sainement et joyeusement, et prétend y amener autrui : il prend à mon avis un mauvais parti, et contre nature.

12. Je ne veux pas que l'on refuse aux charges publiques que l'on accepte, l'attention, les pas, les paroles, la sueur, et même le sang au besoin :

Horace [32],
IV, 9, vv.
51-52.

*Car je ne crains pas moi-même de périr,
Pour mes amis ou ma patrie.*

13. Mais je veux que ce soit seulement à l'occasion, accidentellement, l'esprit se tenant toujours en repos et en bonne santé ; non pas sans action, mais sans souffrance et sans passion. Agir lui coûte si peu, que même en dormant il agit ! Mais il faut le mettre en mouvement, et avec discernement, car si le corps supporte les charges qu'on lui impose, en fonction de ce qu'elles sont, l'esprit les étend et alourdit souvent à ses dépens, leur donnant la mesure qui lui semble la bonne. On fait les mêmes choses en y consacrant des efforts variables et une tension différente de la volonté. Action et passion vont bien l'une sans l'autre. Combien de gens, en effet, se mettent tous les jours en péril dans des guerres qui leur importent peu, et se précipitent dans les dangers d'une bataille dont la perte ne troublera pourtant pas leur sommeil ? Comme celui qui, dans sa maison et loin de ce danger qu'il n'aurait même pas osé regarder, est plus passionné par l'issue de cette guerre et dont l'âme est plus torturée que celle du soldat qui y risque son sang et sa vie. J'ai pu occuper des charges publiques sans me départir d'un pouce de moi, et me donner à autrui sans m'ôter à moi-même.

14. L'âpreté et la violence des désirs entravent plus la con-

duite de ce que l'on entreprend qu'elles ne la servent. Elles font que nous supportons difficilement les événements qui nous sont contraires ou qui sont trop lents à se produire, et nous remplissent d'acrimonie et de soupçons envers ceux avec qui nous négocions. Nous ne menons jamais bien les choses par lesquelles nous sommes dominés et conduits.

La passion fait tout mal.

15. Celui qui n'emploie dans son action que son jugement et son adresse procède plus agréablement : il peut feindre, biaiser ou différer tout à son aise, au gré des circonstances. Il rate son but sans se tourmenter, sans s'affliger, et déjà prêt pour une nouvelle entreprise : il marche toujours la bride à la main. Celui qui est pris d'une ardeur violente et tyrannique commet nécessairement beaucoup d'imprudences et d'injustices, car il est emporté par l'impétuosité de son désir. Ses mouvements sont inconsidérés, et si la chance ne s'en mêle pas, ils ont peu de résultats. La philosophie réclame que nous mettions de côté la colère dans le châtement des dommages subis : non pas pour que la vengeance en soit amoindrie, mais au contraire, pour qu'elle en soit d'autant mieux appliquée et plus lourde, car l'impétuosité provoquée par la colère y fait obstacle. Non seulement elle trouble, mais elle finit par lasser ceux qui appliquent les châtements : ce feu les étourdit et consume leurs forces. De même que dans la précipitation, « *La précipitation est cause de retard* », la hâte s'emmêle les pieds, s'entrave, et s'arrête. « *La promptitude s'entrave elle-même* ». En voici un exemple. D'après ce que je peux observer couramment, la cupidité n'a pas de plus grand obstacle qu'elle-même : plus elle est pressante et forte, moins elle est fructueuse de ce fait même. On voit bien que d'ordinaire, elle capte plus rapidement les richesses quand elle se présente sous le masque de la générosité.

16. Un gentilhomme de très grande qualité, et qui était mon ami, crut perdre la tête à force de s'occuper avec trop de passion et d'affection des affaires d'un prince¹, son maître. Ce dernier s'est ainsi décrit lui-même à mon intention, en disant qu'il voit le poids des événements funestes tout comme un autre, mais qu'en ce qui concerne ceux qui n'ont point de remède, il

Stace [82], X, v. 704.

*Rester
maître de
soi*

Quinte-Curce [77], IX, 9, 12.
Sénèque [84], XLIV.

1. On pense généralement qu'il s'agit du roi de Navarre, futur Henri IV.

se résigne aussitôt à les supporter, et que pour les autres, après avoir donné les ordres nécessaires pour leur faire face – ce qu'il peut faire en effet étant donné la vivacité de son esprit – il attend tranquillement ce qui va se passer. Et de fait, je l'ai vu demeurer très calme, et conserver sa liberté d'action, au milieu d'affaires des plus épineuses. Je le considère même comme plus grand et plus efficace quand le sort lui est contraire que quand il lui est favorable : ses pertes ajoutent plus à sa gloire que ses victoires et sa douleur que son triomphe.

17. Voyez comment, même dans les occupations vaines et futiles, comme au jeu d'échecs ou de la paume, et autres jeux semblables, le fait de s'engager à fond, ardemment, mû par un désir impétueux, plonge aussitôt l'esprit et les membres dans l'agitation désordonnée et les rend incapables de discernement. On s'éblouit, on s'empêtre soi-même. Celui qui, au contraire, attache moins d'importance au gain comme à la perte est toujours maître de lui ; moins il se pique au jeu, moins il se passionne pour lui, et plus il le mène de façon avantageuse et sûre.

18. En lui donnant tant de choses à saisir, nous entravons au demeurant la saisie et la prise que notre esprit pourrait avoir sur elles. Il en est qu'il suffit de lui montrer, et d'autres auxquelles il doit s'attacher, qu'il doit incorporer. Il peut voir et sentir toutes sortes de choses, mais il ne doit se nourrir que de lui-même : et il lui faut être instruit de ce qui le touche directement, de ce qui relève directement de lui, qui fait partie de son domaine et de sa substance. Les lois de la Nature nous montrent précisément ce dont nous avons besoin. Les sages nous ont appris que selon la Nature, personne ne manque de rien, mais que chacun pense manquer de quelque chose, et ils distinguent ainsi subtilement les désirs d'origine naturelle et ceux qui proviennent du dérèglement de notre imagination. Ceux dont on entrevoit le bout sont les siens ; ceux qui fuient sans cesse devant nous et que nous ne pouvons jamais assouvir sont les nôtres. La pauvreté des biens est facile à guérir ; celle de l'esprit, impossible.

Lucilius [42],
liv. v.

*Si l'homme se contentait de ce qui lui suffit, j'aurais bien assez ;
Mais il n'en est rien ; alors si grandes soient-elles,
Quelles richesses pourraient jamais me satisfaire ?*

19. Voyant porter en grande pompe à travers sa ville de grandes quantités de richesses, de bijoux et de meubles de prix,
Cicéron [20],
v, 32.

Socrate s'écria : « Que de choses dont je n'ai aucune envie ! » Métrodore¹ vivait avec douze onces² par jour, et Épicure avec moins que cela ; Métroclès³ dormait en hiver avec les moutons, et en été sous les portiques des temples⁴. « *La nature suffit à ses besoins.* » Cléanthe vivait du travail de ses mains, et se vantait en disant que s'il le voulait, il pourrait en nourrir encore un autre comme lui. Sénèque[84],
XC, 18.

20. Ce que la Nature exige exactement et depuis notre origine pour la conservation de notre être est extrêmement peu. En vérité, il n'est pas de meilleur moyen pour exprimer à quel point notre vie peut se maintenir à bon compte que de dire : c'est si peu que cela échappe même à l'influence du sort. C'est tellement peu que nous pouvons nous accorder quelque chose de plus, et appeler quand même « Nature » les habitudes et la condition de chacun de nous : prenons cela comme référence, comme mesure, et étendons jusque-là nos comptes et ce qui nous appartient ; car nous avons, il me semble, quelque excuse pour aller jusque-là. L'accoutumance est une seconde nature, et non moins puissante que l'autre. Ce qui manque à mon ordinaire, je considère que cela me manque à moi. J'aimerais presque autant qu'on m'ôte la vie que de voir réduire le train de vie qui fut si longtemps le mien.

21. Je ne suis plus en état de changer profondément, ni d'adopter des façons de vivre nouvelles et inédites, et même pas de pousser plus loin celles que j'ai : il n'est plus temps pour moi de devenir un autre. Et si quelque bonne fortune me tombait maintenant entre les mains, je regretterais beaucoup qu'elle ne me soit pas arrivée à une époque où je pouvais encore en profiter.

A quoi bon la chance, si on ne peut en profiter ?

Horace [30],
1, 5, v. 12.

22. Je regretterais de la même façon quelque amélioration

1. Métrodore de Lampsaque. Philosophe grec du V^e s. av. J.-C. Il fut le premier interprète des mythes homériques.

2. Probablement : ce que l'on peut acheter avec douze onces (très peu).

3. Philosophe cynique. L'anecdote figure dans Plutarque [73], xxvi.

4. Montaigne écrit : « aux cloîtres des Eglises. » L'anachronisme ne le gênait pas... Mais il m'a semblé difficile de le maintenir aujourd'hui dans une traduction.

intérieure¹. Il vaut peut-être mieux ne devenir jamais un « honnête homme » que de le devenir si tard, et quelqu'un qui sache bien vivre quand il ne vous reste plus de vie. Moi qui m'en vais, je laisserais facilement à quelqu'un qui me succéderait la sagesse que m'enseignent mes rapports avec les gens. Moutarde après dîner ! Je n'ai que faire du bien dont je ne puis rien faire. À quoi bon la science pour qui n'a plus de tête ? C'est une injustice et une méchanceté du sort que de nous offrir des présents qui nous font seulement regretter de ne pas les avoir eus en temps voulu. Inutile de me guider, puisque je ne puis plus avancer. De tous les éléments qui composent la sagesse, la capacité à supporter nous suffit. Donnez donc la capacité d'un excellent ténor à un chantre qui a les poumons pourris et l'éloquence à l'ermitte confiné dans les déserts d'Arabie ! Nul besoin d'art pour la chute. La fin se trouve d'elle-même au bout de chaque tâche. Mon monde a disparu, ma forme s'est vidée : j'appartiens entièrement au passé. Et je suis tenu de le justifier et d'y conformer ma sortie.

23. En guise d'exemple², je dirai ceci : La suppression de dix jours au calendrier décidée par le Pape³ m'a tellement déconcerté que je ne parviens pas à m'y faire. Je suis d'une époque où nous comptions autrement. Un si long et si ancien usage me rappelle à lui, me revendique comme l'un des siens. Je suis donc contraint d'être un peu hérétique sur ce sujet, étant incapable d'accueillir la nouveauté, même quand elle corrige une erreur. Mon imagination, malgré moi⁴, se projette toujours dix jours en avant ou en arrière, et je l'entends grommeler à mes oreilles : « Cette règle concerne ceux qui sont à naître⁵. » Si la santé elle-même, si douce, me revient par instants, c'est plutôt

1. Toute la fin de ce paragraphe correspond à une correction manuscrite de l'« exemplaire de Bordeaux ».

2. Cette précision a été ajoutée par l'édition de 1595.

3. Institution, en 1582, du calendrier dit « Grégorien » par le Pape Grégoire XIII, qui comportait effectivement la « suppression » de dix jours : le lendemain du 4 octobre de cette année-là fut le 15.

4. Montaigne écrit : « *en despit de mes dents* ». P. Villey [50], ne donne rien en note sur cette expression. D.M. Frame [27], traduit par « in spite of me ». A. Lanly [53], se demande s'il ne s'agirait pas d'une allusion au carême, que la modification du calendrier avancerait ? J'opte pour la traduction la plus probable.

5. Je suis ici l'interprétation de D.M. Frame [27] et de Lanly [53] : il n'y a pas de guillemets dans le texte original, puisqu'ils n'existaient pas à l'époque.

pour me donner des regrets que pour me permettre d'en reprendre possession : je n'ai plus les moyens de lui donner asile. Le temps m'abandonne, et sans lui on ne peut rien posséder. Ô que je fais peu de cas de ces grandes dignités électives que je vois dans la société, et qui ne se donnent qu'à ceux qui sont près de disparaître ! On n'y regarde pas tant à la façon dont on les exercera que combien peu de temps on le pourra : dès l'entrée, on regarde vers la sortie. En somme, me voici sur le point d'achever l'homme que je suis, et non de refaire de lui un autre. Par un usage prolongé, cette forme qui est la mienne est devenue ma substance, et mon destin ma nature.

24. Je dis donc que chacun d'entre nous, faibles créatures que nous sommes, est excusable de considérer comme sien ce qui est dans les limites de la mesure¹ qu'il s'est fixée. Mais au-delà de ces limites, il n'y a plus que confusion, car c'est la plus grande étendue que nous puissions attribuer à nos droits. Plus nous amplifions nos besoins et nos possessions, plus nous nous exposons aux coups du sort, et de l'adversité. Le chemin de nos désirs doit être délimité et restreint aux choses les plus immédiatement nécessaires et les plus proches de nous, et leur course doit en outre se dérouler, non sur une ligne droite dont l'extrémité serait ailleurs, mais dans un cercle dont les deux extrémités, après un bref détour, se rejoignent et se terminent en nous. Les actes que l'on commet sans ce retour sur soi, à la fois bref et essentiel, sont comme ceux des avaricieux, des ambitieux et de tant d'autres, qui courent droit devant eux et que leur course entraîne toujours plus loin, ce sont des actes qui relèvent d'un comportement erroné et maladif.

25. La plupart de nos occupations tiennent de la farce. « *Le monde entier joue la comédie.* » Il faut jouer notre rôle convenablement, mais comme celui d'un personnage d'emprunt. Du masque et de l'apparence, il ne faut pas faire quelque chose de réel, ni de ce qui est étranger quelque chose qui nous soit propre. Nous ne savons pas distinguer la peau de la chemise. C'est bien suffisant de s'enfariner le visage sans s'enfariner le cœur ! J'en vois qui se transforment et changent de substance en autant de

Juste Lipse
[40], citant
Pétrone, I,
18.

1. Celle dont Montaigne a parlé plus haut (§ 20) : « *Prenons cela comme mesure... etc.* », et qui comprend les besoins ordinaires.

Quinte-Curce
[77], III, 2, 18.

nouvelles formes et de nouvelles façons d'être que de charges qu'ils assument, qui font les prélats jusque pour leur foie et leurs intestins, et qui emportent leurs fonctions avec eux jusqu'en leurs cabinets d'aisance ! Je ne puis leur apprendre à distinguer les « coups de chapeau » qui les concernent de ceux qui concernent leur fonction, ou leur suite, ou leur mule. « *Ils se livrent tellement à leurs hautes fonctions qu'ils en oublient la nature.* » Ils gonflent et enflent leurs âmes et leur conversation ordinaire en fonction de la hauteur de leur siège magistral. Le Maire et Montaigne ont toujours été deux, bien nettement séparés. Ce n'est pas parce qu'on est avocat ou financier qu'il faut méconnaître la fourberie que l'on trouve dans ces professions. Un homme honnête n'a pas à rendre des comptes sur la sottise ou les défauts que l'on peut trouver dans son métier, et il ne doit pas pour autant refuser de l'exercer : c'est l'usage dans son pays, et il en tire avantage. Il faut vivre avec le monde tel qu'il est, et en faire son profit. Mais le jugement d'un empereur doit dominer son empire, et il doit voir et considérer cet empire comme quelque chose d'accidentel et d'étranger. L'empereur doit savoir jouir de lui-même en dehors de tout cela, et s'entretenir comme Jacques et Pierre, au moins avec lui-même.

26. Je ne sais pas m'engager aussi complètement et en entier. Quand je me donne volontairement à un parti, ce n'est pas par un attachement si total que mon intelligence en soit affectée. Dans la situation troublée de notre état présent, ma curiosité ne m'a fait méconnaître ni les louables qualités de nos adversaires, ni les comportements que l'on peut critiquer chez ceux que j'ai suivis. Les gens adorent tout ce qui est de leur côté ; moi je ne trouve même pas d'excuse à la plupart des choses qui sont du mien. Un bon ouvrage ne perd pas ses qualités parce qu'il plaide contre moi. À l'exception du nœud du débat, je me suis maintenu dans une humeur égale et de pure indifférence. « *À part les nécessités de la guerre, je n'ai pas de haine capitale*¹. » Et je m'en réjouis, d'autant plus que je vois couramment le contraire chez les autres².

1. Auteur inconnu.

2. L'édition de 1595 ne reproduit pas la citation insérée ici à la main sur l'« exemplaire de Bordeaux » : « *Que celui qui ne peut suivre la raison s'abandonne à la passion.* » Cicéron [20], IV, xxv.

27. Ceux qui prolongent leur colère et leur haine au-delà des affaires, comme le font la plupart des gens, montrent ainsi qu'elles leur viennent d'ailleurs, et de causes qui leur sont personnelles, exactement comme la fièvre qui persiste chez celui qui est guéri de son ulcère montre qu'elle avait une autre origine, et mieux cachée. C'est qu'en effet ils ne s'attaquent pas à la cause générale, et parce qu'elle nuit à tout le monde et à l'état, mais seulement parce qu'elle leur fait du tort en particulier. Voilà pourquoi ils sont emportés d'une passion personnelle, au-delà de la justice et de la raison commune. « *Leur blâme ne concernait pas l'ensemble, mais chacun critiquait ce qui le concernait personnellement.* »

Tite-Live
[93], XXXIV,
XXXVI.

28. Je désire que nous ayons l'avantage ; mais je n'en prendrai pas la tête si nous ne l'avons pas. Je me tiens fermement dans le plus sain des partis, mais je ne cherche pas spécialement à être désigné comme l'ennemi des autres, et à me placer au-delà de l'opinion générale. Je condamne absolument cette façon vicieuse de penser : « Il est de la Ligue, puisqu'il admire la grâce de Monsieur de Guise. » « Il admire l'activité du Roi de Navarre, il est donc huguenot. » « Il trouve à redire à la conduite du roi : il est foncièrement séditieux. » Et je n'ai pas concédé au magistrat pontifical lui-même qu'il eût raison de condamner un livre parce qu'il plaçait un hérétique parmi les meilleurs poètes de ce siècle¹. N'oserions-nous pas dire d'un voleur qu'il a une belle jambe ? Faut-il, parce que c'est une putain, dire aussi d'une femme qu'elle pue ? A-t-on retiré à Marcus Manlius, dans des siècles plus calmes, le beau titre de « Capitolin » qu'on lui avait décerné en tant que sauveur de la religion et des libertés publiques ? A-t-on étouffé la mémoire de son sens de la liberté et de ses faits d'armes, les récompenses militaires que lui valut son courage, parce qu'il adopta par la suite la royauté, au détriment des lois de son pays ? Si les gens ont pris en haine un avocat, le lendemain ils le trouvent sans éloquence. J'ai évoqué ailleurs² le zèle [religieux] qui poussa des gens respectables à de semblables fautes. Quant à moi, je sais dire comme il faut : « Il fait mal cela,

1. Le livre en question est celui de Montaigne, qui raconte dans son *Journal de Voyage* que la censure pontificale lui avait reproché « d'avoir nommé des poètes hérétiques ». Cela visait certainement Théodore de Bèze.

2. Livre I, chapitre XXXII.

et admirablement ceci. »

29. De la même façon, quand il s'agit de faire des prévisions ou quand les choses vont mal, les gens veulent toujours que chacun dans son parti soit aveugle ou stupide ; que notre conviction et notre jugement servent, non pas à la vérité, mais à ce qu'attend notre désir. Je me défausserais plutôt dans un sens opposé, tant je crains que mon désir ne me soumette à sa loi. Ajoutez à cela que je me défie assez vivement des choses que je souhaite. J'ai vu, de mon temps, et avec étonnement, la prodigieuse facilité avec laquelle, sans discernement, les peuples laissent conduire et manipuler leurs croyances et leurs espérances là où elles seront agréables et utiles à leurs chefs, malgré quantité de déceptions accumulées, de chimères et de songes. Je ne m'étonne plus de ceux que les singeries d'Apollonius et de Mahomet ont trompés ! Leur bon sens et leur intelligence étaient entièrement dominés par leur passion. Leur discernement n'avait plus d'autre choix que ce qui leur était agréable ou confortait leur cause. J'avais remarqué à l'évidence cela dans le premier de nos partis enfiévrés¹. Et l'autre, apparu depuis², en l'imitant, le dépasse encore ! Je me rends compte par là que c'est une attitude inséparable des erreurs populaires. Dès que la première opinion se manifeste, les autres se poussent les unes les autres comme les vagues sous le vent. On ne fait pas partie du corps si on peut s'écarter des opinions qui sont les siennes, si on ne se laisse pas balloter par le mouvement commun. Et pourtant, on fait bien du tort aux partis justes quand on veut les soutenir par des fourberies, et je me suis toujours élevé contre cela. Ce sont des procédés qui ne conviennent qu'à des têtes malades ; pour les saines, il est des voies plus sûres et non seulement plus honnêtes, pour soutenir les courages et atténuer l'adversité.

30. On n'a jamais vu, et on ne verra jamais plus, de désaccord aussi grave que celui qui s'éleva entre César et Pompée. Il me semble pourtant qu'il y avait chez ces nobles caractères une grande modération de l'un envers l'autre. Leur rivalité concernait les questions d'honneur et de commandement ; elle ne les a pas emportés vers une haine furieuse et sans discernement, c'était

1. Le parti protestant.

2. La Ligue.

une rivalité sans méchanceté et sans dénigrement. Dans leurs actes guerriers les plus violents, je découvre quelques restes de respect et de bienveillance, et il me semble que si cela leur eût été possible, chacun d'eux eût plutôt désiré parvenir à ses fins sans détruire son compagnon. Et comme il en est allé autrement avec Marius et Sylla ! Qu'on y prenne garde.

31. Il ne faut pas nous précipiter si éperdument après nos intérêts et nos passions. Étant jeune, je m'opposais aux progrès de l'amour quand je le sentais prendre trop d'ascendant sur moi, et je veillais à ce qu'il ne devienne pas agréable au point de me contraindre par la force et de finir par me réduire à sa merci. Je me comporte de la même façon en toute autre occasion, quand ma volonté est trop soumise à mes désirs : je me penche dans le sens opposé de celui où je la vois plonger, enivrée de son vin ; j'évite de nourrir son plaisir au point de ne plus parvenir à la reprendre en mains sans perte douloureuse.

32. Les esprits engourdis au point de ne voir les choses qu'à demi ont l'avantage d'être moins atteints par celles qui leur sont nuisibles. C'est une lèpre spirituelle qui a quelque apparence de santé, une forme de santé que la philosophie ne méprise nullement. Mais ce n'est pourtant pas une raison pour la nommer « sagesse » comme nous le faisons trop souvent. C'est pour cela que quelqu'un autrefois se moqua de Diogène qui, tout nu en plein hiver, étreignait une statue de neige pour éprouver sa capacité à supporter la souffrance. Le rencontrant dans cette posture, il lui dit : « As-tu très froid en ce moment ? — Pas du tout, répond Diogène. — Dans ce cas, poursuit l'autre, que penses-tu donc faire là qui soit difficile et exemplaire ? » Pour pouvoir évaluer sa résistance, il faut connaître d'abord la souffrance.

33. Mais ceux qui auront à subir des événements contraires et les blessures du sort, dans leur profondeur et leur dureté, qui devront les peser et les apprécier selon leur acuité propre et leur poids, ceux-là devront employer leur habileté à en éviter les causes, et à se détourner des chemins qui y conduisent. Que fit, par exemple, le roi Cotys ? Il paya très largement la belle et riche vaisselle qu'on lui avait présentée ; mais comme elle était particulièrement fragile, il la brisa immédiatement lui-même, pour n'avoir tout de suite plus aucune raison de s'emporter contre ses serviteurs. De la même façon, j'ai toujours évité la confusion de

Plutarque
[73], xxxiv.

mes affaires avec celles des autres ; je n'ai jamais souhaité que mes biens soient contigus à ceux de mes proches, ou à ceux avec qui je suis lié d'une étroite amitié, car c'est là très souvent la source de disputes et de dissensions. J'aimais autrefois les jeux de hasard, cartes ou dés ; je m'en suis depuis longtemps détaché, pour la seule raison que, même si je faisais bonne mine quand je perdais, je ne laissais pas d'en ressentir de la peine à l'intérieur. Un homme d'honneur, qui ressent jusqu'au tréfonds de son cœur un démenti ou une offense, qui ne peut accepter une mauvaise excuse en guise de paiement ou de consolation, doit éviter de laisser les controverses et les querelles suivre leur cours. Je fuis les gens au caractère triste et les gens hargneux comme des pestiférés. Et s'il est des sujets dont je ne peux parler avec détachement et sans passion, je ne m'en mêle pas, sauf si j'y suis contraint par le devoir. « *Il vaut mieux ne pas commencer que d'avoir à s'interrompre.* » La plus sûre façon de procéder est de se tenir prêt avant que l'occasion se présente.

Sénèque, [84],
LXXII.

34. Je sais bien qu'il est des sages qui ont choisi une autre voie, et n'ont pas craint de s'attacher à plusieurs sujets et de s'y engager à fond. Ces gens-là tirent leur assurance de leur force, qui les protège de toutes sortes d'événements contraires, opposant aux maux toute la vigueur de leur endurance :

Virgile [97],
X, 693.

*Tel le rocher qui s'avance dans la mer, exposé à la fureur
Des vents et des flots, il brave les menaces et les efforts
Conjugués du ciel et de la terre, et demeure
Lui-même inébranlable.*

35. Ne nous attaquons pas aux exemples que ces gens nous donnent : nous ne pourrions y parvenir. Ils s'obstinent à contempler résolument et sans se troubler la ruine de leur pays, lui qui dominait et commandait toute leur volonté. Mais pour nos âmes plus communes, cela demande trop d'efforts et trop de brutalité. Caton d'Utique, par exemple, abandonna de ce fait la vie la plus noble qu'il y eut jamais. Pour nous autres, pauvrets, il nous faut fuir l'orage de plus loin, il faut essayer de le sentir et non de le subir, et esquiver les coups que nous ne saurions parer. Zénon, en voyant s'approcher Chrémonidès, le jeune homme qu'il aimait, pour s'asseoir près de lui, se leva aussitôt. Et comme Cléanthe lui demandait pourquoi : « J'ai entendu dire, fit-il, que les médecins ordonnent principalement le repos, et défendent toute excitation

Diogène
Laërce [38],
VII, 17.

pour toutes les sortes de tumeurs. »

36. Socrate ne dit pas : « Ne cédez pas aux attraits de la beauté, lutez contre elle, résistez-lui. » Il dit : « Fuyez-la, courez vous mettre hors de sa vue et de sa rencontre, comme d'un poison puissant, qui frappe de loin. » Et son brave disciple¹, imaginant ou racontant les extraordinaires qualités du grand Cyrus – mais à mon avis racontant plutôt qu'imaginant – nous le montre craignant de ne pouvoir résister aux attraits de la divine beauté de sa captive illustre, Panthée, et confiant sa garde à un autre, plus libre que lui-même à l'égard de celle-ci. Quant au Saint-Esprit lui-même : « *Ne nous induis pas en tentation.* » Nous ne demandons pas dans notre prière que notre raison ne soit pas combattue et vaincue par la tentation, mais que la tentation ne s'y attaque même pas ; nous ne demandons pas à être placés dans une situation où nous ayons seulement à supporter les approches, sollicitations et tentations du péché : nous supplions Notre Seigneur de maintenir notre conscience tranquille, parfaitement et complètement délivrée de tout rapport avec le mal.

Xénophon
[102], I, 3.

Matthieu [1],
VI, 13.

37. Ceux qui disent venir à bout de leur caractère vindicatif, ou de quelque autre espèce de défaut pénible, disent souvent vrai – mais par rapport à l'état présent des choses, non par rapport à ce qu'elles ont été. Ils nous parlent de leurs erreurs, alors que les causes de celles-ci ont été produites et entretenues par eux-mêmes. Revenez un peu plus en arrière, et rapportez ces causes aux principes qui les ont inspirées : cette fois vous prendrez vos gens au dépourvu². Pensent-ils que leur faute soit moins grande parce qu'elle est plus ancienne ? Et que la suite d'un injuste commencement soit juste ?

38. Celui qui désire, comme moi, le bien de son pays, sans s'en faire un ulcère, et sans en maigrir, trouvera déplaisant, mais n'en sera pas effrayé, s'il le voit menacé par la ruine ou par une survie non moins calamiteuse. Pauvre vaisseau, celui que les vents, les flots, et le pilote, tirent chacun vers soi de façon si contraire³ !

1. Xénophon.

2. Montaigne écrit : « Vous les prendrez sans vert ». Le premier mai, on devait porter sur soi une feuille ; « prendre quelqu'un au vert » signifiait le surprendre sans sa feuille verte.

3. Montaigne a traduit lui-même d'abord les deux vers qu'il cite ensuite.

39. Celui qui ne reste pas bouche bée en attendant la faveur des princes, comme après une chose dont il serait incapable de se passer, ne se sent pas très atteint par la froideur de leur accueil et de leur visage, ni par leur inconstance. Celui qui n'est pas accaparé par ses enfants ou les honneurs, comme par une force dont il est l'esclave, vit fort bien quand il les a perdus. Celui qui agit bien principalement pour sa propre satisfaction, n'est guère troublé par le fait de voir les gens juger ce qu'il fait contrairement à son mérite. Un quart d'once de vertu d'endurance suffit à faire contrepoids à ces inconvénients.

40. Je me trouve bien de cette façon de faire : je compense au meilleur compte possible mes erreurs initiales, et je sens que j'ai échappé de cette façon à bien des tourments et des difficultés. Il me suffit en effet de bien peu d'efforts pour arrêter mes émotions dès leur premier mouvement, et j'abandonne aussitôt une question qui commence à me peser ou avant qu'elle ne m'absorbe. Qui n'empêche le départ ne saurait ensuite arrêter la course ; qui ne sait fermer la porte aux passions ne pourra plus les chasser, une fois entrées ; qui ne peut venir à bout du commencement ne viendra pas à bout de la fin ; et celui qui n'a pu résister à un ébranlement, ne pourra résister à l'effondrement !
 « *Car les passions se mettent d'elles-mêmes en branle dès qu'on s'écarte de la raison ; la faiblesse est indulgente pour elle-même, et elle est entraînée sans le savoir vers la haute mer, et ne trouve plus de lieu pour s'abriter.* » Je ressens à temps les petits vents qui viennent m'effleurer et murmurer en moi, avant-coureurs de la tempête :

Cicéron [20],
IV, 28.

Virgile [97],
X, vv. 97-99.

*... ainsi quand les vents faibles encore frémissent
 Dans la forêt qui les enferme et que ses sourds murmures
 Annoncent aux matelots la tempête qui vient.*

Cicéron [17],
II, 18.

41. Combien de fois me suis-je infligé une évidente injustice pour ne pas courir le risque d'en recevoir une pire encore de la part des juges, après un si long temps de vexations, de pratiques dégradantes et viles, plus ennemies de mon naturel que ne le sont la torture et le feu ? « *Il convient, pour éviter les procès, de faire le plus qu'on peut, et même peut-être un peu plus. Il est en effet honorable, et même quelquefois avantageux, de renoncer*

Il est donc inutile de les reproduire ici.

en partie à ses droits. » Si nous étions vraiment sages, nous devrions nous réjouir et nous vanter de ce que nous perdons, comme je l’entendis faire un jour bien naïvement par un enfant d’une grande maison, qui annonçait à tout un chacun que sa mère venait de perdre son procès – comme s’il s’agissait d’une toux, d’une fièvre, ou autre chose qu’on ne souhaite guère conserver ! Même quand il s’agissait de faveurs que le hasard pouvait m’avoir accordées envers ceux qui ont entière autorité sur ces choses-là, telles que parenté et relations, j’ai beaucoup agi selon ma conscience pour éviter soigneusement de les utiliser au préjudice d’autrui, et ne pas attribuer à mes droits plus que leur valeur réelle. Et pour en finir, j’ai tant fait jour après jour – puissé-je le dire sans me porter malheur ! – que me voici encore vierge de procès ; et pourtant, ils n’ont pas manqué de s’inviter plusieurs fois, et à juste titre si j’avais voulu les écouter. Vierge de querelles aussi : j’ai coulé une longue vie sans offense notable, subie ou infligée, et sans avoir entendu dire pis que pendre de moi. Rare grâce du Ciel !

42. Nos plus grandes agitations ont des ressorts et des causes ridicules. Notre dernier duc de Bourgogne n’a-t-il pas subi un désastre à cause d’une charretée de peaux de moutons¹ ? Et l’empreinte d’un sceau ne fut-elle pas la première et principale cause du plus horrible écroulement que cette « machine ronde » – la terre – ait subi² ? Car Pompée et César ne sont au fond que les rejetons, et les successeurs, des deux précédents. J’ai vu aussi, de mon temps, les plus respectables têtes de ce royaume assemblées en grande cérémonie, et au prix de grandes dépenses publiques, pour signer des traités et des accords dont la véritable décision dépendait en fait de ce qui se disait dans le salon des Dames, et du penchant de quelque petite femme... Les poètes ont bien compris cela, eux qui ont mis la Grèce et l’Asie à feu et à sang pour une pomme³ ! Cherchez pour quelles raisons celui-là

1. Charles le Téméraire fut vaincu en 1476 par les Suisses qu’il avait attaqués – soi-disant à la suite du vol d’un chariot de peaux de moutons...

2. La rivalité entre Marius et Sylla ; ce dernier avait fait graver sur un anneau la façon dont Bocchus lui avait livré Jugurtha, ce que Marius ne pouvait supporter, car cela rappelait que ce succès n’était pas entièrement de son fait.

3. Dans la mythologie grecque, celle que Paris attribua à Aphrodite comme prix de beauté, excitant ainsi la jalousie de Pallas et d’Héra, et

s'en va mettre en péril son honneur et sa vie, avec son épée et son poignard : il ne peut vous dire sans rougir quelle est la cause de son duel, tant elle est frivole.

43. Au début, un peu de réflexion suffit, mais sitôt que vous êtes embarqué dans une affaire, vous voilà ficelé. Il vous faut maintenant disposer de grandes ressources, bien plus importantes et plus difficiles à mettre en œuvre. N'est-il pas bien plus aisé de ne pas se mettre dans ce mauvais pas que d'en sortir ? Il faut faire le contraire du roseau, qui produit d'abord une tige longue et droite pour sa première pousse, et qui ensuite, comme s'il était alangui et à bout de souffle, se met à faire des nœuds, fréquents et épais, comme des pauses, qui montrent bien qu'il a perdu sa vigueur et sa constance premières. Il faut au contraire commencer tranquillement et froidement, et garder son souffle et sa vigueur pour le plus fort de la besogne et son achèvement. À leurs débuts, nous guidons les affaires et les tenons à notre merci ; mais par la suite, quand elles sont mises en route, ce sont elles qui nous guident et nous emportent, et nous devons alors les suivre.

44. Savoir ces choses-là ne m'a pourtant pas épargné toute difficulté, et cela ne veut pas dire que je n'aie pas eu souvent à gourmer¹ et brider mes passions. Elles ne sont pas toujours réglées en fonction de ce qui les fait surgir, et leurs débuts sont même souvent rudes et violents. Toujours est-il que les principes énoncés plus haut sont avantageux et profitables, sauf pour ceux qui, même s'ils se comportent comme il faut, n'acceptent aucun profit si leur réputation doit en souffrir. C'est qu'en vérité ce que l'on fait n'a de valeur que pour soi-même. Vous en tirez peut-être du contentement, mais pas plus d'estime envers vous-même pour cela, puisque vous vous étiez préparé avant même d'entrer dans la danse et que le problème soit en vue. Ceci n'est pas seulement vrai dans ces sortes d'affaires, mais dans tous les autres devoirs à accomplir dans la vie : la voie à suivre par ceux qui n'ont en vue que les honneurs est bien différente de celle que suivent ceux qui ont en vue l'ordre et la raison.

45. J'en connais qui se lancent inconsidérément et furieuse-

qui entraîna la Guerre de Troie.

1. La « gourmète » est la chaînette qui relie les deux branches supérieures du mors du cheval.

ment, et ralentissent ensuite leur course. Plutarque dit que ceux qui éprouvent de la mauvaise honte sont mous et accordent plus facilement tout ce qu'on leur demande, mais qu'ils sont aussi plus portés ensuite à manquer de parole, et à se dédire. De la même façon, celui qui entre à la légère dans une querelle, est sujet à en sortir tout aussi légèrement. La difficulté que j'éprouve à m'y lancer m'inciterait plutôt, au contraire, à m'y cramponner une fois que je m'y serais mis et échauffé. Mais ce n'est pas là une bonne façon de faire que celle qui consiste à se dire : puisque tu y es, marche ou crève ! « Entrez-moi mollement, disait Bias, mais poursuivez ardemment. » D'un manque de sagesse, tomber dans un manque de courage, c'est encore pire.

Plutarque
[73], XI.

Diogène Laërce
[38], *Bias*, I,
87.

46. La plupart des accords qui mettent fin à nos querelles d'aujourd'hui sont honteux, et menteurs : nous ne cherchons qu'à sauver les apparences, et pendant ce temps nous trahissons et désavouons nos véritables intentions. Nous replâtrons les faits. Nous savons bien comment nous les avons présentés, et en quel sens, et ceux qui étaient là le savent, ainsi que nos amis à qui nous avons voulu faire sentir notre avantage. C'est aux dépens de notre réputation de franchise et de courage que nous désavouons ce que nous pensons et que nous cherchons refuge dans la fausseté pour trouver un accord. Nous nous démentons nous-mêmes pour rattraper le démenti que nous avons infligé à un autre. Il ne faut pourtant pas regarder si votre action ou votre parole peut avoir une autre interprétation : c'est votre sincère et véritable interprétation qu'il faut désormais maintenir, quoi qu'il vous en coûte. Il s'agit de votre vertu et de votre conscience : ce ne sont pas des choses auxquelles il faut mettre un masque. Laissons ces vils moyens et ces expédients à la chicane du Palais de Justice. Les excuses et réparations que je vois faire tous les jours pour corriger des excès me semblent plus laides que ces excès eux-mêmes. Il vaudrait mieux offenser encore une fois son adversaire que de s'offenser soi-même en faisant semblable amende honorable ! Vous l'avez défié sous le coup de la colère, et vous allez l'apaiser et le flatter de sang-froid, avec toute votre raison ? Vous vous soumettez donc plus que vous ne vous étiez insurgé. Je ne trouve rien d'aussi blâmable dans tout ce que peut dire un gentilhomme que quand il se dédit, ce qui est honteux pour lui quand ce dédit lui est arraché par autorité, car je trouve l'opiniâtreté

plus excusable chez lui que la légèreté.

47. Il m'est aussi facile d'éviter les passions que difficile de les modérer. « *On les arrache plus aisément de l'âme qu'on ne les bride*¹. » Que celui qui ne peut atteindre à cette noble impassibilité stoïcienne vienne se réfugier dans le giron de mon indifférence ordinaire. Ce que ceux-là faisaient par vertu, je m'habitue à le faire par la tournure de mon caractère. C'est dans la région moyenne que résident les tempêtes ; aux deux extrêmes, les philosophes et les paysans se retrouvent en ce qui concerne la tranquillité et le bonheur.

Virgile [99],
II, 490.

*Heureux qui a pu connaître les causes des choses,
Qui a foulé aux pieds les craintes et le destin inexorable,
Et tout ce bruit qu'on fait autour de l'avidé Achéron.
Heureux celui qui connaît les dieux des champs,
Et Pan et le vieux Sylvain, et les nymphes sœurs !*

48. À leur naissance, toutes les choses sont faibles et fragiles ; il faut pourtant avoir l'œil sur les commencements : si on ne voit pas le danger que renferme une chose quand elle est petite, on ne peut plus en trouver le remède quand elle est grande. J'aurais rencontré un million d'obstacles tous les jours, et plus malaisés à avaler en cédant à l'ambition, qu'il ne m'a été difficile d'arrêter l'inclination naturelle qui m'y portait.

Horace [32],
III, 16, vv.
18-19.

*J'ai eu raison de craindre d'attirer les regards
En levant haut la tête...*

*La
"fonction
municipale"*

49. Toutes les actions publiques sont sujettes à d'incertaines et diverses interprétations, car trop de gens en sont juges. Certains disent, à propos de cette fonction municipale qui fut la mienne à Bordeaux – et je suis content d'en dire un mot, non qu'elle le mérite, mais pour qu'elle témoigne de ma conduite dans ces circonstances – que je m'y suis comporté comme un homme trop mou et d'un zèle languissant, et ils ne sont pas loin de la vérité : je m'efforce de tenir mon âme et mes pensées en repos. « *Toujours calme par nature, et maintenant plus en-*

Quintus-
Cicéron [79],
chap. II, fin.

1. Je reprends ici la traduction faite par Montaigne lui-même sur l'« exemplaire de Bordeaux », et barrée ensuite.

core en vieillissant. » Et si parfois elles se laissent aller à accueillir quelque impression rude et qui me pénètre, c'est à la vérité contre mon gré. Mais cette langueur naturelle ne constitue pas une preuve d'impuissance (car le manque d'attention et le manque de jugement sont deux choses différentes), et moins encore une preuve d'ingratitude envers ce peuple qui s'efforça de m'être agréable par tous les moyens dont il put disposer, avant de m'avoir connu aussi bien qu'après, et qui fit encore bien plus pour moi en me confiant de nouveau cette charge qu'en me la donnant la première fois. Je lui veux tout le bien possible, et si l'occasion s'en était présentée, il n'y a rien que je n'aurais fait pour le servir. Je me suis remué pour lui comme je le fais pour moi. C'est un peuple de braves gens, belliqueux et dignes, mais capables aussi d'obéissance et de discipline, et capables d'être utiles dans quelques bons emplois s'ils sont bien guidés. On dit aussi que mes fonctions se sont déroulées sans laisser de marques ni de traces : voilà qui est bien ! On blâme mon inaction à une époque où presque tout le monde était coupable d'en faire trop !

50. Quand le désir m'emporte, mon action peut devenir trépidante. Mais cet excès est l'ennemi de la persévérance. Si l'on veut se servir de moi, à ma façon, il faut me donner des affaires qui nécessitent de la vigueur et de la liberté ; si elles peuvent se régler de façon directe et brièvement, même en comportant des risques, je peux y faire quelque chose. Mais s'il s'agit de projets au long cours, subtils, laborieux et tortueux, alors il vaut mieux s'adresser à quelqu'un d'autre.

51. Les charges importantes ne sont pas toutes difficiles. J'étais prêt à m'engager un peu plus complètement dans la mienne si un grand besoin s'en était fait sentir. Car je suis capable de faire plus que je n'aime faire. Je n'ai négligé, que je sache, aucun effort que le devoir m'ait demandé. Mais j'ai facilement oublié ceux que l'ambition mêle au devoir et couvre de ce nom. Ce sont ceux-là qui le plus souvent remplissent les yeux et les oreilles des hommes, et les contentent. Ce n'est pas la chose, mais son apparence, qui leur plaît. S'ils n'entendent pas de bruit, ils ont l'impression qu'on dort. Mon goût est l'ennemi des comportements bruyants. Je pourrais mettre fin à un trouble sans me troubler, et réprimer des désordres sans que mon humeur en soit changée. Si j'ai besoin de colère ou d'irritation, je l'emprunte,

Cicéron [17],
I, 34.

j'en revêts le masque, car mes manières habituelles sont molles, plutôt fades que rudes. Je ne condamne pas un « premier magistrat » qui dort, pourvu que ceux qui sont sous ses ordres dorment en même temps que lui ; comme les lois... Pour ma part, j'aime une vie qui coule tranquillement, sans éclat, et sans bruit : « *aussi éloignée de la bassesse que de la platitude et de l'orgueil.* » Mon destin le veut ainsi. Je suis né d'une famille qui a vécu sans éclat et sans tumulte, et de si loin qu'on s'en souviennne, particulièrement tournée vers l'honnêteté.

52. Les gens sont maintenant tellement habitués à s'agiter et à se montrer que la bonté, la modération, l'égalité d'humeur, la constance, et toutes les qualités tranquilles et sans éclat ne sont plus perçues. On sent les corps rugueux, mais on manipule sans s'en apercevoir ceux qui sont polis. On ressent la maladie, mais pas la santé, ou fort peu, pas plus que les choses qui nous charment à côté de celles qui nous alarment.¹ C'est agir pour son profit personnel et pour sa réputation, et non pour le bien, que de remettre à plus tard pour le faire en public, ce que l'on pouvait faire à la Chambre du Conseil, de faire en plein midi ce que l'on aurait pu faire la nuit précédente, et de vouloir absolument faire soi-même ce qu'un autre aurait fait tout aussi bien. C'est ainsi que dans la Grèce antique, certains chirurgiens faisaient leurs opérations sur une estrade, à la vue de tous, pour se faire de la clientèle². On pense que les bons règlements ne peuvent être édictés qu'au son de la trompette.

*L'ambition
et ses
ridicules*

53. L'ambition n'est pas un vice de petites gens, ni de modestes entreprises comme les nôtres. On disait à Alexandre : « Votre père vous laissera un grand domaine, facile à gouverner, et pacifique. » Mais ce garçon était envieux des victoires de son père, et de la justice de son gouvernement : il n'aurait pas voulu jouir tranquillement et paisiblement de l'empire du monde. Platon nous montre un Alcibiade qui aimait mieux mourir étant jeune, beau, riche, noble et savant, et tout cela au plus haut

1. Montaigne utilise l'opposition « oignent... poignent », comme dans le dictionnaire aristocratique : « Oignez vilain, il vous poindra, poignez vilain, il vous oindra ». J'ai tenté de trouver une sorte d'équivalent.

2. Ici encore, comme très souvent, Montaigne utilise *deux* mots pour désigner une seule et même chose : dans le contexte, « pratique » et « chalandise ».

point, plutôt que de simplement profiter de sa condition.

54. Cette maladie – l’ambition – est peut-être excusable dans une âme si forte et si entière¹. Quand les petites âmes, naines et chétives, font leurs singeries et pensent donner de l’importance à leur nom pour avoir jugé convenablement une affaire, ou continué à réglementer les tours de garde de la porte d’une ville, ils montrent en cela d’autant plus leur cul qu’ils espèrent se hausser de la tête. Ces petites choses, même bien faites, n’ont ni consistance, ni vie véritable. Elles s’évanouissent dès qu’on en parle, et ne se transmettent que d’un carrefour à un autre. Vous pouvez en parler à votre fils ou à votre valet, comme cet homme de l’antiquité qui, n’ayant pas d’autre auditeur pour se décerner des louanges et d’autre personne consciente de sa valeur, se vantait devant sa chambrière en s’écriant : « Ô Perrette, quel homme savant et galant tu as pour maître ! » Au pire, parlez-en à vous-même, comme le faisait un conseiller au Parlement de ma connaissance qui, après avoir dégorgé à la Chambre du Conseil une cargaison de paragraphes avec un effort extrême, et d’une semblable ineptie, était allé se retirer au pissoir du Palais, où quelqu’un l’entendit murmurer consciencieusement entre ses dents : « *Ce n’est pas à nous, Seigneur, pas à nous mais à ton nom qu’en revient la gloire.* » Que celui qui ne peut payer avec une autre bourse se contente de payer avec la sienne.

Bible [1],
Psaumes,
113, 1.

55. La renommée ne se prostitue pas à si vil prix. Les actions rares et exemplaires auxquelles elle est due ne supporteraient pas la compagnie de cette foule innombrable des petites actions quotidiennes. Vos titres seront gravés dans le marbre tant qu’il vous plaira pour avoir fait restaurer un pan de mur ou curer un ruisseau public ; mais les hommes doués de jugement ne feront pas cela. La renommée ne suit pas forcément le bienfait si la difficulté ou l’étrangeté n’y sont joints. Et selon les Stoïciens, la simple estime n’est pas due à toute action née² de la vertu : ils ne

1. Celle d’Alexandre dans la rédaction initiale. Sur l’« exemplaire de Bordeaux », on voit que Montaigne a rajouté à la main l’exemple d’Alcibiade, mais que, comme souvent, il n’a pas pris la peine de modifier la suite en conséquence... « dans des âmes » eût été nécessaire après ce nouvel exemple.

2. Dans l’« exemplaire de Bordeaux » on lisait : « qui n’ait de la vertu » mais l’apostrophe a été barrée à la main. Le texte de 1595 reprend « n’ait » sans tenir compte de la correction, mais je traduis ici en suivant la leçon de

Cicéron [17],
II, 22.

veulent pas que l'on sache gré à celui qui, par tempérance, s'abstient d'une vieille femme aux yeux chassieux. Ceux qui ont connu les admirables qualités de Scipion l'Africain, lui dénie la gloire que Panétius lui attribue pour avoir refusé les dons qu'on lui faisait, estimant que cette gloire n'était pas seulement la sienne, mais celle de son siècle tout entier.

Cicéron [15],
II, 15.

56. Nous avons les plaisirs qui conviennent à notre destin ; n'usurpons pas ceux de la grandeur : les nôtres sont plus naturels, et d'autant plus solides et sûrs qu'ils sont plus modestes. Puisque ce n'est pas par souci de conscience que nous refusons l'ambition, au moins refusons-là par ambition : dédaignons cette soif de renommée et d'honneurs, médiocre et mendicante, qui fait que nous la quémandons auprès de toutes sortes de gens – « *Quelle gloire, celle que l'on peut trouver au marché !* » – par des moyens méprisables et à vil prix. C'est un déshonneur d'être ainsi honoré. Apprenons à ne pas être plus avides de gloire que nous ne sommes capables de la mériter. Se vanter de toute action utile mais insignifiante, cela est bon pour les gens pour qui elle est extraordinaire et rare : ils veulent la hisser au niveau du prix qu'elle leur coûte. Plus une action est éclatante, et plus j'en rabats sur sa valeur, parce que je me demande si elle n'a pas été faite plus pour être éclatante que pour être bonne. Mise à l'étalage, elle est vendue à moitié prix¹. Les actions qui échappent des mains de leur auteur tout simplement et sans faire de bruit ont bien plus de valeur : si quelque honnête homme les remarque ensuite, et les sort de l'ombre pour les amener à la lumière, c'est à cause de leur valeur propre. « *Je trouve bien plus louable ce qui se fait sans ostentation et loin des yeux de la foule.* »

Cicéron [20],
II, 26.

57. [Dans ma fonction de Maire] il suffisait que je conserve et maintienne les choses en l'état : cela ne fait pas de bruit, et on ne s'en aperçoit pas. L'innovation, elle, ne manque pas de lustre ; mais elle est impossible en ce temps où nous en sommes harcelés et devons nous défendre des nouveautés... S'abstenir de

l'« exemplaire de Bordeaux » qui me semble juste.

1. L'expression de Montaigne « à demi vendu » est ambiguë. Les traducteurs anglais (Frame [27], ou Cotton [22], évitent habilement de se prononcer en écrivant « half-sold »... A. Lanly [53], écrit de son côté « à demi vendue », tout en indiquant en note « Il semble que cela signifie qu'elle a perdu la moitié de son prix. » En fonction du contexte, c'est cette interprétation qui me semble la plus probable.

faire quoi que ce soit est souvent une attitude aussi généreuse que celle qui consiste à agir – mais elle est moins visible. Et le peu que je vaux est presque entièrement de ce genre-là. En somme, dans cette charge, on peut dire que les circonstances ont suivi mon tempérament : ce dont je leur sais gré. Est-il quelqu'un qui désirerait être malade pour voir son médecin à l'œuvre ? Et ne faudrait-il pas fouetter le médecin qui voudrait que nous ayons la peste pour pouvoir mettre son art en pratique ? Je n'ai pas eu cette attitude inique et assez courante qui consiste à désirer que les affaires de la cité connaissent des troubles et des difficultés qui viennent rehausser et honorer mon gouvernement : j'ai au contraire fait de mon mieux pour que tout se passe dans le calme et la facilité.

58. Celui qui ne veut pas me savoir gré personnellement de l'ordre, de la douce et muette tranquillité qui ont accompagné ma conduite des affaires publiques ne peut pas, du moins, me priver de la part qui m'en revient du fait que j'ai eu de la chance. Je suis ainsi fait : j'aime autant être chanceux que sage, et devoir mes succès entièrement à la grâce de Dieu qu'à l'entremise de mon action. J'avais bien clairement exposé à tout le monde mon peu d'habileté au maniement des affaires publiques ; mais c'est pis que cela : ce manque d'habileté ne me déplaît guère, et je ne cherche pas à le guérir, étant donné la façon de vivre que je me suis fixée. Dans ce que j'ai fait, je n'ai pas non plus connu de grandes satisfactions personnelles. Mais je suis parvenu à peu près à ce que je m'étais promis de faire, et j'en ai fait bien plus que ce que j'avais promis à ceux à qui j'avais affaire. C'est que je promets généralement un peu moins que ce que je puis faire, et que ce que j'espère pouvoir tenir. Je suis sûr de n'avoir laissé derrière moi ni offense ni haine. Quant à y laisser désir et regret de moi, je sais du moins que ce n'est pas ce que j'ai le plus recherché.

Moi, me fier à ce monstre ?

Tu veux donc que j'oublie ce qui se cache

Sous la face paisible et les flots tranquilles de la mer ?

Virgile [97],

V, vv.

849-851.

Chapitre 11

Sur les boîtes

1. Il y a deux ou trois ans que l'on a raccourci l'année en France de dix jours. Que de changements devaient suivre cette réforme ! C'était véritablement remuer le ciel et la terre à la fois... Et pourtant, rien n'a changé : mes voisins trouvent le moment où il faut faire leurs semailles, leur récolte, celui qui est opportun pour leurs affaires, les jours qui sont nuisibles et propices, et tout cela à l'endroit même où ils avaient placé de tout temps ces choses-là. L'erreur n'affectait en rien nos façons de faire, et sa correction n'y change rien. C'est qu'il y a tant d'incertitude en tout ! Et tant notre perception des choses est grossière, obscure, et obtuse. On dit que cette mise à jour aurait pu être faite de façon moins malcommode : en soustrayant, pendant quelques années, comme le fit Auguste, le jour supplémentaire des années bissextiles, qui de toutes façons est un jour de gêne et de trouble, jusqu'à ce que l'on soit parvenu à combler le décalage (ce qui n'est même pas le cas avec cette correction, puisque nous conservons un arriéré de quelques jours). On aurait d'ailleurs pu, du même coup, prévoir l'avenir, en ordonnant qu'après le retour d'un certain nombre d'années, ce jour extraordinaire soit toujours supprimé, de sorte que l'erreur de nos comptes ne puisse plus désormais excéder vingt-quatre heures.

2. C'est que nous n'avons pas d'autre façon de calculer le temps que de compter les années. Il y a si longtemps que les hommes font ainsi ! Et c'est pourtant une méthode que nous n'avons pas encore bien fixée, au point que chaque jour nous

*Le
calendrier
grégorien.*

nous demandons comment les autres peuples s’y sont pris, et quelle forme ils lui ont donnée. Que dire de ce que racontent certains, que les cieux se resserrent vers nous en vieillissant, et nous plongent dans l’incertitude en ce qui concerne le décompte des heures et des jours ? Et même en ce qui concerne les mois, si l’on en croit Plutarque, qui dit que de son temps l’astronomie n’avait pas encore été capable de déterminer le mouvement de la lune ? Nous voilà bien, pour tenir le registre des choses du passé !

3. Je rêvassais à l’instant, comme souvent, sur le fait que la raison humaine est un instrument libre et flou, ô combien ! Je vois bien que d’ordinaire les hommes préfèrent rechercher la raison des faits qu’on leur soumet, plutôt que d’en chercher la vérité : ils négligent les présupposés, mais examinent avec soin les conséquences ; ils négligent les faits et s’empressent d’en chercher les causes. Plaisants chercheurs de causes ! La connaissance de celles-ci ne concerne que celui qui a la conduite des choses – non à nous, qui nous contentons de les subir, et qui en avons l’usage parfaitement plein, en fonction de nos besoins, sans en pénétrer l’origine ni l’essence. Le vin n’est pas plus agréable à celui qui en connaît les qualités premières – au contraire. Le corps et l’âme suspendent et altèrent d’eux-mêmes leur droit à l’usage des choses de ce monde en y mêlant des prétentions de science. Nous sommes sensibles aux effets, mais nullement aux moyens¹. La détermination des choses et leur attribution sont le fait du commandement et de la maîtrise, de même que leur acceptation est le fait de l’apprentissage et de la sujétion. Mais revenons à nos habitudes.

4. On commence² généralement ainsi : « Comment cela peut-il être ? » Mais il faudrait dire : « Est-ce que cela est ? » Notre raison est capable de tisser cent autres mondes, et d’en trouver les principes et l’organisation : elle n’a besoin ni de matière, ni de support. Laissez-la courir, elle bâtit aussi bien sur le vide

1. Cette phrase ne figure que dans l’édition de 1595. Dans l’« exemplaire de Bordeaux », le passage qui suit (manuscrit et en partie raturé) y est également différent : « *Le déterminer et le sçavoir, comme le doner, appartient a la regence et a la maistrise : a l’inferiorité, subjection et apprentissage appartient le jouyr, l’accepter* »

2. Dans l’« exemplaire de Bordeaux », le texte imprimé de 1588 a ici : « On passe par-dessus les effets mais on en examine soigneusement les conséquences. »

que sur le plein, et avec du néant qu’avec de la matière.

Capable de donner du poids à la fumée.

Perse [63], V,
v. 20.

5. Dans presque tous les cas, je trouve qu’il faudrait dire : « Il n’en est rien », et j’emploierais volontiers cette réponse, mais je n’ose, car on s’écrierait que c’est un faux-fuyant dû à la faiblesse de mon esprit et à mon ignorance. Il me faut donc généralement bavarder par souci de bonne compagnie, et traiter de sujets et récits légers auxquels je ne crois pas du tout. Il faut dire aussi qu’il est un peu brutal et grossier de nier tout net un fait que l’on vous soumet. Et la plupart du temps, les gens ne manquent pas d’affirmer qu’ils ont vu cela, surtout quand il s’agit de choses qu’il est difficile de faire croire ; ou bien ils citent des témoins dont l’autorité va arrêter notre contradiction. C’est donc pour cela que nous connaissons les fondements et les modalités de mille choses qui n’ont jamais existé. Et tout le monde se dispute sur mille sujets, dont le pour et le contre sont faux ! « *Le faux est si proche du vrai que le sage doit éviter de se risquer en terrain si périlleux.* »

*Pour
l’esprit
critique.*

Cicéron [12],
II, 21.

6. La vérité et le mensonge ont le même visage, le même port, le même goût, la même allure : nous les regardons d’un même œil. Je trouve que nous ne faisons pas seulement preuve de lâcheté face à la tromperie, mais que nous cherchons à nous y laisser enfermer, et que nous poussons les gens à le faire. C’est que nous aimons à nous embrouiller dans ce qui est vain, parce que c’est là quelque chose qui est conforme à notre être propre.

7. J’ai eu dans ma vie l’occasion d’assister à la naissance de plusieurs récits fabuleux. Même s’ils sont morts dès leur naissance, nous ne pouvons nous empêcher d’imaginer le cours qu’ils auraient pris s’ils avaient vécu. Car il suffit de tenir le bout du fil pour en dévider autant qu’on le veut ; et il y a plus loin de rien à la plus petite chose du monde qu’il n’y en a de celle-là jusqu’à la plus grande. Or les premiers à se régaler de ce début de choses étranges se mettent à répandre leur histoire et, sentant bien par les résistances qu’on leur oppose où se trouvent les choses difficiles à faire admettre, calfeutrent cet endroit avec quelque faux élément. Outre cela « *à cause de la tendance innée chez l’homme à développer des rumeurs* », nous nous faisons naturellement scrupule de ne pas rendre ce qu’on nous a prêté sans

Tite-Live
[93], XXVIII,
24.

quelque intérêt usuraire, et ajouts de notre cru. L'erreur individuelle engendre l'erreur publique, et celle-ci, à son tour, engendre l'erreur individuelle. Ainsi toute cette construction va-t-elle en s'étoffant, et se renforçant, de main en main, au point que le témoin le plus éloigné en est mieux instruit que le plus voisin, et le dernier informé en est bien plus persuadé que le premier. C'est là une progression naturelle, car quiconque croit quelque chose estime que c'est un devoir de charité d'en persuader un autre, et pour ce faire, ne craint pas d'y ajouter quelque chose de son invention, qu'il juge nécessaire pour que son récit vienne à bout de la résistance qu'il rencontre chez l'autre, et combler le manque qu'il croit observer chez lui.

8. Moi-même, qui me fais particulièrement scrupule de mentir et qui ne me soucie guère de donner du crédit et de l'autorité à ce que je dis, je m'aperçois pourtant que dans les questions dont j'ai à traiter, lorsque je suis échauffé par la résistance qu'un autre m'y oppose ou par la chaleur même de ma narration, je grossis et enfle mon sujet, par la voix, les mouvements, la vigueur et la force des mots, ainsi que par extension et amplification – et non sans dommage pour la simple vérité. Mais je m'y prends pourtant de telle façon que, au premier qui me calme, et me demande la vérité toute nue et crue, je quitte soudain mon exaltation et la lui donne, sans exagération, sans emphase ni remplissage. Une façon de parler vive et bruyante comme la mienne s'emporte facilement jusqu'à l'hyperbole.

9. Il n'est rien vers quoi les hommes soient plus couramment tendus qu'à faire passer leurs opinions. Quand les moyens ordinaires pour cela ne nous suffisent pas, nous y ajoutons le commandement, la force, le fer et le feu. Il est bien triste d'en être réduits à ce point que la meilleure pierre de touche de la vérité soit la multitude des croyants, quand, dans la foule, le nombre des fous surpasse à ce point celui des sages. « *Comme si rien n'était aussi répandu que l'absence de jugement.* » « *Quelle autorité peut tirer la sagesse d'une multitude de fous ?* » C'est une chose difficile que de maintenir son jugement contre les opinions communes. La conviction première, qui vient au sujet lui-même, s'empare d'abord des gens simples ; et à partir de là, elle se répand chez ceux qui ont un certain savoir et du jugement, du fait de l'autorité qu'elle a acquise par le nombre et l'ancienneté

Cicéron [14],
II, 39.

Saint Augustin [5], VI,
10.

des témoignages. Pour moi, quand je n'en crois pas un, je n'en crois pas cent fois un, et je ne juge pas non plus les opinions selon leur ancienneté.

10. Il y a peu de temps, un de nos princes¹, dont la goutte avait gâté la bonne constitution et le caractère allègre, se laissa persuader par le récit que l'on faisait des merveilleuses interventions d'un prêtre qui, par le moyen de paroles et de gestes guérissait toutes les maladies, tant et si bien qu'il fit un long voyage pour aller le consulter. La force de son imagination persuada si bien ses jambes qu'elles en furent comme endormies pour quelques heures, et qu'il put s'en servir, ce qu'elles ne savaient plus faire depuis longtemps. Si le hasard avait permis à cinq ou six affaires comme celle-là de s'accumuler, ils auraient pu faire de ce « miracle » une réalité. On trouva par la suite tant de naïveté et si peu d'habileté chez l'architecte de telles œuvres qu'on ne le jugea même pas digne d'un châtimement, et c'est certainement ce que l'on ferait dans la plupart des cas de ce genre si on les regardait de près et sur place. « *Nous sommes étonnés par les choses que nous voyons de loin.* » C'est ainsi que notre vue nous présente souvent des images étranges qui s'évanouissent quand nous nous en approchons : « *La vérité ne suffit jamais à la renommée.* »

Sénèque [84],
CXVIII.

Quinte-Curce
[77], IX, 2.

11. Il est étonnant de voir comment de si fortes convictions ont eu des débuts anodins, sont nées de causes frivoles. Cela même empêche de s'informer à leur sujet, car pendant que l'on recherche les causes et les fins fortes, importantes, et dignes d'un si grand nom, on perd de vue les vraies : elles échappent à notre vue du fait de leur petitesse. Et il est vraiment nécessaire de faire appel à un enquêteur compétent, attentif et subtil dans ce genre de recherche ; il faut qu'il soit impartial, et sans idées préconçues. Jusqu'à présent, tous ces miracles et événements étranges ne se sont pas montrés à moi. Je n'ai vu dans le monde rien de plus extraordinaire et de prodigieux que moi-même : on se fait à n'importe quelle étrangeté au fil du temps et par la force de l'habitude ; mais plus je m'examine et me connais, plus mon anomalie me frappe et m'étonne, et moins je me comprends !

12. Le droit de susciter et propager des événements de

1. Peut-être M. de Nemours, mort en 1585.

*Un
“miracle”*

ce genre appartient en premier au hasard. Comme je passais avant-hier dans un village à deux lieues de chez moi, j'ai trouvé l'endroit encore tout chaud d'un miracle qui venait d'être éclairci, mais dont tout le voisinage s'était occupé pendant plusieurs mois, et dont les provinces voisines commençaient à s'émouvoir et les gens de toutes conditions y accourir en grosses troupes. Un jeune homme de l'endroit s'était amusé une nuit à simuler dans sa maison la voix d'un esprit, sans autre idée sur le moment que de faire une bonne farce. Mais celle-ci avait un peu mieux réussi qu'il ne l'avait espéré, et pour la renforcer encore un peu, il y avait associé une fille du village, complètement simplette et niaise, et pour finir, ils furent même trois de même âge et même valeur à y prendre part. De prêches domestiques ils en vinrent aux prêches publics, se cachant sous l'autel de l'église, ne parlant que de nuit et défendant qu'on y apporte la moindre lumière. Les paroles qu'ils proféraient visaient à la conversion du Monde et agitaient la menace du Jugement Dernier, car ce sont là en effet les sujets sous l'autorité desquels l'imposture se cache le plus aisément. Ils en vinrent à simuler quelques visions et actes si niais et ridicules que c'est à peine s'il en est d'aussi grossiers dans les jeux des enfants ; mais pourtant, si la chance avait voulu leur accorder un peu de ses faveurs, qui sait jusqu'où ces plaisanteries seraient allées ? Ces pauvres diables sont en prison à l'heure qu'il est ; ils subiront probablement le chatiement de la sottise commune ; mais je me demande si quelque juge ne se vengera pas, sur eux, de la sienne ? On voit clair dans cette affaire parce qu'elle a été révélée au grand jour ; mais dans plusieurs autres du même genre, où notre connaissance est prise en défaut, je pense qu'il nous faudrait suspendre notre jugement, aussi bien pour les rejeter que pour les accepter.

13. Il se commet beaucoup d'erreurs dans le monde, ou pour le dire plus hardiment, toutes les erreurs du monde viennent de ce qu'on nous apprend à craindre de reconnaître notre ignorance, et que nous sommes contraints d'accepter tout ce que nous ne pouvons réfuter. Nous parlons de tout en termes catégoriques et dogmatiques. Le style usuel dans la Rome ancienne voulait que la déposition d'un témoin oculaire, tout comme ce qu'un juge ordonnait avec son savoir le plus sûr, devait se faire sous cette forme : « Il me semble. » On me fait haïr des choses vraisem-

blables quand on me les présente comme infaillibles. J'aime ces mots, qui amollissent et modèrent la témérité de nos déclarations : *Peut-être, en quelque façon, quelque, on dit, je pense*, et autres semblables expressions. Si j'avais eu à éduquer des enfants, je leur aurais si bien mis en la bouche cette façon de répondre en questionnant, plutôt qu'en décidant : « *Qu'est-ce à dire ? Je ne comprends pas cela. Il se pourrait. Est-ce vrai ?* » qu'ils seraient demeurés à soixante ans comme des apprentis, plutôt que de se donner l'air de savants à dix ans, comme ils le font. Celui qui veut se guérir de son ignorance doit commencer par la confesser. Iris est la fille de Thaumantis¹. L'étonnement est le fondement de toute philosophie, la recherche son progrès, l'ignorance son terme. Mais il y a vraiment une ignorance forte et digne, qui ne le cède en rien en honneur et en courage à la connaissance : telle que pour la concevoir, il ne faut pas moins de savoir que pour concevoir la connaissance.

14. Dans mon enfance, j'ai vu un compte rendu que Corras, conseiller au Parlement de Toulouse, avait fait imprimer, sur un événement étrange : un homme² qui se faisait passer pour un autre. Il me sembla, je m'en souviens (et j'ai oublié le reste), qu'il avait fait de l'imposture de celui qu'il jugea coupable quelque chose de si extraordinaire et qui dépassait tellement notre connaissance – comme la sienne, à lui qui pourtant était juge – que je le trouvai bien hardi de rendre un arrêt qui le condamnait à être pendu. Admettons plutôt une forme d'arrêt qui dise : « La Cour n'y comprend rien », plus librement et plus ingénument que ne le firent les Aréopagites qui, se trouvant aux prises avec une affaire qu'ils ne pouvaient parvenir à élucider, ordonnèrent que les parties devraient comparaître cent ans plus tard.

15. Les sorcières de mon voisinage peuvent craindre pour leur vie à chaque fois qu'un nouvel auteur vient étayer leurs visions. Pour relier les exemples que la parole divine nous donne de ces choses-là, exemples absolument certains et irréfutables, et les relier aux événements de notre vie moderne, il faut une intelligence autre que la nôtre, puisque nous n'en voyons ni les causes ni les moyens. Peut-être appartient-il à ce seul et tout-puissant

*Les
sorcières*

1. Dans Platon [66], XI, § 155, Iris est la messagère des dieux, fille du centaure Thamas (Thaumantis au génitif), dont le nom signifie *étonnement*.

2. Selon P. Villey [49], il s'agirait du cas du faux Martin Guerre.

témoignage de nous dire : « Celui-ci est un sorcier, celle-là une sorcière, et non cet autre. » Il faut s'en remettre à Dieu en cette matière, c'est vraiment le cas, et non pas à un homme quelconque, frappé lui-même d'étonnement par ce qu'il nous raconte – ce qui est bien normal, s'il n'a pas perdu toute sa raison – que ce soit à propos d'un autre ou à propos de lui-même.

16. Je suis un peu lourdaud, je m'attache à ce qui est matériel et vraisemblable, évitant les reproches antiques : « *Les hommes croient surtout ce qu'ils ne comprennent pas*¹. » « *L'esprit humain a tendance à ajouter foi aux choses obscures.* » Je vois bien que je suscite la colère : on me défend de douter de ces choses-là, sous peine d'injures abominables. Voilà bien une nouvelle façon de persuader ! Mais grâce à Dieu, ma croyance ne se manipule pas à coups de poing. Que l'on réprimande ceux qui accusent l'opinion générale d'être fausse : moi je ne l'accuse que d'être hardie et difficile à croire. Et je condamne avec tout le monde l'opinion opposée, quoique moins catégoriquement². Celui qui impose son point de vue par défi et autorité montre que la raison n'y est pas pour grand-chose. Dans une « dispute » d'école, verbale, que les tenants aient autant d'apparence de raison que leurs contradicteurs – soit. « *Que l'on dise que ces choses sont vraisemblables, mais qu'on ne les affirme pas.* » Mais quant aux conséquences pratiques qu'ils en tirent, les seconds ont l'avantage : quand il s'agit de tuer des gens, il faut que tout soit clair, lumineux et net, et notre vie est bien trop réelle, trop essentielle, pour servir de caution à des événements surnaturels et fantastiques. Ceux qui usent de drogues et autres poisons, je ne les défends pas : ce sont des meurtriers, et de la pire espèce. Et pourtant, même à ce propos, on dit qu'il ne faut pas toujours se fonder sur les aveux des gens : on en a vu, parfois, s'accuser d'avoir tué des personnes que l'on a retrouvées ensuite en bonne santé et bien vivantes.

17. En ce qui concerne les autres accusations extravagantes dont je vais parler, je dirais volontiers qu'un homme, quelque réputation qu'il puisse avoir, ne doit être cru que pour ce qui

1. Auteur inconnu.

2. Dans l'« exemplaire de Bordeaux » figure ici la citation latine de Cicéron que l'on trouve un peu plus loin dans l'édition de 1595 – et d'ailleurs mal placée.

Tacite [88], I, 22.

Cicéron [12], II, 27.

relève de l'humain ; pour ce qui est au-delà de ce que l'on peut concevoir, pour les événements surnaturels, il ne faut seulement y croire que quand une approbation surnaturelle elle-même leur a conféré autorité. Ce privilège qu'il a plu à Dieu de donner à certains de nos témoignages ne doit pas être avili ni transmis à la légère. J'ai les oreilles rebattues de mille histoires de ce genre : « Trois personnes l'ont vu tel jour, du côté du soleil levant. » « Trois autres l'ont vu le lendemain, au couchant, à telle heure, en tel endroit, vêtu ainsi... » En vérité, je ne me croirais pas moi-même sur un tel sujet ! Et combien je trouve plus naturel, plus vraisemblable, que deux hommes mentent, plutôt que d'en croire un qui en douze heures passe, comme les vents, d'orient en occident ? N'est-il pas bien plus naturel de considérer que c'est notre entendement qui est transporté par la volubilité d'un esprit détraqué, plutôt que d'admettre que l'un d'entre nous puisse s'envoler, sur un balai, par le tuyau de sa cheminée, en chair et en os, par les soins d'un esprit étranger ? Inutile de chercher des illusions venues du dehors, et inconnues : nous sommes perpétuellement agités d'illusions intimes, d'illusions qui sont bien les nôtres. Il me semble qu'on est pardonnable de ne pas croire à des choses surnaturelles pour autant que l'on puisse en donner une explication naturelle ; et je suis de l'avis de saint Augustin qu'il vaut mieux pencher vers le doute que vers l'assurance à propos des choses dont la preuve est difficile à apporter et qu'il est dangereux de croire.

18. Il y a quelques années, comme je passais par les terres d'un souverain, celui-ci, pour me faire une faveur, et pour combattre mon incrédulité, me fit la grâce de me faire voir en sa présence et dans un lieu particulier, dix ou douze prisonniers de ce genre. Parmi eux, une vieille femme, vraiment sorcière par sa laideur et ses difformités, et réputée depuis longtemps dans cette profession. Je pus voir les preuves et les libres confessions et je ne sais quel signe peu discernable sur cette pauvre vieille ; je me suis renseigné, j'ai parlé le plus que j'ai pu, et y prêtant toute mon attention ; et l'on sait que je ne suis pas homme à laisser ligoter mon jugement par des idées préconçues. À la fin,

Tite-Live
[93], VIII, 18.

et en conscience, je leur eusse plutôt ordonné de l'ellébore¹ que de la ciguë... « *Leur cas me semble plus relever de la folie que du crime.* » Mais la justice a des façons bien à elle de corriger ces maladies...

19. En ce qui concerne les objections et les arguments que des hommes estimables m'ont fait là comme ailleurs, je n'en ai pas entendu qui m'aient convaincu, et pour lesquels il n'y ait pas d'explication plus vraisemblable que leurs conclusions. Il est bien vrai que les arguments qui se fondent sur l'expérience et sur les faits, ceux-là je ne peux les dénouer : c'est qu'on n'en voit jamais le bout, et je les tranche souvent comme le fit Alexandre pour le « nœud gordien »². Car c'est tout de même donner bien du prix à ses conjectures que de faire brûler vif un homme à cause d'elles... On raconte des choses extraordinaires dans bien des exemples, et notamment ce que dit Praestantius à propos de son père qui, endormi et plongé dans un sommeil plus profond qu'à l'ordinaire, s'imaginait être une jument et servir de bête de somme à ses soldats ; et ce qu'il imaginait, il le faisait réellement. Si les songes des sorciers se matérialisent ainsi, si nos songes peuvent parfois s'incarner et devenir réalité, je ne crois pourtant pas que notre volonté puisse en être tenue pour responsable devant la justice.

20. Ce que je dis là, je le dis comme quelqu'un qui n'est ni juge ni conseiller du roi, et qui estime qu'il est bien loin d'en être digne : je suis un homme du commun, né pour et voué à l'obéissance envers la raison publique, dans ce que je fais et ce que je dis. Celui qui se servirait de mes rêveries pour porter préjudice à la loi la plus élémentaire, ou à une opinion, une coutume de son village se ferait grand tort, et m'en ferait tout autant. Car dans ce que je dis, je ne garantis en effet rien d'autre que le fait de l'avoir pensé à ce moment-là, une pensée désordonnée, et vacillante. C'est pour le plaisir de causer que je parle de tout, et de rien, et que je donne mon avis. « *Et je n'ai pas honte, moi,*

Cicéron [20],
I, 25.

1. L'ellébore est une plante qui passait dans l'antiquité pour guérir la folie. Quant à la ciguë, elle contient un poison que l'on faisait boire à Athènes aux condamnés : ce fut le cas de Socrate, selon le récit qu'en fit Platon (*Apologie de Socrate*).

2. Anecdote célèbre dans l'antiquité : Alexandre ne pouvant défaire le nœud qui lui était soumis (dans la ville de Gordion, en Phrygie), tira son épée et le trancha.

d'avouer que j'ignore ce que j'ignore. »

21. Je ne serais pas si hardi pour parler si je savais que l'on va croire ce que je dis. Voici par exemple ce que je répondis à un grand personnage qui se plaignait de la dureté et de l'ardeur de mes exhortations : « Comme je vous sens tendu et préparé dans une direction, je vous propose l'autre, avec tout le soin qu'il m'est possible, pour éclairer votre jugement, et non pour le contraindre ; c'est Dieu qui tient en mains vos sentiments et vous permettra de choisir. » Je ne suis pas présomptueux au point de vouloir que mes opinions puissent pousser les gens vers quelque chose d'aussi important ; le destin ne les a pas préparées à avoir des conséquences aussi élevées et aussi graves. Certes, je change très souvent d'humeur et j'ai des opinions si variées qu'elles décevraient mon fils si j'en avais un. Que dire encore ? Les opinions les plus fondées ne sont pas toujours les plus agréables pour l'homme, tant sa nature demeure sauvage.

22. Avec à propos – ou hors de propos ? Peu importe – on dit couramment en Italie que celui qui n'a pas couché avec la boiteuse ne connaît pas les vraies douceurs de Vénus. Le hasard, ou quelque événement particulier, a mis ce mot il y a longtemps dans la bouche du peuple, et il se dit des hommes comme des femmes. C'est ce que la reine des Amazones, en effet, répondit au Scythe qui lui proposait de faire l'amour : « le boiteux le fait mieux. » Dans cette république de femmes, pour fuir la domination des mâles, elles leur estropiaient dès l'enfance les bras, les jambes, et autres parties qui leur donnaient avantage sur elles, et ne se servaient d'eux que pour ce à quoi nous nous servons d'elles chez nous. J'aurais pu dire que le mouvement irrégulier de la boiteuse fournissait probablement quelque plaisir supplémentaire à la chose, et quelque douceur supplémentaire à ceux qui en font l'essai ; mais je viens d'apprendre que la philosophie ancienne a traité de ce sujet : elle a déclaré que les jambes et les cuisses des boiteuses, ne recevant pas les aliments qui leur sont dûs à cause de leur imperfection, il en découle que les parties génitales qui se trouvent au-dessus sont plus pleines, plus nourries, et plus vigoureuses ; ou bien que ce défaut empêchant de prendre de l'exercice, ceux qui en sont affligés dissipent moins leurs forces, et peuvent donc se consacrer plus complètement aux jeux de Vénus. C'est

Érasme [25],
II, IX, 40

Aristote [4],
sect. X,
probl. 26.

aussi la raison pour laquelle les Grecs décriaient les tisserandes, disant qu'elles étaient plus « chaudes » que les autres, à cause du métier qu'elles font, qui les rend sédentaires et les empêche de prendre de l'exercice physique. À ce compte-là, nous pouvons trouver raison à tout ! Des tisserandes de chez nous, je pourrais dire aussi bien que ce trémoussement que leur cause leur ouvrage, alors qu'elles sont assises, les éveille et les sollicite, comme le font, chez les dames, les secousses et tremblements de leurs voitures.

23. Ces exemples ne plaident-ils pas en faveur de ce que je disais au début, à savoir : que nos raisonnements anticipent souvent sur le fait, et que l'étendue de leur juridiction est infinie, au point qu'ils jugent et s'exercent sur le néant lui-même et sur ce qui n'est pas. En plus de la facilité avec laquelle nous forgeons des raisons à toutes sortes de songes, notre imagination se montre également fort apte à se laisser impressionner par des choses fausses quand elles se présentent sous de bien frivoles apparences : c'est sur la seule autorité de l'usage ancien et courant de ce proverbe que je me suis autrefois persuadé que j'avais eu plus de plaisir avec une femme parce qu'elle n'était pas bien droite, et que j'ai mis cela au compte de ses grâces !

Le Tasse [89],
p. 11.

24. Le Tasse, quand il compare la France avec l'Italie, dit avoir remarqué que nous avons les jambes plus grêles que les gentilshommes italiens, et il attribue cela au fait que nous sommes continuellement à cheval. Mais c'est de la même constatation que Suétone tire la conclusion contraire, quand il dit, à l'inverse, que Germanicus avait rendu ses jambes plus grosses par la pratique continue de cet exercice. Il n'est rien de si malléable et de si peu réglé que notre intelligence : c'est le soulier de Théràmène, bon pour les deux pieds ! Elle est double et diverse, et les choses sont doubles et diverses. « Donne-moi un drachme d'argent disait un philosophe cynique à Antigonos. — Ce n'est pas un présent de roi, répondit-il. — Alors donne-moi un *talent*. — Ce n'est pas un présent pour un Cynique ! »

Suétone [83],
Caligula, III.

Plutarque
[73], xxxi.

Virgile [99],
I, v. 89 sq.

*Il se peut que la chaleur dilate des voies cachées
Par où le suc arrive aux plantes nouvelles,
Ou durcisse le sol et rétrécisse ses veines,
Le protégeant contre les pluies fines, les ardeurs du soleil
Ou le froid pénétrant du Borée.*

25. *Toute médaille a son revers*¹. Voilà pourquoi Clitomachos disait que Carnéade² avait fait plus que les travaux d’Hercule en arrachant de l’esprit des hommes le « consentement », c’est-à-dire l’opinion, et les jugements téméraires. Cette idée de Carnéade, si forte, est à mon avis très ancienne, elle est née en réaction contre l’impudence de ceux qui font profession de savoir, et de leurs prétentions démesurées. On avait mis Ésope en vente, avec deux autres esclaves. L’acheteur s’enquit de ce que savait faire le premier ; pour se faire valoir, il répondit monts et merveilles. Le deuxième en fait autant, ou plus. Quand ce fut le tour d’Ésope, et qu’on lui eut demandé à lui aussi ce qu’il savait faire : « Rien, dit-il, car ces deux-là ont tout dit à l’avance ; ils savent tout. » C’est ce qui s’est passé dans la philosophie. L’orgueil de ceux qui attribuaient à l’esprit humain la possibilité de tout connaître provoqua chez les autres, par irritation et par émulation, cette opinion qu’il n’est capable de rien connaître du tout. Ceux qui sont du côté de l’ignorance ont des opinions aussi extrêmes que ceux qui sont du côté de la connaissance. Comme s’il fallait démontrer que l’homme est immodéré en toute chose, et qu’il ne connaît d’autre limite que celle de la nécessité et de l’impossibilité d’aller plus loin.

Lucien de Samosate
[80].

1. Proverbe italien.

2. Philosophe grec qui vécut de 219 à 129 environ, et qui mettait en doute la possibilité de parvenir à une certitude à propos de quoi que ce soit.

Chapitre 12

Sur la physionomie

1. La majorité de nos opinions découlent de l'autorité et reposent sur la foi accordée à autrui. Il n'y a pas de mal à cela, car nous ne saurions guère les choisir par nous-mêmes, à une époque aussi médiocre que la nôtre. Nous n'approuvons les raisonnements de Socrate, d'après l'image que ses amis nous en ont laissée, que pour nous conformer à leur approbation générale. Ce ne peut être par la connaissance que nous en avons : ils ne sont pas conformes à nos usages, et si maintenant quelque chose de semblable apparaissait, bien peu de gens lui attacheraient du prix.

2. Nous ne sommes sensibles qu'aux grâces extrêmes, bouffies et enflées par artifice : celles qui relèvent seulement du naturel et de la simplicité échappent facilement à une vue aussi grossière que la nôtre ; leur beauté délicate et cachée demande une vue bien nette et claire pour découvrir leur lumière secrète. Le naturel n'est-il pas, selon nous, cousin germain de la sottise, et digne de reproches ? Socrate donnait à son esprit un mouvement naturel et ordinaire : comme parle un paysan, comme parle une femme. Il n'a jamais à la bouche que cochers, menuisiers, save-tiers, et maçons. Ce sont des inductions et des similitudes, tirées des actions humaines les plus courantes, les plus communes : et chacun le comprend. Nous qui estimons plates et basses toutes les idées qui ne relèvent pas du savoir officiel, et qui ne voyons la richesse que dans l'ostentation et la pompe, nous n'aurions jamais su discerner la noblesse et la hauteur de ses admirables

conceptions. Notre monde n'est formé qu'à cette ostentation : les hommes ne s'enflent que de vent, et font des bonds, comme les ballons. Socrate, lui, ne propose pas de pensées fumeuses : son but était de nous offrir des préceptes qui aient un rapport réel avec la vie, et lui soient utiles.

Lucain [41],
II, vv.
381-382.

*... Garder la mesure, rester dans les limites,
Et suivre la Nature.*

3. Il fut toujours semblable à lui-même ; il s'éleva au plus haut, non par à-coups, mais en vertu de son tempérament. Ou pour mieux dire, il n'amplifia rien, mais ramena plutôt au point originel et naturel qui était le sien les épreuves et les difficultés, et ainsi les soumit à lui. Car on voit bien que chez Caton d'Utique il y a un comportement volontariste qui va bien au-delà de ce dont les hommes sont ordinairement capables : dans les belles actions de sa vie comme dans sa mort, on le sent toujours « monté sur ses grands chevaux » ! Socrate, au contraire, a les pieds sur terre ; il traite les sujets les plus utiles d'un pas tranquille et ordinaire, et affronte la mort et les chemins les plus épineux qui soient en conservant une démarche humaine.

4. Il est heureux que l'homme le plus digne d'être connu et d'être donné en exemple au monde soit celui pour lequel nos connaissances sont les plus sûres. Il a été observé par les hommes les plus clairvoyants qu'il y eut jamais, et les témoins que nous avons de son existence sont admirables de savoir et de fidélité.

5. C'est une grande chose que d'avoir pu donner forme aux idées pures d'un enfant, et que, sans les altérer ni les exagérer, il en ait tiré les plus beaux mouvements de notre âme¹. Il ne nous la présente ni élevée ni riche, mais seulement saine, avec une santé vigoureuse et alerte. En utilisant des ressorts naturels et banals, des réflexions ordinaires et courantes, sans s'émouvoir et sans s'énerver, il a établi non seulement les idées, les actions et les

1. A. Lanly [53], III, p. 248, note 8, écrit que « aucun éditeur n'éclaire ce passage » et il propose de voir plutôt dans cet « enfant » un adolescent « ou même un jeune homme », Phèdre ou Phédon par exemple. Pour ma part, je verrais plus volontiers une allusion au « jeune esclave » du *Ménon* 80, d, qui sert de « preuve » à Platon-Socrate pour sa théorie de la « réminiscence » (apprendre est inutile : il suffit de « retrouver » ce qu'on sait déjà – *sans savoir qu'on le sait...* !) Cette « théorie » idéaliste et platonicienne, relayée par Montaigne, semble avoir largement inspiré la pédagogie dite « moderne ».

mœurs les mieux réglées, les plus fortes et les plus hautes qu'il y eut jamais. C'est lui qui ramena du ciel où elle perdait son temps la sagesse humaine, pour la rendre à l'homme, auprès duquel elle trouve sa tâche la plus laborieuse et la mieux justifiée. Voyez comment il plaide sa cause devant ses juges, comment il mobilise son courage dans les hasards de la guerre, quels arguments il emploie pour se fortifier contre la calomnie, la tyrannie et la mort – et contre la mauvaise humeur de sa femme. En tout cela, il n'y a rien qui soit emprunté aux arts, aux sciences : les hommes les plus simples y reconnaissent ce dont ils sont capables ; il n'est pas possible d'aller plus loin en-deçà. Il a fait une grande faveur à la nature humaine, en montrant combien elle peut tirer d'elle-même.

6. Chacun d'entre nous est plus riche qu'il ne le pense ; mais on nous habitue à emprunter et à rechercher toujours autre chose : on nous habitue à nous servir plus des biens des autres que des nôtres. L'homme est incapable de s'arrêter quand il a atteint la limite de ses besoins : il embrasse plus de richesses, de puissance, de plaisir qu'il ne peut en étreindre, et son avidité est incapable de se modérer. Il me semble qu'il en est de même dans le domaine de la connaissance, et qu'il entreprend plus qu'il ne peut faire, bien plus qu'il n'en a besoin, car il étend l'utilité du savoir en même temps que sa matière s'étend. « *Notre intempérance nous cause du tourment, dans les lettres comme dans toutes choses.* » Et Tacite a bien raison de louer la mère d'Agricola pour avoir bridé chez son fils un appétit trop bouillant pour le savoir. À regarder les choses en face, c'est quelque chose qui, comme les autres biens que possèdent les hommes, présente beaucoup de vanité, et une faiblesse naturelle particulière ; et cela coûte cher !

Sénèque [84],
CVI.

7. L'acquisition¹ du savoir est bien plus hasardeuse que l'acquisition de toute autre nourriture ou boisson. Car pour les autres choses, ce que nous avons acheté, nous pouvons l'emporter chez nous, dans quelque récipient, et là nous avons tout loisir d'en examiner la valeur, de décider à quelle heure et quelle quantité nous allons en consommer. Mais quand il s'agit de connaissances, nous ne pouvons évidemment pas les mettre ailleurs que dans

1. Dans le texte de 1588, Montaigne avait écrit « L'emploite » (l'usage).

notre esprit, nous les avalons en les achetant, et nous sortons du marché déjà contaminés ou changés. Il en est d'ailleurs qui ne font que nous embarrasser, et nous alourdissent au lieu de nous nourrir ; d'autres encore, qui tout en paraissant nous guérir, nous empoisonnent.

8. J'ai pris plaisir à voir, en quelque endroit, des hommes faire par dévotion des vœux d'ignorance, de chasteté, de pauvreté. C'est là une façon de châtrer nos désirs désordonnés, d'émausser cette cupidité qui nous pousse à l'étude des livres, et de priver l'esprit de cette complaisance qui nous caresse voluptueusement quand nous nous sentons savants. C'est fort bien compléter le vœu de pauvreté que de lui ajouter celle de l'esprit. Nous n'avons guère besoin de savoir pour vivre à notre aise. Et Socrate nous apprend que ce savoir est en nous, et de quelle façon on peut le trouver et s'en servir. Tout ce que nous savons au-delà de ce qui est naturel est à peu près vain et superflu : encore heureux si cette science ne vient pas nous alourdir et nous troubler plus qu'elle ne nous est utile. « *Il ne faut guère de connaissances pour former un esprit sain.* » Ce sont là des excès de notre esprit fiévreux, instrument brouillon et jamais en repos.

Sénèque [84],
CVI.

9. Recueillez-vous : vous trouverez en vous-même les arguments de la Nature contre la mort, les vrais, et les plus propices à vous être utiles en cas de nécessité. Ce sont ceux qui permettent à un paysan et à des peuples entiers de mourir avec la constance d'un philosophe. Serais-je mort moins facilement avant d'avoir lu *Les Tusculanes* ? Je pense que non. Et quand je me sens à l'article de la mort, je constate que ma langue s'est enrichie, mais mon courage, fort peu ! Il est toujours comme la Nature me l'a forgé, et pour le conflit qui l'attend, il ne dispose que d'une démarche ordinaire et naturelle : les livres ont plutôt été pour moi des exercices qu'un enseignement.

Cicéron [20].

10. Et que dire, si la connaissance, en essayant de nous fournir de nouvelles armes contre les maux naturels, a plutôt imprimé dans notre esprit leur importance et leur poids qu'elle ne nous en a protégés par ses arguments et ses subtilités ? Ce sont vraiment des subtilités par lesquelles elle nous alarme bien souvent inutilement. Voyez comment les auteurs, même les plus concis et les plus sages, sèment autour d'un bon argument quantité d'autres superficiels et, pour celui qui y regarde de près,

inconsistants. Ce ne sont que des arguties verbales qui nous trompent. Mais parce qu'ils peuvent avoir une certaine utilité, je ne vais pas les disséquer plus avant. Il y en a dans mon livre un assez grand nombre de ce genre, en divers endroits, emprunts ou imitations. Il faut donc éviter d'appeler « force » ce qui n'est que de la délicatesse, « solide » ce qui n'est que fin, ou « bon » ce qui n'est que beau : « *des choses qui sont plus agréables à goûter qu'à boire.* » Tout ce qui est plaisant ne nourrit pas « *Quand il s'agit de l'âme, pas de l'intelligence.* »

Cicéron [20],
V, 5.

Sénèque [84],
LXXV.

11. À voir le mal que se donne Sénèque pour se préparer à la mort, transpirer sous l'effort de se raidir et se donner de l'assurance, se débattre aussi longtemps dans une situation aussi délicate¹, sa réputation en eût été ébranlée pour moi, si, en mourant, il ne l'eût très courageusement soutenue. Une agitation si fréquente, si ardente, montre qu'il était lui-même impétueux et ardent. « *Une grande âme s'exprime avec plus de calme et de sérénité. L'esprit n'a pas une teinte et l'âme une autre.* » Il faut montrer qu'il a tort en le citant lui-même ; et l'on voit bien qu'il était acculé par son adversaire.

Sénèque [84],
CXV et CXIV.

12. La façon dont Plutarque s'y prend, plus dédaigneuse, et plus détendue, est, selon moi, d'autant plus virile et persuasive : je crois bien que son âme avait des mouvements plus assurés et plus raisonnables. L'un est plus vif, nous pique et nous fait sursauter, il touche plus l'esprit. L'autre, plus calme, nous instruit, nous affermit et nous conforte durablement : il touche plus notre intelligence. Celui-là capte notre jugement, celui-ci le gagne.

13. De la même façon, j'ai vu d'autres écrits, encore plus révévés, qui, dans la description qu'ils nous donnent de la façon dont ils soutiennent le combat contre les aiguillons de la chair, représentent ceux-ci tellement brûlants, tellement puissants, et comme invincibles, que nous-mêmes qui ne sommes que parmi les rebuts du peuple, nous sommes tout autant captivés par l'étrangeté et la vigueur insoupçonnée de leurs tentations que des efforts faits pour leur résister. Pourquoi donc nous aguerrir sans cesse par ces efforts de connaissance ? Regardons à terre les pauvres gens que nous y voyons dispersés, la tête basse après leur travail,

1. Toutes les éditions après P. Villey [50] ont donné ici en note ou dans leurs traductions : « perche » ou « perchoir ». Il m'a semblé préférable d'expliquer une image qui de nos jours ne peut plus être comprise immédiatement.

qui ne connaissent ni Aristote, ni Caton, ni exemple, ni précepte. La Nature tire tous les jours de ceux-là des actes qui témoignent de plus d'endurance et de fermeté, de plus de pureté et de force que l'on n'en voit chez ceux que nous étudions avec tellement d'attention à l'école. Combien en voit-on, quotidiennement, qui méprisent leur pauvreté? Qui désirent la mort ou qui la franchissent sans autre alarme ni affliction? Celui-là, qui bêche la terre de mon jardin, a enterré ce matin son père ou son fils. Même les noms qu'ils donnent aux maladies en adoucissent et en affaiblissent la dureté : la phtisie, c'est pour eux la toux, la dysenterie, un flux de ventre, la pleurésie, un rhume. Et comme ils leur donnent des noms plus doux, ils les supportent plus en douceur aussi. Elles sont vraiment graves quand elles interrompent leur travail quotidien : ils ne s'alitent que pour mourir. « *Une vertu simple et accessible à tous est devenue une science obscure et subtile.* »

Sénèque [84],
XCV.

14. J'écrivais ceci à peu près au moment où nos troubles s'acharnèrent sur moi, de tout leur poids pendant plusieurs mois. Il y avait à ma porte d'une part, les ennemis¹, et d'autre part les maraudeurs, ennemis pires encore : « *Ils ne combattent pas par les armes, mais par les vices*². » Je subissais donc toutes sortes de dommages militaires à la fois.

Ovide [58], I,
3, vv. 57-58.

*J'ai à craindre un ennemi à droite et à gauche,
Et de chaque côté un danger imminent.*

*Désastres de
la guerre.*

15. Guerre monstrueuse! Les autres agissent au dehors; celle-ci agit même contre elle, elle se ronge et se détruit par son propre venin. Elle est de nature si mauvaise et si destructrice, qu'elle se détruit en même temps que tout le reste, et qu'elle se déchire et se dépèce sous le coup de la rage. Nous la voyons disparaître plus souvent d'elle-même que par manque de quelque chose de vraiment nécessaire ou du fait de la force adverse. Toute discipline lui fait défaut. Elle vient pour guérir la sédition, et elle en est pleine! Elle veut châtier la désobéissance, et elle en montre l'exemple! Employée à la défense des lois, elle se rebelle contre celles qui sont les siennes! Où en sommes-nous donc?

1. Les protestants – même si Montaigne est toujours prudent et modéré.

2. D'après TiteLive [93] XXIX, VIII, 7; Montaigne arrange un peu.

Notre médecine apporte l'infection...

*Notre mal s'empoisonne
Du secours qu'on lui donne*¹.

Le mal s'amplifie et s'aigrit par le remède.

Virgile [97],
XII, v. 46.

*Les vertus et les crimes que notre coupable folie confond
Ont détourné de nous l'esprit de la justice des Dieux.*

Catulle [11],
LXIV, 405-6.

16. Dans ces sortes d'épidémies, on peut distinguer au début ce qui est sain de ce qui est malade ; mais quand elles en viennent à durer, comme c'est le cas de la nôtre, tout le corps s'en ressent, de la tête aux talons : aucune partie n'est exempte de corruption. Car il n'est pas d'air qui se hume aussi goulûment, qui se répande et qui pénètre aussi bien que la débauche. Nos armées ne tiennent plus, ne sont plus liées que par un ciment étranger : on ne sait plus faire un corps d'armée solide et discipliné avec des Français : quelle honte ! On ne voit plus de discipline que chez les mercenaires. Quant à nous, nous ne nous conduisons plus selon la volonté d'un chef, mais chacun pour soi : le chef a plus de difficulté avec sa propre armée qu'avec l'ennemi. C'est au commandement de suivre, de courtiser, et de plier, c'est à lui seul d'obéir : tout le reste est libre et dissolu. Il me plaît de voir combien il y a de lâcheté et de pusillanimité dans l'ambition, et par combien de bassesse et de servitude il lui faut passer pour parvenir à ses fins. Mais je n'ai aucun plaisir à voir de braves natures capables de justice se corrompre tous les jours à diriger et commander de tels désordres. Une longue souffrance engendre l'accoutumance ; l'accoutumance le consentement et l'imitation. Nous avons suffisamment d'âmes mal nées sans avoir à gêner celles qui étaient bonnes et grandes ; tant et si bien que si nous continuons, il deviendra très difficile de trouver à qui confier le soin de cet État, au cas où le destin nous le redonnerait.

*N'empêchez pas, au moins, ce jeune homme
De venir au secours d'une génération branlante.*

Virgile [99],
I, v. 500.

1. Traduction du vers de Virgile qui suit. Auteur inconnu (Montaigne?).

17. Qu'est donc devenu ce précepte antique selon lequel les soldats ont plus à craindre leur chef que l'ennemi ? Et qu'est devenu aussi cet extraordinaire exemple : un pommier s'étant trouvé enfermé dans l'enceinte d'un camp de l'armée romaine, celle-ci s'en alla le lendemain, en laissant intact au propriétaire le nombre exact de ses pommes, pourtant mûres et délicieuses ! Je voudrais que notre jeunesse, au lieu de passer son temps à des voyages moins utiles et des apprentissages moins honorables, le consacre pour moitié à voir ce qu'est la guerre sur mer sous les ordres de quelque bon capitaine commandeur de l'Ordre de Malte, et pour moitié à connaître la discipline des armées turques, car cette dernière présente avec la nôtre bien des différences et bien des avantages. On voit par exemple que nos soldats se laissent de plus en plus aller dans leurs expéditions, alors que les Turcs sont plus craintifs et plus retenus : c'est que les mauvais traitements ou larcins opérés sur le petit peuple, qui sont punis de bastonnade en temps de paix, le sont par la peine capitale en temps de guerre. Pour un œuf pris sans le payer, la peine fixée est de cinquante coups de bâton. Pour toute autre chose, si anodine qu'elle soit, et qui n'est pas nécessaire pour se nourrir, les coupables sont empalés ou décapités sans délai. Je me suis fort étonné de voir, dans l'histoire de Sélim qui fut le plus cruel conquérant qu'on vit jamais, que lorsqu'il soumit l'Égypte, et que ses soldats campaient sur les terres conquises, ils laissèrent intacts les beaux jardins des environs de Damas qui leur étaient pourtant ouverts, parce qu'on ne leur avait pas donné le signal du pillage.

18. Existe-t-il dans un État un mal qui vaille la peine d'être combattu par une drogue aussi funeste [que la guerre civile] ? Même pas l'usurpation de l'État par un tyran, disait Favonius. De même, Platon n'admet pas que l'on fasse violence à la tranquillité de son pays sous prétexte de le guérir de ses maux ; il n'accepte pas non plus les améliorations qui viennent tout troubler, tout rendre incertain, et qui se paient au prix du sang et de la ruine des citoyens. Pour lui, dans ce cas, la tâche d'un homme de bien consiste à tout laisser en l'état et à seulement prier Dieu qu'il veuille y porter sa main miraculeuse. Et il semble reprocher à Dion, son grand ami, d'avoir procédé de façon quelque peu différente.

19. J'étais platonicien, de ce point de vue, avant même de connaître l'existence de Platon. Et si celui-ci est rejeté par notre société chrétienne, lui qui, par la sincérité de sa conscience, mérita pourtant de la faveur divine le droit de pénétrer si avant dans la lumière de la chrétienté, malgré les ténèbres dont le monde entier, de son temps, se trouvait entouré, c'est plutôt, il me semble, parce que nous n'aimons guère nous laisser instruire par un païen. Quelle impiété il y a de n'attendre de Dieu aucun secours qui lui soit propre, et sans intervenir nous-mêmes ! Je me demande souvent si, parmi tant de gens qui se mêlent de ces affaires [de guerre civile], il ne s'en est pas trouvé un suffisamment idiot pour qu'on ait pu lui faire croire qu'il obtiendrait la réformation par la pire des déformations, qu'il tirerait son salut par les moyens les plus propres en vérité à assurer sa damnation, et que, renversant l'État, l'autorité et les lois sous la tutelle desquelles Dieu l'a placé, remplissant les cœurs fraternels de haines parricides, appelant à son aide les diables et les furies, il pourrait porter secours à la sacro-sainte douceur et justice de la loi¹ divine.

20. L'ambition, la cupidité, la cruauté, la vengeance, ne sont pas assez impétueuses naturellement : mettons-y le feu et attisons-les par le glorieux prétexte de la justice et de la dévotion ! On ne peut imaginer un pire état de choses que celui dans lequel la méchanceté en vient à être légitime et à se couvrir, avec l'assentiment de l'autorité, du manteau de la vertu. « *Rien de plus trompeur qu'une religion dépravée, quand elle recouvre ses crimes sous la majesté des dieux.* » Selon Platon, le type même d'injustice extrême, c'est que ce qui est injuste soit considéré comme juste.

Tite-Live
[93], XXXIX,
16.

Platon [68],
II, § 361.

21. Notre peuple a beaucoup souffert dans ces moments-là, non seulement du fait des dommages immédiats,

*Tellement les campagnes, de tous côtés,
Sont livrées aux troubles,*

Virgile [98],
I, vv. 11-12.

mais aussi par les dommages à venir. Les vivants en ont pâti, mais aussi ceux qui alors n'étaient pas encore nés. On pillait tout

1. Le texte de l'« exemplaire de Bordeaux » [48], a « *parole* » au lieu de « *loi* » dans ce passage manuscrit.

le monde, et moi aussi par conséquent, et nous enlevant jusqu'à l'espoir lui-même, puisqu'on nous privait de tout ce qui devait permettre de subsister durant de longues années.

Ovide [57],
III, 10, vv.
65-

*Ce qu'ils ne peuvent emmener ils le détruisent ;
Leurs bandes criminelles incendient d'innocentes chaumières,*

Claudien
[21], I, v. 244.

*Pas de sécurité, même derrière les murs,
Et les campagnes sont ravagées par les pillages.*

22. En plus de ces malheurs, j'en ai souffert d'autres encore. J'ai subi les inconvénients que la modération apporte dans de telles crises : je fus étrillé de tous les côtés... ! Pour le Guelphe, j'étais Gibelin, et pour le Gibelin, Guelphe¹. Un de mes poètes préférés dit fort bien cela, mais je ne sais plus où. La situation de ma maison et la fréquentation des gens de mon voisinage me rangeaient dans un parti, ma vie et mes actes dans l'autre². On ne pouvait donc porter d'accusations précises contre moi, on ne trouvait où me mordre. Je ne me départis jamais des lois, et celui qui aurait enquêté sur moi se fût révélé plus coupable que moi. Mais il y avait des suspicions muettes qui couraient en sous-main, auxquelles on pouvait toujours trouver des apparences de raison, dans une situation aussi confuse et dans laquelle ne manquaient ni les esprits envieux ni les sots. Je prête généralement le flanc aux accusations injurieuses que le sort me réserve, par la façon que j'ai de ne jamais vouloir me justifier, m'excuser, m'expliquer, estimant que c'est compromettre ma conscience que de plaider pour elle, « *car l'évidence est affaiblie par la discussion.* » Et comme si chacun voyait en moi aussi clairement que je peux le faire, au lieu de m'éloigner de l'accusation je m'y expose, et la renforce plutôt, par une confession ironique et moqueuse, à moins que je ne dise mot, comme étant une chose à laquelle il est indigne de répondre. Mais ceux qui prennent cela pour une confiance trop hautaine en moi-même ne me veulent guère moins de mal que ceux qui le prennent pour la faiblesse d'une cause impossible à défendre, et particulièrement les grands de ce monde,

Cicéron [16],
III, 4.

1. *Guelphes, Gibelins* : noms des factions italiennes qui se combattirent sans cesse du XIIe au XIVe siècles.

2. Les gens des alentours du château de Montaigne étaient en majorité protestants.

envers lesquels le manque de soumission est la faute suprême : ils sont sévères pour la droiture qui a conscience de ce qu'elle est, qui ne s'abaisse pas, ne se fait pas humble ni suppliante. Je me suis souvent heurté à cela. Toujours est-il que, subissant ce que j'ai subi alors, un ambitieux se serait pendu, et un cupide eût fait de même.

23. Je ne me soucie guère d'acquérir des biens.

*Que je conserve seulement ce que j'ai, et même moins,
Vivre pour moi le reste de mes jours, si les dieux me le laissent.*

Horace [30],
I, 18, vv.
107-108.

Mais les pertes que je subis par la faute des autres, qu'elles soient dues à un vol ou à une violence, me blessent à peu près comme elles le feraient pour un homme malade et tourmenté par l'avarice. Le coup qui m'est porté a bien plus de gravité que n'en a la perte elle-même.

24. Quantité de maux de toutes sortes m'ont assailli l'un après l'autre : je les aurais supportés plus allègrement en bloc. Je me demandais déjà auquel de mes amis j'allais pouvoir confier ma vieillesse nécessiteuse et souffreteuse. Après avoir regardé de tous les côtés, je me retrouvai sans ressources. Pour pouvoir se laisser tomber droit comme un plomb, et de si haut, il faut que ce soit entre les bras d'une affection solide, vigoureuse, et favorisée par le sort. S'il en est de telles, elles sont rares. Je découvris finalement que le plus sûr était de confier à moi-même et ma propre personne et ma détresse, et que s'il m'arrivait d'être carrément dans les mains du destin, de me recommander d'autant plus fort au mien, de m'occuper surtout de moi, de m'y cramponner.

25. En toutes circonstances, les hommes recherchent l'appui des autres pour épargner leurs propres efforts, qui sont pourtant les seuls puissants et les seuls sûrs pour qui sait s'en servir. Chacun de nous court ailleurs et vers l'avenir, parce que personne ne parvient à s'atteindre soi-même. Et je me suis convaincu que ces ennuis avaient quelque utilité : il faut bien redresser à coups de fouet les mauvais élèves quand la raison n'y suffit pas, de même que c'est par le feu et la force des coins que l'on peut remettre droit un bois tordu. Je me dis depuis bien longtemps que je dois m'occuper de moi-même et laisser de côté les choses étrangères – et pourtant je regarde toujours ailleurs : je me laisse tenter par une inclination, un mot favorable prononcé par un

grand personnage, le bon visage que l'on me fait. Dieu sait si ces choses sont rares de nos jours, et quelle signification elles en prennent. J'entends encore aujourd'hui, sans froncer les sourcils, les tentatives que l'on fait pour me séduire et me faire occuper une place en vue ; et je m'en défends si mollement qu'il peut sembler que je préfère m'en laisser convaincre. Mais à un esprit aussi indocile que le mien il faut des bastonnades : il faut rebattre et réajuster à grands coups de maillet ce tonneau qui se disjoint, se défait, se disloque et tombe en morceaux.

26. Ces ennuis dont je parlais plus haut ont eu encore une autre utilité : ils me servaient d'exercice pour me préparer à pire que cela si, moi qui grâce à la chance et à mon caractère espérais demeurer parmi les derniers, je venais à être l'un des premiers à être pris dans cette tempête : ils m'instruisaient de bonne heure à régler ma façon de vivre et à la préparer à une nouvelle situation. La véritable liberté, c'est d'être totalement maître de soi. « *L'homme le plus puissant est celui qui est le maître de lui-même.* »

Sénèque [84],
xc.

27. En temps ordinaire, quand tout est tranquille, on se prépare à des événements modérés et courants ; mais dans la confusion où nous nous trouvons depuis trente ans, tout Français est à chaque instant sur le point de voir basculer son destin en particulier comme celui de la société toute entière. C'est pourquoi il faut tenir son cœur d'autant mieux nourri, et de provisions fortes et solides. Sachons gré à la providence de nous avoir fait vivre en un siècle qui n'est ni mou, ni languissant, ni oisif : qui n'aurait pu se rendre célèbre autrement le sera par son malheur.

28. Comme je ne lis guère de troubles de ce genre dans les autres états, dans les livres des historiens, sans avoir le regret de n'avoir pu les voir de mes propres yeux, ma curiosité me conduit à prendre quelque plaisir à assister au spectacle de notre mort publique, à ses symptômes, à son déroulement. Et puisque je ne peux pas le retarder, je suis content d'être destiné à y assister, et à m'en instruire. Ainsi cherchons-nous avidement à retrouver, même simplement dans leur apparence, et dans les fictions théâtrales, la représentation des jeux tragiques de la condition humaine. Non que nous n'éprouvions de la compassion pour ce que nous voyons, mais nous prenons du plaisir à exciter

notre douleur par le caractère extraordinaire de ces pitoyables événements : rien ne chatouille qui ne puisse pincer aussi. Et les bons historiens fuient les récits tranquilles comme une eau dormante ou une mer morte : ils préfèrent les séditions et les guerres, où ils savent que nous les attendons !

29. Je me demande si je puis déceimment avouer avoir passé plus de la moitié de ma vie pendant l'éroulement de mon pays, sans grand dommage pour ma tranquillité et mon repos. Je me résigne un peu trop facilement à supporter les malheurs quand ils ne me concernent pas directement...¹ Et avant de me plaindre, je considère non pas tant ce que l'on m'a pris que ce qui me reste intact, au-dedans comme au-dehors. Il y a quelque consolation à esquiver tantôt l'un, tantôt l'autre des maux qui nous menacent successivement, et les voir s'abattre ailleurs autour de nous. Dans les calamités publiques, plus ma sympathie est universellement répandue, plus elle s'affaiblit. Sans compter le fait que, à peu près sûrement « *Nous ne ressentons les malheurs publics que pour autant qu'ils lèsent nos propres intérêts* » et que la santé d'où nous étions partis était telle qu'elle atténuée d'elle-même le regret que nous devrions en avoir : c'était la santé, mais seulement par rapport à la maladie qui l'a suivie. Nous ne sommes pas tombés de très haut : la corruption et le brigandage qui sont partout à l'œuvre officiellement me semblent bien moins supportables encore. Il est moins révoltant de se faire voler au coin d'un bois qu'en prison. Il y avait chez nous une sorte de combinaison générale et à qui mieux mieux d'éléments pourris en eux-mêmes, et la plupart de ces ulcères déjà anciens ne pouvaient plus espérer de guérison.

30. Cet effondrement me stimula donc plus qu'il ne m'aterra : ma conscience m'y aidait, car elle n'était pas simplement paisible mais fière, et je ne trouvais rien en moi de quoi me plaindre. De plus, comme Dieu n'envoie jamais complètement aux hommes ni le bien ni le mal, ma santé fut plutôt bonne en ce temps-là, et plus qu'à l'ordinaire. Et si je ne puis rien sans elle,

Tite-Live
[93], xxx, 44.

1. Cette phrase fait partie d'un ajout manuscrit de l'« exemplaire de Bordeaux » dans lequel on lit très clairement « *qui ne me sesissent au propre* ». A. Lanly [53], III, p. 256 écrit : « Je me résigne un peu trop facilement aux malheurs qui me frappent personnellement », ce qui est plutôt le contraire ?

il est peu de choses que je ne puisse avec elle. Elle me fournit le moyen d'utiliser toutes mes ressources, et de me protéger d'une plaie qui autrement se fût facilement aggravée. J'ai pu mettre à l'épreuve mon endurance et faire preuve de fermeté face à mon destin : pour me désarçonner, il faut décidément un bien grand choc. Je ne dis pas cela pour l'inciter à me charger plus violemment encore ! Je suis son serviteur, et je lui tends les mains... Dieu ! Pourvu qu'il se contente de cela ! Si je ressens ses assauts ? Bien sûr que oui. Mais comme ceux qui, accablés et submergés par la tristesse se laissent pourtant par moments aller à quelque plaisir et à qui un sourire échappe parfois, si je prends suffisamment sur moi pour faire en sorte que mon état ordinaire soit paisible et exempt de pensées pénibles, il m'arrive pourtant par à-coups, de me laisser surprendre par les morsures de pensées désagréables, qui me terrassent au moment même où je m'armais pour les chasser ou les combattre.

La peste.

31. Voici encore un malheur qui m'arriva en plus du reste : au dehors et au dedans de chez moi, je fus assailli par la peste, une peste des plus violentes entre toutes. Car de même que les corps sains sont sujets aux plus graves maladies parce qu'ils ne peuvent être vaincus que par celles-là, de même ma vie très salubre, dans laquelle, de mémoire d'homme, aucune contagion n'avait réussi à prendre pied, finit pourtant par être empoisonnée, produisant d'étranges effets.

Horace [32],
I, xxviii, 19.

*Jeunes et vieillard s'entassent, pêle-mêle, dans la tombe,
Nulle tête n'échappe à la cruelle Proserpine.*

32. Je dus supporter cette étrange situation : la vue même de ma maison m'était effroyable. Tout ce qui y restait était laissé sans surveillance, abandonné à qui pouvait en avoir envie. Moi qui suis si hospitalier, je dus péniblement me mettre en quête d'un refuge pour ma famille, une famille frappée d'égarement, qui faisait peur à ses amis et à elle-même, et causant l'horreur à chaque endroit où elle cherchait à s'arrêter, et contrainte à changer de demeure aussitôt qu'un membre de la troupe venait à ressentir une douleur au bout des doigts... dans ces moments-là, toutes les maladies sont prises pour la peste : on ne prend même pas le temps d'essayer de les reconnaître. Et le pire c'est

que, selon les règles de la médecine, pour tout danger que l'on a pu approcher, il faut rester quarante jours dans les transes de l'incertitude, l'imagination vous tourmentant pendant ce temps comme elle le veut, et vous rendant fiévreux, vous qui étiez en bonne santé!

33. Tout cela m'eût beaucoup moins atteint, si je n'avais eu à me soucier de la peine des autres et à servir misérablement de guide durant six mois à cette caravane... Car je porte en moi mes moyens de préservation, qui sont la détermination et la patience. L'appréhension n'a guère de prise sur moi, et c'est elle qui est particulièrement néfaste dans cette maladie. Si j'avais été seul, et que j'eusse voulu prendre la fuite, c'eût été de façon bien plus vive et plus lointaine. Cette mort ne me semble pas être la pire : elle se produit en général rapidement, par une sorte d'étourdissement, et sans douleur, atténué par le fait d'être si courante, et se fait sans cérémonie, sans deuil et sans la foule. Mais parmi les gens des environs, il n'y en eut pas un sur cent qui put en réchapper.

*On peut voir désertées les terres où régnaient les bergers
Et les immenses prairies devenues solitudes.*

Virgile [99],
III, vv.
476-477.

Chez moi, l'essentiel de mes revenus provient du travail des gens, et la terre que cent hommes travaillaient pour moi fut pour longtemps inemployée!

34. Et quel exemple de fermeté la simplicité de tous ces gens ne nous a-t-elle pas donné! Presque tous renonçaient aux soins ordinaires de la vie : le raisin, richesse principale du pays, demeurait sur la vigne, et tous se préparaient dans l'indifférence à mourir le soir ou le lendemain, avec un visage et une voix si peu altérés qu'ils semblaient avoir accepté cette fatalité, et que leur condamnation fût universelle et inévitable. C'est bien vrai de la mort ; mais comme la résolution que l'on montre devant elle tient à peu de chose ! La distance, un délai de quelques heures, la vue de l'assistance, voilà qui nous en donne une idée différente. Voyez les gens d'ici : parce qu'ils meurent tous dans le même mois, enfants, jeunes et vieillards ne s'émeuvent plus, ne se pleurent plus. J'en ai vus qui craignaient de rester en arrière, comme dans une terrible solitude ; et leur seul souci semblait être pour les sépultures : ils ne supportaient pas de voir les corps épars dans les champs, à la merci des bêtes qui aussitôt y pullulèrent.

35. Comme les idées humaines sont diverses ! Les Néorites, peuple soumis par Alexandre, jettent les corps des morts au plus profond des bois pour qu'ils y soient dévorés : c'est chez eux la seule sépulture considérée comme heureuse. Celui-là, encore sain, creusait déjà sa tombe ; d'autres s'y couchaient encore vivants. Un de mes hommes de peine, mourant, attira la terre sur lui-même de ses pieds et de ses mains. N'était-ce pas là s'abriter pour dormir mieux à son aise ? C'était bien là une attitude témoignant d'un courage aussi grand que celui des soldats romains que l'on retrouva, après la bataille de Cannes, la tête enfouie dans des trous qu'ils avaient creusés de leurs mains, et remplis ensuite, pour s'y étouffer. En somme, tout un peuple fut en un instant placé, par ses seuls actes, à un niveau qui ne le cède en rien pour la fermeté à aucune résolution bien soupesée et délibérée.

Tite-Live
[93], XXII,
51.

36. La plupart des choses que nous apprend la science pour nous donner du courage offrent plus de belle apparence que de force, et plus d'ornements que de résultats. Nous avons abandonné la Nature, et nous voulons lui faire la leçon, alors qu'elle nous conduisait de façon si heureuse et si sûre. Mais les traces de son enseignement, ce peu qui reste de son image grâce aux bienfaits de l'ignorance, demeure empreint dans la vie de cette masse de paysans frustes. La science est d'ailleurs contrainte chaque jour de lui emprunter sa fermeté, sa naïveté et sa tranquillité pour en offrir le modèle à ses disciples. Il est curieux de voir comment des hommes si pleins de tant de belle science se trouvent conduits à imiter cette ignorante simplicité dans les actes qui requièrent de la vertu, et que notre sagesse tienne des animaux eux-mêmes les enseignements les plus utiles dans les moments les plus importants de notre vie : comment vivre et mourir, gérer nos biens, aimer et élever nos enfants, maintenir la justice. Voilà bien un témoignage de l'infirmité humaine ! Et du fait que cette raison qui se plie à notre guise, trouvant toujours quelque nouveauté et diversité, ne laisse subsister en nous aucune trace apparente de la Nature. Les hommes ont fait avec elle comme les parfumeurs avec leurs huiles : ils en ont fait quelque chose de tellement sophistiqué, avec toutes leurs argumentations et discours venus de l'extérieur, qu'elle en est devenue quelque chose de variable et adaptable à chacun d'entre nous, et qu'elle a perdu son visage véritable, permanent et universel. C'est pourquoi il nous faut

chercher auprès des animaux un témoignage de ce qu'elle est vraiment, un témoignage qui ne soit pas influencé par la faveur, la corruption ou la diversité des opinions. Car s'il est bien vrai qu'eux-mêmes ne suivent pas toujours exactement la voie de la Nature, ils ne s'en écartent que fort peu, et on aperçoit toujours la trace qu'ils laissent. De même qu'avec les chevaux que l'on mène à la main et qui font bien des bonds et des écarts, mais limités par la longueur de la longe ; de même aussi que l'oiseau de proie s'envole, mais est retenu par le fil qu'il a à la patte.

37. « *Médite sur l'exil, les tourments, la guerre, les maladies et les naufrages : nul malheur ne pourra te surprendre.* » Sénèque [84], XCI et CVII.

À quoi nous sert cette curiosité, qui nous fait imaginer à l'avance tous les inconvénients liés à la nature humaine, et nous préparer avec tant de peine contre ceux qui ne risquent guère de nous atteindre ? « *Pour ceux qui ont souffert, savoir que l'on va souffrir est aussi dur que la souffrance elle-même.* » Ce n'est pas seulement le coup, mais le souffle et le bruit qui nous frappent.

Faut-il faire comme les plus fiévreux ? – car c'est bien avoir la fièvre que d'aller de bon matin se faire donner le fouet, parce qu'il pourrait arriver que le sort vous l'inflige un jour... Faut-il mettre sa robe fourrée dès la Saint-Jean, parce qu'on en aura besoin à Noël ? « Faites l'expérience de tous les maux qui peuvent vous arriver, et notamment les plus extrêmes, éprouvez-vous, fortifiez-vous contre eux ! » Voilà ce que disent certains. Mais au contraire, le plus simple et le plus naturel serait de ne même pas y songer. Ils ne viennent pas assez tôt, ils n'existent pas vraiment en nous assez longtemps, il faut que notre esprit les étende et les prolonge, et qu'il les incorpore en lui-même à l'avance, s'en imprègne, comme s'ils ne pesaient pas suffisamment sur nos sens. « Ils seront bien assez pesants quand ils seront là ! » dit un des maîtres de l'école, non la plus douce, mais la plus austère. « Et pendant ce temps, fais-toi plaisir : crois ce que tu aimes le mieux.

À quoi bon aller au-devant de la mauvaise fortune et l'accueillir, perdre le présent par crainte du futur, et être dès à présent malheureux parce que tu le deviendras avec le temps ? » Voilà ses mots. La science nous rend certainement un grand service en nous faisant connaître exactement la dimension de nos maux

Perçant de soucis nos cœurs de mortels.

Virgile [99],
I, v. 123.

Ce serait dommage si une partie de leur étendue échappait à nos sensations et à notre connaissance.

Quintilien
[78], I, 12.

38. Il est certain que pour la plupart des gens, se préparer à la mort a causé plus de tourments que d'endurer la mort elle-même. Un auteur bien avisé a dit jadis « *La souffrance physique affecte moins nos sens que le fait d'y penser.* »

39. Le sentiment que la mort est présente nous conduit parfois de lui-même à prendre promptement la résolution de ne plus éviter quelque chose qui n'est plus du tout évitable. On a vu jadis des gladiateurs qui, après avoir combattu mollement, accepter courageusement la mort en offrant leur gorge à l'épée de leur adversaire, et l'invitant à frapper. Envisager la mort de plus loin nécessite une détermination durable, et par conséquent difficile à assumer.

Si vous ne savez pas mourir comme il faut, ne vous en faites pas : la Nature vous renseignera sur-le-champ suffisamment et complètement ; elle fera cette besogne pour vous, ne vous en mettez pas en peine.

Propertius
[75], II, 27,
vv. 1-2.

*Mortels, vous cherchez en vain à connaître l'heure incertaine
De votre mort, et le chemin qu'elle empruntera.*

Pseudo-
Gallus [47], I,
vv. 277-278.

*Un malheur soudain et précis est moins pénible
Que de souffrir longuement en attendant qu'il vienne.*

40. Nous troublons la vie par le soin de la mort, et la mort par le soin de la vie. L'une nous tourmente, l'autre nous effraie. Ce n'est pas contre la mort que nous nous préparons, car c'est une chose trop momentanée : un quart d'heure de souffrance sans conséquence et sans autre dommage ne mérite pas de préceptes particuliers. En fait, nous nous préparons contre les préparations à la mort. La philosophie nous demande d'avoir toujours la mort devant les yeux, de la prévoir et de l'envisager avant son temps, pour nous indiquer ensuite des règles et des précautions à prendre pour que cette prévoyance et cette pensée ne nous blessent pas. C'est ce que font les médecins qui nous plongent dans les maladies, pour avoir des sujets sur lesquels essayer leurs drogues et exercer leur art. Si nous n'avons pas su vivre, c'est une injustice de nous apprendre à mourir, et de donner à la fin une tournure différente de ce que fut le tout. Si nous avons su vivre, avec

constance et tranquillité, nous saurons bien mourir de même. Que les philosophes s'en vantent tant qu'ils veulent! « *La vie des philosophes est toute entière une étude dévolue à la mort.* » Cicéron [20], I, 20.

41. Mais il me semble que si la mort est bien son terme, ce n'est pas le but de la vie. C'est sa fin, son extrémité, ce n'est pas pour autant son objet¹. La vie doit être elle-même son propre but, son dessein; elle doit tendre à se régler, se conduire, se supporter. Savoir mourir n'est que l'un des nombreux articles que comporte le devoir essentiel de savoir conduire sa vie. Et il serait des plus légers si notre crainte ne lui donnait du poids.

42. Si on les juge à leur utilité et par leur vérité naturelle, les leçons de la simplicité ne le cèdent guère à celles que nous prêchent la science en sens contraire. Les hommes sont divers dans ce qu'ils ressentent et dans leur force : il faut les mener à leur bien, en tenant compte d'eux-mêmes, et par des routes différentes. « *Sur quelque rivage que la tempête me jette, j'y aborde en hôte.* » Horace [30], I, 1, v. 15.

Je n'ai jamais vu un paysan parmi mes voisins réfléchir à la contenance et à la fermeté avec lesquelles il passerait sa dernière heure : la Nature lui enseigne à ne songer à la mort que quand il est sur le point de mourir. Et dès lors, il est mieux loti qu'Aristote que la mort accable doublement, à la fois en elle-même et du fait d'une longue préparation. C'était pourtant l'opinion de César, que la mort la moins prévue était la plus heureuse, et la plus légère. « *Celui qui souffre avant que ce soit nécessaire souffre plus qu'il n'est nécessaire.* » Sénèque [84], CXVIII.

43. L'amertume que nous ressentons à la pensée de la mort naît de l'importance que nous lui attachons. Nous nous causons toujours du tort ainsi : en voulant devancer et régenter les prescriptions naturelles. C'est bon pour les savants, alors même qu'ils sont bien portants, de dîner plus mal à cause de cela, et de se renfrogner à l'idée de la mort. Le commun des mortels, lui, n'a besoin ni de remède ni de consolation, sauf quand le coup arrive, et ne s'intéresse qu'à ce qu'il ressent. N'est-ce pas ce que je disais tout à l'heure, que la stupidité du peuple et son incapacité à envisager les choses lui procurent en retour cette capacité à supporter les maux présents et cette profonde indifférence à l'égard

1. On peut mesurer ici l'évolution de la pensée de Montaigne : il disait le contraire dans le chap. 20 du livre I!

des sinistres événements futurs ? L'âme de ces gens, parce qu'elle est plus épaisse et obtuse, est moins pénétrable et moins sujette à l'agitation. Pour Dieu ! S'il en est bien ainsi, tenons dorénavant école de bêtise – car c'est au fruit suprême promis par les sciences qu'elle conduit tout tranquillement ses disciples !

*Le plaidoyer
de Socrate*

44. Nous ne sommes pas en peine de bons maîtres d'école, interprètes de la simplicité naturelle. Socrate en est un. Car d'après mes souvenirs, il parle à peu près en ce sens aux juges qui délibèrent et qui ont sa vie entre leurs mains :

« Je crains, messieurs, que si je vous demande de ne pas me faire mourir, je ne m'enferme dans la délation de mes accusateurs, qui prétendent que je me crois plus savant que les autres, parce que j'aurais quelque connaissance secrète des choses qui sont au-dessus et au-dessous de nous. Ce que je sais, c'est que je n'ai ni fréquenté, ni fait la connaissance de la mort, et que je n'ai rencontré personne qui ait pu faire l'expérience de ce qu'elle est pour venir m'en instruire. Ceux qui la craignent présupposent qu'ils la connaissent ; quant à moi, je ne sais ni ce qu'elle est, ni ce qu'il y a dans l'autre monde. Peut-être la mort est-elle une chose indifférente, peut-être est-elle désirable. On peut pourtant penser¹, s'il s'agit de la transmigration d'un lieu en un autre, qu'il peut y avoir avantage à aller vivre auprès de tant de grands personnages défunts, et d'être dispensé d'avoir affaire à des juges iniques et corrompus. S'il s'agit d'un anéantissement de notre être, c'est encore une sorte de progrès que d'entrer dans une longue et paisible nuit. Nous ne sentons en effet rien de plus doux dans la vie qu'un repos et un sommeil tranquilles et profonds, sans songes. Les choses dont je sais qu'elles sont mauvaises, comme d'offenser son prochain, et désobéir à son supérieur, qu'il s'agisse de Dieu ou d'un homme, je les évite soigneusement ; celles dont je ne sais si elles sont bonnes ou mauvaises, je n'ai pas de raison de les craindre.

45. « Si je meurs et que je vous laisse en vie : seuls les dieux verront pour qui, de vous ou de moi, cela ira mieux. Je vous laisse donc décider, en ce qui me concerne, comme il vous plaira. Mais suivant ma façon habituelle de conseiller les choses justes et utiles, je déclare que vous ferez mieux de me libérer pour le repos de votre conscience, si vous ne connaissez pas ma cause plus à fond que moi-même. Me jugeant selon mes actions

1. Montaigne paraphrase plus ou moins librement ici l'« Apologie de Socrate » d'après la traduction latine de Marsile Ficin.

passées, publiques et privées, d'après mes intentions aussi, et selon le profit que tirent chaque jour de ma conversation tant de nos concitoyens, jeunes et vieux, d'après le bien que je vous fais à tous, vous ne pouvez décemment vous acquitter de mes mérites qu'en ordonnant que je sois nourri, étant donné ma pauvreté, aux frais de l'État, dans le Prytanée¹, ce que je vous ai souvent vu faire pour d'autres qui le méritaient moins...

46. « Ne prenez pas pour de l'entêtement ou du dédain le fait que je n'aïlle pas, suivant la coutume, essayer de vous émouvoir et d'attirer sur moi votre commisération. N'ayant été, comme dit Homère, engendré ni du bois ni de la pierre, pas plus que les autres, j'ai des amis et des parents, qui peuvent se présenter avec des larmes et porter le deuil, et trois enfants éplorés, qui sauraient vous faire pitié. Mais je ferais honte à notre ville, à l'âge que j'ai, et avec une telle réputation de sagesse qu'elle me vaut d'être mis en accusation, si je me laissais aller maintenant à d'aussi lâches comportements. Et que dirait-on des autres Athéniens? J'ai toujours exhorté ceux qui m'ont entendu parler à ne pas sauver leur vie au prix d'une mauvaise action. Et dans les guerres que mena mon pays, à Amphipolis, à Potidée, à Délie et autres lieux où je me suis trouvé y prendre part, j'ai montré par mes actes combien était éloignée de moi l'idée de préserver honteusement ma sécurité. Je vous ferais d'ailleurs manquer à votre devoir en vous invitant à faire des choses laides, car ce ne sont pas mes supplications qui doivent vous convaincre, mais les raisons simples et fermes de la justice. Vous avez juré aux dieux de vous maintenir dans le respect des lois. En faisant ainsi, je pourrais faire croire que je vous soupçonne de ne point croire à leur existence. Et je semblerais témoigner contre moi-même que je ne crois pas en eux comme je le devrais, comme si je me défiais de leur attitude, et ne remettais pas complètement mon affaire entre leurs mains. J'ai une entière confiance en eux, et je suis certain qu'ils agiront dans cette affaire de la façon la plus convenable et pour vous et pour moi. Les honnêtes gens, vivants ou morts, n'ont rien à craindre des dieux. »

47. N'est-ce pas là un plaidoyer naïf et d'une élévation ex-

1. Dans l'Antiquité, édifice où s'assemblaient les *prytanes* (magistrats), et qui servait à divers usages politiques et religieux (*d'après Dict. Robert*).

ceptionnelle, dans un moment d'urgence particulière¹? Ce fut vraiment légitime de le préférer à celui que le grand orateur Ly-sias avait rédigé pour lui, dans le plus pur style judiciaire, mais peu digne d'un aussi noble criminel. Pouvait-on attendre de la bouche de Socrate une voix suppliante? Cette haute vertu aurait-elle cédé précisément quand il lui fallait se montrer? Et sa riche et puissante nature pouvait-elle s'en remettre à l'art oratoire pour sa défense, pouvait-elle, dans son ultime épreuve, renoncer à la vérité et à la sincérité naturelle qui étaient les ornements de sa propre éloquence, pour se parer du fard et des figures de style qui sont les procédés d'un discours préparé? Il agit fort sagement, et en accord avec lui-même, en se refusant à corrompre la continuité d'une vie incorruptible et un exemple aussi parfait de la nature humaine pour prolonger d'un an son déclin et trahir le souvenir impérissable de cette fin glorieuse. Il devait sa vie non à lui-même, mais comme un exemple offert au monde. N'eût-il pas été un dommage universel de la terminer de façon obscure et tranquille?

48. Certes, une façon aussi indifférente et calme d'envisager la mort méritait bien que la postérité la considère d'autant plus à son honneur : ce qu'elle fit. Et rien n'est aussi juste que ce que le destin ordonna pour sa gloire. Car les Athéniens eurent une telle horreur envers ceux qui l'avaient condamné qu'on les fuyait comme des personnes excommuniées ; on tenait pour souillé tout ce à quoi ils avaient touché, et personne n'allait aux bains avec eux, personne ne les saluait ni ne les abordait, si bien qu'à la fin, ne pouvant plus supporter cette haine publique, ils se pendirent².

49. Si quelqu'un estime que parmi tant d'autres exemples que je pouvais choisir dans les propos de Socrate j'ai mal choisi en prenant celui-ci, et trouve ce discours bien au-dessus des pensées

1. La rédaction de 1595 reprend ici exactement celle de l'édition de 1588, sans tenir compte de l'ajout manuscrit de l'« exemplaire de Bordeaux », qui insère à la place de « puerile » : « *sec et sain mais quand et quand naïf et bas* », et après « inimaginable » : « *véritable, franc et juste au delà de tout exemple* ». Une fois encore, cela conduit donc à penser que le texte de 1595 a été établi d'après un état légèrement antérieur à celui de l'« exemplaire de Bordeaux ».

2. Passage directement inspiré de Plutarque [73], *De l'envie et de la haine*, XVIII.

ordinaires, qu'il sache que je l'ai fait volontairement, car j'en juge autrement ; je tiens au contraire que c'est un discours qui de par sa distinction et son naturel, se situe bien plus profondément et plus en retrait que ce que l'on pense d'ordinaire : il représente, par sa hardiesse non apprêtée, sa simplicité presque enfantine, l'impression première et la forme la plus pure de l'ignorance naïve. Car si l'on peut admettre que nous craignons naturellement la douleur, nous ne pouvons craindre la mort à cause d'elle-même ; elle fait partie de notre être, elle nous est non moins essentielle que la vie. Et pourquoi donc la Nature nous en aurait-elle donné la haine et l'horreur, puisqu'elle lui est tellement utile pour maintenir la succession et l'évolution de ses ouvrages, et que dans l'univers, elle joue plus un rôle lié à la naissance et à l'accroissement qu'à la perte et à la ruine ?

Ainsi l'ensemble des choses se renouvelle,

Une seule mort suscite mille vies.

Lucrèce [43],
II, v. 74

Ovide [61], I,
v. 30.

50. La disparition d'une vie marque le passage à mille autres. La Nature a donné aux animaux le soin d'eux-mêmes et de leur préservation. Ils vont jusqu'à craindre que leur état ne se dégrade, craindre de se heurter et de se blesser, que nous ne les attachions et ne les battions, toutes choses qui affectent leurs sens et dont ils ont l'expérience. Mais ils ne peuvent craindre que nous les mettions à mort, non plus qu'ils n'ont la faculté d'imaginer la mort et de l'envisager. On dit qu'on les voit la supporter gaiement : la plupart des chevaux hennissent en mourant, et les cygnes chantent à ce moment-là. Mais on dit aussi qu'ils la recherchent en cas de besoin, comme le montrent plusieurs exemples chez les éléphants.

51. Mais j'ajoute encore : la façon d'argumenter utilisée par Socrate dans ces circonstances n'est-elle pas admirable également, de simplicité et de véhémence ? Certes, il est bien plus facile de parler comme Aristote et de vivre comme César, que de parler et vivre comme Socrate. C'est là que se situe l'ultime degré de la perfection et de la difficulté, et l'art ne peut y atteindre. C'est que nos facultés n'ont pas été formées à cela. Nous ne les mettons pas à l'épreuve, nous ne les connaissons pas vraiment :

nous nous affublons de celles d'autrui, et nous laissons les nôtres inemployées.

52. C'est ainsi que quelqu'un pourrait dire de moi que je me suis contenté de faire dans ce livre un bouquet de fleurs étrangères, n'ayant fourni, de mon côté, que le fil pour les lier. Certes j'ai reconnu publiquement que ces ornements empruntés m'accompagnent, mais je ne veux pas qu'ils me recouvrent et qu'ils me dissimulent : ce serait le contraire même de mon dessein, moi qui ne veux montrer que moi-même, et ce qui est mien naturellement. Si j'avais suivi mon idée, j'aurais probablement parlé seul en mon nom. Je me charge chaque jour un peu plus de ces emprunts, au-delà de mon idée première et de mon dessein initial, pour me conformer à la mode actuelle, et par paresse¹. Si cela n'est pas en accord avec ce que je suis, comme il me semble, tant pis : cela peut être utile à quelqu'un d'autre. Il en est qui citent Platon et Homère, qui ne les ont jamais lus ; et moi-même, je les ai utilisés assez souvent autrement que dans leur version originale. Sans difficulté ni compétence particulière, ayant mille volumes de livres autour de moi dans l'endroit où j'écris, je peux emprunter à l'instant si je veux, à une douzaine de ravaudeurs de ce genre-là que je ne feuillette pourtant guère, de quoi illustrer mon essai sur la physionomie. Il me suffit de l'épître liminaire d'un Allemand pour me trouver farci de citations, et trouver avec cela une gloire délectable en trompant les sottes gens.

*Du bon
usage des
citations*

53. Ces agencements de lieux communs, avec lesquels tant de gens s'épargnent de la peine, ne sont utiles que pour des sujets eux-mêmes communs, et pour faire étalage de science, non pour nous servir de règle de conduite. C'est le fruit ridicule de la science que Socrate agite si plaisamment contre *Euthydème*. J'en ai vu qui faisaient des livres sur des choses qu'ils n'ont jamais comprises ni même étudiées, donnant à des savants de leurs amis, qui la recherche de telle matière, qui de telle autre, et se contentant pour leur part d'en avoir esquissé le projet, et d'avoir su fagoter ces éléments peu connus. Ce qui leur appartient, c'est en fait l'encre et le papier. C'est là en vérité acheter ou emprunter

1. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », au lieu de « et par oisiveté » on lit ici, dans ce passage manuscrit : « *et exhortemens d'autrui* ». Cette variante est assez curieuse, car elle ne porte que sur un mot, le reste de l'ajout manuscrit ayant été respecté.

un livre – ce n'est pas le faire. C'est montrer aux gens, non pas qu'on sait faire un livre, mais qu'on ne sait pas le faire, ce dont ils pouvaient jusqu'alors douter. Un Président se vantait devant moi d'avoir entassé plus de deux cents citations d'autres auteurs dans l'un de ses arrêts présidentiels. En disant cela tout haut à chacun, il effaçait la gloire qu'il aurait pu en tirer. Voilà bien une vantardise de petit esprit, à mon avis, et absurde pour un tel sujet et une telle personne. Je fais quant à moi le contraire, et parmi tant d'emprunts, je suis bien aise si je peux en dérober quelqu'un pour l'utiliser ailleurs, en le déguisant et le déformant. Au risque de laisser dire que c'est faute d'avoir compris son véritable usage que je l'emploie à ma façon, pour qu'il soit un peu plus le mien. Il en est qui se vantent de leurs larcins, et les prennent à leur compte. Ils ont donc plus de crédit que moi auprès des juges. Les gens comme moi, qui sont partisans de la Nature, estiment que l'honneur qui est dû à l'invention est de loin supérieur à celui de la citation.

54. Si j'avais voulu faire un livre savant, je l'aurais fait plus tôt. J'aurais écrit à une époque encore proche de mes études, quand j'avais plus d'esprit et de mémoire que maintenant, et si j'avais voulu faire le métier d'écrivain, je me serais plutôt fié à la vigueur qu'on a à cet âge qu'à celui que j'ai maintenant. Et que serait-il advenu, si la gracieuse faveur que le hasard m'a un jour offerte par l'entremise de cet ouvrage avait pu se produire à cette époque au lieu de maintenant, à l'âge où l'on désire aussi bien posséder qu'on est prêt à perdre¹? Deux personnes de ma connaissance, grands hommes de savoir, ont perdu à mon avis la moitié de ce qu'ils valaient pour avoir refusé de publier à quarante ans et attendu d'en avoir soixante. La maturité a ses défauts, tout

1. Tous les éditeurs signalent que ce passage fait vraisemblablement référence à Marie de Gournay que Montaigne a rencontrée en 1588. A. Lanly [53], III, p. 266, note 182 écrit « on comprend que celle-ci ait supprimé le passage dans l'édition de 1595 » – ce qui est faux, on le voit. Les autres éditeurs (Villey [50], Frame [27]), se contentent de dire que le texte de 1595 est « différent ». Dans l'« exemplaire de Bordeaux », il s'agit d'un ajout manuscrit ainsi libellé : « *Davantage, telle faveur gracieuse que fortune [m'a] peut m'avoir offerte par l'entremise de cet ouvrage eut lors rencontré une plus propice seson.* » (le mot entre crochet « m'a » est barré). Loin d'avoir « supprimé » l'allusion, l'édition de 1595 semble donc au contraire l'avoir renforcée.

comme la verdeur, mais ils sont encore pires, et la vieillesse est aussi peu propice à ce type de travail qu'à tout autre.

55. Celui qui croit cacher sa décrépitude en la mettant sous presse est bien fou s'il espère en faire sortir des idées qui ne sentent pas le disgracié, le rêveur et l'assoupi. Notre esprit se constipe et épaissit¹ en vieillissant. J'expose pompeusement et largement l'ignorance, et j'énonce la science maigrement et piteusement ; cette dernière accessoirement et accidentellement, l'autre expressément et principalement. Et je ne traite de rien spécialement sinon du rien, ni d'aucune science, si ce n'est celle de l'absence de science. J'ai choisi pour cela le moment où ma vie, qui est ce que je veux peindre, est toute entière devant mes yeux² : ce qui en reste tient plus de la mort que de la vie. Et même s'agissant de ma mort, si je la rencontrais et que je bavarde avec elle comme d'autres l'ont fait, je raconterais encore volontiers cela au public en partant.

La laideur

56. Socrate a été l'exemple parfait de toutes les grandes qualités. Je suis fâché qu'il ait été doté d'un corps et d'un visage si vilains, à ce que l'on en dit, et si peu en harmonie avec la beauté de son âme, alors que lui-même était si amoureux de la beauté et si attaché à elle. Nature lui a fait une grave injustice. Il n'y a rien de plus vraisemblable que la conformité dans la relation du corps à l'esprit³. « *Que l'âme soit logée dans tel ou tel corps a de l'importance pour elle, car c'est du corps que proviennent bien des éléments propres à aiguïser l'esprit, et d'autres qui peuvent l'é mousser.* » Cet auteur, Cicéron, parle de « laideur contre nature » et de « difformité des membres ». Mais ce que nous appelons laideur, c'est aussi ce qui choque au premier coup d'oeil, principalement sur le visage, et qui nous rebute⁴, soit à cause du teint, d'une tache, d'une expression désagréable, quelque cause souvent inexplicable sur des membres pourtant bien constitués et

Cicéron [20],
I, 33.

1. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », « s'espessit » a été barré et remplacé à la main par « se croupit ».

2. Montaigne écrit : « toute devant moi ». Mais le contexte montre que l'idée est celle que nous exprimons aujourd'hui en disant : « toute derrière moi ». Je contourne la difficulté par une périphrase.

3. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », le texte de 1588 : « Il n'est pas à croire que cette dissonance advienne sans quelque accident, qui a interrompu le cours ordinaire : come... » a été barré et remplacé par la citation latine.

4. Dans l'« exemplaire de Bordeaux » on lit ici (ajout manuscrit) : « *par bien legieres causes : du teint...* »

normaux. La laideur, qui recouvrait une très belle âme, était de cet ordre chez La Boétie. Cette laideur superficielle, qui est pourtant la plus impérieuse, cause cependant moins de tort à l'esprit, et n'a guère de conséquence sur l'opinion des hommes. L'autre type de laideur, qui s'appelle plus justement « difformité », est plus profonde, et étend plus facilement ses effets à l'intérieur. Ce n'est pas le soulier de cuir bien lisse, mais le soulier bien formé, qui révèle la forme intérieure du pied.

57. Socrate disait, à propos de sa laideur corporelle, qu'il en aurait été de même pour son âme, s'il n'avait corrigé celle-ci par l'éducation. Mais disant cela, je crois qu'il plaisantait, selon son habitude : jamais âme d'une telle qualité ne s'est faite d'elle-même.

58. Je ne dirai jamais assez combien j'estime la beauté, qualité puissante et avantageuse. Socrate l'appelait une « petite tyrannie », et Platon, le « privilège de la Nature ». Il n'est pas d'autre qualité qui la surpasse en prestige. Elle tient le premier rôle dans les rapports entre les gens : elle se manifeste à nous, séduit notre jugement et s'en rend maître avec une grande autorité par l'extraordinaire impression qu'elle fait sur lui. Phryné eût perdu son procès, même avec l'aide d'un excellent avocat si, ouvrant sa robe, elle n'avait pas séduit les juges par l'éclat de sa beauté. Et je constate que Cyrus, Alexandre, César, ces trois maîtres du monde, ne l'ont pas négligée dans la façon de mener leurs grands desseins. Et le premier Scipion¹ non plus !

La beauté

59. Un même mot grec désigne à la fois ce qui est beau et ce qui est bon. Et le Saint-Esprit appelle souvent « bons » ceux qu'il veut désigner comme « beaux ». Je garderais volontiers le rang des « biens », comme le disait la chanson, que Platon dit avoir été très connue², tirée de l'œuvre de quelque poète ancien : la santé, la beauté, la richesse. Aristote dit que c'est aux beaux qu'il appartient de commander et que, quand leur beauté en vient à approcher celle des statues des dieux, une même vénération leur est due. A quelqu'un qui lui demandait pourquoi on fréquentait ceux qui sont beaux plus souvent et plus longtemps, il répondit : « C'est une question qui ne peut être posée que par un aveugle. » La plupart des philosophes, et

1. Surnommé « l'Africain ».

2. Dans Platon [67], VII, § 451.

les plus grands d'entre eux, payèrent leurs études et acquirent la sagesse par l'entremise de la beauté et des faveurs qu'on lui accorde.

60. Non seulement chez ceux qui sont à mon service, mais chez les animaux eux-mêmes, je considère que la beauté est à deux doigts de la bonté. Il me semble pourtant que la forme et l'aspect d'un visage, les traits par lesquels on augure des dispositions internes de nos destins à venir, est quelque chose qui ne se laisse pas facilement ranger au chapitre de la beauté ou de la laideur ; de la même façon que toute odeur agréable et la sérénité de l'air ne promettent pas la santé, ni toute lourdeur et puanteur l'infection, dans une époque où sévit la peste. Ceux qui accusent les dames de contredire leur beauté par leurs mœurs n'ont pas toujours raison. Car sur un visage qui n'est pas très bien dessiné, peut néanmoins régner un air de probité inspirant la confiance, de même qu'à l'inverse, j'ai parfois lu dans de beaux yeux les menaces dues à une nature méchante et redoutable. Il y a des physionomies favorables, et dans une foule d'ennemis victorieux, vous choisirez immédiatement parmi quantité de gens inconnus celui-là plutôt que cet autre, pour vous rendre à lui et lui remettre votre vie : il ne s'agit pas là de beauté à proprement parler.

61. C'est une bien faible garantie que la mine de quelqu'un, et toutefois elle mérite d'être prise en considération. Et si j'avais à les châtier, ceux que je châtierais le plus rudement seraient les méchants qui font mentir et trahissent les promesses que la Nature leur a posées sur le front : je serais plus sévère pour ceux qui cachent la méchanceté sous une apparence de bienveillance. Il semble qu'il y ait des visages heureux, d'autres malheureux ; et je crois qu'il faut quelque habileté pour distinguer les visages bienveillants des niais, les sévères des rudes, les méchants des chagrins, les dédaigneux des mélancoliques, et autres airs voisins. Il y a des beautés non seulement fières, mais aigres, d'autres douces jusqu'à en être fades. Je demeure indécis sur la possibilité d'en tirer quelque pronostic sur ce qui leur arrivera dans le futur.

62. J'ai repris à mon compte, comme je l'ai dit ailleurs, tout simplement et tout crûment, ce précepte ancien qui dit que nous ne saurions avoir tort en suivant la Nature, et que le souverain précepte, c'est de se conformer à elle. Je n'ai pas, comme Socrate,

corrigé par la force de la raison mes dispositions naturelles, et je n'ai nullement modifié artificiellement mes penchants. Je me laisse aller comme je suis venu. Je ne combats rien. Mes deux pièces maîtresses – mon corps et mon âme – vivent d'elles-mêmes en paix et en bon accord : le lait de ma nourrice a été, Dieu merci, normalement sain et équilibré.

63. En passant, je voudrais dire ceci : je trouve qu'on accorde plus de prix qu'elle ne vaut à une certaine image de la vertu, scolastique, asservie à des préceptes, soumise à l'espérance et à la crainte, et qui est presque la seule en vigueur chez nous. J'aime la vertu quand ce ne sont pas les lois et la religion qui la font, mais la peaufinent et lui donnent son autorité ; j'aime qu'elle soit capable de se soutenir sans aide, qu'elle ait poussé sur ses propres racines, par la semence de la raison universelle, qui est inscrite en tout homme non dénaturé. Cette raison, qui permet à Socrate de redresser ses tendances vicieuses, le rend obéissant aux hommes et aux dieux qui règnent sur sa ville, courageux devant la mort non parce que son âme est immortelle, mais parce qu'il est mortel. C'est une mauvaise règle pour toute société, bien plus dommageable qu'ingénieuse et subtile, celle qui veut faire croire au peuple que la foi peut suffire seule, indépendamment de la conduite, pour contenter la justice divine. L'expérience nous montre qu'il y a une énorme différence entre la dévotion et la conscience.

64. J'ai une apparence favorable, aussi bien physiquement que par l'opinion qu'elle peut donner de moi.

Comment ai-je dit : « j'ai » ? C'est plutôt « J'ai eu », Chremis !

Hélas ! ce que tu vois n'est plus que le squelette d'un corps.

Térence [94],
Heautontim.,
I, 1, v. 42.

Pseudo-
Gallus [47], I,
v. 238.

Et cette apparence est tout le contraire de celle de Socrate. Il m'est arrivé souvent que par le seul fait de ma prestance et de mon allure, des gens qui ne me connaissaient pas du tout m'ont témoigné une grande confiance dans leurs propres affaires comme à propos des miennes. Dans les pays étrangers, j'ai bénéficié pour cela de faveurs singulières et rares. En voilà deux exemples qui méritent peut-être que je prenne la peine de les raconter en détails.

65. Un individu projeta de nous prendre par surprise, ma

*Comment la
belle
prestance de
Montaigne
le tira d'un
mauvais pas*

maison et moi-même. Il fut assez adroit pour arriver seul à ma porte et insister avec force pour qu'on le laissât entrer. Je le connaissais de nom, et j'avais quelque raison de me fier à lui, puisqu'il était mon voisin, et vaguement mon parent par alliance. Je lui fis ouvrir comme je le fais pour tout le monde. Le voici tout effrayé, avec un cheval hors d'haleine, et harassé. Il me débite cette fable : Il venait d'affronter, à une demi-lieue d'ici, un de ses ennemis, que je connaissais aussi (j'avais même entendu parler de leur querelle) ; cet ennemi l'avait poursuivi de très près et lui-même, surpris, en désarroi du fait d'une escorte inférieure en nombre, s'était précipité à ma porte pour y trouver refuge. Il me dit encore qu'il était très inquiet pour ses gens, dont il pensait qu'ils étaient morts ou prisonniers. J'essayai tout naturellement de le reconforter, de le rassurer, et de le faire se reposer. Mais bientôt après, voilà quatre ou cinq soldats qui se présentent à ma porte, avec la même mine et le même effroi, et puis d'autres et d'autres encore ensuite, bien équipés et armés, jusqu'à vingt-cinq ou trente qui feignaient avoir leur ennemi sur les talons. Cette bizarrerie commença à éveiller mes soupçons. Je n'ignorais pas à quelle époque je vivais, et combien ma maison pouvait être convoitée, et je savais aussi que la même chose était arrivée à des personnes de ma connaissance. Tant et si bien que, trouvant qu'il n'était pas convenable d'avoir commencé à faire plaisir et de ne pas aller jusqu'au bout, je pris le parti le plus naturel et le plus simple, comme je le fais toujours, et donnai l'ordre qu'on les laissât entrer.

66. Je suis en vérité peu défiant et suspicieux de nature. Je penche volontiers vers l'excuse et l'interprétation la plus douce des choses. Je prends les hommes pour ce qu'ils sont généralement, je ne crois pas à leurs penchants pervers et contre nature si je n'y suis contraint par une preuve certaine, de même que pour les monstres et les miracles. Je suis en outre un homme qui m'en remets volontiers au hasard, et me laisse aller à corps perdu entre ses bras. Jusqu'ici, j'ai eu plus de raisons de m'en louer que de m'en plaindre, et j'ai trouvé le sort plus avisé et plus amical pour mes affaires que je ne le suis moi-même. Il y a eu dans ma vie quelques situations dont on peut fort bien dire que la conduite en a été délicate, ou si l'on veut, sage. De celles-là, considérez que le tiers a dépendu de moi, et les deux autres tiers au moins, du

hasard. Il me semble que nous nous trompons dans la mesure où nous ne faisons pas suffisamment confiance au Ciel et attendons de notre conduite plus qu'il ne nous appartient de le faire. Voilà pourquoi nos projets échouent si souvent ! Le Ciel est jaloux de l'importance que nous attribuons aux droits de la sagesse humaine, au détriment des siens, et les rétrécit d'autant plus que nous les amplifions.

67. Tous ces gens, donc, demeurèrent à cheval dans ma cour, pendant que leur chef était avec moi dans la grande salle ; il n'avait même pas voulu qu'on mît son cheval à l'écurie, prétendant qu'il allait s'en aller dès qu'il aurait eu des nouvelles de ses hommes. Il se vit alors maître de son entreprise, et il ne lui restait plus qu'à mettre son plan à exécution. Il a dit souvent depuis – car il ne craignait pas de raconter cette histoire – que c'était mon visage et mon air détaché qui lui avaient arraché la trahison des mains. Il remonta à cheval, ses gens ayant continuellement les yeux sur lui pour voir quel signe il allait leur donner, et bien étonnés de le voir sortir en abandonnant l'avantage obtenu.

68. Une autre fois, me fiant à je ne sais quelle trêve qui venait d'être proclamée dans nos armées, je me mis en route pour un voyage qui devait me faire traverser un pays particulièrement dangereux. On n'eut pas plus tôt découvert ma présence que trois ou quatre groupes de cavaliers surgissent de divers endroits pour me prendre. L'un d'eux me rejoignit lors de ma troisième étape, et je fus attaqué par quinze ou vingt gentils-hommes masqués¹, suivis d'une quantité d'archers à cheval. Me voilà pris, je me rends, on me traîne dans les fourrés d'une forêt voisine, on m'enlève mon cheval, on dévalise mes coffres, ma cassette est prise, les chevaux et leur équipage attribués à de nouveaux maîtres. Nous demeurâmes longtemps dans ce hallier à discuter de ma rançon : ils la fixaient si haut qu'il semblait bien qu'ils ne me connaissent guère. Ils entrèrent en grande discussion au sujet de ma vie, et il est vrai que plusieurs de ses circonstances faisaient peser sur moi la menace du danger dans

*Comment
Montaigne
fut pris en
la forêt et
élargi sur sa
bonne mine*

1. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », le texte imprimé de 1588 comportait : « bien montez et bien armez », mots rayés à la main. Ici, l'édition de 1595 suit bien les corrections, ce qui n'est pas toujours le cas, on l'a vu ailleurs.

lequel je me trouvais maintenant.

Virgile [97],
VI, v. 261.

Maintenant, du courage, Énée, il te faut un cœur ferme.

Je m'accrochai toujours à l'existence de la trêve en ma faveur, leur abandonnant seulement le butin pris en me dépouillant, qui n'était pas à mépriser, sans promettre une autre rançon. Après deux ou trois heures passées là, ils me firent monter sur un cheval qui ne pouvait leur échapper, confièrent le soin de me conduire personnellement à quinze ou vingt arquebusiers, dispersèrent mes gens aux mains des autres soldats, et ordonnèrent qu'on nous emmène comme prisonniers par diverses routes. Comme j'étais déjà à deux ou trois portées d'arquebuse de là,

Catulle [10],
LXVIII, 65.

Ayant déjà imploré et Castor et Pollux,

voilà que se produit un changement tout à fait inattendu : je vois revenir à moi le chef de la troupe, avec des paroles plus douces. Il se met en devoir de rechercher mes hardes dispersées et me fait rendre celles qu'il peut trouver, jusqu'à ma cassette ! Mais le meilleur présent que l'on me fit alors, ce fut de me rendre finalement ma liberté : le reste n'avait guère d'importance pour moi à ce moment-là.

69. Je ne connais toujours pas vraiment la véritable cause d'un changement si soudain, et de ce retournement sans aucune raison apparente, d'un repentir aussi miraculeux à cette époque, dans une entreprise préméditée et délibérée, qui était devenue une pratique normale (car je leur avais tout de suite avoué de quel parti j'étais et quel chemin je prenais). Le personnage le plus important, qui se démasqua et me fit connaître son nom, me répéta plusieurs fois que je devais cette délivrance au visage que j'offrais, à la liberté et à la fermeté de mes paroles, qui me rendaient indignes d'un tel traitement, et me demanda de le traiter de la même façon à l'occasion. Il est possible que la volonté divine ait voulu se servir de ce moyen pour me préserver, car elle me défendit encore le lendemain lors d'embûches bien pires et dont ils m'avaient eux-mêmes avertis. L'un des deux gentils-hommes concernés dans cette histoire est encore en vie, et peut la raconter ; l'autre a été tué il n'y a pas longtemps.

70. Si mon visage ne témoignait pas pour moi, si on ne lisait dans mes yeux et dans ma voix la sincérité de mes inten-

tions, je n'aurais pas vécu si longtemps sans querelle et sans mauvais coup, avec cette grande liberté que j'ai de dire à tort et à travers ce qui me vient à l'esprit, et de porter des jugements sans retenue. Cette attitude peut fort bien passer pour incivile, et peu conforme à nos usages ; mais je n'ai vu personne qui l'ait trouvée outrageuse et méchante, personne qui ait été blessé par ma liberté de parole si elle est venue directement de moi. Les paroles que l'on répète ont un autre son, et du coup un autre sens. Je ne hais personne non plus, et je suis si peu porté à offenser les autres que je ne peux me résoudre à le faire même quand il s'agit de servir la raison elle-même. Lorsque l'occasion m'a amené à participer à des jugements criminels, j'ai plutôt failli à la justice. « *C'est pourquoi je voudrais qu'il n'y eût pas plus de fautes commises que je ne suis capable d'en punir.* »

Tite-Live
[93], XXIX, 21.

71. On reprochait paraît-il à Aristote d'avoir été trop miséricordieux envers un méchant homme : « J'ai été, c'est vrai, répondit-il, miséricordieux envers l'homme, mais non envers sa méchanceté. » Les jugements ordinaires sont incités à la vengeance par l'horreur du méfait. C'est au contraire cela même qui refroidit le mien : l'horreur du premier meurtre m'en fait craindre un second, et la laideur de la première cruauté m'en fait abhorrer toute imitation. À moi, qui ne suis qu'un « valet de trèfle »¹, peut s'appliquer ce que l'on disait de Charillos, roi de Sparte : « Il ne saurait être bon, puisqu'il n'est pas mauvais pour les méchants. » Ou encore (car Plutarque le présente sous ces deux aspects, comme il le fait pour mille autres choses, diversement et contradictoirement) : « Il doit forcément être bon, puisqu'il l'est même pour les méchants. » Si je suis fâché d'user des moyens légitimes envers ceux que cela mécontente, je dois reconnaître qu'envers ceux qui y consentent, je ne suis pas très regardant à en employer d'illégitimes.

Diogène
Laërce [38],
V, 17, § 301.

Plutarque
[73], XVIII,
III.

Plutarque
[74],
Lycurque, IV.

1. Montaigne écrit « ecuyer de trefles », allusion au « valet de trèfle » du jeu de cartes, qui est de peu de valeur.

Chapitre 13

Sur l'expérience

1. Il n'est pas de désir qui soit plus naturel que celui de la connaissance. Nous essayons tous les moyens qui peuvent nous y conduire, et quand la raison n'y suffit pas, nous y employons l'expérience.

*L'expérience produit l'art par différentes voies,
L'exemple nous en montre le chemin.*

Manilius [44],
I, 59.

C'est un moyen bien plus faible et moins noble. Mais la vérité est une chose si importante que nous ne devons dédaigner aucun moyen susceptible de nous y conduire. La raison a tant de formes que nous ne savons à laquelle nous en remettre ; l'expérience n'en a pas moins. La leçon que nous voulons tirer de la ressemblance des événements n'a pas grande valeur, car en fait ils sont toujours dissemblables. Il n'est rien dans l'image que nous avons des choses qui soit aussi universel que leur variété et leur diversité. Comme les Grecs et les Latins, nous nous servons de l'exemple des œufs comme de celui de la plus parfaite similitude. Et pourtant, il s'est trouvé des hommes capables de reconnaître des différences entre les œufs, et l'un d'eux notamment, à Delphes, qui ne prenait jamais l'un pour l'autre, et quand il y avait plusieurs poules, il était capable de dire de laquelle était l'œuf. La dissemblance s'introduit d'elle-même dans nos œuvres, et aucun art ne peut parvenir à la similitude. Ni Perrozet¹ ni

Cicéron [12],
II, 18.

1. Il semble que ce soit le nom d'un fabricant de cartes à jouer de l'époque.

personne d'autre ne peut assez soigneusement polir et blanchir l'envers des cartes qu'il n'y ait des joueurs qui soient capables de les reconnaître, simplement à les voir glisser dans les mains d'un autre. La ressemblance ne fait pas autant l'unicité que la différence ne fait l'altérité. La Nature s'est imposée l'obligation de ne rien faire d'autre qui ne soit dissemblable.

2. C'est la raison pour laquelle je n'ai guère de sympathie pour l'opinion de celui¹ qui pensait, par la multiplicité des lois, parvenir à brider l'autorité des juges en leur taillant là-dedans les morceaux qu'il leur faudrait [pour chaque cas]. Il ne se rendait pas compte du fait qu'il y a autant de liberté et de latitude dans l'interprétation des lois que dans leur rédaction. Et ils ne sont pas sérieux, ceux qui s'imaginent affaiblir nos débats et y mettre un terme en nous ramenant à la lettre de la Bible : le champ qui s'offre à notre esprit pour examiner la pensée d'autrui n'est pas moins vaste que celui dans lequel il expose la sienne ; et pourquoi y aurait-il moins d'animosité et de méchanceté à commenter qu'à inventer ? Nous voyons donc à quel point ce législateur se trompait : nous avons en France plus de lois que n'en a le reste du monde tout entier, et plus qu'il n'en faudrait pour régler tous les mondes d'Épicure « *si autrefois on souffrait des scandales, maintenant c'est des lois que nous souffrons* », et nous avons pourtant si bien laissé nos juges discuter et décider qu'il n'y eut jamais autant de liberté ni de licence. Qu'ont donc gagné nos législateurs à distinguer cent mille espèces de faits particuliers et à y associer cent mille lois ? Ce nombre est sans commune mesure avec l'infinie diversité des actions humaines. La multiplication de nos inventions ne parviendra pas à égaler la variété des exemples. Ajoutez-y encore cent fois autant : vous ne pourrez pas faire que dans les événements à venir, il s'en trouve un seul qui, dans ces milliers d'événements repérés et répertoriés, en rencontre un autre auquel il puisse se joindre et s'apparier si exactement qu'il ne reste plus entre eux la moindre particularité et différence, et qui ne requière de ce fait un jugement particulier. Il y a peu de rapport entre nos actions, qui sont en perpétuelle évolution, et des lois fixes et immobiles. Les plus souhaitables sont les plus rares, les plus simples, et les plus générales : et je

Tacite[87],
III, 25.

1. Justinien, dont le *Code* prétendait prévoir tous les cas, les juges n'ayant plus ainsi qu'à l'appliquer mécaniquement.

crois même qu'il vaudrait mieux ne pas en avoir du tout, plutôt que d'en avoir autant que nous en avons.

3. La Nature nous en fournit toujours de bien meilleures que celles que nous nous donnons. Je n'en veux pour preuve que l'âge d'or tel que l'ont montré les poètes, et l'état dans lequel nous voyons vivre les peuples qui n'ont pas d'autres lois que naturelles. Voilà des gens qui, en guise de juge, emploient dans leur procès le premier qui vient à passer dans leurs montagnes. En voilà d'autres qui, le jour du marché, élisent l'un d'entre eux qui aussitôt va trancher tous leurs différends. Quel danger y aurait-il à ce que les plus sages viennent ainsi régler les nôtres, selon les cas, et après examen, sans être obligés de se référer à des précédents et sans en créer pour autant ? À chaque pied son soulier ! Le roi Ferdinand¹ quand il envoya des colons dans les Indes [Occidentales], décida avec sagesse qu'on n'y enverrait aucun spécialiste de jurisprudence, de crainte que les procès ne se mettent à proliférer dans ce nouveau monde. Il considérait que cette science était, par nature, génératrice de disputes et de divisions, et il jugeait, comme Platon, que ce n'est pas une bonne chose pour un pays de le fournir en juristes et en médecins .

4. Pourquoi donc notre langage courant, si commode pour tout autre usage, devient-il obscur, si peu compréhensible, quand il s'agit d'un contrat ou d'un testament ? Et pourquoi celui qui d'ordinaire s'exprime si clairement dans tout ce qu'il dit et écrit, ne trouve-t-il dans ce cas aucune façon de le faire qui ne tombe dans le doute et la contradiction ? C'est peut-être que les princes de cet art, qui s'appliquent avec une extrême attention à choisir des mots solennels et des formules artificielles, ont tellement pesé chaque syllabe et épiluché si complètement chaque type de transition que les voilà bientôt empêtrés et embrouillés dans l'infinité des figures de style et des « parties du discours », hachées si menu qu'elles ne peuvent plus relever d'aucune règle ni prescription, et qu'elles ne peuvent plus être véritablement comprises de façon certaine. « *Tout ce qui est divisé au point de n'être plus que poussière est confus.* » Qui a observé des enfants s'efforçant de diviser une masse de mercure en un certain nombre de parties ? Plus ils le pressent et le pétrissent, plus ils essaient de le sou-

Sénèque [84],
LXXXIX.

1. Ferdinand V le Catholique, roi de Castille et d'Aragon, mort en 1516.

mettre à leur loi, et plus ils excitent la liberté de ce noble métal : il échappe à leurs manipulations, il se divise et s'éparpille, et il est impossible d'en compter les minuscules parties.

5. Il en est de même ici : en divisant ces subtilités, on accroît le doute dans nos esprits, on nous entraîne à étendre et à diversifier les difficultés, on les augmente et on les disperse. En semant les questions et en les retaillant, on fait fructifier et foisonner dans le monde les incertitudes et les querelles, comme la terre devient de plus en plus fertile à force d'être émiettée et profondément remuée. « *C'est la science qui crée la difficulté.* » Nous étions dans le doute après avoir lu Ulpien ; nous doutons plus encore après Bartoldus et Baldus¹. Il fallait effacer les traces laissées par ces innombrables opinions divergentes, et non pas s'en emparer et en farcir la tête de la postérité!...

6. Je ne sais trop quoi en penser ; mais il me semble, à l'expérience, que tant d'interprétations mettent en pièces la vérité, la rendent floue. Aristote a écrit pour qu'on le comprenne ; s'il n'y est pas parvenu, un autre que lui, et moins habile, y parviendra encore moins que lui, qui traduisait sa propre pensée. Nous ouvrons le flacon, et en répandons le contenu en le délayant ! D'un sujet nous en faisons mille, et nous en arrivons, en les multipliant et les divisant, à l'infinité des atomes d'Épicure. Jamais deux individus n'ont jugé la même chose de la même façon, et il est impossible de voir deux opinions exactement semblables, non seulement chez des individus différents, mais chez le même, à des moments différents. D'ordinaire, je trouve des raisons de douter dans ce que le commentaire n'a pas encore daigné toucher. Je « bronche » plus volontiers en terrain plat, comme certains chevaux que je connais, qui trébuchent plus facilement quand le chemin est uni.

7. Qui ne dirait que les commentaires augmentent les doutes et l'ignorance, puisqu'il n'est pas de livre, ni humain ni divin, à l'étude duquel les hommes se soient consacrés, et dont la difficulté ait été vaincue par leurs interprétations ? Le centième commentaire transmet à celui qui le suit un livre encore plus épineux et plus difficile que le premier ne l'avait trouvé. A-t-on

1. Ulpien, jurisconsulte (170-228) dont les opinions avaient force de loi avant la codification du droit romain. Bartolus, Baldus, jurisconsultes et glossateurs italiens du XIVe siècle.

Quintilien
[78], X, 3.

Des commentaires à l'infini...

jamais convenu entre nous que tel livre avait eu assez de commentaires, et qu'il n'y avait plus rien à en dire? Cela se voit mieux encore dans les querelles de procédure : on accorde autorité de loi à un nombre infini de docteurs, d'arrêtés et à autant d'interprétations. Trouvons-nous pour cela à mettre fin au besoin d'interpréter? Voit-on là quelque progrès et la tranquillité en est-elle plus proche? Nous faut-il de ce fait moins d'avocats et de juges que quand cette montagne de droit était encore à son tout début? Au contraire, nous obscurcissons et enfouissons l'intelligence. Nous ne la découvrons plus qu'au prix de tant de clôtures et de barrières. Les hommes ne connaissent pas la maladie naturelle dont leur esprit est atteint : celui-ci ne fait que fureter et chercher, il ne cesse de tournoyer sur lui-même, s'empêtrant dans ce qu'il conçoit, comme font les vers à soie, et finit par s'y étouffer. « *Une souris prise dans la poix.* » Il s'imagine apercevoir de loin je ne sais quelle apparence de clarté et de vérité imaginaires ; et pendant qu'il court vers elle, tant de difficultés viennent lui barrer la voie, tant d'empêchements et de nouvelles recherches surgissent que tout cela l'égaré et l'étourdit. Ce n'est pas très différent de ce qu'il advint aux chiens d'Ésope qui, ayant découvert quelque chose comme un corps mort flottant sur la mer et ne pouvant s'en approcher, entreprirent de boire cette eau en croyant assécher le passage, et en périrent. Cela rejoint ce qu'un certain Cratès disait des écrits d'Héraclite, qu'il fallait pour les lire un lecteur qui soit un bon nageur, pour que la profondeur et le poids de sa science ne puissent le suffoquer et l'engloutir.

Érasme [25],
II, 3, 68.

8. Seule une particulière faiblesse peut faire que nous nous contentions de ce que d'autres ou nous-mêmes avons trouvé dans cette chasse à la connaissance : un plus habile que nous ne s'en contentera pas. Il y a toujours une place pour un suivant, et même pour nous, une route qui passe par un autre endroit. Il n'y a pas de fin à notre recherche : notre fin est dans l'autre monde. Et c'est pour notre esprit un signe de rétrécissement ou de lassitude quand il se tient pour satisfait. Aucun esprit de qualité ne s'arrête à lui-même : il s'efforce toujours d'aller plus loin et va au-delà de ses forces. Ses élans l'emportent plus loin que leurs effets. Il doit s'avancer et se harceler, s'acculer et se porter des coups, se faire basculer, sinon il ne vit qu'à demi. Son but n'a pas de terme ni de forme. Son aliment, c'est l'étonnement, la

*L'activité de
l'esprit*

poursuite, l'ambiguïté. C'est ce que montrait bien Apollon, qui nous tenait toujours un double langage, obscur et oblique, qui ne nous satisfaisait pas, mais nous occupait à des jeux de cette sorte. C'est un mouvement irrégulier, perpétuel, sans modèle et sans but que celui de l'esprit. Ses idées s'excitent, se suivent et s'engendrent l'une l'autre¹.

*Ainsi voit-on en un ruisseau coulant,
Sans fin l'une eau après l'autre roulant,
Et tout de rang² d'un éternel conduit ;
L'une suit l'autre, et l'autre fuit.
Par cette-cy, celle-là est poussée,
Et cette-cy, par l'autre devancée :
Toujours l'eau va dans l'eau, et toujours est-ce
Même ruisseau, et toujours eau diverse.*

9. Il y a plus de travail à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses elles-mêmes ; il y a aussi plus de livres sur les livres que sur tout autre sujet : nous ne faisons que nous gloser les uns les autres. Tout fourmille de commentaires : mais des auteurs, il y en a peu. La science la plus fameuse et la plus importante, à notre époque, n'est-elle pas de savoir comprendre les savants ? N'est-ce pas là la fin normale et dernière de toutes les études ? Nos opinions se greffent les unes aux autres. La première sert de tige à la seconde, la seconde à la troisième. Nous nous élevons ainsi de degré en degré, et de là vient le fait que celui qui est monté le plus haut a souvent plus d'honneur que de mérite, car il n'est monté que d'un cran sur les épaules de l'avant-dernier. Combien de fois, et peut-être sottement, ai-je amené mon livre jusqu'à parler de lui ? Sottement, ne serait-ce que pour cette raison : j'aurais dû me souvenir de ce que je dis des autres qui font la même chose... que ces œillades si fréquentes lancées à leurs ouvrages témoignent du fait que leur cœur frissonne d'amour pour lui ; et que même la rudesse et le dédain qu'ils affichent à son égard ne sont encore que les mignardises et les manières

1. Je n'ai pas cru devoir « traduire » les vers qui suivent, qui sont de La Boétie [7], *Pièce dédiée à marguerite Carle*. On notera qu'il ne s'agit, au fond, que d'une sorte de paraphrase de la formule héraclitéenne selon laquelle « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. »

2. Le sens semble être : « D'un même mouvement, éternellement. »

affectées d'une sollicitude toute maternelle. Selon Aristote du moins, pour qui¹ se priser et se mépriser naissent souvent d'une même forme d'orgueil. Car je ne sais si chacun acceptera mon excuse, que voici : je puis avoir sur ce point plus de liberté que les autres, puisque j'écris absolument sur moi et sur ce que j'écris comme sur mes autres actions, parce que mon sujet se retourne contre lui-même.

10. J'ai vu, en Allemagne, comment Luther a soulevé autant et même plus de divisions et de discussions à propos de ses opinions qu'à propos des saintes écritures. Notre contestation n'est qu'une question de mots. Quand je demande ce que sont la Nature, le plaisir, le cercle, la substitution, c'est une question qui porte sur les mots, et on y répond avec des mots. Une pierre est un corps ; mais si on insiste : un corps, qu'est-ce donc ? Une substance. Et une substance ? Et ainsi de suite... on acculerait finalement l'interlocuteur au bout de son dictionnaire. On remplace un mot par un autre, et souvent plus inconnu encore. Je sais mieux ce que signifie « homme » que « animal », ou « mortel », ou « raisonnable ». Pour répondre à un doute, on me le multiplie par trois ! C'est comme avec la tête de l'Hydre...²

11. Socrate demandait à Memnon³ ce qu'était la vertu. « Il y a, dit Memnon, une vertu d'homme et une vertu de femme, une vertu d'homme privé et une de magistrat, une d'enfant et une de vieillard. – Allons bon ! s'écria Socrate ; nous étions à la recherche d'une vertu : en voici tout un essaim ! » Nous posons une question, et on nous en offre en retour toute une ruche. De même qu'aucune situation, aucune forme ne ressemble entièrement à une autre, aucune situation, aucune forme ne diffère non plus entièrement d'une autre. Ingénieux mélange dû à la Nature ! Si nos visages n'étaient pas tous semblables, on ne pourrait distinguer l'homme de la bête ; et s'ils n'étaient pas tous dissemblables, on ne pourrait distinguer un homme d'un autre ! Toutes les choses se tiennent par quelque similitude, et tout exemple cloche quelque part ; le rapport que l'on tire de l'expérience est toujours déficient et imparfait. On joint pourtant les comparaisons par quelque bout. Il en est ainsi pour les lois : elles s'adaptent

Plutarque
[73], XVI, *De
la pluralité
d'Amis*, I.

1. Dans la *Morale à Nicomaque*.

2. L'Hydre de Lerne était un serpent à sept têtes. Quand on en coupait une, elle renaissait en double.

3. Dans le texte de Plutarque, il s'agit plutôt du *Ménon* de Platon ; mais dans la traduction d'Amyot, c'est bien « Memnon » qui figure.

à chacune de nos affaires grâce à quelque interprétation détournée, un peu forcée et biaisée.

12. Puisque les lois morales qui concernent les devoirs propres à chacun envers lui-même sont si difficiles à établir, comme on peut le constater, il n'est pas étonnant si celles qui concernent le grand nombre le sont davantage. Voyez cette justice qui nous régit : c'est un véritable témoignage de l'incapacité humaine, tant elle renferme de contradictions et d'erreurs. Ce que nous trouvons comme exemples de faveur et de rigueur dans la justice – et nous en trouvons tant que je me demande si l'état intermédiaire s'y trouve aussi souvent – ce sont en réalité les parties malades et les membres anormaux du corps véritable de la justice. Des paysans viennent de m'avertir en hâte qu'ils ont quitté à l'instant, dans une forêt qui m'appartient, un homme frappé de cent coups, qui respire encore, et qui leur a demandé de l'eau par pitié, et qu'on veuille bien l'aider à se relever. Ils disent qu'ils n'ont osé l'approcher et se sont enfuis, de peur que les gens de justice ne les attrapent et que, comme cela se passe quand on trouve des gens près d'un cadavre, ils n'eussent à rendre compte de ce qui s'est passé, à leur grand détriment, car ils n'ont ni savoir-faire ni argent pour défendre leur innocence. Que leur répondre ? Il est certain que cet acte d'humanité leur eût causé des ennuis.

13. Combien de fois avons-nous découvert que des innocents ont été punis, et sans qu'il y ait eu faute de la part des juges ? Et combien y en a-t-il eu dont nous n'avons pas eu connaissance ? Voici quelque chose qui s'est produit de mon temps. Des hommes sont condamnés pour homicide ; l'arrêt, sinon prononcé, est du moins conclu, décidé. À ce moment, voici que les juges sont avertis par les officiers d'une cour subalterne voisine qu'ils détiennent quelques prisonniers qui avouent très clairement cet homicide et jettent sur ce crime une lumière indiscutable. On délibère, pour savoir si l'on doit interrompre la procédure et différer l'exécution de l'arrêt formulé contre les premiers. On considère la nouveauté de l'exemple, et ses conséquences, si le jugement est suspendu ; que la condamnation est juridiquement faite, et que les juges n'ont aucun remords à avoir... En fin de compte, ces pauvres diables sont sacrifiés aux formes de la justice. Philippe, ou quelque autre que lui, se tira ainsi d'une semblable situation : il avait condamné un homme à verser de grosses

amendes à un autre, et le jugement était prononcé. Quand la vérité fut découverte peu après, il s'aperçut qu'il avait rendu un jugement inique. Il y avait d'un côté l'intérêt de la cause, et de l'autre celui des formes judiciaires. Il donna raison en quelque sorte aux deux, en laissant la sentence en l'état, mais en compensant sur sa propre bourse le dommage causé au condamné. Mais il s'agissait là d'un accident réparable ! Les hommes dont j'ai parlé, eux, furent pendus : peine irréparable... Combien ai-je vu de condamnations plus criminelles que le crime ?

14. Tout cela me rappelle ces sentences anciennes : Qu'il faut bien agir à tort dans les détails si l'on veut agir avec droiture en gros ; qu'il faut bien commettre des injustices dans les petites choses si l'on veut être juste dans les grandes. Que la justice humaine a été faite sur le modèle de la médecine, selon laquelle tout ce qui est utile est en même temps juste et honnête. Les Stoïciens pensaient que la Nature elle-même procède à l'encontre de la justice dans la plupart de ses œuvres. Et les philosophes Cyrénaïques, de leur côté, considéraient qu'il n'y a rien de juste en soi, que ce sont les coutumes et les lois qui font la justice. Quant aux Théodoriciens, ils considéraient qu'il est juste pour un sage de commettre un larcin, un sacrilège et toute sorte de paillardise, s'il voit que cela lui est profitable.

15. Il n'y a donc pas de remède. J'en suis au même point qu'Alcibiade, et je pense comme lui que je ne me présenterai jamais, si je le puis, devant quelqu'un qui pourrait me condamner à mort, et que ma vie dépende plus de l'habileté et du soin de mon avoué que de mon innocence. Je pourrais me hasarder à me présenter devant une justice qui tiendrait compte d'une bonne action autant que d'une mauvaise, et devant laquelle je pourrais espérer autant que craindre. Demeurer indemne n'est pas une rétribution suffisante pour quelqu'un qui fait mieux que de ne pas commettre de faute. Notre justice ne nous présente que l'une de ses mains, et encore : la gauche. On en sort en y perdant quelque chose, qui que l'on soit.

16. Dans le royaume de Chine¹, le gouvernement et les arts, sans avoir aucun rapport avec les nôtres, nous surpassent

1. Selon P. Villey [50], Montaigne tire probablement ses informations de *L'Histoire du grand royaume de la Chine*, de Gonzalès de Mendoza, d'après la version française de Luc de la Porte (1588).

dans bien des domaines où ils excellent, et l'histoire de ce pays m'apprend à quel point le monde est plus vaste et plus divers que ni les Anciens, ni nous-mêmes ne le concevons. Les personnages désignés par le Prince pour inspecter ses provinces punissent ceux qui ont commis des malversations, mais rémunèrent aussi par pure libéralité ceux qui se sont comportés mieux que la normale, au-delà de leurs devoirs ordinaires. On se présente devant eux, non seulement pour obtenir un *satisfecit*, mais pour quelque chose de plus, pas simplement pour être rétribué, mais pour y recevoir des dons.

La liberté

17. Aucun juge ne m'a encore parlé, dieu merci, en tant que juge, pour quelque cause que ce soit, la mienne ou celle d'un autre, ou criminelle ou civile. Je ne suis jamais allé en prison, pas même pour m'y promener¹. L'imagination m'en rend la vue déplaisante, même de l'extérieur. J'ai un tel faible pour la liberté que si quelqu'un m'interdisait l'accès à quelque coin des Indes, j'en vivrais un peu moins à mon aise. Et tant que je pourrai trouver terre et air ouverts ailleurs, je ne croupirai pas dans un lieu où je doive me cacher. Mon Dieu! Comme je supporterais mal les conditions dans lesquelles je vois vivre tant de gens, rivés à un quartier de ce royaume, empêchés de pouvoir entrer dans les grandes villes et les cours, comme de l'usage des voies publiques, pour avoir cherché querelle à nos lois! Si celles que je sers me menaçaient seulement du bout des doigts, je m'en irais aussitôt en chercher d'autres, où que ce soit. Toute ma petite sagesse, dans les guerres civiles que nous connaissons, je l'emploie à faire en sorte qu'elles ne viennent pas interrompre ma liberté d'aller et venir.

Contre les lois

18. Or les lois se maintiennent en vigueur non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont des lois. C'est le fondement mystique de leur autorité, et elles n'en ont point d'autre. Ce qui est à leur avantage. Car elles sont souvent faites par des sots, plus souvent par des gens qui, dans leur haine de l'égalité, manquent d'équité – mais toujours par des hommes, auteurs vains et incertains.

1. P. Villey [50] fait cependant remarquer que Montaigne a pourtant été « embastillé » quelques heures par les Ligueurs, mais vraisemblablement un peu après la composition de cet « Essai ».

19. Il n'est rien qui soit si souvent, si lourdement et largement faillible que les lois. Celui qui leur obéit parce qu'elles sont justes ne leur obéit pas vraiment par où il le devrait. Nos lois françaises prêtent en quelque sorte la main, par leurs imperfections et leur incohérence, au désordre et à la corruption que l'on peut observer dans leur application et leur exécution. Leurs injonctions sont si troubles et si peu fermes qu'elles excusent en quelque sorte la désobéissance et la mauvaise interprétation dans leur administration et leur observance. Ainsi, quel que soit le fruit que l'on puisse tirer de l'expérience, celle qui nous vient d'exemples pris ailleurs sera de peu d'utilité pour nos institutions si nous ne savons pas tirer profit de celle que nous avons de nous-même, qui pourtant nous est plus familière, et certainement bien suffisante pour nous instruire de ce qu'il nous faut.

20. Plus que tout autre sujet, c'est moi que j'étudie. C'est là ma métaphysique et ma physique.

*Par quel art Dieu gouverne-t-il le monde, notre demeure ?
Où donc s'élève et se retire la Lune ? Comment peut-elle,
Réunissant son double croissant, être pleine chaque mois ?
D'où vient le vent qui règne sur la mer ? Quel est l'effet
De l'Eurus, et d'où vient l'eau perpétuelle des nuages ?
Un jour viendra-t-il où seront détruites les assises du
monde ?*

Properce
[75], III, 5,
vv. 26 sq.

Cherchez, vous que le train du monde obsède.

Lucain [41],
I, v. 417.

21. Dans cet univers, je me laisse tranquillement aller, ignorant, selon la loi générale du monde. Je la connaîtrai bien assez quand j'en ressentirai les effets : ma science ne saurait la faire changer de route. Elle ne se modifiera pas pour moi, ce serait folie de l'espérer, et plus grande folie encore de s'en mettre en peine, puisqu'elle est nécessairement la même, publique et commune à tous. La qualité et les capacités du gouverneur doivent nous décharger complètement et sans réserve du soin de son gouvernement. Les recherches et les spéculations philosophiques ne sont que les aliments de notre curiosité.

22. Les philosophes ont bien raison de nous renvoyer aux règles de la Nature ; mais ces règles se jouent d'une si sublime connaissance. Ce qu'ils nous en montrent est falsifié, le visage de

la Nature qu'ils nous montrent est peint et trop haut en couleurs, trop apprêté : c'est de là que naissent tant de représentations diverses d'un objet aussi uniforme. De même qu'elle nous a pourvus de pieds pour marcher, elle nous a aussi pourvus de la sagesse pour nous diriger dans la vie. Une sagesse qui n'est pas aussi ingénieuse, robuste et pompeuse que celle que les philosophes s'inventent, mais facile, tranquille, et salutaire comme il convient, et qui fait très bien ce que l'autre prétend, chez celui qui a le bonheur de savoir l'utiliser naïvement et de façon bien réglée, c'est-à-dire naturellement. S'en remettre le plus simplement à la Nature, c'est s'y confier le plus sagement. Oh ! Que l'ignorance et le peu de souci de savoir font un oreiller doux, confortable et sain pour reposer une tête bien faite !

23. J'aimerais mieux me comprendre moi-même que de comprendre Cicéron. Dans l'expérience que j'ai de moi-même, je trouve bien assez de quoi devenir sage, si j'étais un bon écolier. Qui se souvient des excès de sa colère passée, et jusqu'où cette fièvre l'a emporté voit mieux la laideur de cette passion que dans Aristote, et en conçoit pour elle une haine plus juste. Qui se souvient des maux qu'il a encourus, de ceux qui l'ont menacé, des causes anodines qui l'ont fait passer d'un état à un autre, se prépare par là aux transformations futures, et à accepter sa condition. La vie de César n'offre pas plus d'enseignement pour nous que la nôtre : que ce soit la vie d'un empereur ou celle d'un homme du peuple, c'est toujours une vie, exposée à tous les accidents d'une vie humaine. Sachons seulement être à l'écoute de notre vie : nous nous disons tout ce dont nous avons le plus besoin. Celui qui se souvient de s'être tant de fois trompé dans son jugement n'est-il pas un sot, s'il ne s'en méfie pas toujours désormais ? Quand le raisonnement d'un autre m'a convaincu, ce que j'apprends, ce n'est pas tant ce qu'il m'a dit de nouveau, ce qui serait bien peu de chose, que mon ignorance sur ce point. J'y apprendis plutôt ma faiblesse, la trahison de mon entendement, et de cela je tire l'amélioration de l'ensemble. Je fais de même pour toutes mes autres erreurs, et je sens que cette règle est de grande utilité dans la vie. Je ne considère pas l'espèce et l'individu comme une pierre qui m'a fait trébucher : j'apprends à me méfier partout de mon comportement et m'exerce à le contrôler. Ce n'est rien d'apprendre que l'on a dit ou fait une sottise ; ce

qu'il faut, c'est apprendre qu'on n'est qu'un sot, enseignement bien plus ample et plus important. Les faux-pas que m'a causés si souvent ma mémoire, alors même qu'elle semblait la plus sûre d'elle-même, ne sont pas inutilement perdus : elle a beau, maintenant, me jurer et m'assurer de sa fidélité, je secoue les oreilles ; la première chose qu'on oppose à son témoignage me laisse indécis, et je n'oserais pas m'y fier pour quelque chose d'important, ni m'en servir de garant à propos de ce qui concerne autrui. Et si je ne savais pas que ce que je fais par manque de mémoire les autres le font encore plus souvent par manque de loyauté, je croirais toujours plus volontiers ce qui vient de la bouche d'un autre que de la mienne. Si chacun de nous observait d'un peu près les effets et les circonstances des passions qui l'animent comme j'ai fait moi-même avec celles qui me sont échues en partage, il les verrait venir et ralentirait un peu leur course impétueuse : elles ne nous sautent pas toujours au collet du premier coup, elles nous menacent d'abord, et elles ont des degrés.

*De même, au premier souffle du vent, la mer blanchit,
Puis enfle peu à peu, se soulève, et bientôt se dresse
Du fond de l'abîme jusqu'au ciel.*

Virgile [97],
VII, 528.

24. Le jugement tient chez moi la première place, ou du moins il s'y efforce soigneusement. Il laisse mes sentiments aller leur train, la haine comme l'amitié, voire celle que je me porte à moi-même, sans en être corrompu ni altéré. S'il ne peut améliorer les autres éléments de moi-même à sa façon, au moins ne se laisse-t-il pas déformer par eux : il fait bande à part.

25. Le précepte donné à chacun de nous de se connaître lui-même doit être d'une grande importance, puisque le Dieu de la science et de la lumière¹ le fit graver au front de son temple, considérant qu'il contenait tout ce qu'il avait à nous apprendre. Platon dit aussi que la sagesse n'est rien d'autre que la mise en œuvre de ce principe², et Socrate le vérifie par le menu, comme on le voit chez Xénophon³. Seuls ceux qui ont accès à une science,

1. Apollon. On dit en effet que le précepte « connais-toi toi-même » était inscrit au fronton de son temple à Delphes.

2. Dans le *Timée* (§ 72) et dans *Charmide* (XII, § 164).

3. Dans les *Mémorables*, IV, 2.

quelle qu'elle soit, peuvent en percevoir les difficultés et les obscurités. C'est qu'il faut en effet disposer de quelque intelligence pour être capable de remarquer ce qu'on ignore, et il faut pousser la porte pour savoir si elle est close. De là vient cette subtilité que l'on trouve chez Platon, disant que ceux qui savent n'ont rien à demander, puisqu'ils savent ; mais ceux qui ne savent pas, non plus, puisque pour demander quelque chose, il faut savoir ce que l'on veut connaître.

26. Ainsi, dans cette science de soi-même, le fait que chacun se trouve si sûr de lui et se considère comme un bon connaisseur signifie en fait que personne n'y entend rien, comme Socrate l'apprend à Euthydème¹. Moi qui ne me soucie de rien d'autre, je trouve à cette maxime une profondeur et des variations tellement infinies, que mon apprentissage n'a pas d'autre résultat que de me faire sentir combien il me reste à apprendre. D'avoir si souvent reconnu ma faiblesse vient le penchant que j'ai pour la modestie, l'obéissance aux croyances qui me sont prescrites, ma constante froideur et modération d'opinions. Et c'est de là aussi que me vient la haine envers cette arrogance importune et querelleuse qui, parce qu'elle ne croit qu'elle-même et ne se fie qu'à elle-même, est l'ennemie absolue de l'étude et de la vérité. Entendez ces gens-là faire les maîtres à penser ! Les premières sottises qu'ils proposent, elles sont dans le style qu'on emploie pour la religion et les lois.

Cicéron [12],
I, 12.

« *Il n'est rien de plus indigne que de poser l'assertion et la confirmation avant l'étude et la connaissance.* »

27. Aristarque disait que dans l'Antiquité c'est à peine si l'on trouvait sept sages dans le monde, et que, de son temps, c'est à peine si l'on trouvait sept ignorants². N'aurions-nous pas encore plus de raisons que lui de le dire aujourd'hui ? L'affirmation et l'entêtement sont des signes évidents de bêtise. En voilà un à qui on a fait toucher les épaules à terre cent fois en un seul jour... et le voilà dressé de nouveau sur ses ergots, aussi résolu et entier

1. Dans l'« exemplaire de Bordeaux » cette phrase est manuscrite et comporte en plus les mots : « *en Xenophon* ».

2. Aristarque (cité par Plutarque [73], XII p. 81) disait en fait : « à peine pourrait-on trouver autant d'hommes ignorans comme nous avons de Sophistes. » C'était évidemment une façon de se moquer des prétendus savants... moquerie que Montaigne reprend à son compte.

qu'auparavant ! On dirait qu'on lui a infusé depuis une nouvelle âme et une nouvelle intelligence plus vigoureuse, et qu'il lui arrive ce qui arrivait à cet antique fils de la Terre¹, qui retrouvait une vigueur nouvelle et se renforçait quand il tombait.

*... dont les membres épuisés touchant la Terre, sa mère,
Retrouvaient une vigueur nouvelle.*

Lucaïn [41],
IV, vv.
599-600.

28. Ce têtu indocile ne croit-il pas qu'il va reprendre un nouvel esprit parce qu'il entame une nouvelle dispute² ? C'est mon expérience qui me permet de dénoncer l'ignorance humaine, ce qui est, à mon avis, la meilleure leçon de l'école de la réalité. Ceux qui ne veulent pas reconnaître chez eux cette ignorance d'après un exemple aussi futile que le mien ou que le leur, qu'ils la reconnaissent par l'entremise de Socrate, le maître des maîtres³. Le philosophe Antisthène, en effet, disait à ses disciples : « Al- lons, vous et moi, écouter Socrate. Là, je serai élève tout comme vous. » Et comme il soutenait ce principe de l'École stoïcienne selon lequel la vertu suffit à rendre la vie pleinement heureuse sans que l'on ait besoin de rien d'autre, il ajoutait : « sauf de la force de Socrate. »

29. Cette attention soutenue que je me porte à moi-même continuellement m'amène à considérer les autres un peu de la même façon, et il est peu de choses dont je parle avec plus de bonheur et de façon plus justifiée. Il m'arrive souvent de distinguer les qualités et les défauts de mes amis plus exactement qu'ils ne le font eux-mêmes. J'ai étonné l'un d'entre eux par la pertinence de ma description, et je l'ai renseigné sur lui-même. Comme je me suis habitué dès l'enfance à regarder ma vie dans celle des autres, j'ai acquis de solides dispositions pour cela. Et quand j'y pense, je laisse échapper peu de choses autour de moi

1. Antée, fils de Neptune et de la Terre. Hercule luttant contre lui, s'aperçut que le contact avec la terre lui redonnait des forces, alors il le souleva et le tua.

2. J'adopte ici le point de vue de D. M. Frame [27] p. 824, qui donne à « pour » un sens causal.

3. L'expression « *le maître des maîtres* » est un ajout manuscrit de l'« exemplaire de Bordeaux », qui vient remplacer un membre de phrase barré : « le plus sages qui fut onques, au tesmoignage des dieux & des hommes. »

qui peuvent y contribuer : comportements, goûts, propos. J'examine tout : ce qu'il me faut fuir, ce qu'il me faut suivre. C'est ainsi que je révèle à mes amis leurs penchants intérieurs d'après leurs comportements extérieurs. Ce n'est pas pour ranger cette infinie variété d'actions si diverses et si décousues en catégories et chapitres déjà répertoriés, ni classer mes distinctions et divisions en classes et domaines connus,

Virgile [99],
II, v. 103.

*Mais aucun nombre ne pourrait suffire
Pour dire la multitude des espèces, et leurs noms.*

30. Les savants expriment et consignent leurs idées plus précisément et plus en détails ; moi qui ne vois que celles que l'expérience me fait découvrir, et comme par inadvertance, je les présente de façon plus vague, et comme à tâtons. Par exemple, j'exprime ma pensée en éléments décousus, car c'est quelque chose qui ne peut se dire tout d'un coup, et en bloc. Dans des esprits faibles et ordinaires comme les nôtres, on ne trouve pas d'organisation qui soit conforme à la normale. La sagesse est un bâtiment solide et complet, dont chaque élément est à sa place, et marqué. « *Seule la sagesse tient enfermée en elle-même.* » Je laisse aux gens plus instruits, sans savoir s'ils viendront à bout d'une chose aussi complexe, si menue et si imprévisible, le soin de regrouper cette infinie diversité d'apparences, de mettre un terme à nos variations et de les mettre en ordre. Je ne trouve pas seulement difficile de rattacher nos actions les unes aux autres : je trouve difficile de désigner correctement chacune d'elles d'après quelque qualité principale, tant elles sont doubles et de couleurs différentes sous divers éclairages¹.

Cicéron [15],
III, 7.

31. On a relevé comme quelque chose de rare le fait que le roi de Macédoine, Persée, avait un esprit qui ne demeurait jamais stable, mais évoluait à travers divers genres de vie, et qu'il montrait des façons de vivre si libres et si vagabondes que

1. Cette fin de phrase (« bigarrées à divers lustres ») pose un problème de traduction... Je ne partage pas l'interprétation d'A. Lanly [53], III, p. 284, « bigarrées avec divers reflets », qui me semble ne pas rendre compte pleinement de l'idée de Montaigne. P. Villey [50], III, p. 1077, note 1 donne : « points de vue », et c'est plutôt cette leçon que je suis, en employant « éclairages », puisque l'on trouve déjà ici dans Cotton [22], « with diverse lights », et que D.M. Frame [27], p. 825, reprend les mêmes mots.

ni lui ni personne d'autre n'aurait pu dire quel homme il était. Cela me semble pourtant convenir à presque tout le monde. Et d'ailleurs, j'ai vu un autre personnage du même rang que lui, à qui ce jugement s'appliquerait encore mieux, il me semble : pas de comportement moyen, mais passant toujours d'un extrême à l'autre de façon imprévisible ; jamais une ligne de conduite qui ne soit aussitôt contrecarrée de façon surprenante ; aucune qualité simple et sans mélange – au point que l'on pourra certainement se demander un jour s'il ne s'efforçait pas de se faire connaître en se rendant méconnaissable...¹

32. Il faut de bonnes oreilles pour s'entendre juger franchement ; et comme il en est peu qui puissent supporter cela sans en ressentir une morsure, ceux qui prennent le risque de le faire à notre égard nous font par là une grande démonstration d'amitié. C'est en effet aimer véritablement quelqu'un que de prendre le risque de le blesser et de l'offenser pour son bien. Je trouve bien difficile de juger quelqu'un chez qui les défauts l'emportent sur les qualités. Platon prescrit trois qualités à celui qui veut examiner l'âme d'un autre : savoir, bienveillance, hardiesse.

33. On m'a demandé un jour à quoi il me semblait que j'eusse été bon pour celui qui aurait eu l'idée de se servir de moi pendant que j'en avais l'âge :

*Quand un meilleur sang me donnait des forces,
Et que mes tempes n'étaient pas blanchies par la vieillesse.*

Virgile [97],
V, vv.
415-416.

— À rien, répondis-je. Je m'excuse aisément de ne pas savoir faire quelque chose qui me rende dépendant d'autrui. Mais j'aurais dit à mon maître ses quatre vérités, et régenté sa conduite s'il l'avait voulu ; non pas en général, par des propos d'école que je ne connais pas, et dont je ne vois sortir aucun véritable enseignement chez ceux qui les connaissent, mais en observant ses façons de faire, à tout moment, et en les jugeant d'un coup d'oeil, une à une, simplement et naturellement. Je lui ferais voir comment le voit l'opinion publique, en m'opposant à ses flatteurs. Aucun

1. D. M. Frame [27], p. 825, note 2 estime qu'il peut s'agir là d'Henri IV, ce qui est d'autant plus vraisemblable que dans l'« exemplaire de Bordeaux », ce passage est un ajout manuscrit en marge et que Montaigne y avait en effet d'abord écrit « *j'ai veu quelqu'autre roy depuis* » avant de barrer « *roy* » et de remplacer ce mot par « *de sa taille* ».

d'entre nous ne vaudrait moins que les rois s'il était comme eux continuellement gâté par la canaille qui les entoure. On le voit bien, puisque même Alexandre, grand roi et grand philosophe, ne peut s'en protéger ! J'aurais eu, moi, assez de fidélité, de jugement et de liberté pour accomplir cette tâche. Ce serait une fonction occulte, car sinon elle perdrait son effet et la faveur du prince. C'est un rôle qui ne peut être tenu par n'importe qui, indifféremment. Car la vérité elle-même n'a pas le privilège de pouvoir être utilisée à tout moment et n'importe comment : son usage, tout noble qu'il est, a ses domaines d'application et ses limites. Il arrive souvent – les hommes sont ainsi – qu'on la chuchote à l'oreille du Prince, non seulement sans résultat, mais avec des conséquences dommageables et injustes. Et l'on ne me fera pas croire qu'une pieuse remontrance ne puisse être prise en compte de mauvaise façon, ni que la valeur de l'idée de fond ne doive souvent céder aux nécessités de la forme.

34. Je voudrais voir à ce poste un homme content de son sort,

Martial [46],
X, 47, v. 12.

Qui veuille être lui-même et rien de plus,

et d'une naissance ordinaire. D'abord parce qu'il pourrait toucher vivement et profondément le cœur de son maître, sans avoir à craindre pour son avancement ; et d'autre part, étant de condition moyenne, il communiquerait plus facilement avec toutes sortes de gens. Je voudrais que ce fût un homme seul, car étendre le privilège de cette liberté et de cette intimité à plusieurs personnes engendrerait une irrévérence nuisible. Et de cet homme-là, je requerrais surtout, bien sûr, la fidélité du silence.

35. Il ne faut pas croire un roi quand il se vante de son courage à attendre fermement la rencontre avec l'ennemi, pour sa plus grande gloire, si pour son profit et son amélioration personnelle il ne peut supporter la liberté des propos d'un ami, propos qui n'ont pourtant d'autre objectif que d'attirer son attention, puisque leur véritable effet demeure entre ses mains. Or il n'est aucune sorte d'homme qui ait autant besoin que ceux-là d'avertissements libres et vrais. Ils doivent faire face à une vie publique, et ont à plaire à tant de spectateurs, alors même qu'on prend soin de leur cacher tout ce qui pourrait les détourner de

leur chemin, qu'ils se trouvent sans s'en apercevoir mis en face de leur peuple qui les déteste et les hait, et souvent pour des raisons qu'ils auraient pu éviter de lui fournir, sans en subir préjudice, si on les en avait informés et détournés à temps. D'ordinaire, leurs favoris s'occupent d'eux-mêmes plus que de leur maître, et ils ont raison, car en vérité, la plupart des services que réclame une véritable amitié sont mis à rude épreuve devant le souverain, si bien qu'il n'y faut pas seulement beaucoup d'affection et de franchise, mais aussi de courage.

36. Et pour en finir, tout ce salmigondis que je gribouille ici n'est que l'un des registres des expériences de ma vie, mais qui peut bien servir d'exemple pour notre santé spirituelle, si l'on en prend l'enseignement à rebrousse-poil. Mais quant à la santé corporelle, personne ne peut fournir d'expérience plus utile que la mienne, car je la présente toute pure, nullement altérée ou corrompue par l'effet de l'art ou par des opinions. L'expérience est vraiment sur son propre terrain au sujet de la médecine, puisque c'est là que la raison lui abandonne toute la place. L'empereur Tibère disait que quiconque avait vécu vingt ans devait savoir à quoi s'en tenir sur les choses qui lui étaient nuisibles ou salutaires, et savoir mener sa vie sans recourir à la médecine. Il tenait peut-être cela de Socrate qui conseillait vivement à ses disciples, comme sujet d'étude primordial, l'étude de leur santé, et ajoutait qu'un homme intelligent, surveillant son activité, ce qu'il boit et ce qu'il mange, serait certainement mieux capable que n'importe quel médecin de savoir ce qui est bon et mauvais pour lui.

37. La médecine prétend toujours que l'expérience est la pierre de touche de ce qu'elle fait. Platon avait donc raison de dire que pour être un vrai médecin, il serait nécessaire que celui qui se destine à cette profession ait eu toutes les maladies qu'il souhaite guérir, et qu'il soit passé par tous les événements fâcheux et toutes les circonstances dont il aura à juger. Il faut bien qu'il attrape la vérole, s'il veut savoir la soigner ! Vraiment, c'est à un médecin comme celui-là que je me ferais. Car les autres nous guident, comme celui qui peint les mers, les écueils, et les ports, assis à sa table, et y fait évoluer le modèle d'un navire en toute sécurité ; mais demandez-lui de passer à la pratique : il ne sait pas comment s'y prendre ! Les médecins décrivent nos maladies

comme le ferait un trompette de ville qui annonce qu'un cheval est perdu, ou un chien, de telle taille, avec tel poil, tel genre d'oreilles. Mais si vous le lui présentez, il ne le reconnaît pas !

38. Par Dieu, que la médecine me fournisse un jour quelque bon et sensible secours, et comme je crierai alors de bonne foi :

Enfin je donne la main à une science efficace !

Horace [31],
XVII, 1.

Les arts qui promettent de nous conserver la santé du corps et de l'âme nous promettent beaucoup : il n'en est point qui tiennent aussi peu ce qu'ils promettent ! Et à notre époque, ceux qui parmi nous en font profession, en manifestent encore moins les effets que tous les autres hommes... On peut dire d'eux, tout au plus, qu'ils vendent des médicaments ; mais qu'ils soient médecins, cela, on ne peut le dire¹.

39. J'ai assez vécu pour faire état de la façon de vivre qui m'a permis d'aller aussi loin. Pour qui voudra l'essayer, j'en ai fait l'expérience, je l'ai goûtée comme autrefois un échanton². En voici quelques principes, comme ma mémoire me les fournira. C'est que je n'ai pas de façon de me comporter qui n'ait varié selon les événements ; mais j'enregistre ici celles que j'ai le plus souvent adoptées, celles qui ont le plus souvent dominé chez moi jusqu'à maintenant. Ma façon de vivre est la même quand je suis malade et en bonne santé : même lit, même horaire, même nourriture et même boisson. Je n'y ajoute absolument rien, je les modère seulement plus ou moins selon mes forces et mon appétit. La santé, pour moi, c'est maintenir sans le troubler mon état habituel. Si je vois que la maladie me fait dévier d'un côté, et si j'en crois les médecins, ils vont me faire dévier de l'autre – et soit par hasard, soit du fait de leur art, me voilà hors de ma route habituelle. Je ne crois rien de façon plus certaine que ceci : je ne saurais être incommodé par l'usage des choses auxquelles je suis depuis si longtemps accoutumé.

40. C'est l'habitude qui doit donner forme à notre vie, celle qui lui plaît ; et elle a tout pouvoir pour cela : c'est le breuvage de

1. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », on lisait ici « à les voir, & ceux qui se gouvernent par eux. » Cette partie de phrase a été barrée.

2. Dans l'antiquité et au moyen âge, l'échanton ne se contentait pas de servir le vin : il goûtait aussi les plats avant son maître pour s'assurer qu'ils n'étaient pas empoisonnés.

Circé¹, qui diversifie notre vie comme bon lui semble. Combien de peuples, à quelques pas de nous, estiment ridicule la crainte que nous avons du *serein*, cette humidité fine et pénétrante du soir, et qui nous affecte si visiblement ? Nos bateliers et nos paysans s'en moquent bien. Faites coucher un Allemand sur un matelas : vous le rendez malade ; comme un Italien sur un lit de plumes, et un Français sans rideaux de lit et sans feu. L'estomac d'un Espagnol ne résiste pas à notre façon de manger, pas plus que le nôtre à la façon de boire des Suisses.

41. À Augsbourg², un Allemand me réjouit en combattant l'incommodité de nos foyers par le même argument que celui que nous utilisons d'ordinaire pour condamner leurs poêles³. C'est qu'en vérité, cette chaleur confinée, et l'odeur de la matière dont ils sont faits, quand elle est réchauffée, monte à la tête de la plupart de ceux qui n'y sont pas habitués. Moi, non. Mais au demeurant, cette chaleur étant égale, constante, et générale, sans lueur, sans fumée, et sans le vent que l'ouverture de nos cheminées nous apporte, elle a bien de quoi se comparer à la nôtre. Que n'imitons-nous l'architecture romaine ? On raconte en effet que dans les temps anciens, le feu ne se faisait qu'à l'extérieur, au pied de leurs maisons, et que la chaleur se répandait dans tout le logis par des tuyaux pratiqués dans l'épaisseur des murs, entourant les lieux qui devaient être chauffés. C'est ce que j'ai vu clairement exprimé, je ne sais plus où, dans Sénèque. Cet Allemand, donc, m'entendant louer les avantages et les beautés de sa ville, – qui certes mérite bien cela – commença à me plaindre d'avoir à la quitter. Et parmi les premiers inconvénients qu'il me cita pour m'en convaincre, ce fut celui des maux de tête que me causeraient, ailleurs, les cheminées. Il avait entendu quelqu'un s'en plaindre et nous attribuait cet inconvénient, puisqu'il ne pouvait s'en ressentir chez lui. Toute chaleur provenant du feu

Poêle ou cheminée ?

Sénèque [84],
XC.

1. La magicienne qui dans *l'Odyssée*, fit boire aux compagnons d'Ulysse une potion qui les transforma en pourceaux, afin de retenir le héros auprès d'elle.

2. Montaigne y est passé en octobre 1580.

3. Le mot peut désigner aussi bien la *pièce* que le fourneau (Descartes méditait *dans son poêle...*) Mais ici le contexte semble bien indiquer qu'il s'agit de l'appareil de chauffage que nous appelons « poêle ».

Plutarque
[73], *Quest.
plat.*, LXIII.

m'affaiblit et m'appesantit. Et pourtant, Evenus ne disait-il pas que le meilleur assaisonnement¹ de la vie était le feu ? J'essaie plutôt d'échapper au froid par d'autres moyens.

42. Nous n'aimons pas le vin qui est au fond du tonneau ; au Portugal, ce fumet est considéré comme délicieux, et c'est le breuvage des princes. En somme, chaque nation a de nombreuses coutumes qui sont, non seulement inconnues, mais semblent sauvages et surprenantes pour d'autres.

43. Que dirons-nous de ce peuple qui ne prend en compte les témoignages que s'ils sont imprimés, qui ne croit les hommes que si ce qu'ils ont dit est écrit dans un livre, ni la vérité, si elle ne vient pas d'une époque réputée crédible² ? Nous donnons de la dignité à nos sottises parce que nous les imprimons. Et c'est bien autre chose chez ce peuple de dire « je l'ai lu » que « je l'ai entendu dire ». Mais moi qui ne doute pas plus de la bouche d'un homme que de sa main, et qui sais qu'on écrit tout autant à la légère que l'on parle, et qui considère ce siècle comme n'importe quel autre du passé, je cite aussi volontiers les propos d'un ami qu'Aulu-Gelle ou Macrobe ; et ce que j'ai vu, aussi bien que ce qu'ils ont écrit. Et puisqu'on estime que la vertu n'est pas plus grande parce qu'elle dure plus longtemps, de même je considère que la vérité n'est pas plus sûre parce qu'elle est plus ancienne.

44. Je dis souvent que c'est une pure sottise qui nous fait courir après les exemples étrangers et ceux qu'on enseigne à l'école : leur valeur est la même aujourd'hui que celle qu'elle avait au temps d'Homère et de Platon. Mais n'est-ce pas parce que nous recherchons plus l'honneur de la citation que la vérité de ce que nous exposons ? Comme s'il était plus important d'emprunter nos preuves à la boutique de Vascosan ou de Plantin³, que ce que l'on peut trouver dans son village. À moins que ce ne soit parce que nous n'avons pas assez d'esprit pour décortiquer et donner sa valeur à ce qui se passe devant nos yeux, et en tirer la matière d'un exemple ? Car c'est une mauvaise excuse de dire que nous n'avons pas l'autorité nécessaire pour donner foi à notre

1. Dans sa traduction, Amyot écrit *sauce*.

2. À l'époque de Montaigne, le moyen âge, par exemple, n'était pas « crédible », la référence ultime étant l'antiquité.

3. Michel de Vascosan, imprimeur à Paris, notamment de la traduction par Amyot de Plutarque [73], à laquelle Montaigne se réfère si souvent. Plantin, lui, était imprimeur à Anvers.

témoignage : à mon avis, les choses les plus extraordinaires et les exemples les plus étonnants peuvent se tirer des choses les plus ordinaires et les plus courantes, si nous savons les voir sous leur vrai jour, et notamment en ce qui concerne les actions humaines.

45. Mais je reviens à mon sujet, délaissant les exemples que je trouve dans les livres et ce que dit Aristote d'Andron l'Argien, qu'il traversait sans boire le désert de Lybie. Un gentilhomme qui a assumé dignement plusieurs charges, déclarait un jour devant moi qu'il était allé de Madrid à Lisbonne, en plein été, sans boire. Il se porte fort bien pour son âge, et sa vie n'a rien d'extraordinaire, si ce n'est que, d'après ce qu'il m'a dit, il lui arrive de demeurer deux ou trois mois, voire un an, sans boire. Il se sent altéré, mais il laisse cela passer, et il considère que c'est un besoin qui s'atténue facilement de lui-même, et il boit plus par caprice que par besoin ou pour le plaisir.

46. Voici un autre exemple. Il n'y a pas longtemps, j'ai rencontré l'un des hommes les plus savants de France¹, un de ceux dont le sort est loin d'être médiocre, en train de travailler dans le coin d'une salle qu'on lui avait enclose avec des tapisseries. Comme il y avait autour de lui un vacarme ahurissant causé par ses valets, il me dit – et Sénèque aurait pu le dire aussi – qu'il tirait profit de ce tintamarre pour sa méditation, comme si, bousculé par ce bruit, il se resserrait et recroquevillait encore plus en lui-même, et que cette tempête de voix renforçait ses pensées intérieures. Quand il était étudiant à Padoue, il dut travailler si longtemps exposé au bruit des voitures et au tumulte de la place où il logeait qu'il s'était habitué, non seulement à mépriser le bruit, mais à le mettre au service de ses études. Socrate, de son côté, n'a-t-il pas répondu à Alcibiade, qui s'étonnait de savoir comment il pouvait supporter le continuel tintamarre que le mauvais caractère de sa femme lui infligeait : « Comme les gens qui sont habitués au bruit des roues à puiser l'eau. » Je suis tout à l'opposé : mon esprit est léger et s'envole facilement ; quand il est occupé de ses pensées, le moindre bourdonnement de mouche le met à mal.

47. Dans sa jeunesse, Sénèque avait adopté avec ferveur

*Des
exemples
« vécus »*

Sénèque [84],
XXIII.

1. Ce personnage serait (selon P. Villey [49], IV, p. 483) Jean de Vivonne, marquis de Pisanny, qui fut ambassadeur en Espagne, puis à Rome.

l'exemple de Sextius, philosophe romain, qui conseillait de ne pas manger de viande d'un animal qui eût été tué, et il s'en passa pendant un an, et avec plaisir, selon lui. Il fit seulement une entorse à cette règle pour ne pas être soupçonné de l'avoir empruntée à certaines religions nouvelles, qui la répandaient. Et dans le même temps, il adopta les principes d'Attalus, qui conseillait de ne plus dormir sur des matelas mous, et employa jusqu'à sa vieillesse ceux qui restent fermes. Ce que l'usage de son temps lui fait considérer comme de l'austérité, le nôtre nous le montre comme de la mollesse.

48. Voyez la différence entre la façon de vivre des gens que j'emploie pour mes gros travaux et la mienne : celles des Scythes et des Indiens ne sont pas plus éloignées de mes possibilités et de mes manières. Je sais que j'ai arraché des enfants à la mendicité pour les prendre à mon service, et qu'ils ont bien vite quitté ma cuisine et leur livrée simplement pour revenir à leur première vie. Et j'en ai trouvé un qui, depuis, ramassait des escargots sur les chemins pour en faire son dîner, et ni mes prières, ni mes menaces ne sont parvenues à lui faire abandonner la saveur et la douceur qu'il trouvait dans son indigence. Les gueux ont leurs magnificences et leurs plaisirs, comme les riches ; et même, dit-on, leurs dignitaires et leurs grades politiques. Ce sont là les effets de l'habitude : elle peut nous conduire non seulement à adopter une façon de vivre qui lui convient (et c'est pourquoi, disent les sages, il faut adopter la meilleure possible, qu'elle nous rendra immédiatement facile), mais aussi à des changements et des variations, qui constituent le plus noble et le plus utile de ses enseignements.

49. La meilleure de mes dispositions corporelles, c'est d'être flexible, et peu entêté. J'ai des penchants qui sont plus personnels et plus habituels, plus agréables aussi, que d'autres. Mais je m'en détourne sans grand effort, et adopte facilement l'attitude inverse. Un jeune homme¹ doit bouleverser ses règles de vie pour réveiller sa vigueur, et l'empêcher de moisir et de s'affadir. Il n'est façon de vivre aussi sotte et aussi faible que celle qui

1. Dans les vers cités de Juvénal, il s'agit clairement d'une *femme* et non d'un *jeune homme*. Mais le texte latin du passage ne marquant pas la différence, on a pris l'habitude d'employer *il* dans sa traduction, pour le mettre en accord avec ce que dit Montaigne.

repose sur des règles reçues.

*Décide-t-il de se faire porter un peu plus loin ?
Il en choisit l'heure dans son livre d'astrologie.
Un bouton au coin de l'oeil qu'il s'est frotté ?
Il lit son horoscope avant de demander un collyre...*

Juvénal [35],
VI, vv.
577-79.

Bien souvent, ce jeune homme se jettera dans les excès, s'il veut bien m'en croire; car sinon, la moindre débauche le flanque par terre, il devient malhabile et désagréable dans ses rapports avec les autres. Ce qui convient le moins à un « honnête homme », c'est d'être délicat, d'être soumis à une certaine façon d'être particulière, et elle est *particulière* si elle n'est pas souple, si elle ne peut être fléchie. Il y a une certaine honte à laisser faire, par impuissance, ce qu'on voit faire à ses compagnons, et à n'oser le faire soi-même par manque d'audace. Que ces gens-là restent à la cuisine ! Partout ailleurs il est malséant d'être ainsi, mais pour un soldat, c'est un défaut grave et intolérable. Car le soldat, comme le disait Philopœmen, doit s'habituer à une vie très inégale et très diversifiée.

50. Bien que j'aie été préparé autant qu'il a été possible à la liberté et à m'accommoder de tout, il n'en est pas moins vrai que par laisser-aller, je me suis, en vieillissant, fixé davantage sur certaines façons de me comporter : à mon âge, on ne peut plus être éduqué et je n'ai désormais plus rien d'autre à faire que de me maintenir en l'état. L'habitude s'est déjà, sans que j'y pense, si bien ancrée en moi pour certaines choses que si je m'en éloigne, j'ai l'impression de tomber dans l'excès. Je ne peux, sans en souffrir, ni dormir pendant la journée, ni manger entre les repas, ni prendre de petit déjeuner, ni aller me coucher sans un grand intervalle de trois heures environ après le souper, ni faire des enfants autrement qu'avant de dormir, ni les faire debout, ni supporter ma sueur, ni boire de l'eau pure ou du vin pur, ni rester longtemps tête nue, ni me faire couper les cheveux après le déjeuner. Et je me passerais aussi difficilement de mes gants que de ma chemise, ou de me laver les mains en sortant de table¹ et en me levant, comme de dais et de rideaux à mon lit : choses

*Us et
coutumes de
Montaigne*

1. Rappelons qu'à l'époque en France, on mangeait encore avec les doigts, et que l'usage de la fourchette – que Montaigne avait pu voir en Italie – commençait seulement à se répandre. Voir un peu plus loin.

pour moi bien nécessaires. Je pourrais déjeuner sans nappe, mais déjeuner à l'allemande, sans serviette blanche, serait très gênant pour moi. Je souille les deux, plus qu'eux ou les Italiens ne le font, car je me sers peu de la cuiller et de la fourchette. Je regrette qu'on n'ait pas adopté cette façon de faire que j'ai vu débiter en suivant l'exemple des rois, et qui consistait à nous changer de serviette, comme d'assiette, à chaque plat. Nous savons que Marius, rude soldat, devint délicat en vieillissant pour sa boisson, et qu'il ne buvait que dans une coupe qui lui était réservée. Moi aussi, je me laisse aller à préférer certaines formes de verres, et ne bois pas volontiers dans un verre ordinaire, pas plus que je n'aime être servi par n'importe qui. Pour boire, je n'aime aucun métal, mais une matière claire et transparente. Pour que mes yeux goûtent aussi la boisson, à leur façon !

51. Je dois plusieurs de ces faiblesses à l'usage. Mais la Nature m'a aussi apporté les siennes : je ne peux supporter que deux repas complets par jour sans surcharger mon estomac, et je ne peux sauter complètement l'un des deux repas, sans être en proie aux flatulences, sans que ma bouche soit sèche, et mon appétit profondément perturbé. Je ne puis supporter non plus d'être longtemps exposé à la fraîcheur humide du soir, qu'on appelle « *serein* ». C'est que, depuis quelques années, quand je m'acquitte des corvées de la guerre, et que toute la nuit y passe, comme il arrive souvent, passé cinq ou six heures du matin mon estomac commence à me causer du souci, avec de violents maux de tête, et je ne vois pas le jour se lever sans avoir vomi. Alors que les autres s'en vont prendre leur petit déjeuner, je m'en vais dormir, et après cela, je suis aussi gaillard qu'auparavant. J'avais toujours appris que le *serein* ne se répandait qu'à la tombée de la nuit. Mais comme, ces années-ci, j'ai fréquenté longtemps un grand seigneur imbu de cette croyance que le *serein* est plus rude et plus dangereux quand le soleil décline, une heure ou deux avant son coucher, et qu'il l'évite soigneusement en se moquant au contraire de celui de la nuit, il a fini par me communiquer, non pas tant son opinion là-dessus que sa sensation.

52. Douter de notre santé et s'en préoccuper influent sur notre imagination et modifient nos comportements. Que dire de cela ? Ceux qui cèdent soudain à ces penchants attirent sur eux une véritable catastrophe. Et je plains certains gentilshommes

qui, par la sottise de leurs médecins, se sont confinés dans leur chambre tout jeunes et en pleine santé. Il vaudrait encore mieux supporter un rhume que de perdre à jamais, à force de ne plus les pratiquer, les plaisirs les plus courants de la vie en société, [comme de sortir se promener]¹ ! Fâcheuse science que celle qui nous détourne des plus doux moments de la journée... Étendons au contraire notre emprise jusqu'aux dernières extrémités. En général, on s'endurcit contre le mal en s'obstinant, et on parvient à corriger ses dispositions naturelles, comme le fit César, qui parvint à corriger son épilepsie à force de la mépriser et de lutter contre elle. Il faut adopter les meilleures règles de vie possibles, mais non pas y être asservi ; sauf à celles – s'il y en a – pour lesquelles l'astreinte et la servitude sont utiles.

53. Même les rois et les philosophes défont – les dames aussi². Les vies publiques sont vouées aux cérémonies ; la mienne, qui est obscure et privée, profite de tout ce que lui permet la Nature. Soldat et gascon, voilà des façons d'être qui sont aussi quelque peu sujettes aux indiscretions. À propos de la nécessité que j'évoquais, je dirai donc qu'il est bon de l'accomplir à certaines heures fixées à l'avance et nocturnes, et de s'y forcer et astreindre par habitude, comme je l'ai fait. Mais il ne faut pas se rendre esclave pour cela, comme je l'ai fait en vieillissant, au confort d'un lieu particulier, ni d'un siège spécial, et rendre cette fonction gênante en la faisant trop durer et en s'y complaisant. Mais pourtant, s'agissant de nos actes les plus sales, n'est-il pas excusable de désirer pour cela d'autant plus de soin et de propreté ? « *L'homme est par nature un animal propre et raffiné.* » Et de toutes les actions naturelles, c'est celle que je supporte le moins de voir interrompue. J'ai connu beaucoup de gens de guerre incommodés par le dérèglement de leur ventre, tandis que le mien et moi, nous ne manquons jamais l'heure de notre rendez-vous : au saut du lit, si quelque pressante occupation ou maladie

Sénèque [84],
CXII.

1. Montaigne écrit simplement « en action de si grand usage. » P. Villey [50], III, 1084, note 15, indique « À savoir, sortir le soir ». Tout le monde a suivi : D. M. Frame [27], page 831, note 5 : « As that of going out at night », et A. Lanly [53], écrit : « une action aussi usuelle [que de sortir le soir] ». Mais je considère que « le soir » est trop précis.

2. Dans l'« exemplaire de Bordeaux » figurait ici la phrase : « les autres ont pour leur part, la discretion & la suffisance, moy l'ingenuité & la liberté ». Elle a été barrée.

ne vient pas nous troubler.

54. Je ne pense donc pas, comme je l'ai dit, qu'il y ait une situation plus sûre pour les malades que de s'en tenir tranquillement au genre de vie dans lequel ils ont été élevés et ont grandi. Le changement, quel qu'il soit, surprend et blesse. Qui donc pourrait croire, en effet, que les châtaignes nuisent à un Périgourdin ou à un habitant de Lucques¹, et le lait et le fromage aux montagnards ? On leur prescrit une façon de vivre non seulement nouvelle, mais contraire à leurs habitudes : c'est un bouleversement que même une personne en bonne santé ne pourrait supporter ! Ordonnez à un Breton de soixante-dix ans de boire de l'eau, enfermez un marin dans une étuve, défendez à un laquais basque de se promener : c'est les priver de mouvement, d'air et de lumière.

La vie a-t-elle un si grand prix² ?

On nous force à quitter nos habitudes,

Et pour vivre plus longtemps, on nous empêche de vivre...

Peut-on dire qu'ils vivent encore ceux à qui

On rend insupportables et l'air et la lumière ?

Pseudo-
Gallus [47],
vv. 155-156
et 247-248.

S'ils ne font pas d'autre bien, les médecins font au moins ceci : ils préparent de bonne heure leurs patients à la mort, en leur sapant et leur retirant peu à peu l'usage de la vie...

55. Que je sois sain ou malade, je me suis généralement laissé aller aux désirs qui me pressaient. J'accorde une grande autorité à mes désirs et à mes penchants. Je n'aime pas guérir le mal par le mal, et je hais les remèdes qui m'ennuient plus que la maladie ! Pour moi, être sujet à la *gravelle*³ et devoir pour cela m'abstenir de manger des huîtres, cela fait deux maux au lieu d'un ! Le mal nous pince d'un côté, et l'injonction médicale de l'autre... Puisqu'il y a une chance de se tromper, choisissons plutôt le plaisir. Les gens font tout le contraire, et croient que tout ce qui est utile est forcément pénible : la facilité leur est

1. Montaigne a séjourné à Lucques en 1581.

2. Auteur inconnu.

3. Rappelons qu'il s'agit chez Montaigne des dysfonctionnements rénaux que nous appelons aujourd'hui *coliques néphrétiques* et qu'il nomme simplement *la colique*.

suspecte. Mon appétit s'est accommodé de lui-même assez heureusement à bien des choses, en accord avec la santé de mon estomac. Quand j'étais jeune, l'âcreté et le piquant des sauces me plaisaient ; mais depuis, mon estomac les tolérant moins bien, mon goût l'a suivi aussitôt. Le vin est mauvais pour les malades : c'est la première chose dont ma bouche se dégoûte, d'un dégoût invincible. Tout ce que je prends avec répulsion me nuit, et rien ne me nuit de ce que je prends avec appétit et allégresse. Je n'ai jamais ressenti d'inconvénient pour quoi que ce soit qui m'ait été vraiment agréable. C'est pour cela que j'ai fait céder la plupart du temps toute injonction médicale devant mon plaisir. Et jeune encore,

*[moi] autour de qui Cupidon voltigeait,
Tout resplendissant dans sa robe de pourpre,*

Catulle [10],
LXVI, vv.
133-134.

je me suis prêté aussi librement et inconsidérément que tout autre au désir qui m'étreignait :

Et j'ai combattu, non sans quelque gloire,

Horace [32],
III, 26, 2.

mais plus toutefois, en durée et en constance qu'en exploits

C'est bien le diable si j'ai pu aller jusqu'à six¹.

Ovide [59],
III, 7, v. 26.

56. Certes, il m'est pénible, mais extraordinaire aussi, de confesser combien j'étais jeune quand je me suis trouvé pour la première fois soumis à Cupidon ! Ce fut vraiment par hasard, car c'était bien avant d'avoir l'âge de savoir ces choses et d'être capable de choisir. Les souvenirs que j'ai de moi-même ne remontent guère aussi loin... Et l'on peut joindre mon sort à celui de Quartilla² qui ne se souvenait pas d'avoir été vierge.

*J'ai eu de bonne heure du poil sous les bras,
Et ma barbe étonnait ma mère.*

Martial [46],
XI, 22, vv.
7-8.

57. En général, les médecins adaptent utilement leurs prescriptions à la violence des envies incoercibles que ressentent les malades. Ces désirs sont si grands, si bizarres et si vicieux, qu'il

1. Dans le texte d'Ovide il y a... *neuf*. Montaigne est modeste.

2. Ceci est évoqué dans Pétrone [76], XXV.

faut bien que la Nature y soit pour quelque chose. Et puis, après tout, n'est-ce pas important de contenter l'imagination ? D'après moi, c'est une chose très importante, en tout cas, plus importante que toute autre. Les maux les plus graves et les plus fréquents sont ceux dont l'imagination nous accable. Cette expression espagnole me plaît à bien des égards : « *Que Dieu me défende de moi-même.* » Quand je suis malade, je me plains de ce que je n'ai pas quelque désir dont l'assouvissement me procurerait du plaisir : la médecine aurait bien de la peine à m'en détourner. J'ai le même regret quand je suis en bonne santé : je ne vois plus grand-chose à souhaiter et espérer. C'est bien triste d'être alangui et affaibli jusque dans ce que l'on pourrait souhaiter.

58. L'art de la médecine n'est pas si sûr que nous ne puissions avoir aucune influence, quoi que nous fassions. Il diffère selon les régions et selon la lune, comme le pensent Farnel et de L'Escale¹. Si cela ne plaît pas à votre médecin que vous dormiez, que vous buviez du vin ou mangiez ceci ou cela, ne vous en faites pas : je vous en trouverai un autre qui ne sera pas de son avis. La diversité des arguments et des opinions des médecins prend toutes sortes de formes. J'ai vu un malheureux malade crever de soif jusqu'à s'évanouir pour se guérir, et être par la suite victime des moqueries d'un autre médecin qui considérait ce traitement comme nuisible : il avait bien employé sa peine, vraiment ! Récemment, un homme de cette profession est mort de la *gravelle* ; pour combattre son mal, il avait fait preuve d'une extrême abstinence, et ses compagnons disent qu'au contraire, ce jeûne l'avait desséché, et avait cuit le sable dans ses reins.

59. Je me suis aperçu que parler me trouble et me nuit quand j'ai des blessures ou des maladies, autant que tout autre désordre auquel je puisse me livrer. La voix me demande des efforts et me fatigue, car la mienne est forte et retentissante, si bien que, quand il m'est arrivé de parler à l'oreille des grands de ce monde, à propos d'affaires importantes, je les ai mis souvent devant la nécessité de me demander de la modérer.

60. Et voici justement un récit qui mérite bien une digression. Quelqu'un, dans l'une des écoles grecques, parlait haut comme moi : le maître des lieux lui fit dire de parler plus bas.

1. Farnel fut le médecin de Henri II. L'Escale : Jules-César Scaliger, qui prétendait descendre des *Della Scala* de Vérone (d'où : de L'Escale). Le philologue connu Joseph-Juste Scaliger était un de ses enfants.

« Qu'il m'envoie, dit-il, le ton qu'il veut que j'emploie. » L'autre alors lui répliqua qu'il n'avait qu'à prendre un ton convenable pour les oreilles de son interlocuteur. C'était bien dit – à condition qu'on le comprenne ainsi : « Parlez en fonction de ce que vous avez à dire à votre auditeur ». Car si cela voulait dire : « Il suffit qu'il vous entende » ou « réglez vous sur lui », je ne trouve pas que c'eût été un bon conseil. Le ton et le rythme de la voix expriment et manifestent en quelque manière ce que je pense : c'est à moi qu'il incombe de les régler pour me faire comprendre.

61. Il y a une voix pour instruire, une voix pour flatter, ou pour réprimander. Je ne veux pas que ma voix parvienne seulement à l'auditeur, mais aussi qu'elle le frappe, qu'elle le transperce. Quand je réprimande mon laquais d'un ton aigre et brutal, il serait plaisant qu'il en vienne à me dire : « Parlez plus doucement, mon Maître, je vous entends bien. » « *Il y a un genre de voix adapté à l'ouïe, non par sa force, mais par sa qualité.* » La parole appartient pour moitié à celui qui parle, et pour moitié à celui qui l'écoute. Ce dernier doit se préparer à la recevoir selon son mouvement propre ; il en est comme pour ceux qui jouent à la paume : celui qui reçoit se recule et s'apprête en fonction de l'attitude de celui qui lui envoie la balle, et selon la trajectoire de celle-ci.

Quintilien
[78], XI, 3.

62. L'expérience m'a encore appris ceci : l'impatience nous perd. Les maux eux-mêmes ont leur vie, leurs limites, leurs maladies et leur santé. Les maladies sont faites sur le modèle des animaux : leur destinée est limitée dès leur naissance, et leurs jours sont comptés. Qui essaie de les abrégier de force au beau milieu de leur course, ne fait que les allonger et les multiplier, les harceler au lieu de les apaiser. Je suis de l'avis de Crantor¹ qu'il ne faut pas s'opposer aux maux obstinément et étourdimement, pas plus que s'y soumettre par faiblesse, mais leur céder naturellement, en fonction de leur condition et de la nôtre. Il faut laisser passer les maladies, et je trouve qu'elles séjournent moins chez moi parce que je les laisse faire. Il y en a même que je ne connais plus, parmi celles qui sont les plus opiniâtres, les plus tenaces : elles ont disparu d'elles mêmes, sans que je les y aide, sans l'artifice de la médecine, et même à l'encontre de ses règles. Laissons donc un peu la Nature s'occuper de ses affaires : elle s'y entend mieux que nous.

1. Philosophe grec du IIIe s. av. J.-C., premier commentateur de Platon.

– Mais un tel en est mort !

– Vous mourrez aussi : si ce n'est de ce mal, ce sera d'un autre.

Et combien d'autres ont fini par en mourir, ayant trois médecins à leur cul ? L'exemple est un miroir vague, universel, que l'on peut interpréter dans tous les sens. S'il s'agit d'une médecine agréable, acceptez-la : c'est toujours autant de pris. Je ne m'arrêterai ni au nom ni à la couleur si elle est délicieuse et appétissante : le plaisir est l'une des principales formes du profit.

63. J'ai laissé vieillir et mourir en moi, de mort naturelle, des rhumes, des fluxions catarrheuses, des diarrhées, des battements de cœur, des migraines et autres accidents de santé : ils ont disparu quand j'avais fini par être à moitié convaincu de les supporter. On en vient mieux à bout par la courtoisie qu'en les bravant. Il faut supporter tranquillement les lois que nous impose notre condition humaine : nous sommes voués à vieillir, nous affaiblir, être malades, en dépit de quelque médecine que ce soit. C'est la première chose que les habitants du Mexique enseignent à leurs enfants ; au sortir du ventre de leur mère, ils les saluent ainsi : « Enfant, tu es venu au monde pour endurer : endure, souffre, et tais-toi. »

64. Il est injuste de se plaindre qu'il est arrivé à quelqu'un ce qui peut advenir à chacun de nous. « *Indigne-toi seulement si c'est à toi seul qu'on impose un injuste traitement.* » Voyez un vieillard qui demande à Dieu de maintenir sa santé intacte et vigoureuse, c'est-à-dire qu'il lui redonne la jeunesse :

Sénèque [84],
XCI.

Insensé, pourquoi ces vains souhaits, ces vœux puérils ?

Ovide [57],
III, 8, 11.

N'est-ce pas de la folie, en effet ? Sa condition ne l'y autorise pas. La goutte, la *gravelle*, l'indigestion, sont les signes des longues années, comme la chaleur, les pluies et les vents marquent les longs voyages. Platon ne croit pas qu'Esculape se serait donné la peine, par des régimes, de chercher à prolonger la vie dans un corps gâté et débile, inutile à son pays, inutile dans son emploi, et incapable de produire des enfants sains et robustes ; et il ne pense pas que ce souci relève de la justice et de la sagesse divines, dont la tâche est de mener toutes choses vers leur utilité. « Mon brave homme, c'est fini pour vous : on ne saurait plus vous remettre sur pieds ; on vous replâtrera tout au plus, on vous étayera un

peu, et ce faisant, on prolongera un peu vos misères de quelques heures. »

*De même que pour soutenir un bâtiment en ruines
On dresse des étais en tous sens,
Jusqu'au jour où l'assemblage se disloque,
Et les étais s'effondrent avec tout le reste.*

Pseudo-
Gallus [47], I,
vv. 171-174.

65. Il faut apprendre à supporter ce que l'on ne peut éviter. Notre vie est composée de choses contraires, comme l'harmonie du monde de divers tons, doux et rauques, aigus et bas, faibles et forts¹. Que pourrait bien dire un musicien qui n'aimerait que certains d'entre eux ? Il faut qu'il sache les utiliser ensemble, et les combiner. Il en est de même pour nous, avec les biens et les maux qui sont consubstantiels à notre vie. Notre être ne peut exister sans ce mélange, et les uns ne sont pas moins nécessaires que les autres. Vouloir se regimber contre cette nécessité naturelle, c'est imiter la folie de Ctésiphon² qui essayait de faire avancer sa mule à coups de pied.

66. Je consulte peu les médecins pour les troubles que je ressens, car ces gens-là sont méprisants quand ils vous ont à leur merci. Ils vous rebattent les oreilles de leur diagnostic : me trouvant un jour affaibli par la maladie, ils m'ont malmené avec leurs idées péremptoires et leur trogne magistrale, me menaçant tantôt de grandes souffrances, tantôt d'une mort prochaine. Je ne m'en suis pas trouvé abattu ni remis en cause, mais tout de même heurté et bousculé : si mon jugement n'en était ni changé ni troublé, il n'en était pas moins gêné. Il y a toujours dans ce cas de l'agitation et une lutte à mener.

67. Or justement, je traite mon imagination avec le plus de douceur possible, et je la déchargerais, si je le pouvais, de toute peine et contestation. Il faut la secourir, la flatter, et la tromper si l'on y parvient. Mon esprit est rompu à cela ; il ne manque pas de trouver toutes sortes de bonnes raisons. S'il était aussi persuasif qu'il est bon prêcheur, il me rendrait de fiers services. En voulez-vous un exemple ? Il dit que c'est pour mon

*La maladie
« de la
pierre »*

1. On trouve déjà cette comparaison chez Plutarque [73], X, 68, *De la tranquillité de l'âme*.

2. On se sait rien de ce personnage que Plutarque désigne comme « Ctésiphon l'escrimeur » in [73], chap. VIII, *Comment il faut referer*

bien que j'ai la *gravelle*¹, que les bâtiments qui ont mon âge ont forcément quelques problèmes avec leurs gouttières... Que c'est le moment où ils commencent à s'abîmer, se dégrader, que c'est là une nécessité tout à fait générale, et que ce serait un vrai miracle qu'il en soit autrement pour moi. Je paie en cela, me dit-il, le tribut que l'on doit à la vieillesse, et je m'en tire encore à bon compte! De toutes façons, la compagnie devrait me consoler, car il s'agit là d'un accident des plus courants chez les hommes de mon temps: j'en vois partout qui sont affligés d'un mal de même nature, et il est pour moi fort honorable d'être de leur société, car c'est un mal qui s'attaque plus volontiers aux grands personnages: il est d'une nature qui ne manque pas de noblesse et de dignité. D'ailleurs, parmi les hommes qui en sont frappés, il en est peu qui en soient quittes à meilleur compte: ils ont à suivre un pénible régime, et connaissent l'ennui d'avoir à prendre quotidiennement des drogues médicinales, alors que moi je dois mon état à ma seule bonne fortune. Car les quelques bouillons très banals d'*eringium* et d'*herbe du Turc*² que j'ai dû avaler deux ou trois fois pour faire plaisir aux dames qui m'en offraient la moitié du leur, plus gracieusement que mon mal n'était grave, m'ont semblé aussi faciles à prendre qu'inutiles dans leurs effets.

68. Tous ces gens-là ont à payer mille vœux à Esculape et autant d'écus à leur médecin, pour l'écoulement facile et abondant de *sable* dont je bénéficie souvent par le seul bon vouloir de la Nature. La décence même de mon comportement en compagnie n'en est pas affectée: et je garde mon *eau* dix heures aussi longtemps que quelqu'un de sain.

« La crainte de ce mal, me dit mon esprit, t'effrayait autrefois, quand tu ne le connaissais pas. Les cris et le désespoir de ceux qui l'exacerbent parce qu'ils ne peuvent le supporter te le faisaient prendre en horreur. C'est un mal qui te frappe dans les parties du corps par lesquelles tu as le plus péché. Et comme tu

sa colere f° 58, v° F.

1. Montaigne emploie parfois ce mot de « gravelle » (« maladie de la pierre »), mais le plus souvent celui de « colique » pour ce mal dont il souffrait et que nous appelons aujourd'hui, rappelons-le, *coliques néphrétiques*.

2. L'*eringium* est un chardon dont la racine est paraît-il, diurétique. Quant à l'*herbe du Turc* c'est le nom populaire d'une plante astringente, la *herniaire*.

es un homme de conscience,

Un mal bien mérité – qui pourrait s'en plaindre ?

Ovide [62],
V, v. 8.

regarde ce châtement : il est bien doux auprès des autres, comme s'il était dû à une faveur paternelle. Observe comment il vient sur le tard : il n'incommode et n'occupe que la saison de ta vie, qui de toutes façons, est désormais perdue et stérile, après avoir, comme par contrat, d'abord laissé la place à la licence et aux plaisirs de ta jeunesse. La crainte que le peuple éprouve envers ce mal et sa pitié pour ceux qui en sont atteints fournissent de la matière à ta vanité. C'est un trait de caractère que tu as expurgé de ton jugement, et dont tu as guéri ta pensée, mais pourtant, tes amis en retrouvent encore des traces dans ton comportement. Il y a du plaisir à entendre dire de soi : *il a bien de la force, il a bien de l'endurance*. On te voit transpirer sous les efforts, pâlir, rougir, trembler, vomir jusqu'au sang, supporter des contractions et des convulsions incroyables, avec parfois de grosses larmes qui coulent de tes yeux, et produire des urines épaisses, noires, effroyables, ou bien les voir bloquées par quelque *Pierre* hérissée de piquants, qui te pique et t'écorche cruellement le col de la verge... Et tu entretiens cependant la conversation avec ceux qui sont là, gardant une contenance normale et parvenant même à plaisanter de temps en temps avec tes gens, ou tenant ton rôle dans une conversation sérieuse, calmant ta douleur sous les paroles, et atténuant ainsi un peu ta souffrance...

69. « Te souvient-il – continue mon esprit – de ces gens d'autrefois qui recherchaient les maux avec tant d'appétit, pour tenir leur vertu en haleine, et pour l'entraîner ? Considère donc que la Nature te porte et te pousse vers cette glorieuse école, où tu ne serais jamais entré de ton plein gré. Ne me dis pas que c'est un mal dangereux et mortel : les autres ne le sont-ils pas eux aussi ? Car ce n'est là qu'un tour de passe-passe médicinal d'en mettre certains à part, en prétendant qu'ils ne mènent pas directement à la mort. Qu'importe, s'ils n'y mènent que par hasard, et s'ils glissent et dévient aisément vers le chemin qui nous y conduit ? Dis-toi bien que tu ne meurs pas parce que tu es malade, mais parce que tu es vivant. La mort saura avoir raison de toi sans avoir besoin de la maladie ! Il en est même pour qui les maladies ont éloigné la mort, et qui ont vécu plus longtemps

parce qu'il leur semblait toujours être sur le point de mourir. Ajoute encore à cela que, comme certaines blessures, il est des maladies qui ont une action médicinale et salutaire¹.

70. « La *gravelle* n'est pas moins vivace que nous, bien souvent. On voit des gens qui l'ont subie depuis leur enfance jusqu'à leur extrême vieillesse, et s'ils ne lui avaient pas faussé compagnie, elle était bien capable de les accompagner encore. On la tue plus souvent qu'elle ne nous tue. Et quand bien même elle te présenterait l'image de la mort toute proche, ne serait-ce pas un bon service à rendre à un homme de ton âge, que de le ramener à méditer sur sa fin? De toutes façons, tu n'as plus de raisons pour vouloir guérir : quoi qu'il arrive, la commune nécessité t'appelle. Considère un peu comment, avec quelle habileté et quelle douceur, elle te dégoûte de la vie, et te détache du monde : elle ne te contraint pas, par des injonctions tyranniques, comme tant d'autres maux que tu peux voir chez les vieillards, et qui les maintiennent constamment entravés, sans que jamais se relâchent leurs faiblesses et leurs douleurs, mais elle procède par des avertissements, des indications à intervalles répétés, entremêlées de longues périodes de repos, comme pour te permettre de méditer ses leçons tout à ton aise. Pour te permettre de juger sainement, et te décider en homme de cœur, elle te représente l'état de ta condition entière, en bien et en mal, et dans le même jour, une vie tantôt allègre, tantôt insupportable. Si tu n'embrasses la mort, au moins lui donnes-tu la main, une fois par mois ! Du moins peux-tu ainsi espérer qu'elle te prendra un jour sans crier gare. Et que, ayant été si souvent conduit jusqu'au port, croyant encore être dans les conditions habituelles, tu te retrouveras, ayant franchi le fleuve Achéron un beau matin, inopinément, toi et ta foi ! Il ne faut donc pas se plaindre des maladies, qui partagent loyalement leur temps avec la santé ! »

71. Je suis reconnaissant au destin de s'attaquer à moi si souvent avec les mêmes armes : il m'y façonne, m'y entraîne par l'usage, m'y endurecit, m'y habitue ; je sais à peu près maintenant à quel prix je peux en être quitte. Et faute de mémoire

1. Au livre I, 33 § 5, Montaigne a évoqué le cas d'un personnage atteint d'une *tumeur au poumon*, et qui, au combat, « reçut une blessure qui le transperça, et tellement au bon endroit, que sa tumeur en fut ôtée, et qu'il en guérit. »

naturelle¹, je m'en fabrique une sur le papier, et quand quelque nouveau symptôme de mon mal se présente, je le note par écrit. Si bien que désormais, ayant vu défiler toutes sortes de crises, si je suis sur le point de connaître un nouveau trouble, je feuillette ces petites notes décousues, comme les feuilles de la Sybille², et je ne manque pas de trouver, pour me réconforter, quelque pronostic favorable dans toute mon expérience passée. L'accoutumance m'est aussi utile pour nourrir des espoirs en l'avenir. Car la façon dont mes *pierres* s'éliminent depuis si longtemps me donne à penser que la Nature ne changera rien à cela, et que je ne connaîtrai pas de plus grave crise que celles que je ressens d'ordinaire. Et de plus, la façon d'être de cette maladie n'est pas si différente de mon propre caractère, vif et brusque. Quand elle m'attaque mollement, elle me fait peur, car je sais que cela va durer longtemps ; mais d'ordinaire, elle se manifeste par des accès³ violents et soudains. Elle me secoue à outrance pendant un jour ou deux. Mes reins ont duré une génération⁴ sans être altérés. Il y en a bientôt une autre que leur état a changé. Comme les choses bonnes, les maux ont leurs périodes : peut-être que ces misères touchent à leur fin. L'âge affaiblit la chaleur de mon estomac, et ma digestion étant de ce fait moins complète, de la matière crue se trouve envoyée à mes reins. Pourquoi la chaleur de mes reins ne pourrait-elle se trouver affaiblie de la même façon à un certain moment, si bien qu'ils ne parviendront plus à purifier mes humeurs⁵ ? Peut-être la Nature trouvera-t-elle alors un autre moyen pour me purger ? Les années ont bien fait disparaître chez moi certains rhumes ; pourquoi pas ces excréments qui fournissent sa matière à la *gravelle* ?

1. Montaigne, on l'a vu, se plaint souvent de sa mauvaise mémoire.

2. La Sybille de Cumès, selon Virgile [97], III, vv. 443, écrivait ses prophéties sur des feuilles d'arbre.

3. Le mot de Montaigne est « *excez* », mais il semble qu'ici on puisse le traduire ainsi ? Un *accès*, après tout, est bien un *excès* par rapport à la norme...

4. Sur l'« exemplaire de Bordeaux » figurait « quarante ans ». Ceci a été barré et remplacé par « *un aage* » ; de même, dans la phrase suivante « quatorze ans » a été remplacé par « *un autre* ».

5. Montaigne écrit « mon flegme » : c'était l'une des quatre *humeurs* fondamentales dans la conception antique.

72. D'autre part, est-il rien d'aussi doux que ce changement soudain, quand, après avoir expulsé ma *pierre* avec une extrême douleur, je recouvre soudain, comme en un éclair, la belle lumière de la santé, si libre et si pleine, comme cela se produit dans les plus brutales et sévères crises de *coliques*¹? Y a-t-il quelque chose dans cette douleur que l'on vient de supporter, qui puisse contrebalancer le plaisir d'un si prompt soulagement? Ô combien la santé me semble plus belle après la maladie, si proche, si voisine d'elle que je peux les identifier en présence l'une de l'autre, se présentant dans leurs plus beaux atours, comme pour se tenir tête et rivaliser! De même que les Stoïciens disent que les vices sont utiles dans le monde pour épauler la vertu et lui donner du prix, on peut dire à plus forte raison, et en faisant une conjecture moins hasardeuse, que la Nature nous a apporté la souffrance pour donner plus de valeur au plaisir et à l'absence de douleur. Quand Socrate fut déchargé de ses chaînes, et qu'il ressentit dans les jambes cette démangeaison agréable dont la lourdeur des fers était la cause, il se réjouit en voyant cette étroite alliance entre la douleur et le plaisir, comment elles sont associées par une liaison inévitable, de telle sorte qu'elles s'engendrent l'une l'autre tour à tour; et il s'écria, s'adressant au brave Ésope, qu'il aurait dû tirer de cette constatation un beau sujet pour une belle fable.

73. Ce que je trouve de pire dans les autres maladies, c'est qu'elles sont moins graves dans leurs manifestations que dans leurs conséquences. On met un an à s'en remettre, toujours faible et plein de crainte. Il y a tant de hasards et tant de degrés sur la voie de la santé que ce n'est jamais fini. Avant qu'on vous ait débarrassé de votre couvre-chef, puis de votre calotte, avant qu'on vous ait rendu l'usage de l'air, du vin, de votre femme, et des melons, c'est bien le diable si vous n'êtes pas retombé dans quelque nouvelle misère. Ma maladie a ce privilège de disparaître sans laisser de traces, alors que les autres laissent toujours derrière elles quelque séquelle, qui rend le corps sujet à de nouvelles maladies, qui semblent se donner la main les unes les autres. Elles sont donc bien excusables, celles qui se contentent de prendre possession de nous, sans s'étendre et sans

1. Aujourd'hui appelées *néphrétiques*, rappelons-le une fois encore.

laisser de traces derrière elles ; mais courtoises et gracieuses sont celles dont le passage nous apporte quelque utile conséquence. Depuis que j'ai la *maladie de la pierre*, je me trouve déchargé d'autres problèmes de santé, bien plus, il me semble, qu'auparavant, et je n'ai pas connu la fièvre depuis ce temps-là. J'en tire la conclusion que les vomissements graves et fréquents que je subis me purgent, et que, d'un autre côté, les dégoûts que j'éprouve et les jeûnes incroyables que j'endure, digèrent mes humeurs mauvaises, et que ma nature élimine par ces *pierres* ce qu'elle trouve de superflu et de nuisible. Qu'on ne vienne pas me dire que c'est un remède trop cher payé ! Que pourrait-on dire alors de tant de breuvages puants, de cautères, d'incisions, de suées, de drains, de diètes et de tant de formes thérapeutiques qui nous apportent si souvent la mort parce que nous sommes incapables de résister à la violence de leurs attaques importunes ? C'est ainsi que, quand je suis atteint de mon mal, je considère cela comme un traitement ; et quand j'en suis exempt, je considère cela comme une délivrance complète et durable.

74. Voici encore une faveur que me fait mon mal, et bien particulière. C'est que, dans l'ensemble, il fait son travail de son côté et me laisse faire le mien ; si je ne le fais pas, c'est que je manque de courage : dans sa manifestation la plus grave, je l'ai supporté dix heures durant, à cheval. Endurez seulement : vous n'avez rien d'autre à faire ! Jouez, dînez, courez, faites ceci ou cela, si vous pouvez. Une conduite désordonnée vous sera plus utile qu'elle ne vous nuira, dans ce cas-là. Dites-en autant à un vérolé, un goutteux, à celui qui est atteint d'une hernie !... Les autres maladies ont des obligations bien plus grandes, troublent complètement notre comportement, et nous forcent notre vie durant à tenir compte d'elles. Celle-ci ne fait que pincer la peau, et laisse à votre disposition l'intelligence, la volonté, la langue, les pieds et les mains. Elle vous tient en éveil plutôt qu'elle ne vous assoupit. L'âme est frappée par l'ardeur d'une fièvre, abattue par l'épilepsie, et comme mise en pièces par une terrible migraine ; elle est ébranlée par toutes les maladies qui s'attaquent à la personne toute entière et à ses parties les plus nobles. Dans mon cas, elle n'est pas attaquée. Si cela va mal pour elle, c'est bien sa faute : c'est qu'elle se trahit elle-même, qu'elle se laisse aller, se

laisse tomber. Il n'y a que les sots pour se laisser persuader que ce corps dur et massif qui se forme dans nos reins puisse être dissous par des breuvages. Alors quand il s'est mis en mouvement, il n'y a plus qu'à lui laisser le passage – et il le prendra.

75. À propos de ma *gravelle*, je remarque encore cet avantage particulier : c'est une maladie pour laquelle il nous reste peu à deviner. Avec elle, nous sommes dispensés du trouble dans lequel nous plongent les autres, dont nous ne connaissons avec certitude ni les causes, ni la nature, ni l'évolution : trouble extrêmement pénible. Mais là, nous n'avons que faire des consultations et interprétations doctorales : les sens nous montrent ce que c'est, et où c'est.

76. C'est avec de tels arguments, forts et faibles, comme ceux qu'employait Cicéron pour se consoler de sa vieillesse, que je m'efforce d'endormir et de distraire mon imagination, de mettre un baume sur ses plaies. Si demain elles empirent, il faudra leur trouver d'autres remèdes.

77. Et c'est bien vrai. Car voici que de nouveau, les plus légers mouvements me font sortir le sang des reins ! Eh bien ! Je ne cesse pas pour autant de me déplacer comme avant, de galoper après mes chiens avec une ardeur juvénile et insolente. Et je trouve que je m'en tire à bon compte, pour un accident de cette gravité, puisqu'il ne me cause qu'une sourde pesanteur et une certaine altération de ma personne en cet endroit. C'est quelque grosse *pierre* qui écrase et consume la substance de mes reins ; c'est ma vie qui s'écoule peu à peu : non sans une sorte de douceur naturelle, comme une déjection devenue désormais superflue et gênante. Je sens bien que quelque chose se démolit en moi ; mais n'attendez pas que j'aie perdu mon temps à rechercher mon pouls et examiner mes urines pour y chercher quelque signe annonciateur et fâcheux... Il sera bien temps pour moi de sentir le mal sans l'allonger déjà par celui de la peur. Qui craint de souffrir souffre déjà de sa crainte. Si on ajoute à cela les incertitudes et l'ignorance de ceux qui prétendent expliquer les ressorts de la Nature et son fonctionnement interne, et le grand nombre de diagnostics erronés dus à leur art, on est bien obligé de constater que les moyens qu'elle utilise nous demeurent largement inconnus. Il règne sur ce qu'elle nous promet ou ce dont elle nous menace la plus grande incertitude, la plus grande obs-

curité, et la plus grande diversité. Sauf dans la vieillesse, qui est un signe indubitable de l'approche de la mort, je vois dans ce qui nous arrive peu de signes concernant l'avenir et sur lesquels nous pourrions fonder nos prévisions.

78. Je ne juge de moi-même que par mes véritables sensations, et non par raisonnement. À quoi cela pourrait-il bien servir, puisque je ne puis rien faire qu'attendre et endurer. Voulez-vous savoir ce que j'y gagne? Regardez ceux qui font autrement, et qui dépendent tant de toutes sortes de conseils et influences diverses, et voyez comment, bien souvent, leur propre imagination les harcèle sans que même le corps intervienne! J'ai bien souvent pris du plaisir à faire savoir aux médecins que de graves accidents de santé commençaient à se faire sentir en moi, sachant que j'en étais à l'abri : je supportais tout à mon aise le verdict de leurs terribles conclusions, et en demeurais d'autant plus obligé à Dieu de la grâce qu'il me faisait, et renforcé dans mon idée de la vanité de cet art.

79. Il n'est rien que l'on doive recommander autant à la jeunesse que l'activité et la vigilance d'esprit. Notre vie n'est que mouvement, et moi je m'ébranle difficilement, je suis lent pour tout : à me lever, à me coucher, pour prendre mes repas. Sept heures est une heure matinale pour moi, et quand c'est moi qui en décide, je ne déjeune pas avant onze heures, et ne dîne qu'après six heures du soir. J'ai autrefois attribué la cause des fièvres et des maladies qui se sont emparées de moi à la lourdeur et à l'assoupissement qu'un long sommeil m'avait apportés, et je me suis toujours repenti de me rendormir sur le matin. Platon considère que l'excès de sommeil est pire que l'excès de boisson. J'aime à coucher sur un lit dur, et seul, sans femme, à la royale, mais assez bien couvert. On ne bassine¹ jamais mon lit. Mais depuis que je suis vieux, on me donne, quand j'en ai besoin, des couvertures pour me réchauffer les pieds et l'estomac. On critiquait le grand Scipion d'être un gros dormeur, à mon avis pour la seule et bonne raison qu'on trouvait agaçant de ne rien avoir d'autre à lui reprocher. Si j'ai quelque soin particulier dans mes habitudes, c'est plutôt lors de mon coucher. Mais je cède, et

1. On peut rappeler qu'il s'agissait de réchauffer les draps du lit en y introduisant une *bassinoire* dans laquelle on avait mis des braises.

m'accommode de la nécessité, en général, tout aussi bien que les autres. Le sommeil a occupé une grande partie de ma vie, et je continue encore, à mon âge, à dormir huit ou neuf heures d'une seule traite. Je me soustrais avantageusement de cette disposition pour la paresse, et n'en vais évidemment que mieux. Je ressens un peu le choc de cette transformation : mais c'est chose faite en trois jours. Et je n'en vois guère qui vivent avec moins de sommeil que moi, quand il le faut, qui s'exercent avec plus de constance, et à qui les corvées pèsent moins. Mon corps est capable d'une action ferme, mais pas soudaine et violente. Je fuis désormais les exercices violents, qui me mettent en sueur ; mes membres se lassent avant d'être échauffés. Je peux me tenir debout, un jour durant, et ne déteste pas de me promener ; mais sur le pavé, et depuis mon plus jeune âge, je n'ai aimé aller qu'à cheval : à pied, je me crotte jusqu'aux fesses, et les gens de petite taille comme moi risquent, dans les rues, de se voir heurtés et bousculés, parce qu'ils manquent de prestance ! Pour me reposer, j'ai toujours aimé être soit couché, soit assis, avec les jambes plus hautes que le siège.

80. Il n'est pas d'occupation aussi agréable que d'être militaire. C'est une activité noble dans son exécution (car la vaillance est la vertu la plus forte, la plus noble et la plus admirable de toutes). Il n'est point d'utilité plus juste, ni plus universelle, que celle de protéger la tranquillité et la grandeur de son pays. La compagnie de tant d'hommes jeunes, nobles et actifs a de quoi plaire ; de même que le fait de voir couramment tant de spectacles tragiques, une certaine liberté dans les rapports humains, sans artifice, une façon de vivre virile et exempte de cérémonie, la variété de mille actions diverses, la mâle harmonie de la musique guerrière, qui enflamme et entretient aussi bien l'âme que les oreilles, et enfin les honneurs attachés à cette activité, sa difficulté et sa dureté elle-même, – même si Platon l'estime si peu qu'il y fait participer, dans sa *République*, les femmes et les enfants. Vous choisissez votre rôle et les périls auxquels vous serez exposé selon le jugement que vous portez sur leur éclat et leur importance : en volontaire. Et c'est vous qui voyez si la vie elle-même y est exposée pour de bonnes raisons.

81. Craindre les dangers qui menacent tant de gens, ne pas oser ce qu'osent tant d'autres âmes, et même tout un peuple¹, cela est bon pour un cœur faible et vil outre mesure. Le fait d'être entouré rassure même les enfants. Si d'autres vous surpassent par leur science, leur grâce, leur force, leur fortune, vous pouvez vous en prendre à des causes extérieures ; mais si vous leur cédez pour la fermeté d'âme, vous n'avez à vous en prendre qu'à vous ! La mort est plus abjecte, plus languissante et plus pénible dans un lit qu'au combat ; les fièvres et les catarrhes sont aussi douloureux et mortels qu'un coup d'arquebuse. Celui qui serait capable de supporter valeureusement les misères de la vie ordinaire n'aurait pas à enfler son courage pour devenir un soldat. « *Vivre, mon cher Lucilius, c'est combattre.* »

Sénèque [84],
XCVI.

82. Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu la gale. La « gratte » est pourtant la gratification la plus douce que nous fait la Nature, et elle est tout à fait à notre portée. Mais elle est trop importunément voisine de la pénitence. Elle me concerne plutôt du côté des oreilles, qui me démangent par moments.

83. Je suis né en possession de tous mes sens en bon état, presque parfaits. Mon estomac est plutôt bon, comme ma tête, et en général, ils résistent à mes fièvres, mon souffle aussi. J'ai dépassé l'âge² auquel des peuples, non sans de bonnes raisons, avaient fixé une fin bien méritée à la vie, et ne permettaient pas qu'on la dépasse. J'ai pourtant encore des retours à mon état ancien, même s'ils sont courts et peu assurés, ils sont si nets qu'il leur manque peu de la santé et de l'indolence de ma jeunesse. Je ne parle pas de la vigueur et de l'allégresse ; il n'y a pas de raison pour que celles-là me suivent hors de leurs limites :

*Mes forces désormais m'interdisent d'attendre sur le seuil
Une maîtresse, et de braver l'eau qui tombe du ciel.*

Horace [32],
III, 10, vv.
19-20.

84. Mon visage et mes yeux trahissent immédiatement mon état. Tous mes changements commencent par là, et s'y montrent

1. Le texte de 1588, tel qu'il figure dans l'« exemplaire de Bordeaux », ne comporte pas « tout un peuple ».

2. Le texte de 1588 était ici « J'ay passé l'aage » ; sur l'« exemplaire de Bordeaux » ces mots ont été barrés et remplacé par « *J'ay outrepassé de six ans le cinquantième* ». Les éditeurs de 1595 n'ont retenu que le mot « outrepassé ».

un peu plus qu'ils ne sont vraiment. J'inspire souvent de la pitié à mes amis, avant même que j'en ressente la cause. Mon miroir ne m'étonne pas, car même dans ma jeunesse, il m'est arrivé plus d'une fois d'arborer ainsi un teint brouillé et une allure trouble, de mauvais augure, sans grande conséquence pourtant, au point que les médecins, qui ne trouvaient pas au dedans de cause qui corresponde à cette altération extérieure, l'attribuaient à l'esprit, et à quelque passion secrète qui me rongeait. Mais ils se trompaient. Si mon corps m'obéissait autant que mon âme, nous marcherions un peu plus à notre aise ensemble. Mon âme, alors, n'était pas seulement exempte de trouble, elle débordait de satisfaction et de joie, comme elle l'est d'ordinaire, moitié par tempérament, moitié volontairement.

Ovide [57],
III, 8, v. 25.

Mon esprit malade n'influence pas mon corps.

85. Je pense que cette modération de mon esprit a bien souvent soutenu dans ses chutes mon corps qui est fréquemment abattu ; si elle n'est pas vraiment enjouée, du moins maintient-elle mon esprit dans un état tranquille et reposé. J'ai eu la fièvre quarte, pendant quatre ou cinq mois, et si j'en ai été complètement défiguré, mon esprit se maintint, lui, non pas dans un état paisible, mais au moins agréable. Si la douleur me quitte, l'affaiblissement et la langueur ne m'affectent guère. Je connais plusieurs défaillances corporelles dont le nom seul fait horreur, et que je craindrais moins que les mille passions et agitations d'esprit que je rencontre autour de moi. Je prends le parti de ne plus courir : il suffit bien que je me traîne ; je ne me plains pas de la décadence naturelle qui m'affecte,

Juvénal [35],
XIII, v. 162.

Qui s'étonne de rencontrer un goitreux dans les Alpes ?

et je ne regrette pas non plus que ma vie ne soit pas aussi longue et forte que celle d'un chêne.

86. Je n'ai pas à me plaindre de mon imagination : j'ai eu peu de pensées au cours de ma vie qui aient seulement interrompu le cours de mon sommeil, sauf celles qui émanaient du désir, qui me réveillait alors sans m'affliger. Je rêve rarement, et alors ce sont de choses fantastiques, des chimères, produites généralement par des pensées plaisantes, plutôt ridicules

Les rêves

que tristes. Et je tiens pour vrai que nos songes sont de loyaux interprètes de nos inclinations ; mais c'est tout un art que de les classer et de les interpréter.

*Ce que voient et font les hommes éveillés, qu'ils méditent,
Et ce dont ils s'inquiètent, il n'est pas étonnant
S'ils retrouvent cela dans leur sommeil.*

Cicéron [14],
I, 22, 45
(citant
Brutus
d'Attius)

87. Platon dit aussi que c'est le rôle de la sagesse de tirer des rêves des instructions divinatoires pour l'avenir. Je n'ai rien à dire là-dessus, si ce n'est mentionner les étonnants récits qu'en font Socrate, Xénophon, Aristote : personnages dont l'autorité ne peut être mise en doute. Les historiens disent que les Atalantes¹ ne rêvent jamais, et ne mangent rien qui soit mort : c'est peut-être pour cette raison qu'ils ne rêvent pas. Car on sait que Pythagore ordonnait un certain type de préparation de la nourriture pour faire les rêves que l'on désirait². Mes propres rêves sont doux : ils ne me causent aucune agitation, et ne me font pas parler tout haut. Et pourtant, j'ai vu bien des gens de mon temps que leurs rêves agitaient énormément. Théon le philosophe se promenait pendant ses rêves, et le valet de Périclès en faisait autant sur le faîte et les tuiles de sa maison.

Diogène Laërce
[38], IX.

88. À table, je ne choisis guère dans les plats ; je prends la première chose qui se présente, et je n'aime guère passer d'une saveur à une autre. La foule des plats et des services me déplaît autant que toute autre foule : je me contente aisément de peu de mets, et je déteste l'opinion de Favorinus selon lequel, dans un festin, il faut qu'on vous ôte le mets que vous commencez à apprécier pour vous en proposer toujours un nouveau, que le souper est bien maigre si on n'a pas saoulé les convives de croupons de divers oiseaux, et que le seul qui vaille d'être mangé en entier est le « becfigue³ ».

*Les plaisirs
de la table*

89. Je mange couramment des mets salés, mais je préfère le pain sans sel, et le boulanger de chez moi n'en sert pas d'autre à ma table, contrairement à l'usage du pays. Dans mon enfance,

1. Nom donné aux habitants du versant Sud de l'Atlas dans l'Antiquité.

2. A. Lanly [53] traduit « à propos » par « à volonté ». Je ne le suis pas, je penche plutôt pour la même interprétation que celle de Cotton [22], qui écrivait ici « to beget appropriate dreams ».

3. Passereau appelé aussi *bec-fin* (Dictionnaire *Petit Robert*).

on a dû combattre le refus que j'opposais aux choses qu'on aime d'ordinaire le plus à cet âge : sucre, confitures, gâteaux cuits au four. Mon précepteur combattit cette haine envers les mets délicats comme une sorte de faiblesse. Elle n'est pourtant rien d'autre que la manifestation d'un goût difficile envers quoi que ce soit. Si on ôte à un enfant son penchant particulier et têtù pour le pain bis, le lard, ou l'ail, on lui ôte du même coup la gourmandise. Il en est qui souffrent en regrettant le bœuf et le jambon quand on leur donne des perdrix. Ils ont bien de la chance de pouvoir le faire : c'est la délicatesse des délicats... C'est le goût qui accompagne une molle existence, celui que l'ordinaire et l'habitude finissent par lasser. « *Le luxe par lequel on veut échapper à l'ennui des richesses.* » Se priver de ce qu'on aime parce qu'un autre le mange, se nourrir de la façon la plus recherchée, voilà l'essence de ce travers :

Sénèque [84],
XVIII.

Horace [30],
I, 5, 2.

Crains-tu donc de manger un légume dans un plat ordinaire ?

On voit bien la différence qu'il y a entre cette attitude et l'idée qu'il vaut mieux contraindre son désir à vouloir les choses les plus faciles à obtenir. Mais c'est toujours un défaut que de s'asservir ! Je disais autrefois d'un de mes parents qu'il était *recherché* alors qu'il avait perdu l'habitude, dans nos galères, de se servir de nos lits et de se déshabiller pour se coucher.

90. Si j'avais des fils, je leur souhaiterais volontiers le même sort que le mien. Le bon père que Dieu me donna (et qui n'a de moi que ma reconnaissance pour sa bonté, qui était assurément hardie), m'envoya dès le berceau, pour y être élevé, dans un pauvre village de son domaine¹. Il m'y maintint tout le temps que je fus en nourrice, et même au-delà, m'habituant ainsi à la plus modeste et la plus ordinaire façon de vivre : « *Un ventre bien réglé est une grande part de la liberté.* » Ne prenez jamais – et donnez encore moins à vos femmes – la charge d'élever les enfants ; laissez à leur bonne fortune le soin de se former, en fonctions des lois naturelles, celles du peuple. Laissez à la coutume le soin de les habituer à la frugalité et à l'austérité ; qu'ensuite ils aient plutôt à quitter une vie rude qu'à devoir aller vers elle. L'idée de mon père avait encore un autre but : me mettre en ac-

Sénèque [84],
CXXIII.

1. Il s'agirait du hameau de *Papassus*, à 3km au nord de Château-Montaigne. Mais il s'agit d'une tradition née au XIXe s. et contestée depuis.

cord avec le peuple, ce genre d'hommes qui a besoin de notre aide ; il estimait que je devais aller plutôt vers celui qui me tend les bras que vers celui qui me tourne le dos. Et ce fut encore pour cette raison qu'il me fit tenir sur les fonts baptismaux par des gens de la plus basse condition : pour me lier et m'attacher à eux.

91. Le dessein de mon père n'a pas si mal réussi : je me dévoue volontiers pour les humbles, soit parce que j'y trouve plus de gloire, soit par compassion naturelle, qui est en moi un sentiment extrêmement fort. Le parti que je condamnerai dans nos guerres, je le condamnerai encore plus s'il est florissant et prospère, et je me rapprocherai de lui si je le vois malheureux et accablé. Comme j'apprécie le comportement de Chélonis, fille et femme de rois de Sparte ! Quand Cléombrotos, son mari, lors des désordres dans sa ville, eut l'avantage sur Léonidas son père, elle se comporta en bonne fille, prit le parti de l'exilé, partagea sa dure condition, en s'opposant au parti victorieux. Mais la chance vint-elle à tourner ? La voilà qui change dans ses sentiments en même temps que le sort des combats, et se range courageusement aux côtés de son mari, qu'elle suivit partout où le conduisit sa chute. Elle ne faisait, me semble-t-il, que choisir le parti où elle était le plus nécessaire, et où elle se montrait la plus pitoyable. Je suis plus spontanément attiré par l'exemple de Flaminius – qui s'occupait plus volontiers de ceux qui avaient besoin de lui que de ceux qui pouvaient lui être utiles – que par celui de Pyrrhus, qui s'abaissait devant les grands et se glorifiait devant les petits.

92. Les longs repas m'ennuient et ne me conviennent pas : habitué ainsi depuis mon enfance, peut-être, et ne sachant que faire d'autre, je mange aussi longtemps que j'y suis. Chez moi, bien que les repas soient plutôt courts, je me mets à table après les autres, comme faisait Auguste ; mais je ne l'imite pas en quittant la table avant les autres, comme il le faisait : au contraire, j'aime à y demeurer encore longtemps, et écouter les histoires qu'on y raconte, pourvu que je ne m'en mêle pas, car je me fatigue et me fais du mal à parler l'estomac plein, alors que je trouve très agréable et très salubre de discuter et même très fort, avant de manger. Les anciens Grecs et Romains avaient un meilleur comportement que le nôtre : si d'autres occupations exceptionnelles ne les en empêchaient pas, ils consacraient à la

Plutarque
[74], *Agis et Cléomène*, v.

nourriture, qui est une des choses essentielles à la vie, plusieurs heures et même la majeure partie de la nuit, mangeant et buvant avec bien moins de hâte que nous, qui faisons tout comme en courant. Ils trouvaient plus de profit à ce plaisir naturel car ils y prenaient leur temps, en y entremêlant diverses conversations utiles et agréables.

93. Ceux qui s'occupent de moi pourraient facilement me cacher ce qu'ils estiment m'être nuisible, car dans ce genre de choses, je ne désire ni ne réclame jamais ce que je ne vois pas. Mais pour ce qui est de celles qui se présentent à moi, ils perdent leur temps à m'en prêcher l'abstinence ! Quand je veux jeûner, je dois me tenir à l'écart de ceux qui dînent, et qu'on me présente juste ce qu'il faut pour une collation mesurée : si je me mets à table, j'oublie ma résolution. Quand je demande qu'on change la préparation de quelque plat de viande, mes gens savent que mon appétit a faibli, et que je n'y toucherai pas. Quand elles peuvent le supporter, j'aime les viandes peu cuites, et pour certaines, très faisandées, jusqu'au point où elles sentent fort. La seule chose qui me gêne dans les mets, c'est leur dureté : toutes leurs autres qualités me laissent aussi indifférent et tolérant que les gens que j'ai connus. Mais à l'encontre de l'opinion commune, même parmi les poissons, il m'arrive d'en trouver qui soient trop frais ou trop fermes. Ce n'est pas à cause de mes dents, qui ont toujours été bonnes, et même excellentes, et que l'âge ne commence à menacer que maintenant. J'ai appris dès l'enfance à les frotter avec ma serviette, le matin et avant et après les repas.

94. Dieu fait une grâce à ceux à qui il ôte la vie petit à petit. C'est le seul avantage de la vieillesse : la mort, à la fin, en sera d'autant moins complète et pénible, puisqu'elle ne tuera plus que la moitié ou le quart de l'homme. Voilà une dent qui vient de tomber, sans douleur et sans effort : elle était arrivée au terme naturel de sa durée. Cette partie de moi-même, et plusieurs autres, sont déjà mortes, d'autres encore le sont à demi, qui étaient des plus actives et qui tenaient le premier rang quand j'étais dans la force de l'âge. C'est ainsi que je me dissous, que j'échappe à moi-même. Quelle bêtise ce serait pour mon intelligence que de ressentir la secousse de cette chute, déjà si avancée, comme si elle était complète ! Je ne le souhaite pas.

95. En vérité, ce qui me console le plus, quand je pense à la mort, c'est qu'elle puisse être normale et naturelle, et que désormais je ne peux ni espérer de ma destinée quelque faveur illégitime, ni le lui demander. Les hommes s'imaginent, parce qu'ils ont eu autrefois une stature plus élevée, qu'ils ont eu aussi une vie plus longue. Mais ils se trompent là-dessus, et Solon, qui vécut dans ces temps anciens, en fixe pourtant la limite extrême à soixante-dix ans. Moi qui ai tant adoré et si complètement, cette « excellente médiocrité » des temps anciens, et qui ai si bien pris la *moyenne* pour la mesure plus parfaite, comment pourrais-je prétendre avoir une vieillesse anormale et démesurée ? Tout ce qui va à l'encontre du cours de la Nature peut être désagréable, mais ce qui arrive en conformité avec elle doit toujours être agréable. « *Tout ce qui se fait selon la Nature doit être considéré comme un bien.* ». C'est pourquoi, dit Platon, « J'admets que la mort due aux plaies et aux maladies soit violente ; mais celle qui nous saisit quand la vieillesse nous y a conduit est de toutes la plus légère et en quelque sorte délicieuse. » « *C'est un coup violent qui arrache la vie aux jeunes gens, mais chez les vieillards, c'est la maturité qui la fait tomber comme un fruit.* »

Cicéron [18],
XIX.

Cicéron [18],
XIX.

96. La mort est partout mêlée à notre vie, et se confond avec elle : notre déclin annonce sa venue, et s'insinue au cours de notre évolution elle-même. J'ai des portraits de moi à vingt-cinq et trente-cinq ans ; je les compare avec ce que je suis maintenant : comme ils sont différents de moi ! Et combien mon image d'à présent est plus éloignée de celles-là que de celle de mon trépas ! C'est trop abuser de la Nature que de la tracasser jusqu'à la contraindre à nous laisser faire, à abandonner notre conduite, nos yeux, nos dents, nos jambes et le reste à la merci d'une intervention extérieure que nous aurons mendiée, au point que lasse de nous suivre, elle nous abandonne enfin entre les mains de l'art médical.

97. Je ne suis pas excessivement friand de salades ni de fruits, sauf de melons. Mon père haïssait toutes les sortes de sauces : je les aime toutes. Trop manger me cause de l'embarras ; mais je ne suis pas encore bien certain qu'aucun mets puisse me nuire de lui-même, pas plus que je ne remarque l'influence de la pleine lune, ou celle de son dernier quartier, que je ne distingue l'automne du printemps. Il se fait en nous des mouve-

ments irréguliers et que nous ignorons, car par exemple, en ce qui concerne les raiforts, je m'en suis d'abord bien trouvé, puis je les ai détestés, et maintenant, de nouveau, je trouve qu'ils me conviennent bien. À propos de plusieurs choses, je sens mon estomac et mon goût aller en se diversifiant : je suis passé du vin blanc au rosé, puis du rosé au blanc. Je suis friand de poisson, et de ce fait mes jours gras sont les jours maigres, et mes jours de fête les jours de jeûne. Je crois ce que disent certains, que le poisson est plus facile à digérer que la viande. Et tout comme j'ai scrupule à manger de la viande le jour du poisson, mon goût ne me porte pas à mélanger le poisson et la viande, car leur différence me semble trop grande.

98. Dès ma jeunesse, il m'est arrivé de sauter des repas. C'était parfois pour mieux aiguïser mon appétit pour le lendemain : si Épicure jeûnait et faisait des repas maigres pour s'entraîner à se passer de l'abondance, moi, à l'inverse, c'était pour mieux me préparer à en profiter, avec plus de plaisir. Mais parfois aussi je jeûnais pour conserver ma vigueur au service de quelque activité du corps ou de l'esprit, car l'une et l'autre deviennent très paresseuses chez moi quand je suis rassasié (et je déteste par dessus tout, le sot accouplement de la déesse Vénus, si saine et si allègre, avec Bacchus, ce petit dieu aux digestions difficiles et qui rote, tout bouffi des vents qui l'emplissent). Mais c'était aussi parfois pour soigner mon estomac malade, ou parce que je n'avais pas de compagnie qui me satisfasse. Car je dis, comme Épicure, qu'il ne faut pas accorder autant d'importance à ce qu'on mange qu'aux personnes avec qui on mange ; et je loue Chilon¹ de n'avoir pas voulu promettre de se rendre au festin de Periander avant d'avoir su quels en étaient les autres invités. Il n'y a pas pour moi d'accommodement plus doux, ni de sauce plus appétissante que ce que l'on tire de la société des convives.

99. Je crois qu'il est plus sain de manger plus délicatement et moins, et de manger plus souvent. Mais je veux surtout donner de l'importance à l'appétit et à la faim : je n'aurais aucun plaisir à faire traîner trois ou quatre maigres repas par jour, ordonnés par prescription médicale. Qui pourrait me garantir que

1. L'un des mythiques « Sept Sages » de la Grèce antique. Cette anecdote figure dans Plutarque [73], XXX, p. 150 *Le banquet des Sept Sages*.

l'appétit aiguisé comme je l'ai ce matin, je le retrouverai encore au dîner? Nous, les vieillards, profitons surtout du premier moment favorable qui nous vient. Laissons les espérances et les prédictions¹ aux faiseurs d'almanachs et aux médecins. Le fruit le plus parfait de ma santé, c'est le plaisir : tenons-nous-en donc au premier connu et qui se présente! J'évite de suivre constamment les règles du jeûne. Celui qui veut qu'une règle lui soit profitable, doit éviter de la suivre continuellement : on s'y fait, et nos forces s'endorment ; six mois plus tard, vous y aurez si bien habitué votre estomac que le seul profit que vous en aurez tiré sera d'avoir perdu la liberté de faire autrement sans dommages.

100. Je ne porte sur les jambes et les cuisses, été comme hiver, qu'un simple bas de soie. Pour remédier à mes rhumes, je me suis laissé aller à tenir ma tête au chaud, ainsi que mon ventre, à cause de ma *gravelle*. Mais mes maux s'y sont habitués en peu de jours, et se sont moqués de mes précautions habituelles. J'étais passé d'une coiffe à un couvre-chef, d'un bonnet à un chapeau doublé². Mon pourpoint était rembourré, mais sa bourre n'a plus valeur que de parure, et il me faut maintenant ajouter une peau de lièvre ou de vautour, et une calotte sous mon chapeau. Si on poursuit comme ça, ça peut mener loin! Mais moi, je n'en ferai rien. Et je renoncerais même volontiers à ce que j'ai commencé à faire, si j'osais. Un nouvel ennui vous arrive? Les dispositions que vous aviez prises ne vous servent plus de rien, vous vous y êtes habitué, il vous faut en chercher d'autres. Ainsi se ruinent la santé ceux qui se laissent empêtrer dans des régimes sévères, et s'y contraignent superstitieusement. Il leur en faut encore et encore, et d'autres ensuite : ce n'est jamais fini.

101. Pour vaquer à nos occupations et pour le plaisir, il est bien plus commode, comme le faisaient les anciens, de laisser

1. Le texte de l'« exemplaire de Bordeaux » porte ici, dans un ajout manuscrit marginal : « *les ephemerides* » ; le texte de 1595 lui a – bizarrement – substitué « les esperances & les prognostiques ».

2. Le mot du texte est « double » - sans accent. Mais traduire en conservant « chapeau double » (double chapeau?) comme le fait A. Lanly [53], III, p. 310, ne me semble pas une bonne idée. L'accentuation est souvent aléatoire à l'époque de Montaigne, et je comprends « chapeau avec une doublure, voire *piqué* (rembourré) ». D. M. Frame [27], p. 847 : « *lined hat* ». Cotton [22], « *quilted hat* ».

passer le déjeuner et de remettre le moment de faire bonne chère à l'heure où l'on rentre chez soi pour se reposer, et ainsi ne pas rompre la journée. C'est ce que je faisais autrefois. Mais pour ma santé, l'expérience m'a convaincu désormais qu'il valait mieux, au contraire, déjeuner et que la digestion se fait mieux quand on est éveillé.

Le vin

102. Je ne suis guère sujet à la soif, pas plus quand je suis en bonne santé que quand je suis malade. Dans ce dernier cas, j'ai souvent la bouche sèche, mais je n'ai pas soif. D'ordinaire, je ne bois que poussé par le désir qui m'en vient en mangeant, et quand le repas est déjà bien avancé. Mais je bois assez bien, pour un homme de ma condition. En été, et lors d'un repas appétissant, je fais plus que dépasser les limites qu'Auguste se fixait – trois fois, très précisément –, et pour ne pas enfreindre la règle de Démocrite (qui défendait de s'arrêter à quatre parce que c'est un nombre de mauvais augure), je me laisse aller au besoin jusqu'à cinq fois, ce qui fait environ trois demi-setiers¹, car les petits verres sont mes favoris, et j'aime à les vider d'un coup, ce que les autres évitent, comme une chose malséante. En général, je coupe mon vin de moitié, et parfois au tiers, avec de l'eau. Quand je suis chez moi, selon un usage ancien que son médecin avait ordonné à mon père, et qu'il suivait lui-même, le sommelier fait le mélange de ce qu'il me faut, deux ou trois heures avant qu'on ne commence le service. On dit que Granaos, roi des Athéniens, fut l'inventeur de cet usage qui consiste à couper le vin avec de l'eau. Que ce soit utile ou non, on en discute encore. J'estime qu'il est plus convenable et plus sain que les enfants ne boivent du vin qu'après seize ou dix-huit ans. La manière de vivre la plus courante est la meilleure ; toute extravagance est à éviter, me semble-t-il, et je détesterais autant un Allemand qui mettrait de l'eau dans son vin qu'un Français qui le boirait pur. C'est l'usage courant qui constitue la règle dans ce genre de choses.

103. Je crains l'air lourd et je fuis la fumée comme un danger mortel : la première réparation que je fis faire chez moi concernait les cheminées et les lieux d'aisance, qui sont le défaut habituel et insupportable des vieux bâtiments. Et parmi les in-

1. Le demi-setier de Paris valait environ un quart de litre.

Suétone [83],
Auguste, 77.

convénients de la guerre, je compte ces nuages de poussières épaisses dans lesquelles on nous tient confinés, dans la chaleur, tout le long d'une journée d'été. Ma respiration est libre et aisée, et mes rhumes se passent le plus souvent sans mal pour mes poumons et sans que je tousse.

104. Je crains plus les rigueurs de l'été que celles de l'hiver, car, outre les inconvénients dus à la chaleur, pour laquelle il est moins de remèdes que pour le froid, et outre le coup de soleil sur la tête, mes yeux souffrent de toute lumière trop violente. Je ne pourrais supporter, maintenant, de dîner assis en face d'un feu ardent et lumineux. À l'époque où je lisais beaucoup, pour amortir la blancheur du papier, je plaçais sur mon livre une plaque de verre¹, et j'en étais fort soulagé. J'ignore jusqu'à présent² l'usage des lunettes, et je vois toujours aussi bien de loin que quiconque. Il est vrai pourtant qu'au déclin du jour je commence à éprouver de la difficulté et du trouble pour lire : mais la pratique de la lecture à ce moment-là, et surtout la nuit, m'a toujours fatigué les yeux. Voilà un pas en arrière... mais à peine sensible. Je reculerai d'un autre, puis du second au troisième, du troisième au quatrième, si tranquillement qu'il me faudra être devenu complètement aveugle avant que je ne ressente la décadence et la vieillesse de ma vue, tant les Parques défont habilement le fil de notre vie. De même j'hésite à reconnaître que je deviens dur d'oreille, et vous verrez que quand je serai à demi sourd c'est encore à la faible voix de ceux qui me parlent que je m'en prendrai ! Il faut vraiment contraindre notre âme pour lui faire admettre comme elle s'écoule...

105. Mon pas est vif et assuré, et je ne sais lequel, du corps ou de l'esprit, je peine le plus à maintenir en place. Le prêcheur qui parvient à capter mon attention pendant tout un sermon est vraiment quelqu'un ! Dans les cérémonies, où tout le monde est soucieux de sa contenance, où j'ai vu les dames avoir les yeux tellement fixes, je ne suis jamais parvenu à faire que quelque partie de moi-même ne s'échappe : dans ces lieux-là, même quand je suis assis, je ne tiens pas en place³. La femme

1. Il faut peut-être préciser qu'à l'époque le verre était rarement très transparent... mais toujours un peu teinté, avec des impuretés.

2. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », le texte précisait : « cinquante-quatre ans » ; ceci a été barré à la main.

3. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », la phrase qui suivait : « et pour la gesticulation, ne me trouve guère sans baguette à la main, soit à cheval,

de chambre du philosophe Chrysippe disait de son maître qu'il n'était ivre que des jambes, car il avait l'habitude de les remuer, en quelque situation qu'il se trouve ; et elle disait cela parce que le vin, qui troublait ses compagnons, n'avait pas d'effet sur lui. De la même façon, on a pu dire, dans mon enfance, que j'avais la folie dans les pieds, ou du vif-argent, tant je les agite, et tant ils sont naturellement incapables de rester en place, en quelque lieu que je les mette.

106. Outre le fait que cela nuit à la santé, voire au plaisir que l'on en tire, il est indécent de manger goulûment, comme je le fais. Je me mords souvent la langue et parfois même les doigts¹, à cause de la hâte que j'y mets ! Diogène, rencontrant un enfant qui mangeait de cette façon, souffleta son précepteur. Il y avait à Rome des gens qui enseignaient à mâcher, comme à marcher, avec grâce. Et manger ainsi me fait perdre le plaisir de la conversation, qui est un doux assaisonnement de la table, pour peu que les propos y soient adaptés : plaisants et brefs.

107. Il y a de la jalousie et de l'envie entre nos plaisirs : ils se bousculent et se gênent mutuellement. Alcibiade, qui s'y connaissait à faire bonne chère, chassait même les musiciens de sa table, pour qu'ils ne viennent pas troubler l'agrément des conversations. Selon Platon, c'est l'usage des gens du peuple de faire venir des joueurs d'instruments et des chanteurs dans les festins, faute de bons discours et d'entretiens agréables dont les gens d'esprit savent se régaler. Varron recommande pour un festin de veiller à ce que les convives aient belle prestance, soient d'un commerce agréable, qu'ils ne soient ni muets ni bavards, que les mets et le lieu soient propres et recherchés, et le temps serein. C'est une fête qui demande beaucoup d'art et apporte de grands plaisir que celle de la table. Ni les grands chefs de guerre, ni les grands philosophes n'ont daigné la connaître et en apprendre l'usage. Mon esprit a gardé le souvenir de trois d'entre elles, que la chance a favorisées d'une douceur particulière, à diverses

soit à pied » a été barrée à la main.

1. Rappelons qu'on mangeait encore généralement avec les doigts à cette époque en France (Montaigne signale dans son *voyage en Italie* qu'il a vu là-bas des fourchettes).

époques où j'étais encore vert¹. Mon état actuel m'en exclut. Car ce que chacun y apporte, c'est son charme principal, selon la bonne disposition de corps et d'âme dans laquelle il se trouve.

108. Moi qui ai les pieds sur terre, je hais cette sagesse inhumaine qui voudrait nous rendre dédaigneux et ennemis des soins apportés au corps. J'estime qu'il est aussi injuste de prendre à contrecœur les plaisirs naturels que de les prendre trop à cœur. Xerxès était un sot : entouré de tous les plaisirs humains, il proposait une récompense à qui lui en trouverait de nouveaux. Mais il n'est guère moins sot celui qui supprime ceux que la Nature lui fournit. Il ne faut ni les rechercher ni les fuir : il faut savoir les accepter. Je les reçois un peu plus largement et avec plus d'empressement que d'autres, et je me laisse plus volontiers glisser sur ma pente naturelle. Il n'est pas nécessaire d'exagérer leur inanité : elle se fait bien assez sentir et se montre bien assez. Rendons grâces en cela à notre esprit maladif et rabat-joie qui nous dégoûte d'eux comme il nous dégoûte de lui-même ; il se traite lui-même et traite tout ce qu'il reçoit tantôt en bien, tantôt en mal, selon ce qu'il est : insatiable, vagabond et versatile.

*Si le vase n'est pas pur, tout ce qu'on y verse devient
aigre.*

Horace [30],
I, 2, v. 54.

109. Moi qui me vante d'embrasser si complètement et si bien les agréments de la vie, je n'y trouve pourtant, quand je les observe avec soin, à peu près que du vent. Mais quoi ! Nous ne sommes que du vent... Et encore le vent, qui est plus sage que nous, se plaît à bruire, à s'agiter ; il se contente de ce qu'il peut faire, sans désirer la stabilité, la solidité, qualités qui ne sont pas les siennes.

110. Certains disent que les purs plaisirs de l'esprit, de même que ses déplaisirs, sont les plus grands : c'est ce qu'exprimait l'image de la balance de Critolaos². Il n'y a là rien

1. Le passage qui suit est d'une rédaction un peu différente dans l'« exemplaire de Bordeaux », où il s'agit d'un ajout manuscrit : « *car chacun des conviez y apporte la principale grâce, selon la bonne trampe de corps et d'ame en quoy il se trouve. Mon estat present m'en forclost.* »

2. Critolaos, philosophe grec mort en 111 av. J.-C. Il vint à Rome et y eut un grand succès ; il est resté célèbre pour la balance imaginaire dans laquelle

d'étonnant : l'esprit les taille à sa guise, en pleine matière, comme dans un drap. J'en vois tous les jours de remarquables exemples, et peut-être désirables. Mais moi, qui suis de condition mélangée, et grossier, je ne puis mordre assez à fond dans le seul fruit de l'esprit, si pur, et je me laisse aller tout bonnement aux plaisirs que me présente la loi humaine et commune : intellectuellement sensuels, et sensuellement intellectuels. Les philosophes cyrénaïques¹ prétendent que, comme les douleurs, les plaisirs corporels sont plus puissants, parce qu'ils sont doubles – esprit et corps – et parce qu'ils sont plus normaux.

111. Il est des gens, dit Aristote, qui sont d'une telle stupidité qu'ils font les dégoûtés vis-à-vis des plaisirs du corps. J'en connais d'autres qui le font par ambition. Pourquoi ne renoncent-ils pas aussi à respirer ? Pourquoi ne vivent-ils pas sur leur propre fonds, et ne refusent-ils pas aussi la lumière, puisqu'elle est gratuite, et qu'elle ne leur demande ni invention ni vigueur ? Qu'ils essaient de se nourrir, pour voir, de Mars, de Pallas ou de Mercure au lieu de Vénus, de Cérès et de Bacchus... ! Ne chercheront-ils pas la quadrature du cercle, quand ils sont juchés sur leurs femmes ? Je hais qu'on nous ordonne d'avoir l'esprit aux nues quand nous avons le corps à table. Je ne veux pas que l'esprit y soit cloué, je ne veux pas qu'il s'y vautre ; mais je veux qu'il s'y applique ; je veux qu'il s'y asseye, et non qu'il s'y couche. Aristippe ne défendait que le corps, comme si nous n'avions pas d'âme ; Zénon n'embrassait que l'âme, comme si nous n'avions pas de corps : tous deux avaient tort. Pythagore, dit-on, a suivi une philosophie toute de contemplation, et Socrate, lui, toute d'action et de morale. Platon aurait donc trouvé le juste milieu... Mais on nous dit cela pour mieux nous en conter ! La juste mesure se trouve chez Socrate : Platon est bien plus socratique que pythagoricien, et cela lui sied mieux.

112. Quand je danse, je danse ; et quand je dors, je dors. Et quand je me promène seul dans un beau jardin, si mes pensées

il mettait d'un côté les biens temporels et de l'autre les biens spirituels, et il affirmait que même en ajoutant la terre et les mers aux premiers, ils ne l'emportaient pas sur les autres.

1. Le mouvement philosophique fondé par Aristippe de Cyrène, qui affirmait que le souverain bien est le plaisir physique. On l'appelle aussi *école hédonistique*.

se sont occupées d'autre chose pendant quelque temps, je les ramène à la promenade, au jardin, à la douceur de cette solitude, et à moi. La Nature nous a prouvé son affection maternelle en s'arrangeant pour que les actions auxquelles nos besoins nous contraignent nous soient aussi une source de plaisir. Et elle nous y convie, non seulement par la raison, mais aussi par le désir. C'est donc une mauvaise chose que d'enfreindre ses règles.

113. Quand je vois César et Alexandre, si accaparés par leurs entreprises, profiter aussi pleinement des plaisirs humains et corporels¹, je ne dis pas que c'est laisser aller son âme, mais au contraire la roidir, et qu'il faut beaucoup de vigueur et de courage pour contraindre ces graves et laborieuses préoccupations à se soumettre aux habitudes de la vie courante. Ils eussent été sages de penser que ces dernières constituaient leur vocation normale, et que les autres relevaient de l'extraordinaire².

114. Nous sommes de grands fous. Nous disons : « Il a passé sa vie dans l'oisiveté. » « Je n'ai rien fait aujourd'hui. » Comment ? N'avez-vous donc pas *vécu* ? C'est non seulement la plus fondamentale de vos occupations, mais encore la plus illustre. « Si on m'avait mis en mains de grandes affaires, j'aurais montré ce que je pouvais faire. » Mais avez-vous su, au moins, méditer sur votre vie et la prendre en mains, elle ? Vous auriez fait en cela la plus grande des œuvres !

115. La Nature n'a que faire d'un grand destin pour se montrer et se mettre en œuvre. Elle est présente à tous les étages de la vie sociale, derrière le rideau ou sans rideau. Avez-vous su régler votre conduite ? Vous avez fait bien plus que celui qui a composé un livre³. Avez-vous su prendre du repos ? Vous en avez fait plus que celui qui a pris des villes et des empires. Le glorieux

1. Ici, l'édition de 1595 suit le texte de 1588 et ignore l'ajout manuscrit « *naturels et par conséquents nécessaires et justes* », qui remplace les mots barrés « humains et corporels ».

2. On peut hésiter sur le sens à donner à « là » et à « cette-cy ». M. Guilhaud, dans son édition [52], comprend différemment ; mon interprétation est la même que celle de D.M. Frame [27], et A. Lanly [53].

3. La rédaction de cette phrase est différente dans l'« exemplaire de Bordeaux ». On lit en effet dans l'ajout manuscrit du folio 493 r^o : « *Composer nos mœurs est nostre office, non pas composer des livres* ».

chef-d'œuvre de l'homme¹, c'est de vivre comme il faut. Tout le reste: régner, thésauriser, bâtir, n'en sont que les ridicules appendices, des accessoires, tout au plus. Je vois avec plaisir un général d'armée au pied d'une brèche qu'il se propose d'attaquer, se donnant tout entier et librement au plaisir de son déjeuner et de la conversation qu'il entretient avec ses amis. Et de même Brutus, qui avait contre lui, et la liberté romaine et la terre et le ciel, dérobaît à ses rondes quelques heures de la nuit pour lire et annoter Polybe en toute sérénité². Ce sont les petites âmes qui se laissent ensevelir sous le poids de leurs affaires, et ne savent pas s'en dépêtrer, ne savent pas les abandonner et les reprendre.

Horace [32],
I, 7, vv.
30-32.

*Ô vaillants guerriers qui avec moi avez subi
Les pires épreuves, noyez maintenant vos soucis dans le vin ;
Demain nous voguerons sur les vastes mers.*

116. Que ce soit par plaisanterie, ou sérieusement, que l'expression « vin théologal et sorbonique » soit devenue proverbiale dans les « festins de Sorbonne », je trouve que c'est à juste titre que ces gens-là s'en régalent, et d'autant plus aisément et agréablement qu'ils ont utilement et sérieusement passé la matinée à exercer leur magistère. La conscience d'avoir bien employé les autres heures est un juste et savoureux condiment pour la table. C'est ainsi que les Sages ont vécu, comme les deux Caton, chez qui l'inimitable effort vers la vertu qui nous étonne tant, et un caractère sévère au point d'en devenir désagréable, se sont pourtant soumis peu à peu aux lois de la condition humaine, celles de Vénus et de Bacchus. Et s'ils y ont pris goût, ils n'ont fait que suivre en cela les préceptes de leur école qui demandent au sage parfait d'être aussi savant et même expert dans l'usage des plaisirs que dans l'accomplissement de toute autre obligation vitale. « *Que celui qui a un cœur sage ait aussi le palais délicat.* »

Cicéron [15],
II, 8.

117. Le relâchement et l'affabilité conviennent et honorent particulièrement, me semble-t-il, une âme forte et généreuse.

1. Là encore, l'édition de 1595 ne suit pas la partie manuscrite de l'« exemplaire de Bordeaux » dans laquelle on lit: « *Nostre grand et glorieux chef-d'œuvre* ».

2. Dans sa *Vie de Brutus*, Plutarque [74] raconte que Brutus, ayant suivi Pompée à la bataille de Pharsale, passa la journée précédant le combat à composer un dictionnaire de Polybe.

Épaminondas ne considérait pas que le fait d'aller danser, chanter, et de faire de la musique avec les jeunes gens de sa ville fût une chose qui dérogeât à l'honneur de ses glorieuses victoires, et à la sagesse parfaite de ses mœurs. Et parmi tant d'actions admirables de Scipion l'Ancien¹, personnage digne de se voir attribuer une origine céleste, il n'en est pas une qui lui donne plus de grâce que de le voir nonchalamment et puérilement s'amuser à ramasser et choisir des coquillages, et à jouer à « *cornichon va devant*² » le long de la mer, avec Lélius³. Et si le temps était mauvais, il écrivait pour se distraire des comédies dans lesquelles il évoquait les plus frustes et les plus basses actions des hommes⁴. La tête pleine de l'extraordinaire expédition contre Annibal et l'Afrique, il visitait les écoles de Sicile, suivant les leçons des philosophes, donnant ainsi un prétexte à l'envie que ses ennemis de Rome éprouvaient à son égard.

118. On n'a rien vu de plus remarquable chez Socrate que le fait de trouver encore, malgré son âge, le temps d'apprendre à danser et à jouer des instruments de musique, et qu'il tienne cela pour du temps bien employé. On le vit même tout un jour et toute une nuit en extase, debout, saisi par une profonde pensée, en présence de toute l'armée grecque⁵ ! C'est lui le premier qui, parmi tant de vaillants soldats, courut au secours d'Alcibiade accablé par les ennemis, le couvrit de son corps, et le sortit de la mêlée de vive force et les armes à la main. Lui aussi qui, dans la bataille de Délion⁶, releva et sauva Xénophon, jeté à bas de

*Apologie de
Socrate*

1. Texte de 1588 : « du jeune Scipion ». Sur l'« exemplaire de Bordeaux », ceci a été barré et remplacé par « l'ayeul » (« l'Ancien »). Au Livre II, chap. 17, §59, Montaigne fait allusion à l'erreur qu'il avait d'abord faite.

2. « Jeu consistant à ramasser au plus vite différents objets en courant » indique P. Villey [50], III, 1109, note 8.

3. En fait, Montaigne, comme le signale A. Lanly [53], III, p. 416, note 405, mélange des traits des deux « Scipion » : « Émilien » et « Africain ».

4. À l'époque de Montaigne, on attribuait à Scipion l'Africain les comédies de Térence (voir Livre I, 39, § 2). Dans l'« exemplaire de Bordeaux », le texte imprimé avait ici : « (Je suis extrêmement despit de quoy le plus beau couple de vies, qui fut dans Plutarque, de ces deux grands hommes, se rencontre des premiers à estre perdu) ».

5. Rapporté par Platon, dans le *Banquet*, xxxvi, par. 220 (fin du discours d'Alcibiade) : « Il resta planté de la sorte jusqu'à l'aurore et au lever du soleil. » ([69], I, p. 760).

6. Diogène Laërce [38], II, *Socrate* : « il releva Xénophon tombé de cheval dans un combat à Délion et lui sauva la vie ». Dans le *Banquet*, Platon

son cheval¹. De tout le peuple d'Athènes, outré comme lui de voir un si indigne spectacle, il fut le premier à vouloir délivrer Thérémène, que les Trente Tyrans faisaient conduire à la mort par leurs sbires, et il ne renonça à cette entreprise téméraire que sur la remontrance de Thérémène lui-même, alors que deux hommes seulement l'avaient suivi. On l'a vu, alors qu'il était recherché par une beauté dont il était épris, faire preuve quand c'était nécessaire d'une sévère continence. On l'a vu marcher continuellement pieds nus à la guerre comme sur la glace, porter toujours la même robe, hiver comme été, surpasser tous ses compagnons par son endurance à la fatigue, manger de la même façon dans les festins qu'à l'ordinaire. On l'a vu pendant vingt-sept ans sans changer de visage, supporter la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses enfants et les griffes de sa femme. Et pour finir, la calomnie, la tyrannie, la prison, les chaînes et le poison. Mais cet homme-là était-il convié à boire à « qui boira le plus » par devoir de politesse – c'était aussi celui de toute l'armée qui remportait l'avantage sur ce point ; et il ne refusait pas non plus de jouer aux noisettes avec les enfants, ni de caracolier avec eux sur un cheval de bois, et de bonne grâce : car tout cela, dit la philosophie, convient également bien au sage, et l'honore également. On ne doit jamais se lasser de présenter l'image de ce personnage – et on a bien des raisons de le faire ! – comme le modèle et la forme même de la perfection. Il y a fort peu d'exemples de vie qui soient forts et purs, et l'on fait du tort à notre éducation en nous en proposant tous les jours de débiles et de défectueux, à peine bons par un seul côté, des exemples qui nous retiendraient plutôt, qui sont plus corrupteurs que correcteurs.

119. Ce que l'on pense couramment est faux : il est plus facile de prendre les choses par leurs bouts, là où l'extrémité, justement, sert de borne, d'arrêt et de guide, que par la voie du milieu, qui est large et ouverte ; il est plus facile d'agir selon l'art que selon la Nature – mais bien moins noblement aussi, et de façon moins estimable. La grandeur d'âme ne consiste pas

[69],I, p. 761, fait dire à Alcibiade : « il y a lieu de considérer Socrate à l'œuvre, lorsqu'en déroute, l'armée se retirait de Délion. » Délion est en Béotie.

1. Cette phrase fait partie d'un ajout manuscrit de l'« exemplaire de Bordeaux » ; elle a été déplacée dans notre texte.

tant à tirer vers le haut et en avant qu'à savoir trouver sa place et s'y tenir : elle tient pour grand tout ce qui est suffisant, et montre sa grandeur à préférer les choses moyennes aux choses éminentes. Il n'est rien d'aussi beau et d'aussi légitime que de bien *faire l'homme*, comme il faut, ni de science si ardue que celle de savoir bien¹ vivre sa vie. La plus grave de nos maladies, c'est de mépriser ce que nous sommes. Que celui qui veut séparer son âme de son corps pour lui éviter la contagion le fasse hardiment, s'il le peut, quand son corps ira mal. Mais dans les autres cas, au contraire, que l'âme l'assiste et le favorise, qu'elle ne refuse pas de participer à ses plaisirs naturels et de s'y complaire de façon conjugale : en y apportant, si elle est plus sage que lui, la modération nécessaire, de peur que par exagération, ces plaisirs ne se confondent avec le déplaisir.

120. L'intempérance est la peste de la volupté. Et la tempérance n'est pas son fléau, c'est son assaisonnement. Eudoxe proclamait que la volupté était le souverain bien, et ses compagnons y ont attaché un très grand prix ; ils l'ont savourée dans ses formes les plus douces, en y mettant une tempérance qui chez eux fut remarquable et exemplaire. Je veux que mon âme regarde la douleur et le plaisir de la même façon, avec retenue : « *L'expansion de l'âme dans la joie n'est pas moins condamnable que sa contraction dans la douleur* », et avec la même fermeté, mais l'une gaiement, l'autre sévèrement ; et selon ce qu'elle peut apporter, qu'elle soit aussi soucieuse d'éteindre l'une que d'étendre l'autre. Voir sainement les biens conduit à voir sainement les maux. On ne peut éviter la douleur, au début, parce qu'elle est faible ; le plaisir peut s'éviter, à la fin, quand il devient excessif. Platon associe les deux : il veut que ce soit de la même façon le rôle du courage de combattre la douleur et de combattre les attraits immodérés et charmeurs de la volupté. Ce sont deux sources, et il est bienheureux celui qui sait s'y abreuver là où il faut, quand il faut et comme il faut – qu'il s'agisse d'une cité, d'un homme ou d'un animal. À la première il faut puiser sur prescription, par nécessité, et avec parcimonie ; à l'autre, quand on a soif, mais pas jusqu'à l'ivresse. La douleur, le plaisir, l'amour, la haine, sont les premières choses que ressent un enfant ; quand la

Cicéron [20]
IV, xxxi.

1. Sur l'« exemplaire de Bordeaux », « *et naturellement* » a été inséré à la main ici ; l'édition de 1595 ne semble pas avoir connu cet ajout.

raison lui vient et qu'elles s'y conforment, cela donne la vertu.

121. J'ai une sorte de « lexique » qui m'est tout à fait personnel. Je dis que je « passe » le temps quand celui-ci est mauvais ou désagréable ; mais quand il est bon, je ne le « passe » pas, je le déguste, je m'y arrête. Il faut « passer » le mauvais en courant, et se maintenir au bon. Ces expressions ordinaires de « passe-temps » et de « passer le temps » marquent bien la conduite habituelle de ces gens « sages » qui croient ne rien avoir de mieux à faire de leur vie que de la laisser couler, leur échapper, la laisser passer, l'esquiver, et autant qu'ils le peuvent, l'ignorer, la fuir. Comme si c'était quelque chose d'ennuyeux et de méprisable. Pour moi, elle est bien autre chose ! Je la trouve au contraire appréciable, agréable, même dans la dernière partie de son cours, où je me trouve en ce moment. La Nature nous l'a mise en mains, et dotée de dispositions si favorables que nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous si elle nous pèse, et si elle nous échappe, inutile. « *La vie du sot est sans joie, agitée, et tournée toute entière vers l'avenir.* » Et pourtant, je me dispose à la quitter sans regret. Mais comme quelque chose dont la nature est ainsi faite qu'on doit la perdre, et non comme quelque chose de pénible, de difficile à supporter. Il ne convient vraiment qu'à ceux qui se plaisent à vivre de mourir sans déplaisir. Pour jouir de la vie, il faut y mettre du sien : j'en jouis deux fois plus que les autres, car la mesure, en matière de plaisir, dépend de la plus ou moins grande application que nous y mettons. Et surtout maintenant que je vois la mienne si brève, je veux en augmenter le poids. Je veux arrêter la rapidité de sa fuite par la rapidité de la façon dont je m'en saisis, et compenser par la vigueur de l'usage que j'en fais la hâte avec laquelle elle s'écoule. À mesure que la vie dont je dispose se fait plus courte, il me faut la rendre plus profonde, et plus pleine.

122. Les autres ressentent la douceur d'une satisfaction et celle de la prospérité. Je la ressens comme eux, mais pas seulement en passant, et comme en glissant par-dessus. Il faut au contraire la savourer, la ruminer, pour en rendre grâce comme il faut à celui qui nous vaut cela. Les gens jouissent des autres plaisirs de la même façon que celui du sommeil, sans même les reconnaître. Et pour que le sommeil ne m'échappe pas ainsi, stupidement, j'ai trouvé bon autrefois qu'on vienne me le troubler

afin que je puisse l'entrevoir.

123. Je délibère avec moi-même sur le contentement que j'éprouve ; je ne fais pas que l'effleurer, je le sonde, et je contraigns ma raison devenue chagrine et sans goût pour lui, à le recueillir. Si je suis dans un état paisible et que quelque plaisir vienne me chatouiller, je ne me le laisse pas dérober par les sens : j'y associe mon âme. Non pas pour s'y aventurer, mais pour y prendre ses aises ; non pas pour s'y perdre, mais pour s'y retrouver. Et je la fais se mirer elle-même dans cet état agréable, à en peser et considérer le bonheur qu'elle y a, à l'amplifier. Elle mesure alors quelle dette elle a envers Dieu, pour être ainsi en paix avec sa conscience et ses passions intérieures, d'avoir un corps dans sa disposition naturelle, et jouir de façon réglée et convenable des fonctions agréables et douces par la grâce desquelles il Lui plaît de compenser les douleurs dont Sa justice vient à son tour nous frapper. Elle peut voir quelle chance elle a d'être logée en cet endroit où, dans quelque direction qu'elle dirige sa vue, le ciel est calme autour d'elle, nul désir, nulle crainte ou doute qui vienne troubler l'air, aucune difficulté passée, présente ou future par dessus laquelle l'imagination ne pourrait passer sans en souffrir. Ce que je dis là tire sa force de la comparaison que je peux faire entre ma condition et celle des autres. Ainsi je me représente sous mille aspects ceux que le destin ou leurs propres erreurs emportent et secouent, ainsi que ceux qui, plus près de moi, acceptent si mollement et avec tant d'indifférence leur bonne fortune. Ce sont là des gens qui « *passent* » vraiment leur temps : ils vont au-delà du présent et de ce qu'ils possèdent, au profit d'espérances, d'ombres, et de vaines images que l'imagination leur présente,

*Comme ces fantômes qui volettent, dit-on, après la mort,
Ou aux songes qui viennent tromper nos sens endormis.*

Virgile [97],
X, vv.
641-642.

Ces ombres et ces images se hâtent dans leur fuite, et s'allongent à mesure qu'on les suit. Ce qu'on obtient à les poursuivre, c'est de les poursuivre encore, comme Alexandre disait que le but de son pénible travail, c'était de travailler.

Croyant n'avoir rien fait tant qu'il y a encore à faire.

Lucain [41],
II, v. 637.

124. En ce qui me concerne, donc, j'aime la vie et je la cultive, telle qu'il a plu à Dieu de nous l'octroyer. Je ne souhaite pas qu'elle soit exempte du besoin de boire et de manger. Et il me semblerait commettre une faute encore moins excusable en souhaitant qu'elle l'exige deux fois plus. « *Le sage recherche ardemment les richesses naturelles.* » Je ne demande pas non plus que nous puissions nous substantier en mettant seulement à la bouche un peu de cette drogue par laquelle Épaminondas se coupait l'appétit et se maintenait ainsi en vie ; non plus qu'on produise stupidement des enfants par les doigts ou par les talons – mais révérence parler, je préférerais encore qu'on les produise par les doigts ou par les talons, pourvu que cela fût voluptueusement ! Je ne demande pas que le corps soit exempt de désirs et sans excitations : ce seraient là des plaintes ingrates et injustes. J'accepte de bon cœur et avec reconnaissance ce que la Nature a fait pour moi : cela me convient et je m'en réjouis. On est injuste envers ce grand et tout-puissant donateur si l'on refuse ce qu'il nous donne, si on l'annule et le défigure : tout est bon, il a fait tout bon. « *Tout ce qui est selon la Nature est estimable.* »

Sénèque [84],
CXIX.

Cicéron [15],
V, 16.

125. Parmi les principes de la philosophie, j'adopte plus volontiers ceux qui sont les plus solides, c'est-à-dire les plus humains et les plus à notre portée. Mes propres opinions sont en accord avec mon caractère et ma conduite, humbles, et modestes. La philosophie est bien puérile, selon moi, quand elle se dresse sur ses ergots pour nous prêcher que c'est faire une alliance barbare de marier le divin avec le terrestre, le raisonnable avec le déraisonnable, le sévère et l'indulgent, l'honnête et le deshonnête ; que le plaisir physique est chose bestiale, indigne d'être goûtée par le sage, et que le seul plaisir qu'il devrait tirer de la jouissance d'une belle et jeune épouse, ce devrait être le plaisir de sa conscience d'agir selon l'ordre des choses, comme de chausser ses bottes pour une utile chevauchée. Ceux qui suivent les principes de cette philosophie-là ne devraient pas en avoir plus de droit¹, ni plus de vigueur, ni plus de suc pour dépuceler leurs femmes que n'en ont ses leçons ! Ce n'est pas de cela que nous parle Socrate, qui est son précepteur – et le nôtre. Il apprécie comme il se doit le plaisir physique, mais il préfère celui de l'es-

1. Dans ce contexte, le mot « droit », pourrait avoir ici une valeur équivoque, assez courante à l'époque, selon certains commentateurs.

prit, parce qu'il a plus de force, de constance, de facilité, de variété, de dignité. Ce n'est pas que ce plaisir-là aille seul, selon lui (il n'est pas dépourvu du sens des réalités !), il est seulement le premier. Pour Socrate, la tempérance est la modératrice des plaisirs, et non leur adversaire.

126. La Nature est un doux guide, mais pas plus doux que sage et juste. « *Il faut pénétrer la nature des choses, et voir vraiment ce qu'elle exige.* » Je cherche partout à suivre sa piste : nous l'avons brouillée avec des traces artificielles. Et ce « souverain bien », celui de l'Académie et des Péripatéticiens¹, qui consiste à vivre selon elle, devient de ce fait difficile à délimiter et à montrer, tout comme celui des Stoïciens, qui lui est proche, et qui consiste à être en accord avec la Nature. N'est-ce pas une erreur de considérer que certains actes sont moins dignes parce qu'ils sont nécessaires ? On ne m'ôtera pas de l'idée que le mariage du plaisir et de la nécessité est un mariage très convenable, car c'est avec la nécessité, dit un auteur ancien², que les dieux complotent toujours.

127. Pourquoi donc cherchons-nous à détruire par un tel divorce une construction dont les parties ont été tissées entre elles si étroitement et si fraternellement ? Au contraire, relevons-la par des services mutuels. Que l'esprit éveille et vivifie la pesanteur du corps, que le corps retienne la légèreté de l'esprit et la fixe. « *Quiconque exalte l'âme comme le souverain bien et condamne la chair comme mauvaise, en vérité chérit l'âme charnellement et charnellement fuit la chair, parce qu'il en juge selon la vanité humaine, et non d'après la vérité divine.* » Il n'y a pas de pièce indigne de nos soins dans ce présent que Dieu nous a fait : nous devons lui en rendre compte au cheveu près ; et ce n'est pas une tâche de pure forme pour l'homme que de se conduire en homme : c'est une tâche expresse, naturelle, et tout à fait primordiale, car le Créateur nous l'a confiée sérieusement et rigoureusement. Seule l'autorité peut régir les intelligences ordinaires, et elle a

1. *Académie* : lieu au nord-ouest d'Athènes, où Platon réunissait ses disciples ; *Péripatéticiens* : nom donné aux disciples d'Aristote, d'après le verbe grec signifiant « se promener », parce que le philosophe donnait ses « leçons » en marchant.

2. Simonide, à qui Platon [65], VII, 818, fait dire « *un dieu ne combattra jamais contre la nécessité.* »

Sénèque [84]
LXXIV.

plus de poids si elle s'exprime dans une langue étrangère. En témoigne ce passage : « *Peut-on nier que ce soit le propre de la sottise de faire mollement et en maugréant ce que l'on doit faire, de pousser le corps d'un côté, l'âme de l'autre, et d'être partagé entre des mouvements tellement opposés ?* »

128. Or donc, pour voir, faites-vous dire un jour les distractions et les idées que cet homme-là a dans la tête, et pour lesquelles il détourne sa pensée d'un bon repas et regrette le temps qu'il passe à se nourrir : vous trouverez qu'il n'y a rien de si fade, parmi tous les mets de votre table, que ce bel entretien qu'il a avec son âme (et le plus souvent d'ailleurs, il vaudrait mieux dormir tout à fait que de veiller à ce sur quoi nous veillons) ; vous trouverez que son discours et ses intentions ne valent pas votre ragoût¹. Et quand ce seraient les ravissements dans lesquels tombait Archimède lui-même, qu'est-ce que cela ferait ? Je ne mêle pas à cette marmaille d'hommes que nous sommes, à cette vanité de désirs et de cogitations qui nous détournent de l'essentiel, les âmes vénérables élevées par les ardeurs de la dévotion et de la religion à une constante et consciencieuse méditation des choses divines, et qui goûtent à l'avance, par une vive et véhémence espérance, la nourriture éternelle, but final et dernière étape des désirs du chrétien, seul plaisir constant et incorruptible : ces grandes âmes dédaignent de s'attacher à nos misérables biens, fluctuants et ambigus, elles abandonnent facilement au corps le soin et l'usage de la pâture sensuelle et corporelle. C'est à cela que s'appliquent les âmes privilégiées². Entre nous, ce sont là des choses que j'ai toujours vues curieusement accordées : les pensées *super-célestes* et la conduite *sous-terrine*.

129. Ésope, ce grand homme, vit un jour son maître qui pissait en se promenant. « Quoi donc ? fit-il, nous faudra-t-il aussi chier en courant ? » Organisons notre temps : il nous en reste encore beaucoup d'oisif et de mal employé. Notre esprit n'aurait-il pas assez de temps pour faire ce qu'il a à faire, qu'il

1. Montaigne utilise le mot « *capilotade* » que l'on a conservé jusqu'à nos jours sous la forme *capilotade* : « *tomber en capilotade* » se dit pour « *être en morceaux, brisé de fatigue* ».

2. Le texte de 1588 comportait en plus : « Nos études sont tous mondains, et entre les mondains, les plus naturels sont les plus justes. ». Cette phrase a été barrée.

doive se dissocier du corps pendant le peu de temps qu'il faut à ce dernier pour accomplir ses besoins ?

130. Les philosophes voudraient s'échapper d'eux-mêmes, et ainsi échapper à l'homme. C'est une folie : au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bêtes ; au lieu de s'élever, ils s'abaissent. Ces attitudes transcendantes m'effraient, comme les lieux haut perchés et inaccessibles, et rien n'est pour moi si difficile à avaler dans la vie de Socrate que ses extases et « démoneries »¹. Rien n'est pour moi aussi humain chez Platon que ce pourquoi on l'appelle « divin ». De toutes nos sciences, celles qui sont placées le plus haut me semblent celles qui sont les plus basses et les plus terre à terre. Et je ne trouve rien de si humble et de si mortel, dans la vie d'Alexandre, que ses folles idées concernant son immortalité. Comme il s'était réjoui de l'oracle rendu par Jupiter Ammon, qui le plaçait parmi les dieux, dans une de ses lettres à Philotos, ce dernier lui répondit par cette saillie plaisante : « En ce qui te concerne, j'en suis bien aise, mais il y a de quoi plaindre ceux qui devront vivre et obéir à un homme qui dépasse la mesure d'un homme et qui ne s'en contente pas. »

Quinte-Curce
[77], IV, 7 et
VIII, 5.

C'est en te soumettant aux dieux que tu règnes.

Horace [32],
III, 6, v. 5.

131. La noble inscription par laquelle les Athéniens honorèrent l'arrivée de Pompée dans leur ville est conforme à ma façon de penser :

*Tu es Dieu dans la mesure
Où tu sais que tu es un homme.*

Plutarque
[73], *Vie de
Pompée.*

132. C'est une perfection absolue, et pour ainsi dire divine, de savoir jouir de soi tel qu'on est. Nous recherchons d'autres façons d'être parce que nous ne voulons pas chercher à comprendre les nôtres, et nous sortons de nous-mêmes, parce que nous ne savons pas ce qui s'y passe. Nous avons donc beau monter sur des échasses : même sur des échasses, il nous faut encore marcher avec nos jambes. Et sur le trône le plus élevé du monde, nous ne sommes encore assis que sur notre cul.

1. Socrate attribuait à son « démon » – son esprit particulier – son inspiration philosophique et sa conduite.

133. Les plus belles vies sont, à mon sens, celles qui se conforment au modèle commun et humain, bien ordonnées, mais sans rien d'extraordinaire, sans extravagance.

Mais la vieillesse a besoin d'être traitée un peu plus tendrement. Recommandons-la au dieu protecteur de la santé et de la sagesse, mais une sagesse gaie et sociable :

Horace [32],
I, 31, vv.
17-20.

*Accorde-moi, ô fils de Latone, de jouir des biens acquis
Avec une santé robuste, et je t'en prie, un esprit intact.
Fais que ma vieillesse ne soit pas déshonorante,
Et qu'elle puisse encore toucher la lyre.*

FIN DES « ESSAIS »

Table des matières

1	Sur ce qui est utile et ce qui est honnête	9
2	Sur le repentir	29
3	Sur trois types de relations	47
4	Sur la diversion	63
5	Sur des vers de Virgile	75
6	Sur les voitures	147
7	Sur les inconvénients de la grandeur	169
8	Sur l'art de la conversation	175
9	Sur la vanité	203
10	Sur la façon de régler sa volonté	273
11	Sur les boiteux	301
12	Sur la physionomie	315
13	Sur l'expérience	349

Bibliographie

- [1] *La Bible*, Seuil, 1973, Traduction d'Émile Osty avec Joseph Trinquet.
- [2] ANONYME, *Priapea ou Diversorum veterum poetarum lusus*, Alde, Venise, 1517, Recueil de poésies licencieuses.
- [3] ARISTOTE, *Morale à Nicomaque*, Œuvres, texte et trad., Les Belles-Lettres, coll. Universités de France, Paris, à partir de 1926.
- [4] ARISTOTE, *Problèmes*, Œuvres, texte et trad., Les Belles-Lettres, coll. Universités de France, Paris, à partir de 1926.
- [5] Saint AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, Seuil, 2 tomes, Coll. Points sagesse, 3 vol., traduction de Louis Moreau (1846), revue par Jean-Claude Eslin.
- [6] AULU-GELLE, *Nuits attiques*, Les Belles-Lettres, coll. Universités de France, Paris, 2003, trad. R. Marache.
- [7] Estienne de la BOÉTIE, *Œuvres complètes*, Ed. William Blake and Co., Coll « Art et Arts », 1991, Ed. de Louis Desgraves.
- [8] CALPURNIUS, *Églogues*, Didot, 1860, in oeuvres complètes de Stace, martial, manilius, lucilius junior, rutilius, gratius faliscus, nemesianus et calpurnius avec leur traduction en français publiées sous la direction de M. Nisard.
- [9] Baldassare CASTIGLIONE, *Il libro del Cortegiano*, Venise, 1528, Traduit en français par J. Chaperon en 1537.

- [10] CATULLE, *Poésies*, Les Belles Lettres, 2002, Coll. « Classiques en poche ».
- [11] CATULLE, *Épithalame de Thétis et de Pélée*, Les Belles Lettres, 2002, Coll. « Classiques en poche ».
- [12] CICÉRON, *Académiques*, Belles-Lettres, Œuvres complètes. Collection des universités de France (G. Budé), bilingue.
- [13] CICÉRON, *De Amicitia*, Belles-Lettres, Œuvres complètes. Collection des universités de France (G. Budé), bilingue.
- [14] CICÉRON, *De Divinatione*, Belles-Lettres, Œuvres complètes. Collection des universités de France (G. Budé), bilingue.
- [15] CICÉRON, *De finibus*, Belles-Lettres, Œuvres complètes. Collection des universités de France (G. Budé), bilingue.
- [16] CICÉRON, *De natura deorum*, Belles-Lettres, Œuvres complètes. Collection des universités de France (G. Budé), bilingue.
- [17] CICÉRON, *De Officiis*, Belles-Lettres, Œuvres complètes. Collection des universités de France (G. Budé), bilingue.
- [18] CICÉRON, *De Senectute*, Belles-Lettres, Œuvres complètes. Collection des universités de France (G. Budé), bilingue.
- [19] CICÉRON, *Paradoxes*, Belles-Lettres, Œuvres complètes. Collection des universités de France (G. Budé), bilingue.
- [20] CICÉRON, *Tusculanes*, Belles-Lettres, Œuvres complètes. Collection des universités de France (G. Budé), bilingue.
- [21] CLAUDIEN, *Oeuvres: contre Eutrope*, Les Belles Lettres, coll. des Universités de France, série latine, 1936 et 1942, 2 tomes, texte établi et traduit par J.-L. Charlet.
- [22] COTTON, *Les Essais de Montaigne*, William Carew Hazlitt, 1877, Translated by Charles Cotton.
- [23] Francisco Lopez de GOMARA, *Histoire generale des Indes Occidentales, et terres neuves, qui jusques à present ont esté descouvertes composée en espagnol par François Lopez de Gomara & trad. en François par le S. de Genille Mart.*, Fumée, 1605, Texte numérisé sur Gallica (1995).
- [24] Mellin de SAINT-GELAIS, *Œuvres poétiques françaises*, éd. par D. H. Stone, STFM, Paris, 1993.

- [25] ERASME, *Adages in « Œuvres et correspondance »*, coll. Bouquins, Laffont, Paris, 1992, édition de J.-C. Margolin et al.
- [26] Jean Second [Jean EVRAERTS], *Élégies*, Œuvres complètes, H. Champion, Paris, 2005, (2 volumes). Texte latin et français. Édition critique établie et annotée par Roland Guillot.
- [27] D. M. FRAME, *The complete Essays of Montaigne translated by D. M. Frame*, Stanford University Press, 1965.
- [28] Antoine de GUEVARA, *Épistres dorées, morales et familières de don Antoine de Guevare,...* [Texte imprimé]traduites d'espagnol en françoys, Lyon: M. Bonhomme, 1558-1560, Guterry, Jean de (...-1581). Traducteur.
- [29] HORACE, *Satires*, Œuvres, 3 vol., texte et trad. franç. F. Villeneuve, Les Belles Lettres, Paris, 1927-1934.
- [30] HORACE, *Épîtres*, Les Belles Lettres, Œuvres, 3 vol., texte et trad. franç. F. Villeneuve, Paris, 1927-1934.
- [31] HORACE, *Épodes*, Œuvres, 3 vol., texte et trad. franç. F. Villeneuve, Les Belles Lettres, Paris - Œuvres, 3 vol, trad. F. Richard, GF-Flammarion, 1927-1934 - et 1967.
- [32] HORACE, *Odes*, Œuvres, 3 vol., texte et trad. franç. F. Villeneuve, Les Belles Lettres, Paris et Œuvres, 3 vol, trad. F. Richard, GF-Flammarion, 1927-1934 et 1967.
- [33] HÉRODOTE, *L'enquête*, coll. Folio, Gallimard, Paris, 2 vol., A. Barguet éd., 1985 et 1990.
- [34] JUSTE LIPSE, *Politiques*, 1886, in « Œuvres », Gand, Vyt.
- [35] JUVÉNAL, *Satires*, Belles Lettres, Paris, 1921, 1983., P. de Labriolle et F. de Villeneuve.
- [36] Saint JÉRÔME, *Lettres à Chromatia*, Les Belles-Lettres, Paris, 1949-1963, trad. J. Labourt, 8 vol.
- [37] LAVARDIN, *Histoire de Scanderberg, roi d'Albanie*, G. Chaudière, Paris, 1576.
- [38] Diogène LAËRCE, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, Livre de Poche, 2003, 10 livres.
- [39] Saxon le Grammairien ou SAXO GRAMMATICUS, *Gesta Danorum ou Danorum regum heroumque historiae*, A. Holder, Strasbourg, 1858.

- [40] Juste LIPSE, *De constantia - Traité de la Constance de Just. Lipsius, auquel, en forme de devis familier, est discouru des afflictions & principalement des publiques, & comme il se faut résoudre à les supporter*, Tours, Claude de Montroeil et Jean Richer, 1594.
- [41] LUCAIN, *La guerre civile ou La Pharsale*, Les Belles Lettres, 2003, Coll. des Universités de France, Trad. Abel Bourgey.
- [42] LUCILIUS, *Satires*, Les Belles-Lettres, coll. Universités de France, Paris, 3 tomes, 1978, Trad. François Charpin.
- [43] LUCRÈCE, *De la Nature*, Les Belles Lettres, Coll. des Universités de France, 1972, 2 tomes, bilingue, trad. (prose) A. Ernout.
- [44] MANILIUS, *Astronomica*, in oeuvres complètes de Stace, martial, manilius, lucilius junior, rutilius, gratius faliscus, nemesianus et calpurnius avec leur traduction en français publiées sous la direction de M. Nisard - Didot, Paris, 1860.
- [45] Olivier de la MARCHE, *Mémoires*, G. Roville, Lyon, 1562.
- [46] MARTIAL, *Épigrammes*, Arléa, Paris, 2001, 15 livres.
- [47] Pseudo-Gallus (MAXIMIANUS), *Poetae Latini Minores*, Baehrens, Leipzig, 1879-1923, 7 vol. - voir aussi : édition numérique à <http://www.thelatinlibrary.com/maximianus.html>.
- [48] MONTAIGNE, *ESSAIS de Michel Seigneur de Montaigne*, A Paris chez Abel l'Angelier au premier pilier de la grande Salle du Palais, 1588, Cinquiesme edition augmentee d'un troisieme livre et de six cens additions aux deux premiers. [Exemplaire comportant des corrections et ajouts manuscrits ayant appartenu à Montaigne et conservé à la Bibliothèque de Bordeaux. Base de toutes les éditions modernes jusqu'ici].
- [49] MONTAIGNE, *Les Essais de Michel de Montaigne*, P. Villey et F. Strowski, 1906-1922, 4 tomes grand format et un glossaire.
- [50] MONTAIGNE, *Les Essais*, Presses Universitaires de France, 1965, édition P. Villey, 3 tomes.
- [51] MONTAIGNE, *Fac-similé de l'exemplaire de Bordeaux*, Slatkine - Genève, 1987.

- [52] MONTAIGNE, *Les Essais de Michel Eyquem de Montaigne*, Imprimerie Nationale, 1999, Édition de Marcel Guilbaud.
- [53] MONTAIGNE, *Essais*, Honoré Champion, 2002, 3 t., Traduction en français moderne par André Lanly.
- [54] MONTAIGNE, *Les Essais*, Gallimard, coll. « Pléiade », 2007, éd. établie par Jean Balsamo, Michel Magnien, et Catherine Magnien-Simonin, avec les « notes de lecture » et « sentences peintes » par Alain Legros, 1970 p.
- [55] Marcellus NONIUS, *Compendiosa doctrina per litteras*, W. M. Lindsay, 1903.
- [56] OVIDE, *Les Métamorphoses*, Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 1972, éd. G. Lafaye, 3 tomes.
- [57] OVIDE, *Tristes*, Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 1988.
- [58] OVIDE, *Pontiques*, Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 2000, B. G. Teubner- 1863 (Latin seulement).
- [59] OVIDE, *Amours*, Les Belles Lettres, Coll. Classiques en Poche, 2002, Bilingue, Trad. Henri Bornecque ; introduction et notes par Jean-Pierre Néraudau.
- [60] OVIDE, *L'Art d'aimer*, Les Belles Lettres, Paris, 2002, Traduction H. Bornecque, édition revue et corrigée par Ph. Heuzé.
- [61] OVIDE, *Fastes*, Œuvres, Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 2003, ed. R. Schilling.
- [62] OVIDE, *Héroïdes*, Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 2003, Trad. Henri Bornecque et M. Prévost.
- [63] Perse (Aulus PERSIUS-FLACCUS), *Satires*, Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 2003, éd. A. Cartault.
- [64] PLATON, *Le Banquet*, 1546, traduction latine de M. Ficin.
- [65] PLATON, *Les Lois*, Œuvres, texte et trad., Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 1976, éd. A. Diès.
- [66] PLATON, *Théétète*, Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 1976, sous la direction d'Auguste Diès.

- [67] PLATON, *Gorgias*, Œuvres, texte et trad., Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 1985, éd. L. Bodin.
- [68] PLATON, *La République*, Gallimard Coll. « Folio - Essais », 1993, Traduction de Pierre Pachet.
- [69] PLATON, *Œuvres complètes*, Gallimard, « La Pléiade », 2003, 2 tomes, traduction nouvelle de Léon Robin.
- [70] PLAUTE, *Œuvres complètes*, P. Grimal, trad. et éd., 1971, Paris, Gallimard, La Pléiade.
- [71] PLAUTE, *Les Captifs in Théâtre complet*, Gallimard - Folio Classique, 1991, éd. P. Grimal.
- [72] PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, Œuvres, texte et trad., Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 1951, éd. Jean Beaujeu.
- [73] PLUTARQUE, *Œuvres mêlées*, 1572, Traduction Jacques Amyot. Michel de Vascosan, 1572 Paris (BNF « Gallica », fac-similé, téléchargeable).
- [74] PLUTARQUE, *Vies Parallèles*, Gallimard, Coll. « Quarto », 2001, trad. Anne-Marie Ozanam, éd. sous la direction de F. Hartog.
- [75] PROPERCE, *Élégies amoureuses - Cynthia*, éd. de l'Imprimerie Nationale, 2003, éd. de Pascal Charvet, bilingue latin-français.
- [76] PÉTRONE, *Satyricon*, Les Belles-Lettres, Traduction A. Ernout.
- [77] QUINTE-CURCE, *Histoire d'Alexandre le Grand*, Gallimard Coll. Folio, 2007, éd. Claude Mossé et Annette Flobert.
- [78] QUINTILIEN, *Institution Oratoire*, Œuvres, texte et trad., Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 1979, trad. Jean Cousin, 6 tomes.
- [79] Cicéron (QUINTUS), *De petitione consulatus*, Firmin-Didot, 1868, Traduction par Eusèbe Salverte.
- [80] Lucien de SAMOSATE, *Philosophes à vendre*, Livre de Poche, Coll. « Classiques d'aujourd'hui », 1996, trad. Odile Zink.
- [81] SIDOINE APOLLINAIRE, *Poèmes et Lettres*, Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 1960-1970, texte établi et traduit par André Loyen, 3 vol.

- [82] STACE, *Thébaïde*, Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 1991-93, 3 tomes.
- [83] SUÉTONE, *Vies des Douze Césars*, Les Belles Lettres, coll. Poche bilingue, 1975, Trad. Henri Ailloud, introd. et notes de Jean Maurin.
- [84] SÉNÈQUE, *Épîtres, ou « Lettres à Lucilius »*, Texte et trad., Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 1992, Trad. François Préchac.
- [85] SÉNÈQUE, *Consolation à Polybe*, Les Belles Lettres, Coll. des Universités de France, Dialogues, tome III, 2005, trad. R. Waltz, 219 p.
- [86] SÉNÈQUE, *De Beneficiis*, Arléa, Coll. « Retour aux grands textes », Poche, 2005, trad. Aude MAtignon.
- [87] TACITE, *Annales*, Œuvres, texte et trad., Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 1976, 3 tomes, ed. de P. Willeumier, J. Hellegouarc'h, Paul Jal.
- [88] TACITE, *Histoires*, Œuvres, texte et trad., Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 1992, 3 tomes, éd. de J. Hellegouarc'h, H. Le Bonniec, Paul Jal.
- [89] Le Tasse (Torquato TASSO), *Rimes et prose*, Ferrare, 1585.
- [90] Le Tasse (Torquato TASSO), *Jérusalem délivrée*, Gallimard, Folio Classique, 2002, Trad. de Michel Orcel (en vers libres non rimés).
- [91] TERTULLIEN, *La pudicité*, Le Cerf, coll. « Sources chrétiennes », 1993.
- [92] TIBULLE, *Elégies*, Œuvres, texte et trad., Les Belles Lettres, « Corpus Tibullianum », Coll. Budé des Universités de France, 1924.
- [93] TITE-LIVE, *Annales ou Histoire romaine*, Les Belles Lettres, Paris, 1943 sqq. ; éd. et trad. E. Lasserre, 1934 sqq. ; éd. et trad. P. Jal, 1976-1979, éd. et trad. J. Bayet et G. Baillet,.
- [94] TÉRENCE, *Oeuvres complètes*, Gallimard, coll. La Pléiade, 1971, éd. et trad. P. Grimal.
- [95] VALÈRE MAXIME, *Des faits et des paroles mémorables*, Les Belles Lettres ; Collection des Universités de France, Paris, 2003, 2 tomes, Trad. Robert Combès.

- [96] VIRGILE, *Églogues in « Œuvres »*, Hachette, Coll. « Classiques Latins », 1969.
- [97] VIRGILE, *Énéide, in Œuvres complètes, tome I*, Ed. de La Différence, 1993, texte bilingue juxtalinéaire - trad. J.-P. Chausserie-Laprée.
- [98] VIRGILE, *Bucoliques*, Gallimard, Coll « Folio », 1997, Bilingue, trad. Paul Valéry et J. Delille.
- [99] VIRGILE, *Géorgiques*, Gallimard, Coll « Folio », 1997, Bilingue, trad. Paul Valéry et J. Delille.
- [100] XÉNOPHON, *Le Banquet in Œuvres Complètes*, Œuvres, texte et trad., Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 1967, trad. E. Chambry.
- [101] XÉNOPHON, *Cyropédie*, Œuvres, texte et trad., Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 1970, trad. E. Delbecq.,.
- [102] XÉNOPHON, *Mémorables*, Œuvres, texte et trad., Les Belles Lettres, coll. Universités de France, Paris, 1979, Trad. E. Delbecq.

Index

- amitié, 242
- amitié
 - ami, 242, 247
- amour, 15, 43, 55–58, 69, 70, 79, 85–88, 90–92, 94, 96, 105, 111–113, 120, 125, 129–131, 135–140, 143, 144, 178, 258, 264, 266, 287, 354, 409
- amour
 - acte d’amour, 120, 121, 125
 - Amour, 84
 - amourettes, 91
 - amoureuse ardeur, 65
 - amoureux, 57, 69, 85, 103, 112, 126, 132, 138, 139, 142, 340
 - amoureux transis, 126
 - amours, 70, 96, 103, 109
 - conventions amoureuses, 86
 - désir amoureux, 86
 - de la gloire, 35
 - des amours, 142
 - du plaisir, 273
 - en amour, 106
 - envers Dieu, 201
 - envers les miens , 240
 - faire l’amour, 116, 258, 311
 - faveur amoureuse, 144
 - par amour, 91, 126
 - plaisir amoureux, 57
 - poèmes d’amour, 251
 - pour les affaires, 211
 - poursuites amoureuses, 101
 - relations amoureuses, 107
 - service amoureux, 126
 - ses amours, 57
- chasteté, 45, 94, 101, 102, 105, 108, 109
- chasteté
 - vœux de chasteté, 318
- cheval, 213, 238
- Essais, 227, 261
- Essais
 - des Essais, 78
 - les Essais, 197, 222
 - mes Essais, 83, 264
 - mes premiers Essais, 118
- français
 - Le français, 37
- Gascogne, 34

- Gascogne
 - gascon, 375
- graffitis, 99
- Guyenne, 34
- histoire, 34, 53, 199, 202, 358
- histoire
 - cette histoire, 223, 345, 346
 - de ma vie, 246
 - des histoires, 151, 158, 187
 - histoires, 49, 309
 - l'histoire de, 113, 187, 322
 - les histoires, 254, 395
 - leur histoire, 303
 - mon histoire, 29
 - une histoire, 65
- imprimeurs, 34
- latin
 - Le latin, 37
- lecture, 48, 194, 401
- librairie, 60
- livre, 71, 139, 198, 199, 258, 285, 338, 339, 352, 354, 370, 401, 405
- livre (les Essais), 6
- livre
 - ce livre, 249
 - livre en français, 95
 - livres, 60, 61, 84, 117, 120, 171, 176, 182, 197, 265, 318, 338, 371
 - livres des historiens, 64, 150, 326
 - livres sur les livres, 354
 - mon livre, 118, 247, 319
 - six mille livres, 203
- loi
 - lois, 26, 258
- médecine, 321, 329, 357, 367, 368, 378–380
- médecine
 - médecin, 19, 63, 70, 153, 204, 256, 299, 367, 378, 400
 - médecins, 66, 86, 150, 249, 258, 288, 332, 351, 367, 368, 375, 377, 378, 380, 381, 389, 392, 399
- mariage, 27, 65, 86–91, 111, 112, 413
- Montaigne, 210, 270, 284
- Montaigne
 - Michel de Montaigne, 30
 - Montaigne et son livre, 224
- mort, 20, 66–68, 71, 72, 88, 148, 165, 166, 170, 197, 235, 243–245, 249–252, 316–318, 320, 329, 332–334, 336, 337, 340, 343, 380, 381, 383, 384, 387, 391, 397
- mort
 - mort de..., 378
 - combattre à mort, 156
 - condamné à mort, 22
 - conduire à la mort, 408
 - guerre à mort, 233
 - mis à mort, 67
 - mort heureuse, 44
 - mort publique, 326
 - punie de mort, 21
- Nature, 234, 237
- nature
 - certaines natures, 214
 - contre nature, 100, 278, 344
 - cours de la Nature, 397

de braves natures, 321
de même nature, 382
de nature, 344
de nature si mauvaise, 320
fortes natures, 188
la Nature, 10, 25, 32, 48,
74, 77, 98, 111, 116,
120, 124, 130, 133, 137,
139, 140, 142, 147, 157,
159, 161, 189, 207, 214,
240, 248, 252, 258, 263,
271, 281, 320, 337, 342,
355, 357, 374, 388, 408,
410, 412, 413
la nature, 388, 410
la nature humaine, 41, 163,
331, 336
la nature profonde, 37
les natures, 125
leur nature, 10, 112, 123
lois de la Nature, 280
ma nature, 54, 69, 283, 387
nature exigeante, 49
nature humaine, 317
nature méchante, 342
nature philosophique, 201
natures, 40
natures dépravées, 235
notre nature, 238
par nature, 81, 86, 136, 273,
274, 351
question de nature, 54
sa nature, 131, 186, 217,
311
sa riche nature, 336
seconde nature, 281
simple nature, 100
une meilleure nature, 40
une nature, 30, 72, 382
vraie nature, 33
noblesse, 87
noblesse
une école de noblesse, 129
Paris, 236, 237
pierre(maladie de la), 71, 385–
387
pierre(maladie de la)
coliques, 45, 78
gravelle, 248, 376, 378, 380,
382, 384, 385, 388, 399

*La mise en page de ce livre
a été réalisée sur Macintosh avec L^AT_EX*

1ère édition: janvier 2008
Dernière révision du texte le 20 juin 2015

Numlivres

<http://numlivres.fr>

Dépôt légal : août 2008

DLE-20080821-45337

« J'écris ce livre pour peu de gens et pour peu d'années. S'il s'était agi de quelque chose destiné à durer, il eût fallu y employer un langage plus ferme : puisque le nôtre a subi jusqu'ici des variations continuelles, qui peut espérer que sous sa forme présente il soit encore en usage dans cinquante ans d'ici ? » (III, 9,114)

Montaigne ne croyait peut-être pas si bien dire...

Qui peut en effet aujourd'hui, hormis les spécialistes, lire Montaigne dans le texte original? Les éditeurs modernes ont tous, d'une manière ou d'une autre, tenté de « toiletter » le texte en ajoutant des accents, en harmonisant la ponctuation selon nos habitudes d'aujourd'hui : ils ont fait ainsi un texte qui *ressemble* à du français moderne, – mais n'en est pas, et demeure toujours aussi difficile d'accès au plus grand nombre.

Quel dommage, pour un texte que l'on se plaît à considérer comme une œuvre majeure de notre littérature!

J'ai donc pensé qu'il était nécessaire d'en donner une véritable *traduction*.

Le lecteur dira si j'ai eu raison.

GdP